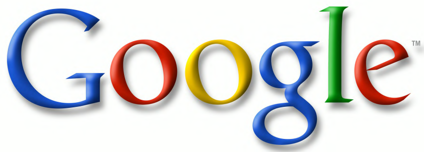








LES ŒUVRES COMPLÈTES DE BERQUIN

Forment 4 volumes petit in-8° *ornés de 200 vignettes.*

Chaque partie se vend séparément.



L'AMI DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

2 vol. petit in-8, format anglais, ornés de 100 vignettes.



LE LIVRE DE FAMILLE

Suivi d'un choix de Lectures, 1 volume petit in-8,
format anglais, orné de 50 vignettes.



SANDFORD ET MERTON

Suivi du *Petit Grandisson*, de *Lydie de Gersin*;
et précédé de l'*Introduction familière* à la connaissance de la nature.
1 vol. petit in-8, format anglais, orné de 50 vignettes.



Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.

LE LIVRE
DE FAMILLE

SUIVI

de la Bibliothèque des Villages

ET D'UN CHOIX DE LECTURES EXTRAIT DES MEILLEURS AUTEURS

PAR

BERQUIN

Nouvelle Édition



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

1851



LE LIVRE DE FAMILLE.

L'UTILE AVANT L'AGRÉABLE.

Mad. DE VERTEUIL, HENRIETTE, sa fille aînée.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, Henriette, es-tu contente de la promenade que tu viens de faire à la foire avec ta cousine et ta bonne ?

HENRIETTE. — Oui, maman ; nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous avons vu des boutiques fort brillantes, et de très-jolies illuminations. Je ne pourrais jamais vous dire combien il y avait de belles poupées. Ma cousine Lucie ne pouvait se rassasier de les voir. Elle sautait de joie à chaque pas.

Mme DE VERTEUIL. — Vous avez fait sans doute de belles emplettes ? Ton papa t'avait donné de l'argent pour avoir bien appris tes leçons. Voyons, qu'est-ce que tu apportes ?

HENRIETTE. — Maman, je n'ai apporté qu'une petite bonbonnière de bergamotte pour ma sœur.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as donc mieux aimé garder ton argent que de le dépen-

ser ? Ton papa cependant ne te l'avait donné que pour en faire usage.

HENRIETTE. — Aussi m'en suis-je servie, ma chère maman. Je n'ai plus rien de reste.

Mme DE VERTEUIL. — Qu'en as-tu donc fait ?

HENRIETTE. — Je vais vous conter tout cela. Nous étions occupées, ma cousine et moi, à regarder une jolie boutique. Il y avait tout près de nous une pauvre femme. Elle avait un petit garçon sur l'un de ses bras, et elle tenait une petite fille par la main. O ma chère maman ! ils étaient tous les deux si jolis ! le petit garçon avançait son corps et étendait ses petites mains pour atteindre les joujoux qu'il voyait ; puis il pleurait de ne pouvoir les saisir.

Je me suis alors avancée vers sa mère, et je lui ai dit : Eh bien, la bonne femme, est-ce que vous n'achetez rien pour vos enfans ? Il y a tant de choses qui leur feraient plaisir ! et il me semble qu'ils en auraient bonne envie.

Ah ! ma chère petite demoiselle ! m'a-t-elle répondu, comment achèterais-je des joujoux pour mes enfans ? Je serais bien contente d'avoir toujours du pain à leur donner. Je ne suis pas venue ici pour leur faire des présens. C'est ma pauvre Louison qui m'a tant pressée de la mener à la foire, que je n'ai pu la refuser. J'ai pensé que la vue n'en coûtait rien ; et c'était bien le moins que je pusse faire que de leur procurer ce plaisir, puisque je ne suis pas en état de leur en procurer d'autres. Il faut que je travaille toute la journée pour leur donner de temps en temps un morceau de pain, avec un peu de lait ou une mauvaise soupe à midi, et autant le soir.

Oh ! j'en suis bien fâchée, ai-je dit à la bonne femme ; mais voulez-vous nous permettre de leur acheter quelque chose ? Tenez, voici une poupée que je puis donner à votre fille.

Et moi, a dit Lucie, je puis donner un carrosse ou un tambour au petit garçon.

Les pauvres enfans tressaillaient de joie ; mais leur mère nous a répondu : Ah, mes braves demoiselles, cela est trop beau pour eux. Puisque vous voulez leur faire du bien, voyez, voici l'hiver, et mon petit garçon n'a pas de bas aux jambes, il faut que je les couvre de mon tablier. Pour la pauvre petite Louison, elle n'a plus que cette camisole, qui est près de tomber en lambeaux.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, lui ai-je répliqué, laissez-nous faire. Je me suis alors adressée au maître de la boutique, et je lui ai demandé s'il pourrait nous vendre des bas et des camisoles.

Il s'est mis à sourire d'un air dédaigneux, et il m'a répondu : Non, mademoiselle, je ne vends pas de ces guenilles. Je vous conseille d'employer mieux votre argent.

Comment donc faire? ai-je dit à Nanette. Oh ! n'en soyez pas en peine, m'a-t-elle répondu. Je sais une boutique où nous trouverons tout ce qu'il nous faut.

Allons, Nanette, allons ! s'est écriée Lucie.

Et moi, j'ai dit au marchand : Monsieur, s'il nous reste quelque chose, nous achèterons des bonbons et des bijoux ; mais ce ne sera pas des vôtres, puisque vous avez voulu nous détourner de faire du bien à ces pauvres enfans.

Nous avons alors couru vers la boutique où Nanette nous a conduites. Là, nous avons acheté deux paires de bas et une bonne camisole, que nous avons données à la pauvre femme.

Ce n'est pas tout, ai-je dit : à présent, avez-vous du pain pour ce soir? Oh, oui ! ma chère demoiselle, m'a-t-elle répondu, j'en ai pour la journée ; mais celui de demain, je ne sais guère où le prendre.

Allons, Nanette, voyons s'il demeure près d'ici un boulanger. Tiens, voilà de l'argent pour aller acheter quelques pains mollets à la pauvre femme.

Oh non ! je vous prie, mademoiselle, a répondu celle-ci, du pain de seigle, si vous le voulez bien ; c'est assez bon pour nous, et nous en aurons davantage pour le même argent. Je sais ce qu'il vous faut, a dit Nanette, et j'y pourvoirai.

Elle est aussitôt allée chez le boulanger, après nous avoir recommandées à la maîtresse de la boutique où nous étions. Elle n'a pas tardé à revenir avec un grand pain sous le bras. Elle l'a donné à la pauvre femme, qui l'a pris dans son tablier, et s'est mise à pleurer. Ah, maman ! nous pleurions aussi, ma cousine Lucie et moi, et je ne sais guère à quel propos, car nous étions si joyeuses !

Cependant les pauvres enfans regardaient toujours du côté de la première boutique, et ils ne paraissaient pas aussi contens que leur mère.

Lucie s'en est aperçue, et elle m'a dit : Je serais fâchée que les pauvres petits eussent quelque chose à regretter. J'ai encore un peu d'argent de reste, et je leur achèterai un pain d'épice à chacun.

Et moi, ai-je ajouté, je leur achèterai à chacun une poupée.

Nous sommes allées à une autre boutique où j'ai commencé par acheter cette petite bonbonnière pour ma sœur ; puis nous avons donné à chacun des petits enfans son pain d'épice et sa poupée. Oh ! il aurait fallu voir comme ils ont alors paru joyeux ! c'était un plaisir de les regarder. La petite fille me mangeait les mains de baisers, et la bonne femme s'est retirée, après nous avoir donné mille bénédictions.

Mme DE VERTEUIL. — Je ne te demande pas si tu étais alors bien-aise toi-même.

HENRIETTE. — Ah, maman ! nous les avons un peu suivis des yeux. Si vous aviez vu avec quel plaisir les enfans grignotaient leur pain d'épice, et comme ils caressaient leur poupée ! Le petit garçon surtout ; il bondissait de joie sur les bras de sa mère. J'étais fâchée de ne leur avoir pas acheté une grande quantité de pain d'épice et de joujoux, au lieu de leurs bas et de leur camisole, car ils n'avaient pas l'air de s'en soucier.

Mme DE VERTEUIL. — Heureusement leur mère a pensé plus prudemment qu'eux et que toi. Car, dis-moi, Henriette, si tu avais bien faim, et que je te donnasse un chariot pour aller courir dans la grande allée, au lieu de te donner quelque chose à manger, serais-tu contente ?

HENRIETTE. — Non certes, maman ; j'aimerais mieux, pour le moment, un morceau de pain sec, que le plus beau chariot.

Mme DE VERTEUIL. — Je le crois aussi. Et si, pendant l'hiver, tu étais obligée de rester dans une chambre sans feu, sans bas aux jambes, et sans camisole, et que je te donnasse, au lieu de tout cela, une belle poupée pour jouer, ne serais-tu pas réduite à pleurer de froid ? et ne donnerais-tu pas ta poupée pour le moindre vêtement qui pourrait te réchauffer ?

HENRIETTE. — Oui, sans doute.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, il en aurait été de même des petits malheureux, lorsqu'ils seraient rentrés dans leur cabane et qu'ils auraient eu bien faim.

HENRIETTE. — Mais, maman, ils auraient alors pu manger leur pain d'épice.

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma fille ; mais s'ils en avaient mangé assez pour apaiser leur faim, ils en auraient été malades : cela t'aurait fait sûrement de la peine ?

HENRIETTE. — Oh ! oui, vraiment.

Mme DE VERTEUIL. — Et tous les joujoux que tu leur aurais donnés de plus,

les auraient-ils garantis du froid pendant l'hiver?

HENRIETTE. — Hélas! non, j'en conviens.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois donc que leur mère était bien plus avisée, en demandant pour eux du pain, une camisole et des bas. Au reste, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de te dire combien je suis satisfaite de l'emploi que tu as fait de ton argent; je ne manquerai pas d'en instruire ton père, qui sûrement t'en aimera davantage, ainsi que moi-même.

HENRIETTE. — Oh! tant mieux, maman; c'est ce que je désire le plus.

Mme DE VERTEUIL. — Tu t'es privée de ce que tu aurais pu acheter pour toi-même, afin de faire du bien à des malheureux, et pouvoir offrir un petit cadeau à ta sœur : voilà un beau jour de foire pour toi.

L'OBÉISSANCE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Maman, pourquoi faut-il donc que les enfans obéissent aux grandes personnes?

M.me DE VERTEUIL. — C'est que les enfans ne savent pas encore ce qui peut leur faire du bien ou du mal, et qu'il leur arriverait à chaque instant des accidens fâcheux, si les grandes personnes qui les entourent n'étaient sans cesse occupées à les en garantir. Ne te souviens-tu pas de ce qui arriva l'autre jour au pauvre Alexandre, pour avoir voulu jouer avec la bougie?

PAULINE. — Oui, maman, je me le rappelle très-bien.

M.me DE VERTEUIL. — La petite flamme lui paraissait si jolie, qu'il voulut la toucher. J'eus beau lui dire que cela lui ferait du mal, Alexandre ne fut pas obéissant : et qu'en arriva-t-il?

PAULINE. — Il prit la flamme dans ses petites mains et il se brûla. Le pauvre Alexandre! je crois encore l'entendre crier.

M.me DE VERTEUIL. — N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il m'eût obéi?

PAULINE. — Oh! sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà pourquoi les enfans doivent toujours obéir aux grandes personnes. Ils doivent être bien sûrs que lorsqu'on leur défend quelque chose, c'est que l'on sait que cela peut leur faire du mal.

PAULINE. — Et comment les grandes personnes peuvent-elles le savoir?

Mme DE VERTEUIL. — C'est que lorsqu'elles étaient petites, elles l'ont appris de leur papa, de leur maman, ou de leur bonne. Elles se souviennent que toutes les fois qu'elles n'ont pas voulu les en croire, elles ont eu sujet de s'en repentir.

PAULINE. — Oh! c'est bon, maman : ce que vous me dites là, je le dirai un jour à mes enfans.

Mme DE VERTEUIL. — En attendant, veux-tu que je te dise encore pourquoi tu dois obéir aux personnes plus âgées que toi?

PAULINE. — Oui, maman; vous me ferez plaisir.

Mme DE VERTEUIL. — Dis-moi, pourrais-tu préparer toi-même ton dîner et ton souper?

PAULINE. — Non, maman, je ne suis pas assez bonne cuisinière.

Mme DE VERTEUIL. — Et saurais-tu faire tes habits ?

PAULINE. — Comment pourrais-je en venir à bout ? je ne sais pas encore manier l'aiguille.

Mme DE VERTEUIL. — Mais à présent que tes habits sont faits, saurais-tu t'habiller toute seule ?

PAULINE. — Oh ! non, certes ; je serais bien embarrassée sans le secours de Nanette.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsque tu vas à la promenade, ne faut-il pas que je te donne la main pour empêcher qu'il ne t'arrive aucun accident ?

PAULINE. — Oh ! oui ; car autrement les voitures m'auraient bientôt écrasée.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois donc en combien de choses tu as besoin des grandes personnes !

PAULINE. — Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL. — Mais toi, peux-tu faire quelque chose pour elles ? Pourrais-tu, par exemple, repasser le linge pour Nanette, qui prend tous les jours la peine de t'habiller et de te déshabiller ? Saurais-tu éplucher les herbes pour la cuisinière qui t'apprête à manger ? As-tu de l'argent à donner à la couturière qui fait tes habits ? Rends-tu le moindre service à ton papa, qui donne cet argent pour toi ? Serais-tu capable, enfin, de me soigner dans mes maladies comme je te soigne dans les tiennes ?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois combien de choses ton papa, ta maman, Nanette, la couturière, la cuisinière, en un mot, toutes les grandes personnes, peuvent faire pour toi. Tu vois en même temps que tu ne peux rien faire à ton tour pour elles.

PAULINE. — Cela est vrai, maman : je suis encore trop petite.

Mme DE VERTEUIL. — Il est cependant une chose que tu peux faire pour nous.

PAULINE. — Eh ! quoi donc, je vous prie ?

Mme DE VERTEUIL. — C'est qu'en étant douce et obéissante, tu peux nous soulager de la peine que nous prenons à veiller continuellement sur toi. Par exemple, lorsque Nanette te dit : Ne touchez pas le flambeau, et que, malgré cela, tu t'obstines à le prendre, il faut que Nanette se détourne de son ouvrage pour tirer le flambeau de tes mains, afin que tu ne mettes pas le feu à la maison. Lorsqu'elle te dit : Ne tourmentez pas votre petit frère, et que tu continues à le tirailler, il faut qu'elle se détourne encore de son ouvrage pour éloigner ton petit frère de toi, afin que tu ne le fasses plus crier. Lorsqu'elle te dit : Ne descendez pas l'escalier si vite, et que tu n'en vas que plus étourdiment, il faut qu'elle se détourne une troisième fois de son ouvrage pour aller te prendre par la main, et t'empêcher de te casser la tête en dégringolant du haut en bas, comme cela ne manquerait pas de t'arriver. Tout cela n'est-il pas bien fatigant pour Nanette ?

PAULINE. — Oui, maman. Aussi me gronde-t-elle d'une bonne façon.

Mme DE VERTEUIL. — Il le faut bien ; et si tu refusais plus long-temps de lui obéir, elle serait enfin obligée de te dire : Ecoutez, mon enfant, puisque vous ne voulez pas rester tranquille, et que par-là vous m'empêchez de faire ma besogne, vous aurez la bonté de faire vous-même toutes les choses dont vous avez besoin. Lorsque vous viendrez me prier de vous mettre au lit, je ne pourrai pas le faire, parce que j'aurai mon ouvrage à finir : c'est ainsi que parlerait Nanette. Que ferais-tu alors ? Est-ce que tu saurais te déshabiller ?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois donc que si les enfans ne peuvent rien faire sans le secours des grandes personnes, ils doivent

être toujours disposés à leur obéir pour ménager leur peine ; autrement ils méritent qu'on les abandonne à eux-mêmes pour se tirer d'affaire comme ils l'entendront.

PAULINE. — Cela me paraît fort juste.

Mme DE VERTEUIL. — Ce n'est pas tout : il est encore une autre chose à considérer.

PAULINE. — Voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Les grandes personnes ne sont-elles pas plus fortes que les enfans ? Nanette, par exemple, n'a-t-elle pas plus de force que toi ?

PAULINE. — Oh ! sans doute.

Mme DE VERTEUIL. — C'est par-là que les grandes personnes sont en état de donner leurs secours aux enfans ; mais, par la même raison, elles sont aussi en état de forcer les enfans à faire ce qu'elles leur disent. Lorsque Nanette t'appelle, et que tu ne vas pas la trouver, que fait-elle ?

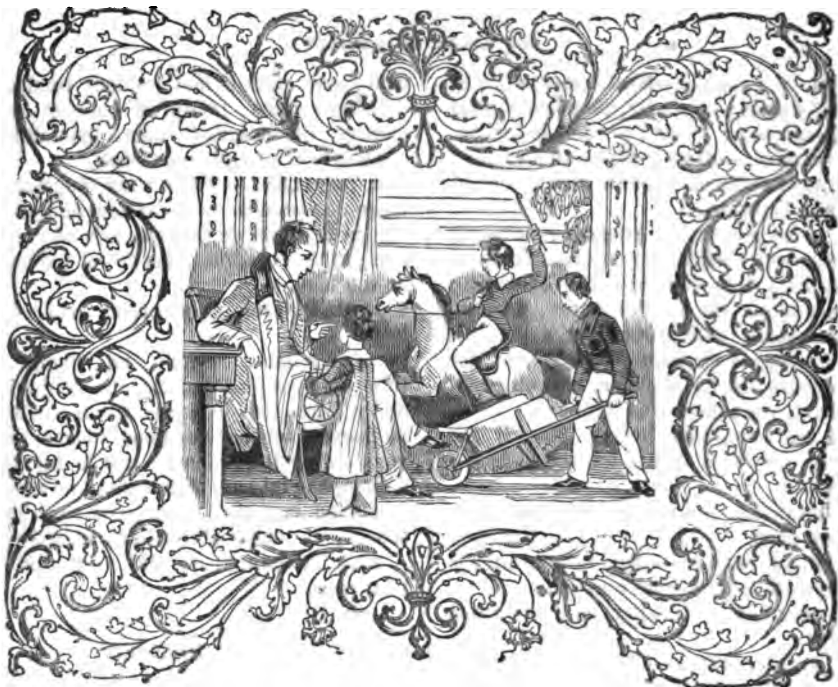
PAULINE. — Elle se lève, et vient me prendre par le bras.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsqu'elle te tient, peux-tu l'empêcher de t'entraîner ?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Ne vaut-il pas mieux obéir de bonne grace que de te faire traîner de force, et d'être encore grondée par-dessus le marché ? A quoi te sert ton obstination ? Tu as beau crier et trépigner : tout ce que tu peux faire est inutile : il me semble qu'il vaudrait bien mieux t'en épargner le chagrin et la honte.

PAULINE. — Oui, maman, cela serait beaucoup plus raisonnable ; et toute petite que je suis, j'espère que je serai bientôt une grande personne pour la raison.



LA JUSTICE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M. DE PALMY, CHARLES, AUGUSTE, PAULIN, ses enfans.

M. DE PALMY. — Charles, Auguste, Paulin, venez, mes chers enfans, venez.

CHARLES, *en s'avançant avec les autres*. — Que nous voulez-vous, mon papa?

M. DE PALMY. — Vous serez charmés de l'apprendre, je vous en réponds. Commençons par le plus grand. Tiens, Charles, voici un cheval que je te donne; il est pour toi seul, entends-tu? c'est-à-dire que toi seul tu peux désormais en faire ce que tu voudras.

CHARLES. — O mon papa, je vous remercie. Nous allons faire bien des courses ensemble.

M. DE PALMY. — Auguste, à ton tour. Voici une brouette; elle n'est que pour toi; tu auras seul le droit de t'en servir.

AUGUSTE. — Grand merci, mon papa; elle ne restera pas sous la remise. Ce sera pour voiturer tout ce qui vient dans mon jardin.

M. DE PALMY. — C'est à merveille. Et toi, Paulin, approche, mon ami : voici un carrosse ; toi seul tu en es le maître.

PAULIN. — O mon papa, qu'il est joli ! Je vous remercie de tout mon cœur : je cours l'essayer.

M. DE PALMY. — Attendez, attendez, mes chers enfans ; j'ai encore un mot essentiel à vous dire. Si vous voulez vous faire aimer les uns des autres, il faudra quelquefois vous prêter tour à tour vos joujoux ; car de bons frères doivent être toujours prêts à s'obliger ; de cette manière, vos amusemens seront plus variés et vos cœurs plus joyeux. N'est-il pas vrai, Charles ? C'est à toi que je le demande.

CHARLES. — Je suis de votre avis, mon papa.

M. DE PALMY. — Sais-tu pourquoi je viens de te faire cette question ?

CHARLES. — Oh ! je m'en doute à peu près.

M. DE PALMY. — Voyons ce que tu penses ; je veux le savoir.

CHARLES. — C'est que vous étiez hier dans le jardin, lorsque j'y jouais avec Auguste. Il me pria de lui prêter mon fouet ; je n'en voulus rien faire ; mon refus lui donna de l'humeur, et notre partie fut rompue.

M. DE PALMY. — Je suis bien aise que tu t'en souviennes. Voilà ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque les enfans n'ont pas de complaisance entre eux. C'est pourquoi il faut que vous soyez toujours disposés à vous prêter mutuellement vos joujoux ; mais vous ne devez jamais vous les prendre l'un à l'autre. Toi, Charles, tu n'as aucun droit ni sur la brouette d'Auguste, ni sur le carrosse de Paulin ; ainsi tu ne dois point les prendre, sans avoir d'abord demandé à tes frères s'ils veulent bien te les prêter. S'ils te les prêtent, c'est à merveille : tu peux t'en servir jusqu'à ce qu'ils te les redemandent ; mais alors il faut les leur rendre de bonne grace, puisqu'ils en sont les maîtres. Comprends-tu bien, mon fils ?

CHARLES. — Oui, mon papa.

M. DE PALMY. — Et toi aussi, Auguste ; tu ne dois prendre ni le carrosse de Paulin, ni le cheval de Charles, s'ils ne veulent pas te les prêter. Chacun est maître de son bien.

AUGUSTE. Oui, mon papa ; cela est juste.

M. DE PALMY. — Enfin, toi, Paulin, tu ne dois pas plus toucher aux joujoux de tes frères sans leur permission, qu'ils ne peuvent toucher aux tiens. Chacun de vous n'a droit que sur ce que je lui ai donné pour lui seul. Maintenant que vous voilà bien instruits, allez jouer sous les arbres, et songez à vous bien accorder.

TOUS ENSEMBLE. — Oui, oui, oui, mon papa.

SECONDE JOURNÉE.

M. DE PALMY. — Eh bien, mes enfans ! vous étiez hier si bien d'accord ensemble ! Pourquoi n'en va-t-il plus de même aujourd'hui ?

CHARLES. — Mon papa, ce n'est pas ma faute. Auguste a pris mon cheval, et il ne veut pas me le rendre.

M. DE PALMY. — Et te l'avait-il demandé ?

CHARLES. — Non, mon papa.

M. DE PALMY. — Eh bien ! Auguste, pourquoi avez-vous pris le cheval de votre frère ? Ne vous avais-je pas dit hier que vous ne pouviez y toucher sans sa permission ?

AUGUSTE. — Il est bien vrai, mon papa ; mais je n'avais rien pour jouer : Paulin avait pris ma brouette. J'ai trouvé le cheval de Charles sans rien faire, et j'ai cru pouvoir m'en servir, tandis que Charles courait après des papillons.

M. DE PALMY. — Il n'importe. Tu n'avais aucun droit sur le cheval, quoique ton frère n'en fît pas usage en ce moment. Et toi, Paulin, pourquoi avais-tu pris la brouette de ton frère, sans savoir d'abord s'il voulait te la prêter?

PAULIN. — Mon papa, c'est que tandis que j'étais allé un moment sur la porte, Auguste avait traîné mon carrosse; il ne m'en avait pas demandé la permission: alors j'ai pris ma revanche sur sa brouette en la faisant courir.

M. DE PALMY. — Il me semble, Auguste, que tu l'avais mérité. Mais toi, Paulin, fais-y bien attention une autre fois. Quand bien même l'un de tes frères te prendrait quelque chose, tu ne dois pas pour cela prendre ce qui lui appartient: autrement ce seraient des querelles à ne jamais finir.... Tu dois plutôt le prier de te rendre ton bien, et s'il ne veut pas le faire, lui dire que tu viendras m'en avertir; s'il refuse encore, tu n'auras qu'à venir à moi, et j'irai à ton secours. Allons, rendez-moi tous vos joujoux, pour que je fasse justice.

CHARLES. — Qu'est-ce que faire justice, mon papa?

M. DE PALMY. — C'est rendre à chacun ce qui lui appartient, et punir ceux qui l'ont mérité. Tiens, Charles, voici ton cheval. Auguste, voici ta brouette. Voilà ton carrosse, Paulin. Que chacun reprenne ce qui est à lui; mais puisque Auguste a été la cause de toutes ces querelles, puisqu'il a été le premier à prendre le carrosse de Paulin. tandis que Paulin était allé sur la porte, et le cheval de Charles, tandis que Charles courait après des papillons, je veux qu'il passe le reste de la journée sans jouer avec sa brouette; elle restera dans ce coin.

AUGUSTE. — Mais, mon papa....

M. DE PALMY. — Mon ami, l'arrêt est prononcé. Tu dois sentir en toi-même qu'il est juste; et tu sais qu'il faut obéir, sans murmurer, à mes ordres.

AUGUSTE. — Eh bien, mon papa, je m'y soumets.

M. DE PALMY. — C'est ton premier devoir. Pour toi, Paulin, souviens-toi désormais que tu ne dois rien prendre à un autre, sous prétexte qu'il t'a pris quelque chose. Cela s'appelle se faire justice soi-même; et ce droit n'appartient pas aux enfans; il n'appartient qu'à leur père. Si les enfans prétendaient se faire justice eux-mêmes, ils passeraient leur journée à se prendre leurs jouets et à se les reprendre, puis à se quereller, peut-être même à se battre; ce qui serait affreux entre des frères, qui doivent toujours s'aimer. Songez, à l'avenir, que c'est moi seul qui ai le droit d'arranger vos différends, et tâchez, surtout, de vous accorder assez bien ensemble pour que je n'en sois pas continuellement importuné.

TROISIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY. — Quelle est donc, mes enfans, cette manière de vous conduire, et qu'avez-vous à vous disputer?

AUGUSTE. — Mon papa, Charles a pris ma balle, et l'a poussée dans un trou.

M. DE PALMY. — Allons, Charles, il faut aveindre cette balle, puisque tu l'as poussée. Tu sais qu'elle appartient à Auguste; et il est de la justice que chacun ait le sien.

CHARLES. — Je le voudrais bien, mon papa; mais ce n'est pas ma faute si le trou est si profond. Il n'est pas possible d'atteindre jusqu'à la balle, même avec les pincettes.

M. DE PALMY. — Cela ne fait rien à Auguste; il ne doit pas souffrir de ce que tu as jeté sa balle dans un trou. C'est toi qui l'as perdue, c'est toi qui dois la rendre; et si cela n'est pas en ton pouvoir, il faut

en dédommager ton frère en lui donnant une autre balle qui soit aussi bonne. Dans tous les cas, il doit avoir ce qui lui appartient, ou quelque chose de la même valeur. Tu sais que c'est la justice : as-tu une balle pareille ?

CHARLES. — Oui, mon papa. La voici.

M. DE PALMY. — Auguste, vois si elle est aussi bonne que la tienne.

AUGUSTE. — Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE PALMY. — Eh bien, elle est à toi, pour remplacer celle que ton frère t'a fait perdre. Charles, vous la lui devez justement, puisque vous l'avez privé de la sienne ; il ne doit pas souffrir de votre faute. Si vous aviez fait cela de votre propre mouvement, alors j'aurais dit que vous étiez un enfant juste, qui sait rendre aux autres ce qui leur appartient, sans donner à son père la peine de l'y forcer ; car lorsque les enfans ne veulent pas être justes entre eux, ne faut-il pas que leur père fasse justice ?

CHARLES. — J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE PALMY. — Pourquoi n'avez-vous pas fait d'abord cette réflexion ? Mais il est impossible que vous ne l'ayez pas faite : ne me déguisez rien. Ne s'est-il pas élevé une voix dans votre cœur, qui vous a dit que vous deviez donner votre balle à Auguste, puisque vous lui avez fait perdre la sienne ?

CHARLES. — Oui, mon papa ; j'ai d'abord senti que c'était juste.

M. DE PALMY. — Eh bien, mon ami, pourquoi n'avoir pas cédé à un mouvement si honnête ? Vous auriez été bien plus satisfait de vous-même que vous ne l'êtes en ce moment. Oui, mon cher fils, que cela te serve de leçon pour une autre fois. Ne résiste jamais à ce premier cri de ton cœur, quand il te parlerait contre toi-même. C'est en suivant ces nobles impulsions, quelque sacrifice qu'il nous en coûte, que l'on acquiert l'habitude et le goût de la justice, la vertu la plus utile entre les hommes.

LA FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY. — Allons, mes enfans, je vais me promener. Quels sont les deux parmi vous qui doivent me suivre ?

CHARLES et AUGUSTE. — C'est notre tour, mon papa, c'est notre tour.

M. DE PALMY. — Etes-vous d'accord entre vous trois ?

CHARLES. — Paulin sait bien que je suis resté hier à la maison.

AUGUSTE. — Et moi avant-hier.

M. DE PALMY. — Ainsi donc, c'est à lui de rester aujourd'hui.

PAULIN. — Oui, mon cher papa, cela est vrai. Mais, mon cher Auguste, ne voudrais-tu pas rester à ma place? Je meurs aujourd'hui d'envie de me promener. Tiens, si tu veux me céder ton tour, je te donnerai cette jolie toupie que je prêtai hier à mon cousin pour jouer avec toi.

AUGUSTE. — A la bonne heure, je resterai à ta place. Où est la toupie ?

PAULIN. — Mon cousin ne me l'a pas encore rendue. Il doit me la rapporter ce soir, et je te promets que je te la donnerai tout de suite.

AUGUSTE. — Oh ! c'est une autre affaire. Donne-moi la toupie en ce moment, ou je garde mon tour de sortir.

PAULIN. — O mon cher Auguste ! je

t'en prie. Je t'assure que je te la donnerai sitôt que mon cousin sera venu.

AUGUSTE. — Ce n'est pas là mon marché. (*Il tend la main.*) Je te l'ai déjà dit; la toupie, ou je sors.

PAULIN. — Je ne l'ai point à présent. Comment pourrais-je te la donner?

AUGUSTE. — En ce cas, rien de fait. Il faut que tu restes.

M. DE PALMY. — Mais, Auguste, puisque ton frère te promet sa toupie, n'est-ce pas comme s'il te la donnait effectivement? Tu l'auras toujours ce soir.

AUGUSTE. — Cela n'est pas si sûr que vous le croyez, mon papa. Il m'avait promis hier la pomme de son goûter pour une jolie fleur que je lui avais donnée, et lorsque je lui demandai la pomme, il me dit qu'il venait de la manger.

PAULIN. — Eh bien, crois-tu que je mangerai la toupie?

AUGUSTE. — Non, mais tu la garderais; et moi, je serais resté pour rien à la maison.

M. DE PALMY. — Si les choses sont ainsi, Paulin, Auguste n'a pas tort. Dès que tu n'es pas fidèle à ta parole, tes promesses ne peuvent servir de rien. Ainsi tu ne dois pas être surpris que l'on refuse de se fier à toi. Peux-tu donner tout de suite la toupie à ton frère?

PAULIN. — Non, mon papa; mon cousin l'a gardée pour toute la journée entière.

M. DE PALMY. — J'en suis fâché; mais je ne peux rien faire pour toi. Il faut que tu restes au logis. Cette leçon ne te sera pas inutile pour tenir une autre fois ta parole.

PAULIN. — Mais, mon papa.....

M. DE PALMY.—Tu n'as plus rien à dire. C'est moi qui ai à te dire encore une autre chose. Puisque tu ne donnas pas hier à ton frère la pomme que tu lui avais promise, il faudra la lui donner aujourd'hui. Tu sais bien qu'un père doit exercer la justice entre ses enfans, s'ils ne veulent pas être justes entre eux. Toutes les fois que tu as promis quelque chose qui t'appartient, une pomme, une toupie, n'importe, alors cette chose ne t'appartient plus; elle appartient à celui à qui tu l'as promise, parce qu'en vertu de ta promesse, tu lui donnes sur cette chose le droit que tu avais. Si la toupie était dans tes mains en ce moment, tu la donnerais à Auguste, n'est-il pas vrai? et dès ce moment ne deviendrait-elle pas son bien?

PAULIN. — Oui, mon papa.

M. DE PALMY. — Mais puisque tu ne l'as pas à présent, et qu'ainsi tu ne peux pas la livrer, tu promets à ton frère de la lui remettre au premier moment où tu l'auras, et tu le pries de la regarder déjà comme en sa possession, et de faire pour toi comme s'il l'avait reçue, puisque sur ta seule promesse tu veux qu'il te cède réllement son tour de sortir?

PAULIN. — Oui, mon papa; voilà bien notre marché.

M. DE PALMY. — Il faudrait donc que ton frère regardât ta promesse comme la chose elle-même, et cela ne peut être qu'autant qu'il se tiendrait sûr de ce que tu lui aurais promis. Or, je te demande à toi-même s'il peut compter que tu lui donnes aujourd'hui ta toupie, lorsqu'il se souvient que tu refusas hier de lui donner ta pomme?

PAULIN. — Oui; mais, mon papa, je promets à présent que je tiendrai ma promesse.

M. DE PALMY. — Et comment veux-tu qu'il devine si tu la tiendras effectivement? Celui qui est connu pour manquer à sa parole, est comme celui qui est connu pour dire des mensonges : on ne croit pas un menteur, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut jamais distinguer s'il la dit en ce moment; et l'on ne se fie pas à la parole de celui qui a pris l'habitude de la rompre, même lorsqu'il serait

décidé pour cette fois à la tenir, parce que l'on n'a aucun indice pour reconnaître la sincérité de cette résolution : or, n'est-ce pas une honte pour un garçon bien né comme toi, Paulin, que l'on ne fasse pas plus de cas de tes paroles que de celles d'un menteur déclaré ?

PAULIN. — O mon papa! vous me faites sentir bien vivement ma faute.

M. DE PALMY. — Je suis charmé que tu la reconnaisses, afin de t'en préserver à l'avenir. Lorsque tu auras acquis une réputation d'être fidèle à tes engagemens, alors on fera pour ta simple promesse ce que l'on ferait pour la chose elle-même, et je me ferai honneur d'être ton père; mais si tu continuais à te faire un jeu de ta parole, on ne voudrait plus se fier à tes protestations, même les plus solennelles, et moi je rougirais de te compter au nombre de mes enfans.

PAULIN. — O mon papa! de quel malheur vous me menacez !

M. DE PALMY. — Il ne tient qu'à toi de le prévenir.

PAULIN. — Oui, c'en est fait, mon papa; ma première promesse est de me corriger; et je veux vous montrer, en tenant celle-ci, combien je serai désormais fidèle à toutes les autres.



LA PROPRIÉTÉ, OU LE TIEN ET LE MIEN.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils, et une petite fille.

ADRIEN. — Voyez, mon papa, les jolies fleurs ! je vais en cueillir.

M. DE VERTEUIL. — Non, s'il te plaît, Adrien ; ne t'avise pas d'y toucher.

ADRIEN. — Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL. — C'est que ces fleurs ne sont pas à toi ; elles appartiennent au jardinier qui demeure là-bas dans cette petite cabane.

ADRIEN. — O mon papa ! rien que deux ou trois seulement.

M. DE VERTEUIL. — Pas une seule. Ne te souviens-tu pas, mon fils, que tu vins te plaindre l'autre jour de ce que ta sœur avait arraché tes laitues, pour semer à la place du réséda ?

ADRIEN. — Eh ! mon papa, n'avais-je pas raison ? j'avais pris tant de peine pour faire venir mes laitues !

M. DE VERTEUIL. — Qu'avais-tu donc fait pour cela ?

ADRIEN. — Vous le savez bien, puisque vous m'avez vu faire mon jardin. C'était un petit coin de terre plein de mauvaises herbes et de cailloux ; j'avais passé trois jours entiers à enlever les racines et les pierres, et à nettoyer la place

avec mon râteau. Je l'avais bêchée à plus d'un pied de profondeur ; j'avais mis du fumier dans la terre ; j'y avais tracé des sillons ; j'y avais ensuite transplanté des laitues que j'allais arroser le soir et le matin : vous savez avec quel soin j'arrachais les mauvaises herbes qui poussaient; et lorsque mes laitues grossissaient à vue d'œil, lorsque j'espérais vous en présenter bientôt une salade, voilà ma sœur qui vient les arracher toutes, les unes après les autres, pour mettre à la place du réséda, sous prétexte qu'il a une meilleure odeur. Que dites-vous de sa belle entreprise?

M. DE VERTEUIL. — Je dis que c'était fort mal de sa part, puisque c'était ton jardin, que tu avais pris tant de peine à défricher.

ADRIEN. — Devait-elle me faire perdre ainsi, pour une légère fantaisie, tout le fruit de mes travaux?

M. DE VERTEUIL. — Non, sans doute; mais sais-tu bien, mon fils, que le tort que t'a causé ta sœur, en arrachant tes laitues, n'est rien en comparaison de celui que tu causerais au jardinier, si tu allais arracher ses fleurs ?

ADRIEN. — Comment donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — C'est que le jardinier a pris encore plus de peine pour entretenir son jardin, que tu n'en avais pris pour défricher le tien.

ADRIEN. — Quelle peine avait-il donc prise, mon papa ?

M. DE VERTEUIL. — Je vais te le dire. L'automne dernier, il a nettoyé toutes ses couches ; il y a répandu du terreau bien gras, et y a planté autant d'ognons que tu vois maintenant de gerbes de fleurs. Tu sais bien ces ognons que ta mère a mis dans des carafes sur sa cheminée ?

ADRIEN. — Effectivement, mon papa ; ces fleurs sont précisément les mêmes que celles de maman.

M. DE VERTEUIL. — Oui; mais il en a coûté bien plus de soins au pauvre jardinier pour les faire venir ; et je ne t'ai dit encore que la moitié de son travail. Après avoir mis ces ognons dans la terre, il a fallu les recouvrir de fumier pour les garantir du froid, et y établir encore des paillassons qui les défendissent de la gelée : c'est ainsi qu'il a tenu ses couches pendant tout l'hiver. Ensuite, aux approches du printemps, lorsque les grands froids ont cessé, il lui a fallu découvrir par degrés ces fleurs, et les arroser avec soin quand le temps n'a pas été assez humide. Combien de nouvelles peines elles lui ont coûté, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi grandes que tu les vois ! Maintenant, si tu allais en arracher une, et moi une autre; si tous ceux qui en ont envie allaient de même en arracher, toutes les peines de ce brave homme ne seraient-elles pas perdues ? et n'aurait-il pas un aussi juste sujet de se plaindre de nous, que tu en avais l'autre jour de te plaindre de ta sœur ?

ADRIEN. — Oui, mon papa, cela est vrai ; mais que fait cet homme de toutes ces fleurs ? il en a tant et tant ! il ne peut pas les manger, comme nous aurions mangé nos laitues.

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami ; mais il les cueille pour les aller vendre à la ville. Par ce moyen, il se procure de l'argent; et tu sais qu'il en faut avoir pour se loger et pour se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin, plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprends cela de toi-même ?

ADRIEN. — Oui, mon papa, je l'entends à merveille. Mais Louis, notre jardinier, ne se plaint pas lorsque vous allez cueillir pour nous des fleurs dans le jardin ; cependant j'ai vu qu'il prenait bien de la peine à les cultiver. Hier encore il vint avec sa femme et tous ses enfans pour enlever les mauvaises herbes, parce

que, disait-il, les fleurs en deviendraient plus hautes et plus belles.

M. DE VERTEUIL. — Cela est vrai aussi ; mais veux-tu que je t'en fasse sentir la différence ?

ADRIEN. — Je vous en serais bien obligé, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Si mes affaires me le permettaient, je planterais et je cultiverais moi-même les arbres et les fleurs de mon jardin. C'est une occupation agréable, et qui procure un exercice fort salutaire, lorsqu'on y est accoutumé. Mais le plus souvent je suis occupé d'affaires beaucoup plus importantes. C'est pourquoi j'ai fait venir le jardinier Louis, et je lui ai dit : Mon ami, je n'ai pas le temps de faire tout ce qu'il faudrait dans mon jardin pour le tenir en bon rapport ; si vous voulez vous en charger à ma place, et venir faire tous les travaux qui seront nécessaires, je vous donnerai cent écus par an. Moyennant cette somme, que vous aurez pour vos peines, toutes les fleurs et tous les fruits qui viendront dans mon jardin seront à moi. Je le veux bien, monsieur, a répondu Louis ; c'est une affaire arrangée. Depuis cet accord, Louis est venu chaque jour dans mon jardin pour y faire l'ouvrage nécessaire, pour y planter, semer, ratisser et tenir tout en bon état. Cependant, en vertu de notre marché, les fruits et les fleurs m'appartiennent au moyen des cent écus que je donne à Louis pour son travail ; mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons rien donné à ce jardinier-ci pour ses soins. Il cultive ce jardin à son profit ; ainsi personne ne peut l'en frustrer, en venant cueillir les fleurs qu'il a fait naître.

ADRIEN. — Oui, mon papa, vous avez raison. Mais si nous lui donnions de l'argent pour avoir de ses fleurs ?

M. DE VERTEUIL. — Alors il nous en céderait volontiers.

ADRIEN. — Eh bien, je vous prie, achetons-lui-en quelques-unes. Il me reste une pièce de six sous que je peux dépenser.

M. DE VERTEUIL. — Tu n'en auras pas beaucoup pour six sous. La saison n'est pas encore bien avancée ; les fleurs sont rares, et par conséquent d'un grand prix. Cependant allons à sa cabane pour lui en parler.

ADRIEN. — Allons, allons, mon papa.

M. DE VERTEUIL, *en marchant*. — Sa porte me paraît bien fermée. Je crains qu'il ne soit sorti. Va y frapper. (*Adrien court frapper à la porte. Personne ne répond. Il revient.*)

M. DE VERTEUIL. — Il sera sûrement allé vendre ses fleurs à la ville. Nous lui en achèterons une autre fois.

ADRIEN. — Je suis bien fâché de ne pouvoir porter un joli bouquet à maman.

M. DE VERTEUIL. — Puisque tu as cette bonne pensée, je puis te procurer d'autres fleurs, qui ne sont pas aussi rares, mais qui ne laissent pas d'être fort jolies.

ADRIEN. — Où donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL. — Là-bas, dans cette bruyère. Nous y trouverons des fleurs sauvages, que personne n'a semées ni plantées, mais qui viennent d'elles-mêmes sur d'anciennes tiges, ou qui sont provenues des graines tombées des fleurs de l'année dernière.

ADRIEN. — Oh ! c'est à merveille, mon papa. Voulez-vous bien m'y conduire ?

M. DE VERTEUIL. — Avec grand plaisir, mon fils. (*Ils vont dans la bruyère.*)

ADRIEN. — Oh ! voyez donc, je vous prie, combien de jolies fleurs ! Puis-je les cueillir ?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon ami, tu le peux sans craindre de faire le moindre tort à personne. (*Adrien se met à cueillir des fleurs.*)

ADRIEN. — O mon papa ! voyez combien j'en ai déjà cueilli ! Elles ne peuvent plus tenir dans ma main. J'ai peur de les gâter.

M. DE VERTEUIL. — N'as-tu donc rien pour les mettre?

ADRIEN. — Mais, non, je ne sais guère.... Oh! je n'y pensais pas. Mon chapeau sera fort bon.

M. DE VERTEUIL. — Sans doute, le temps est assez doux pour avoir la tête découverte. (*Adrien met dans son chapeau les fleurs qu'il tenait à la main, et continue d'en cueillir.*)

ADRIEN. — O mon papa! voici deux œufs que je trouve dans un panier; je vais m'en saisir. (*Il pose son chapeau près du panier, et court vers son père, avec un œuf dans chaque main.*)

M. DE VERTEUIL. — Que fais-tu donc, Adrien? ces œufs ne sont pas à toi pour les prendre. Ils appartiennent à quelqu'un, car ils ne sont pas venus d'eux-mêmes dans le panier. (*Une petite fille sort du milieu de la bruyère où elle était cachée, et voyant les œufs dans la main d'Adrien, elle court au chapeau qu'elle emporte avec les fleurs, en criant :*) Mon petit monsieur, ces œufs sont à moi. Si vous ne voulez pas me les rendre, je ne vous rendrai pas votre chapeau. (*Adrien quitte son père pour courir après la petite fille. Il fait un faux pas, tombe sur les œufs et les casse. Il se relève, et crie à la petite fille :*) Comment donc, petite voleuse! veux-tu bien me rendre mes fleurs? J'ai pris la peine de les cueillir; elles m'appartiennent.

LA PETITE FILLE. — Et moi aussi j'ai pris la peine de chercher ces œufs de vanneau que vous m'avez pris. Ils sont bien à moi; je veux les ravoir, ou vous n'aurez ni votre chapeau, ni vos fleurs.

ADRIEN. — Comment veux-tu que je te rende tes œufs? je viens de les casser sans le vouloir.

LA PETITE FILLE. — Eh bien, en ce cas, il faut me les payer ce que je les aurais vendus à la ville.

ADRIEN, *à son père, qui s'est approché dans l'intervalle.* — L'entendez-vous, mon papa? elle veut garder mes fleurs et mon chapeau.

M. DE VERTEUIL. — Que veux-tu que je te dise, Adrien? Pourquoi as-tu cassé les œufs? Elle a pris la peine de les chercher pour aller les vendre : il n'est pas juste que tu lui fasses perdre sa peine. Dis-moi, ma chère enfant, combien les aurais-tu vendus?

LA PETITE FILLE. — Trois sous la pièce, monsieur; c'est le prix courant.

M. DE VERTEUIL, *à Adrien.* — Tu vois, mon fils, que tu as fait tort de six sous à cette petite fille. Il faut que tu lui donnes la pièce que tu voulais donner tout à l'heure au jardinier pour avoir un bouquet. (*A la petite fille.*) Ne lui rendras-tu pas, à ce prix, son chapeau et ses fleurs?

LA PETITE FILLE. — Oui bien, monsieur, je ne demande pas mieux.

M. DE VERTEUIL. — En ce cas, vous voilà tous deux hors de procès.

ADRIEN. — Oui, mon papa; mais j'y perds mes six sous.

M. DE VERTEUIL. — Tu le mérites. Pourquoi toucher à ce qui ne t'appartient pas? Tu pouvais cueillir ici des fleurs, parce qu'elles y viennent naturellement, sans que personne ait pris soin de les cultiver; mais tu devais bien comprendre que les œufs ne se trouvaient pas dans le panier sans que personne les y eût mis; cette petite fille a couru longtemps dans la bruyère pour les chercher; tu n'as pas le droit de t'emparer du fruit de ses peines. Ainsi donc, il faut lui rendre son bien; et comme tu ne peux pas le rendre en nature, il faut lui en donner la valeur en argent; cette valeur est justement ta pièce de six sous. Voilà, mon ami, le seul parti qui te reste à prendre; autrement la petite fille peut justement retenir tes fleurs et ton chapeau, jusqu'à ce que tu l'aies satisfaite.

ADRIEN. — Oui, mon papa, je sens la justice de votre jugement. Tiens, ma chère amie, voici mes six sous, ils sont à toi.

LA PETITE FILLE, *en lui rendant son chapeau et ses fleurs.* — Tenez, mon petit monsieur, voilà aussi ce qui vous appartient.

M. DE VERTEUIL. — Allons, mon fils, il est temps de nous retirer. Si tu veux m'en croire, tu te garderas désormais de toucher à ce que tu trouveras, sans savoir auparavant s'il n'appartient à personne; tu vois que l'on risque d'y perdre son chapeau ou ses pièces de six sous.

ADRIEN. — Oui, mon papa; c'est une bonne leçon, je vous assure, et me voilà devenu sage pour l'avenir.

LES CHATS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN. — Mon papa, n'est-ce pas une souris que le chat tient entre ses pattes?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon fils; c'est un ennemi dont il vient de nous délivrer. Les souris et les rats font un grand dégât dans une maison, en rongeant les tapis et les meubles. Nous ne pourrions guère les attraper nous-mêmes, parce qu'ils sont plus agiles que nous; et le chat nous rend un grand service en les détruisant.

ADRIEN. — Je crois qu'il ne songe guère à nous lorsqu'il les attrape, il ne pense qu'au plaisir qu'il aura de les manger.

M. DE VERTEUIL. — Tu as raison. Cependant ce service ne nous est pas moins utile; le chat est d'ailleurs un joli animal; il n'est pas aussi caressant que le chien; il est même d'un naturel un peu sauvage; mais il est assez patient pour rester une heure entière immobile au guet d'une souris, jusqu'à ce qu'il la voie paraître. Il sait aussi se poster toujours avec tant d'avantage, que d'un seul bond il peut sauter sur son ennemi et le saisir. N'as-tu jamais vu dans le jardin notre chat se tenir au guet pour attraper des oiseaux?

ADRIEN. — Oui, mon papa; mais alors je le chasse et je lui dis: Va-t'en, Minet; je ne veux pas que tu prennes les jolis oiseaux.

M. DE VERTEUIL. — C'est fort bien fait; le chat n'est au logis que pour prendre les souris et les rats. Les oiseaux ont un si joli ramage et font tant de plaisir dans un jardin! Il ne faut pas que les chats les mangent.

ADRIEN. — Et puis, Minet n'est pas à plaindre. Je prends moi-même le soin de le bien nourrir.

M. DE VERTEUIL. — En effet, j'ai souvent observé qu'il va s'adresser à toi de préférence, pour avoir quelque chose à manger.

ADRIEN. — O mon papa! il est si gentil! Et pour son adresse, elle est incroyable. Lorsqu'il saute sur une table où il y a des carafes, des bouteilles, des verres et des salières, pourvu qu'on ne lui fasse pas de peur, ou qu'on ne le chasse pas brusquement, il court au milieu de tout cela sans jamais rien casser.

M. DE VERTEUIL. — Il est vrai. Je ne connais point d'animal plus souple. Mais croirais-tu que j'ai vu un chat boire du lait dans un vase où il ne pouvait pas fourrer le museau?

ADRIEN. — Apparemment qu'il prit le parti de le renverser ?

M. DE VERTEUIL. — Non, non ; il fit encore mieux.

ADRIEN. — Et comment donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL. — Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas faire entrer sa tête dans le col du vase, ni atteindre avec sa langue jusqu'au lait pour le laper, il plongea dans le vase une de ses pattes, qu'il retira aussitôt pour la lécher, et il continua cet exercice jusqu'à ce qu'il eût entièrement apaisé sa soif.

ADRIEN. — Si le renard du bont, il Fontaine s'était avisé de cet expédien La aurait bien attrapé la cigogne.

M. DE VERTEUIL. — Oui, tu as raison.

ADRIEN. — Voilà donc, malgré le proverbe, un chat plus fin qu'un renard. Oh ! tenez, mon papa, quand le lait aurait été pour mon déjeuner, j'aurais pardonné un si bon tour à Minet, en faveur de son industrie.

LES ÉGARDS DUS A NOS SERVITEURS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils, une petite fille et sa mère.

ADRIEN. — Voyez, je vous prie, mon papa : voici une pomme de terre sur le chemin ; en voici encore une ; en voilà bien d'autres encore.

M. DE VERTEUIL. — Il est vrai ; qui peut donc les avoir perdues ?

ADRIEN. — Je ne sais. Je ne vois personne autour de nous.

M. DE VERTEUIL. — Ni moi non plus. C'est dommage. Si nous pouvions rencontrer celui qui les a perdues, nous les ramasserions pour les lui rendre, ou du moins nous pourrions l'avertir qu'elles sont tombées.

ADRIEN. — Elles se perdront ici ; voulez-vous que je les ramasse, mon papa ? nous les emporterons à la cuisine.

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami ; elles ne sont pas à nous. Si leur véritable maître ne vient pas les chercher, il ne manquera pas de passer ici des pauvres gens à qui cette rencontre fera plaisir, et qui les ramasseront pour leur souper.

ADRIEN. — Venez, venez, je vous prie, et regardez de ce côté, mon papa : derrière ce buisson, j'aperçois une petite fille. Oh ! elle pleure : la pauvre enfant ! c'est elle sûrement qui aura perdu les pommes de terre.

M. DE VERTEUIL, *s'avançant vers la petite fille.* — Qu'est-ce donc, ma chère amie ! qu'as-tu à pleurer ?

LA PETITE FILLE. — Hélas ! monsieur, mon maître m'a envoyée ce matin à la ville pour acheter des pommes de terre : tenez, voyez ce sac tout plein. (*Montrant un sac qui est à terre auprès d'elle.*) Mais la charge est trop pesante pour que je puisse la porter ; je suis si lasse, que je ne peux plus faire un pas. Je ne sais guère comment j'arriverai à la maison.

M. DE VERTEUIL. — Qui est donc ton maître, et où demeure-t-il ?

LA PETITE FILLE. — Mon maître s'appelle Bertrand ; il est marchand fruitier. Voyez-vous là-bas, là-bas ces grands arbres ? C'est là qu'il demeure. Il me fait bien gagner les trente sous qu'il me donne par semaine. Ah ! comme il va me battre ! (*Elle se met à pleurer et à sangloter.*)

M. DE VERTEUIL. — Ne pleure pas, ma chère enfant, cela ne sert à rien ; nous allons voir si nous pourrons te tirer d'affaire. Mais, dis-moi, nous avons

trouvé tant de pommes de terre sur le chemin ; sont-elles à toi ?

LA PETITE FILLE. — Oui, monsieur.

M. DE VERTEUIL. — Est-ce que tu les aurais jetées ?

LA PETITE FILLE. — Il n'est que trop vrai. Le sac était si pesant ! J'ai jeté un peu de ma charge pour la rendre plus légère. Hélas ! cela ne m'a pas servi de beaucoup.

M. DE VERTEUIL. — Mais, mon enfant, cela n'est pas bien. Ces pommes de terre n'étaient pas à toi ; elles sont à ton maître, qui a donné son argent pour les avoir, et tu ne devais pas jeter le bien de ton maître. Va les ramasser, et tu viendras les remettre dans le sac ; nous verrons ensuite, mon fils et moi, de quelle manière nous pourrons te secourir. (*La petite se lève en soupirant.*)

ADRIEN. — Mon papa, elle est bien fatiguée. Voulez-vous me permettre de lui aider ?

M. DE VERTEUIL. — Très-volontiers, mon fils : c'est un bon service à lui rendre ; en attendant, je resterai près du sac. (*Adrien et la petite fille vont ensemble, et ramassent les pommes de terre.*)

ADRIEN, *revenant le premier.* — Mon papa, voici toutes celles qui peuvent tenir dans mon mouchoir ; faut-il que je les remette dans le sac ?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon fils. (*La petite fille remet aussi dans le sac les pommes de terre qu'elle rapporte dans son tablier.*)

LA PETITE FILLE. — Comment ferai-je maintenant pour me charger de tout ce poids ?

ADRIEN. — O mon papa ! si j'avais ici mon chariot, nous pourrions y mettre le sac ; et j'aiderais la petite fille à le tirer.

M. DE VERTEUIL. — Ce serait un fort bon moyen ; mais ton chariot est à la maison.

ADRIEN. — Oui, mon papa, voilà ce qui me fâche. (*Il veut prendre le sac.*) Oh ! qu'il est pesant ! Je ne peux seulement pas le soulever.

M. DE VERTEUIL. — Je le crois bien. La petite fille est plus grande que toi, et à peine peut-elle le porter. Mais moi, je puis m'en charger aisément. Je vais le prendre sur mes épaules, et nous irons avec la petite fille.

LA PETITE FILLE. — O monsieur ! le porter vous-même ! vous avez trop de bonté.

M. DE VERTEUIL. — Laissez-moi faire. (*Il prend le sac.*) Allons, mon enfant, marche devant nous, et montre-nous le chemin. (*Ils font ensemble quelques pas.*)

LA PETITE FILLE. — Ah, monsieur ! je suis perdue ! Voici ma mère qui vient ; elle va me gronder, et me battre peut-être.

M. DE VERTEUIL. — Non, mon enfant, sois tranquille ; je vais tâcher de l'apaiser.

LA MÈRE. — Eh bien, petite fille, qu'est-ce donc ? Pourquoi tarder si long-temps à revenir ? Ton maître est bien en colère contre toi. Il dit que tu es une paresseuse, et que tu t'amuses à baguenauder. Je vais t'apprendre à perdre ton temps. Où sont les pommes de terre que tu es allée acheter ? Est-ce que tu n'en as pas ?

LA PETITE FILLE. — Pardonnez-moi, ma mère, j'en ai ; et voilà ce brave monsieur......

LA MÈRE. — Eh bien, que veux-tu dire ?

M. DE VERTEUIL. — Ma bonne amie, ne grondez pas votre fille ; elle n'est pas coupable. Est-ce un fardeau si lourd qu'il faut donner à porter à un enfant ? Nous l'avons trouvée ici près qui se désolait. Elle était si lasse, qu'elle ne pouvait plus faire un pas. Alors j'ai pris son sac, et je lui ai dit que je le porterais pour elle.

LA MÈRE. — Quoi ! mon cher monsieur, vous avez pu avoir tant de bonté ? (*Elle prend le sac et le charge sur sa tête.*

M. DE VERTEUIL. — Et pourquoi non, ma bonne amie ? Ne sommes-nous pas tous dans ce monde pour nous aider les uns les autres ? Aurais-je dû laisser cette petite fille pleurer de douleur sans lui tendre la main pour la secourir ? Je vous le demande à vous-même, n'aurais-je pas été bien méchant ?

LA MÈRE. — Ah, monsieur ! que je vous ai d'obligations ! Il est bien vrai que son maître est un peu dur, et qu'il demande trop d'un enfant. Ce sac est sûrement trop pesant pour elle. Il n'y a pas de reproches à lui faire. Console-toi, ma pauvre Madelon, tu ne retourneras plus chez ton maître. Je te placerai chez un autre qui sera plus compatissant. Remercie bien ce brave monsieur, pour t'avoir si bonnement secourue. Tu peux retourner tout droit à la maison. Je vais porter les pommes de terre chez M. Bertrand, et lui dire que tu n'es plus à son service.

M. DE VERTEUIL. — Oui, ma bonne amie, cherchez pour votre fille un maître plus sensible et plus raisonnable. Ceux qui ne savent pas ménager les gens qui les servent, et qui, sans pitié, leur imposent un travail au-dessus de leurs forces, méritent de s'en voir abandonnés.



LE VOL.

Mad. **DE LIMEUIL**, **MAXIMIN**, son fils, **MINETTE**, sa nièce.

MINETTE, *en entrant.* — Bonjour, ma chère tante. Bonjour, Maximin.

MAXIMIN, *froidement.* —Bonjour, ma cousine.

MINETTE. — Les jolies choses que tu as là, mon cousin! Veux-tu que je joue avec toi?

MAXIMIN. — Non, je te remercie. (*Il ramasse avec un air d'inquiétude tous ses joujoux.*

MINETTE. — O mon cher Maximin! je te prie, laisse-les-moi regarder. Nous nous amuserons bien joliment ensemble.

MAXIMIN. — Non, Minette; j'en suis fâché, mais cela ne se peut pas. (*Il met tous ses joujoux dans un tiroir, le ferme avec précaution, et se tient debout devant la commode, en regardant Minette d'un œil soupçonneux.*)

MINETTE. — Eh bien, mon cousin, pourquoi ne veux-tu pas me laisser jouer avec toi? cela n'est pas joli, au moins. N'est-ce pas, ma tante! Oh! dites-lui, je vous prie, de me laisser voir un moment ses joujoux.

Mme DE LIMEUIL. — Écoute donc, ma chère nièce; Maximin n'a pas si grand tort de ne vouloir pas te laisser jouer avec

lui. Tu lui pris hier sa petite clochette.

MINETTE, *avec embarras*. — Moi, ma tante!

Mme DE LIMEUIL. — Oui, oui; je sais que tu l'as prise sans qu'il s'en aperçût: je sais que tu l'emportas chez toi; et ce matin, au lieu de la lui rendre, lorsqu'il te l'a envoyé demander, tu as répondu au domestique que tu ne savais ce qu'il voulait dire.

MINETTE, *en rougissant*. — Ma chère tante, je vous demande bien excuse; je ne le ferai plus; et demain, sans plus tarder, je rapporterai la clochette.

Mme DE LIMEUIL. — Je te le conseille, Minette; autrement je le dirai à ta maman, et tu seras sévèrement punie. C'est une chose épouvantable de prendre ce qui ne nous appartient pas. Sais-tu que c'est là proprement ce qu'on appelle voler? ce qui est un des vices les plus honteux.

MINETTE. — Ah, ma chère tante! combien vous me faites rougir!

Mme DE LIMEUIL. — Il te sied bien, à présent, d'être étonnée de ce que mon fils ne veut plus faire société avec toi! N'est-ce pas ta faute? Tu peux en juger toi-même. Lorsque ta cousine Adélaïde vient me voir, Maximin est tout joyeux. Il court à sa rencontre, il l'embrasse, il lui prête tous les joujoux qu'elle veut avoir, et ils jouent ensemble toute la soirée, tranquilles et contens. Maximin sait qu'Adélaïde est une petite fille bien née, qui rougirait d'emporter furtivement la moindre chose de chez un autre. Il n'en est pas de même lorsque tu viens ici. Mon fils est triste de te voir arriver. Tous ses plaisirs sont aussitôt interrompus, parce qu'il se défie de toi, et qu'il a peur que, sous prétexte de vouloir jouer avec lui, tu ne détournes ses joujoux pour les emporter.

MINETTE. — Mais, ma chère tante.....

Mme DE LIMEUIL. — Que pourrais-tu dire? Réponds-moi seulement. Te souviens-tu du jour où Cécile te déroba les habits de ta poupée?

MINETTE. — Hélas! oui, je me le rappelle. Elle me les prit, parce que sa poupée, disait-elle, avait perdu les siens.

Mme DE LIMEUIL. — En vérité, voilà une belle raison. Et comment fis-tu les autres jours, lorsqu'elle venait jouer avec toi?

MINETTE. — J'avais bien soin qu'elle ne touchât pas à mes affaires. Aussitôt que je la voyais manier la moindre chose, je la lui retirais bien vite des mains, ou je la suivais continuellement des yeux aussi long-temps qu'elle la tenait.

Mme DE LIMEUIL. — Et, dis-moi, trouvais-tu quelque plaisir à jouer, avec la crainte de voir disparaître quelqu'un de tes joujoux? Pouvais-tu avoir un moment de repos, pendant tout le temps que Cécile était dans ta chambre?

MINETTE. — Non, certes, ma tante, il faut l'avouer. Je mourais d'inquiétude et d'ennui durant sa visite; et je ne me sentais à mon aise que lorsqu'elle s'en était allée.

Mme DE LIMEUIL. — Eh bien, Minette, je te le demande, n'en doit-il pas être de même pour Maximin? Ne doit-il pas être aussi inquiet sur ton compte que tu l'étais sur celui de Cécile? Ne doit-il pas se trouver mal à son aise avec toi, et désirer que tu te retires? Tu as vu comme à ton arrivée il s'est empressé de serrer tous ses joujoux. Tu vois maintenant combien il s'ennuie de rester debout en sentinelle devant sa commode, sans oser s'en écarter d'un seul pas, de peur que tu ne profites de ce moment pour lui emporter encore quelque chose. Cela est-il bien amusant pour lui?

MINETTE. — Non, ma tante, j'en conviens.

Mme DE LIMEUIL. — Et si tes amies viennent jamais à savoir que tu dérobes, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour,

ne feront-elles pas toutes comme Maximin? En quelque endroit que tu ailles, chacun aura soin de serrer toutes ses affaires, de veiller continuellement sur toi, pour voir si tu n'emportes rien. Personne ne pourra te souffrir dans sa société. Tous les plaisirs cesseront à ton arrivée. Tu seras obligée de rester seule dans un coin, et de sécher d'ennui. Mais le plus fâcheux encore, c'est que personne n'aura d'estime ni d'amitié pour toi, et que l'on te montrera au doigt dans la rue comme une voleuse.

MINETTE. — O ma chère tante! cela ne m'arrivera plus de la vie, je vous assure, et me voilà entièrement corrigée.

Mme DE LIMEUIL. — Fais-y bien attention à l'avenir. Pour cette fois, je ne le dirai pas à ta maman, et je recommanderai à Maximin de n'en parler à aucun de ses camarades.

MINETTE. — Oh! oui, mon petit cousin, je t'en prie, ne le dis à personne. Je te rendrai ta clochette, et je te donnerai encore une jolie bourse pour serrer ton argent.

MAXIMIN. — Non, non, je ne veux pas de ta bourse. Rends-moi seulement ma clochette.

Mme DE LIMEUIL. — Sois tranquille, Minette, Maximin te gardera le secret, dans l'espérance que tu ne manqueras pas de te corriger. Mais s'il acceptait la bourse que tu lui offres pour acheter son silence, ce serait alors comme s'il était de moitié de ta faute, et je ne l'estimerais plus. C'est pourquoi je lui sais bon gré de t'avoir refusée. Mais, je te le répète encore, prends bien garde de ne plus te rendre coupable. Si cela t'arrivait une seconde fois, je ne pourrais m'empêcher d'en avertir ta maman, et de l'engager même à te punir avec la plus grande rigueur; car je ne voudrais, pour rien au monde, avoir une voleuse dans ma famille. Pour toi, Maximin, tu n'as plus rien à craindre maintenant de Minette, et tu peux jouer avec elle en toute sûreté.

MAXIMIN. — Allons, maman; je le veux bien sur votre parole. Je ne me défie plus de ma cousine, si elle a autant de peur de vous déplaire, que j'en aurais à sa place.

LE TRAVAIL.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN. — Regardez, mon papa, je vous prie : voilà un bien joli petit enfant que cette femme a dans ses bras. Il ressemble à mon petit frère Alexandre.

M. DE VERTEUIL. — Il est fort joli, vraiment. Vois aussi cette petite fille qui est assise auprès de sa mère. Elle a les plus jolies couleurs du monde.

ADRIEN. — Oui, mon papa, comme Pauline.

M. DE VERTEUIL. — En voilà un autre dans un coin. C'est l'aîné, sans doute. Il travaille avec tant d'ardeur, qu'il ne se détourne pas seulement pour nous regarder.

ADRIEN. — C'est une bonne leçon qu'il me donne.

M. DE VERTEUIL. — Cette femme devrait être bien contente d'avoir de si beaux enfans, et cependant elle a l'air triste.

ADRIEN. — Mon papa, je crois qu'elle pleure.

M. DE VERTEUIL. — Elle pleure en effet. Il faut lui demander ce qu'elle a.

ADRIEN. — Oui, oui, nous saurons peut-être la tirer de peine.

M. DE VERTEUIL, *en s'avançant vers la pauvre femme.* — Bonjour, ma bonne femme. Vous avez là de bien jolis enfans.

LA PAUVRE FEMME, *poussant un soupir, et pressant son fils contre son sein.* — Oh! monsieur, je les aime bien aussi. (*Elle essuie ses larmes qui recommencent à couler.*)

M. DE VERTEUIL. — D'où vient donc que vous êtes si triste?

LA PAUVRE FEMME. — Hélas! monsieur, ces pauvres enfans ont crié tout aujourd'hui pour avoir du pain, et je n'en ai pas un morceau à leur donner. Mon mari est malade depuis trois mois. J'ai dépensé pour lui tout ce que j'avais. Il m'a fallu vendre tous mes meubles l'un après l'autre. Mon mari ne peut pas bouger de son lit, et je suis avec ces deux enfans sur les bras. Celui-ci, qui travaille à filer au rouet, est un brave garçon. Il fait de son mieux pour nous gagner quelque chose; mais que peut-on faire à son âge? Il est trop petit; il n'a encore que six ans. (*Le petit garçon essuie ses yeux du revers de la main, et se remet au travail avec une nouvelle ardeur.*) La saison rigoureuse est prête à venir au milieu de ces embarras. Oh! combien j'aurai à souffrir tout le long de l'hiver avec mon mari et mes enfans! (*Elle laisse tomber sa tête sur son fils qu'elle presse contre son sein, et commence à sangloter.*)

ADRIEN. — O mon papa! la pauvre femme! que je la plains! Maman m'a donné vingt-quatre sous pour les employer comme je voudrais : me permettez-vous de les donner à cette malheureuse famille?

M. DE VERTEUIL. — Très-volontiers, mon ami.

ADRIEN, *sautant de joie.* — O mon papa, que je vous remercie! (*Il fouille précipitamment dans sa poche.*) Tenez, ma bonne amie, prenez ces vingt-quatre sous; achetez-en du pain, et donnez à vos enfans de quoi manger.

LE PETIT GARÇON, *quittant son rouet, et courant baiser la main d'Adrien.* — Oh! grand merci, mon cher petit monsieur; nous avions tant de faim! Mon père et ma mère sont si à plaindre! (*Il retourne aussitôt à son ouvrage.*)

ADRIEN, *les larmes aux yeux.* — Ah, mon papa! je n'ai rien de plus. Mais vous, n'auriez-vous pas quelque chose pour ce pauvre enfant?

M. DE VERTEUIL. — Tu m'as donné un trop bon exemple, mon fils, pour que je ne m'empresse pas de le suivre. (*Au petit garçon.*) Viens, mon cher ami; tu es un brave enfant, de travailler avec tant d'ardeur pour soulager ton père et ta mère. Sois toujours aussi laborieux, et tu ne manqueras pas de trouver d'honnêtes gens qui te donneront des secours. On aime les enfans diligens : mais pour les enfans paresseux, on n'en prend aucune pitié. Tiens, voilà un écu. Donne-le à ta mère, qui vous en achètera du pain. Toutes les semaines nous viendrons vous voir.

LA PAUVRE FEMME. — Je vous remercie mille et mille fois, mon digne monsieur. Je suis maintenant en état de donner à mon mari quelque chose qui le fortifie.

M. DE VERTEUIL. — Mais, dites-moi, ma bonne amie, avez-vous un bon médecin pour le malade?

LA PAUVRE FEMME. — Oui, monsieur, grace au ciel, j'ai à présent un très-bon médecin. Il demeure là vis-à-vis. C'est un bien digne homme. Depuis trois semaines il vient tous les jours voir mon mari. Je peux dire qu'il en prend soin comme si c'était un grand seigneur. Il ne peut rien faire de plus.

M. DE VERTEUIL. — Je suis charmé de ce que vous me dites. Un médecin charitable est l'homme le plus utile pour les pauvres : il peut faire beaucoup de bien

autour de lui, sans qu'il lui en coûte. Mais les remèdes, comment les avez-vous ?

LA PAUVRE FEMME. — Ce brave homme nous les donne aussi pour rien.

M. DE VERTEUIL. — Vous m'inspirez une grande estime pour ses vertus.

LA PAUVRE FEMME. — C'est bien dommage qu'il n'ait pas vu mon mari dans le commencement de sa maladie, il l'aurait déjà guéri ; mais il n'y a qu'un mois qu'il est venu loger dans notre voisinage, et ce n'est que par hasard que je l'ai connu.

M. DE VERTEUIL. — Vous n'avez qu'à bien exécuter ce qu'il vous ordonnera. Dans la saison où nous sommes, la santé est quelquefois long-temps à revenir. Il faut avoir du courage et de la patience.

LA PAUVRE FEMME. — Ah, monsieur ! j'espère que je n'en manquerai pas. Depuis que je me connais, je suis accoutumée à attendre et à souffrir.

M. DE VERTEUIL. — Je suis enchanté de vous voir si bien résignée. Je vous souhaite de tout mon cœur un état plus heureux. Nous reviendrons bientôt vous faire notre visite.

LA PAUVRE FEMME. — Vous me trouverez toujours bien reconnaissante de votre bonté. (*A la petite fille qui est assise auprès d'elle.*) Lève-toi, Jeannette ; va baiser la main à ces bons messieurs.

ADRIEN, *embrassant Jeannette.* — Adieu, ma petite amie ; adieu, mes enfans ; adieu, ma bonne femme. (*Il sort avec son père.*)

M. DE VERTEUIL. — Adrien, que dis-tu de ces pauvres malheureux ?

ADRIEN. — Je suis bien aise que vous leur ayez aussi donné quelque chose pour les consoler.

M. DE VERTEUIL. — Quand les pauvres veulent travailler, et qu'ils ne le peuvent pas, soit par maladie, soit faute d'ouvrage, il est de notre devoir de les secourir autant que nous le pouvons ; mais lorsqu'ils sont paresseux, c'est leur faute s'ils souffrent ; ils ne méritent aucune pitié ; il faut les laisser pâtir, jusqu'à ce que la misère leur ait donné une bonne leçon ; autrement ils n'en deviennent que plus fainéans, et ils finissent par devenir des scélérats. Mais ce petit garçon qui travaillait au rouet, c'est un brave enfant. As-tu remarqué comme il paraissait propre sur ses habits ?

ADRIEN. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Les enfans doux et diligens ont ordinairement de la propreté ; mais les enfans opiniâtres et paresseux sont toujours en désordre. Tu vois combien celui-ci m'a intéressé. Sois donc, à son exemple, patient, laborieux et appliqué ; tu verras tout le monde s'intéresser en ta faveur.

ADRIEN. — Mais, mon papa, est-ce qu'il me faut apprendre à filer au rouet comme ce petit garçon ?

M. DE VERTEUIL. — Tous les hommes ne sont pas destinés aux mêmes travaux ; je t'en expliquerai un jour la raison lorsque tu seras en état de la comprendre. Il suffit à présent que tu t'occupes avec ardeur de ce que je crois nécessaire pour ton instruction ; elle fera un jour le bonheur de ta vie. En attendant, tu auras le plaisir de m'entendre dire de toi, comme la pauvre femme disait tout à l'heure de son fils : C'est un brave enfant, il fait tout ce qu'il peut pour remplir ses devoirs ; et alors ne seras-tu pas bien joyeux ?

ADRIEN. — Oui, mon papa, puisque vous devez m'en aimer davantage.



LE DANGER DE CRIER POUR RIEN.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Qu'est-ce donc, Pauline ? Pourquoi pleurer si fort ?

PAULINE, *en sanglotant*. — O maman ! j'ai voulu prendre un verre d'eau sur la table, je me suis heurté le bras, et il m'est tombé de l'eau froide sur le cou.

Mme DE VERTEUIL, *d'un ton ironique*. — Est-il bien possible ?

PAULINE. — Oui maman, je vous assure.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà un terrible malheur. En vérité, cela vaut bien la peine de tant crier. N'as-tu pas honte d'être encore si enfant ? Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infiniment de tort en criant ainsi ?

PAULINE. — Eh, quel tort puis-je donc me faire, maman ?

Mme DE VERTEUIL. — Je vais te le dire. Lorsqu'un enfant pousse des cris, il est tout naturel de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal, ou qu'il est dans quelque danger ; alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet, et que l'on vienne à s'apercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir, on se dira à la fin : Nous aurions de l'occupation pour la jour-

née, si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra jamais à tes cris, parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme, et alors il faudra que tu restes sans secours.

PAULINE. — Mais, maman, si j'en avais réellement besoin ?

Mme DE VERTEUIL. — Et comment veux-tu qu'on le devine? Dix fois par jour, c'est pour rien que tu cries; comment veux-tu que la onzième fois on puisse justement savoir que c'est alors tout de bon, et que tu as vraiment besoin d'être secourue ? Tu dois, par conséquent, bien compter que l'on ne fera plus la moindre attention à tes cris, aussi long-temps que tu garderas la mauvaise habitude de crier pour une bagatelle. Il en est tout autrement de ton frère. On sait fort bien qu'il ne crie jamais que lorsqu'il faut qu'on aille absolument auprès de lui; et de cette manière, lorsqu'il crie, c'est une marque qu'il a véritablement besoin de secours. Mais pour toi, ma fille, on ne doit point s'embarrasser de tes cris : on ne sait jamais ce que cela signifie, si c'est pour une bagatelle, ou pour quelque chose d'essentiel.

PAULINE. — Il est vrai, maman; vous m'en faites bien sentir la raison.

Mme DE VERTEUIL. — Veux-tu que je te raconte ce qui est arrivé une fois à un petit garçon qui criait toujours pour rien, et qui faisait même encore pis que tu ne fais ?

PAULINE. — Oh! voyons, je vous prie, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Ce petit étourdi se faisait un vilain plaisir de donner aux autres des inquiétudes par ses plaintes. A la moindre aventure, il se mettait à pousser des cris perçans, comme s'il lui était arrivé du mal; et puis lorsqu'on arrivait près de lui, on voyait que c'était pour une bagatelle à peu près comme ton verre d'eau. Il criait même souvent sans aucun sujet, seulement pour donner des alarmes aux domestiques, les faire accourir à ses côtés, et se moquer d'eux. Tantôt il courait précipitamment sur l'escalier, et faisait tout à coup avec les pieds un grand bruit, comme s'il fût tombé, et qu'il eût roulé du haut en bas, tandis qu'il n'avait fait que se coucher doucement à terre; tantôt il frappait un grand coup sur la table, après s'être barbouillé le visage de jus de cerises, pour avoir l'air de s'être fait un grand trou à la tête et d'être tout en sang. Dans le commencement, on ne manquait pas d'accourir aussitôt à ses cris; mais lorsqu'on y eut été trompé un certain nombre de fois, on le laissait frapper des pieds, se rouler, pousser des cris autant qu'il le voulait, sans se déranger pour cela Enfin un jour il arriva qu'il se mit en tête de grimper sur une échelle; l'échelon sur lequel il mettait le pied se rompit, en sorte qu'il tomba du haut en bas, et se disloqua entièrement une jambe; alors, comme tu le comprends bien, il se mit à crier de toutes ses forces, mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que l'on ne savait pas que cette fois-ci c'était sérieusement. Il fut donc obligé de rester à terre, parce que sa jambe étant démise, il ne pouvait pas se lever, et il souffrit des douleurs très-aiguës. Enfin, par hasard, il vint auprès de lui un domestique. Celui-ci vit tout de suite à sa mine que ce n'était pas pour rien qu'il criait cette fois. Il le prit aussitôt dans ses bras, le porta sur son lit, et alla lui chercher un chirurgien; mais comme il était resté long-temps sans secours, sa jambe s'était considérablement enflée, et il souffrit infiniment plus qu'il n'aurait souffert, si l'on était allé tout de suite à son secours. Il ne fut même plus possible de redresser sa jambe, en sorte qu'il resta estropié

toute sa vie. Par ce malheur, il se déshabitua de sa mauvaise coutume, mais trop tard, comme tu le vois.

PAULINE. — C'était payer un peu cher sa faute.

Mme DE VERTEUIL. — Fais-y donc bien attention, Pauline, et profite de l'exemple de ce petit malheureux, avant qu'il t'en arrive autant qu'à lui. Je sais bien que tu ne cries pas pour nous inquiéter ou nous faire peur; mais ton enfantillage aurait d'aussi mauvaises suites que sa tromperie. On ne peut pas plus savoir de toi que de lui, si tu cries pour une bagatelle, ou si c'est vraiment parce que tu as besoin de secours; et par conséquent on te laisserait, ainsi que lui, sans assistance. Comme on aurait été trompé plus d'une fois à tes cris, on y ferait aussi peu d'attention qu'au discours d'un enfant qui se serait accoutumé à mentir, et de la parole duquel on ne fait aucun cas, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut plus savoir s'il l'a dite en effet. Apprends donc à souffrir patiemment, et sans crier, de petits accidens, pour que tu puisses toujours avoir du secours lorsque tu en auras véritablement besoin.

PAULINE. — Oui, maman : je vous remercie de votre histoire; me voilà toute corrigée, et je ne crierai plus mal à propos.

LA CONSCIENCE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pauline, lorsqu'en jouant avec ton frère, qui est plus petit et plus faible que toi, il t'arrive de lui prendre quelque chose de force, ou de le battre, en un mot, de lui causer du chagrin, ne sens-tu pas en toi-même que c'est fort mal fait, et n'as-tu pas bientôt du regret de t'être comportée de cette indigne manière?

PAULINE. — Oui, maman, je l'avoue; je ne suis plus aussi joyeuse qu'auparavant, et je me veux du mal d'avoir été si méchante.

Mme DE VERTEUIL. — Et si, dans un mouvement de dépit contre lui, tu entrais dans sa chambre quand il n'y serait pas, et que, pour lui faire de la peine, tu jetasses dans le feu les joujoux dont il s'amuse, ne sentirais-tu pas bientôt une inquiétude secrète, comme si tu avais peur de quelqu'un, quand même tu aurais été seule lorsque tu aurais fait ton coup, et que, par conséquent, tu n'eusses aucune punition à craindre?

PAULINE. — Ah, maman, vous avez raison.

Mme DE VERTEUIL. — Il semblerait, à la vivacité de ta réponse, que tu aurais fait quelque chose de ce genre.

PAULINE. — Eh bien, maman, vous devinez encore. Je vais vous conter tout. Hier au soir, Henriette ne voulut pas me prêter le mouchoir de sa poupée pour habiller la mienne. J'étais dans une grande colère, et cependant je ne dis mot; mais lorsque ma sœur fut sortie de la chambre, j'allai prendre le mouchoir, et je le jetai dans la rue, en disant : Voilà, mademoiselle, ce que vous y gagnez. Vous n'avez pas voulu que j'eusse votre mouchoir, vous ne l'aurez pas non plus; et votre poupée s'en passera comme la mienne.

Mme DE VERTEUIL. — Je ne veux point te gronder, Pauline, puisque tu m'as

fait librement l'aveu de ta faute, et que tu me parais en avoir un vif repentir.

PAULINE. — Oh! oui, maman, je ne saurais vous dire combien j'en suis fâchée à présent. Mais ce n'est pas tout; je veux m'en punir, et je donnerai à ma sœur le plus beau mouchoir de ma poupée.

Mme DE VERTEUIL. — Ce sera très-bien fait; et le plus tôt sera le mieux. Je suis fort aise que tu aies pensé cela de toi-même. Lorsqu'on a fait tort à quelqu'un, il faut toujours le réparer aussi promptement qu'il est possible. Mais revenons. Tu as déjà éprouvé que l'on ressent du chagrin toutes les fois que l'on a fait mal, même lorsque personne n'en a été témoin, et qu'ainsi l'on n'a aucun sujet de craindre d'en être puni? Personne ne pouvait savoir que tu eusses jeté dans la rue le mouchoir de ta sœur, et cependant tu as été fâchée de l'avoir fait?

PAULINE. — Ah! si je l'ai été, maman!

Mme DE VERTEUIL. — Mais au contraire, lorsque, de ton propre mouvement, tu fais pour ta sœur quelque chose qui lui cause beaucoup de plaisir; lorsqu'en voyant ton petit frère courir quelque danger, tu cesses aussitôt de jouer pour voler à son secours; quand tu rencontres dans la rue un pauvre vieillard qui meurt de faim, et que tu lui donnes la moitié de ton déjeuner, ne sens-tu pas en toi-même que tu as bien fait, et n'es-tu pas joyeuse d'avoir agi de cette manière?

PAULINE. — Oui, certes, maman; c'est un grand plaisir.

Mme DE VERTEUIL. — Et ne goûtes-tu pas ce plaisir, quoiqu'il n'y ait personne pour te dire que tu t'es bien comportée?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu sentais donc en toi-même qu'il était bien d'agir ainsi, et que c'était ton devoir? en sorte, par exemple, que si tu avais mieux aimé continuer de te divertir que de courir au secours de ton frère, j'aurais eu raison de te gronder et de te dire : Comment, Pauline, vous pouviez empêcher votre frère de se blesser, et vous ne l'avez pas fait! C'est bien mal à vous.

PAULINE. — Oui, maman; je sens en moi quelque chose qui me dit que je mériterais vos reproches.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, ma chère Pauline, ce sentiment de chagrin et de repentir sur le mal que nous avons fait, ce sentiment de satisfaction et de joie sur le bien que nous faisons, la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un et de pratiquer l'autre, c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentimens, cette conscience, Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur, afin que dans chaque occasion nous puissions savoir ce que nous devons faire, et ce qu'il nous faut éviter.

PAULINE. — Ah! maman, si vous vouliez me servir de conscience, je serais bien plus sûre après vous avoir demandé votre avis, du parti que j'aurais à prendre.

Mme DE VERTEUIL. — Je me ferai toujours un devoir de t'aider de mes conseils; mais je ne suis pas avec toi à tous les momens du jour. D'ailleurs, il faut que tu apprennes de bonne heure à consulter tes propres sentimens pour régler ta conduite.

PAULINE. — Oh! je vous promets bien de ne rien faire d'essentiel sans les écouter.

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma chère fille; lorsque tu voudras faire quelque chose, et que tu sentiras en toi-même que cela serait mal et que tu en aurais du regret, ne le fais jamais, quelque envie que tu en aies dans le moment. Pour satisfaire un instant ta fantaisie, tu aurais sur le cœur de la tristesse pendant plusieurs heures, pendant plusieurs jours, et même, si la chose était grave, pendant des années entières. Tu l'as déjà éprouvé au sujet du mouchoir de la poupée d'Henriette. Au moment où tu l'as jeté dans la rue,

tu as goûté peut-être quelque plaisir à contenter ton dépit ; mais combien de fois ensuite n'as-tu pas senti de la honte, en te rappelant cette vilaine action !

PAULINE. — Cela m'a empêchée de dormir toute la nuit.

Mme DE VERTEUIL. — Ainsi les sentimens de confusion et de tristesse que tu as eus à cette occasion, sont bien plus nombreux que ceux que tu as goûtés à remplir ta vengeance ?

PAULINE. — O maman ! il n'y a pas de comparaison.

Mme DE VERTEUIL. — Je vais te citer un autre exemple. Supposons qu'un petit garçon eût une fort envie de jouer avec un cheval de bois, et que n'en ayant pas un à lui, et ne voyant pas d'autre manière de s'en procurer, il allât dérober celui de l'un de ses camarades, alors il aurait bien un cheval avec lequel il pourait jouer, et cependant en serait-il plus heureux pour cela ?

PAULINE. — Mais, maman, au moins serait-il bien joyeux d'avoir un joli cheval?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, au premier instant peut-être ; mais voyons ensuite ce qui en arriverait : si la chose venait à être découverte, tu sens à merveille qu'il n'aurait pas long-temps à jouir de son cheval, et qu'il paierait cher la jouissance qu'il en aurait eue.

PAULINE. — Il est bien vrai, maman, mais si personne n'en savait rien?

Mme DE VERTEUIL. — Il le saurait toujours, lui ; et il ne pourait se le pardonner à lui-même. Il ne prendrait jamais ce cheval pour jouer, qu'il ne lui vînt ausitôt dans la pensée : c'est un vol que j'ai fait. Si mes camarades venaient à l'apprendre, ils me regarderaient avec mépris, et ils ne voudraient plus me souffrir dans leur compagnie, parce que je suis un voleur ; et quoique personne n'en soit instruit, je n'en suis pas moins méprisable à mes yeux. Au milieu de ces tristes pensées, crois-tu qu'un petit garçon puisse avoir bien du plaisir à jouer avec un cheval de bois ?

PAULINE. — Non, je ne le crois pas, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Et puis, dans quels tourmens continuels ne serait-il pas obligé de vivre, par la crainte d'être découvert, et de voir punir son indignité ! il n'oserait jouer avec son cheval que lorsqu'il serait seul ; et au moindre bruit qui se ferait entendre, il irait le cacher dans un coin, et se cacher lui-même. Pèse bien tout cela, et dis-moi ensuite si, dans le fait, ce cheval ne lui donnerait pas encore plus de peine que de plaisir ?

PAULINE. — Oh ! il n'y a pas de doute, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois, par tout ce que nous venons de dire, ma chère Pauline, que Dieu, qui nous aime comme ses enfans, et qui sait que nous ne pouvons être heureux qu'en faisant le bien, a mis dans nos cœurs un sentiment que nous ne pouvons étouffer, et qui nous détourne de faire le mal pour nous empêcher d'être malheureux. Il a même fait davantage ; il a voulu que ce qui se passe alors au dedans de nous-mêmes se découvrît aux regards des autres, pour servir encore à nous retenir.

PAULINE. — Et comment cela se découvre-t-il, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Tu peux en avoir un exemple dans les enfans qui disent un mensonge. Sans que personne puisse savoir encore si leurs discours sont des faussetés, ils ne peuvent s'empêcher de balbutier et de rougir, par ce sentiment de honte qui s'élève en notre cœur quand nous faisons une chose condamnable. N'as-tu pas vu la petite Agathe, lorsqu'elle ment ?

PAULINE. — Oh ! oui, maman. Hier encore, elle rapportait de son frère quelque chose qui n'était pas vrai. A mesure

qu'elle s'enfilait dans son mensonge, sa langue s'embarrassait et ses joues devenaient rouges comme du feu; alors sa tante lui dit : Fi donc, Agathe! comment avez-vous pu dire cela? N'avez-vous pas de honte d'être si menteuse? Il fallut avouer que ce qu'elle disait de son frère n'était pas véritable; et cela fut très-heureux pour le pauvre innocent, car il aurait été rudement tancé, si l'on avait pensé qu'Agathe eût dit vrai sur son compte.

Mme DE VERTEUIL.—Voilà qui te prouve combien il est utile que Dieu nous ait donné ce sentiment intérieur qui se manifeste au dehors, non-seulement pour nous détourner de faire le mal, par la crainte d'être découverts; mais encore, si nous le faisons, pour empêcher, en le découvrant, que les autres n'en souffrent du dommage.

PAULINE. — Oh! je sens cela, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Lorsque tu seras plus grande, et que tu connaîtras davantage les hommes, tu verras qu'après avoir commis quelque mauvaise action, ils sont toujours inquiets, sombres et agités, quand il n'y aurait personne au monde qui pût les punir. Ils savent qu'ils ont mérité leur châtiment, et que s'ils ne le reçoivent pas de la main des hommes, ils le recevront tôt ou tard de la main de Dieu. Le ciel, comme je te le disais, a voulu que nous fussions heureux sur la terre, et il a attaché notre bonheur à la pratique du bien. Ton père et moi, nous sommes toujours attentifs à te détourner par nos instructions de ce qui pourrait te rendre moins heureuse; de même, Dieu, notre père à tous, veille sans cesse à nous détourner par notre conscience de ce qui pourrait faire notre malheur. S'il est de ton devoir d'entendre nos conseils et d'en profiter, ne sommes-nous pas encore plus fortement obligés d'écouter et de suivre les conseils de Dieu? et ne serions-nous pas doublement punissables en nous rendant criminels? Il n'y aurait rien alors pour nous servir d'excuse. Nous ne pourrions pas dire: Je ne savais pas que je faisais mal, car nous le savions, et nous n'avons pas laissé de le faire malgré cela. Cette conduite n'est-elle pas infiniment coupable?

PAULINE. — J'en conviens, maman.

Mme DE VERTEUIL.— Souviens-toi donc toujours, ma chère fille, que la voix de ta conscience est celle de Dieu même, qui crie en toi pour te prévenir de ce que tu dois faire et de ce que tu dois éviter. Lorsque tu désobéis à cette voix, c'est à Dieu même que tu désobéis; et ne serait-ce pas une ingratitude bien affreuse de ta part envers celui qui t'a fait tant de bien, qui continue de t'en faire encore tous les jours, et qui ne te demande d'autre prix de ses bienfaits que de les employer à ton bonheur et à celui de tes semblables, pour trouver tous les jours de nouvelles raisons de l'aimer?

PAULINE. — O maman! je ne veux pas être une ingrate.

Mme DE VERTEUIL. Je ne crains pas non plus que tu le deviennes, après l'impression qu'a dû te faire cet entretien. Je n'ai cherché jusqu'à présent qu'à t'amener à l'amour du bien par des sentimens de douceur: il ne me reste plus qu'à t'inspirer encore l'horreur du mal par une histoire qui te le fera détester.

PAULINE. — Oh! voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Écoute. Un joaillier d'une grande richesse, fut obligé, par les affaires de son commerce, d'entreprendre un voyage. Il partit, accompagné d'un seul domestique, emportant avec lui dans sa valise pour une somme considérable de ses bijoux les plus précieux. La valeur de ce trésor tenta son domestique infidèle. Comme il aidait son maître à descendre de cheval dans un endroit écarté, il prit un pistolet qu'il

portait à sa ceinture, lui cassa la tête, et lui ayant attaché une grosse pierre au cou, il le jeta dans une rivière qui coulait près du chemin. Il chassa aussitôt son cheval dans la forêt, monta sur celui de son maître qui portait les bijoux, et après avoir traversé la mer, il se retira dans une petite ville d'Angleterre, où il avait sujet de croire qu'il ne serait jamais reconnu. Dans la crainte d'attirer sur lui les regards, il commença par un établissement très-médiocre, qu'il eut l'adresse de n'augmenter que par degrés. De cette manière, personne ne fut surpris de lui voir prendre au bout de quelques années un état brillant, dont il paraissait redevable à un travail opiniâtre, à son économie et à son habileté. Cette conduite extérieure lui acquit une si grande considération, qu'on ne balança pas à lui donner en mariage l'une des plus riches demoiselles de la ville; et comme il se montrait toujours affable et généreux, il fut élevé, d'un suffrage unanime, à la première place de la magistrature. Il se comporta long-temps d'une manière très-distinguée dans son nouvel état, jusqu'à ce qu'un jour, comme il était assis dans son tribunal avec les autres juges qu'il présidait, on amena devant lui un homme accusé d'avoir tué son maître pour le voler. On fit entendre les témoins, et sur leurs dépositions, les jurés déclarèrent que cet homme était coupable. L'assemblée attendait en silence que le juge prononçât la sentence de mort. Tous les regards étaient fixés sur lui. Soudain on le voit changer de couleur, lever les bras au ciel, et passer tour à tour d'un profond abattement à des agitations extraordinaires. Il s'élance enfin de son siége, à la grande surprise de tous les assistans, court se placer à côté de l'accusé, et s'adressant aux juges : Vous voyez, messieurs, leur dit-il, un merveilleux exemple de la juste vengeance du ciel. Après un silence de seize années, sa voix vous dénonce un homme aussi coupable que ce malheureux qui vient d'être convaincu de son crime. Alors il commença le récit du meurtre qu'il avait commis, en insistant sur la noirceur de son ingratitude envers son maître qui l'avait tiré de la poussière, et qui lui avait toujours témoigné la plus grande confiance. Il raconta de quelle manière il s'était dérobé à la justice des hommes, et comment il avait usurpé si long-temps, par son hypocrisie, l'estime et l'affection de toute la contrée. Mais, ajouta-t-il, ce malheureux n'a pas plutôt paru devant ce tribunal, que les circonstances du crime dont il était coupable m'ont représenté le mien dans toute son horreur. La main d'un Dieu vengeur m'a frappé. Ma scélératesse s'est retracée à mes yeux sous un aspect si terrible, que je n'ai pu prononcer la sentence contre un homme moins coupable que moi, avant de m'être accusé moi-même. Je ne puis me délivrer des tourmens de ma conscience, qu'en vous suppliant de me punir comme lui. Je déclare ici devant le juge suprême des juges de la terre, que je suis digne du dernier supplice; et je ne demande d'autre grace qu'une prompte mort.

En achevant ces mots, il tomba aux pieds des juges, sans couleur et sans voix. Sa raison venait de l'abandonner. Une frénésie violente s'emparait de ses esprits. On fut obligé de le renfermer dans une maison de force, et de le charger de chaînes pour l'empêcher de se détruire dans les accès continuels de sa rage. Il vécut encore plusieurs années, bourrelé des remords qui avaient déchiré sa tête et son cœur. Leçon terrible que la Providence nous donne, à dessein de nous apprendre qu'il n'est pas de juge plus inexorable que notre conscience pour punir nos forfaits !

LES ŒUFS.

M. DE VERTEUIL; HENRIETTE, PAULINE, ses filles.

M. DE VERTEUIL. — Regarde, Henriette, ce qu'il y a là sous cette grande cage.

HENRIETTE. — C'est une poule, mon papa. O les jolies petites bêtes qu'elle a auprès d'elle!

M. DE VERTEUIL. — Ce sont des petits poulets ou des poussins. Regarde comme ils ont l'air éveillé, et comme ils courent autour de la grosse poule. La grosse poule est la mère de tous ces poussins.

HENRIETTE. — Voilà une fort jolie famille.

M. DE VERTEUIL. — Et sais-tu comment elle a fait pour les avoir ?

HENRIETTE. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Tu as bien vu les œufs que Nanette va chercher tous les jours au poulailler ?

HENRIETTE. — Oui, mon papa. Je suis allée quelquefois les lever avec elle.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, ces œufs, on les a mis sous cette grosse poule; elle a été pendant trois semaines assise dessus pour les tenir chauds et les couver; au bout de ce temps, les poussins ont brisé leur coquille et sont venus au jour.

HENRIETTE. — Quoi! mon papa, est-ce qu'il y a des poussins dans tous les œufs?

M. DE VERTEUIL. — Oui, ma fille; dans chaque œuf il y a un poussin.

HENRIETTE. — O mon papa! faites-m'en voir un, je vous prie.

M. DE VERTEUIL. — Je ne pourrai pas te le montrer. Mais attends, je vais demander un œuf, et l'ouvrir devant toi. (*Il se fait apporter un œuf, et l'ouvre.*) Regarde, Henriette, tu n'imagines pas qu'il y ait un poussin dans cet œuf?

HENRIETTE. — Non, j'en suis sûre, il n'y en a point.

M. DE VERTEUIL. — Oui dà, Henriette, tu es bien sûre? Eh bien, cependant il y a un poussin là-dedans.

HENRIETTE. — Eh! mon papa, comment le savez-vous?

M. DE VERTEUIL. — C'est que si nous avions mis cet œuf pendant trois semaines sous une poule, et qu'elle l'eût couvé pendant tout ce temps, tu en aurais vu sortir un poussin pareil à ceux que tu vois courir. Tous les œufs sont en dedans comme celui-ci, et cependant de tous il sortira un poussin, si l'on met ces œufs sous une poule.

HENRIETTE. — Comment les poussins viennent-ils donc dans l'œuf? Je ne le comprends pas.

M. DE VERTEUIL. — Je ne le comprends moi-même, et personne ne peut le comprendre. Il en est tout justement comme du chêne qui sort d'un gland. Nous ne pouvons comprendre comment cela arrive, mais nous voyons que cela arrive tous les jours. Pour te le montrer encore mieux, tous les œufs que Nanette rapportera aujourd'hui du poulailler, je les mettrai sous une poule; et au bout de trois semaines, tu verras sortir de chaque œuf un poussin.

HENRIETTE. — Je serais bien curieuse de le voir.

M. DE VERTEUIL. — Je te promets ce plaisir. Mais, Henriette, ce ne sont pas les poulets seulement qui sortent d'un œuf; les oies, les canards, les moineaux, les serins, tous les oiseaux sortent aussi d'un œuf plus ou moins gros. Je te ferai

voir les œufs de la linotte que nous avons à la maison dans une cage.

HENRIETTE. — Ils sont plus petits, sans doute?

M. DE VERTEUIL. — Oui, vraiment. Mais il y a d'autres œufs qui sont bien plus gros que ceux des poules. Les œufs d'un grand oiseau que l'on nomme autruche sont presque aussi gros que la tête; et au contraire, les œufs d'un joli petit oiseau que l'on nomme l'oiseau-mouche, ne sont à peu près que de la grosseur d'un pois.

HENRIETTE. — O mon papa! qu'ils doivent être jolis!

M. DE VERTEUIL. — Je te mènerai l'un de ces jours au Cabinet d'histoire naturelle, où je me ferai un plaisir de t'en montrer de pareils. Mais voici Pauline qui s'avance avec son déjeuner. Pauline, veux-tu que nous donnions à déjeuner à la poule et à ses petits?

PAULINE. — Oui, mon papa; tenez, voici mon pain.

M. DE VERTEUIL. — Donne-s-en toi-même à la grosse poule; tu verras ce qu'elle en fera.

PAULINE. — Oh! comme elle le saisit de son bec!

HENRIETTE. — Elle l'aura bientôt avalé. Mais non, mon papa; voyez, elle le laisse tomber.

M. DE VERTEUIL. — Elle le fait exprès: elle ne veut pas le manger elle-même; elle le garde pour ses petits. Entends-tu comme elle les appelle?

HENRIETTE. — Oh! les voici qui viennent tous à la fois.

PAULINE. — En voilà un qui emporte le morceau, et les autres qui courent après lui.

M. DE VERTEUIL. — Donne encore un morceau de pain à la poule; elle fera la même chose. Sais-tu pourquoi, Pauline?

PAULINE. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Elle aime tant ses petits, qu'elle leur laisse manger tout ce qu'on lui donne. Elle ne prendra rien elle-même avant de les avoir vus rassasiés.

PAULINE. — Mais que fait-elle à présent avec ses pattes?

M. DE VERTEUIL. — Elle fouille dans la terre pour voir si elle peut y trouver des vermisseaux que ses petits aiment à manger. Vois, elle vient d'en trouver un; elle les appelle encore.

PAULINE. — Les voici, les voici qui reviennent.

M. DE VERTEUIL. — Ils mangent le vermisseau; et la mère, qui est aussi friande qu'eux-mêmes de cette nourriture, ne veut pas en prendre sa part; elle l'abandonne tout entière à ses petits.

PAULINE. — Oh! la bonne maman!

M. DE VERTEUIL. — C'est ainsi qu'elle prend soin de les nourrir tout le long du jour. Mais savez-vous encore, mes enfans, ce qu'elle fait pendant la nuit?

HENRIETTE et PAULINE. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — La nuit elle va chercher quelque corbeille dans un coin du poulailler; et elle prend tous ses petits sous son corps et sous ses ailes pour les tenir chaudement. Voilà comme elle soigne sa jeune famille jusque dans le sommeil. N'est-ce pas une bonne mère pour ses enfans?

HENRIETTE. — Oh! oui, mon papa.

PAULINE. — Je voudrais bien toucher un de ces petits poulets.

M. DE VERTEUIL. — Que fais-tu donc, Pauline? ne t'avise pas de passer ta main à travers les barreaux de la cage.

PAULINE. — Pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — La poule croirait que tu veux faire du mal à ses petits, et elle te becquetterait jusqu'au sang.

PAULINE. — Mais, mon papa, je ne veux pas leur faire du mal; je ne veux que les caresser.

M. DE VERTEUIL. — La poule ne sait

pas distinguer tes bonnes intentions. Si tu m'en crois, retire ta main, ou il t'en arrivera du mal, je t'en avertis. (*Pauline retire sa main, et s'assied sur le gazon, tout près de la cage.*)

PAULINE. — Voyez, mon papa, les poulets mangent aussi de l'herbe.

M. DE VERTEUIL. — Oui, Pauline; c'est pourquoi j'ai fait mettre la cage moitié sur le gazon et moitié sur la terre; de cette manière ils peuvent manger de l'herbe et chercher des vermisseaux; puis, lorsqu'ils ont assez mangé, ils peuvent se reculer sur le gazon et s'ébattre au soleil. Tiens, en voilà un qui se couche sur le dos et qui joue en agittant ses pates en l'air.

PAULINE, *en poussant un cri et en pleurant.* — O mon papa! la poule qui vient de me mordre!

M. DE VERTEUIL. — Ne t'en avais-je pas avertie?

PAULINE. — Je n'avais pourtant pas ma main dans la cage; je n'y avais passé qu'un doigt, et la poule me l'a becqueté.

M. DE VERTEUIL. — Je t'avais avertie, ainsi tu n'as que ce que tu mérites. Allons, il ne faut pas pleurer pour une petite douleur; songe plutôt à profiter de cette leçon; c'est apprendre à bon marché combien il importe aux enfans de suivre toujours les conseils de leurs parens.

LA TOILE, LE PAPIER.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL. — Adrien, veux-tu que je te montre la plante avec laquelle on fait de la toile?

ADRIEN. — Comment donc, mon papa! est-ce que l'on fait de la toile avec une plante?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon fils; c'est avec cette plante que tu vois ici.

ADRIEN. — O mon papa! cela est singulier. La toile est blanche, et cette plante est verte; à moins qu'il n'en soit comme du bois, qui est toujours blanc dans l'intérieur? La toile est peut-être dans l'intérieur de la plante, lorsqu'on en a ôté l'écorce?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon fils; c'est précisément de cette écorce verte que l'on fait la toile; mais tu comprends bien qu'on ne l'emploie pas dans l'état où tu la vois sur la plante. Il faut la travailler beaucoup avant de venir à bout d'en faire de la toile comme celle de ta chemise.

ADRIEN. — Ma chemise a donc été une plante, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon ami; une plante pareille à celle que tu vois, et que l'on nomme lin.

ADRIEN. — J'ai bien ouï dire plusieurs fois à maman que l'on faisait de la toile de lin; mais je n'aurais pas imaginé que la toile nous vînt d'une chose qui lui ressemble si peu.

M. DE VERTEUIL. — Tu as raison. Mais veux-tu que je te dise tous les travaux qu'il faut entreprendre sur cette plante pour en faire de la toile?

ADRIEN. — Je vous en supplie, mon papa. Cela doit être bien curieux.

M. DE VERTEUIL. — On doit d'abord attendre que ces petites graines rondes que tu vois là suspendues soient mûres, parce qu'elles sont fort bonnes à recueillir, soit pour donner de la semence, soit pour servir encore à un autre usage.

ADRIEN. — Est-ce qu'on en fait aussi de la toile?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami; mais on en tire de l'huile; et du marc qui reste de la graine, lorsque l'huile en est sortie, on fait des gâteaux pour les vaches.

ADRIEN. — Rien ne s'en perd, à ce que je vois.

M. DE VERTEUIL. — Il est certain que c'est une des plantes les plus utiles. Pour la préparer à servir à faire de la toile, après l'avoir coupée au bas de la tige, on la met dans l'eau pour l'y laisser rouir. Lorsqu'elle y a été pendant quelque temps, on l'en retire pour la faire sécher; enfin, quand elle est sèche, on la brise en frappant les tiges avec un instrument de bois.

ADRIEN. — Eh quoi! mon papa, ces plantes ne sont bonnes que lorsqu'elles sont pourries et mises en morceaux?

M. DE VERTEUIL. — On ne les laisse pas entièrement pourrir, et on ne les met pas non plus entièrement en morceaux. Il n'y a que les parties molles qui se pourrissent et qui tombent en pièces; mais dans l'écorce, il y a de grands fils minces aussi longs que la tige même, qui sont si forts et si souples, qu'ils ne se gâtent ni ne se rompent, quoiqu'ils aient croupi quelque temps dans l'eau, et qu'on les ait ensuite fortement battus. Ces fils demeurent sains et entiers; et c'est eux seulement qui peuvent servir à faire de la toile. Tout le reste n'est bon à rien. Les tiges étant brisées par la première opération, on les prend par petits paquets, et on les bat encore avec des marteaux ou des bâtons, jusqu'à ce que toutes les parties molles soient tombées, et qu'il ne reste plus dans les mains que les longs fils seulement.

ADRIEN. — Et avec ces longs fils, peut-on faire tout de suite de la toile?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami, ces fils sont encore trop grossiers. Pour les rendre plus fins, il faut employer un instrument que l'on appelle seran. Cet instrument est une petite planche hérissée de petites pointes de fer, que l'on assujettit sur un gros billot. On prend des poignées de ces fils grossiers dont nous parlions tout à l'heure, et on les fait passer à travers les pointes du seran, à peu près comme on fait passer tes cheveux à travers les dents du peigne pour te peigner. Les pointes aiguës du seran divisent les fils grossiers en plusieurs fils plus menus, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi fins, et plus fins encore que des cheveux. Puis, lorsqu'ils sont assez fins, on les file au rouet en un fil pareil à celui que ta mère emploie pour coudre; et c'est de ce fil que se fait la toile.

ADRIEN. — Et alors ce fil est-il blanc?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami, il est gris encore. Mais lorsque la toile est tissue, on l'envoie à la blanchisserie pour la bien laver et l'exposer en plein air sur le gazon. C'est ainsi qu'elle blanchit, de même que tes chemises sales deviennent blanches lorsqu'on les a lavées.

ADRIEN. — Il ne me reste plus qu'à savoir comment la toile se fait.

M. DE VERTEUIL. — Il faudrait le voir pour le bien comprendre. Je te mènerai un jour chez un tisserand, et en le voyant travailler tu sauras d'un coup d'œil comment se fait la toile. Mais veux-tu que je te dise ce qu'on fait de la toile, lorsqu'elle est si vieille et si usée qu'on ne peut plus s'en servir?

ADRIEN. — Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien! mon ami, on en fait du papier tel que celui sur lequel j'écris.

ADRIEN. — Oh! voilà qui est singulier. Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — On ramasse tous les chiffons de vieux linge que l'on peut se procurer, et on les jette avec de l'eau dans de grandes cuves sur lesquelles tombent et retombent sans cesse de gros

marteaux de bois qui frappent ces chiffons, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une espèce de bouillie. On prend une couche bien mince de cette bouillie sur un châssis carré fait de fil de laiton, à la manière d'un tamis. On renverse ensuite ce châssis sur un drap de laine, et la couche de bouillie y paraît sous la forme d'une feuille de papier. On met par dessus un second morceau de drap sur lequel on renverse encore, au moyen du châssis, une seconde couche de bouillie; puis on remet par-dessus un autre morceau de drap, puis une autre couche de bouillie, et ainsi de suite. Lorsque les morceaux de drap et les couches de bouillie forment un monceau d'une certaine hauteur, on les met dans le même état sous une presse qui fait sortir l'humidité superflue des couches de bouillie, et leur donne à chacune la consistance d'une feuille de papier. On les reprend ensuite feuille par feuille d'entre les morceaux de drap, et on les laisse sécher. Enfin on répand sur elles une espèce de colle, on les remet encore sous la presse, puis on les retire pour les laisser sécher une seconde fois; et alors on a du papier sur lequel on peut écrire et imprimer. N'est-il pas étonnant que l'on puisse tirer tant de choses utiles de cette plante que tu vois? et ne sommes-nous pas fort heureux d'en recueillir de la semence pour en faire croître de nouvelles l'année prochaine?

ADRIEN. — Oui, certes, mon papa, cela est fort heureux; car autrement nous n'aurions ni linge ni papier.

M. DE VERTEUIL. — Il est encore une autre plante dont on peut faire à peu près le même usage que du lin. Veux-tu que je te la montre?

ADRIEN. — Oui, mon papa, je vous en prie.

M. DE VERTEUIL. — Tiens, en voici de cet autre côté du chemin. Voilà ce que l'on appelle du chanvre. Après avoir recueilli la graine, dont une partie se garde pour la semence, et l'autre pour faire de l'huile, on en fait rouir les tiges comme celles du lin. On les bat, on les serance de la même manière, et l'on en retire un fil qui sert à faire de la toile plus grosse que celle du lin. La filasse de chanvre sert aussi à faire toute espèce de corde depuis la ficelle jusqu'au câble. En sortant de chez le tisserand où tu auras vu faire de la toile, je te mènerai dans une corderie où tu verras faire des cordes, et de là dans un moulin à papier. De cette manière, tu sauras par toi-même de quelle utilité nous sont deux plantes aussi précieuses que le lin et le chanvre, et combien nous devons employer de soins à les cultiver.

LES CHIENS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN son fils.

ADRIEN. — Mon papa, pourquoi cet homme jette-t-il, avec son bâton, de la terre à ses moutons?

M. DE VERTEUIL. — Parce que ses moutons iraient courir dans ce champ de blé, et ne manqueraient pas de le brouter; c'est pourquoi le maître du troupeau paie cet homme pour garder les moutons dans la prairie. Cet homme, qu'on appelle berger, prend avec une petite pelle de fer qui est attachée à son bâton, des cailloux ou des mottes de terre, et il sait les jeter assez juste pour atteindre le mouton qui s'écarte du troupeau, et l'empêcher d'entrer dans le champ de blé.

ADRIEN. — Il faut qu'il soit bien adroit. Mais, mon papa, voilà un chien qui mord les moutons.

M. DE VERTEUIL. — C'est le chien de ce berger, qui aide son maître à veiller sur le troupeau. Ce chien est si bien dressé, qu'il exécute tous les ordres que le berger lui donne. Si le berger lui commande de pousser en avant les moutons, il court derrière eux en aboyant, ou bien il leur mord doucement les pates de derrière pour les faire avancer. Lorsque le berger lui commande de retenir les moutons, il court au-devant d'eux en aboyant, et les mord doucement par devant, afin de les empêcher d'aller plus loin. Les moutons connaissent tellement ce chien, qu'ils se mettent à courir aussitôt qu'il approche; et de cette manière il peut les conduire où veut son maître. Cela n'est-il pas admirable?

ADRIEN. — Oui, vraiment, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Je me souviens d'en avoir vu un qui semblait être encore plus intelligent. Dès que le berger l'appelait, il accourait aussitôt à toutes jambes, et se postait en face pour l'envisager d'un œil attentif. Si le berger lui faisait signe de faire avancer le troupeau, il allait tout de suite le pousser en avant; puis il s'arrêtait, relevait la tête, et regardait fixement dans les yeux du berger pour lui demander si c'était assez, ou s'il devait conduire les moutons encore plus loin. Il savait aussi distinguer les autres signes de son maître, soit pour arrêter le troupeau, soit pour le pousser ou à droite ou à gauche, tandis que le berger restait couché à son aise sous l'ombrage.

ADRIEN. — C'était bien commode pour ce berger.

M. DE VERTEUIL. — Oui, vraiment. Les bergers doivent beaucoup à l'intelligence de leurs chiens; et sans leur fidèle secours il serait absolument impossible de garder un grand troupeau. Tu vois que ce berger a au moins une centaine de moutons à conduire; et, avec l'aide de son chien, il les gouverne à son gré sans le moindre embarras. Mais vois-tu rôder dans la plaine un autre chien qui est blanc, avec de grandes taches brunes?

ADRIEN. — Oui, mon papa; quelle espèce de chien est-ce là?

M. DE VERTEUIL. — C'est ce qu'on appelle un chien d'arrêt. Te souviens-tu d'avoir goûté quelquefois d'une perdrix.

ADRIEN. — Oui, mon papa; c'est un fort bon manger.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, lorsqu'on veut avoir une perdrix, on prend un fusil, et, suivi de l'un de ces chiens d'arrêt, on va dans les champs. On laisse courir ce chien autour de soi, pour chercher s'il n'y a point quelque perdrix cachée dans les broussailles, ou sous le chaume. Aussitôt qu'il en aperçoit une, il s'arrête et la regarde fixement. A ce signal, le chasseur s'approche en armant son fusil. La perdrix prend son vol: paff, on la tire. Elle tombe. Le chien court la chercher, et l'apporte à son maître, qui revient au logis, et la donne à cuire pour le dîner.

ADRIEN. — Oh! voyez, mon papa, voilà quatre à cinq grands chiens l'un à côté de l'autre. Que vont-ils faire?

M. DE VERTEUIL. — Ce sont des chiens courans. Vois-tu qu'ils ont de plus longues pates que les autres.

ADRIEN. — Il est vrai.

M. DE VERTEUIL. — Aussi courent-ils beaucoup plus vite. Regarde, en voilà un qui vient de faire lever un lièvre. Le vois-tu? Avec quelle vitesse tous les autres le suivent.

ADRIEN. — Oh! oui, je le vois. Le lièvre leur fait des crochets, comme j'en fais à mes sœurs lorsqu'elles me poursuivent en jouant. Ah! le pauvre malheureux! ils l'auront bientôt attrapé.

M. DE VERTEUIL. — Je le crains. Il commence à être rendu de fatigue.

ADRIEN. — Oh ! oui, le voilà déjà investi de toutes parts.

M. DE VERTEUIL. — Il est pris. Vois maintenant comme le plus grand chien le saisit dans sa gueule, et comme il grogne contre les autres chiens en leur montrant les dents.

ADRIEN. — Et pourquoi donc fait-il cela, mon papa ?

M. DE VERTEUIL. — Parce que les autres chiens voudraient tous avoir le lièvre, qu'ils se battraient entre eux pour l'avoir, et qu'en se le disputant ils le mettraient en pièces. Celui qui est le plus fort, défend le lièvre contre ses camarades, afin de le porter sans dommage à son maître.

ADRIEN. — Effectivement, il vient de le poser à ses pieds ; et voilà le chasseur qui le met dans sa gibecière.

M. DE VERTEUIL. — Veux-tu que je te dise, mon fils, à quoi servent encore les chiens ?

ADRIEN. — Très-volontiers, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Lorsqu'on met un chien à l'attache pendant la nuit dans la cour, ou qu'on l'y laisse rôder en liberté, on peut compter qu'il fera bonne garde ; car aussitôt qu'il voit entrer quelqu'un qui n'est pas de la maison, il se met à aboyer de toutes ses forces pour avertir de l'arrivée de cet étranger. De cette manière on peut aller voir qui est cet homme-là, et si ce n'est pas un voleur. Si c'est une personne suspecte, et qu'elle ne veuille pas se retirer, on n'a qu'à mettre le chien à ses trousses ; il aboie contre elle, et la poursuit en cherchant à la mordre. De même, lorsqu'un homme va se promener avec son chien, s'il se présentait quelqu'un pour l'insulter ou lui faire violence, le chien se jetterait à l'instant sur lui, et défendrait son maître au péril même de sa vie. N'est-ce pas un compagnon bien fidèle ?

ADRIEN. — Oh ! oui, mon papa. C'est comme le petit épagneul de ma tante, qu'elle aime tant. Quand il est sur ses genoux, et que pour badiner on fait semblant de la battre, le petit animal se met en colère, il jappe et cherche à s'élancer pour la défendre. Je crois aussi qu'il mordrait de toute sa force, si ma tante ne le retenait pas.

M. DE VERTEUIL. — Et n'as-tu pas observé, lorsque ta tante a été quelque temps hors de la maison sans son chien, combien il se montre joyeux de son retour, comme il saute sur ses genoux, comme il lèche ses mains, comme il cherche à lui témoigner, par ses transports, à quel point il lui est attaché, et combien il sent de plaisir à la revoir ?

ADRIEN. — Oui, mon papa ; et quand il l'a bien caressée, il saute à terre, et se met à courir autour de la chambre en cabriolant ; puis il revient encore devant ma tante, s'élance sur ses genoux, et lui fait mille nouvelles amitiés.

M. DE VERTEUIL. — Les grands chiens ne sont pas moins attachés à leurs maîtres, et quand ils auraient passé des années sans les voir, ils les reconnaîtraient encore et les aimeraient comme auparavant.

ADRIEN. — Oui, mon papa, cela me fait souvenir du chien d'Ulysse, qui fut le premier à le reconnaître à son retour.

LE BEURRE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE. — Maman, que fait là cette femme avec un bâton qu'elle remue dans un petit tonneau?

Mme DE VERTEUIL.—Elle fait du beurre, Pauline.

PAULINE. — Quoi! maman, de ce beurre dont je mange quelquefois sur du pain?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma fille.

PAULINE. — Et comment donc se fait le beurre, s'il vous plaît?

Mme DE VERTEUIL.—Tu as bien vu quelquefois traire les vaches dans la prairie?

PAULINE. —Oui, maman; l'autre jour encore lorsque ma grand'maman nous fit prendre du lait chaud pour notre goûter.

Mme DE VERTEUIL. —Eh bien, Pauline, c'est avec ce lait que l'on fait le beurre. On le met d'abord reposer au frais dans de grandes jattes; puis, lorsqu'il y est resté quelque temps, la partie la plus grasse du lait vient flotter au-dessus : c'est ce que l'on appelle la crême. Tu as bien mangé de la crême avec des fraises?

PAULINE. — Oui, maman, ma tante m'en fit goûter hier. Oh! c'est bien bon!

Mme DE VERTEUIL. — C'est fort bon en effet. Mais sûrement ta tante ne t'en donna pas beaucoup, car ce n'est pas une nourriture saine pour les enfans.

PAULINE. —Elle ne m'en donna qu'une cuillerée. J'aurais bien voulu en avoir davantage.

Mme DE VERTEUIL. — Ta tante avait raison de ne pas vouloir satisfaire ta friandise; tu en aurais été malade; peut-être aurais-tu été obligée de jeûner tout aujourd'hui, de prendre une médecine, et de rester dans ton lit. Ainsi nous n'aurions pas pu venir nous promener. N'en aurais-tu pas été bien fâchée?

PAULINE. — Oui, certes.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois donc que ta tante a fort bien fait de te refuser. Mais je vais continuer de te dire comment se fait le beurre. Lorsque la crême s'est ramassée en flottant au-dessus du lait, on la tire avec une grande cuiller pour la mettre dans une autre jatte; de là, on la verse dans un petit tonneau pareil à celui que cette femme a devant elle, et que l'on appelle une baratte.

PAULINE. —Ensuite, maman, je vous prie?

Mme DE VERTEUIL. — Lorsque l'on a versé la crême dans la baratte, on se met à la battre avec un bâton au bout duquel il y a une petite planche ronde percée de trous; puis quand la crême a été quelque temps battue, la partie la plus grasse commence à se séparer et se rassemble en masse; alors voilà le beurre fait. Veux-tu que nous allions voir celui qui est dans la baratte de cette femme?

PAULINE. —Je ne demande pas mieux, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Viens, ma fille. (*En avançant vers la fermière.*) Bonjour, ma bonne amie; voudriez-vous nous permettre de voir comment vous battez votre beurre?

LA FERMIÈRE. —Avec plaisir, madame. Approchez-vous, ma petite demoiselle, je vais vous le montrer.

Mme DE VERTEUIL. —Votre beurre est-il bien avancé?

LA FERMIÈRE. — Oui, madame; il

commence à se faire. (*Elle ôte le couvercle de la baratte.*) Vous allez voir.

Mme DE VERTEUIL. — Regarde, Pauline; vois-tu cette masse blanchâtre? c'est le beurre. Attends, je vais te soulever, pour que tu puisses voir jusqu'au fond.

LA FERMIÈRE. — Voyez, ma chère enfant; il y a déjà une partie de la crême qui est devenue du beurre. Tenez, en voici un morceau; goûtez.

PAULINE. — Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL. — Regarde maintenant au bout du bâton, cette petite planche ronde avec des trous dont je te parlais tout à l'heure.

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — C'est avec cet instrument que cette bonne fermière a battu sa crême.

LA FERMIÈRE. — Attendez; je vais battre un moment à découvert; vous en verrez mieux ce qui se passe. (*Elle ôte le bâton du trou du couvercle, et se met à battre doucement.*)

Mme DE VERTEUIL. — Vois-tu, Pauline, comment, à force de battre la crême, le beurre se forme peu à peu?

PAULINE. — Oui, maman: cela est singulier.

LA FERMIÈRE. — Vous avez assez vu, je crois, ma petite demoiselle. Je vais à présent remettre le couvercle, car autrement je ne puis battre assez ferme; et puis, vous le voyez, je ferais sauter la crême hors de la baratte.

Mme DE VERTEUIL. — Vous avez raison, ma bonne amie. Je vous remercie de nous avoir laissé voir avec tant de complaisance.

PAULINE. — Et moi aussi, je vous remercie de tout mon cœur. Je saurai à présent ce que c'est que le beurre, lorsque j'en mangerai.

Mme DE VERTEUIL. — C'est fort bien, Pauline. Sais-tu maintenant comme on appelle ce qui reste de la crême au fond de la baratte?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — On appelle cela du lait de beurre.

PAULINE. — Quoi! maman, c'est là ce lait de beurre que je prends quelquefois le soir avec de l'orge mondé ou du pain?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma fille.

PAULINE. — Oh! je l'aime bien, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tant mieux, Pauline; c'est une fort bonne nourriture pour les enfans. Mais veux-tu que je te dise ce que la bonne femme va faire encore à son beurre pour le rendre meilleur?

PAULINE. — Oui, maman: je serai fort aise de l'apprendre.

Mme DE VERTEUIL. — Tu pourras voir toi-même tout à l'heure. Cependant je vais te le dire d'avance, afin que tu y fasses plus d'attention. Lorsque cette bonne fermière aura tiré de sa crême tout le beurre qu'elle peut en avoir, elle le lavera bien avec de l'eau fraîche, puis elle le pétrira, pour en faire sortir le peu de lait qui s'y trouve encore; puis, après y avoir mis un peu de sel, elle le pétrira de nouveau, afin qu'il se trouve également salé partout.

PAULINE. — Et pourquoi mettre du sel dans le beurre, maman?

Mme DE VERTEUIL. — C'est que lorsqu'on n'y a pas mis du sel, il ne tarde guère à se gâter, et à prendre un goût rance et désagréable; mais plus on y met de sel, et plus long-temps il se conserve. Regarde, Pauline, la bonne fermière est maintenant occupée à laver son beurre.

LA FERMIÈRE. — Voyez-vous, mon enfant, comme il en sort encore du lait? Il y a aussi des petits poils de la vache que j'ai grand soin d'ôter, pour que mon beurre soit bien propre.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline, ce beurre ne commence-t-il pas à te paraître friand?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Veux-tu que je prie cette brave fermière de nous en apporter demain pour déjeuner?

PAULINE. — Oui, maman, j'aurai plus de plaisir de le manger après l'avoir vu faire.

Mme DE VERTEUIL. — Voudrez-vous bien, ma bonne amie, nous porter demain une livre de votre beurre ?

LA FERMIÈRE. — Très-volontiers, madame.

Mme DE VERTEUIL. — Vous me connaissez, je crois, et vous savez où je demeure ?

LA FERMIÈRE. — Oh, si je connais madame de Verteuil ! vraiment oui. Je vous porterai demain une livre de mon beurre ; et lorsque vous voudrez encore venir en voir faire d'autre, vous en êtes la maîtresse.

Mme DE VERTEUIL. — Je vous rends grace de votre complaisance.

PAULINE. — Je vous suis aussi bien obligée, ma bonne amie, de m'avoir laissée voir faire votre beurre ; et lorsque j'en mangerai demain à mon déjeuner, je me souviendrai encore de votre bonté.



TOUT UN PAYS RÉFORMÉ PAR QUATRE ENFANS.

Sur le penchant d'une colline qui s'élève à quelque distance de Paris, on aperçoit de loin un village dont la situation paraît si riante que les voyageurs les plus pressés descendent ordinairement de leur voiture pour aller y jouir de la perspective d'une contrée délicieuse. Vous allez croire que les enfans de ce village doivent s'y trouver fort heureux. Sans doute ils le sont aujourd'hui. Mais autrefois combien ils étaient à plaindre ! D'où venait donc leur malheur ? me direz-vous. Etaient-ils souvent malades ? Au contraire, l'air qu'ils respiraient depuis le berceau était le plus favorable pour la santé. Leurs parens étaient-ils pauvres ? Vraiment ils n'étaient pas riches ; mais ne peut-on pas vivre tranquille et satisfait sans de grandes richesses ?

D'où venait donc leur malheur ? demandez-vous encore. Eh bien ! s'il faut vous le dire, c'est de la mauvaise éducation que quelques-uns d'entre eux avaient reçue, et des mauvais exemples qu'ils donnaient aux autres. Ils avaient surtout le défaut d'être hargneux et turbulens. Dès qu'il s'en trouvait seulement deux ensemble, il y avait bientôt une querelle établie.

Ah ! te voilà, Colin ? Oh ! quelle sotte mine te donne ton habit neuf ! — C'est

apparemment qu'il fait honte à tes guenilles. — Bon ! c'est bien d'un habit neuf que je me soucie, vraiment ! — Mais tu fais le fier, je crois, avec ta veste rouge et tes bas bleus. Je ne sais qui me tient que je ne te jette dans cette mare, pour te mettre tout entier de la même couleur.

Voilà une légère idée des complimens qu'ils avaient coutume de se faire en s'abordant. Des paroles, ils en venaient bientôt à des suites plus tristes. Ils se donnaient des gourmades, s'arrachaient les cheveux et se traînaient dans la boue, jusqu'à ce que leurs parens vinssent les séparer à coups de bâton.

Aussitôt qu'il paraissait un étranger dans le village, ils disputaient aux chiens le privilége de courir après lui et de le tracasser.

A l'école, ils se disaient des injures, ou se donnaient des coups de pied entre les bancs. Il fallait bien que leur maître à la fin s'en aperçût, et vînt leur donner sur les oreilles. Il y en avait tous les jours cinq à six de sévèrement punis. Aussi n'allaient-ils qu'à regret à l'école; et lorsqu'ils y étaient envoyés de force par leurs pères, ils prenaient le chemin le plus long, arrivaient tard, faisaient mal leurs devoirs et recevaient une punition nouvelle.

Ils n'étaient pas plus heureux hors du temps de l'étude ; car ils ne pouvaient aller tour à tour les uns chez les autres pour s'amuser ensemble, attendu qu'ils ne savaient s'accorder qu'à faire du mal, et que leurs parens étaient excédés de leurs criailleries.

Ils passaient ainsi toutes leurs journées à se quereller et à se battre dans les rues, à être réprimandés ou punis à l'école, et à recevoir de sévères reproches de leurs pères lorsqu'ils rentraient au logis.

Voilà exactement le tableau de la vie qu'ils menaient autrefois. Il vous tarde sans doute d'apprendre comment s'opéra le changement que je vous ai annoncé. En voici l'histoire fidèle.

Au bout du village, il y avait une belle maison qu'un homme riche de la ville, nommé M. de Guercy, venait d'acheter à dessein d'y établir son séjour. On l'attendait de moment en moment avec sa famille.

Les deux voitures qui l'amenaient, lui, sa femme, ses enfans et ses domestiques, parurent enfin sur la grande route. Au bruit qui s'en répandit, tous les enfans du village s'assemblèrent pour le voir passer. Mais au lieu de les saluer poliment et de les recevoir avec des marques de joie et d'amitié, ils ne firent que pousser des éclats de rire moqueurs, et les suivre avec des huées.

Les enfans de M. de Guercy avaient remarqué cette vilaine conduite, et s'en étaient parlé tout bas les uns aux autres. Ils ne concevaient pas comment des enfans pouvaient être si grossiers. Ils apprirent bientôt à les mieux connaître.

Ils allèrent dès le lendemain faire une petite course dans les environs, pour reconnaître le pays. Il fallait traverser le village. Le premier qui les aperçut courut en avertir ses camarades, qui sortirent aussitôt par essaims de leurs cabanes. Les plus sauvages ne s'avançaient que jusqu'au seuil, et lorsqu'ils les voyaient prêts à passer, ils rentraient précipitamment en leur fermant la porte au nez; les autres les regardaient insolemment sans leur rendre leur salut, ou n'y répondaient que par des grimaces et des révérences moqueuses.

Je sens, mes chers amis, combien ces détails doivent vous paraître pénibles. Mais qui de vous pourra deviner comment les enfans de M. de Guercy se conduisirent envers ces polissons ? Leur rendirent-ils leurs insultes, ou s'en vengèrent-ils par des coups ?

Non, non. Ils firent bien mieux. — Et comment donc? — Le voici:

Ils poursuivirent tranquillement leur chemin, non-seulement sans témoigner le moindre ressentiment, mais encore sans paraître remarquer rien de ce qui se passait autour d'eux. Mais à peine furent-ils entrés dans un petit bosquet à l'extrémité du village, qu'ils eurent ensemble l'entretien que je vais vous rapporter, après vous avoir fait connaître leurs noms. Louis, Auguste, Charles et Frédéric, c'est ainsi qu'ils s'appelaient par ordre d'âge et de taille, en commençant par l'aîné. Je me fais un devoir de vous les désigner bien clairement, afin que vous puissiez juger vous-mêmes à qui appartient l'avis le plus raisonnable dans la délibération qu'ils vont prendre sous vos yeux.

J'ai bien connu de méchans petits garçons dans ma vie, dit Frédéric; mais j'avoue que je n'ai pas encore vu d'aussi mauvais sujets que ces petits paysans. J'étais tenté d'en choisir un de ma taille, pour lui apprendre à vivre. Savez-vous ce qu'il faut faire? Nous n'avons qu'à couper ici chacun notre bâton, et en repassant dans le village, nous en distribuerons des volées, à tous ceux qui s'aviseront de nous insulter. Voilà, je crois, le meilleur parti que nous ayons à prendre.

Je pense comme Frédéric, s'écria Charles. Il faut savoir nous faire respecter dans le pays. Louis, ne penses-tu pas commes nous?

LOUIS. — Non, je vous assure; et je me garderai bien de tremper dans un pareil complot.

AUGUSTE. — Louis a raison: ce seraient de belles affaires que nous ferions à notre famille, pour sa bien-venue dans le village!

LOUIS.— Et s'il nous arrivait un malheur, et que l'un de nous fût rapporté couvert de blessures à nos parens, pensez-vous quel serait leur chagrin, et ne seriez-vous pas inconsolables de les avoir si cruellement affligés?

FRÉDÉRIC. — Effectivement; je ne songeais pas à cela.

CHARLES. — Eh bien, Louis, toi qui es l'aîné, tu dois penser plus sagement que les autres; dis-nous ce que nous avons à faire.

LOUIS. — Ce que nous avons à faire, mes chers amis? c'est de ne rien faire du tout. En reprochant à ces petits garçons leur grossièreté, ne serait-il pas ridicule de nous montrer plus grossiers qu'eux-mêmes?

FRÉDÉRIC. — Il est vrai.

LOUIS. — Ce n'est pas tout encore. Si, au lieu d'aller leur faire une querelle, nous pouvions les guérir de la manie d'être si querelleurs, ne serait-ce pas tout ensemble un grand plaisir et une grande gloire pour nous?

CHARLES. — Oui; mais comment en venir à bout?

LOUIS. — Vraiment, c'est ici la difficulté. Cependant on pourrait.... Oui, il me vient une idée. Écoutez.

AUGUSTE, CHARLES et FRÉDÉRIC. — Oh, voyons, voyons, voyons.

LOUIS. — Vous souvenez-vous du jour où l'on nous amena notre grand chien Castor, pour le mettre à l'attache dans la cour? Vous souvenez-vous combien il était sauvage et grondeur? Te rappelles-tu, Frédéric, qu'il débuta par te déchirer à belles dents le pan de ton habit?

FRÉDÉRIC.—Oh, oui! je m'en souviens. Il m'aurait mis en pièce, si je ne m'étais sauvé.

LOUIS. — Notre papa nous donna à ce sujet un fort bon conseil. Mes enfans, nous dit-il, gardez-vous bien d'aller agacer Castor. Au lieu de lui lancer des pierres, jetez-lui de temps en temps un morceau de pain, et vous verrez, au bout de quelques jours, que son caractère se sera peu à peu adouci, et qu'il prendra même de

l'attachement pour vous. Je vous garantis que de cette manière vous pourrez bientôt jouer avec lui sans péril.

AUGUSTE. — En effet, cela ne tarda pas long-temps à arriver. Loin de chercher à nous mordre, il fut le premier à nous faire des caresses.

FRÉDÉRIC. — Je lui monte aujourd'hui sur le dos, et je lui mets le poing dans la gueule sans qu'il me fasse de mal.

LOUIS. — Vous voyez donc, mes amis, ce que l'on peut gagner par la douceur.

CHARLES. — Oui; mais où veux-tu en venir avec ton chien?

LOUIS. — A une chose toute simple. C'est que des créatures douées de raison ne doivent pas être, sans doute, plus intraitables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus par de bons traitemens à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espérance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui, mes frères; j'ose vous promettre qu'avec de la patience et de la modération, nous viendrons à bout de les changer, et de nous concilier peut-être leur plus tendre attachement.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup de grace, firent une impression si vive sur la petite troupe, qu'il fut résolu tout d'une voix de suivre le plan proposé par Louis. Ses trois frères venaient à peine de lui donner leur consentement, qu'un bruit soudain se fit entendre dans les broussailles. Ils tournèrent les yeux de ce côté. Quelle fut leur surprise en croyant apercevoir leur papa! C'était lui-même en effet qui les avait suivis dans leur promenade. Ayant remarqué la veille, aussi bien qu'eux-mêmes, la grossièreté des petits garçons du village, il avait craint qu'ils ne se portassent à quelque insulte envers ses enfans, et il avait voulu observer la manière dont ceux-ci sauraient se conduire.

Son premier mouvement fut de prendre Louis dans ses bras, et de le serrer tendrement contre son sein. Tu viens de me donner une grande joie, mon cher fils, lui dit-il, en détournant ces petits fanfarons de la belle expédition qu'ils méditaient. Je te sais bon gré aussi, mon cher Auguste, d'avoir si bien secondé ton frère. Pour vous, messieurs, je devrais vous punir d'avoir voulu user de violence; mais je vous pardonne, parce que vous n'avez pas encore assez d'expérience et de réflexion pour pressentir les suites fâcheuses auxquelles vous étiez prêts à vous exposer, et surtout parce que vous vous êtes rendus sans résistance aux sages conseils de vos aînés.

A ces mots, les enfans de M. de Guercy se jetèrent tous dans ses bras, et, après l'avoir accablé de caresses, ils lui promirent de rester fidèles à la résolution qu'ils venaient de prendre.

Ce n'est pas de votre bonne volonté que je me défie, leur répondit M. de Guercy; mais je crains....

LES ENFANS. — Eh quoi donc, mon papa?

M. DE GUERCY. — Combien croyez-vous qu'il vous faudra de temps pour faire réussir complétement votre projet?

FRÉDÉRIC. — Je ne demande pas plus de quinze jours.

CHARLES. — Oui, un mois tout au plus.

AUGUSTE. — Ah, mes frères! comme vous allez vite en besogne!

M. DE GUERCY. — Et toi, qu'en penses-tu, Louis?

LOUIS. — Je ne saurais vous dire le temps bien juste, mon papa; mais je crois que nous serons fort heureux si cette opération ne nous coûte qu'une seule année.

M. DE GUERCY. Je suis exactement de ton avis, et voilà ce qui cause mon inquiétude. Je crains, mes chers amis, que

votre constance ne puisse se soutenir aussi long-temps. Il n'a fallu qu'un instant à Charles et à Frédéric pour être frappés des sages conseils de leurs frères. Mais considérez, mes enfans, que depuis le moment où votre raison s'est développée, je me suis attaché sans cesse à vous inspirer de bons sentimens et de bons principes. Je viens même de quitter le séjour de la ville pour me consacrer tout entier à votre instruction. Il n'en est pas ainsi des petits garçons du village. Abandonnés à eux-mêmes en quittant le sein de leur mère, où prendraient-ils des idées d'honneur et de générosité? Leurs parens, occupés dès le point du jour d'un travail opiniâtre, n'ont pas le loisir de les instruire.

Il n'y a que le maître d'école et le curé qui puissent leur donner, en général et de temps en temps, quelques leçons de conduite, tandis qu'il faudrait suivre chacun d'eux en particulier à chaque instant de la journée. Vous ne devez donc pas être surpris que ces enfans, entraînés l'un par l'autre, prennent de mauvaises habitudes et s'y fortifient. Vous savez, d'après votre propre expérience, que ce n'est pas une petite affaire que de les déraciner. Ainsi, pour venir à bout de votre entreprise, il vous faudra vaincre bien des difficultés. Je ne dis pas cela dans la vue de vous détourner d'un si noble dessein; c'est au contraire pour vous encourager à le faire réussir. Vous aurez bien plus que de la gloire à gagner à son succès. Ce n'est pas par vos discours, c'est par vos exemples que vous parviendrez à l'obtenir. Vous ne pouvez corriger vos élèves sans vous perfectionner vous-mêmes, et par conséquent sans me donner la plus grande joie que puisse goûter un cœur paternel.

Pendant ce discours, M. de Guercy avait eu le plaisir de lire dans les yeux et sur le front de ses enfans tous les sentimens propres à flatter ses espérances. Après avoir enflammé leur zèle par des motifs d'honneur, il leur fit sentir la honte qu'il y aurait pour eux à le laisser lâchement éteindre. Le sort de ce village, leur dit-il, est entre vos mains. Songez que si, après avoir d'abord aidé ces enfans à sortir de leurs vices, vous les y laissez ensuite retomber, vous ne ferez que les rendre plus coupables, puisque vous leur aurez fait perdre l'excuse qu'ils avaient au moins dans leur ignorance. Quels reproches affreux n'auriez-vous pas alors à vous faire à vous-mêmes!

Non, non, mon papa, s'écrièrent à la fois tous les enfans, ne craignez point de nous voir perdre courage. Nous vous aimons trop pour vous donner jamais ce chagrin.

La nuit, prête à s'avancer du bout de l'horizon, vint les interrompre dans les douces effusions de tendresse qui suivirent ce transport. Ils sortirent du bocage en se tenant tous par la main. L'entretien continua de rouler sur le même sujet, à leur retour et pendant le reste de la soirée. Après quelques instructions générales, M. de Guercy dit à ses enfans qu'il leur abandonnait le maniement de toute cette affaire, et qu'il ne ferait que les aider de ses conseils, s'ils croyaient en avoir besoin pour la conduite de leur plan.

Ils ne tardèrent pas à le mettre à exécution. Leur première idée fut de se montrer souvent dans le village, pour familiariser les petits paysans avec leur présence. Il y eut bien d'abord quelques sourdes huées, dont il n'aurait tenu qu'à eux de faire des sujets d'escarmouche; mais ils ne firent pas semblant de les entendre. Plus les petits garçons se montraient grossiers et sauvages, plus les quatre frères se piquaient de politesse envers eux. Qu'est-ce donc que cela? disaient ceux-ci; est-ce que les enfans de la ville n'ont point de courage? Ah! ils en

montraient bien plus sans doute dans une pareille modération, qu'il n'en aurait fallu pour se battre, puisqu'ils savaient triompher de la violente démangeaison qu'ils sentaient quelquefois, surtout Charles et Frédéric, de se retourner brusquement pour faire le coup de poing.

Cette conduite ne pouvait manquer de leur réussir. Au bout de quelques jours les petits paysans, lassés de les houspiller en vain, les laissèrent passer à leur côté sans y faire la moindre attention. Ils ne furent plus remarqués que des gens raisonnables, qui, s'étonnant de les voir si doux et si réservés, les saluaient à leur passage avec un air de bienveillance. Les enfans de M. de Guercy profitèrent de cette disposition pour lier connaissance avec quelques-uns d'entre eux. Ils leur firent adroitement des questions, afin de connaître les pauvres veuves et les vieillards infirmes qui avaient besoin de secours. Comme leur père avait pour principe qu'ils eussent toujours de l'argent à leur disposition, ils résolurent de consacrer leurs petites économies à subvenir aux nécessités des plus malheureux. Leur plus douce récréation était d'aller eux-mêmes les voir, et de leur porter des soulagemens. L'espérance et la consolation entraient à leur suite dans ces misérables chaumières, qui ne retentissaient avant leur arrivée, que des soupirs de la douleur, et souvent des cris du désespoir.

Le récit de leur bienfaisance avait déjà couru de cabane en cabane, dans toute l'étendue du village. Les petits paysans étaient tout étonnés d'entendre leurs parens ne parler qu'avec des expressions de respect de ces mêmes enfans qu'ils se donnaient les airs de mépriser. Ils n'en auraient peut-être pas voulu croire la renommée sur parole. Il fallut bientôt, en dépit d'eux-mêmes, que leur propre expérience servît à les faire revenir de leur injuste opinion.

Un petit garçon avait perdu une pièce de douze sous, que sa mère lui avait donnée pour aller acheter du pain. Il se désolait, dans la crainte d'être battu s'il ne la retrouvait pas. Un des enfans de M. de Guercy vint à passer près de lui, s'informa du sujet de sa peine, l'aida dans ses recherches, et, les voyant inutiles, il donna de sa poche la petite somme qu'il avait perdue.

Un autre, en jouant imprudemment près d'un fossé, s'était laissé tomber dans l'eau jusqu'au menton, et ne pouvait regagner le bord. Un des enfans de M. de Guercy entendit ses cris de la prairie voisine, accourut à son secours, et, au risque de se noyer lui-même, il parvint à le retirer de la fange verdâtre où il barbotait.

Or, devinez, parmi les quatre frères, ceux qui avaient fait ces deux bonnes actions? C'est Frédéric qui avait fait la première, et Charles la seconde. Leurs noms demandent à être cités avec d'autant plus d'exactitude, qu'après vous les avoir montrés prêts à se battre avec les petits paysans, vous auriez été tentés peut-être de les soupçonner de méchanceté, ce qui assurément n'était pas dans leur caractère : ils étaient courageux, sans en être moins sensibles.

D'un autre côté, Louis et Auguste, dont la prudence aurait pu paraître à vos yeux un défaut de bravoure, eurent bientôt occasion de signaler cette vertu. Un loup s'était jeté au milieu d'un troupeau, et, après avoir massacré plusieurs brebis, il en avait pris une à la gorge, et la rejetant sur son dos, il l'emportait en la fouettant de sa queue. Le petit berger, qui était pourtant l'un des plus hargneux du village, avait pris lâchement la fuite à la première approche du loup. Louis et Auguste rencontrèrent dans un chemin étroit l'animal ravisseur. Celui-ci, content de sa proie, enfilait fièrement sa

route sans s'embarrasser des deux frères, dont la taille ne lui inspirait pas beaucoup de frayeur. Cette rencontre eut cependant pour lui des suites plus fâcheuses qu'il ne semblait l'imaginer. Louis avait un bâton noueux, dont il déchargea un coup si fort sur la jambe gauche du loup, tandis qu'Auguste lui donnait du sien sur la tête, que l'animal féroce, devenu tout à coup plus timide que la brebis déchirée entre ses dents, la laissa tomber de sa gueule sanglante, et s'enfuit en hurlant comme un désespéré, sans avoir remporté d'autre avantage sur les deux jeunes champions, que le prix de la course qui lui resta, malgré leur poursuite, quoiqu'il ne fût en état d'aller que sur trois jambes seulement.

Je vous laisse à penser combien cet événement, dont le petit berger alla tout de suite raconter l'histoire dans le village, bouleversa les idées de ses compagnons. Ils avaient repoussé les enfans de M. de Guercy par dédain; ils n'osaient plus en approcher par respect. Une circonstance heureuse parvint enfin à les réunir.

Les quatre bons frères jouaient ensemble dans la grande cour de la maison. La balle s'écartant de son but, passa par-dessus la muraille, et alla tomber sur le grand chemin, au milieu d'une foule de petits paysans qui revenaient de l'école. Quelques jours plus tôt, cette balle aurait été sûrement une pomme de discorde : les petits garçons n'auraient pas voulu la rendre, et Charles et Frédéric n'étaient pas d'humeur à la laisser sans combat entre leurs mains. Il en arriva tout autrement ce jour-là. Celui qui l'avait ramassée, s'empressa de la rapporter à Louis qui venait la chercher; il la lui présenta même avec tant de grace, que Louis l'invita, ainsi que ses camarades, à venir être témoins de la partie. Ce fut pour eux la première occasion d'apprendre combien le plaisir gagne à être goûté sans trouble et sans altercation. Malgré leur extrême vivacité, les enfans de M. de Guercy ne s'emportaient point les uns contre les autres. Ils ne se faisaient point de mauvaises chicanes dans les cas douteux; chacun était le premier à se condamner lui-même quand il avait tort; le vainqueur avait aussi peu d'orgueil, que le vaincu de jalousie; et la partie s'acheva sans qu'on eût pu deviner, l'instant d'après, à aucun mouvement d'insolence ou de dépit, qui l'avait gagnée ou perdue.

Le temps permettait d'en jouer encore une autre avant l'heure du dîner. On engagea les petits paysans à prendre part à celle-ci. Louis et Frédéric d'un côté, Auguste et Charles de l'autre, se partagèrent la petite troupe avec autant d'égalité qu'il fut possible. Et, qui le croirait ? cette seconde partie ne produisit pas plus de disputes que la première, tant les enfans de M. de Guercy avaient déjà pris d'ascendant par la force de leur exemple.

Ils eurent le plaisir de remarquer, le soir même, le bon effet de cette première leçon. En traversant le village, ils entendirent prononcer leurs noms avec des applaudissemens. Ils s'approchèrent émus de joie. Il venait de s'élever une discussion entre les joueurs, et l'un d'eux s'étant écrié qu'il fallait jouer sans querelle, comme ils l'avaient fait le matin avec les enfans de M. de Guercy, ils avaient tous battu des mains à cette proposition.

Depuis ce moment, les enfans de M. de Guercy commencèrent à goûter les jouissances les plus flatteuses. En fréquentant de plus en plus leurs jeunes instituteurs, les petits paysans s'attachèrent à les prendre pour modèles; et ceux-ci, de leur côté, auraient rougi de leur donner l'exemple de quelque défaut. De là naissait entre eux une vive émulation à qui se distinguerait par la conduite la plus sensée.

Admis librement dans la maison de M. de Guercy, les petits garçons du vil-

lage voyaient ses enfans se livrer gaiement à l'étude, et remplir leurs devoirs avec autant d'ardeur qu'ils en mettaient à se divertir; ils en devinrent à leur tour plus studieux et plus appliqués, surtout ceux dont les quatre frères payaient les mois d'école, et qui cherchaient à témoigner une douce reconnaissance à leurs bienfaiteurs, par l'hommage des fruits mêmes de leurs bienfaits.

En voyant les enfans de M. de Guercy vivre entre eux dans la plus intime union, et ne disputer ensemble que de complaisance et de soins délicats, les petits garçons du village résolurent de quitter leur ancienne habitude de se chamailler sur les plus frivoles sujets. Bientôt on n'entendit plus parler de querelles, encore moins de batteries; et s'il s'élevait de loin en loin quelques petits démêlés, ils étaient bientôt terminés par l'esprit de justice des quatre jeunes frères, que l'on ne manquait jamais de prendre pour arbitres du différend.

Les enfans de M. de Guercy continuèrent toujours d'employer l'argent de leurs plaisirs à soulager les besoins des pauvres. Les petits garçons du village auraient bien voulu pouvoir les imiter sur ce point; mais comme leur bourse était fort mal garnie, ils cherchèrent du moins à y suppléer d'une autre manière: ils partageaient leur pain avec les enfans qui n'en avaient pas; ils aidaient les vieillards à marcher dans les chemins difficiles; ils se chargeaient de leurs commissions, et leur rendaient avec empressement tous les bons offices qui étaient à leur portée.

Les voyageurs qui avaient traversé quelques mois auparavant ce village, ne le reconnaissaient plus. Au lieu des insultes qu'ils avaient essuyées à chaque pas, ils ne recevaient plus que des secours obligeans. C'était à qui prendrait soin de leurs chevaux, à qui les conduirait à l'auberge, à qui leur indiquerait le chemin ou les personnes qu'ils demandaient; en un mot, à qui leur marquerait le plus d'égards et de bienveillance.

Les pères de ces enfans, dont l'humeur autrefois était continuellement aigrie par les chagrins que ceux-ci leur faisaient continuellement essuyer, connurent enfin le plaisir si doux de s'abandonner aux mouvemens de la tendresse paternelle. Sensibles à ces caresses, les enfans en devinrent encore meilleurs pour plaire aux auteurs de leurs jours. Plus de divisions entre les voisins pour les misérables querelles de leurs enfans. La paix qui régnait dans chaque ménage avait amené un traité d'alliance entre toutes les chaumières.

Ce n'est pas tout. Comme il se tenait souvent des marchés dans le village, les habitans des hameaux des environs avaient fréquemment occasion d'y venir faire leurs emplettes. Ils furent bientôt frappés du changement qui s'y était opéré, et plus surpris encore d'en apprendre la cause. Oh! comme ils auraient voulu avoir aussi M. de Guercy et ses enfans au milieu de leurs habitations! Ces vœux furent bientôt exaucés en quelque manière.

Le printemps qui venait de rendre à la nature sa couronne de fleurs, voyait fleurir pour la première fois dans ce canton des vertus qui lui avaient été jusqu'alors bien étrangères. L'innocence et la joie paraient de nouveaux charmes ces riantes campagnes. Les enfans, répandus par bandes sur la prairie, y jouaient en paix comme des troupes de frères. Quelques-uns étaient couchés sur le gazon, et le rouge enflammé de leurs joues formait un contraste charmant avec sa douce verdure. L'éclat de leurs yeux n'était plus terni par les larmes; la candeur de leurs fronts n'était plus voilée par de sombres projets de méchanceté; le sourire régnait sur leurs lèvres, et la propreté sur leurs vêtemens. Les oiseaux, dont ils avaient cessé de troubler les amours, voltigeaient

avec confiance sur leurs têtes, venaient sans effroi ramasser autour d'eux les miettes échappées de leur bouche, et semblaient à l'envi chercher à les payer de la liberté qu'ils laissaient à leurs petits, par des chants d'allégresse et de reconnaissance.

Les paysans, qui n'avaient jamais joui d'un si doux spectacle, ne pouvaient contenir l'excès de leur surprise et de leur satisfaction. Mais parmi tous ces pères, quel était celui dont les transports pussent égaler le ravissement de M. de Guercy? Je vois donc enfin régner autour de moi le bonheur, se disait-il, et ce bonheur général est l'ouvrage de mes enfans! Ah! leur vie entière sera heureuse, puisqu'ils connaissent de si bonne heure le charme de la bienfaisance, la plus douce des vertus. O mes bons fils! combien je dois vous chérir! Les vieillards vous bénissent, les femmes vous caressent, les petits sautent de joie autour de vous; tout le monde ici me dispute le plaisir de vous aimer.

Le terme d'une année, que Louis avait demandé pour donner un plein succès à l'entreprise qu'il venait d'exécuter avec ses frères, devait arriver le dimanche suivant. M. de Guercy, qui en avait pris exactement la date sur ses tablettes, voulut solenniser ce jour par une fête brillante qui en éternisât la mémoire dans le village. Pour mieux jouir de la surprise de ses enfans, il les mena la veille, dès le matin, faire une longue promenade, tandis que tous ses domestiques restaient à la cuisine, occupés de mille préparatifs. Jamais le four de la maison n'avait été si bien chauffé que ce jour-là.

Le lendemain, lorsque le service divin fut fini, M. de Guercy sortit le premier de l'église, et ayant rassemblé les paysans devant la porte, il les engagea tous, pères et enfans, à le suivre vers sa maison. L'intérieur de la cour était garni de tables proprement dressées, autour desquelles il les invita à s'asseoir. Étant ensuite monté sur le perron, avec ses quatre fils: « Mes amis, dit-il, je vous présente mes » enfans. Ils viennent de travailler une » année entière à faire le bonheur des vô- » tres. Je vois avec la plus vive satisfac- » tion qu'ils n'ont pas trop mal réussi » dans leur ouvrage. Profitons, vous et » moi, de l'utile leçon qu'ils nous ont don- » née. Mettons dans nos affaires une aussi » bonne intelligence que vos enfans et les » miens en mettent dans leurs plaisirs. » Je suis riche, et vous avez besoin de » ma fortune. Vous êtes laborieux, et j'ai » besoin de vos travaux. Je me propose » d'acheter la terre d'où dépend ce vil- » lage; et mon premier acte de possession » sera de vous remettre tous mes droits. » Il n'en faut pas consacrer d'autres que » celui de l'égalité naturelle entre tous les » hommes. Je prévois qu'il ne tardera pas » long-temps à s'établir dans toute la » France. Peut-être ailleurs coûtera-t-il » du sang; qu'il ne nous coûte à nous que » des larmes d'attendrissement et de plai- » sir! Rappelons-nous toujours que nous » sommes frères. Vivons unis par les » mêmes nœuds que ces enfans. Je vous » donne les miens à aimer autant que je » veux aimer les vôtres. Que cette heu- » reuse contrée ne soit plus habitée que » d'une seule famille, où tous, sans dis- » tinction, travaillent de concert à sa » prospérité! »

Il avait à peine achevé ce discours, que les paysans s'élançant de leurs siéges, vinrent se précipiter à genoux devant lui sur les marches du perron. Les hommes baisaient ses habits, les femmes se jetaient dans ses bras; on se passait de main en main ses enfans, en les accablant de caresses. M. de Guercy, trop vivement ému par cette scène touchante, pour la pouvoir soutenir plus long-temps, donna ordre à ses domestiques de servir les rafraîchissemens qu'il avait fait préparer.

Ce petit banquet fut suivi de chants et de danses, où l'on vit éclater la joie qui régnait dans tous les cœurs; et chacun, en se retirant, remplit les airs du nom de M. de Guercy, de celui de ses enfans, et des vœux les plus tendres pour leur félicité.

M. de Guercy ne tarda pas long-temps à s'occuper des moyens de réaliser le projet qui remplissait son cœur généreux. De bons écrivains, se disait-il, ont appris aux hommes le grand intérêt qu'ils ont à se servir mutuellement et à s'aimer. Des gens corrompus ont traité ces idées de chimères; j'en avais cru moi-même l'exécution plus difficile. Que je rends grace à mes enfans de m'avoir désabusé! L'exemple que j'en ai reçu, je le dois aux autres. Sans resserrer mes sentimens de bienveillance pour tous les hommes, il faut en renfermer l'exercice dans l'étendue du terrain que je veux acquérir. Ah! si l'image du bonheur que j'y vais répandre pouvait engager mes voisins à vouloir en goûter le fruit comme moi! Qu'importe de perdre des vassaux, dès que l'on y gagne des frères et des amis! Il se prépare une révolution dans les idées. De vains titres ne distingueront plus les hommes. Cherchons d'avance une distinction plus douce dans la bienfaisance envers nos semblables; ou plutôt, que ce sentiment se répande si également dans tous les cœurs, que l'exercice en devienne aussi naturel que celui de la liberté.

Animé de cette espérance, M. de Guercy, au prix de tous les sacrifices que lui permettait sa grande fortune, s'empressa d'acquérir cette terre dont il ne voulait plus sortir. Il n'attendit point que le terme nécessaire à la solidité de son acquisition fût expiré pour commencer l'ouvrage qu'il méditait. Il fit aussitôt construire une école publique, y appela des maîtres intelligens, leur fournit tous les livres d'instruction nécessaires, et en fit ouvrir gratuitement l'entrée aux enfans du village. Il établit aussi des ateliers de charité pour occuper les pauvres dans la mauvaise saison, et fonda un asile destiné à recevoir les infirmes et les vieillards. Il donnait à une pauvre famille un petit coin de terre, avec des instrumens pour la cultiver; à une autre, une vache ou des chèvres, qui la nourrissaient de leur lait; à celle-ci un rouet, des aiguilles et des outils de différens métiers. Il en était payé largement par leur reconnaissance et par mille bénédictions. On peut, disait-il quelquefois, racheter cette terre, mais les doux fruits que mon cœur en a déjà recueillis, le rachat ne saurait me les enlever.

Heureusement sa possession ne fut point troublée. L'année s'acheva, et le lendemain, qui aurait pu encore amener pour lui la perte de toutes les dépenses qu'il avait faites, ne fit que lui montrer combien il en avait déjà profité. L'aisance régnait dans toute l'étendue de sa terre. Il n'y avait pas un seul bras qui restât dans l'inaction, pas un seul quartier de terre qui fût demeuré sans culture. L'année suivante fut encore plus heureuse. Comme tous les paysans s'étaient partagé le plaisir de travailler ses vignobles et ses sillons, et qu'ils n'y avaient pas épargné leurs sueurs, l'abondance des fruits qu'il recueillit, jointe à leur bonne qualité, le remboursa d'une partie des sommes qu'il avait prodiguées pour ses charités particulières et ses établissemens. Les habitans du village n'y gagnèrent pas moins que lui. Leur marché attirait de préférence les acheteurs. La certitude de le trouver toujours bien garni des meilleures denrées; la facilité de s'y pourvoir en même temps, à bon compte, de toute espèce d'ouvrages fabriqués dans les ateliers de charité; le plaisir de n'avoir à traiter qu'avec d'honnêtes gens: tous ces avantages réunis faisaient qu'on croyait

gagner à se détourner d'une lieue ou deux pour venir faire en cet endroit ses provisions. Chaque jour il s'y formait de nouveaux établissemens. Les seigneurs du voisinage, voyant leurs marchés et leurs terres se dépeupler, sentirent bientôt que, pour leur intérêt même, ils devaient suivre l'exemple de M. de Guercy. Ils s'empressèrent de venir lui demander le secours de ses lumières. Il les renvoya à ses enfans. C'est à eux, dit-il, que je dois les principes que j'ai pratiqués. Après m'avoir inspiré l'idée du bien que j'ai pu faire, ils le soutiennent chaque jour par leur zèle et leur intelligence. Il ne manquera plus rien à mon bonheur, si le vôtre devient encore leur ouvrage.

Les enfans consultés retracèrent naïvement la route qu'ils avaient suivie. On ne rougit point de se diriger par leurs instructions, et l'on n'eut point à s'en repentir. Les hameaux d'alentour devinrent d'abord heureux et florissans. Ce cercle étroit s'étendit ensuite de tous côtés. Il en revenait sans cesse des actions de graces à M. de Guercy. Quelle joie pour ce bon père, de voir la première influence de bonheur sortir du sein de sa jeune famille, pour se répandre par degrés sur toute la contrée, comme le parfum exhalé, au lever de l'aurore, du calice d'albâtre d'un jeune lis, embaume insensiblement toute la vaste étendue d'un jardin!

Le premier jour où M. de Guercy s'était vu irrévocablement possesseur de sa terre, après avoir, suivant sa promesse, fait à ses vassaux le généreux abandon de tous ses droits, il avait couru renverser de sa propre main les trois poteaux, triste monument élevé, sous le nom de la justice, à la tyrannie féodale. Le lendemain les paysans allèrent planter à leur place quatre jeunes arbres, qu'ils appelèrent Louis, Auguste, Charles et Frédéric. Ces arbres, cultivés avec soin, grandirent à vue d'œil, et font aujourd'hui, comme leurs parrains, le plus bel ornement de la contrée. L'ombre même qu'ils répandent sert encore à l'utilité publique pour tous les âges. Les vieillards assis à leurs pieds y terminent les petits différends près de diviser les familles; les hommes d'un âge mûr viennent s'y délasser de leurs travaux; les jeunes gens y font leurs noces, et les enfans interrompent leurs jeux sous ces feuillages pour entendre raconter à leurs parens l'histoire des quatre bons frères, et pour apprendre par leur exemple, que les enfans même peuvent contribuer au bonheur de leur pays.



L'AIR.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL, *tenant un soufflet.* —Pauline, mets ta main devant le tuyau de ce soufflet. (*Elle souffle.*) Ne sens-tu rien contre ta main?

PAULINE — Pardonnez-moi, maman, je sens du vent.

Mme DE VERTEUIL. — Sais-tu ce que c'est que ce vent?

PAULINE. — Non, maman, je ne le sais pas.

Mme DE VERTEUIL. — C'est l'air qui était entré par ces trous dans le soufflet, et qui en sort lorsque je le presse.

PAULINE. — Et qu'est-ce que l'air, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Ouvre ta bouche, Pauline, et retiens ton haleine. Ne sens-tu pas venir quelque chose de froid dans ta bouche?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, c'est de l'air qui entre dans ta bouche lorsque tu retiens ton haleine, et qui en sort lorsque tu la pousses. Il y a de l'air partout, puisque partout tu peux respirer, ici, dans le jardin, dans la rue. Donne-moi cette poche carrée de papier qui est là sur la table.

PAULINE. — Qu'en voulez-vous faire, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Regarde; je vais y souffler beaucoup d'air. (*Elle souffle dans la poche de papier jusqu'à ce qu'elle soit bien enflée, et elle la ferme par le haut.*) Touche maintenant la poche. Ne sens-tu pas qu'elle est pleine?

PAULINE. — Oui, cela est vrai. Mais qu'y a-t-il donc dedans?

Mme DE VERTEUIL. — Rien autre chose que l'air que j'y ai soufflé. Veux-tu que nous l'en fassions sortir?

PAULINE. — Oui, maman; voyons.

Mme DE VERTEUIL. — Donne-moi cette grosse épingle.

PAULINE. Tenez, maman, la voici.

Mme DE VERTEUIL, *piquant la poche avec l'épingle.* — Maintenant, mets ta main devant ce trou; ne sens-tu pas l'air qui en sort?

PAULINE. — Oui, je le sens.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà la poche qui se vide et qui s'aplatit. Il n'y a plus rien dedans. C'était donc l'air qui la remplissait, puisqu'il n'y est rien resté, et qu'il n'en est sorti que de l'air.

PAULINE. — Oh! faites encore, maman, je vous prie.

Mme DE VERTEUIL. — Très-volontiers, ma fille. (*Elle souffle encore dans la poche.*) Mais il faut que tu tiennes le doigt sur le trou pour le boucher; car autrement l'air en sortirait à mesure que je l'y soufflerais.

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Retire maintenant ton doigt, et regarde. La poche s'aplatit encore aussitôt que je cesse d'y souffler, parce que l'air sort par le petit trou. Sens-tu?

PAULINE. — Oui, maman, je sens bien l'air, mais je ne le vois pas.

Mme DE VERTEUIL. — Il est vrai, on ne peut pas voir l'air.

PAULINE. — Et pourquoi donc, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Je ne saurais encore te l'expliquer; tu ne le comprendrais pas.

PAULINE. — Mais, maman, s'il y a de

l'air partout, il y en a entre nous et ces grands arbres que nous voyons là-bas par la fenêtre. Pourquoi l'air n'empêche-t-il pas de les voir, comme lorsque je ferme les rideaux?

Mme DE VERTEUIL. — Avant que je te réponde, regarde dans ma cuvette. Elle est pleine d'eau, et cependant à travers tu vois les fleurs qui sont peintes au fond, comme s'il n'y avait pas d'eau entre ces fleurs et toi.

PAULINE. — Il est vrai, maman; il faut même y regarder de près pour voir s'il y a de l'eau en effet. Et tenez, ce matin j'y ai été trompée. J'ai voulu prendre une assiette sur la table, et je me suis jeté de l'eau sur le bras, parce que je n'avais pas vu que l'assiette en était pleine.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsque les carreaux de verre de ta croisée sont bien propres, ne vois-tu pas les statues du jardin, comme s'il n'y avait pas de verre entre ces statues et toi?

PAULINE. — Oui, cela est vrai.

Mme DE VERTEUIL. — Un mot encore. Quand il y a une vitre cassée dans le haut d'une fenêtre et que l'on sent du froid, n'as-tu pas observé combien on a de peine quelquefois à trouver de l'œil en quel endroit la vitre est cassée?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — L'eau et le verre sont des matières si pures, que l'on peut voir à travers. Mais comme l'air est plus pur encore et plus subtil, on voit à travers sans le voir lui-même. Je vais te montrer, d'une autre manière, que tu en es environnée de toutes parts. Reste maintenant debout; je vais tourner autour de toi, en agitant mon éventail : ne sens-tu pas du vent de tous les côtés?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — C'est l'air qui est entre nous deux que je mets en mouvement avec cet éventail et que je pousse contre toi. Il en arriverait de même si je le faisais dans la rue, dans le jardin, en quelque lieu que ce fût. Il y a donc de l'air partout. Mais dis-moi, as-tu vu quelquefois jouer les poissons dans le vivier de ta grand'maman?

PAULINE. — Oh! oui; ce sont de fort jolies petites bêtes. Ils viennent sur l'eau dès qu'on leur jette un morceau de pain, et ils l'avalent si adroitement!

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline, les poissons doivent toujours avoir de l'eau autour d'eux, comme nous devons toujours avoir de l'air autour de nous. Si tu les voyais lorsqu'on les tire de l'eau, ils s'agitent, ils se tordent et ne tardent pas long-temps à mourir. Il nous en arriverait de même si l'on nous tirait hors de l'air. Nous nous agiterions, nous nous tordrions, et nous finirions bientôt comme eux. Heureusement nous ne devons pas craindre que l'air nous manque, car il enveloppe toute la terre.

PAULINE. — Mais, maman, y en a-t-il jusqu'aux étoiles?

Mme DE VERTEUIL. — C'est ce que nous verrons une autre fois. Avant de t'élever si haut, il faut avoir acquis d'autres connaissances.

PAULINE. — Oh! je vais bien m'appliquer à m'instruire pour y arriver.

LA CROISSANCE DES PLANTES

M. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Mon papa, qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL. — Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres, pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE. — Et quelle est cette herbe, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — C'est du cresson, que tu aimes tant. Je veux t'en faire bientôt manger une salade.

PAULINE. — Elle est déjà jolie à croquer.

M. DE VERTEUIL. — Regarde maintenant cette seconde assiette. J'y ai mis tremper des graines il y a quatre jours. Vois si elles sont en tout comme celles de la premiere assiette, qui ne trempent que depuis ce matin.

PAULINE. — Non, mon papa; il y a quelque chose de blanc à celles-ci, que les autres n'ont pas.

M. DE VERTEUIL. — Tu as fort bien remarqué cette différence. Les graines, à force de tremper dans l'eau, ont crevé, et de ces crevasses il sort de petites pointes blanches.

PAULINE. — Et qu'est-ce que ces petites pointes blanches, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Ce sont les jeunes racines de la plante. Lorsque les graines ont été quelques jours dans l'eau, elles se pénètrent d'humidité et se renflent. Tu vois bien que celles-ci sont plus grosses que celles de la première assiette?

PAULINE. — Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Lorsqu'elles sont assez renflées, elles s'entr'ouvrent à la pointe, et alors ces petites pointes blanches sortent par l'ouverture. Sais-tu ce que font ces racines?

PAULINE. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Elles sucent l'eau qui est sur l'assiette. La graine mieux nourrie s'enfle encore davantage, et alors il en sort d'un autre côté deux petites feuilles jaunes qui se divisent chacune ensuite en trois petites feuilles, et peu à peu elles deviennent toutes vertes. Regarde dans cette troisième assiette: les graines y sont depuis huit à dix jours, et la plante a déjà des feuilles. Vois-tu aussi l'enveloppe rougeâtre de la graine?

PAULINE. — Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Les graines sont ici encore bien plus grossies; chacune a une tige où les feuilles sont attachées. Lorsqu'elles auront passé quelques jours de plus dans l'eau, du milieu de ces premières feuilles il en sortira encore d'autres. Les racines et les tiges deviendront encore plus longues et plus grosses, et l'enveloppe de la graine s'en détachera tout-à-fait, comme tu peux le voir déjà sur la quatrième assiette.

PAULINE. — Oh! oui, mon papa, voilà ma salade toute prête; il n'y a plus qu'à l'assaisonner.

M. DE VERTEUIL. — Je vais t'en couper quelques brins, pour que tu la goûtes d'avance; mais, vois-tu, je remets les racines dans l'eau, et il en sortira de nouvelles feuilles, pourvu qu'on ait soin de tenir toujours assez d'eau dans l'assiette.

PAULINE. — Vous y en mettez donc de temps en temps, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Il le faut bien, ma fille. A mesure que la plante grandit, les racines en boivent davantage; il est donc nécessaire de leur en fournir. Tiens, voici une autre assiette; je n'y avais mis de l'eau que les premiers jours seulement. Le cresson, en grandissant, l'a eu bientôt épuisée, et aussitôt qu'elle lui a manqué, il a commencé à se flétrir. Vois-tu comme les tiges sont devenues minces et se sont desséchées? les feuilles sont toutes jaunies. Ce cresson ne vaut plus rien; il faut le jeter.

PAULINE. — Oh, c'est bien dommage!

M. DE VERTEUIL. — Veux-tu que je

te dise maintenant comment l'on se procure la graine d'où vient le cresson ?

PAULINE. — Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Lorsqu'au lieu de couper le cresson pour le manger, on le laisse grandir, il s'élève de la hauteur de ta jambe et encore plus, comme celui qui est là dans ces deux pots, et il vient au haut de la tige de petites fleurs blanches, comme tu en vois là dans le premier pot.

PAULINE. — Oh ! oui, je le vois.

M. DE VERTEUIL. — Lorsque les fleurs se flétrissent et viennent à tomber, les graines viennent à la place. Tu peux le voir dans le second pot ; regarde.

PAULINE. — Je ne vois pas de graines, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Vois-tu ces petites cosses qui sont là le long de la tige?

PAULINE. — Oui, oui; c'est comme de petits haricots.

M. DE VERTEUIL. — Je vais en cueillir une et l'ouvrir : vois ce qu'il y a dedans.

PAULINE. — Oh, c'est singulier! Mais, mon papa, ces graines sont vertes, et celles qui sont là dans l'assiette sont rougeâtres.

M. DE VERTEUIL. — Cela vient de ce que celles-ci ne sont pas encore mûres. Si je les avais laissées plus long-temps sur le pied, elles seraient devenues rougeâtres comme les autres. Je vais chercher ; peut-être en trouverai-je de plus avancées pour la maturité. En effet, vois-tu? en voici qui commençaient à devenir rougeâtres; elles seraient presque déjà bonnes à mettre dans l'eau ou dans la terre pour faire venir du cresson. Nous en aurons qui seront parfaitement mûres dans quelques jours.

PAULINE. Oh! qu'il me tarde d'en avoir, mon papa !

M. DE VERTEUIL. — Et pourquoi donc, Pauline?

PAULINE. — C'est que je veux essayer d'en faire venir moi-même.

M. DE VERTEUIL. — Tu me fais grand plaisir d'avoir eu cette idée. Je serai toujours charmé de te voir faire ces petites expériences; c'est le meilleur moyen de t'instruire. Aussitôt que cette graine sera mûre, je la cueillerai, et je te la garderai avec soin pour en mettre dans l'eau ou dans la terre, lorsqu'il en sera temps. Mais alors il faudra que tu aies l'attention de voir tous les jours s'il y a assez d'eau dans l'assiette, ou si la terre est assez humide dans le pot; car, ma fille, quoique le cresson soit dans la terre, il a besoin d'avoir toujours de l'eau; autrement il se dessécherait comme celui qui est là sans eau dans l'assiette que je viens de te faire voir. L'eau n'est pas moins nécessaire aux fleurs, aux plantes et aux arbres. Ils en ont tous besoin.

PAULINE. — Et les grands arbres de notre jardin sont-ils venus de la même manière que le cresson?

M. DE VERTEUIL. — Oui, Pauline, de la même manière; mais tu conçois qu'il leur a fallu plus de temps et aussi plus de terre et d'eau. Tu as bien vu quelquefois des glands à terre dans le parc de ta grand'-maman ?

PAULINE. Oui, mon papa; je me souviens d'en avoir ramassé pour jouer.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline, les glands sont la graine des chênes. Ces glands sont venus sur les chênes, à peu près de la même manière que les graines de cresson sont venues sur les tiges de cresson. Lorsque les glands sont mûrs, ils tombent de l'arbre ; et si l'on en plante un, il en sort d'abord une racine qui s'enfonce dans la terre et y suce l'humidité qu'elle renferme. Alors il sort de la terre de petites feuilles vertes, et du milieu de ces feuilles il s'élève une tige, sur laquelle croissent beaucoup d'autres feuilles et des

rameaux et des branches. Ce chêne grandit de jour en jour, d'année en année, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que ceux qui sont dans le parc de ta grand'maman. Cela n'est-il pas admirable, Pauline, que d'un petit gland il sorte un aussi grand arbre?

PAULINE. — Oui, vraiment, mon papa; mais comment cela se fait-il? Je ne puis le comprendre.

M. DE VERTEUIL. — Je ne le comprends pas non plus, et personne ne peut l'expliquer. Cependant cela est ainsi, puisque nous le voyons arriver tous les jours. Lorsque nous irons, cet automne, chez ta grand'maman, nous aurons soin d'y ramasser des glands que tu planteras ici dans le jardin, pour que tu puisses voir croître de jeunes chênes sous tes yeux.

PAULINE. — Oui, mon papa; je veux que vous ayez bientôt un petit parc planté de ma main.

LA PLUIE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Ah, ma chère maman! comme je voudrais qu'il vînt à pleuvoir!

Mme DE VERTEUIL. — Pourquoi donc, Pauline?

PAULINE. — C'est que le jardinier vient de me dire qu'il faudrait qu'il tombât de l'eau pour faire mûrir les groseilles.

Mme DE VERTEUIL. — Cependant tu te plains quelquefois de la pluie, lorsqu'elle t'empêche d'aller à la promenade.

PAULINE. — Oh! je ne m'en plaindrai plus. Qu'il pleuve, qu'il pleuve, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Je le voudrais bien aussi, ma fille; mais ni toi, ni moi, personne enfin sur la terre ne peut faire tomber la pluie à son commandement: il faut attendre qu'elle tombe d'elle-même.

PAULINE. — Mais, maman, la pluie nous vient des nuages. Si nous pouvions monter dans les nuages, ne pourrions-nous pas faire pleuvoir?

Mme DE VERTEUIL. — Non, ma fille. Il est très-facile d'aller dans les nuages; mais en faire tomber de la pluie, c'est ce qui ne dépend pas de nous.

PAULINE. — Il est facile d'aller dans les nuages? Et comment cela? Il me semble qu'il faudrait avoir des ailes comme un oiseau.

Mme DE VERTEUIL. — Les ailes seraient un excellent moyen pour cet effet; mais, hélas! nous n'en avons point. Nous avons des jambes, et nos jambes peuvent y suffire.

PAULINE. — Des jambes pour aller dans les nuages?

Mme DE VERTEUIL. Oui, sans doute, Pauline; et tu vas bientôt convenir toi-même qu'il n'est rien de si aisé à comprendre.

PAULINE. — Oh! voyons, je vous prie, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu sauras d'abord qu'il y a des pays où l'on voit s'élever des montagnes, c'est-à-dire de grands monceaux de terre, de sable et de pierre, qui sont trente ou quarante fois plus hautes que les tours de Notre-Dame, plus hautes encore que le mont Valérien, que je t'ai fait voir du haut de l'étoile de Chaillot.

PAULINE. — Eh bien, maman, ces montagnes?

Mme DE VERTEUIL. — Lorsque l'on est grimpé sur leur sommet, on est aussi

haut que les nuages, et quelquefois plus haut; alors on les voit de là sous ses pieds, comme nous les voyons d'ici sur nos têtes.

PAULINE. — Et comment paraissent-ils être faits?

Mme DE VERTEUIL. Tu peux me le dire, Pauline.

PAULINE. — Moi, maman? Je n'ai pas grimpé sur les montagnes, qu'il m'en souvienne.

Mme DE VERTEUIL. — Il est vrai. Mais il t'est cependant arrivé de te promener au milieu d'une espèce de nuage.

PAULINE. — Et quand donc, maman?

Mme DE VERTEUIL. — L'hiver dernier. Ne te souviens-tu pas de cet épais brouillard qui nous surprit un jour, lorsque nous revenions de chez ton oncle?

PAULINE. — Oui, vraiment, je m'en souviens encore.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline, ce brouillard était une espèce de nuage; et l'on voit sous ses pieds les nuages comme un brouillard, lorsque l'on est au sommet d'une haute montagne.

PAULINE. — Voilà qui est singulier.

Mme DE VERTEUIL. — Quoique nous fussions alors au millieu du brouillard, il nous fut impossible de le faire tomber en pluie. Il nous serait donc aussi impossible de faire tomber les nuages en pluie, quand nous serions au milieu des nuages.

PAULINE. — Comment vient donc la pluie, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Ton papa m'a promis de te l'expliquer.

PAULINE. — Oh! c'est bon; je saurai bien le faire souvenir de sa promesse.

LES VAPEURS.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Mon papa, voulez-vous me permettre de monter sur cette banquette, près de la croisée? Je n'ouvrirai pas la fenêtre; je ne veux que regarder dans la rue à travers les vitres.

M. DE VERTEUIL. — Je le veux bien, Pauline. Viens, je vais te poser moi-même sur la banquette. Tu peux maintenant voir passer les voitures et les belles dames qui sont dedans, comme si la fenêtre était ouverte.

PAULINE. — Il est vrai, mon papa. (*Après un moment de silence.*) Mais, qu'est-ce donc? je ne vois plus rien à travers la vitre. Elle était si claire il n'y a qu'un moment! D'où cela vient-il, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Cela vient de ce que tu l'as obscurcie par ton haleine. Viens devant cet autre carreau. Ne vois-tu pas bien clair au travers?

PAULINE. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Ouvre maintenant à demi la bouche en avançant les lèvres, et pousse ton haleine contre ce même carreau qui est encore si clair. Vois-tu comme il a été tout de suite obscurci par la vapeur sortie de ta bouche?

PAULINE. — Il est vrai.

M. DE VERTEUIL. — Et sais-tu ce que c'est que cette vapeur?

PAULINE. — Oh! non, du tout.

M. DE VERTEUIL. — C'est de l'eau chaude sortie de ta bouche avec l'air que tu as soufflé au-dehors. Tiens, je vais le faire moi-même, pour que tu voies mieux. Lorsque je pousse mon haleine contre cette vitre, elle se couvre d'une certaine quantité de vapeur. Si je souffle encore plus

fort ou plus long-temps, cette vapeur devient de plus en plus épaisse, jusqu'à ce qu'elle redevienne de l'eau. Tiens, je vais recommencer. Vois-tu? Déjà il se forme de petites gouttes; déjà elles commencent à couler le long de la vitre. Les voilà toutes descendues; il ne reste plus de vapeur, et tu peux voir encore à travers cette même vitre, qui était tout à l'heure si trouble.

PAULINE. — Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Te voilà donc sûre, par tes yeux, qu'une vapeur est proprement de l'eau. Lorsque cette vapeur est légère, elle reste quelque temps dans cet état, comme tu peux le voir sur cette vitre qui est devant toi; et alors il n'est pas possible de distinguer par tes yeux si c'est de l'eau. Mais touche-la du bout du doigt, tu sentiras bien qu'elle est humide. Si cette vapeur vient à s'épaissir, alors elle devient de l'eau; et lorsque cette eau coule, il ne reste plus de vapeur. Regarde encore. (*Il recommence l'opération.*)

PAULINE. — Tout cela est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Veux-tu que je te le fasse voir plus clairement encore avec une tasse d'eau bouillante?

PAULINE. — Oh! voyons, je vous prie. (*M. de Verteuil va chercher une tasse avec une soucoupe; il verse de l'eau bouillante dans la tasse.*)

M. DE VERTEUIL. — Vois combien il sort de vapeur de cette eau.

PAULINE. — Oui, mon papa, il en sort beaucoup.

M. DE VERTEUIL. — Tiens la main au-dessus, tu sentiras que cette vapeur est chaude, et en même temps humide.

PAULINE, *présentant la main à la vapeur.* — Oui, cela est vrai.

M. DE VERTEUIL. — Tu vois que cette soucoupe est bien sèche; touche-s-y toi-même. Eh bien, je vais l'exposer un moment à la vapeur. Vois-tu comme elle est devenue promptement humide? Maintenant je vais la tenir exposée plus longtemps. Regarde, la vapeur commence à s'épaissir au fond de la soucoupe. La voilà qui se forme déjà en petites gouttes. Ces gouttes se rassemblent autour du bord. En voici une près de tomber; reçois-la sur ta main. Cette goutte est justement de l'eau, comme il y en a dans la tasse.

PAULINE. — Oui, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL. — Si tu sais retenir ce que je viens de te montrer, tu seras en état de comprendre des choses plus intéressantes, que je veux t'expliquer un autre jour.

PAULINE. — O mon papa! je suis impatiente de les apprendre.

LES NUAGES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, PAULINE.

M. DE VERTEUIL. — Regarde, Adrien, comme ta petite sœur s'est joliment tapie dans ce coin, pour se réchauffer au soleil.

PAULINE. — Oh! il fait très-bon ici, mon papa, je vous assure.

ADRIEN. — La voilà bien attrapée; le soleil a disparu.

PAULINE. — C'est bien dommage. D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Viens ici à la fenêtre, et tu en sauras la raison. Vois-tu ce grand nuage blanc qui court dans les airs?

PAULINE. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline,

le soleil est là derrière, comme derrière un rideau. C'est pour cela que tu ne peux pas le voir; mais lorsque le nuage aura couru plus loin, ce sera comme si le rideau avait été tiré, et alors tu verras le soleil reparaître. Tiens, voilà déjà le nuage qui s'éloigne peu à peu, et le soleil qui se montre de nouveau.

ADRIEN. — De quoi est donc fait un nuage, mon papa?

PAULINE. — Je voudrais bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL. — Venez tous deux auprès de la table, je vais vous l'expliquer. (*Adrien et Pauline s'approchent de la table. M. de Verteuil lève le couvercle d'une bouilloire qui est sur un réchaud.*) Voyez-vous cette fumée qui sort de la bouilloire? Cherche dans ta mémoire, Pauline; tu dois savoir ce que c'est.

PAULINE. — Oh! oui, mon papa; je me le rappelle. C'est une vapeur comme celle qui sort de ma bouche, et celle qui s'élevait l'autre jour de la tasse.

M. DE VERTEUIL. — Tu t'en souviens à merveille. Cette fumée n'est autre chose que de l'eau, qui, par la grande chaleur du feu placé sous la bouilloire, s'élève en vapeur. Lorsqu'une vapeur est arrêtée par quelque chose, et qu'ainsi elle peut se rassembler, s'épaissir et se refroidir, cette vapeur devient de l'eau; mais lorsque rien ne l'arrête, et qu'ainsi elle ne peut pas se rassembler, s'épaissir et se refroidir, alors elle se disperse et se perd dans l'air, comme fait à présent la vapeur qui s'élève de la bouilloire, quand je ne tiens pas l'écuelle par-dessus.

Retournons maintenant à la fenêtre. Voyez-vous cette terrasse qui règne le long de la maison ? Il y reste encore de l'eau de la pluie d'hier. Le soleil y darde ses rayons avec force. Regardez bien, et vous verrez qu'il s'en élève çà et là quelques vapeurs, comme celles de la bouilloire, mais qui ne sont pas aussi épaisses.

ADRIEN. — Effectivement, je les vois s'élever. Tiens, Pauline, regarde là-bas, vers le milieu ; les vois-tu?

PAULINE. — Oui, oui; je les vois aussi, mon frère.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, mes enfans, ces vapeurs s'élèvent de la même manière que celles de l'eau bouillante. Le soleil échauffe l'eau répandue sur la terrasse, comme le feu échauffe l'eau renfermée dans la bouilloire. Tu sais, Pauline, combien le soleil donne de chaleur?

PAULINE. — Oh! oui, mon papa; je le sentais bien tout à l'heure, dans mon petit coin, lorsqu'il donnait sur moi.

M. DE VERTEUIL. — Il échauffe de même l'eau répandue sur la terrasse; c'est pourquoi elle fume et s'élève en vapeurs, comme celle de la bouilloire. Tiens, vois-tu comme le soleil donne aussi là-bas sur l'eau qui est dans le fossé?

PAULINE. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Cette eau doit donc s'élever aussi en vapeurs; mais ces vapeurs sont moins épaisses que celles qui s'élèvent de l'eau répandue sur la terrasse.

ADRIEN. — Et pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Il n'y a qu'un peu d'eau sur la terrasse; ainsi cette eau a pu s'échauffer aisément. Mais dans le fossé il y a beaucoup d'eau; ainsi cette eau n'a pu s'échauffer aussi vite. Tu as pu observer à la cuisine, qu'il fallait beaucoup moins de temps pour faire bouillir un peu d'eau dans une petite bouilloire, que pour faire bouillir beaucoup d'eau dans un grand chaudron.

ADRIEN. — Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Il ne faut donc pas s'étonner que l'eau du fossé ne donne pas des vapeurs aussi épaisses que celles de la terrasse; et c'est la raison pour laquelle tu ne peux voir les vapeurs qui s'élèvent de l'eau du fossé.

PAULINE. — Mais, mon papa, com-

ment sait-on qu'il s'élève des vapeurs de l'eau du fossé, puisqu'on ne les voit pas?

M. DE VERTEUIL. — Parce que l'on a observé que les fossés, les viviers et les autres grands amas d'eau s'épuisent peu à peu s'ils ne reçoivent de l'eau nouvelle. Mais savez-vous ce que nous avons à faire pour que vous puissiez vous en convaincre par vos propres yeux?

ADRIEN. — Eh, quoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Nous allons faire mettre un grand baquet près du fossé ou dans le jardin, et nous y verserons de l'eau jusqu'au bord, tant qu'il ne puisse pas y en entrer davantage. Nous laisserons ensuite reposer cette eau pendant quelques jours sans y en ajouter de nouvelle. En regardant dès demain dans le baquet, vous verrez qu'il ne sera plus exactement rempli jusqu'au bord, mais qu'il y aura un peu moins d'eau qu'aujourd'hui. Après-demain il y en aura moins encore, et moins encore le jour suivant, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il devienne absolument vide; pourvu cependant qu'il ne vienne pas à pleuvoir dans cet intervalle; car vous sentez à merveille que la pluie y ferait entrer de nouvelle eau.

ADRIEN. — Je serai bien aise de faire cette expérience.

M. DE VERTEUIL. — Nous pourrons la commencer aujourd'hui même, et nous irons voir tous les jours combien il s'est évaporé de l'eau du baquet. Mais, dis-moi, Pauline, lorsque tu as laissé tomber de l'eau sur le fourreau de ta poupée, ou que tu viens de le laver, que fais-tu pour le faire sécher?

PAULINE. — Je le donne à Nanette qui l'expose devant le feu, ou qui le met au soleil.

M. DE VERTEUIL. — Et alors le fourreau sèche, n'est-il pas vrai?

PAULINE. — Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Et pendant qu'il séchait, ne l'as-tu jamais vu fumer?

PAULINE. — Oh! pardonnez-moi, lorsque l'ardeur du feu ou celle du soleil était bien forte.

M. DE VERTEUIL. — C'est qu'alors il sortait du fourreau tant de vapeurs à la fois, que tu pouvais les voir; mais lorsque le feu était petit, ou que le soleil n'était pas bien ardent, voyais-tu sortir les vapeurs?

PAULINE. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Cependant le fourreau n'en séchait pas moins à la longue.

PAULINE. — Oh! sans doute.

M. DE VERTEUIL. — Tu comprends donc que l'eau s'évaporait alors, quoique tu ne visses pas la vapeur; mais lorsqu'il n'y avait ni feu ni soleil, et que Nanette se contentait de suspendre le fourreau en plein air, ce fourreau ne parvenait-il pas enfin à sécher, quoiqu'il lui fallût plus de temps?

PAULINE. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Ainsi donc la seule chaleur de l'air suffit pour faire évaporer l'eau de tout ce qui est humide. Mais savez-vous ce que deviennent toutes les vapeurs qui s'élèvent, soit de la terrasse, soit du fossé, soit du fourreau de la poupée de Pauline, soit enfin de tout ce qui est humide sur la terre?

ADRIEN. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Elles s'élèvent dans l'air, et là elles se rassemblent, et restent suspendues. C'est ce qui forme les nuages.

PAULINE. — Quoi, mon papa, ce gros nuage qui est là-haut, n'est formé que de vapeurs?

M. DE VERTEUIL. — Non, ma fille. Mais c'en est assez pour aujourd'hui sur cette matière : nous la reprendrons dans un autre entretien.



LA PLUIE.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, ADRIEN, ses enfans.

ADRIEN. — Voulez-vous me permettre, mon papa, d'aller me promener avec ma sœur dans le jardin?

M. DE VERTEUIL. — Je le voudrais, mon ami; mais le temps est bien sombre: je crains qu'il ne pleuve bientôt. Voyons, je ne me trompais pas. Voici les premières gouttes qui commencent à tomber.

PAULINE. — Ah! tant pis. Mais non, c'est tant mieux que je voulais dire. La pluie va faire mûrir les groseilles.

M. DE VERTEUIL. — Il est vrai. Les groseilles et tous les autres fruits en ont besoin.

PAULINE. — Nous en aurons une bonne ondée, car les nuages sont bien noirs.

M. DE VERTEUIL. — Tu te souviens donc de ce qui forme les nuages?

PAULINE. — Oui, mon papa; ce sont des vapeurs comme celles qui sortaient l'autre jour de la bouilloire.

M. DE VERTEUIL. — Tu l'as fort bien retenu. En effet, comme nous le disions dans le même entretien, toutes les vapeurs qui s'élèvent de l'eau, et de tout ce qu'il y a d'humide sur la terre, montent là-haut dans l'air, s'y rassemblent, et composent

ainsi les nuages. Mais vous souvenez-vous de ce qui arrive lorsque les vapeurs sont devenues trop épaisses ?

ADRIEN. — Oui, mon papa; ces vapeurs redeviennent de l'eau.

M. DE VERTEUIL. — A merveille. Eh bien, lorsque les vapeurs qui forment les nuages sont redevenues de l'eau, elles retombent, comme elles sont maintenant, en gouttes de pluie.

PAULINE. — Oui, je comprends; comme les vapeurs de l'eau bouillante que vous aviez reçues dans l'écuelle retombaient en gouttes le long des bords ?

M. DE VERTEUIL. — On ne peut pas mieux, ma chère Pauline: mais savez-vous pourquoi les vapeurs s'élèvent et les gouttes retombent?

ADRIEN. — Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — C'est que les vapeurs sont plus légères que l'air, et que les gouttes d'eau sont plus pesantes.

PAULINE. — Je ne comprends pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Je vais te l'expliquer d'une autre manière. Tiens, j'ai ici une petite pierre et un petit morceau de bois; prends-les l'un et l'autre, et jette-les dans cette cuvette qui est pleine d'eau.

PAULINE, *après les avoir jetés dans l'eau.* — Oh! voilà la petite pierre au fond et le morceau de bois aussi; mais, non; le morceau de bois revient sur l'eau.

ADRIEN. — Et la pierre y reviendra-t-elle, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami; la pierre restera toujours au fond de l'eau, et le morceau de bois remontera toujours au-dessus. Regardez bien: si je pousse avec la main le morceau de bois jusqu'au fond de la jatte, aussitôt que je ne le retiens plus il remonte.

ADRIEN. — Oui, cela est vrai, mon papa.

PAULINE. — Et la pierre?

M. DE VERTEUIL. — Si je la retire du fond de la jatte et que je la laisse aller, elle retombe au fond comme auparavant.

ADRIEN. — Oui, je le vois, la pierre ne peut pas rester sur l'eau, et le morceau de bois ne peut pas rester au fond.

M. DE VERTEUIL. — Je vais te mettre tour à tour dans les mains une grosse pierre et un gros morceau de bois : tiens, ce morceau de bois n'est-il pas de la même grosseur que cette pierre?

ADRIEN. — Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL. — Pourrais-tu soulever ce morceau de bois et le tenir dans tes mains?

ADRIEN. — Je vais essayer, mon papa. (*Il soulève le morceau de bois et le porte.*) Oh! oui, je suis assez fort pour le tenir.

M. DE VERTEUIL. — Voyons maintenant la pierre.

ADRIEN, *essayant de soulever la pierre.* — Oh, non, mon papa! elle est trop lourde pour moi; c'est tout ce que je puis faire que de la remuer.

M. DE VERTEUIL. — Te voilà donc bien convaincu par toi-même que la pierre est plus pesante que le bois, quoiqu'elle ne soit pas du même volume?

ADRIEN. — Oh! il n'y a pas de moyen d'en douter.

M. DE VERTEUIL. — Je vais maintenant jeter la pierre et le morceau de bois dans ce baquet rempli d'eau.

PAULINE. — Voilà la pierre qui reste au fond, et le morceau de bois qui revient par-dessus.

ADRIEN. — D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — C'est que le bois étant plus léger qu'un pareil volume d'eau, monte au-dessus, et que la pierre au contraire étant plus pesante qu'un pareil volume d'eau, descend au-dessous. Il en est de même des nuages; les vapeurs dont ils sont formés sont plus légères que l'air : c'est pourquoi elles cherchent,

comme le morceau de bois, à s'élever au-dessus. Mais lorsqu'elles redeviennent de l'eau, cette eau étant plus pesante que l'air, elle doit, comme la pierre, chercher à tomber au-dessous.

ADRIEN. — Mais, mon papa, je croyais, d'après ce que vous m'aviez dit, que les vapeurs étaient toujours de l'eau.

M. DE VERTEUIL. — Oui, en effet, Adrien, elles sont toujours de l'eau, mais non de l'eau seulement. Les vapeurs sont de l'eau mêlée avec de l'air chaud, c'est-à-dire avec de l'air et du feu. L'air chaud, mêlé avec les vapeurs, fait qu'elles sont plus légères que l'eau seule, comme je vais vous en donner la preuve. (*M. de Verteuil se fait apporter une jatte pleine d'eau de savon, avec un tuyau de paille.*) Regardez bien, mes enfans; je vais prendre un peu d'eau de savon au bout de ce tuyau. La voilà qui se forme en goutte, et la goutte tombe. Je vais en prendre une autre et souffler dedans; vous verrez la différence. (*Il souffle.*)

PAULINE. — O mon papa, quelle jolie boule! Elle est de toutes les couleurs.

M. DE VERTEUIL, *secouant la boule du bout de son tuyau.* — Voyez-vous? elle flotte maintenant dans l'air, parce que son poids est à peu près égal à celui d'un pareil volume d'air. Si j'avais pu parvenir à la faire beaucoup plus grosse, au lieu de flotter, elle se serait élevée rapidement comme la fumée, parce qu'elle aurait été beaucoup plus légère qu'un volume d'air pareil au sien.

ADRIEN. — O mon papa! voilà qui est singulier; c'est peut-être aussi ce qui fait monter ces grands ballons que nous avons vus s'élever avec des hommes jusqu'au-dessus des nuages.

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon cher Adrien; et je suis charmé que tu aies conjecturé cela de toi-même. Revenons à notre boule de savon; je vais la toucher du bout du doigt: voyez-vous, mes enfans? elle se brise; l'air chaud que j'y avais soufflé en sort, et se répand dans la chambre. Mais l'eau et le savon ne sont pas assez légers pour pouvoir se soutenir comme lui; il faut donc qu'ils retombent, et ils retombent, comme vous avez pu le voir, en petites gouttes. Il en arrive de même aux vapeurs dans les nuages. Les vapeurs sont de petites boules d'eau mêlées avec de l'air chaud. Ces boules sont justement, en petit, ce que les boules que je viens de faire sont en grand. Tant que les boules d'eau restent entières, elles flottent en l'air comme font les boules de savon; mais aussitôt que ces petites boules crèvent, ou parce qu'elles sont poussées trop violemment l'une contre l'autre, ou par quelque autre raison que ce soit, alors l'air chaud qu'elles renferment en sort; l'eau reste seule, et comme elle est trop pesante pour rester en l'air, elle tombe aussitôt, et en tombant elle se rassemble en petites gouttes pareilles à celles que vous voyez à présent tomber. Comprenez-vous maintenant comment se forme la pluie?

PAULINE — Oui, oui, mon papa; et dorénavant, quand nous nous mouillerons, nous serons au moins en état de dire pourquoi.



LES SUITES FACHEUSES DE LA COLERE.

Mad. DE CELIGNY, AGATHE, sa fille, ÉMILIE, sa nièce, JUSTINE, sa femme de chambre.

AGATHE. — Oh! venez, maman, dans la chambre de ma cousine: tenez, voyez-vous son miroir tout en pièces, et ici, près de la table, un grand tas de porcelaines cassées? La pauvre Émilie en aura bien du chagrin. Comment cela peut-il être arrivé?

Mme DE CELIGNY. — Je n'en sais rien; Agathe, je vais appeler Justine pour m'en informer. (*Elle appelle.*) Justine, Justine!

JUSTINE, *en s'avançant.* — Que voulez-vous, madame?

Mme DE CELIGNY. — Je veux savoir de vous la cause de ce dégât.

JUSTINE, *avec embarras.* — Madame, c'est.... Oh! je n'ose pas vous le dire.

Mme DE CELIGNY. — Ne craignez rien; parlez: le mal est fait; est-ce vous qui l'avez causé?

JUSTINE. — Oh! non, madame; je serais allée vous l'avouer tout de suite. Il faut dire cependant que j'ai donné lieu à ce malheur par un autre qui m'est arrivé.

Mme DE CELIGNY. — Racontez-moi la chose comme elle s'est passée.

JUSTINE. — Le voici, madame. Tandis

que mademoiselle Émilie était à déjeuner avec vous, j'ai voulu mettre en ordre son linge qui était sur le marbre de la commode, au-dessous du miroir. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai poussé un joli pot de fleurs de terre anglaise que mademoiselle Émilie avait acheté hier, et qui était caché sous les plis d'une serviette, en sorte que je ne pouvais pas le voir : le pot est tombé de dessus la commode et s'est brisé en mille pièces.

Mme DE CELIGNY. — Et qu'a fait Émilie lorsque vous lui avez appris cet accident?

JUSTINE. — O madame! elle était dans une si grande fureur, elle m'a tant querellée, que je ne savais où me cacher. D'abord je ne lui ai rien répondu, de peur de la fâcher encore davantage ; mais à la fin, voyant qu'elle ne s'apaisait pas, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : Après tout, mademoiselle, de quoi suis-je coupable? Pouvais-je deviner qu'un pot de fleurs dût être caché sous une serviette? Ces paroles n'ont fait que l'enflammer encore plus. Comment donc, impertinente, m'a-t-elle répliqué, allez-vous dire encore que c'est ma faute? Là-dessus elle a couru vers la table ronde pour y prendre un trousseau de clefs ; mais, par la violence de son mouvement, elle a renversé la table, et toutes les tasses de porcelaine qui étaient dessus sont tombées en pièces sur le plancher. Dans le désespoir où l'a jetée ce nouveau malheur, elle a voulu me lancer le trousseau de clefs à la tête ; heureusement je me suis baissée, les clefs ont volé au miroir, et en ont fait tomber la glace en mille morceaux.

Mme DE CELIGNY. — Émilie a bien gagné vraiment à ce beau coup-là! et qu'a-t-elle dit alors?

JUSTINE. — Oh! madame, je n'en sais rien ; je me suis enfuie de la chambre de toute la vitesse de mes jambes. Dans le premier mouvement, je voulais aller vous porter mes plaintes sur ce mauvais traitement, et vous demander mon congé ; mais j'ai fait ensuite une autre réflexion qui m'a retenue : mademoiselle Émilie a le cœur si bon! c'est bien dommage qu'elle se laisse toujours emporter par le premier mouvement de sa colère.

Mme DE CELIGNY. — Oui certes, c'est bien dommage; ce défaut seul empoisonne toutes ses autres qualités. Avec le meilleur cœur du monde, il lui arrivera tôt ou tard quelque grand malheur, si elle continue de s'abandonner à ses emportemens; mais je saurai la punir d'une manière qui l'obligera de se corriger. La porcelaine lui appartenait; elle peut faire comme elle voudra, je ne lui en donnerai pas d'autre à la place : mais pour ma glace, il faudra bien qu'elle me la paie sans remise ; et comme elle était fort grande et fort belle, sa bourse s'en souviendra long-temps. Elle aura tout le temps d'apprendre ce que l'on gagne à se livrer à ses violences. Ce n'est pas tout : je vous défends, Justine, de faire la moindre chose pour son service, jusqu'à ce qu'elle soit venue, en ma présence, vous demander amicalement pardon, avec promesse de ne jamais se comporter envers vous comme elle l'a fait aujourd'hui.

JUSTINE. — O madame! il n'est pas nécessaire ; mademoiselle Émilie saura bien d'elle-même faire ses réflexions, et je suis déjà satisfaite.

Mme DE CELIGNY. — Et moi je ne le suis pas ; il faut lui apprendre qu'elle ne doit pas plus vous maltraiter, vous, que toute autre personne. Je ne vous garderai plus à mon service si vous n'exécutez ponctuellement les ordres que je vous prescris. Émilie ne sera pas venue dans ma maison pour y gâter son caractère. Je répondrais mal à la promesse que je fis à ma sœur lorsqu'elle me confia, en mou-

rant, son éducation. Mais la voici qui vient. Approchez, Émilie.

ÉMILIE, *courant se jeter dans les bras de madame de Celigny.* — O ma chère tante! je le sais, je mérite tout ce que vous pouvez me dire; je suis digne de la plus sévère punition. Quelle était ma folie, de me laisser ainsi emporter par ma colère! Ah! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée!

Mme DE CELIGNY. — Je le crois, Émilie; mais le regret vient toujours trop tard, et ne saurait rien réparer; et si vous aviez atteint Justine à la tête avec vos clefs, et que....

ÉMILIE. — Par pitié, ma chère tante, je vous en conjure, n'en dites pas davantage, vous me percez le cœur; je ne sais où me cacher de honte et de désespoir. Ma chère Justine, je te demande excuse; s'il m'arrive jamais de me mettre en colère contre toi et de te dire des injures, tu n'auras qu'à me répondre: Émilie, souvenez-vous du trousseau de clefs; et je serai bien sûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'est pas tout: tiens, ma chère Justine (*lui mettant sa bourse dans la main*), voici pour te faire oublier la peine que je t'ai causée.

JUSTINE, *essuyant ses yeux.* — Non, mademoiselle, c'est trop; je n'en ai pas besoin, je ne le prendrai pas.

Mme DE CELIGNY. — Vous pouvez le prendre, Justine; Émilie a pu vous l'offrir pour vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter sa faute; mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puisse se payer à prix d'argent. Je suis d'ailleurs charmée qu'elle ait pensé d'elle-même à vous demander excuse, et à vous offrir tous les dédommagemens qui sont en son pouvoir. Si elle y avait manqué, il aurait fallu que je lui en fisse moi-même la leçon. Je lui sais gré de l'avoir prévenue; cela me prouve qu'elle est pénétrée de regret de la faute qu'elle a commise.

ÉMILIE. — Oh! oui, ma chère tante, je ne le sens que trop bien!

Mme DE CELIGNY. — En ce cas, je ne t'en dirai pas davantage, et je ne ferai que te livrer à tes réflexions et à tes regrets. Mais toi, ma chère Agathe, reçois une utile leçon du malheur de ta cousine, et vois ce qui arrive lorsqu'on se laisse vaincre par sa colère. Loin de pouvoir se procurer par-là quelque soulagement, on ne fait que s'attirer de nouveaux chagrins, et se précipiter dans un plus cruel embarras. Songe aux remords affreux qui auraient éternellement poursuivi la malheureuse Émilie, si elle avait atteint Justine à la tête avec ses clefs, et qu'elle lui eût emporté un œil. C'est pourquoi, lorsque tu sentiras la colère près de te saisir, souviens-toi de cette aventure, et cherche à recueillir toutes tes forces pour surmonter à l'instant même ton emportement. Si tu ne t'accoutumes ainsi de bonne heure à prendre de l'empire sur toi-même, tu deviendras le jouet de toutes tes passions; et après t'avoir rendue mille fois un objet de risée aux yeux des personnes raisonnables, peut-être en viendront-elles à t'emporter malgré toi dans des malheurs, dont la seule idée fait frémir, et que tu voudrais en vain racheter chaque jour de ta vie, au prix de ton sang.



LES CINQ SENS.

Mad. **DE VERTEUIL**, **PAULINE**, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Regarde bien, Pauline; voici ta poupée, qui a comme toi des bras, des jambes, une tête, un nez, une bouche. Ta poupée est-elle une chose comme toi? ou crois-tu être une autre chose que ta poupée?

PAULINE. — Oh! il me semble que je suis bien une autre chose, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux? Que peux-tu faire, par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée?

PAULINE. — Voyez, maman, je puis lever ma main, je puis courir, sauter, me tenir sur un pied; et la poupée ne peut rien faire de tout cela.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as raison; tu peux te mouvoir, et la poupée ne le peut pas; mais n'as-tu pas vu rouler le chariot de ton petit frère? il se meut aussi.

PAULINE. — Oui, maman, je le crois bien; lorsque Nanette le tire par-devant ou le pousse par-derrière, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi, je n'ai pas besoin, pour me mouvoir, que l'on me pousse par-derrière, ou que l'on me tire par-devant. Voyez comme je sais courir et sauter toute seule!

Mme DE VERTEUIL. — Il est vrai : le chariot et la poupée ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes ; il faut traîner l'un et porter l'autre. Mais toi, tu peux te mouvoir de toi-même comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon ; tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir ; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. N'est-il pas au moins, lui, la même chose qu'une poupée ?

PAULINE. — Non, pas tout-à-fait, ce me semble, maman ; mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfans deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

Mme DE VERTEUIL. — Ton observation est très-juste ; mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire ?

PAULINE. — C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

Mme DE VERTEUIL. — Et avec quoi l'as-tu vu ?

PAULINE. — Avec mes yeux, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Et si tu n'avais pas eu des yeux, aurais-tu pu le voir ?

PAULINE. — Oh ! non, sans doute.

Mme DE VERTEUIL. — Tu n'aurais donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main ?

PAULINE. — Non, vraiment, je ne l'aurais jamais su.

Mme DE VERTEUIL. — Et pourrais-tu savoir quelque chose si tu n'avais pas des yeux ? Saurais-tu, par exemple, ce qui se passe autour de toi ?

PAULINE. — Je ne le crois pas, maman. Je serais alors comme je suis pendant la nuit, quand je me réveille, et qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avait plus rien dans la chambre.

Mme DE VERTEUIL. — Il est vrai, c'est la même chose. Mais ferme un instant les yeux, comme cela. Bon. Dis-moi maintenant comment est cette table sur laquelle tu es appuyée ? Est-elle tendre, ou dure ?

PAULINE. — La table est dure, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Comment sais-tu cela, ma fille ? Tu ne peux pas le voir, puisque tes yeux sont fermés.

PAULINE. — Non, maman, je ne peux pas le voir, sans doute ; mais je sais bien que la table est dure quand je la touche.

Mme DE VERTEUIL. — Ainsi tu peux le savoir par le toucher, sans te servir de tes yeux pour le voir ?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu peux donc savoir quelque chose de deux manières, par la vue et par le toucher ?

PAULINE. — Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Ferme encore un peu les yeux, et place tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je mets sous ton nez ?

PAULINE. — Maman, c'est une rose.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as deviné juste. Mais comment sais-tu que c'est une rose, puisque tu ne l'as ni vue ni touchée

PAULINE. — C'est que je l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

Mme DE VERTEUIL. — Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat ?

PAULINE. — Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher et l'odorat. (*Pauline entr'ouvre les yeux.*) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE. — Tenez, maman, je dois vous en avertir ; je tricherais malgré moi.

Mme DE VERTEUIL. — Comment donc ?

PAULINE. — J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes yeux fermés si long-temps ;

ils s'ouvrent d'eux-mêmes avant que j'y pense.

Mme DE VERTEUIL. — Viens, je vais te les bander avec ce mouchoir; de cette manière tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrais. (*Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.*) Eh bien! vois-tu maintenant?

PAULINE. — Non, maman, je ne vois rien : c'est en bonne conscience. (*Mad. de Verteuil fait signe, sans la nommer, à Henriette, sa fille aînée, qui joue avec son petit frère et sa bonne, à l'autre bout de la chambre, d'approcher doucement.*)

Mme DE VERTEUIL, *à Pauline.* — Tu es bien sûre de ne rien voir; ce n'est pas tout. Place l'une de tes mains derrière le dos, et bouche-toi le nez de l'autre pour être aussi sûre que tu ne pourras ni toucher ni sentir. Reste comme cela. Voici une visite que je t'annonce. (*A Henriette.*) Avancez, je vous prie; souhaitez le bonjour à Pauline.

HENRIETTE. — Bonjour, Pauline.

PAULINE, *vivement.* — Bonjour, Henriette.

Mme DE VERTEUIL. — Hé, hé! Pauline! comment sais-tu donc que c'est Henriette qui te souhaite le bonjour?

PAULINE. — C'est que je l'ai entendue, maman. Je reconnais bien la voix de ma sœur, peut-être.

Mme DE VERTEUIL. — Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché, ni senti, mais seulement pour avoir entendu; ainsi donc, voilà déjà quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher, l'odorat et l'ouïe.

PAULINE. — Vraiment oui, maman; je suis savante de quatre façons.

Mme DE VERTEUIL. — Remets-toi comme tu étais tout à l'heure. Henriette va, de ses mains, te boucher les oreilles par-dessus le marché. Dans cet état, tu ne peux ni voir, ni toucher, ni sentir, ni entendre. Essayons s'il reste quelque autre moyen par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

PAULINE. — Voyons, maman; je vous attends à l'épreuve.

Mme DE VERTEUIL. — Ouvre la bouche. Qu'est-ce que je viens d'y mettre?

PAULINE, *après avoir goûté.* — C'est de la gelée de groseille.

Mme DE VERTEUIL. — Et comment le sais-tu?

PAULINE. — Fiez-vous à mon goût; je suis connaisseuse.

Mme DE VERTEUIL. — Ton goût ne t'a point trompée. Ton goût! mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux savoir quelque chose. Pourrais-tu me les nommer, ces cinq moyens? ou veux-tu que je te les dise encore une fois?

PAULINE. — J'aime mieux que vous les disiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrais en laisser égarer quelqu'un; et, franchement, j'aurais du regret à les perdre.

Mme DE VERTEUIL, *après avoir débandé les yeux à Pauline.* — Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose, ou acquérir des connaissances, sont : la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût. On les appelle les cinq sens.

PAULINE. — Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir, toucher, sentir, ouïr et goûter.

Mme DE VERTEUIL. — Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses?

PAULINE. — Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni sentir, ni ouïr, ni goûter comme toi. Et sais-tu

comment on appelle ceux qui peuvent faire cela?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — On les appelle êtres vivans et animés. Ainsi tu es un être vivant et animé, et ta poupée ne l'est pas. Mais, dis-moi maintenant, les animaux, comme les chiens, les chats et les oiseaux, sont-ils des êtres vivans et animés, ou non?

PAULINE. — Je crois qu'ils le sont, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as raison de le croire; car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien que toi; et je me doute qu'il sait même courir un peu plus vite et sauter un peu plus haut; n'est-il pas vrai?

PAULINE. — Oui, maman; je lui cède ces avantages.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans tes mains, peut-il entendre le bruit que tu fais?

PAULINE. — Oh! il l'entend sans doute, car il se met aussitôt à fuir.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsque tu lui fais toucher par derrière ton bâton?

PAULINE. — Il s'enfuit plus vite encore.

Mme DE VERTEUIL. — Il est donc sensible au toucher?

PAULINE. — Oui, maman, je vous assure; il est fort douillet sur ce point.

Mme DE VERTEUIL. — Mais sans le poursuivre, lorsque tu lui montres seulement le bâton, en le menaçant du geste?

PAULINE. — Il le voit si bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà déjà trois sens qu'il possède comme toi; la vue, le toucher et l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat et le goût.

PAULINE. — Oh! je vous en réponds. Il sent de fort loin une fricassée; et jetez-lui en même temps un morceau de gigot et un bouchon, il en sait très-bien faire la différence.

Mme DE VERTEUIL. — Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouïr et goûter comme nous. Ils sont donc, comme nous, des êtres vivans et animés. Ta poupée ne peut rien faire de tout cela: ta poupée est donc une chose sans vie, une chose inanimée, ainsi que cette table et ces fauteuils.

PAULINE. — J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table et que ma poupée? Mais qu'ai-je de plus que le chat?

Mme DE VERTEUIL. — Une chose bien précieuse, et dont nous parlerons dans un autre entretien; une chose que tu pourrais trouver dans ta question même; car Minet, de sa vie entière, n'aurait été en état de me faire cette question.

LES SENSATIONS.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pauline, ferme les yeux, et ne les ouvre pas que je ne te le dise. Fort bien. Pense maintenant à Nanette. N'est-ce pas comme si tu la voyais?

PAULINE. — Oui, maman; il me semble la voir en effet.

Mme DE VERTEUIL. — Et comment la vois-tu?

PAULINE. — Comme si elle était devant moi, ou plutôt comme si elle était dans ma tête.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien! Pauline, lorsque, Nanette étant absente, tu la vois cependant comme si elle était dans ta tête ou devant toi, alors tu te représentes ce que l'on appelle une image de Nanette.

PAULINE. — Puis-je maintenant ouvrir les yeux?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma fille. Mais, dis-moi, comme tu viens de penser à Nanette, ne peux-tu pas aussi penser de même à ton petit frère, à ta sœur, à ta poupée, à la maison de ta grand'-maman?

PAULINE. — Oui, sans doute. Je viens de penser à tout ce que vous venez de dire, à mesure que vous le nommiez.

Mme DE VERTEUIL. — N'est-ce pas comme si tu avais eu tous ces objets devant toi, lorsque tu y pensais?

PAULINE. — Oui, maman; je les voyais devant moi, quoique j'eusse les yeux ouverts. Pourquoi me les faisiez-vous fermer tout à l'heure?

Mme DE VERTEUIL.— Parce que n'étant point distraite par autre chose, tu devais ne penser uniquement qu'à Nanette, et par conséquent t'en retracer une image plus vive. Tu en as dû aussi mieux remarquer ce qui arrive proprement lorsque l'on pense à quelque chose. Mais tu peux bien y penser, même lorsque tu as les yeux ouverts. Par exemple, pense maintenant à ton petit frère : ne vois-tu pas son image, sans avoir besoin de fermer les yeux?

PAULINE. — Oui, maman; je le vois qui me sourit.

Mme DE VERTEUIL. — Pense à présent à la table qui est là-bas dans la salle à manger. Ne saurais-tu me dire précisément de quelle couleur elle est, comme si tu la voyais? Est-elle noire, ou blanche?

PAULINE. — Ni l'un ni l'autre, maman. Elle est couleur de marron.

Mme DE VERTEUIL. — Est-elle ronde, ou carrée?

PAULINE. — Elle est ronde.

Mme DE VERTEUIL. — A merveille. Tu vois donc qu'en pensant à la table tu peux t'en représenter une image, et me dire sa couleur et sa forme aussi bien que si elle était sous tes yeux.

PAULINE. — Il est vrai, maman. Mais comment cela se fait-il?

Mme DE VERTEUIL. — Cette table a frappé fortement ta vue, qui est, comme tu le sais, l'un de tes sens. Cette impression, une fois bien faite, suffit pour te rappeler l'image de la table, toutes les fois que tu y penses.

PAULINE. —Mais, maman, il m'arrive quelquefois de penser à des choses que je n'ai jamais vues. Par exemple, je me figure en ce moment une poupée deux fois plus grande que la mienne; je lui donne une belle robe d'or et d'argent, des agrafes de perles et un collier de diamans. Je n'ai jamais réellement vu de poupée de cette taille, ni qui fût aussi bien parée. Comment donc est-ce que je puis me représenter son image?

Mme DE VERTEUIL. — Cette explication nous mènerait actuellement trop loin. Il suffit que tu conçoives qu'en pensant à une chose que tu as bien vue, tu peux et représenter son image toutes les fois qu'il te plaît. Mais, dis-moi, il t'est souvent arrivé d'entendre un tambour, de sentir une rose, de manger des fraises, de toucher du satin?

PAULINE. — Oui, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL. —Pense au tambour; qu'est-ce qui t'arrive?

PAULINE. — Je crois en entendre le bruit.

Mme DE VERTEUIL. — Et la rose?

PAULINE. — Je crois en respirer la douce odeur.

Mme DE VERTEUIL. — Et les fraises?

PAULINE. — Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

Mme DE VERTEUIL. — Et le satin?

PAULINE. — Je crois en toucher encore. Oh ! comme c'est moelleux sous mes doigts !

Mme DE VERTEUIL. — Comprends-tu, Pauline ? Ces objets ont fait autrefois une vive impression sur tes sens ; le tambour sur ton ouïe, la rose sur ton odorat, les fraises sur ton goût, le satin sur ton toucher. Ces impressions, que l'on appelle sensations, te rappellent, quand tu y penses, chacun des objets, et l'effet qu'il a produit sur toi, à peu près comme s'il le produisait encore en ce moment. Mais je crains que ton esprit ne se fatigue : nous reprendrons une autre fois cet entretien.

PAULINE. — Comme vous voudrez, maman. Soyez pourtant persuadée que je ne me lasse jamais de causer avec vous.



L'AME DES BÊTES.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Voyez, voyez, maman : voilà un petit oiseau qui est couché à terre et qui dort.

Mme DE VERTEUIL. — Cet oiseau ne dort part, ma fille. Les oiseaux ne s'étendent jamais ainsi à terre pour dormir. Lorsqu'ils sentent venir le sommeil, ils vont se percher sur une branche, où ils se tiennent fortement accrochés avec les pattes ; et la tête cachée sous l'une de leurs ailes, ils ferment les yeux et s'endorment.

PAULINE. — Que fait donc cet oiseau, maman ?

Mme DE VERTEUIL. — Va le ramasser, et je te le dirai.

PAULINE. — Mais, maman, si j'approche, l'oiseau va s'envoler.

Mme DE VERTEUIL. — Non, non, Pauline, il ne s'envolera pas, je t'en réponds. (*Pauline va ramasser l'oiseau.*)

PAULINE. — Oh ! voyez, maman, il ne sait plus soutenir sa tête branlante, et ses yeux sont fermés.

Mme DE VERTEUIL. — Tiens, touche son corps ; la pauvre bête est encore toute

chaude. Ses petites pattes et ses ailes n'ont pas encore perdu leur souplesse.

PAULINE. — Mais, maman, pourquoi ne s'envole-t-il pas?

Mme DE VERTEUIL. — Te rappelles-tu, Pauline, que je te disais l'autre jour que les oiseaux, le chat et tous les animaux, sont vivans et animés, parce qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables de voir, d'ouïr et de sentir, mais que ta poupée n'est point vivante et animée, parce qu'elle ne peut rien faire de tout cela?

PAULINE. — Oui, maman, je me le rappelle.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien! ma fille, cet oiseau a été vivant et animé, parce qu'il a pu se mouvoir de lui-même, et qu'il était capable d'ouïr, de voir et de sentir aussi bien que les autres oiseaux; mais à présent il n'est plus vivant et animé, parce qu'il ne peut plus se mouvoir de lui-même, et qu'il n'est plus capable d'ouïr, de voir ni de sentir. Regarde, je vais le piquer avec une épingle.

PAULINE. — O maman! si vous alliez lui faire du mal!

Mme DE VERTEUIL. — Ne crains rien, ma fille, je ne lui en ferai pas. (*Elle pique l'oiseau en divers endroits avec une épingle.*) Tiens, vois s'il bouge. Il ne sent pas plus que je le pique, que ta poupée le sentirait. Si cet oiseau était encore vivant et animé, et que je le piquasse comme je fais maintenant, ou que tu frappasses dans tes mains, ou que tu fisses mine de le chasser avec ton mouchoir, alors il sentirait la piqûre, ou il entendrait le bruit de tes mains, ou il verrait le mouvement de ton mouchoir, et aussitôt il s'envolerait; ou bien si je le tenais par le bec, comme je le tiens à présent, nous le verrions se débattre pour chercher à s'échapper : mais que je le pique de mille coups d'épingle, que tu frappes dans tes mains, ou que tu le menaces de ton mouchoir tant qu'il te plaira, le pauvre oiseau n'en saura rien : il ne peut plus ni voir, ni ouïr, ni sentir.

PAULINE. — Quand est-ce donc qu'il pourra faire encore tout cela, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Il ne le pourra jamais, Pauline. Lorsqu'un animal cesse d'être une fois vivant et animé, il n'est plus capable de le redevenir. Il ne pourra plus ni chanter, ni manger, ni boire, ni voltiger avec les autres oiseaux.

PAULINE. — Mais, maman, qu'est-ce qui l'en empêche?

Mme DE VERTEUIL. — C'est qu'il est mort.

PAULINE. — Et qu'est-ce que c'est que d'être mort?

Mme DE VERTEUIL. — Je ne sais, Pauline, si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Tu vois bien que cet oiseau ne paraît plus être comme dans le temps où il était en vie. Il n'a plus sa tête, son bec, ses pattes et ses ailes comme les autres oiseaux qui voltigent autour de nous.

PAULINE. — Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu peux donc concevoir par-là, Pauline, que dans le corps d'un oiseau vivant il doit y avoir quelque chose qui ne se trouve plus dans le corps d'un oiseau mort; et comme c'est ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, cela fait aussi qu'un oiseau mort est incapable d'avoir de lui-même aucun mouvement.

PAULINE. — Et cette chose, maman, quelle est-elle?

Mme DE VERTEUIL. — Ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, et qu'il est aussi capable d'ouïr, de voir et de sentir, est ce que l'on nomme l'ame d'un oiseau. Aussi long-temps que cette ame est dans le corps d'un oiseau, aussi long-temps cet oiseau est vivant et animé, capable de se mouvoir de lui-même, aussi bien que d'ouïr, de voir et de sentir; mais dès l'instant

où l'ame sort du corps de l'oiseau, l'oiseau cesse de respirer, et alors il est mort, c'est-à-dire incapable d'ouïr, de voir, de sentir et de se mouvoir de lui-même.

PAULINE. — Mais, maman, lorsque l'ame sort du corps de l'oiseau, que devient-elle?

Mme DE VERTEUIL. — Je n'en sais rien, mais je dois penser qu'elle n'est plus dans le corps d'un oiseau, lorsque cet oiseau ne peut plus se mouvoir, et qu'il est incapable d'ouïr, de voir et de sentir. Tiens, regarde, je vais ouvrir les yeux de celui-ci. Passe et repasse ta main par-devant. Si le pauvre animal vivait encore, il verrait ta main, et chercherait à s'enfuir; mais à présent qu'il est mort, il ne voit rien, quoique ses yeux soient ouverts et tournés vers toi. Si j'avais ici une chandelle allumée, tu pourrais la voir reluire dans les yeux de l'oiseau, et malgré cela l'oiseau ne la verrait point. Il faut donc que dans le corps de cet oiseau, lorsqu'il vivait encore, il y ait eu quelque chose qui faisait qu'il voyait par ses yeux; et cette chose que nous appelons l'ame de l'oiseau, n'étant plus en lui, il ne peut plus voir.

PAULINE. — Ah! je commence à comprendre, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Veux-tu que j'essaie de te rendre encore cela plus sensible par une comparaison?

PAULINE. — Si je le veux, maman! vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Mme DE VERTEUIL. — C'est comme lorsque tu es dans ta chambre, la fenêtre ouverte, et que tu regardes dans le jardin; aussi long-temps que tu es dans ta chambre et devant la fenêtre, tu peux voir dans le jardin tout ce qui s'y passe; mais si tu sors de ta chambre, pourras-tu voir long-temps par la fenêtre?

PAULINE. — Non, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, ma fille, il en est de même de l'ame de l'oiseau. Aussi long-temps que l'ame est dans le corps de l'oiseau, elle voit par les yeux de l'animal tout ce qui se passe autour de lui, comme tu vois par la fenêtre de ta chambre tout ce qui se passe au-dehors; mais aussitôt que l'ame de l'oiseau n'est plus dans son corps, alors il ne sert de rien que ses yeux soient ouverts, comme il ne sert de rien que la fenêtre de ta chambre soit ouverte lorsque tu n'es plus dans ta chambre. Les yeux, ainsi que la fenêtre, sont bien ouverts, mais il n'y a plus rien qui regarde.

PAULINE. — il est vrai, maman; mais si je rentre dans ma chambre, je puis bien voir encore par la fenêtre?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, sans doute, ma fille; et l'ame de l'oiseau pourrait encore voir de nouveau par ses yeux, si elle rentrait dans le corps avant qu'il tombât en corruption. Mais voici la différence: tu peux toujours rentrer dans ta chambre lorsque tu veux; mais lorsque l'ame de l'oiseau est une fois sortie de son corps, elle n'y rentre plus; et c'est pour cela qu'un oiseau mort ne peut plus rien voir, ni se servir d'aucun autre de ses sens, non plus que se mouvoir de lui même.

PAULINE. — En est-il de même de nous lorsque nous mourons?

Mme DE VERTEUIL. — Hélas oui! ma fille. Mais ce sujet nous conduirait maintenant trop loin. Il faut, d'ailleurs, le réserver pour un temps où tu seras plus en état de comprendre ce que j'aurai à te dire là-dessus.

L'HOMME SUPÉRIEUR AUX ANIMAUX.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pauline, nous avons vu l'autre jour que tu avais quelque chose de plus que ta poupée, parce que tu peux te mouvoir de toi-même, que tu peux voir, toucher, sentir, ouïr et goûter, et que ta poupée ne peut rien faire de tout cela. T'en souviens-tu encore?

PAULINE. — Oui bien, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Mais te souviens-tu aussi que nous observâmes ensuite que les chiens, les chats, les oiseaux pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, qu'ils pouvaient également voir, toucher, sentir, ouïr et goûter comme nous?

PAULINE. — Oh! je ne l'ai pas oublié.

Mme DE VERTEUIL. — Tu me demandas, à cette occasion, ce que tu avais donc de plus que le chat.

PAULINE. — Oui, je me le rappelle. Et vous, de votre côté, vous me promîtes de me l'apprendre. Je n'en suis pas moins curieuse aujourd'hui que l'autre jour.

Mme DE VERTEUIL. — Voyons si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Réponds-moi d'abord. Peux-tu faire quelque chose que le chat ne puisse pas faire?

PAULINE. — Oui, maman. Je puis habiller ma poupée, et le chat ne saurait tout au plus que la déshabiller à coups de griffes, comme cela lui est arrivé plus d'une fois.

Mme DE VERTEUIL. — Est-ce là tout ce que tu peux faire de plus que lui?

PAULINE. — Non, maman; je puis jaser avec vous tout le long de la journée, et le chat n'a jamais un mot à vous dire.

Mme DE VERTEUIL. — Il est vrai; le chat ne saurait parler. Mais ne te souviens-tu pas, ma fille, que nous vîmes l'autre jour chez ma sœur deux perroquets dont on venait de lui faire présent? Ces perroquets parlent à merveille. On les entend dire très-nettement: *Gratte, gratte, Jacquot. As-tu déjeuné, Jacquot?* et plusieurs autres phrases pareilles.

PAULINE. — Il est vrai, maman. Mais ma tante m'assura que ni l'un ni l'autre perroquet ne savait dire que ce qu'on lui avait appris à force de le lui répéter, qu'il n'avait jamais que les mêmes paroles au bec, et qu'il donnait toujours la même réponse, quelque question qu'on s'avisât de lui faire, parce qu'il ne savait pas autre chose, et qu'il ne comprenait rien de ce qu'on lui disait.

Mme DE VERTEUIL. — Ma sœur avait raison: hors deux ou trois choses auxquelles on a accoutumé un perroquet, comme tu as accoutumé ta chienne à venir lorsque tu l'appelles, il ne comprend pas une syllabe des discours qu'on lui tient. Mais toi, Pauline, tu entends ce qu'on te demande, tu y fais attention, et avant d'y répondre, tu réfléchis sur ce que tu dois dire. Lorsque tu as bien réfléchi, ta réponse convient à la question que l'on t'avait faite, et alors on dit que tu as répondu raisonnablement, et qu'ainsi tu as de la raison.

PAULINE. — Oh! j'entends; au lieu que le perroquet ne peut pas réfléchir sur ce qu'il doit répondre, parce que la raison lui manque.

Mme DE VERTEUIL. — Oui, Pauline, la raison: voilà le mot; et c'est précisément ce que tu as de plus que le perroquet et le chat.

PAULINE. — Ainsi les animaux n'ont donc pas de raison du tout, maman?

Mme DE VERTEUIL. — Ils n'ont qu'une faible intelligence, que l'on appelle instinct, et qui ne s'étend guère au-delà de ce qu'ils doivent savoir pour veiller à la conservation de leur vie. Par exemple, lorsque tu cries : Minet, Minet! le chat t'entend, et il comprend que tu l'appelles pour lui donner du lait ou quelque chose à manger; alors il accourt vers toi, il relève sa queue, il te caresse pour que tu lui donnes ce qui lui est nécessaire pour continuer de vivre. De même, lorsque tu dis : Va-t'en, il comprend encore que tu le tuerais peut-être s'il restait davantage, et il prend la fuite pour s'empêcher de mourir. Mais c'est là tout; il ne peut rien comprendre de plus, quelque chose que tu lui dises, et il en est à peu près de même de tous les autres animaux; au lieu que les hommes peuvent comprendre tout ce qu'on peut leur dire, et s'entretenir entre eux sur toute sorte de sujets; et c'est pour cela que les hommes seuls ont proprement de la raison.

PAULINE. — Voilà un grand avantage que nous avons sur les animaux.

Mme DE VERTEUIL. — Tu en sentiras encore mieux le prix lorsque ta raison sera plus exercée, c'est-à-dire lorsque tu seras capable de réfléchir avec plus d'attention.

PAULINE. — Ah, maman! aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Mme DE VERTEUIL. — C'est le principal objet de tous nos entretiens. Mais continuons. Nous disions l'autre jour que les oiseaux ont une ame qui fait qu'ils sont vivans et animés, c'est-à-dire qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables d'ouïr, de voir et de sentir. Avons-nous aussi une ame, Pauline, ou n'en avons-nous pas?

PAULINE. — Je n'en sais rien, maman; je n'en ai jamais vu.

Mme DE VERTEUIL. — Ni moi non plus. Mais, ma fille, regarde là-bas ce rideau.

PAULINE. — Oh! maman, mon petit frère est sûrement là derrière, avec Nanette et ma sœur, qui jouent à cache-cache pour s'amuser.

Mme DE VERTEUIL. — Et comment le sais-tu? tu ne les vois pas.

PAULINE. — Il est vrai, je ne les vois pas, maman; mais je pense qu'ils doivent être là derrière, parce que je vois remuer le rideau, comme cela arrive lorsqu'ils jouent à cache-cache.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as raison. Tu ne vois ni ton petit frère, ni Nanette, ni ta sœur; mais au mouvement du rideau, tu peux juger qu'ils sont derrière. Eh bien, Pauline, il en est justement ainsi de nos ames. Je ne vois point ton ame ni la mienne; mais je vois que tu vis, et que tu peux te mouvoir de toi-même. Or, nous avons vu l'autre jour, par l'exemple de l'oiseau mort, qu'un corps ne peut pas se mouvoir de lui-même lorsqu'il n'y a pas au-dedans une ame qui lui donne le mouvement. Ainsi je puis maintenant juger par le mouvement de ton corps, qu'il doit y avoir une ame qui le fasse mouvoir, quoique je ne voie pas ton ame elle-même, comme à présent tu juges que ton frère, ta sœur et Nanette sont derrière le rideau, quoique tu ne les voies pas, parce que tu vois remuer le rideau de la même manière que ton frère et ta sœur ont coutume de le faire lorsqu'ils jouent à cache-cache avec Nanette.

PAULINE. — J'ai donc une ame, maman? Et qu'est-ce que mon ame, s'il vous plaît?

Mme DE VERTEUIL. — Je ne puis pas te le dire, ma fille, puisque je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement qu'elle doit être tout autre chose que le corps; car, un corps, lorsqu'il n'y a pas une ame au-dedans, ne peut pas du tout se mouvoir, comme tu l'as vu dans l'oiseau mort. Mais

une ame peut bien se mouvoir elle-même ; elle peut aussi mouvoir comme elle veut le corps qu'elle anime. Ainsi l'ame doit être tout autre chose que le corps, puisque l'ame seule a de l'action, et que le corps n'en a point sans son ame. Un oiseau, tant qu'il est vivant, c'est-à-dire tant que son ame l'anime, peut voler et se reposer, manger, boire, chanter et faire ce qu'il veut ; mais l'oiseau mort, parce que son ame ne l'anime plus, ne peut rien faire de tout cela, et il reste sans mouvement, comme tu l'as vu l'autre jour.

PAULINE. — Il est vrai, maman, le pauvre oiseau ne remuait plus.

Mme DE VERTEUIL. — Et n'était-il pas aussi insensible qu'il était immobile ?

PAULINE. — Oh ! sans doute ; car nous l'avons piqué avec une épingle, sans qu'il le sentît et qu'il en sût rien.

Mme DE VERTEUIL. — Cela venait de ce que son ame n'était plus en lui. Un corps ne peut rien sentir de lui-même, ni avoir connaissance de rien. C'est proprement l'âme qui sent, et qui a connaissance de tout ce qui se passe autour d'elle. C'est elle qui donne aux animaux la faible intelligence dont ils sont susceptibles, et que l'on nomme instinct ; c'est elle qui donne aux hommes une intelligence supérieure que l'on nomme raison. Elle seule rend le corps vivant, et capable de toucher, d'ouïr, de voir, de sentir, de goûter, de se mouvoir de lui-même ; ou plutôt c'est elle qui touche par toutes ses parties, qui entend par ses oreilles, qui voit par ses yeux, qui sent par son nez, qui goûte par sa bouche, et qui le meut à son gré, soit tout entier, soit seulement dans tel de ses membres qu'il lui plaît ; sans ton ame, enfin, tu n'aurais pu ni comprendre ce que je viens de te dire, ni sentir combien cette intelligence te met au-dessus des animaux.

PAULINE. — Si c'est mon ame aussi qui fait que je vous aime, maman, que je dois rendre grace au Ciel de me l'avoir donnée !



IMAGINATION.

Mad. **DE VERTEUIL**, **PAULINE**, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Regarde bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. Qu'y a-t-il dedans?

PAULINE. — Un ruban blanc, avec des raies rouges et de petites fleurs entre les raies. Oh! qu'il est joli!

Mme DE VERTEUIL. — Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te représenter ce qu'il y a dans le tiroir?

PAULINE, *les yeux fermés*. — Pardonnez-moi, maman; un ruban blanc avec des raies rouges. C'est comme si je voyais encore les petites fleurs.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois ce ruban à peu près comme tu verrais dans le miroir ta poupée, si elle était placée derrière toi, en sorte que tu ne pusses la voir autrement; alors tu ne verrais pas la poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à présent le ruban lui-même; tu verrais seulement dans le miroir une représentation ou une image de la poupée. Essayons. Ouvre les yeux, je vais mettre ta poupée derrière toi, sur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en restant comme tu es, sans te retourner?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Je vais mainte-

nant placer devant toi un miroir : jette-s-y les yeux.

PAULINE. — Maintenant je vois très-bien la poupée.

Mme DE VERTEUIL. — C'est-à-dire que tu vois dans le miroir la représentation ou l'image de la poupée. N'est-ce pas à peu près comme tu voyais tout à l'heure dans ta tête la représentation ou l'image du ruban blanc avec des raies rouges et de petites fleurs ?

PAULINE. — Il est vrai, maman. Est-ce donc qu'il y a dans ma tête un miroir où je vois le ruban?

Mme DE VERTEUIL. — Non, ma fille, il n'y a pas de miroir dans ta tête ; et voici quelle est la différence. Dans le miroir, tu ne peux voir que les images des choses que tu lui présentes effectivement : si tu veux te voir dans la glace, il faut te présenter devant elle ; si tu veux y voir ta poupée, il faut nécessairement que tu la lui présentes ; n'est-il pas vrai ?

PAULINE. — Oui, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Mais ton ame peut très-bien se représenter l'image des choses qui ne sont ni près de toi, ni devant toi, ni dans les environs. Par exemple, qui est-ce qui pend dans ta chambre contre le mur, entre la fenêtre et le lit?

PAULINE. — C'est votre portrait, maman, et celui de mon papa.

Mme DE VERTEUIL. — Tu peux te représenter ces portraits tout aussi bien que tu te représentais le ruban tout à l'heure.

PAULINE. — Oui bien, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Et cependant ces portraits ne sont pas devant toi, mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'est-ce qui pendait à cet arbre sous lequel nous restâmes l'autre jour si longtemps à parler dans le jardin de ta grand'-maman ?

PAULINE. — C'étaient de belles pêches qui allaient bientôt mûrir.

Mme DE VERTEUIL. — Et comment étaient ces pêches ?

PAULINE. — Elles étaient blanches ; mais elles commençaient à prendre un bel incarnat.

Mme DE VERTEUIL. — Tu vois par là, Pauline, qu'il en est tout autrement de ton ame que du miroir. Le miroir ne peut représenter que ce qui est réellement devant lui ; au lieu que ton ame peut se représenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puisse être de toi.

PAULINE. — Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Veux-tu maintenant que je te dise comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir se représenter ainsi les objets ?

PAULINE. — Oui, maman, vous me ferez plaisir.

Mme DE VERTEUIL. — Cette faculté s'appelle imagination.

MÉMOIRE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pourrais-tu me dire, Pauline, ce que tu fis hier chez ta tante ?

PAULINE. — Oui bien, maman ; nous allâmes, avant le dîner, visiter les pigeons, les poules et la volière ; et l'après-midi, nous courûmes dans une jolie carriole tout le long du bosquet.

Mme DE VERTEUIL. — Pourrais-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière

ez ta grand'maman, le jour que ton
ncle et ta tante y étaient allés dîner?

PAULINE. — Oh! oui, maman; nous
mes nous promener sur la rivière dans
petit bateau. Oh! ce fut un grand
aisir!

Mme DE VERTEUIL. — Fort bien, Pau-
ne, tu as retenu tout cela à merveille.
u vois par-là que ton ame a la faculté
pouvoir se représenter tout ce que tu
fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous vo-
ions dans le petit bateau, et qu'il nous
llut passer sous un pont?

PAULINE. — La poulie où passait la
orde qui tenait la voile vint à tomber
ans l'eau. Mon papa, mon oncle et mon
ousin la cherchèrent long-temps, mais
s ne purent pas la trouver; et alors il
allut retourner vers la maison, parce
ue l'on ne pouvait plus hisser la voile.

Mme DE VERTEUIL. — Ton récit est fort
xact. Voilà bien toutes les circonstances
le cet accident. Tu vois encore par-là,
a fille, que ton ame a la faculté de pou-
oir se représenter tout ce qui s'est passé
ous tes yeux, comme ce que tu as fait
oi-même.

PAULINE. — Il est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Et sais-tu com-
ent s'appelle cette faculté de notre ame?

PAULINE. — N'est-ce pas, maman, ce
l'on nomme la mémoire?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, Pauline.

PAULINE. — N'est-ce pas elle aussi qui
t que je me souviens de ce qu'on m'a
t ou de ce que j'ai lu?

Mme DE VERTEUIL. — C'est elle-même.
is, Pauline, te rappelles-tu tout ce qui
dit à la table de ta grand'maman? Te
viens-tu, par exemple, de ce que ta
te raconta au sujet d'un certain petit
çon?

PAULINE. — Non, maman, je ne m'en
souviens plus.

Mme DE VERTEUIL. — Tu étais cepen-
dant présente lorsque ta tante fit ce récit;
tu le compris même fort bien, puisque
tu te mis à rire. Il y a mieux, c'est que
le soir, à ton retour, tu racontas cette
histoire à Nanette. Elle était donc alors
dans ta mémoire?

PAULINE. — Cela peut être, maman;
mais à présent je ne m'en souviens plus
du tout; il faut que je l'aie oubliée.

Mme DE VERTEUIL. — Essayons si je
pourrai parvenir à rendre à ton ame la
faculté de se représenter cette histoire,
comme elle l'avait le soir où tu racontas
l'histoire à Nanette.

PAULINE. — Oh! voyons, voyons,
maman!

Mme DE VERTEUIL. — Ta tante ne dit-
elle pas que le petit garçon était allé se
promener dans une prairie, et qu'il cou-
rait après des papillons? Pense-s-y bien:
que lui arriva-t-il alors?

PAULINE. — Alors..... alors..... Oh!
maman, je me rappelle à présent le reste
de l'histoire. Comme il ne regardait pas à
ses pieds, il arriva au bord d'un fossé,
et il roula jusqu'au fond. Son papa eut
toutes les peines du monde à le retirer;
il ne le reconnaissait plus sous le masque
de boue qu'il avait sur le visage.

Mme DE VERTEUIL. — Voilà précisé-
ment toute l'histoire. Je n'ai pas eu de
peine à remettre ton ame en état de se la
représenter, parce qu'il n'y a pas long-
temps que tu l'as entendue. Mais si dans
quelques années je cherchais à te la
rappeler, tu ne t'en souviendrais peut-être
plus, ou je l'aurais oubliée moi-même.

PAULINE. — Cela peut être, maman;
mais au moins suis-je bien sûre de n'ou-
blier de ma vie la bonté que vous avez de
m'instruire.

RAISONNEMENT, JUGEMENT.

Mad. **DE VERTEUIL, PAULINE,** sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pauline, saurais-tu bien me dire ce que c'est que la raison ? Je te l'ai déjà expliqué.

PAULINE. — Oui, maman. C'est..... c'est.... je ne puis pas bien l'expliquer, mais je le sens. Par exemple, j'ai de la raison, et les animaux n'en ont point.

Mme DE VERTEUIL. — Pour mieux te rappeler ce que l'on entend proprement par raison, je te dirai que tu montres de la raison lorsque tu comprends bien ce que je te dis, et que tu réponds à propos. Tu montres aussi de la raison, lorsque, dans toutes les occasions qui se présentent, tu réfléchis sur ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE. — Je le veux bien, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Supposons que tu aies en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu aies à faire est de descendre dans la rue, n'est-il pas vrai ?

PAULINE. — Oh ! il n'est rien de plus sur.

Mme DE VERTEUIL. — Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue ?

PAULINE. — Cela est juste encore.

Mme DE VERTEUIL. — Nous sommes ici près d'une fenêtre qui est ouverte, et qui donne sur la rue. Par cette fenêtre, il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut. Tiens, regarde : je vais y jeter ce morceau de papier ; il y est déjà. On peut donc aller dans la rue en passant par la fenêtre, et il n'y a pas de chemin plus court.

PAULINE. — J'en conviens.

Mme DE VERTEUIL. — Ce chemin n'es cependant pas le seul ; il en est encor un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un escalier qui descend dans la cour ; puis en traversant la cour, on arrive à la porte de la maison qui s'ouvre sur la rue. Laquelle de ces deux manières te paraît la meilleure ?

PAULINE. — Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

Mme DE VERTEUIL. — Pourquoi non, puisqu'elle est ouverte ? Tu pourrais y sauter toi-même, ou je pourrais t'y jeter comme j'ai jeté tout à l'heure le chiffon de papier ; et certainement, en prenant ce chemin, tu serais beaucoup plus promptement dans la rue, que si tu y allais par l'escalier, la cour et la porte de la maison.

PAULINE. — Mais, maman, je tomberais, si vous me jetiez par la fenêtre.

Mme DE VERTEUIL. — Oui vraiment, Pauline ; il y a même à parier que tu t casserais la jambe. Alors tu serais bie dans la rue, mais tu ne pourrais pas t promener ; il faudrait te porter dans to lit, où tu resterais couchée pendant s semaines, sans pouvoir remuer. Tu pe maintenant me dire lequel vaut le mieu d'aller très-promptement dans la rue p la fenêtre, en te cassant une ou de jambes, ou d'y aller beaucoup plus le tement par l'escalier et par la cour, conservant tous tes membres entiers?

PAULINE. — Il n'est pas difficile choisir, maman ; il vaut mieux prend le chemin le plus long.

Mme DE VERTEUIL. — Et pourquoi, fille ?

PAULINE. — C'est que si, pour arr

ser plus tôt dans la rue, il fallait me casser la jambe, que me servirait d'y être arrivée, puisque je ne pourrais pas m'y promener ?

Mme DE VERTEUIL. — Ta réflexion est fort juste, Pauline. Mais sais-tu ce que nous venons de faire tout en causant ?

PAULINE. — Non, maman, je l'ignore.

Mme DE VERTEUIL. — Nous avons fait usage de notre raison, pour rechercher quel était le meilleur moyen d'aller dans la rue, ou d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier ; et nous avons trouvé que le dernier moyen était le meilleur. Veux-tu que je te dise comment nous y sommes parvenues ?

PAULINE. — Cela me fera plaisir, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Nous avons d'abord recherché quels sont les avantages et les inconvéniens de chacune de ces deux manières d'aller dans la rue, d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier. Cette recherche nous a conduites à trouver que l'avantage de sauter par la fenêtre était que l'on arrivait beaucoup plus tôt dans la rue, mais que l'inconvénient attaché à ce moyen, était que on risquait de se casser la jambe. L'inconvénient, au contraire, de descendre dans la rue par l'escalier, était que l'on restait plus long-temps en chemin ; mais on y trouvait en revanche cet avantage, que l'on ne courait pas le danger d'avoir une jambe cassée. N'est-ce pas, ma fille, ce qui s'est passé dans notre esprit ?

PAULINE. — Oui, maman, j'en réponds pour le mien.

Mme DE VERTEUIL. — Après que nous avons eu trouvé ces avantages et ces inconvéniens, nous les avons comparés les uns avec les autres, et nous avons dit : Qui vaut le mieux, d'arriver un peu plus vite dans la rue, et de nous casser la jambe, ou d'être un peu plus long-temps en chemin, et de conserver notre corps tout entier ? Après cette comparaison, nous avons porté un jugement ; c'est qu'il valait mieux rester plus long-temps en chemin, et qu'ainsi nous devions aller dans la rue, non par la fenêtre, mais par l'escalier et la cour ; comprends-tu cela ?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, ma fille, lorsque l'on examine ainsi dans une chose ses inconvéniens et ses avantages, et qu'on les compare ensemble sur le parti qu'il faut prendre, cette opération s'appelle raisonnement, et la conclusion qu'on en tire s'appelle jugement. Veux-tu que je te donne un autre exemple d'un raisonnement et d'un jugement ?

PAULINE. — Oh, maman, vous me ferez grand plaisir.

Mme DE VERTEUIL. — Tu sais bien que les deux perroquets de ta tante disent certains mots à peu près comme des créatures humaines, de manière que l'on pourrait s'y tromper ?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Supposons maintenant que nous soyons devant la salle à manger de ta tante, et que nous y entendions parler à travers la porte qui est fermée : comment penses-tu que nous devions faire pour juger, sans entrer dans cette pièce, si ce sont les deux perroquets qui parlent, ou si ce sont les deux servantes ?

PAULINE. — Ne pourrions-nous pas les connaître à la voix ?

Mme DE VERTEUIL. — Ce moyen ne serait pas infaillible, puisque nous sommes convenues tout à l'heure que les perroquets savent si bien imiter la voix humaine, que l'on peut s'y méprendre.

PAULINE. — Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL. — Il nous faut donc chercher un autre moyen plus sûr.

PAULINE — Oh ! voyons.

Mme DE VERTEUIL. — Cherche dans ta tête. Quel est celui que tu imaginerais, en supposant toujours qu'il nous soit interdit d'entrer dans la pièce où l'on parle ?

PAULINE. — En vérité, maman, je n'en sais rien.

Mme DE VERTEUIL. — Et si nous écoutions ce que l'on dit? Tu sais que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au bec.

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Ainsi donc, si nous prêtions l'oreille à ce que l'on dirait dans la salle à manger, et que nous entendissions constamment : Gratte, gratte, Jacquot ; as-tu déjeuné, Jacquot? qui pourrions-nous soupçonner de dire ces paroles?

PAULINE. — Les perroquets, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as raison. Les perroquets peuvent dire ces paroles, et ils les disent continuellement. Il y a tout lieu de croire que les servantes ne s'occuperaient pas à se dire sans cesse l'une à l'autre : Gratte, gratte, Jacquot; as-tu déjeuné, Jacquot? car cela n'est pas trop amusant, n'est-il pas vrai?

PAULINE. — Non, certes, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Mais si nous entendions dire : Marie, as-tu compté les couverts? — Non, Fanchette, je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe; si nous entendions encore une suite de propos de ce genre, concernant le ménage, pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets?

PAULINE. — Non, maman; il vaudrait mieux penser que ce sont les servantes qui parleraient ainsi.

Mme DE VERTEUIL. — C'est ce que nous penserions en effet, et nous aurions employé notre raison à faire un raisonnement et à porter un jugement; car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage; et cette comparaison nous aurait conduites à juger, par la nature des discours, si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auraient tenus.

PAULINE. — Je vous remercie, maman, de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai pour raisonner, à moi seule, sur tout ce que je pourrai voir ou entendre, et je viendrai ensuite vous consulter sur le jugement que j'en aurai porté.

LIBERTÉ, VOLONTÉ.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE. — Maman, je viens de serrer proprement toutes mes petites affaires, comme vous me l'aviez ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne dans ma chambre. Que vais-je faire à présent?

Mme DE VERTEUIL. — Tu peux aller travailler dans ton jardin, ou t'amuser à jouer avec ta grande poupée. Lequel de ces deux amusemens te plaît davantage? Je te laisse entièrement la liberté de choisir.

PAULINE. — Je crois, maman, que j'aurai plus de plaisir à jouer avec ma poupée.

Mme DE VERTEUIL. — A la bonne heure. Mais il y a long-temps, ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jeter tout à l'heure un coup d'œil en passant, et j'ai cru voir qu'il y avait une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paraissent aussi languir sur leurs tiges. Sûrement tu auras laissé passer quelques jours sans les arroser.

PAULINE. — Il est vrai, maman, vous m'en faites souvenir.

Mme DE VERTEUIL. — Les fleurs souffrent beaucoup de la chaleur et de la sécheresse. Ne serait-il pas à propos d'aller à leur secours?

PAULINE. — Oh! elles peuvent attendre encore; au lieu que ma poupée meurt d'envie d'essayer son tablier neuf. Il faut que je voie s'il lui va bien.

Mme DE VERTEUIL. — Tu es la maîtresse, comme je te l'ai dit, de satisfaire là-dessus ta fantaisie; mais je ne te demande qu'un moment de réflexion. Si tu laisses épuiser ton jardin par les mauvaises herbes, si tu négliges de l'arroser, les fleurs seront demain encore plus languissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Demain au matin, tu le sais, nous partons de bonne heure pour aller passer la journée chez ta grand'maman, nous n'en reviendrons que dans la nuit. Mais si tes fleurs manquent d'eau pendant deux jours encore, elles seront peut-être après-demain dans un état si triste, que toute l'eau du réservoir ne saurait plus les ranimer.

PAULINE. — Oh! ce serait bien dommage.

Mme DE VERTEUIL. — Et puis ton jardin restera dépouillé pendant six semaines, jusqu'au temps des fleurs de l'automne; car tu sais bien ce que ton papa vous a dit, en vous donnant à chacun un petit coin de terre : celui qui négligera son jardin, et qui laissera périr ses fleurs, n'en aura plus de toute la saison.

PAULINE. — Il est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Or, maintenant, qui vaut le mieux, à ton avis, ou d'avoir un moment de plaisir à jouer avec ta poupée, et d'éprouver ensuite, pendant six semaines, le chagrin de ne voir que de mauvaises herbes dans ton jardin, ou bien de laisser une heure ou deux ta poupée, avec laquelle tu peux jouer tous les jours, et d'aller travailler dans ton jardin, afin de jouir, pendant tout le reste de l'été, du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs?

PAULINE. — De la manière dont vous me représentez les choses, maman, il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

Mme DE VERTEUIL. — Je le crois aussi.

PAULINE. — Allons, mon parti est pris; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

Mme DE VERTEUIL. — Cela sera fort bien fait. Mais attends encore un moment, Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

PAULINE. — Voyons, maman, je vous écoute.

Mme DE VERTEUIL. — Ne venons-nous pas de raisonner sur ta poupée et sur ton jardin, comme nous raisonnâmes hier sur la fenêtre et sur l'escalier? N'avons-nous pas examiné les avantages et les inconvéniens de jouer avec ta poupée, ou d'aller travailler dans le jardin, pour trouver lequel des deux était le meilleur à faire?

PAULINE. — Il est vrai, maman; je n'y pensais pas.

Mme DE VERTEUIL. — Et que viens-tu de faire en disant qu'il était mieux d'aller travailler dans ton jardin, que de jouer avec ta poupée?

PAULINE. — Je m'en souviens, maman; c'est un jugement que j'ai porté.

Mme DE VERTEUIL. — A merveille, ma fille; mais lorsque tu as dit ensuite : Allons, mon parti est pris, je vais descendre tout de suite dans mon jardin?

PAULINE. — Vous ne m'avez pas encore appris, maman, comment cela s'appelle.

Mme DE VERTEUIL. — Je te le dirai tout à l'heure. Réponds-moi d'abord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es décidée à aller travailler dans ton jardin?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Quoique tu aies pris ce parti, parce qu'il te semblait le meilleur à suivre, n'étais-tu pas libre de

donner à l'autre la préférence dans ton ame ?

PAULINE. — Oui, maman ; j'en étais la maîtresse.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, Pauline, ce pouvoir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieurs partis à suivre, se nomme liberté ; et l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence, se nomme volonte.

PAULINE. — Je vous remercie, maman, de cette petite instruction. Je tâcherai de la bien retenir.

Mme DE VERTEUIL. — Viens me donner un baiser, et ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.

FABLE, CONTE, HISTOIRE.

Mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL. — Pauline, lorsque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelquefois de lui parler comme si tu étais sa gouvernante, et comme si elle pouvait entendre tes discours ?

PAULINE. — Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Et ne fais-tu pas ensuite comme si elle te répondait, et qu'elle refusât de suivre les sages instructions que tu lui donnes ? N'es-tu pas souvent venue me dire : Maman, la poupée crie et ne veut pas être sage ; elle ne fait rien de ce que je lui dis ; ou bien : La poupée est sage à présent ; elle me promet de ne plus crier. Tu sais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni sage ni méchante, et qu'elle ne peut ni crier, ni te donner sa parole d'honneur.

PAULINE. — Il est vrai, maman ; aussi est-ce pour badiner que je dis cela.

Mme DE VERTEUIL. — Je me mets quelquefois moi-même de la partie, et je dis à la poupée : Mon enfant, je vous prie d'être moins turbulente ; vos criailleries rompent la tête à votre maman ; si vous continuez à faire du bruit, je serai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois je lui dis : Ma chère enfant, ne cesserez-vous jamais d'être opiniâtre ? Votre devoir est d'être docile et soumise. Allons, il ne faut pas pleurer, mordre vos lèvres, et laisser tomber la tête sur votre épaule. Tu sens à merveille que, malgré le discours que je tiens à la poupée, je suis bien persuadée qu'elle n'entend ni ne peut rien faire de tout cela ?

PAULINE. — Oh ! sans doute, maman ; et vous ne le faites que pour jouer avec moi.

Mme DE VERTEUIL. — C'est bien un des motifs, ma chère fille ; mais j'en ai encore un autre plus sérieux. Ne le devines-tu pas ?

PAULINE. — Non, maman.

Mme DE VERTEUIL. — C'est que je veux, tout en jouant, t'apprendre ce que tu dois faire et ce que tu dois éviter. Par exemple, lorsque je dis à la poupée que ses cris m'étourdissent, et que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin, c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : Si je crie, je romprai la tête à maman, et je serai mise en pénitence.

PAULINE. — Voilà un fort bon moyen, en effet.

Mme DE VERTEUIL. — Et lorsque je dis au chat : Minet, fi ! que c'est vilain d'être méchant ! il ne faut pas égratigner, parce qu'on vous a fait un peu de mal,

sans le vouloir, en jouant avec vous; autrement personne ne voudrait plus jouer, et on vous laisserait bouder tout seul à l'écart, comme un chat sauvage; tu sens bien que le chat n'entend pas mieux mon discours que la poupée?

PAULINE. — Oh! non, certes.

Mme DE VERTEUIL. — Mais pour quelle raison penses-tu que je dise cela au chat?

PAULINE. — Je crois le deviner, maman; c'est pour m'apprendre, par ricochet, que je ne dois ni pincer, ni égratigner, ni battre, lorsque par hasard, en jouant, on m'a un peu blessée, parce que je ne trouverais plus personne pour jouer avec moi.

Mme DE VERTEUIL. — Tu l'as fort bien deviné. Ainsi quand je dis ensuite: Minet devrait avoir bien du regret de s'être si mal comporté; il devrait demander pardon, et promettre de n'être plus si méchant à l'avenir; ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir le chat profiter de cet avis: c'est pour t'apprendre indirectement à toi-même ce que tu devrais faire en pareille circonstance.

PAULINE. — Oh! je sens bien la leçon, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Lorsqu'on veut instruire en jouant, les enfans et même les hommes, sur ce qu'ils doivent faire ou éviter, on leur dit que dans telle occasion tels ou tels animaux ont agi de telle ou telle manière. On ne leur dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé, parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire, mais seulement pour leur montrer ce qui est bien ou mal, et quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

PAULINE. — Cela n'est pas mal imaginé, au moins.

Mme DE VERTEUIL. — Afin de rendre l'instruction plus claire et la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriverait aux enfans ou aux hommes, s'ils agissaient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE. — Vous me ferez grand plaisir, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes sauvages, telles que des loups, des tigres, des ours, des léopards et des lions.

PAULINE. — Oh oui! maman; j'en ai déjà vu dans mes estampes.

Mme DE VERTEUIL. — Ces animaux sont formés en grand, justement comme tu les as vus représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces ou animaux carnassiers. Ils attaquent même les plus grands animaux, comme les chevaux et les bœufs, quoiqu'ils soient de beaucoup plus petits.

PAULINE. — Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser?

Mme DE VERTEUIL. — C'est que, malgré leur petitesse, ils sont d'une force prodigieuse, qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité, et qu'ils sont sans cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

PAULINE. — Je ne voudrais pas en rencontrer sur mon chemin.

Mme DE VERTEUIL. — Je le crois; mais revenons. Pour faire voir aux hommes quel avantage ceux qui sont les plus faibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui sont les plus forts, et combien il leur importe pour cet effet de

vivre toujours entre eux en bonne intelligence, voici la fable que l'on a imaginée.

PAULINE. — Oh! voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Écoute



LES BOEUFS EN QUERELLE.

FABLE.

Dans un pays peuplé de bêtes féroces, il y avait plusieurs bœufs qui paissaient tranquillement au milieu d'une vaste prairie. Comme ils vivaient ensemble dans une parfaite union, et qu'ils étaient toujours prêts à se défendre mutuellement, aucune bête féroce n'osait les attaquer. Aussitôt qu'ils en voyaient une rôder au loin pour chercher à les surprendre, ils couraient tous les uns près des autres, et se rangeaient en cercle, la tête en dehors, menaçant l'ennemi commun de l'éventrer avec leurs cornes aiguës. Le cercle étant bien fermé de tous les côtés, aucun d'eux ne pouvait être attaqué par-derrière, ce qui était le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-temps qu'ils surent entretenir cette bonne intelligence, ils vécurent nombreux et tranquilles. Mais enfin, pour une vétille, ils en vinrent à une dispute sérieuse; et comme aucun d'eux ne voulut céder et reconnaître qu'il avait eu tort, ils s'accablèrent d'invectives, et finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette division. Lorsqu'il paraissait une bête féroce, ils ne couraient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré, pour se défendre réciproquement. Celui qui était attaqué le premier se voyait abandonné de tous ses camarades, qui ne songeaient qu'à leurs affaires personnelles. Il y en eut plusieurs qui furent dévorés de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avait rendu les autres plus sages, et qu'il les eût engagés à se réunir, ils auraient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus vive que jamais. L'un reprochait à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des

reproches, ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude et de la faiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par-là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprends fort bien qu'un pareil événement n'est point arrivé, et qu'il n'a même jamais pu arriver.

PAULINE. — Oh, oui! maman, je le crois.

M. DE VERTEUIL. — Et sur quoi le penses-tu?

PAULINE. — C'est que les bœufs sont incapables de parler, et par conséquent de se faire des réponses qui les conduisent à une querelle.

Mme DE VERTEUIL. — Très-bien, Pauline; il y a cependant quelque chose de vrai dans mon récit.

PAULINE. — Quoi donc, maman?

Mme DE VERTEUIL. — C'est, premièrement, qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement, c'est que les bœufs se plaçant en cercle avec les cornes en dehors, peuvent très-bien se défendre contre leurs ennemis. Enfin, c'est que s'ils ne se défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils sont hors d'état de résister aux bêtes féroces qui les attaquent séparément.

PAULINE. — Oui, maman, je conçois ces trois vérités.

Mme DE VERTEUIL. — Mais, comme tu l'as très-bien observé toi-même, que les bœufs puissent se dire des injures, et que ces injures les animent tellement les uns contre les autres, qu'ils refusent de se prêter mutuellement des secours contre l'ennemi commun lorsqu'ils en sont attaqués, c'est ce qui n'est pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes, mais jamais parmi les animaux.

PAULINE. — Comment donc, maman! est-ce que cela peut arriver parmi les hommes?

Mme DE VERTEUIL. — Hélas! oui, ma chère fille. Si ta raison était un peu plus avancée, tu verrais, surtout en ce moment, que les hommes sont assez insensés non-seulement pour se diviser entre eux, lorsqu'ils devraient se réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres, quoiqu'ils soient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

PAULINE. — Mais, maman, vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux?

Mme DE VERTEUIL. — Cela est vrai, Pauline; mais, par malheur, les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions, telles que l'avarice et la vanité. On a remarqué, au contraire, que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour cette raison que l'on voit quelquefois les hommes agir d'une manière plus déraisonnable que les animaux eux-mêmes.

PAULINE. — En vérité, maman, il n'y a pas trop d'honneur pour nous dans tout cela.

Mme DE VERTEUIL. — J'en ai honte comme toi, Pauline; et j'avoue que j'aurais peine à le croire si je n'en voyais tous les jours des exemples. Tu peux remarquer à ce sujet combien il est honteux de se laisser vaincre par ses passions, puisque par cette faiblesse on se met au-dessous des bêtes.

PAULINE. — Il me semble qu'après avoir fait une sottise, je ne pourrais plus regarder en face un bœuf sans rougir.

Mme DE VERTEUIL. — Revenons à notre fable, Pauline. Tu dois te souvenir de ce que je te disais avant de te la raconter, qu'on l'avait imaginée pour montrer de quelle importance il est, surtout pour les faibles, de vivre dans une parfaite union, et dans une disposition constante à se secourir les uns les autres au milieu du danger. L'exemple des bœufs confirme cette vérité de la manière la plus manifeste, puisqu'ils ont mené une vie heureuse et tranquille aussi long-temps qu'ils ont vécu en bonne intelligence. Ils ont, au contraire, commencé à devenir la proie de leurs ennemis, aussitôt qu'ils sont entrés en querelle, et qu'ils n'ont plus voulu se prêter des secours mutuels.

PAULINE. — Oui, maman; cela est bien prouvé.

Mme DE VERTEUIL. — Eh bien, ma fille, la même chose arriverait aux hommes s'ils ne voulaient pas se protéger réciproquement, et s'ils refusaient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendraient pour les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

PAULINE. — Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits?

Mme DE VERTEUIL. — Oui, ma fille; on en distingue trois. La fable, où l'on raconte ce qu'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver; le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet; enfin l'histoire, où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

PAULINE. Mais, maman, sans vous fâcher, voudriez-vous me permettre de vous faire une petite question?

Mme DE VERTEUIL. — Voyons, ma fille.

PAULINE. — Raconter ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver, n'est-ce pas dire un mensonge, puisque c'est dire ce qui n'est pas vrai?

Mme DE VERTEUIL. — Si, en faisant son récit, on disait que l'aventure est véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on sût qu'elle n'est pas arrivée en effet, ce serait assurément dire un mensonge; mais lorsque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il est; lorsque l'on dit, par exemple : Je raconte ceci, non pour faire accroire que la chose soit effectivement arrivée, mais seulement comme une invention fabuleuse dont vous pouvez tirer un sens moral, c'est-à-dire une instruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un mensonge, puisque l'on ne veut tromper personne; car on prévient d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai et sur ce qui ne l'est pas.

PAULINE. — Bon, maman; me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

Mme DE VERTEUIL. — Non, sans doute, ma fille, et tu peux même te rappeler qu'en lisant ensemble les *Historiettes et Conversations pour les enfans*, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étaient que des contes ou des inventions, c'est-à-dire des récits d'événemens qui n'étaient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils aient pu arriver naturellement; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulais que te faire voir les suites funestes de ces défauts, pour t'engager à t'en préserver. J'ai arrangé ces récits de la manière la plus conforme à ce qui se passe tous les jours parmi les enfans. J'ignore, par exemple,

s'il y a jamais eu une petite fille nommée Léonore, assez remplie de vanité pour croire qu'elle valait mieux que ses amies, pour imaginer que quelques agrémens dans sa personne pouvaient lui tenir lieu d'instruction et de talens, qui eut ensuite le malheur de perdre à la fois ses parens et sa fortune, de se voir rebutée par toutes ses anciennes compagnes qu'elle avait accablées de ses mépris, et d'être enfin réduite à devenir la servante de l'une d'entre elles. Ce que je sais bien, c'est que les ignorans et les orgueilleux sont toujours punis de cette manière ou d'une autre, et que si tu voulais suivre l'exemple de Léonore, tu aurais tôt ou tard de justes sujets de t'en repentir. C'en est assez pour t'apprendre avec quel soin tu dois éviter tout ce qui pourrait te conduire à de pareils malheurs.

PAULINE. — Je sens fort bien toute la force de cette leçon, et j'espère qu'elle sera toujours présente à mon esprit.

Mme DE VERTEUIL. — Je le souhaite, ma fille; mais veux-tu que je te dise un conte, pour te montrer, comme par la fable du bœuf, combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement?

PAULINE. — O maman! quel plaisir!

Mme DE VERTEUIL. — Écoute, je vais te le dire, mais à condition que tu chercheras toi-même à découvrir dans ce conte, ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire, suivant les différences que je viens d'établir tout à l'heure entre ces trois sortes de récits.

PAULINE. — Voyons, maman, si je serai assez habile pour cela : je vais vous prêter toute mon attention.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

CONTE.

Un pauvre homme qui avait perdu la vue depuis plusieurs années, allait un soir sur le grand chemin, en tâtonnant avec son bâton. Que je suis malheureux, s'écriait-il, d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle, pour aller au village prochain. Ah! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici la nuit qui s'approche; ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais au moins je pouvais rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route, pour me dire si j'étais dans le bon chemin; au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville, et mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah! comme il va être chagrin de ne pas me voir!

A peine avait-il dit ces paroles, qu'il entendît quelqu'un se plaindre tout près de lui. Que je suis malheureux! disait celui-ci; je viens de me démettre le pied dans cette ornière; il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parens?

Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, vous que j'entends pousser des plaintes si tristes?

Hélas! répondit le boiteux, je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenais tout seul du village voisin; je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.

L'AVEUGLE. — J'en suis bien fâché,

je vous assure; mais, dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pouvez-vous voir sur le chemin?

LE BOITEUX. — Ah! si je pouvais marcher aussi bien que j'y vois, j'aurais bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

L'AVEUGLE. — Ah! si je pouvais y voir aussi bien que je marche, j'aurais bientôt donné à souper à mon chien.

LE BOITEUX. — Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami?

L'AVEUGLE. — Hélas! non; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX. — Avec quel plaisir je me serais chargé de vous conduire!

L'AVEUGLE. — Comme je me serais empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard!

LE BOITEUX. — Écoutez, il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'AVEUGLE. — Il ne tient qu'à moi? Voyons, quelle est votre idée? J'y tope d'avance.

LE BOITEUX. — Les yeux vous manquent; à moi ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, et nous voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

L'AVEUGLE. — Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

LE BOITEUX. — Je ne suis pas bien lourd, et vous me paraissez avoir de bonnes épaules.

L'AVEUGLE. — Je les ai assez bonnes, Dieu merci.

LE BOITEUX. — Eh bien, prenez-moi sur votre dos; vous me porterez, et moi je vous montrerai le chemin; de cette manière, nous aurons à deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE. — Est-elle loin encore?

LE BOITEUX. — Non, non; je la vois d'ici.

L'AVEUGLE. — Vous la voyez? Hélas! il y a dix ans que je ne l'ai vue. Mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paraît fort bonne. Où êtes-vous? Attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau; vous en grimperez plus aisément sur mon échine.

LE BOITEUX. — Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'AVEUGLE. — Est-ce bien comme cela?

LE BOITEUX. — Encore un peu plus. Bon: je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'AVEUGLE. — Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt; et comme ils avaient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusque chez ses parens, et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnaissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras; autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline; l'un a communément ce qui manque à l'autre; et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien; au lieu que s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible?

PAULINE. — Je le veux bien, maman.

Mme DE VERTEUIL. — Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre, qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

PAULINE. — Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL. — Si le laboureur ne voulait faire venir de grains que ce

qu'il lui en faut tout juste pour sa nourriture, il n'aurait pas de quoi en vendre, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter des souliers.

PAULINE. — Cela me paraît clair.

Mme DE VERTEUIL. — De même, si le cordonnier ne voulait faire des souliers que pour lui seul, il ne gagnerait rien de son métier, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter du pain.

PAULINE. — Cela est vrai, encore.

Mme DE VERTEUIL. — Mais si le laboureur fait venir autant de grain qu'il lui est possible au-delà de sa provision, si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure, ils peuvent se procurer, avec l'argent qu'ils retirent de leur travail, tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

PAULINE. — Oh! je sens cela à merveille.

Mme DE VERTEUIL. — Il en est exactement de même pour tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris lorsque je t'ai fait ce récit, de chercher à découvrir ce qui le distingue de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

PAULINE. — Cela n'est pas difficile, maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée; au lieu que l'aventure du boiteux et de l'aveugle aurait pu arriver juste dans tous ses points.

Mme DE VERTEUIL. — Tu as fort bien saisi la différence. Ce dernier récit n'est point une fable, parce qu'il n'a rien d'impossible, et cependant ce n'est pas une histoire, parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

PAULINE. — Oui, maman, ce n'est qu'un conte ou une historiette.

Mme DE VERTEUIL. — Si, en passant sur le chemin, j'avais entendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai dit, si je les avais rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit serait une histoire, et je te le donnerais comme une chose véritablement arrivée; au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles et agréables, et non comme de véritables événemens.



BESOINS GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN. — Mon papa, je lisais hier un livre où il était question des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre était sans doute écrit pour des gens que l'on supposait plus instruits que moi, car on n'y expliquait pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire sentir, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Très-volontiers, mon ami. Les besoins généraux sont ceux qui sont communs à tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne le sont pas à d'autres.

Pour te donner un exemple d'un besoin général, tous les hommes n'ont-ils pas un besoin égal de se nourrir?

ADRIEN. — Oui, très-certainement, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — La nourriture est donc un besoin général, un besoin commun à tous les hommes. Mais quelles sont les choses dont un menuisier a besoin pour travailler.

ADRIEN. — Il lui faut du bois, une scie et un rabot.

M. DE VERTEUIL. — Et ces choses-là sont-elles nécessaires à un maçon?

ADRIEN. — Non, mon papa; il ne faut au maçon que de la chaux, du sable, une truelle et des pierres.

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, mon ami, la chaux, le sable, la truelle et les pierres forment les besoins particuliers du maçon, comme le bois, la scie et le rabot forment les besoins particuliers du menuisier. Les cordonniers, les tailleurs, les tisserands, les horlogers, les charrons, etc., ont aussi particulièrement besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les ouvrages dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont tres-nombreux et très-divers, à raison du nombre infini des professions auxquelles les hommes s'adonnent, et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les besoins généraux, au contraire, ces besoins communs à tous les hommes sont bien plus simples, et d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement: savoir, la nourriture, le vêtement et l'habitation.

ADRIEN. — Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Avec plaisir, mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre longtemps sans nourriture, c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim et la soif te prennent. Tu tomberais bientôt en défaillance, si tu n'avais ni à manger ni à boire; n'est-il pas vrai?

ADRIEN. — Oui, certes, mon papa, et je ne tarderais guère à mourir, pour peu que cela durât deux ou trois jours seulement.

M. DE VERTEUIL. — Et si tu n'avais pas d'habit, pourrais-tu courir tout nu dans les rues?

ADRIEN. — Oh! non, sans doute; la garde m'aurait bientôt arrêté, pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

M. DE VERTEUIL. — Et si tu n'avais pas

de logement, et qu'il te fallût coucher, la nuit, au coin d'une borne?

ADRIEN. — Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

M. DE VERTEUIL. — La nourriture, le vêtement et l'habitation sont donc trois choses qui sont absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Partout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens contre la rigueur des saisons, et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

ADRIEN. — Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

M. DE VERTEUIL. — Si tu réfléchis maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation, tu verras que quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

ADRIEN. — Aidez-moi, je vous prie, mon papa, à trouver ces différences.

M. DE VERTEUIL. — Tu as bien vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelles étoffes ils s'habillent, et comment leurs maisons sont bâties?

ADRIEN. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Compare leurs pois au lard avec les ragoûts qui couvrent nos tables; leurs camisoles de bure avec nos habits de soie étincelans de paillettes d'or et d'argent; leurs chaumières étroites avec nos vastes hôtels, tu verras combien peu toutes ces choses se ressemblent; et cependant leur objet est exactement le même. Être nourris, vêtus et logés, est tout ce que nous avons en vue, aussi bien que le paysan.

ADRIEN. — Oui, sans doute; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

M. DE VERTEUIL. — C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons une demeure meublée plus élégamment; mais si nous en sommes mieux pour cela, c'est un point qui n'est pas encore décidé.

ADRIEN. — Comment donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Ce que nous avons de plus que le paysan, nous donne, il est vrai, quelque plaisir; mais ce n'est pas sans un mélange de peine. Songe combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tout cet embarras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien qu'avec des pâtiseries; un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours; et il n'est pas rare de trouver le laboureur, dans sa chaumière, un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

ADRIEN. — Sans compter, mon papa, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

M. DE VERTEUIL. — Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si, par accident, il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous serait impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et en cela nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire que nous serions obligés de nous imposer, serait au-dessus de nos forces; au lieu que le paysan n'aurait à faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

ADRIEN. — Je vois que bien loin de ga-

gner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

M. DE VERTEUIL. — Il faudrait bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas être exposés à périr de misère et de faim.

ADRIEN. — Hélas! il n'est que trop vrai.

M. DE VERTEUIL. — Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonstances dans la vie où l'on ne peut, même à prix d'argent, se procurer mille choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie, pour prendre ceux d'un paysan; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange délabrée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer, dès sa jeunesse, à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé; et pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

ADRIEN. — Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer, dès ce jour même, à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; et si je me trouve jamais dans un de ces événemens dont vous venez de parler, je n'en serai pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL. — Adrien, te rappelles-tu quels sont les besoins généraux des hommes?

ADRIEN. — Oui, mon papa; c'est la nourriture, le vêtement et l'habitation.

M. DE VERTEUIL. — Tu te souviens aussi que je t'ai fait remarquer qu'il est deux manières différentes de satisfaire ces besoins; avec beaucoup d'apprêts et de dépenses, comme font les riches; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres?

ADRIEN. — Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

M. DE VERTEUIL. — Ce que je ne t'ai pas dit encore, c'est qu'avec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir, se vêtir et se loger, ces premiers besoins n'ont pas laissé de lui coûter des peines infinies à satisfaire.

ADRIEN. — Vous m'étonnez, mon papa. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord, pour sa nourriture, il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

M. DE VERTEUIL. — Ne voudrais-tu pas y ajouter encore des fruits, du fromage, du beurre, et de temps en temps un verre de vin?

ADRIEN. — Oh! voyons donc, je vous prie.

M. DE VERTEUIL. — Ne faut-il pas d'abord avoir labouré deux ou trois fois son champ avant d'y jeter du grain? Ne faut-il pas avoir planté ses pommes de terre, semé ses raves et ses choux? Ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ses arbres et cultivé ses vignes? Ne faut-il pas avoir fait paître et avoir soigné ses vaches et ses brebis?

ADRIEN. — Voilà déjà bien du mal.

M. DE VERTEUIL. — Ce n'est encore que la première moitié de ses fatigues; car il faut ensuite cueillir ses fruits et ses légumes, moissonner son blé, le moudre et cuire la farine, vendanger ses raisins, les fouler, et mettre le vin en tonneaux, travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Vois déjà combien de bras avec les siens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre! Tu n'as qu'à y ajouter une seule dragée, reste du repas du baptême de son dernier enfant; et voilà des vaisseaux et des flottes qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage, et jusqu'à des armées entières qui se sont égorgées pour sa table.

ADRIEN. — O mon papa! passons vite à son habillement; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

M. DE VERTEUIL. — Son habillement est fort simple; mais quoique ses chemises soient plus grossières que les nôtres, ses habits moins fins, ses souliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile, fabriquer ses étoffes et tanner son cuir. Il a fallu, pour lui, comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis et du gros bétail.

ADRIEN. — J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui, comme pour nous, planter d'abord des forêts, pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs; et ce n'est qu'après ces immenses travaux que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

ADRIEN. — Je n'avais jamais pensé à tout cela.

M. DE VERTEUIL. — Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ses besoins généraux qui lui sont communs avec tous les hommes : mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien?

ADRIEN. — Non, mon papa; il a été obligé de les payer de son argent.

M. DE VERTEUIL. — Et cet argent, comment l'a-t-il gagné?

ADRIEN. — Par son travail.

M. DE VERTEUIL. — Et quel est son travail?

ADRIEN. — De labourer la terre.

M. DE VERTEUIL. — Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faux?

ADRIEN. — Oui, sans doute.

M. DE VERTEUIL. — C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est nécessaire comme laboureur; et, comme tu le comprends sans peine, il lui faut encore beaucoup de travail pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

ADRIEN. — Il est vrai; mais il les a maintenant; et le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

M. DE VERTEUIL. — J'en conviens. Hélas! ce n'est pas pour long-temps.

ADRIEN. — Comment donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or, pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque autant qu'il en avait coûté d'abord pour les acheter.

ADRIEN. — Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

M. DE VERTEUIL. — C'est un grand service que tu peux lui rendre. Quel est ce moyen, s'il te plaît?

ADRIEN. — C'est de fabriquer lui-même et de raccommoder ses outils, de faire ses vêtemens, de bâtir et de réparer sa maison. De cette manière, il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

M. DE VERTEUIL. — Tu te trompes, mon cher ami, car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent, et qu'il les paie au moins pour leurs leçons.

ADRIEN. — Cela est juste.

M. DE VERTEUIL. — Mais quand il aurait appris tout cela, et qu'il serait même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il serait encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il saurait de choses, moins il pourrait tirer parti de son savoir.

ADRIEN. — Comment cela, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL. — C'est que s'il était seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes et son blé, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à réparer sa maison, à forger ses outils, il ne saurait guère par où commencer, et il ne trouverait jamais assez de temps pour des occupations aussi nombreuses.

ADRIEN. — En effet, je commence à le craindre.

M. DE VERTEUIL. — D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toit?

ADRIEN. — Hélas! oui.

M. DE VERTEUIL. — Il faudra donc alors qu'il suspende sa récolte, et laisse perdre son blé ou son vin, ou qu'il aille sans vêtemens, ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie, ou qu'il travaille avec un outil brisé, ce qui certainement n'avancerait pas sa besogne?

ADRIEN. — Vous avez raison, mon papa; je retire le conseil que je voulais lui donner. Il ne vaut pas grand'chose.

M. DE VERTEUIL. — Tu me sauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par-là, mon ami, qu'un homme qui voudrait agir sans le secours des autres, et se procurer par ses seuls moyens tout ce qui lui est nécessaire, serait fort embarrassé, et qu'il ne pourrait même en venir à bout.

ADRIEN. — Oui, mon papa; j'en conviens pleinement.

M. DE VERTEUIL. — Nous verrons comment il devrait s'y prendre dans une pareille circonstance.

Ce paysan, frappé de tous les embarras qu'il éprouve, en voulant se passer des secours d'autrui, en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde. Il court aussitôt rassembler ses voisins, et leur dit : Mes amis, je ne m'entends pas mal, comme vous le savez, à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtemens, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire aussi pour tous les autres. Ainsi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire, et il pourra s'en occuper constamment, sans être détourné par

d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez ; consultez-vous.

ADRIEN. — Oh ! je crois deviner leur réponse.

M. DE VERTEUIL. — En effet, une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble : Oui, oui, il faut nous aider les uns les autres, et nous partager les différens travaux, comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer. Chaque chose en ira beaucoup mieux, et se fera plus commodément par tout le monde.

ADRIEN. — Ah ! je suis bien charmé de leur voir prendre ce parti.

M. DE VERTEUIL. — Ils ne tardent pas long-temps à en ressentir les avantages. Si l'habit du laboureur vient à se déchirer, tandis qu'il est occupé à faire sa moisson, il n'a besoin que de passer chez le tailleur, et celui-ci lui raccommode son habit, ou lui en fait un tout neuf, tandis que le laboureur continue de recueillir son blé. De même encore, s'il survient un orage qui endommage sa maison, il fait venir le couvreur, qui répare cet accident, sans qu'il ait besoin de suspendre le travail pressant de sa récolte. De leur côté, le tailleur et le couvreur ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre et faire venir le blé dont ils ont besoin pour nourrir leur famille, parce qu'ils savent que leur voisin le laboureur se charge de ce soin, tandis qu'ils sont occupés de son toit et de son habit.

ADRIEN. — Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun en particulier.

M. DE VERTEUIL. — Ajoute à cela que tous les ouvrages sont beaucoup mieux faits, parce que chacun n'ayant besoin d'apprendre qu'un seul métier, et s'y adonnant entièrement, il en prend une connaissance plus étendue et l'exerce avec une plus grande facilité ; au lieu que l'on ne fait jamais, ni si parfaitement ni si vite une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, et qui est confondue avec d'autres travaux. Tu vois par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

ADRIEN. — Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

M. DE VERTEUIL. — Tu comprends bien maintenant, mon fils, que lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessairement besoin que l'un consomme les fruits du travail de l'autre.

ADRIEN. — Oh ! sans doute, mon papa ; car si le tailleur ne mangeait pas les grains du paysan, et que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne serait bon pour aucun des deux.

M. DE VERTEUIL. — Ta remarque est extrêmement juste.

ADRIEN. — Heureusement ils ont un bon parti à prendre, et je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorsque j'ai fait un grand nombre de dessins, j'en troque une partie avec mes sœurs, contre une bourse ou des jarretières de leur façon. Ainsi le paysan et le tailleur peuvent troquer ensemble comme nous.

M. DE VERTEUIL. — C'est ce qu'ils feraient effectivement, si l'on n'avait imaginé une chose encore plus commode, et que je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant, mon fils, à te faire une question qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

ADRIEN. — Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

M. DE VERTEUIL. — Lequel des deux genres de vie te paraît le plus agréable pour les hommes, de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs

pensées et leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires, sans former aucune liaison les uns avec les autres?

ADRIEN. — Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul, pour en être plus appliqué à mes études; mais je ne voudrais pas que cette retraite durât toute la journée; et lorsque j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver avec mon petit frère, avec mes sœurs et mes amis.

M. DE VERTEUIL. — Tu as bien raison, car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres, ou aller vous promener de compagnie, ou travailler ensemble dans le jardin. Mais s'il vous fallait toujours prendre séparément vos plaisirs, comme vous prenez vos leçons, je conçois que vous en seriez bientôt dégoûtés.

ADRIEN. — Oh! c'est bien vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Il en est exactement de même pour les hommes. Nous venons de voir qu'ils trouvent beaucoup d'avantages à travailler de concert pour leurs besoins mutuels. Ils trouvent aussi, comme toi, une jouissance plus douce à prendre ensemble leur récréation et leurs plaisirs.

ADRIEN. — La preuve en est qu'on n'a jamais vu rire quelqu'un lorsqu'il est seul.

M. DE VERTEUIL. — Ce penchant qui porte les hommes à se rechercher pour vivre les uns avec les autres, pour goûter leurs amusemens en commun, pour se partager entre eux leurs travaux, se nomme sociabilité; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet, se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien, tu peux juger combien ce sentiment de sociabilité est un don précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par-là ils sont tous en état, non-seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait, mais encore dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses, auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudrait vivre à l'écart et travailler seul pour lui-même, pourrait à peine se construire une mauvaise cabane, où il serait bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans les forêts est obligé de se contenter, pour sa nourriture, de fruits agrestes, d'écorces et de racines: il n'a, pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce, dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé, au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans et les alimens les plus sains, qu'il fait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes, légères et moelleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que serait-ce encore si je te parlais de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer, pour charmer ses sens et pour amuser son imagination! de ces nobles connaissances qui fortifient sa raison, élèvent son ame, agrandissent son génie, lui font parcourir, en un instant, de la pensée, la terre, les mers et les cieux, et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensite de l'univers!

MONNAIE, COMMERCE, MARCHANDS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL. — Dans l'entretien que nous eûmes l'autre jour, mon cher Adrien, nous demeurâmes bien convaincus, par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins; qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie et celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre et la plus abondante, toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore?

ADRIEN. — Oh! oui, mon papa, je n'ai eu garde de l'oublier.

M. DE VERTEUIL. — Nous vîmes ensuite que pour que chacun pût vivre de son état, il fallait que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux; le tailleur, par exemple, des grains du paysan; le paysan, à son tour, des habits du tailleur, et ainsi des autres.

ADRIEN. — Je me le rappelle aussi. Je voulais même qu'ils troquassent ensemble, comme je troque de mes ouvrages avec ceux de mes sœurs.

M. DE VERTEUIL. — Il est vrai; et je te dis, à cette occasion, que les hommes avaient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connaître ce moyen; le voici : Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes, toi et tes sœurs, dans votre enfance, c'est-à-dire par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquait. Celui, par exemple, qui possédait plus de moutons qu'il ne lui en fallait pour son usage, mais qui, en revanche, n'avait pas assez de grain, était obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste, et de lui demander s'il voulait lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

ADRIEN — Voilà précisément ce que je fais, lorsque j'ai quelque dessins de trop, et qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

M. DE VERTEUIL. — Si l'homme au grain était content de cette proposition, il donnait de son blé, recevait un ou deux moutons en échange, et l'affaire était ainsi terminée. Mais il pouvait arriver que celui qui avait trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir. Alors il fallait que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement aux autres personnes, jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain, et qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

ADRIEN. — Cela commence à devenir embarrassant.

M. DE VERTEUIL. — Tous ces échanges, comme tu le vois, coûtaient beaucoup de soins et de peines. Ils ne pouvaient même quelquefois s'effectuer, soit parce que l'on ne s'accordait pas sur la mesure du blé qui pouvait répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevait encore de plus grandes difficultés, lorsqu'il était question d'échanges d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

ADRIEN. — Je vois là bien du temps de perdu, et peut-être même que la chicane va s'en mêler.

M. DE VERTEUIL. — C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abréger les négociations et rendre les affaires plus aisées à conclure.

ADRIEN. — Et comment les hommes trouvèrent-ils ce moyen, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-compliquées, ils en vinrent enfin à cette idée bien simple : Nous n'avons qu'à trouver une chose qui puisse être le signe représentatif de toutes les valeurs. Ils imaginèrent donc la monnaie, c'est-à-dire les petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on empreint, dans chaque état monarchique, le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans d'autres pays, les armoiries seulement, accompagnées d'une inscription ou d'une marque quelconque.

ADRIEN. — Ah! je commence à comprendre.

M. DE VERTEUIL. — Tu connais toutes les pièces de monnaie qui ont cours en France; les louis, les écus, les sous, etc. : tu sais aussi quelle est la valeur de ces pièces à l'égard des autres? Tu sais, par exemple, que cinq pièces de douze sous valent autant qu'un petit écu?

ADRIEN. — Oh! oui, mon papa; je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien encore, c'est comment cette monnaie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

M. DE VERTEUIL. — Te souviens-tu que lorsque nous entrâmes hier dans une boutique, pour t'acheter des gants, et que nous en demandâmes le prix, la marchande nous dit : Je les vends vingt-quatre sous, messieurs; c'est un prix fait comme celui des petits pâtés?

ADRIEN. — Oui, mon papa, je me le rappelle.

M. DE VERTEUIL. — Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre sous est le signe représentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur et de la même qualité que les tiens, puisque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre sous?

ADRIEN. — Oui, mon papa, je conçois à présent. De la même manière, un gros sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté.

M. DE VERTEUIL. — A merveille, mon fils. Tu peux déjà voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnaie. Car supposons qu'un pâtissier voulût avoir des gants pour un de ses fils qui serait de ta taille, et qu'il ne voulût pas débourser d'argent, il pourrait aller chez la gantière, et lui dire : J'ai besoin pour mon fils d'une paire de gants de vingt-quatre sous; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un sou que je vous apporte? Il ne serait plus question que de savoir si la gantière est assez friande de petits pâtés pour accepter cet échange; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé par le moyen du signe représentatif de leur valeur, il ne pourrait y avoir de difficulté sur ce point.

ADRIEN. — Oui, cela est vrai, mon papa. C'est comme si le pâtissier avait dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés, et je vous acheterai une paire de gants. Cela est convenu, n'est-ce pas? Or, maintenant....

M. DE VERTEUIL.—A merveille, Adrien, poursuis.

ADRIEN. — En achetant mes vingt-quatre petits pâtés, qui coûtent un sou la pièce, vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre sous; en achetant vos gants, qui sont du même prix, il faudrait que je vous rendisse votre pièce : il n'est donc pas nécessaire de mettre la main à la poche. Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

M. DE VERTEUIL. — C'est on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par-là que la monnaie est le signe représentatif de la valeur de toutes choses.

ADRIEN. — Il n'est rien de si clair. Mais, mon papa, quels sont les autres avantages de l'invention de la monnaie?

M. DE VERTEUIL. — Je vais te les dire, mon fils. Si j'avais besoin d'une mesure de blé, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnaie, alors, comme nous le disions au commencement de cet entretien, je serais d'abord obligé de voir parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurais de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent; il me faudrait ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une personne à qui le troc pût convenir, et enfin m'accorder avec elle sur les conditions de l'échange; ce qui entraîne, comme tu en es convenu, beaucoup d'embarras et de difficultés.

ADRIEN. — Il est vrai.

M. DE VERTEUIL. — Mais, depuis l'invention de la monnaie, je n'ai plus besoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop, et que j'aurais proposés en échange; avec cet argent je suis sûr d'avoir, quand je le voudrai, les choses que je désire, parce que les marchands de blé, de vin ou de laine, aimeront mieux, par la même raison, avoir de l'argent, que tout ce que j'aurais pu leur proposer en troc, parce qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai, toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

ADRIEN. — Cela me paraît clair.

M. DE VERTEUIL. — C'est aussi par une suite de l'invention de la monnaie, qu'il s'est établi, dans toutes les villes et dans tous les villages, des magasins et des boutiques où l'on peut trouver, pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on désire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller acheter du blé chez le laboureur, du vin chez le vigneron, et de la laine chez le berger. Je trouve ici, à ma porte, des marchands qui ont une grande provision de blé, de vin et de laine, et qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, et de la qualité que je les désire.

ADRIEN. — Mais, dites-moi, je vous prie, comment les marchands gagnent-ils à cela? Je conçois sans peine que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre le blé qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie; mais les marchands qui vendent du blé, du vin et de la laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes?

M. DE VERTEUIL. — Non, sans doute; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit; car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leur magasin, et de l'embarras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs mains pour gagner de quoi vivre; et c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente qu'ils peuvent soutenir les dépenses de leur maison et élever leurs enfans.

ADRIEN. — Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne, acheter le blé, le vin et la laine dont j'ai besoin pour mon usage,

comme le marchand va les acheter pour les revendre?

M. DE VERTEUIL. — Oui, vraiment, rien ne t'en empêche.

ADRIEN. — Alors je n'aurai plus besoin de passer par ses mains; et j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les paierai pas plus que lui.

M. DE VERTEUIL. — Oh! voilà où je t'arrête.

ADRIEN. — Et comment, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL. — Tu dois nécessairement les payer plus cher, car les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes, achètent en gros au paysan son blé, son vin et la dépouille de ses troupeaux. Or, le paysan trouve plus d'un avantage à se défaire de tout cela à la fois.

ADRIEN. — Et quels sont ces avantages, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — D'abord, pour son blé, il se délivre de la peine de le remuer de temps en temps dans son grenier, pour empêcher qu'il ne se gâte, et de la crainte de le perdre en tout ou en partie, soit par les vers ou les rats qui le dévorent, soit par les incendies qui arrivent si fréquemment dans les villages; ensuite, pour son vin, il épargne ce qu'il lui en coûterait pour le nourrir dans ses tonneaux, et il n'a plus à craindre d'essuyer une grosse perte, si le vin venait à tourner ou à s'aigrir : enfin, pour ses laines, il n'a plus à les battre et à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

ADRIEN. — Vraiment, voilà bien des peines et des inquiétudes de moins.

M. DE VERTEUIL. — Toutes ces considérations l'engagent à vendre ces denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à la fois, et à les leur céder à beaucoup meilleur marché qu'il ne le ferait à toi ou à d'autres qui iraient les lui acheter en détail, d'autant mieux que, touchant à la fois une assez forte somme, il voit mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

ADRIEN. — Oui, en effet, ces raisons me paraissent fort bonnes.

M. DE VERTEUIL. — Ce n'est pas tout encore. Quand le paysan te vendrait en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc aux marchands, tu perdrais encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez ceux-ci.

ADRIEN. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL. — C'est qu'il faudrait te détourner de tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, et ainsi perdre un temps qui peut être précieux, et dépenser de l'argent à louer des chevaux et une voiture; en sorte que, tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le marchand, et de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le désires, les choses dont tu as besoin, et de pouvoir faire ton choix pour le prix et pour la qualité.

ADRIEN. — Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

M. DE VERTEUIL. — Ce que je t'ai dit du blé, du vin et de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers : en sorte qu'il n'est rien, dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer dès que l'on en a besoin.

ADRIEN. — Voilà qui est fort commode; mais les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent?

M. DE VERTEUIL. — Non, mon ami; il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets : ainsi donc, si l'un d'eux voulait faire sur

sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneraient de son magasin, pour aller dans un autre où l'on se contenterait d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur que l'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'aurait bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.

RICHESSES, CAPITAL, INTÉRÊTS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL. — Je t'ai parlé plus d'une fois, Adrien, de gens qui ont de grandes richesses, et qui possèdent de grands biens. Je vais te dire maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses, et comment on parvient à les acquérir. Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, et le jardinier ses arbres et son potager; l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des herbages, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres travaillent aussi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les orfévres, les serruriers, et ceux qui font de la toile ou des étoffes de laine, de coton et de soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail.

ADRIEN. — Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas?

M. DE VERTEUIL. — Oui, mon fils. Ceux qui dépensent chaque jour ce qu'il gagnent par leur travail, sont obligés de travailler sans cesse, et ne deviennent, autant que cela dure, ni plus riches, ni plus pauvres; mais ceux qui sont actifs, industrieux, économes, et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier, ramassent l'argent qu'ils épargnent, pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

ADRIEN. — Et comment font-ils, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Ils s'y prennent de différentes manières.

ADRIEN. — Oh! voyons-en une, je vous prie.

M. DE VERTEUIL. — Supposons, par exemple, qu'un homme qui fait de la toile, gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies, il va chercher un garçon qui sache son métier, et qui veuille travailler auprès de lui, et il lui dit: Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine; mais, à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et je pourrai la vendre à mon profit.

ADRIEN. — Oh! oui, mon papa, je comprends. C'est comme vous m'avez dit autrefois, que vous avez fait avec Louis le jardinier, pour l'entretien de votre jardin.

M. DE VERTEUIL. — C'est exactement la même chose, mon fils. Lorsque la convention est acceptée, cet homme, que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille sous ses ordres, lui donne de la toile à faire, et la revend ensuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est son gain. Ainsi il gagne de l'argent, non-seulement avec la toile qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que son garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus, et ainsi il amasse encore plus d'argent qu'il ne faisait auparavant.

ADRIEN. — Oui, mon papa, cela est clair; mais cet argent, qu'en fait-il?

M. DE VERTEUIL. — S'il n'a pas une manière plus avantageuse de l'employer, il s'en sert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, et pour gagner ainsi encore plus d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour son compte, et par conséquent plus il s'enrichit.

ADRIEN. — Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneraient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne?

M. DE VERTEUIL. — Oui, sans doute, mon fils, puisque le maitre a la plus grande partie du produit de leur travail; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

ADRIEN. — Et pourquoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier et des outils; il faut encore prendre à loyer une maison, et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent, et par conséquent ils sont hors d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent faire ces dépenses: et c'est ceux-ci qui ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

ADRIEN. — Les pauvres gens, que je les plains!

M. DE VERTEUIL. — Et moi aussi, mon fils. Mais il ont au moins l'espérance de parvenir, par leur économie, à se faire à leur tour un petit établissement?

ADRIEN. — Il est vrai, puisque les maîtres ont commencé comme eux.

M. DE VERTEUIL. — Ce que je t'ai dit du tisserand, tu sens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans, quel que soit leur métier. Le second moyen de gagner de l'argent est le commerce que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple, on commence par acheter quelques marchandises, que l'on revend avec un peu de profit.

ADRIEN. — Oui, mon papa; comme ces petits marchands qui courent les rues

M. DE VERTEUIL. — Eh bien, mon fils, lorsqu'un de ces petits marchands dont tu parles gagne chaque jour assez pour n'avoir pas besoin de l'employer en entier à sa subsistance et à son entretien, il emploie le surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant, et alors il fait d'autant plus de profit qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu à peu son commerce, plus il va, plus il s'enrichit; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus à la fin les plus riches particuliers de leur pays.

ADRIEN. — Mais, mon papa, lorsqu'ils sont devenus riches, que font-ils de cet argent? le dépensent-ils?

M. DE VERTEUIL. — Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenses, lorsqu'ils sont riches, qu'ils n'en faisaient lorsqu'ils étaient pauvres, mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les

terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne sauraient en dépenser en vivant avec la plus grande aisance.

ADRIEN. — Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de le garder dans leurs coffres?

M. DE VERTEUIL. — Dans leurs coffres! il ne leur rapporterait rien; ils ne l'y gardent qu'en attendant l'occasion de s'en servir avec avantage, en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

ADRIEN. — Et comment le placent-ils?

M. DE VERTEUIL. — Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple, ils achètent la maison où ils demeurent, ou d'autres maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an; et cette somme accroît encore leurs richesses, s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas acheter de maison, ou qu'ils en possèdent assez, ils achètent des pièces de terre. Ils les font cultiver à leur profit, ou, s'ils veulent s'épargner ce soin, ils ne manquent pas de fermiers qui les prennent en ferme, moyennant une certaine somme qu'ils leur paient par an.

ADRIEN. — Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme?

M. DE VERTEUIL. — Pour les cultiver et y faire venir du blé ou bien pour y faire nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel que le maître de la terre reçoit grossit ses revenus, et par conséquent sa richesse; et quoiqu'il ait affermé cette terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur, pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

ADRIEN. — Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

ADRIEN. — Mais si, avant ce temps, un second lui en présentait un meilleur prix, est-ce qu'il ne pourrait pas l'accepter?

M. DE VERTEUIL. — Non, sans doute, mon fils. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire en faisant un traité avec le maître de la terre, pour en jouir pendant un certain nombre d'années déterminé, a dû être assuré que pendant tout ce temps il ne serait pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche; et il ne serait pas juste, lorsqu'il aurait fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

ADRIEN. — Oui, vous avez raison, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-temps qu'il en reste possesseur, c'est-à-dire qu'il ne la revend pas à un autre, sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paie.

ADRIEN. — Oui; mais si son fermier ne le paie pas?

M. DE VERTEUIL. — Il se garde bien d'y manquer; car, en ce cas, il serait exposé à voir vendre tous ses meubles et tous ses outils, au profit du maître de la terre, et même à voir casser son bail.

ADRIEN. — Oh! je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

M. DE VERTEUIL. — Il est encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, en

sorte qu'il rapporte un certain profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut étendre davantage son commerce ou ses fabriques, et que l'on n'a pas assez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si une telle personne vient à savoir que moi, par exemple, j'ai une certaine somme oisive dans mes coffres, elle vient me trouver, et me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour tel nombre d'années (cinq ans, si tu veux), je vous donnerai chaque année cinquante écus, et au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je consens à cette proposition, parce que la personne me paraît honnête et en état de me payer, je lui compte la somme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour lesquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, et de me rendre mes mille écus en entier au bout de cinq ans. Elle met sa signature au bas de ce papier; et c'est ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La somme que je lui prête s'appelle *capital*, et les cinquante écus qu'elle me donne chaque année, s'appellent *rente* ou *intérêts*.

ADRIEN. — Il me semble, mon papa, que cette personne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

M. DE VERTEUIL. — Pourquoi le penses-tu, mon fils? c'est sans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, et que, pour cette somme, elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, et qu'au bout de cinq années, elle n'en est pas moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers.

ADRIEN. — Oui, vraiment; n'est-ce pas une duperie de sa part?

M. DE VERTEUIL. — Non, pas autant que tu pourrais l'imaginer. Elle y gagne plus que moi, peut-être.

ADRIEN. — Et comment cela, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — C'est qu'elle n'emprunte ces mille écus que pour les employer d'une manière qui lui rapporte, tous les ans, au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète, par exemple, pour cette somme, une pièce de terre, qu'elle trouve à affermer soixante écus, tu vois déjà que c'est dix écus qu'elle gagne; mais si elle met ces mille écus dans son commerce ou dans ses fabriques, elle peut aisément gagner beaucoup davantage, lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle, mais souvent, au contraire, un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

ADRIEN. — Mais, mon papa, est-il bien honnête de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit?

M. DE VERTEUIL. — Pourquoi non, mon fils? Nous avons vu l'autre jour que l'argent était le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'achèterais à ce prix. Or, si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète, ne puis-je pas de même affermer, pour ainsi dire, l'argent avec lequel je l'aurais acheté?

ADRIEN. — En effet, l'un vaut l'autre.

M. DE VERTEUIL. — Lors donc qu'une personne désire que je lui prête mes mille écus, dont j'aurais pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auraient rapporté si je les avais employés comme elle; autrement je serais un insensé de me priver, sans aucun dédommagement, d'une somme qui m'aurait rapporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre

personne qui s'en ferait elle-même un revenu.

ADRIEN. — Oh! c'est clair.

M. DE VERTEUIL. — Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail, ou ménagé par mon économie, lorsqu'il s'agit d'obliger un ami, ou de secourir un malheureux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherais de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurais prêté, puisque j'aurais déjà trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir, n'est-il pas raisonnable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent, pour me tenir lieu du gain que j'aurais pu faire moi-même si je l'avais employé?

ADRIEN. — Rien de plus juste, mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent?

M. DE VERTEUIL. — Il en est un autre encore, que je veux te dire; mais pour que tu puisses mieux le comprendre; il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire, surtout pendant ces derniers temps, que l'état est obligé de faire beaucoup de dépenses, et que tous les citoyens, pour fournir à ces dépenses, paient différentes impositions?

ADRIEN. — Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL. — Dans un état bien administré, ces impositions ne s'élèvent qu'à la somme justement nécessaire pour les frais de l'administration, ou seulement à quelque chose de plus, que l'on tient en réserve pour parer à des événemens imprévus.

ADRIEN. — Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Je me bornerai à te citer celui du moment : la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas surpris.

ADRIEN. — Oui, je comprends.

M. DE VERTEUIL. — Mais quand la guerre arrive en effet, alors l'état se trouve avoir besoin de plus d'argent que les impôts n'en rapportent, et il a besoin de très-fortes sommes à la fois. Dans une pareille circonstance, où il n'est pas possible d'établir tout de suite de nouvelles impositions, l'état dit aux citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaisseaux, et pourvoir à tous les besoins de la guerre, alors, sur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépense extraordinaire que la guerre va occasioner, je vous paierai, tous les ans, cinquante francs pour chaque somme de mille livres que vous me prêterez, et cela, jusqu'à ce que les nouveaux impôts et mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la somme que vous m'aurez prêtée.

ADRIEN. — Oui, oui, je conçois à merveille. L'état fait alors comme le particulier dont vous me parliez, et qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller ses affaires.

M. DE VERTEUIL. — C'est justement la même chose. Aussi l'état donne-t-il, de même que ce particulier, des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Aussi, pour chaque somme de mille livres que je prête à l'état, il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la somme de mille livres, et que, pour cette somme, il me paiera à moi, ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit, cinquante livres d'intérêt par an, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

ADRIEN. — Un mot d'explication, mon papa, je vous prie. Vous dites qu'il paiera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui vous aurez cédé

votre droit? je ne comprends pas bien cela.

M. DE VERTEUIL. — Je vais te l'expliquer. Avec le billet d'état que j'ai reçu pour la somme que j'ai prêtée, je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'état, la somme de cinquante livres d'intérêt, pour l'année qui vient de s'écouler; mais je ne puis redemander, lorsque je le veux, le capital de mille livres que j'ai prêté, parce que l'état n'a pas toujours assez d'argent en caisse pour rembourser les sommes qu'il a empruntées, au moment précis où les prêteurs voudraient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on est convenu.

ADRIEN. — Voilà qui est fort incommode, mon papa, de ne pouvoir pas ravoir son argent lorsqu'on en a besoin.

M. DE VERTEUIL. — Cela est vrai, mon fils; mais lorsqu'on a prêté de l'argent jusqu'à une certaine époque, on devrait savoir qu'on n'en serait pas remboursé avant ce temps.

ADRIEN. — Cela ne laisse pas cependant d'être fâcheux; car on pourrait mourir de faim avec son chiffon de papier.

M. DE VERTEUIL. Rassure-toi, mon ami. Il est heureusement une autre manière de ravoir son argent lorsqu'on le désire; ce qui revient au même.

ADRIEN. — Ah! tant mieux. Mais comment donc faire en pareil cas?

M. DE VERTEUIL. — Aussitôt que j'ai besoin des mille livres que j'ai prêtées à l'état, je vais trouver la première personne qui a de l'argent à placer, et je lui dis: Voici une obligation par laquelle l'état reconnaît me devoir la somme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourser les mille livres, et me payer l'intérêt échu jusqu'à ce jour, je vais vous céder l'obligation. De cette manière, vous pourrez, à la fin de chaque année, aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cinquante livres d'intérêt annuel; et lorsque le temps que l'état a pris pour s'acquitter du capital sera arrivé, c'est à vous qu'il le remboursera, puisque je vous transporte mon droit. Cette personne accepte avec plaisir ma proposition, parce qu'elle trouve ainsi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui était oisif dans ses coffres, et que si elle vient à avoir besoin de son argent, elle pourra faire avec une autre personne ce que je viens de faire avec elle. C'est ainsi que les obligations passent de main en main, jusqu'au moment où l'état les rembourse.

ADRIEN. — Rien de plus commode, en effet.

M. DE VERTEUIL. — Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maisons et des obligations dont il retire un revenu annuel, et qui, au lieu de dépenser tout ce revenu, en réserve une partie pour acheter encore d'autres terres, d'autres maisons et d'autres obligations, doit d'année en année devenir plus riche.

ADRIEN. — Cela est clair.

M. DE VERTEUIL. — Sa richesse s'accroît ainsi, quoiqu'il ne travaille pas de ses mains pour gagner de l'argent, quoiqu'il n'établisse pas de fabriques, ou qu'il ne fasse pas de commerce, parce que l'excédant de son revenu sur sa dépense grossit tous les ans son capital, et que son capital, en grossissant, augmente chaque année son revenu.

ADRIEN. — Il n'est rien de si aisé à concevoir.

M. DE VERTEUIL. — La richesse de cet homme s'accroît encore davantage, s'il exerce ses talens en qualité d'avocat ou de notaire, ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens: plus il gagne dans ses fonctions, plus il économise sur ses revenus.

ADRIEN. — Et par conséquent, plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

M. DE VERTEUIL. — Il est vrai. Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenser tout leur revenu, et ceux-là ne deviennent ni plus pauvres, ni plus riches; mais leur fortune reste toujours dans le même état.

ADRIEN. — A la bonne heure.

M. DE VERTEUIL. — D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont, et plus ils deviennent pauvres; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, apres avoir joui de l'aisance dans leurs premières années.

ADRIEN. — Voilà de grands fous, ce me semble.

M. DE VERTEUIL. — Oui, sans doute, mon fils, et ils méritent bien leur sort; mais leurs pauvres enfans, que je les plains! Il aurait bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté?

ADRIEN. — Pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Lorsque les parens viennent à mourir, ils laissent tous les biens qu'ils possèdent à leurs enfans, qui les partagent entre eux; mais lorsque les parens ont dissipé leurs biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que les parens l'étaient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans se livrent au travail le plus pénible, pour avoir de quoi vivre; et cela leur est d'autant plus dur, qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'au lieu d'avoir appris quelque métier pour gagner leur vie, ils ont, au contraire, été nourris dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissaient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seraient d'être nés dans la misère, parce qu'alors du moins ils auraient appris de bonne heure à mener une vie dure et à gagner leur pain.

ADRIEN. — Oui, cela n'est que trop vrai, mon papa; mais lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi?

M. DE VERTEUIL. — Cela n'arrive pas toujours. Si des parens n'ont qu'un seul enfant, cet enfant, en héritant de leurs biens, est lui seul aussi riche que son père et sa mère l'étaient ensemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la succession, et chacun d'eux est alors aussi riche que leur père et leur mère l'étaient séparément; mais s'ils sont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il se trouve, par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart, qu'un cinquième, un huitième, un dixième, ou moins encore, de ce que leurs parens possédaient ensemble. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les enfans de parens très-riches, ne sont pas riches eux-mêmes, lorsque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille; car si le père et la mère avaient ensemble dix mille livres de rente, et qu'ils aient laissé dix enfans, chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour sa portion; ce qui fait, comme tu le vois, une très-grande différence.

ADRIEN. — Et que font alors ces enfans, mon papa?

M. DE VERTEUIL. — Ils cherchent, chacun de son côté, à se faire un état. L'un se retire à la campagne, et vit du produit de ses terres; l'autre établit une manufacture; celui-ci se met dans le commerce; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chacun d'eux travaille à se tirer d'affaire,

et quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étaient leurs parens.

ADRIEN. — Ils doivent avoir bien de la peine. Il aurait bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise pour n'être pas obligé de travailler.

M. DE VERTEUIL. — Ils auraient peut-être gagné à cet arrangement beaucoup moins que tu ne penses. Il y a beaucoup d'hommes qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune pour n'avoir eu besoin de rien faire, et qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons, de leurs terres et de leurs obligations. Il semble, au premier coup d'œil, qu'ils doivent être les personnes les plus heureuses de la terre; mais lorsqu'on y regarde de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes et les plus mécontens de leur état.

ADRIEN. — Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — D'abord, l'oisiveté dans laquelle ils croupissent, les rend lourds et fainéans; ensuite l'usage d'une nourriture friande et délicate affaiblit leur estomac: enfin, comme ils n'ont pas d'occupations fixes et nécessaires, ils ne savent, pendant la plus grande partie du jour, comment employer leur temps, et ils se voient dévorer par l'ennui, ce qui est le plus grand des malheurs.

ADRIEN. — En ce cas-là je les plains.

M. DE VERTEUIL. — On voit, au contraire, que ceux qui sont forcés par la médiocrité de leur fortune de mener une vie simple et frugale, jouissent ordinairement d'une bonne santé; que ceux qui ont un travail journalier qui les occupe, sont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais; et que la pensée d'être utiles aux autres et à eux-mêmes par leurs travaux, leur donne une satisfaction intérieure que les oisifs ne connaissent pas, et dont ils ne peuvent même se former une idée. Tu vois par-là, mon fils, que pour vivre heureux, il s'agit moins d'être riche, que de savoir employer son temps. C'est une observation que je te prie de bien retenir, pour t'assurer toi-même de sa vérité dans tout le cours de ta vie.

ADRIEN. — Oh! oui, mon papa, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL. — Il y a encore une autre chose à remarquer dans ce que nous disions tout-à-l'heure.

ADRIEN. — Et quoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL. — Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il est tout naturel de prévoir que ces enfans seront infiniment moins riches que leurs parens.

ADRIEN. — Oui, en effet; vous venez de me le démontrer.

M. DE VERTEUIL. — Les parens, s'ils sont sages, doivent donc alors se garder avec soin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie aussi aisée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent, au contraire, leur faire prendre l'habitude du travail et de la frugalité: et les enfans, à qui l'on aura eu soin d'inspirer cette réflexion, sentiront d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient nécessaire.

ADRIEN. — Oh! oui, sans doute; m'en voilà convaincu pour ma part.

M. DE VERTEUIL. — Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la mollesse; mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail et à la sobriété sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition, tandis qu'elle ne paraîtra aux autres qu'une situation indigente, dont ils n'auraient pas même le courage de chercher à sortir par l'exercice d'une sage industrie.

ADRIEN. — O les lâches!

M. DE VERTEUIL. — Tu le vois, mon

ami, tout dépend de l'éducation; et c'est pour cela que les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans, parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

ADRIEN. — O mon papa! veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

M. DE VERTEUIL, *en l'embrassant.* — Oui, mon cher Adrien, j'en ferai mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai surtout de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, et à te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que tu auras contracté dès l'enfance, te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité; si elle est sujette à quelques embarras, tu auras la patience et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune; les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre, et tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux, dans quelque état que tu puisses te trouver.

FIN DU LIVRE DE FAMILLE.

BIBLIOTHEQUE DES VILLAGES.

AUX HABITANS DE LA CAMPAGNE.

MES CHERS AMIS,

Tous les hommes répandus sur la surface de la terre ne forment qu'une grande famille, puisque la religion nous dit qu'ils sont nés des mêmes parens. Ainsi, quoiqu'ils soient divisés en plusieurs peuplades, séparées les unes des autres par des montagnes, des déserts ou des mers immenses, ils doivent toujours se souvenir qu'ils ont eu une origine commune, et nourrir entre eux des sentimens de bienveillance et de fraternité. Mais ceux qui vivent dans le même pays se tiennent encore de plus près les uns aux autres, qu'ils ne tiennent à ceux qui vivent dans des pays étrangers. La conformité de leurs lois, de leurs coutumes et de leur langage, les relations continuelles qu'ils ont ensemble, leur réunion dans la même enceinte ou sous le même toit, tout leur fournit un plus grand nombre de moyens de se rendre heureux par des secours mutuels, ce qui est l'objet de toute société qui se forme entre les hommes.

Sans ordre, aucune société ne peut subsister long-temps. Cet ordre est établi par les lois, qui veulent que chacun respecte les droits de tous les autres, et remplisse envers eux tous les devoirs dont il est chargé, comme je vous l'expliquerai dans la suite. Ce n'est que dans cet accord universel, que tous les membres d'une société jouissent des avantages qu'ils ont recherchés en se réunissant. Plus la société est tranquille et heureuse, plus chacun de ceux qui la composent goûte en particulier de repos et de félicité. L'intérêt de chacun, pris séparément, est donc de contribuer, autant qu'il lui est possible, au bien commun, puisqu'en échange de sa contribution personnelle à la félicité publique, il reçoit à la fois sa part de la contribution de tous les autres.

Mon dessein est de vous développer ce grand principe, en vous montrant son application et ses effets dans ce qui se passe au sein d'une famille champêtre bien administrée par la prudence de ses chefs, dans un village heureux par la bonne intelligence de ses habitans, et enfin dans un vaste empire, qui fleurit par la sagesse et la force des lois.



L'HEUREUX MÉNAGE.

Une jeune famille qui commence à s'élever dans un village, n'est d'abord composée que des parens et des enfans. Les parens sont les chefs de cette petite société. C'est à eux que la loi confie le soin d'y établir le bon ordre, parce qu'ils sont les plus âgés, qu'ils ont le plus d'expérience, et qu'ils ont un plus grand intérêt que tous les autres à la prospérité de leur maison.

Dans une famille bien réglée, les parens doivent commander avec bonté, et les enfans obéir avec soumission. Les parens n'ordonnent rien dont ils ne connaissent l'utilité pour leurs enfans. Ils les accoutument de bonne heure à les aider dans leur travail. N'est-il pas juste qu'ils exigent d'eux quelques secours en retour des soins que ceux-ci leur ont coûtés depuis le berceau? Les plus grands s'empressent déjà de se rendre utiles. Les uns suivent leur père à la charrue, les autres prennent soin des plus petits. Ils les soutiennent par leurs lisières, pour leur apprendre à former leurs premiers pas. Ils les aident à s'habiller et à se déshabiller, pour en épargner la peine à leur mère. Ils leur montrent ensuite à connaître leurs lettres et à épeler, pour qu'ils soient plutôt en état d'aller à l'école. L'aîné des

garçons instruit ses jeunes frères à manier la serpette et le râteau, à bêcher la terre dans leur petit jardin, à se familiariser avec le nom des diverses plantes. L'aînée des filles apprend à ses jeunes sœurs à filer, à coudre, à tricoter, et à prêter leurs petites mains au ménage. Ils s'aiment tous de la plus sincère amitié. La mère voit avec joie cette tendre union de ses enfans ; elle les encourage par ses caresses ; elle se plaît à en rendre un bon témoignage à son mari, lorsqu'il revient de son travail. L'un et l'autre se félicitent de voir les douces vertus qui commencent à éclore dans leur jeune famille. Tous ceux qui la composent leur sont également chers. Il semble à la vérité qu'ils aiment toujours davantage le plus petit ; mais il n'est plus souvent dans leurs bras que parce qu'il est plus faible, et qu'il a plus constamment besoin de leurs secours.

Les parens, malgré leur tendresse, ne se laissent point gouverner par les fantaisies de leurs enfans. Ils remarquent tous leurs défauts, les en avertissent avec douceur, et travaillent à les en corriger. Les enfans reçoivent avec respect leurs instructions, et profitent avec ardeur de leurs sages avis. Ils ne se permettent jamais de trouver rien de mal dans la conduite de leurs parens. Tout ce que les méchans pourraient leur dire à ce sujet, ne fait sur eux aucune impression. Sans doute les parens peuvent avoir quelque faiblesse ; mais de quel droit les enfans oseraient-ils leur en faire un reproche, même au fond de leur cœur ? Tout ne doit-il pas être sacré pour eux dans ceux dont ils tiennent la vie ?

Les parens ne peuvent pas quelquefois suffire avec leurs enfans à tous les travaux que demandent le soin de leur ménage et l'exploitation de leurs terres. Ils ont besoin de prendre des servantes et des valets pour les seconder. Ceux-ci doivent se regarder comme des enfans de la famille où on les appelle, et en considérer les chefs comme de nouveaux parens auxquels ils sont tenus d'obéir.

La famille, dans cet état, ressemble au corps humain. Les parens en sont la tête, les enfans et les serviteurs en sont les membres. Tous les membres de notre corps ont leur place propre et leur destination particulière. Quelques-uns sont plus utiles, mais aucun n'est superflu. Chacun sert aux autres, et aucun ne leur est nuisible. Tous contribuent au bien-être général. Leurs mouvemens s'accordent si bien les uns avec les autres, qu'aussi long-temps que subsiste cette union générale de toutes les actions particulières, le corps se maintient dans la vigueur de sa constitution. Mais aussitôt que cet ordre est troublé dans quelqu'une de ses parties, toutes les autres en souffrent. Leur liaison est relâchée, leur mouvement commun s'embarrasse ; et lorsqu'il vient à s'arrêter, le corps entier est détruit.

Les chefs de famille prudens ne laissent jamais les choses en venir à ce point. Ils tempèrent par leur modération les mouvemens désordonnés ; ils animent par leur activité les mouvemens lâches et paresseux. Ils savent faire succéder le repos à la fatigue, et le plaisir au travail. Ils mesurent les occupations de chacun à ses forces, et ses fonctions à son intelligence. Ils éveillent l'émulation sans exciter la jalousie. Ils distribuent avec justice les reproches et les encouragemens, les récompenses et les peines. Rien n'échappe à leur vigilance. Aucun n'est étranger à leurs affections. Tous ceux qui les servent s'intéressent à leur prospérité, parce qu'ils savent que leurs bons maîtres peuvent leur procurer un heureux établissement, et qu'ils en ont le désir dans le cœur. La considération dont ces chefs jouissent dans leur ménage, leur attire les respects de leurs voisins. Dès qu'ils

ont goûté cette jouissance flatteuse, ils évitent avec un nouveau soin tout ce qui pourrait la troubler. Ils s'affermissent davantage dans leur droiture et dans leur ardeur pour le travail. Leur bonne renommée commence à s'étendre de toutes parts. On les cherche déjà de préférence dans les marchés, parce que l'on est sûr que leurs fruits sont d'une qualité supérieure. On aime mieux traiter avec eux qu'avec les autres dans toutes sortes d'affaires, parce que l'on connaît leur conscience et leur probité. Leurs enfans ont été élevés dans de si bons principes que tous les parens voudraient trouver une bru dans leur maison, ou y faire entrer leurs filles. Un valet qui les quitte pour s'établir, au bout de quelques années d'un service fidèle, est assuré de s'établir avantageusement. Un bon certificat et la caution de ses maîtres, lui procurent les premiers fonds dont il a besoin. L'école dont il sort, garantit ses talens et son honnêteté. C'est à qui lui vendra quelques pièces de terre avec les plus grandes facilités pour le paiement, ou qui lui donnera ses biens à ferme ou à régie, aux conditions les plus favorables. Il n'est embarrassé que de choisir ; et son choix lui réussit, parce qu'il se décide par les conseils de ses sages bienfaiteurs.

On sent combien ceux-ci doivent continuellement éprouver de sentimens agréables. Heureux dans l'intérieur de leur maison par l'aisance dont ils jouissent, par l'amour de leurs enfans, par l'attachement de leurs serviteurs ; heureux au-dehors par la reconnaissance des malheureux qu'ils soutiennent, par l'estime et la bienveillance de tous les gens de bien ; qu'est-ce qui pourrait manquer à leur félicité? Ils voient prospérer de plus en plus leurs affaires, à mesure que la famille s'accroît; ils voient leurs bons exemples fructifier autour d'eux. Ils jouissent du bien qu'ils font eux-mêmes, et de celui que font les autres instruits par leurs leçons. Leurs vertus fondent la réputation de leur village, et y attirent de nouveaux habitans. On les distingue dans toutes les fêtes, on les comble de tous les honneurs. Leurs manières douces et affables désarment l'envie. Les plus méchans n'oseraient chercher à leur nuire de peur de s'attirer l'indignation universelle. Le calme de leur vie et l'innocence de leurs pensées prolongent la durée de leurs beaux jours; une constante activité en bannit l'ennui; la tempérance, enfin, couronne tous ces biens, en y joignant les plus précieux de tous, la force et la santé.

Cependant, par la loi commune de la nature, ces braves gens commencent à prendre un certain âge. Avant de tomber dans la vieillesse, ils voudraient voir leurs enfans heureusement établis. Le fils aîné, nourri de bonne heure dans le travail, entend parfaitement la culture, et s'est formé dans toutes les connaissances nécessaires à son état. Pour le commencer, il a besoin d'une compagne ; il sent combien il lui importe de faire un bon choix. Il a vu, dès son enfance, ses parens vivre si heureux dans leur mariage, il ne voudrait pas être moins heureux dans le sien. Sa mère a jeté depuis long-temps les yeux sur une fille du voisinage, née d'une famille honnête et pourvue de toutes les qualités qu'il peut souhaiter dans sa femme : il l'a déjà distinguée lui-même. Ce qui le touche le plus en elle, c'est sa bonne conduite et sa vertu. Elle lui inspire bientôt la plus vive tendresse; mais ce n'est pas seulement pour les attraits qui brillent dans sa personne, car une maladie peut les flétrir. Elle ne doit pas toujours être jeune ni belle, et il doit l'aimer toujours. Elle a une humeur douce et un caractère gai qui lui promettent le calme et la joie dans l'union de leurs ames : elle est active, intelligente, elle aime l'économie et la propreté,

ce qui lui annonce de l'ordre et de l'aisance dans sa maison : elle n'est enfin ni orgueilleuse, ni intéressée, ni indiscrète, ni médisante, ce qui lui assure la paix avec ses voisins.

Les parens font part de leur projet au bon curé, qu'ils ont soin de consulter dans toutes les affaires essentielles. Cette union, si bien assortie, ne peut manquer de lui plaire. Le jeune couple est fiancé en présence des parens, des alliés et des amis des deux familles. On prend jour pour la célébration publique du mariage. Ce jour venu, tous les conviés accompagnent les fiancés à l'église. Le curé leur fait un discours pour les pénétrer de la sainteté du nœud qu'ils vont former; il leur trace la conduite qu'ils doivent suivre pour vivre toujours satisfaits l'un de l'autre, et remplir en commun tous leurs devoirs. Il leur fait mutuellement promettre, en présence de Dieu et des hommes, un amour pur et constant, une fidélité inviolable, des secours réciproques et un partage égal des peines et des plaisirs de la vie. Cette promesse est confirmée par la jonction des mains et l'échange des anneaux. Le prêtre alors les unit et les présente à l'assemblée, comme un couple dont l'union vient d'être approuvée dans le ciel. Tous les assistans se joignent à ses prières pour attirer les bénédictions de Dieu sur les jeunes époux. Ils sortent ensuite de l'église et se rendent à la maison où le repas de noce les attend. Ce festin est préparé avec tant de sagesse, qu'on a su également éviter une lésine honteuse, et une vaine profusion, si imprudente pour de jeunes gens qui ont tant de besoins en commençant à s'établir. Les convives sont gais sans être emportés dans leur joie. Tout se passe dans l'ordre et la décence. Une danse vive et légère succède au repas. On fait ouvrir le bal aux deux époux; les jeunes filles et les jeunes garçons du village en font ensuite l'ornement, en attendant leur tour d'en faire les honneurs. On n'entend dans l'assemblée ni clameurs bruyantes, ni propos licencieux. Les pauvres du village reçoivent aussi leur part de la fête nuptiale, et mêlent les bénédictions de la reconnaissance aux vœux du sang et de l'amitié. La nuit arrive enfin, chacun se retire en paix, après avoir renouvelé ses complimens aux jeunes époux, et formé les souhaits les plus tendres pour leur prospérité.

Le jeune homme et la jeune femme commencent dès ce jour à prendre possession de leur petit ménage. L'un a reçu de ses parens quelques pièces de terre, l'autre a reçu des siens une certaine somme d'argent. Tous deux sont intelligens, sobres et laborieux, et rien ne manque à leurs besoins. Ils s'aiment d'un amour tendre, et se font chérir et considérer de tous ceux qui les connaissent. Satisfaits de leur état, et reconnaissans envers le Ciel pour ce qu'ils tiennent de sa bonté, ils ne murmurent point des petites contrariétés qui leur arrivent, et n'en sont que plus soumis aux lois éternelles de la Providence.

Pour se plaire de plus en plus l'un à l'autre, chacun honore son beau-père et sa belle-mère comme les auteurs mêmes de ses jours. Ils partagent également entre eux les instans que leur laissent les travaux de leurs terres et le soin de leur maison. Ils se font gloire de prendre conseil de leur expérience pour se gouverner par les principes qui leur ont procuré tant de bonheur. Ils leur amènent leurs enfans pour réjouir leur vieillesse; ils les soignent dans leurs maladies; ils les aident à pourvoir au sort de leurs frères et de leurs sœurs, qui s'établissent comme eux, à la grande satisfaction de ces dignes parens. Plus ils les voient avancer en âge, plus ils redoublent tous à l'envi de soins et d'attentions envers eux. Les vieillards ont quelquefois de l'humeur, et croient

ne devoir pas se contraindre devant leurs enfans. Ceux-ci supportent tout avec patience, en se souvenant de ce que leur enfance a coûté de soins à leurs parens. Ce qu'ils leur doivent de tendresse et de respect, ils le paient comme une dette sacrée. Ils recherchent tout ce qui peut servir à les soulager dans leurs infirmités, et rendre leur vieillesse heureuse autant qu'elle peut l'être. Aussi, quand la mort vient enfin les arracher à leur amour, ils en reçoivent des bénédictions qui montent jusqu'au ciel, et en font descendre dans leur ame l'espérance d'en voir un jour mériter d'aussi justes à leurs enfans.

Le tableau que je viens de vous peindre, mes chers amis, n'est point une chimère. On en trouve de fréquens modèles dans les pays où règnent une liberté sage, de bonnes mœurs et de bonnes lois. Avec le secours de l'instruction la plus simple, chacun peut y connaître ses devoirs, et combien il lui importe de les remplir pour son bonheur, qui tient essentiellement au bonheur des autres.

Nous venons de voir, par exemple, dans la peinture d'un bon ménage, combien chacun a gagné à s'acquitter de ses obligations. Les chefs de cette famille, après avoir joui de toute la félicité que l'on peut goûter sur la terre, ont mis chacun de leurs serviteurs et de leurs enfans en état d'en goûter une pareille à leur tour, parce qu'ils en ont été bien secondés. Il est aisé de sentir que si tous en particulier n'avaient contribué au bien général de la maison, il n'y aurait eu de bonheur pour personne. Je n'ai pas besoin de vous le prouver par des exemples : il s'en présente chaque jour un assez grand nombre à vos regards. J'avoue que j'ai peine à concevoir comment des leçons si frappantes produisent si peu d'effet. Ce n'est qu'en répétant mille et mille fois aux hommes que leur intérêt est d'être justes, sages et bons, que l'on peut espérer de voir ce principe se graver dans tous les cœurs, éclairer tous les esprits, et régler toutes les actions et tous les sentimens. Que je serais heureux, si mes faibles efforts pouvaient avancer l'époque fortunée de cet empire universel de la raison !

Après vous avoir peint les avantages qui résultent pour une famille de l'union parfaite de tous ses membres, il ne me reste plus qu'à vous faciliter les moyens de faire naître ce bonheur dans la vôtre, en vous indiquant les règles que vous devez suivre dans votre conduite à l'égard de vos enfans et de vos serviteurs. Je les séparerai les unes des autres, pour vous les rendre plus sensibles et plus aisées à retenir.

LES ENFANS.

MES CHERS AMIS,

La plupart des malheurs qui affligent les hommes, comme je vous le ferai voir dans la suite par mille exemples frappans, prennent leur source dans la mauvaise éducation qu'on leur a donnée. Une bonne éducation est donc un des plus grands bienfaits que les hommes puissent recevoir.

On va bientôt établir des écoles dans tous les villages pour instruire vos enfans ; mais il est beaucoup de choses que vous pourrez leur apprendre vous-mêmes, et qui auront un grand effet dans votre bouche, parce que vous pourrez

ur en donner, à chaque instant, l'exemple avec la leçon.

Tous les principes d'une bonne éducation peuvent se renfermer dans la connaissance de ce que nous devons à Dieu, de ce que nous devons aux hommes. Je vais vous exposer les règles que vous aurez à suivre dans les instructions que vous pourrez donner sur ces deux points à vos enfans.

La première idée que vous devez leur faire prendre de Dieu, est celle de sa puissance, parce qu'elle est la plus propre à les frapper. Pour cet effet, ne manquez jamais de leur faire observer tout ce qu'il y a de plus imposant dans le spectacle de la nature, comme la lumière éclatante du soleil dans un beau jour, et la magnificence des cieux dans une belle nuit. Mais dites-leur aussitôt que celui qui a créé ces grandes merveilles, est aussi celui qui a fait naître le blé dont ils se nourrissent, et les fruits qu'ils mangent avec tant de plaisir. Lorsque vous les verrez se réjouir du chant des oiseaux, s'extasier à la vue d'une belle campagne, respirer avec délices le doux parfum des fleurs, dites-leur que c'est à Dieu qu'ils doivent ces jouissances. C'est ainsi qu'ils prendront l'habitude de lui rapporter toutes les émotions agréables dont ils seront saisis; et leurs premiers sentimens seront des sentimens d'amour envers le Créateur.

Ne vous abstenez point de leur parler de bonne heure de Dieu, par la crainte qu'ils ne soient pas en état de s'en former une juste idée. Où sont les hommes qui puissent se le représenter dignement dans la maturité même de leur raison? Ce qu'il importe le plus d'en connaître, c'est ce qu'il révèle à tous les regards par les actes de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Ils éclatent chaque jour aux yeux de vos enfans, et leur avide curiosité ne demande qu'à s'en instruire. Profitez de cette ardeur empressée, pour leur rendre sensibles, autant que vous le pourrez, les faveurs infinies que nous lui devons. Il est d'une extrême importance que ces impressions se lient aux premières idées qui se forment dans leur esprit, et aux premiers sentimens qui s'élèvent dans leur cœur. C'est à cet âge heureux, où tous les objets se peignent sous un aspect aimable, et avec toutes les couleurs de la joie et de l'espérance, qu'il convient de faire connaître un Dieu, l'ami des hommes, qui ne les a créés que pour être heureux, en leur rendant l'amour qu'il leur témoigne par ses bienfaits. On peut donner quelque idée du pouvoir filial à celui qui n'a jamais joui du bonheur de voir les auteurs de ses jours; mais en aura-t-il jamais le sentiment, comme celui qui a reçu dans son berceau les caresses de son père et de sa mère, qui a vu son enfance couler entre leurs bras, qui leur doit ses premières paroles, ses premières pensées et ses premiers plaisirs? Ah! qu'il en soit ensuite séparé pendant une longue suite d'années, qu'il ait même le malheur de les perdre à jamais, leur mémoire est gravée pour toujours au fond de son cœur. Dans chaque situation de sa vie, qui lui rappelle quelque circonstance des heureux jours passés auprès de ses parens, leur image chérie vient se retracer vivement à son souvenir. Il entend encore leur voix; il sent encore sur ses lèvres leur bouche caressante; il les appelle dans ses plaisirs, il les appelle dans ses peines; et il craint surtout de troubler par quelque action digne de reproche la paix dont ils jouissent dans leur tombeau.

C'est ainsi que si vous savez de bonne heure présenter Dieu à vos enfans sous l'image d'un père bon et sensible, ils s'accoutumeront à le regarder comme leur guide le plus sûr et leur protecteur le plus puissant. Dans toutes les circon-

stances difficiles de leur vie, ils le consulteront devant leur conscience, avec le même empressement que l'on va consulter un ami de cœur. Ils lui adresseront leurs prières dans l'affliction; ils feront monter vers lui dans la prospérité les vives actions de graces d'une ame reconnaissante. Si les passions les entraînent quelque fois hors du sentier de la vertu, ils ne tarderont pas à ouvrir l'oreille à cette voix céleste qui les y rappelle. La crainte de trouver Dieu inflexible, n'étouffera point en eux le désir de se rejeter dans ses bras. Sans doute il est offensé de la mauvaise conduite des hommes; mais un père n'est-il pas aussi offensé de la mauvaise conduite de ses enfans? et cesse-t-il pour cela de les chérir? Ils ne se formeront donc pas des idées effrayantes de Dieu, comme un enfant ne s'effraie point de son père, parce qu'il le punit de ses fautes. Ils regarderont même les rigueurs passagères de sa justice comme de nouvelles preuves de son amour.

Un autre avantage des douces impressions de la bonté divine, que vous aurez fait prendre à vos enfans, c'est qu'elles sont les plus propres à les conduire au bonheur par l'exercice de la bienfaisance et de toutes les vertus. En rendant grace à Dieu chaque jour des bienfaits qu'il répand sur les hommes, il est tout naturel qu'ils attachent un grand prix à cette bonté, et qu'ils brûlent aussi de l'imiter envers leurs semblables. Ce sentiment ne peut éclore et se développer dans leurs ames, sans les rendre heureux. Il est un si grand charme attaché à toutes les inclinations généreuses! Le plaisir de les satisfaire s'accroît par l'idée d'en être plus agréable aux yeux de la Divinité. La vertu consacrée par la religion, devient à l'épreuve de tout par cette alliance. Elle sait résister à l'injustice des hommes, et même à leur ingratitude.

Dieu qui est l'ami de la vertu, est aussi l'ennemi du vice. Il est bien vrai qu'i punit les méchans de leur désobéissanc à ses lois; mais ne vous hâtez point d menacer vos enfans de sa colère. L'idé de la Divinité, représentée sous un appa reil vengeur, ne peut produire que d fâcheuses impressions sur un enfant. Ell n'est propre qu'à faire naître une vile su perstition dans un esprit faible, ou un révolte criminelle dans un esprit auda cieux. Je frémis encore du funeste égare ment où je l'ai vu entraîner, il y a quel ques années, un jeune habitant de l campagne. Accoutumé à entendre nom mer tour à tour l'être suprême le Dieu bon et le Dieu terrible, il se méprenai sur ces différens attributs de la justic divine, pour lui prêter l'injustice de se passions. Il se croyait le triste objet d son indifférence et de sa haine, tandi qu'il regardait les habitans des ville comme les objets de sa tendresse et de ses soins (1). Devenu insensible aux marque d'amour que le Créateur fait éclater s indistinctement envers toutes ses créa tures, la magnificence de ses œuvres, l'ordre de l'univers, la fécondité de l nature, tout cela ne lui paraissait établ que pour les riches et les puissans de l terre. S'il participait comme eux à ces bienfaits, il croyait n'en user qu'à l'om bre de leurs jouissances. Il comparait sa misère avec leurs richesses, ses peine avec leurs plaisirs, ses rudes travaux avec leur molle oisiveté. Il ne voyait plus e Dieu qu'un père injuste et barbare, qu déshéritait la plus grande partie de se enfans pour l'intérêt de quelques favoris. Tantôt il éclatait contre lui en blasphè mes, tantôt il se prostituait à toutes le bassesses par lesquelles il imaginait dés armer sa rigueur. Accablé du présent,

(1) J'espère, mes chers amis, vous faire con venir vous-mêmes, dans la suite de cet ou vrage, combien cette idée est injuste et fausse.

tourmenté de l'avenir, son esprit était la proie des plus incroyables superstitions. Il recevait avec avidité toutes les craintes et toutes les espérances. Il passait sans cesse de l'agitation la plus violente au plus stupide abattement, et il maudissait la vie en s'épouvantant de la mort, qu'il se donna bientôt dans un accès de désespoir.

Ah! lorsque mon esprit ne peut se délivrer de cette horrible image, pardonnez, mes amis, si j'en reviens encore à vous conjurer avec les instances les plus vives, de ne jamais effaroucher vos enfans des terreurs d'un Dieu courroucé. C'est en se formant une fausse idée de ses vengeances, que les hommes ont eu l'impiété d'oser se charger pour lui de les remplir, en tourmentant leurs frères. Si je vous disais tous les maux affreux que cette erreur fatale a répandus sur la terre! Dès que l'on prête à Dieu des sentimens de cruauté, qui peut arrêter les hommes dans leur barbarie? Souvenez-vous toujours que c'est pour vous avoir représentés vous-mêmes aux yeux des rois comme naturellement cruels et méchans, qu'on leur a fait croire que vous ne pouviez être gouvernés que par le despotisme le plus intolérable. Montrez-vous dignes de la liberté par les sentimens qui doivent honorer les hommes. Périsse à jamais l'exécrable fanatisme! Faites aimer à vos enfans la religion pour la douceur de ses lois. Qu'ils la préfèrent sans doute à toutes les autres, mais qu'ils pensent aussi que tous les gens de bien sont agréables à l'Être suprême, quelle que soit leur croyance. La religion la plus vraie est celle qui s'accorde avec l'humanité, pour faire régner sur la terre la paix et l'ordre qui nous viennent aussi de Dieu.

Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage sur la religion. Ce soin regarde vos respectables pasteurs, dont le zèle est toujours prêt à vous instruire.

La première chose que vous devez ensuite apprendre à vos enfans sur leurs devoirs envers les hommes, est ce qu'ils vous doivent à vous-mêmes, c'est-à-dire l'amour, le respect et l'obéissance.

Il n'est rien qui paraisse d'abord si étrange dans le monde, que de voir ce grand nombre d'enfans qui n'ont aucune tendresse pour ceux dont ils ont reçu la vie. Mais on cesse bientôt de s'en étonner, lorsqu'on examine la manière dont ces parens agissent envers leurs enfans. On dirait à leur humeur sévère et à leur dureté, qu'ils ont résolu d'étouffer en eux les sentimens les plus doux de la nature. Si vous voulez porter vos enfans à vous chérir jusque dans la vieillesse la plus avancée, traitez-les avec douceur, laissez-leur la liberté de se réjouir devant vous, prenez même part à leurs plaisirs, et ne craignez point de leur montrer votre tendresse. Par ce moyen, vous exciterez leur confiance, ils viendront porter dans votre sein leurs moindres secrets, ils voudront vous associer à toutes leurs joies; et j'ose vous promettre que vous en trouverez une bien vive dans ces épanchemens mutuels de vos affections.

Il est des parens qui réservant tout leur amour pour ceux de leurs enfans qui sont les plus beaux et les plus robustes, ou qui montrent le plus d'esprit et de vivacité, ne regardent qu'avec indifférence ceux qui ont reçu dans leur conformation quelque disgrace de la nature, ou dont l'intelligence est moins étendue, l'imagination plus paresseuse. Pourquoi traiter ainsi ces pauvres enfans? ne sont-ils pas votre sang comme les autres? sont-ils coupables pour avoir été moins bien partagés? ne devez-vous pas au contraire chercher à les dédommager par une pitié généreuse, de ce qui leur manque? vous le devez d'autant plus, que non-seulement eux-mêmes, mais encore leurs frères, leurs sœurs et tous les gens de bien vous

tiendront compte de ce que vous ferez de plus en leur faveur. Cette prédilection dans vos soins ne fera naître aucune jalousie, au lieu que si vos préférences sont fondées sur des motifs contraires, vous exciterez l'envie et la haine contre vos favoris, et vous porterez vous-mêmes la division dans votre famille, où vous deviez entretenir la bonne intelligence et l'attachement.

Je sais qu'il est difficile à des parens vertueux de se défendre d'une inclination plus marquée pour ceux de leurs enfans qui se distinguent par une sage conduite et de bonnes mœurs. S'il est quelque partialité excusable, c'est assurément celle qui tient à des motifs aussi justes; elle doit cependant avoir des bornes, et voici le conseil que je puis vous donner à ce sujet : Si vous voyez que vos témoignages particuliers de considération pour les bons enfans, fassent naître dans les autres le désir de la mériter à leur tour, continuez d'entretenir en eux ce principe d'émulation, surtout en encourageant leurs efforts, et en leur montrant chaque jour plus de tendresse à mesure qu'ils avancent vers le bien, afin de les convaincre que vos préférences pour leurs frères n'étaient qu'une justice rendue à leurs bonnes qualités. Si vous voyez au contraire qu'au lieu de produire un effet aussi heureux, votre prédilection n'excite dans ceux qui n'en sont pas l'objet, que de l'aigreur et de l'animosité, et ne sert qu'à les rendre plus méchans, gardez-vous de laisser éclater plus long-temps à leurs yeux des sentimens qui peuvent achever de les perdre. Redoublez même de soins et d'attention à leur égard; qu'ils ne puissent jamais se croire étrangers à votre affection; montrez-vous toujours prêts à les recevoir au même degré que les autres dans vos bonnes graces. Quelle joie pour vous, si vous parvenez enfin à les en rendre dignes! Si vous ne pouvez y réussir, du moins aurez-vous la consolation d'avoir rempli vos devoirs envers eux, et de les avoir peut-être empêchés de devenir entièrement endurcis pour la vertu.

La plus intime familiarité avec vos enfans ne les détournera point du respect qu'ils vous doivent, tant qu'ils vous verront sans faiblesse dans les marques que vous leur donnez de votre amour. Plus vous leur montrez de complaisance pour leurs désirs innocens, plus il faut vous armer de fermeté pour réprimer leurs désirs injustes. Sans les traiter avec rudesse, il ne faut ménager aucun de leurs défauts. De bonnes paroles peuvent opérer un grand bien; mais votre bon exemple sera toujours la meilleure de vos leçons. En voyant leur père et leur mère vivre ensemble dans une parfaite intelligence, se secourir dans leurs maladies, se consoler dans leurs chagrins, et chercher à se prévenir dans tous leurs vœux, les frères et les sœurs prennent naturellement entre eux les mêmes sentimens. Les actions dont la vue nous frappe tous les jours forment bientôt notre propre conduite; celle de vos enfans sera donc toujours dans vos mains. Rendez-les témoins de votre constance dans les peines, de votre activité pour le travail, de votre piété pour les malheureux, de votre bienveillance envers tous les hommes, de votre indulgence pour leurs faiblesses, de votre droiture dans les affaires, de votre respect pour les lois et pour les bonnes mœurs, vous verrez les mêmes dispositions naître et se fortifier dans leurs jeunes ames, et leur amour pour vous s'accroîtra de la vénération qu'ils porteront à vos vertus.

En exigeant l'obéissance de vos enfans, prenez garde qu'ils ne vous obéissent uniquement, par la crainte de quelque punition ou par l'espoir de quelque récompense. Il faut leur persuader

bonne heure que tout ce que vous ur ordonnez est pour leur propre avan-ge, parce que vous les aimez et que ous savez beaucoup mieux qu'eux-mêmes qui leur convient. Vous ne laisserez isser aucune occasion de les en con-aincre, lorsque la preuve sera de na-re à leur faire une forte impression ; de tte manière, ils s'accoutumeront à vous béir aveuglément, même lorsqu'ils ne erront pas du premier coup d'œil le otif de vos ordres. Cette considération oit vous engager à ne leur en donner ue de justes. Mais alors faites-les exé-iter dans toute leur étendue. Si au bout 'une heure vous retractez ce que vous enez de prescrire, ou si vos enfans, en adressant à leur mère, peuvent espérer 'être dispensés d'obéir, vous les rendrez écessairement indociles et rebelles; et ous serez ensuite injustes envers eux outes les fois que vous les punirez de eur désobéissance, puisque vous les y urez vous-même encouragés.

Ne leur donnez aucun ordre sans le ien expliquer auparavant, et sans vous tre assurés qu'ils le comprennent, pour e leur laisser aucun prétexte d'y manquer.

N'en donnez jamais par pure fantaisie; t lorsqu'ils seront justes, que ni prières, i larmes ne vous les fassent révoquer.

Vos enfans doivent un jour obéir à la oi; donnez-leur l'habitude de cette sou-mission, en leur faisant plier leurs vo-ontés à la vôtre. Mais, je vous le répète, ue votre volonté soit toujours évidem-nent fondée sur la raison : vous leur endrez ainsi la vertu aisée pour le reste le leur vie : car celui qui est instruit à aire céder ses penchans à la raison qu'il econnaît dans les autres, saura un jour ommander à ses passions par sa propre aison.

Après avoir instruit vos enfans de ce u'ils vous doivent, vous les instruirez le ce qu'ils doivent aux autres.

Tous nos devoirs envers les hommes sont compris dans la justice et dans la bienfaisance; et l'exercice de ces deux vertus porte également sur ce seul principe, de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent à nous-mêmes, et de faire pour eux ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.

Cette maxime, qui nous vient de la bouche de Dieu, suffit pour vous guider dans toutes les instructions que vous pourrez donner sur ce point à vos enfans. Ramenez-les toujours à ce principe, pour les rendre juges eux-mêmes de leurs propres actions, comme aussi de la peine ou de la récompense qu'elles méritent.

Ainsi lorsqu'ils vous feront de mauvais rapports de leurs camarades ou de leurs frères et sœurs, qu'ils leur diront des injures, qu'ils leur reprocheront leurs défauts, qu'ils les troubleront dans leurs plaisirs, qu'ils voudront les battre ou leur enlever ce qui leur appartient, demandez-leur s'ils seraient bien aises qu'on en fît autant à leur égard : et pour rendre la chose plus sensible, traitez-les exactement de la même manière qu'ils auront traité les autres. C'est le meilleur moyen de correction que vous puissiez employer.

Engagez-les de même à consoler leurs amis dans leurs peines, à les aider dans leurs travaux, à les secourir dans leurs besoins, à les prévenir même dans leurs désirs; et toutes les fois qu'ils l'auront fait, faites-en autant à leur égard, en leur disant que vous suivez l'exemple qu'ils vous ont donné. S'ils ont refusé de le faire, qu'ils éprouvent de votre part les mêmes refus : il n'est point de leçon d'un usage plus universel, parce qu'elle touche à des sentimens qui sont dans tous les cœurs.

Ne laissez jamais prendre à vos enfans un ton impérieux envers vos domesti-

ques. S'ils ont besoin de quelques-uns de leurs services, qu'ils les leur demandent avec douceur, et qu'ils les en remercient, lorsqu'ils les auront obtenus : il faut surtout leur faire sentir à chaque instant, que loin de pouvoir commander à qui que ce soit, leur faiblesse les met dans la dépendance de tout ce qui les entoure, qu'ils ne peuvent être utiles à personne, et qu'ils ont besoin de tout le monde.

Inspirez-leur de bonne heure des idées de désintéressement et de générosité. Faites-leur partager avec leurs camarades, avec leurs frères et sœurs, les joujoux et les bonbons qu'on leur donne. Conduisez-les même jusqu'à se priver d'une chose qui leur fait plaisir, pour en faire présent à leurs amis. Qu'un témoignage de reconnaissance et d'affection leur paraisse une jouissance au-dessus de toutes celles de leur satisfaction personnelle.

Accoutumez-les enfin à la pratique de la bienfaisance et de l'humanité. Si le mendiant qui se présente à la porte de votre ferme, vous paraît un fainéant indigne de vos secours, ne lui exprimez jamais vos refus et vos reproches par la bouche de vos enfans, quoique vous les rendiez témoins de la leçon que vous donnez à ce malheureux. Il est bon qu'un acte de rigueur, même nécessaire, leur soit étranger. Si ce pauvre au contraire est accablé d'années ou d'infirmités et hors d'état de gagner sa vie, que vos enfans soient chargés de lui porter votre aumône ; mais que ce ne soit pas comme un soin dont vous rejetez la peine sur eux. Il faut au contraire qu'ils le considèrent comme un plaisir dont vous vous privez en leur faveur, et que vous leur refuseriez, si vous étiez mécontens de leur conduite.

N'instruisez pas seulement vos enfans à faire des charités passagères, apprenez-leur à se montrer toujours humains et compatissans. Pour exercer leur sensibilité naissante, faites-leur appliquer le premier exercice de leurs forces à des actions qui les rendent utiles aux hommes et agréables à leurs yeux. Accoutumez-les à des services prévenans, à des complaisances officieuses, à des attentions obligeantes. Lorsque vous serez parvenus par degrés à leur faire éprouver que le spectacle le plus doux sur la terre, est celui d'un de nos semblables dont on vient de remplir le cœur d'un sentiment inespéré de joie, vous pourrez vous regarder vous-mêmes comme de véritables bienfaiteurs des hommes, puisque vous aurez transmis à la génération qui doit vous suivre les sentimens les plus précieux pour leur bonheur.

LES SERVITEURS.

MES CHERS AMIS.

Si vous voulez être bien servis par vos domestiques, vous devez également éviter d'être trop sévères ou trop faibles à leur égard. Par une sévérité excessive, vous remplissez continuellement votre maison de troubles et de querelles, vous vous faites détester de vos gens, et vous en êtes quelquefois abandonnés à la veille d'un labourage ou d'une récolte, à l'instant où vous auriez le plus pressant besoin de leurs secours. Par une molle faiblesse, vous les rendez paresseux, trompeurs et méchans, vous vous exposez à leur mépris, et vous introduisez

dans votre ménage la licence et la déprédation.

Ne donnez jamais vos ordres d'une voix dure, avec un air d'insolence et de dédain ; mais soyez toujours fermes à les faire exécuter. Si vous savez établir une bonne fois l'obéissance, elle se maintiendra toujours.

Votre autorité serait bientôt perdue si vous mettiez la même importance à des vétilles qu'à des choses essentielles. On ne se croirait pas plus coupable de négliger les unes que les autres ; et vos recommandations les plus fortes n'auraient aucun effet dans une grande occasion.

Si vous avez à faire des reproches ou des peines à infliger, que ce ne soit jamais dans l'accès de la colère. Laissez-en toujours passer la première chaleur. Examinez alors de sang-froid jusqu'où doivent aller vos réprimandes et vos punitions. C'est le moyen de leur donner un caractère de justice qui les fasse respecter.

Aussitôt que vous remarquerez quelque relâchement dans le zèle de vos serviteurs, que vous entendrez circuler sourdement parmi eux quelques murmures, que vous verrez se former un esprit de résistance et d'indocilité, hâtez-vous de porter remède à ce mal naissant. Le moindre délai pourrait le rendre infiniment plus grave. Vous êtes obligés, pour le bien de ceux qui vous sont soumis, autant que pour le vôtre, de les ramener a leur devoir. Mais, je vous le répète, que ce ne soit jamais par des reproches violens, et encore moins par des coups. Faites-leur des représentations fortes, mais d'une voix tranquille. Qu'elles paraissent venir d'une ame pleine de justice et de fermeté. Cette modération vous sera encore plus nécessaire, lorsque les fautes que vous aurez à reprendre ne viendront pas d'un vice habituel, mais que vous aurez raison de croire qu'elles sont l'effet de la faiblesse, de l'ignorance et de la légèreté.

En vous recommandant la douceur envers vos domestiques, je n'ai pas prétendu vous mettre dans leur dépendance. Pour n'être pas tyran, je ne veux pas que vous soyez esclaves. Vous êtes maîtres dans votre maison, et c'est votre loi qui doit y être suivie. Gardez-vous donc bien de vous laisser dominer par vos gens, et, pour cet effet, sachez régner sur vous-mêmes.

Si vous vous abandonnez à l'ivrognerie, est-ce dans les fumées du vin que vous pourrez gouverner votre ferme et faire valoir votre autorité? N'êtes-vous pas alors à la merci de vos gens, qui sont même quelquefois obligés d'user envers vous de contrainte, soit pour vous tirer du cabaret et vous ramener chez vous, soit pour vous empêcher de commettre mille extravagances auxquelles vous voudriez vous livrer dans l'absence de votre raison ? Quel empire conserverez-vous sur eux, après avoir excité leur dérision et leur mépris?

Si le mari et la femme ne vivent pas bien ensemble, s'ils se plaisent à se contrarier, saura-t-on à qui des deux il faut obéir ?

Si vous êtes susceptibles d'orgueil et de vanité, que ne fera-t-on pas de vous avec des louanges et des flatteries ?

Si vous êtes assez insoucians pour ne pas voir les désordres qui se passent sous vos yeux, ou assez pusillanimes pour ne pas oser les réprimer, jusques à quel point ne se jouera-t-on pas de votre indolence et de votre lâcheté?

Si c'est le caprice qui dicte vos commandemens, comment les rendrez-vous respectables? S'ils sont dictés par l'injustice, comment les empêcherez-vous de paraître révoltans?

Si, négligeant le soin de voir tout de vos propres yeux, vous vous en rappor-

tez à la vigilance des autres, ne dépendrez-vous pas de leur opinion, et ne serez-vous pas ainsi réduits à ne vouloir rien que par leur volonté?

Si vous leur laissez le moyen de vous tromper à votre insu, ne leur inspirez-vous pas la tentation, et ne les forcez-vous pas en quelque manière d'y succomber?

Voilà comment les fermes les mieux établies sont bientôt ruinées, et comment on tombe d'une douce aisance dans la pauvreté la plus affreuse.

Par les engagemens que vous avez contractés envers vos serviteurs, vous devez leur payer exactement les gages dont vous êtes convenus, leur donner une nourriture saine et abondante, mesurer les travaux à leurs forces, et ne pas leur en imposer qui soient de nature à détruire leur santé. C'est à la rigueur tout ce que les lois humaines vous ordonnent. Mais la conscience et l'humanité vous prescrivent d'autres obligations qui ne sont pas moins sacrées. Vous payez vos gens, à la vérité, pour les services qu'ils vous rendent; mais ces services sont pénibles, et vous en retirez le plus grand profit. Cherchez donc à les leur adoucir, en leur témoignant que vous êtes sensibles à leur zèle; donnez-leur de justes louanges lorsqu'ils les auront méritées. Ne négligez pas aussi de leur faire de temps en temps de petits cadeaux pour les récompenser de leur ardeur, ou les animer à de plus grands efforts.

Ce que vous devez considérer comme un premier devoir, dont vous n'êtes pas moins tenus envers eux qu'envers vos enfans, c'est de leur donner l'exemple d'une conduite raisonnable et de bonnes mœurs. De quel front pourrez-vous exiger qu'ils soient sobres et laborieux, s'ils vous voient plongés dans la débauche et esclaves de la paresse? Est-ce dans le découragement où vous auront jetés quelques légers revers, que vous leur demanderez de la constance pour leurs travaux? Seront-ils bien disposés à vivre entre eux en bonne intelligence, lorsque vous reviendrez tout échauffés d'une querelle avec votre voisin? Pourrez-vous enfin leur demander une grande exactitude dans les comptes qu'ils auront à vous rendre, si vous manquez sous leurs yeux à la délicatesse et à la droiture, dans vos entreprises et dans vos traités? Qu'ils vous voient à l'abri de tous les reproches, si vous voulez que les vôtres produisent un bon effet. Ne les épargnez point quand vous les jugerez nécessaires, mais toujours avec la modération que je vous ai recommandée. Gardez-vous surtout d'imiter ces maîtres avides, qui ferment l'œil sur la corruption de leurs gens, parce qu'ils leur trouvent d'ailleurs des talens utiles, et qu'ils craindraient de les voir s'éloigner, s'ils leur montraient un front de censeur. Ne voyez-vous pas que celui qui n'a aucun frein pour le retenir dans la pente du vice, va bientôt devenir un serviteur dangereux? Et par votre indulgence intéressée, ne vous rendez-vous pas complice de sa perversité?

Si vos gens deviennent malades, vous devez leur donner les secours nécessaires, et leur faire administrer tous les remèdes dont ils ont besoin, sans en retenir les frais sur leurs gages, puisque c'est pour votre intérêt qu'ils sont tombés dans ce triste état. Vous devez aussi les garder près de vous, à moins qu'ils ne demandent eux-mêmes à être transportés dans un hôpital. Il serait affreux d'envoyer un malheureux qui souffre dans un endroit pour lequel il aurait de la répugnance, ou de vous en défaire pour toujours, parce qu'il cesse de vous être utile pour quelque temps. Conservez-lui sa place pendant sa maladie, allez souvent le visiter, envoyez-lui votre femme et vos enfans pour lui donner de petites douceurs et des consolations. Vos bontés, croyez-

moi, ne seront pas perdues. Vous le verrez, aussitôt qu'il sera revenu en santé, reprendre ses travaux avec une ardeur nouvelle, et chercher à vous témoigner sa reconnaissance par un soin plus vigilant pour tous vos intérêts.

Lorsque des affaires importantes, ou des devoirs de famille à remplir, appelleront pour quelques jours l'un de vos gens hors de votre maison, ne lui refusez point le temps, et même, s'il le faut, les avances qui lui seront nécessaires. Un conseil que j'ai à vous donner dans cette occasion, c'est de ne pas répartir sa tâche tout entière sur ceux qui restent, mais de vous charger vous-mêmes d'en remplir une partie. Vous n'exciterez, de cette manière, aucun murmure parmi ses camarades sur la longueur de son absence; et lorsqu'il apprendra, à son retour, que vous vous êtes occupés de sa besogne, et que rien n'est resté pour lui en arrière, graces à vos soins personnels, il en sentira mieux le prix du bienfait que vous lui aurez accordé.

J'ai vu des fermiers assez fiers pour refuser de manger avec leurs valets. Je ne sais s'ils s'en trouvaient plus grands à leurs propres yeux; mais il me semble que tous les gens raisonnables trouveront cet orgueil bien petit. Puisque vos serviteurs sont occupés des mêmes travaux, qu'ils sont confondus pêle-mêle avec vous, avec vos femmes et avec vos enfans, dans vos sillons et dans vos prairies, pourquoi ne s'assiéraient-ils pas à la même table? Pourquoi leur refuseriez-vous de goûter à votre côté ces fruits que vous avez fait naître ensemble? Ne devez-vous jamais les dédommager de l'assujettissement de leur état? Leur subordination n'est-elle pas assez marquée par les ordres qu'ils reçoivent de vous dans tout le cours de la journée? Hélas! c'est bien assez que ces distinctions injurieuses se soient élevées de la corruption des villes: laissez toujours subsister au sein des campagnes un monument précieux de l'égalité primitive des humains dans les beaux jours de leur innocence.

Les valets, surtout ceux qui s'engagent pour la bergerie, entrent quelquefois en service très-jeunes et très-ignorans. Quelques-uns n'ont pu aller à l'école, parce que leurs parens étaient trop pauvres pour les y envoyer. Vous excuserez leur ignorance involontaire, et vous leur donnerez tout le temps de se faire instruire. Tantôt vous engagerez vos enfans à leur faire répéter leurs leçons, tantôt vous les associerez vous-mêmes aux instructions que vous donnerez à votre famille. N'en sont-ils pas devenus en quelque sorte des membres, en entrant si jeunes dans votre maison? et à ce titre, ne seriez-vous pas responsables devant votre conscience, de toutes les suites fâcheuses où leur abrutissement pourrait les entraîner?

Si la mauvaise éducation qu'ils ont reçue leur a fait contracter quelques défauts, vous les reprendrez sans humeur, et vous chercherez à les amener vers le bien. Dans le cas où vos conseils, vos représentations, et même des punitions modérées, n'auraient aucun succès, vous devez renvoyer de votre maison des sujets vicieux; mais vous ne chercherez pas à les perdre entièrement en publiant partout leurs fautes, ce qui leur ferait peut-être perdre pour toujours le désir de les effacer par une meilleure conduite.

Ne souffrez pas que vos enfans les traitent avec rudesse ou avec mépris, et qu'ils vous portent continuellement des plaintes à leur sujet pour la moindre bagatelle. Ayez soin de représenter à ces petits orgueilleux qu'il suffirait peut-être de deux ou trois mauvaises années pour consommer votre ruine, qu'ils seraient alors obligés d'entrer eux-mêmes en service, comme ceux qu'ils maltraitent. De-

mandez-leur ensuite si dans cet état ils seraient bien aises qu'on les traitât avec la même dureté.

En retour des soins que vous avez pour vos serviteurs, vous pouvez sans doute exiger d'eux qu'ils ne négligent aucune de vos affaires, qu'ils veillent sans cesse à ce qu'il ne vous arrive aucun dommage, qu'ils ne se querellent pas entre eux, qu'ils ne tiennent pas de mauvais propos à vos femmes ni à vos enfans, qu'ils prennent le plus grand soin des animaux qui leur sont confiés, qu'ils ne les chargent pas de fardeaux trop pesans, qu'ils ne les excèdent pas de coups ou de fatigue, qu'ils ne manquent jamais de vous prévenir de tous les accidens qui leur seraient arrivés, afin d'y remédier de bonne heure; qu'ils économisent sur leurs gages pour se vêtir décemment, surtout qu'ils n'aillent pas dépenser leur argent au cabaret, qu'ils ne voient pas de mauvaises compagnies, et qu'ils ne courent pas la nuit à la ville pour fréquenter de mauvais lieux. Vous avez le droit d'exiger d'eux toutes ces choses, et ils ne peuvent manquer d'en sentir la justice. Aussi tous ceux qui veulent bien remplir leurs devoirs, éviteront-ils avec soin de mériter les reproches que vous seriez fondés à leur faire, convaincus du tort considérable qu'ils se feraient à eux-mêmes. Il vous sera facile de leur faire sentir que ce n'est que par leur zèle, leur attachement et leur fidélité, qu'ils peuvent vous engager à les servir de tous vos moyens et de tout votre crédit, pour contribuer à leur procurer un bon établissement, et les faire jouir à leur tour du bonheur qu'ils vous auront vu goûter dans votre ménage par votre bonne conduite et par vos vertus.



LE PAYSAN BIENFAITEUR DE SON PAYS.

M. de Solis, dégoûté de bonne heure du séjour de la ville, venait d'acheter une petite maison de campagne, dans laquelle il se proposait de passer des jours paisibles, en les partageant entre l'étude et l'exercice de la bienfaisance. Son caractère, naturellement enclin à la mélancolie, lui faisait aimer les promenades solitaires. Il avait déjà parcouru les environs de sa demeure. Ses pas errans le conduisirent un jour dans une petite vallée dont le seul aspect était bien propre à flatter la disposition de son cœur. Entourée de hautes collines, dont le penchant présentait, dans une agréable variété, des vignobles, des cabanes, des jardins et des bosquets, elle semblait être l'asile du bonheur champêtre.

Les beautés naturelles de ce lieu n'étaient pas encore ce qui portait l'émotion la plus douce dans le cœur de M. de Solis. La vallée, dans toute son étendue, était couverte de chaumières neuves, chacune avec ses terres labourables, son jardin de fleurs et son verger. Les possessions n'étaient séparées que par de simples haies de groseillers, qui semblaient annoncer le prix du terrain, et la confiance mutuelle des habitans. M. de Solis se réjouissait de voir qu'un homme n'eût

pas envahi, pour lui seul, cette plaine délicieuse. Il se plaisait à penser que plusieurs familles pouvaient y trouver les douceurs de l'aisance et du repos. L'abandon avec lequel il se livrait à des pensées si touchantes, ne lui avait pas permis de s'apercevoir que de sombres nuages s'assemblaient sur sa tête. Une pluie, mêlée d'éclairs, l'obligea bientôt à chercher un abri. Il courut frapper à la porte de la première ferme. Une femme très-âgée, mais d'une figure à qui la vieillesse donnait un caractère vénérable, vint lui ouvrir. Elle le reçut avec des manières franches et amicales. Je me réjouis, lui dit-elle, de ce que notre chaumière s'est trouvée la plus proche de vous, quoique je pense bien que nos enfans vous auraient fait un aussi bon accueil. Puisque l'orage vous a surpris au milieu de la plaine, vous ne pouviez guère aborder que chez quelqu'un de la famille. Mais je vois que vous êtes tout essoufflé. Remettez-vous, je vais vous faire un bon feu pour sécher vos habits.

Pendant qu'elle allumait son fagot, M. de Solis observait avec attention l'intérieur de la chaumière. Il y voyait régner un ordre et un air de richesse qui lui firent plaisir. Il avait compris, par les paroles de la bonne femme, qu'une grande partie des habitations de la plaine était occupée par ses enfans. Sa curiosité en prit un nouvel intérêt. Il se disposait à la satisfaire par ses questions, lorsqu'il entendit de la pièce voisine une voix qui disait : Ma femme, as-tu bien soin du voyageur ? — Oui, oui, mon ami, sois tranquille, lui répondit-elle.

— C'est donc votre mari qui vous parle ? lui dit M. de Solis.

— Oui, monsieur, il est là dans cette chambre.

— Me permettez-vous de lui rendre ma visite ?

— Bien volontiers, monsieur, vous ne serez peut-être pas fâchés l'un et l'autre de vous connaître. Entrez, entrez.

M. de Solis, en entrant, aperçut un vieillard couché sur un lit dont la couverture était de la plus grande propreté. Il avait la tête nue; ses cheveux, blancs comme la neige, descendaient sur ses épaules. Sa physionomie, respectée par le temps, exprimait le calme et la bonté de son ame. Le sourire était sur ses lèvres, et un reste de flamme étincelait encore dans ses yeux. M. de Solis, attiré par un extérieur si prévenant, s'approcha de lui.

M. DE SOLIS. — Qu'avez-vous, bon vieillard ? êtes-vous malade ?

LE VIEILLARD. — Non, monsieur, graces au ciel, je ne le suis pas; mais quand on a quatre-vingts ans sur la tête, on ne peut jamais dire qu'on se porte bien, même avec de la santé. Il n'y a pourtant pas long-temps que j'ai quitté le travail; et si ce n'était la crainte d'affliger mes enfans..... mais ils ne veulent pas que je laboure davantage.

M. DE SOLIS. — Ils ont raison. Vous devez avoir acheté bien cher le repos?

LE VIEILLARD. — Sans me vanter, je crois l'avoir assez gagné. Combien j'ai lié de gerbes dans tout le cours de ma vie! Combien de vignes j'ai vendangées! J'ai terriblement tourmenté mon pauvre corps. Eh bien! au milieu de tant de fatigues, j'ai toujours eu le front serein et le cœur joyeux; et c'est ainsi que je veux couler doucement le petit reste de jours que j'ai encore à vivre.

M. DE SOLIS. — Mais après une vie si laborieuse, comment pouvez-vous passer une journée entière sur votre lit sans vous ennuyer?

LE VIEILLARD. — M'ennuyer? vraiment j'ai bien autre chose à faire. Il n'y a que mes membres en repos, ma tête va toujours son train. Ce n'est pas avec dix enfans, et cinquante petits-fils, ou

arrière-petits-fils dans la pensée, que l'on s'ennuie. Il n'y a pas trop de douze heures par jour pour songer à tant de monde. Chacun me rend compte de sa besogne, de l'état de ses affaires et de sa famille; il faut que je travaille là-dessus. J'en ai toujours quelqu'un à marier; et j'y regarde à deux fois pour le bien pourvoir. S'ils ont tous prospéré, c'est à moi qu'ils le doivent. Il ne s'en est pas établi un seul, que je ne m'en sois occupé un an d'avance. J'ai présentement trois mariages sur le métier, et j'espère qu'ils réussiront comme ceux de leurs pères.

M. DE SOLIS. — Vous êtes donc bien satisfait de votre famille?

LE VIEILLARD. — C'est me gagner le cœur que de m'en faire parler. Allons, ma femme, va nous chercher une goutte de vin vieux. C'est pour m'aider à jaser de nos enfans.

M. DE SOLIS. — En avez-vous beaucoup auprès de vous?

LE VIEILLARD. — Je n'ai que deux de mes petites-filles. Comment loger une armée? Ce n'est pas ma cabane, ce sont mes terres que j'ai voulu agrandir. Dieu merci, j'ai pu donner à chacun un bon quartier, sans me rendre plus pauvre. Il y avait dans le canton des terres en friche. On me les a cédées à bas prix. Je les ai d'abord mises en valeur, et je les ai passées en dot à mes filles. Elles rendent de l'or à présent.

M. DE SOLIS. — Et dans ce grand nombre d'enfans, aucun ne vous a causé de chagrin?

LE VIEILLARD. — Quelquefois, par des maladies; mais j'ai su les guérir avec mon régime, la diète et des simples que je connais. Du reste ils se sont tous bien conduits.

M. DE SOLIS. — C'est qu'apparemment vous leur avez donné de bons exemples?

LE VIEILLARD. — J'ose le dire. Dans ma jeunesse, j'étais fringant comme un autre. Je courais les danses de tout le pays. Mais une fois que j'ai eu prononcé le mot sacré devant l'autel, j'ai laissé là ces enfantillages. Par bonheur, ma femme était belle, bonne et vertueuse. Cela tient un homme en respect. Ensuite sont venus les enfans. Je n'étais pas riche alors; et quand je l'aurais été pour moi, j'avais assez de cœur pour vouloir l'être aussi pour ma race. J'ai accoutumé de bonne heure mes garçons au travail. Je les ai menés aux champs aussitôt qu'ils ont pu marcher. Je faisais asseoir le plus petit sur ma charrue. Les autres allaient en gambandant tout autour. Mes filles m'animaient de leurs chansons en filant leur quenouille. Je leur apprenais à tous à travailler joyeusement, pour manger gaîment leur pain.

M. DE SOLIS. — Et les voyez-vous quelquefois?

LE VIEILLARD. — Si je les vois, monsieur? Quand j'étais plus ingambe, j'allais faire tous les huit jours ma ronde, pour observer si tout se passait bien dans leur ménage. Aujourd'hui que je ne sors plus, c'est leur tour de me rendre visite. Tous les dimanches, après le service, mes filles, mes petites-filles et mes brus m'amènent leurs enfans. Il faudrait me voir au milieu de vingt femmes, parées comme au jour de leurs noces, et belles comme des anges. Tout cela me baise et me caresse. C'est à qui saura le mieux me dorloter. Mais on connaît bien vite qu'elles ne sont coquettes qu'avec moi. Tous leurs enfans ont un air de famille qui me ravit. J'en ai toujours une douzaine sur les bras ou dans les jambes. C'est un babil que vous prendriez pour un vacarme, mais qui est de la musique à mes oreilles.

M. DE SOLIS. — Je n'ai pas de peine à le concevoir. Ce doit être un moment bien délicieux pour vous.

LE VIEILLARD. — Et pour eux aussi,

je m'en flatte. J'aime qu'on se réjouisse auprès de moi. J'ai derrière ma grange une pièce de gazon tout exprès pour la danse. C'est la dernière terre que j'ai travaillée. J'ouvre le bal en embrassant ma femme; et puis tout le monde se met à sauter autour de nous deux. Ils ont l'attention de danser toujours quelqu'une des contredanses de mon ancien temps. Il me semble alors que la terre me soulève, et que je bondis aussi légèrement que cette jeunesse.

M. DE SOLIS. — Est-ce que vous avez des violons dans le pays?

LE VIEILLARD. — Il n'y a pas de violons à payer chez nous. Mon petit-fils Alexis n'a-t-il pas son flageolet? le petit coquin n'a pas douze ans, et il en joue à mettre en branle tout un village : oh! si je l'avais ici pour vous le faire voir! C'est mon portrait vivant, avec ces rides de moins, et des couleurs vermeilles que je n'ai plus. Aussi, c'est mon Benjamin, le favori de mon cœur. Je vous le dis, parce que vous êtes étranger; je serais bien fâché qu'on en sût rien dans la famille.

M. DE SOLIS. — Mais le reste de la semaine doit vous paraître bien long, quand vous n'avez pas les mêmes plaisirs?

LE VIEILLARD. — Si je n'ai pas ceux-là, j'en ai d'autres. Je n'ai jamais quitté le pays; je le connais comme ma cabane: je connais de même tous les habitans, je les ai vus naître. Ils viennent me consulter sur les défrichemens ou les plantations. On n'a qu'à m'apporter un panier de terre: je la manie, je la goûte, et je dis tout de suite quelle espèce de grain y viendra le mieux. Si c'est de pauvres gens, je leur avance des semailles, qu'ils me rendent à la moisson; je leur fais prêter des journées par ceux à qui j'ai pu rendre quelque service; c'est tout le prix que j'y mets. J'ai vu le temps où chacun ne travaillait que pour soi, et y travaillait mal. Il aurait cru s'enrichir de ruiner son voisin. Je suis venu à bout de leur persuader que plus le pays serait riche, plus chacun le serait en particulier; que les denrées se vendraient mieux, quand ils attireraient de ce côté les marchands par l'abondance et la bonne qualité; que pour y parvenir, il fallait s'entr'aider les uns les autres. Selon que l'année est sèche ou pluvieuse, la récolte de la plaine est plus ou moins hâtive que celle de la colline. Je les accorde ensemble pour commencer par la plus précoce; et tout se fait à son juste point. Aussi demandez au marché des nouvelles de nos grains. On se les arrache de préférence. On vient même quelquefois nous les enlever sur les lieux; et ils se trouvent vendus avant d'être à terre. Au lieu de cela, qu'il y ait dix boisseaux de mauvais blé dans une paroisse, c'en est assez pour décréditer tout le reste.

M. DE SOLIS. — Ces réflexions sont simples. Cependant il est rare de les voir naître dans un village. Comment vous sont-elles venues?

LE VIEILLARD. — Peu à peu, par l'expérience de chaque année; d'ailleurs, il faut vous dire que j'ai été bien secondé. Notre curé est un homme de sens. J'en avais fait une espèce d'évêque par les baptêmes et les mariages dont je l'avais enrichi. Il a fait valoir mes conseils dans ses prônes. M. de Fierville, notre voisin, est venu là-dessus. Il a vu sa terre changée de face. Je lui faisais doubler tous les baux de ses fermiers. Il m'a donné des marques de considération. S'il y avait une expérience nouvelle d'agriculture dans vos gazettes, ils venaient tous deux me consulter. Je la faisais sous leurs yeux. Dès qu'elle m'avait réussi, elle était bientôt répandue. Le paysan suit sa routine, et méprise les découvertes faites dans les livres; mais celles que j'avais approuvées, il n'y avait pas à y contredire. On les suivait, et l'on s'en trouvait mieux. Ma

science, au reste, n'est pas longue. Je la débite tout entière en peu de mots. Rude guerre avec son champ, douce paix avec ses voisins.

M. DE SOLIS. — Sur ces principes, je me figure que vous n'avez pas enrichi le tribunal autant que le presbytère?

LE VIEILLARD, *en souriant*. — Il est vrai. J'ai soufflé bien des procès à la justice. Je serais riche comme un avocat, si j'avais pris seulement douze sous par consultation. Il y a toujours quelques petites querelles dans les villages, pour des partages de terre entre des héritiers. On vient demander mon avis. S'il y a des enfans à marier de part et d'autre, j'ai bientôt arrangé l'affaire. S'il n'y en a pas, ou qu'ils ne puissent se convenir, les parties me prennent sur un brancard, et me portent sur les lieux. Je fais arpenter en ma présence jusqu'au moindre recoin. Je balance la bonne ou mauvaise qualité de chaque partie du terrain, avec sa mesure, et je tâche d'accommoder également tout le monde. Lorsqu'ils se refusent à cet arrangement, je les invite à venir le lendemain chez moi. J'ai d'un excellent vin vieux, qui attendrirait des cœurs de rocher. On le goûte. Sitôt qu'il commence à faire son effet sur mes plaideurs, je leur fais sentir qu'un procès leur coûterait dix fois plus que la chose contestée ne peut valoir; qu'il leur ferait perdre leur temps, leur argent, leur repos et le plaisir de s'aimer. Je leur cite l'exemple de ceux qui, faute de m'en croire, se sont exténués pour engraisser la justice. Avant la fin de la première bouteille, ils ne se regardent plus de travers; la seconde n'est pas à moitié vidée, qu'ils se mettraient au feu l'un pour l'autre. J'y ai dépensé mon vin; mais j'y ai gagné du plaisir pour cette vie, et des espérances pour celle qui vient après.

M. DE SOLIS. — Vous devez être regardé comme un roi dans cette contrée?

LE VIEILLARD. — Écoutez donc, je gouverne de mon lit, comme un autre de son trône. Mais on ne m'aime pas seulement, on me craint aussi. Approchez-vous de cette muraille. Voyez-vous des noms, avec des dates, que j'y ai gravés de la pointe de mon couteau? Les uns sont écrits tout droit pour les bonnes actions, les autres à rebours pour les mauvaises. Comme M. de Fierville et M. le curé daignent quelquefois me rendre visite, et que tout le village afflue dans ma cabane, ce registre fait plus d'effet que celui du greffe, où personne ne s'avise d'aller. Votre nom écrit à rebours est une espèce de flétrissure publique. Tout le monde vous fuit, jusqu'aux enfans. Il faut changer de conduite ou déguerpir. Si vous changez, eh bien, je redresse votre nom, d'abord pour vous faire oublier la honte, et puis pour vous encourager à bien faire. De vingt noms à rebours que j'ai gravés dans toute ma vie, il n'en reste que trois qui serviront long-temps d'exemples. Au contraire, un nom écrit tout droit est un titre d'honneur. On craindrait autant que la mort d'en voir renverser une seule lettre, tant vaut l'avantage d'une bonne réputation.

M. DE SOLIS. — Je conçois que ce moyen, tout simple qu'il est, soit fort puissant. Mais ce que j'admire le plus, c'est le parti que vous savez tirer de votre vin. Il est ordinairement le perturbateur des villages, et vous en faites un ministre de paix.

LE VIEILLARD. — Je lui dois bien cet honneur pour les services qu'il m'a rendus dans ma vieillesse. C'est lui qui, depuis dix ans, renouvelle les forces de mon estomac, et empêche mon sang de se glacer dans mes veines. Je n'en ai jamais bu plus qu'il ne m'en fallait pour apaiser ma soif. Aussi je le trouve à présent plus salutaire. Un demi-verre suffit à me ranimer; il me rajeunit toujours pour une

couple d'heures. Je ne sais si vous vous êtes altéré à m'entendre, mais je le suis un peu à vous parler. Je sens qu'une petite goutte viendrait en ce moment fort à propos. Le cœur me dit que je trinquerais volontiers avec vous. Qu'a donc ma pauvre femme? Elle tarde bien à venir. Ah! c'est que soixante et quinze ans sont encore plus lourds à porter qu'une bouteille. Mais *chut*, je crois l'entendre.

LA FEMME. — Oui, mon homme, me voici, me voici.

LE VIEILLARD, *se relevant sur son lit.* — Allons, Suzette, ma chère Suzette, verse-nous à boire. Vous souriez, monsieur? mais le verre à la main, je lui donne toujours son nom de jeunesse. Je n'ai qu'à la regarder à travers mon verre, elle me semble aussi vermeille qu'autrefois sous l'ormeau. A ta santé, Suzette; à la vôtre, monsieur. (*Ils boivent.*) Eh bien! comment le trouvez-vous?

M. DE SOLIS. — Excellent, je vous assure; j'en ai bu qui pouvait coûter plus cher, mais jamais avec tant de plaisir.

LE VIEILLARD. — C'est qu'il est pur et franc comme nos cœurs. Comment donc, Suzette, tu le ménages? va, mon enfant, il en restera toujours après nous. Que je te voie une petite pointe de gaieté de sa façon. Nous lui en donnions autrefois; il faut qu'il nous en donne aujourd'hui; je le sens déjà qui commence à me ragaillardir. Tiens, je t'aime autant que dans nos premières amours. Monsieur, si vous n'êtes pas marié, vous vous marierez sans doute. Croyez-en mon conseil. Traitez si bien votre femme, que vous puissiez chaque jour penser à celui de la noce: c'est le moyen de ne vous sentir jamais vieillir. Demandez à Suzette. Parle, ma femme, te souviens-tu de la nôtre? comme je serrai tendrement ta main devant l'autel! et quel regard tu me lanças! il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Il n'en est pas sorti. (*En souriant.*) Il est vrai que cela ne date pas de si loin encore; il n'y a que soixante petites années.

LA FEMME. — Ah! elles se sont écoulées bien vite: notre bon temps est passé, mon ami.

LE VIEILLARD. — Comment donc? est-ce que tu n'es pas heureuse? n'as-tu pas de l'aisance, du repos, et la santé de ton âge? Voyons, qu'as-tu à désirer? un peu plus de forces peut-être? Mais vois-tu, Dieu nous a conservé celles du cœur pour sentir la joie d'une longue vie. Quand celles du corps viendront à s'éteindre, le tombeau s'ouvrira doucement pour nous recevoir.

M. DE SOLIS. — Pourquoi vous occuper de tristes pensées dans ce moment de plaisir?

LE VIEILLARD. — Oh! monsieur, je ne crains pas la mort; qu'elle vienne quand elle voudra frapper à ma porte, je la laisserai entrer sans frayeur. Croyez-vous que j'aie oublié que je suis né mortel? Puisque l'on a commencé, il faut bien finir.

M. DE SOLIS. — Vous avez su vous rendre la vie si heureuse! pourrez-vous la quitter sans regret?

LE VIEILLARD. — J'en aurais bien davantage si je l'avais mal employée, si j'avais été paresseux et débauché, si je n'avais pas fait tout le bien qui était en mon pouvoir, si je laissais par ma faute une famille nombreuse dans le vice ou dans le besoin! Au lieu de cette peinture affligeante, j'ai devant les yeux quatre-vingts ans de travaux utiles, des terres défrichées, des amis secourus. Je vois mes fils et mes petits-fils riches, honnêtes et laborieux, unis étroitement ensemble, aimés et considérés de tout le pays. Je laisse à mon fils aîné ma cabane, il y remplira ma place et mes devoirs. Comme chef de la famille, il sera pour ses frères et leurs enfans ce que j'ai été

pour les miens. Il est doux d'emporter cette consolation dans la tombe.

M. DE SOLIS. — Mais vous entendrez leurs gémissemens. Que cette séparation sera douloureuse !

LE VIEILLARD. — Je crois, en effet, qu'ils auront un grand chagrin de me perdre ; mais je saurai l'adoucir. Un paysan connaît mieux qu'un autre la loi de la nature et la force de la nécessité : il voit chaque jour de vieux arbres remplacés par de plus jeunes ; il voit chaque année l'hiver dévorer ce qu'ont produit les autres saisons. Je présenterai ces images à mes enfans, lorsqu'ils seront tous assemblés autour de mon lit de mort. Je leur ferai sentir qu'après m'avoir donné une longue et heureuse vieillesse, Dieu met le comble à ses graces, en me retirant de la vie, avant qu'elle me soit devenue à charge par les douleurs et les infirmités. Je leur dirai que je ne les quitte que pour aller joindre mon père qui me tend les bras de là-haut, et que je ne cesserai jamais de leur tendre les miens, tant que leur race se conservera sur la terre. Voilà ce que je leur répéterai jusqu'à mon dernier souffle. Il faudra bien qu'ils se consolent de ma mort, lorsque je la regarderai moi-même comme un bienfait.

M. DE SOLIS. — Courageux vieillard, d'où vous vient cette fermeté ?

LE VIEILLARD. — D'un cœur innocent; et c'est du ciel qu'elle y est descendue ; de ce ciel que je vais habiter, je l'espère.

M. DE SOLIS. — Vous n'avez donc pas de crainte sur l'avenir ?

LE VIEILLARD. — Aussi long-temps que j'ai pu commettre du mal, j'ai craint le Seigneur : à présent je ne sais plus que l'aimer, et je crois que cette confiance doit lui faire plaisir. O Dieu de bonté, après tant de bénédictions que tu as répandues sur ma tête, oserai-je t'en demander une encore? regarde la compagne que tu m'as donnée pour partager les douceurs et les peines de la vie ; nous avons vieilli tous deux ensemble, accorde-nous de mourir tous deux à la fois. Comment pourrais-je lui survivre ? Ma main tremblante aurait-elle la force de lui fermer la paupière ? De son côté, que deviendrait-elle à son âge, après m'avoir perdu, lorsqu'elle n'entendrait plus ma voix plaintive, lorsqu'elle serait ensevelie comme en un tombeau dans la solitude de cette cabane ? Ne permets pas que la mort sépare deux personnes que rien n'a séparées depuis soixante ans. Accorde-nous cette grace, ô mon Dieu, cette dernière grace ; c'est la seule que tu nous laisses à te demander. Nous ne voulons point reculer notre arrêt : dispose de nous quand tu voudras. Laisse-nous seulement mourir nos mains l'une dans l'autre, et nous présenter ensemble devant toi, pour te rendre compte de notre vie. Tu le sais bien, elle n'en fait qu'une seule, dont chacun de nous deux a porté la moitié. Que nous n'ayons aussi qu'une mort à souffrir !

Le vieillard, qui s'était soulevé sur son lit pour adresser à Dieu ces touchantes paroles, retomba de fatigue en les achevant. M. de Solis effrayé courut chercher sa femme pour le secourir. Elle s'était mise à genoux dans un coin dès le commencement de cette prière : ses bras étaient encore tendus vers le ciel. Il la porta tout éperdue auprès du vieillard, qui les rassura l'un et l'autre par un sourire, et par la vivacité avec laquelle il leur tendit les mains. Cependant M. de Solis jugea qu'il fallait lui laisser prendre du repos, après une émotion si forte pour son âge. Il remercia ces braves gens de leur hospitalité, et sortit en rendant graces au ciel de lui avoir montré tant de vertus sur la terre.

LE BONHEUR DE L'HABITANT DES CAMPAGNES.

M. RANCEY, MATTHIEU.

M. RANCEY. — Eh bien, Matthieu, comment cela va-t-il?

MATTHIEU. — Ah! monsieur, faut-il le demander? cela va toujours mal dans notre état. Le bonheur n'est pas fait pour nous.

M. RANCEY. — Et pour qui donc est-il fait, je vous prie?

MATTHIEU. — C'est bien à vous, messieurs de la ville, de faire cette question!

M. RANCEY. — Vous nous croyez donc plus heureux que vous autres?

MATTHIEU. — Je voudrais vous voir mener un mois seulement notre vie. Vous verriez bientôt ce que vous auriez à vous répondre à vous-même.

M. RANCEY. — J'ai vécu long-temps à la campagne, et je connais l'état du paysan. J'ai vécu de même à la ville, et j'ai eu le temps d'y étudier tous les états. Je puis vous assurer, mon cher Matthieu, qu'un fermier aisé, comme vous l'êtes, n'a rien à envier aux autres conditions.

MATTHIEU. — Je donnerais ma plus belle vache pour en être bien sûr.

M. RANCEY. — Prenez-y garde, Matthieu. Elle court le risque de passer dans mon étable.

MATTHIEU. — Oh! je n'y aurais pas le moindre regret à ce prix, je vous assure. Je croirais encore y gagner.

M. RANCEY. — Eh bien, voyons. Mais promettez-moi avant tout de répondre à mes questions avec pleine franchise. Je vous fais la même promesse de mon côté, et je m'engage de plus à ne point chercher à vous éblouir par de belles paroles. Je ne dirai rien qui ne soit de nature à frapper votre raison.

MATTHIEU. — Voilà ce que je demande, car ce n'est pas à des mots que je me laisse prendre, je vous en avertis.

M. RANCEY. — Tant mieux, mon ami. Commencez d'abord par me dire si ce n'est pas l'idée que vous vous faites que les gens de la ville sont plus heureux que vous, qui vous empêche de goûter votre bonheur?

MATTHIEU. — Cela y nuit un peu, j'en conviens.

M. RANCEY. — Puisque vous vous accusez si franchement de votre faiblesse, il me siérait mal de vous la reprocher. J'aime mieux y entrer un moment avec vous. C'est même de là que je veux partir pour tâcher de vous réconcilier avec votre état, en vous faisant sentir combien les gens de la campagne sont plus près du bonheur que ceux de la ville.

MATTHIEU. — Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez.

M. RANCEY. — Mes preuves sont si complettes, que je puis les faire remonter même au temps qui précéda votre naissance.

MATTHIEU. — Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

M. RANCEY. — Une chose dont vous allez convenir. C'est qu'avant de venir au jour, vous étiez déjà plus heureux que le fils d'un prince ne l'est ordinairement dans une pareille situation.

MATTHIEU. — Expliquez-vous un peu plus clairement, s'il vous plaît.

M. RANCEY. — Volontiers, mon ami. Votre mère, comme la plupart des paysannes, était saine et robuste. Son corps n'était pas à la gêne dans des vêtemens étroits; elle faisait un exercice qui entre

tenait son appétit et ses forces, et l'empêchait de tomber jamais dans l'ennui. Les femmes de la ville, au contraire, d'une santé communément plus délicate, l'affaiblissent encore, pendant leur grossesse, par la molle inaction à laquelle elles s'abandonnent : de là des pâmoisons fréquentes, un dégoût habituel et des bâillemens continus. Ajoutez-y le soin qu'elles prennent de chercher à conserver à leur taille un reste de finesse, en serrant de plus en plus leurs vêtemens, et vous me direz vous-même, si un enfant dans leur sein ne souffre pas de tous ces désavantages, et s'il peut acquérir ces développemens et ces forces qui forment une constitution vigoureuse, et qui ont toujours une si grande influence sur le caractère.

MATTHIEU. — Oui, vous avez raison sur ce point. Les enfans de la campagne sont plus heureux avant de voir le jour. Mais laissez faire ceux de la ville, ils prendront bien leur revanche lorsqu'ils seront une fois au monde.

M. RANCEY. — C'est ce que nous verrons tout-à-l'heure; mais au moins n'est-ce pas dans leurs premières années.

MATTHIEU. — Eh quoi! ces bonnes que l'on met autour d'un enfant pour l'endormir par des chansons, pour le prendre dans leurs bras au moment où il s'éveille, pour l'apaiser aussitôt qu'il pousse des cris, n'est-ce pas pour son bonheur?

M. RANCEY. — C'est là sans doute l'objet qu'on se propose; mais est-il rien de moins propre à le remplir? Vous conviendrez qu'un enfant qui ne s'endort que lorsqu'on chante, qui pleure lorsqu'il n'a personne qui le prenne dans ses bras à son réveil, et qui sait qu'en poussant des cris il verra tout le monde s'empresser à le dorloter, vous conviendrez, dis-je, que cet enfant contracte le besoin de toutes ces attentions superflues; du'un moment d'humeur ou d'oubli de sa bonne le rendront fort à plaindre, sans compter qu'il s'accoutume à devenir exigeant, impérieux, susceptible; ce qui lui prépare bien des chagrins pour le reste de ses jours.

MATTHIEU. — Il est vrai qu'il ne faut pas aux nôtres toutes ces cajoleries.

M. RANCEY. — Reposons-nous sur la tendresse d'une mère pour pourvoir aux véritables besoins de son enfant. Voyez celui qui naît dans la moindre chaumière. S'il est le premier-né de la famille, la joie que sa naissance donne à ses parens réunit sur lui seul leurs soins les plus tendres. S'il a déjà des frères et des sœurs, ce n'est point entre des mains étrangères, c'est dans les bras de ceux qu'il doit chérir toute sa vie qu'il passe ses premiers ans. Loin d'être, comme le petit nombre de ceux de la ville que leurs mères nourrissent, éloigné pendant la plus grande partie de la journée des regards de ses parens, c'est sous leurs yeux qu'il croît sans cesse. Le berceau où il repose est entre leur table et leur lit. Lorsque le travail appelle sa mère dans les champs pendant la belle saison, elle le place à l'ombrage, et le voit d'un œil satisfait jouer dans l'épaisseur de la verdure et promener ses regards sur les objets les plus rians. Est-il jusqu'à cette époque la moindre comparaison à faire pour le bonheur entre les enfans de la campagne et ceux de la ville?

MATTHIEU. — Oui, mais vous les prenez dans un âge où ils ne sont pas en état de le sentir.

M. RANCEY. — C'est-à-dire d'en rendre compte. Mais on voit bien qu'ils le sentent, à leurs mouvemens plus vifs et plus joyeux, comme l'on reconnaît la qualité supérieure du lait dont ils se nourrissent, à leur teint plus vermeil, à leurs bras plus charnus, et à leurs joues plus potelées.

MATTHIEU. — Vous avez eu assez beau jeu jusqu'à présent, mais avançons un peu et nous verrons.

M. RANCEY. — Doucement, s'il vous plaît. Arrêtons-nous encore sur les secondes années de l'enfance. Quel est le sort d'un enfant de la ville, à cet âge? Renfermé dans une chambre pendant la plus grande partie de la journée, il est assujetti à des études, qui serviront un jour, il est vrai, à sa fortune ou à ses plaisirs, mais dont rien ne peut lui faire alors pressentir les agrémens ou l'utilité. Ces premières connaissances sont toujours les plus difficiles à acquérir, et c'est précisément dans le temps où son intelligence est le plus faible qu'il faut qu'il les acquière. Elles sont sèches et rebutantes, et elles lui sont données dans la saison de la gaîté et du plaisir. Aussi, combien de contrainte, de dégoûts et d'ennuis ne lui faut-il pas essuyer!

MATTHIEU. — Je conçois qu'un enfant du village est plus heureux de n'avoir besoin que de suivre son père au jardin, dans les champs, ou dans la forêt, pour y apprendre en plein air son état.

M. RANCEY. — Cela est si vrai, que les plus agréables délassemens que l'on puisse accorder aux enfans de la ville pour les récompenser de leurs études, savoir, d'élever des animaux, de connaître les plantes, de faire naître des fleurs, de gouverner des arbres, de cultiver un jardin, sont précisément l'unique objet des études de l'enfant du village, en sorte que son travail ne consiste que dans ce que l'autre a pour ses plaisirs.

MATTHIEU. — En effet, il n'y a rien à répondre sur ce point. Ah! s'il en était de même sur tous les autres!

M. RANCEY. — Nous allons voir. Nous voici parvenus à ce temps de la vie, où l'instinct de la nature nous sollicite de chercher une compagne. Il faut que l'amour ait des charmes bien plus doux aux champs que dans les villes, puisque ceux qui l'ont pris pour sujet de leurs chants, chez tous les peuples de la terre, ont toujours placé leurs amans dans les vallons et dans les bocages. Mais sans nous arrêter à ces brillantes peintures, comment se font à la ville ces mariages, que l'on y voit si rarement heureux? L'on s'y épouse, parce que les parens jugent que les fortunes et les états s'assortissent, parce que les jeunes gens imaginent qu'il leur suffit d'avoir de part et d'autre quelques agrémens extérieurs pour s'aimer. On n'a guère recherché si les humeurs et les caractères se conviennent. Quelquefois même les deux prétendus ont à peine eu quinze jours pour se voir et pour se connaître. Vous jugez par-là si un bon ménage n'est pas l'effet du hasard.

MATTHIEU. — Et tout cela ne peut-il pas arriver de même parmi nous?

M. RANCEY. — Les mauvais mariages y sont bien moins ordinaires. Les jeunes gens destinés à s'unir se connaissent dès leur plus tendre enfance. Aussitôt qu'ils commencent à former des projets l'un sur l'autre, avec l'aveu de leurs parens, ils s'étudient avec plus de soin, ils s'attachent de bonne heure à faire sympathiser leurs caractères et à se corriger des défauts qui les blessent réciproquement. Leurs petites brouilleries même servent à leur préparer une union plus étroite, en les éclairant sur ce qui se contrarie dans leurs goûts et leurs humeurs. Ces sentimens leur sont inspirés par la nature, dans un temps où l'âge et l'amour rendent tout facile. Moins distraits l'un de l'autre par la liberté d'esprit que leur laisse la nature de leurs travaux, les deux amans s'occupent plus profondément du désir de se plaire; ils trouvent des occasions plus fréquentes de se le témoigner, en se rendant à l'envi mille petits services. Ces dispositions, qu'ils apportent dans leur jeune ménage, se raniment

d'abord par les premiers plaisirs de l'amour, ensuite par la naissance des enfans; il est donc tout naturel qu'elles se tournent bientôt en habitude, et qu'elles s'étendent ainsi sur tout le reste de leur vie.

MATTHIEU. — Je commence à prendre en vous de la confiance; car j'ai senti précisément tout ce que vous venez de décrire, quoique je n'eusse pas su vous l'expliquer aussi bien.

M. RANCEY. — Vous m'accorderez encore que si les sentimens que je viens de peindre forment le bonheur, ce bonheur doit être senti plus constamment dans les campagnes que dans les villes.

MATTHIEU. — Pourquoi donc, je vous prie?

M. RANCEY. — Au village, deux époux ne se quittent guère que le peu de temps qu'il faut pour goûter plus de plaisir à se retrouver; ils partagent tous leurs chagrins et toutes leurs joies; ils s'aident mutuellement, dans tous les travaux d'une vie continuellement occupée; le besoin qu'ils ont l'un de l'autre à chaque instant du jour, les attache plus fortement à la société qu'ils ont formée. Dans les villes, au contraire, où des occupations diverses séparent le mari de sa femme pendant la plus grande partie du jour, et souvent pendant des années entières, où leurs sociétés ne sont pas toujours les mêmes, où celle-ci se livre aux plaisirs, tandis que celui-là est épuisé de fatigues et rongé de soucis, où le bonheur de l'un est ainsi le plus souvent indépendant du bonheur de l'autre, où enfin les deux époux, en sortant du tourbillon d'une vie agitée, ne se réunissent dans quelques momens d'oisiveté que pour voir l'ennui se glisser entre eux, vous m'avouerez que l'union conjugale doit bientôt s'altérer, et corrompre elle-même les douceurs qu'elle semblait promettre.

MATTHIEU. — J'en conviens, monsieur, voilà bien des désagrémens auxquels nos ménages ne sont pas sujets.

M. RANCEY. — La tendresse paternelle peut être égale dans les campagnes et dans les villes, mais ici un nouveau sentiment se joint à l'amour naturel des parens pour le fortifier. Leurs enfans forment une partie de leur richesse. Plus ils voient s'accroître leur famille, plus ils sont en état d'étendre leur culture et de la faire fleurir. Les garçons, dès qu'ils peuvent tenir une houlette à la main, deviennent utiles à leur père pour la conduite de ses troupeaux; les filles, dès qu'elles savent se tenir sur leurs pieds, commencent à seconder leur mère dans les détails de la basse-cour et du ménage. En recueillant sitôt le prix de leurs soins, les parens s'attachent de plus en plus à leurs enfans, comme aux appuis de leur prospérité, tandis que dans les villes le nombre des enfans devient une charge énorme pour un père de famille, et que les dépenses de leur éducation lui inspirent souvent des regrets sur ce qu'elles dérobent à ses besoins et à ses plaisirs.

MATTHIEU. — Il n'est rien de plus exact, je l'avoue, que ce que vous venez de dire.

M. RANCEY. — Considérons enfin, mon ami, la différence qui règne pour le bonheur entre l'habitant des villes et celui des campagnes, au déclin de leurs jours. Qu'est-ce qu'un vieillard au sein d'une ville corrompue, quand ce monde où il vivait se ferme pour lui? Accablé des soucis et des infirmités de la vieillesse, consumé de regrets de la perte de ses jouissances, que lui reste-t-il pour le consoler? Des amis? la mort les lui enlève chaque jour. Ses enfans? quelles liaisons peuvent subsister entre eux dans un séjour où les sentimens de la nature sont étouffés par les affaires et les plaisirs? Ah! du moins les mœurs champêtres conservent toujours au vieillard l'empire de sa famille.

Sa longue expérience le rend encore nécessaire à l'instruction de ses enfans. Accoutumé à une vie active, il trouve toujours à s'occuper de quelques petits travaux proportionnés au reste de ses forces ; enfin, lorsque ses membres refusent à le servir, il va chercher des souvenirs consolans sous l'arbre qu'il a jadis planté de ses mains; il y respire l'air le plus favorable à la santé de son âge. Caressé par ses petits-enfans, il s'amuse de leur babil et les récrée par ses récits ; il palpite encore de joie, en voyant autour de lui tous ces êtres qui lui doivent l'aisance et la vie, dont il ne cesse de recueillir le respect et l'amour, et dont il est sûr que les regrets sincères l'accompagneront dans son tombeau.

MATTHIEU. — Ah! monsieur, de quelle douce espérance vous remplissez mon cœur par cette peinture touchante!

M. RANCEY. — Il ne tient qu'à vous, mon ami, de la réaliser. Je viens de vous montrer les avantages que les habitans des campagnes ont sur ceux des villes, pour la jouissance du véritable bonheur dans tous les âges de la vie. Les moyens d'obtenir ce bonheur sont simples et naturels. Vous avez déjà vu comment le *paysan bienfaiteur de son pays* a su les employer. Ainsi n'est-ce pas la faute des autres s'ils ne veulent pas profiter de son exemple?

MATTHIEU. — Il est vrai, monsieur; mais il y aura toujours bien des choses qui nous empêcheront d'être aussi heureux d'un autre côté que les gens de la ville.

M. RANCEY. — Voyons un peu.

MATTHIEU. — D'abord, monsieur, n'est-il pas triste pour nous de les voir passer leurs jours dans les amusemens et les fêtes, tandis que nous sommes privés de tous les plaisirs? de les voir plongés dans la mollesse, tandis que nous sommes continuellement harassés de travail? de voir qu'ils se nourrissent des choses les plus délicates, tandis que nous n'avons qu'une nourriture grossière? de les voir enfin habiter de superbes maisons, ornées de meubles magnifiques, tandis que nous sommes réduits à de pauvres habitations où ils ne voudraient pas loger leurs chiens?

M. RANCEY. — Je suis en état, mon ami, de répondre à tout cela. Vous parlez des fêtes et des amusemens de la ville; mais ces amusemens et ces fêtes n'attirent journellement que ceux qui se déplaisent dans leur ménage ou qui sont désœuvrés. Or, c'est une triste chose que le plaisir, lorsqu'on y est conduit parce qu'on n'est pas bien chez soi, ou qu'on s'est ennuyé toute la journée. Ceux qui vont plus rarement aux spectacles, y trouvent sans doute une douce récréation ; mais vous, n'en trouvez-vous pas tous les jours une plus douce encore à visiter vos vergers, vos vignes, vos moissons, à voir défiler sous vos yeux tous vos nombreux troupeaux? Les plaisirs des gens de la ville leur coûtent un argent que la plupart d'entre eux feraient beaucoup mieux de consacrer à l'entretien de leur famille, au lieu que les vôtres tournent eux-mêmes à votre prospérité, et vous offrent l'espoir d'une heureuse aisance pour vous et pour vos enfans.

MATTHIEU. — Il est certain qu'il n'est rien de si agréable que de jeter un coup d'œil sur ses affaires, lorsqu'elles sont en bon état.

M. RANCEY. — Vous mettez ensuite en opposition la mollesse des gens de la ville avec vos fatigues. Mais cette mollesse, quel en est le fruit? Une santé bientôt affaiblie, et par conséquent des dégoûts de toute espèce, l'ennui, la mauvaise humeur, les insomnies et les indigestions. Vous devez au contraire à vos travaux une santé robuste, et par conséquent une humeur gaie, un vif appétit, des digestions faciles et un bon sommeil.

MATTHIEU. — Et ce soleil brûlant,

ces froids rigoureux, ces vents, ces neiges, ces pluies, les gens de la ville ne nous les laissent-ils pas essuyer, tandis qu'ils savent si bien s'en garantir?

M. RANCEY. — C'est qu'ils ne sont pas accoutumés comme vous dès l'enfance à les braver. Mais si un air tiède est pour eux une chaleur étouffante, si un souffle de bise les transit, si une bruine leur paraît une averse, s'ils prennent un vent frais pour un ouragan, tout cela ne revient-il pas au même, et n'en souffrent-ils pas à proportion encore plus que vous?

MATTHIEU. — Au moins, pour la nourriture, vous conviendrez qu'ils ne voudraient pas en changer.

M. RANCEY. — Il y a apparence, et c'est tant pis pour eux, puisqu'il leur faut des choses si recherchées pour tenter leur estomac, tandis que des alimens plus simples suffisent à votre appétit. Si ces alimens ne vous répugnent que lorsque vous êtes malades, que penser des gens qui en sont continuellement dégoûtés? D'ailleurs votre lait n'est-il pas plus gras, vos œufs plus frais, vos légumes plus succulens, votre pain plus savoureux, et ne mangez-vous pas vos fruits plus à point?

MATTHIEU. — Oui, mais nous leur portons les plus beaux.

M. RANCEY. — D'abord, ce ne sont pas toujours les meilleurs. Et puis si de beaux fruits décorent mieux leurs tables, leur vanité vous les paie cher. Des marchands vêtus de drap vendent des étoffes d'or; croyez-vous qu'ils aient du regret que d'autres en fassent leurs habits? Les orfèvres vendent de la vaisselle d'argent; ils mangent sur de la faïence et n'en sont pas plus tristes.

MATTHIEU. — Vous avez la riposte assez juste. Mais que répondrez-vous sur la différence de nos petites maisonnettes avec leurs immenses palais?

M. RANCEY. — Ce que vous répondrez vous-même à la question que je vais vous faire à mon tour. Vous est-il jamais venu dans la tête de vous faire faire des souliers longs et larges d'une aune pour être chaussé plus à l'aise?

MATTHIEU. — Je sens la malice de votre question. Cependant vous avez beau dire, il doit être plus agréable d'habiter de beaux appartemens décorés de meubles d'or et de soie, que nos tristes fermes.

M. RANCEY. — Si elles sont tristes, c'est votre faute; car vous pouvez y faire régner l'ordre et la propreté qui égaient tout. Mais puisqu'il est question de la richesse des ameublemens, qu'avez-vous à envier sur ce point? vous n'habitez guère vos demeures que pendant la nuit, et alors il est assez indifférent d'avoir une muraille nue ou des tentures de damas. Le jour, en revanche, qui peut vous le disputer sur la beauté de votre habitation? Les plus beaux lambris des palais valent-ils l'émail de ces prairies? Leurs tapisseries et leurs tableaux récréent-ils la vue comme ce ruisseau qui serpente dans la plaine, ces haies verdoyantes qui l'entrecoupent, ces arbres chargés de fruits vermeils qui la décorent, ces riantes collines qui en couronnent l'enceinte, enfin dans le lointain cette superbe forêt, dont les arbres semblent monter vers les nues pour aller la marier avec les cieux? Voilà le spectacle magnifique exposé sans cesse à vos regards, et dont un ciel tantôt pur, tantôt chargé de nuages, varie à chaque instant la perspective, pour en renouveler continuellement à vos yeux la beauté.

MATTHIEU. — Le paysage est superbe sans doute; mais pensez donc, monsieur, qu'à force de l'avoir vu, j'y dois être accoutumé. Je vous avouerai qu'il ne me frappe plus.

M. RANCEY. — Voilà où je vous attendais, mon ami. Si l'habitude de voir les

beautés majestueuses de la nature en affaiblit tellement pour vous l'impression, concevez donc aussi à votre tour que ces beaux meubles, ces riches habits, ces voitures dorées, tout ce brillant appareil dont les riches s'entourent, a bientôt rassasié leurs regards. Ne voyez-vous pas qu'il leur faut chaque jour essayer de mille choses nouvelles, pour en trouver une dont ils soient contens? et encore qu'y gagnent-ils? Ce qui flatte aujourd'hui leurs désirs cessera de leur plaire demain, parce qu'ils y seront accoutumés. Mais une chose à laquelle leur ame ne s'accoutume pas aussi aisément, c'est cet ennui qui les accable au milieu de leurs jouissances, le besoin continuel de chercher d'autres plaisirs pour les dédommager de ceux qui ont trompé leur espoir, les soucis et les dégoûts que ces soins leur coûtent, les intrigues, les bassesses, et quelquefois même les iniquités, dont il leur faut payer les moyens de se procurer quelques délices mêlées de remords, enfin la crainte continuelle de perdre ces misérables besoins dont ils ont eu la folie de composer leur bonheur. Voudriez-vous acheter le vôtre à ce prix?

MATTHIEU. — Ah! monsieur, vous me faites frémir.

M. RANCEY. — Sachez donc, mon ami, vous contenter de l'état dans lequel la Providence vous a placé. Sans doute il a ses peines, mais quel état dans ce monde en est exempt? Chassez de votre cœur ces indignes sentimens de jalousie, qui, après s'être exercés contre les riches des villes, se tourneraient bientôt après contre votre voisin, vous feraient un tourment de ses moindres prospérités, et empoisonneraient sans cesse le peu de félicité qui nous est accordé sur la terre, et dont nous avons si peu de temps à jouir. Une vie innocente et paisible, l'aisance et la santé qui suivent le travail, le doux témoignage d'une conscience pure, voilà les vrais biens de la vie, et ceux qu'un cultivateur honnête peut goûter plus aisément que tout le reste des hommes. Plaignez-vous maintenant de votre condition!

MATTHIEU. — Ah! monsieur, que je suis heureux de vous avoir rencontré, quoique cette entrevue me coûte un peu cher! Quand vous plaira-t-il de recevoir ma vache?

M. RANCEY. — Non, mon ami, je vous remercie. Je suis plus content de vous entendre avouer que je l'ai gagnée, que de la voir grossir mon troupeau. Qu'elle reste dans le vôtre, pour vous rappeler, chaque fois que vous la verrez, les doux transports dont je vous vois saisi.



L'ACCROISSEMENT DE FAMILLE.

Le bon meunier Thomas était allé rendre visite à sa sœur, mariée depuis quelques années à trois lieues de son village. Le soir, après souper, il était assis avec elle et son mari devant leur porte, et ils s'entretenaient de leurs affaires, lorsqu'il vint à passer une petite fille âgée d'environ cinq ans, à peine couverte d'habits tout déchirés. Thomas remarqua l'air de misère qui était répandu sur toute sa personne, et il dit à sa sœur : Voilà une petite fille bien à plaindre! Elle n'a pas un de ses haillons qui lui tienne sur le corps: cela fait honte à votre village. Il faut que son père soit bien paresseux sa mère bien insensible.

Hélas! lui répondit sa sœur, elle n'a plus ni père ni mère, et il y a encore deux autres enfans dans le même état. Depuis trois mois, ils ne font qu'errer çà et là dans le pays, sans trouver personne qui veuille les retirer. Ils couchent la nuit dans des granges ou sous les arbres. Lorsque la faim les tourmente, ils vont s'asseoir devant la porte des paysans. Si quelqu'un leur donne un morceau de pain, ils le prennent avec une grande joie, mais ils n'en demandent jamais. Leur père,

qui avait de l'honneur, mais qui a été ruiné par des maladies, leur a défendu, en mourant, de mendier.

Ce récit toucha jusqu'au vif le cœur du brave Thomas.

Il est affreux, s'écria-t-il, que de pauvres créatures soient ainsi abandonnées; il faut que je les prenne avec moi pour en avoir soin, puisque personne ici ne veut s'en charger.

Sa sœur et son mari crurent devoir lui faire les plus fortes représentations pour le détourner de ce projet; ils lui dirent qu'il avait lui-même des enfans, qu'il ne connaissait pas ceux-ci, qu'ils étaient accoutumés, depuis trois mois, à une vie fainéante et vagabonde, et qu'il était à craindre qu'ils ne pussent jamais se tourner au bien. Pense donc, mon frère, ajoutaient-ils, quelle surcharge ce sera pour ta femme et pour ton ménage.

Thomas n'était pas un de ces hommes faibles, qui se laissent détourner d'un dessein généreux pour quelques difficultés. Il ne se donna pas la peine d'entendre toutes leurs objections, et encore moins d'y répondre.

Il se leva et s'alla mettre au lit. L'attendrissement où le jetait son projet de bienfaisance ne lui permit pas de s'endormir de long-temps; et des larmes étaient encore dans ses yeux lorsqu'ils se fermèrent enfin pour un doux sommeil.

Le lendemain, de bonne heure, il fit venir la fille aînée, qui était âgée de douze ans.

On m'apprit hier, lui dit-il, que tu n'as plus ni père ni mère; et je vois à tes vêtemens qu'il ne t'ont pas laissé grand' chose.

LA JEUNE FILLE. — Hélas! oui, nous sommes bien misérables.

THOMAS. — Est-ce que tu n'as point de parens pour te prendre chez eux?

LA JEUNE FILLE. — Nous en avons bien quelques-uns, mais ils sont trop pauvres et nous aussi.

THOMAS. — Eh bien! voudrais-tu venir avec moi, et être ma fille!

LA JEUNE FILLE. — Ah! si vous vouliez avoir cette bonté!

THOMAS. — Allons, voilà qui est fait. Mais je m'en retourne à cheval, et je ne pourrais pas vous emmener tous les trois ensemble. C'est ta petite sœur que j'ai vue la première, c'est par elle que je veux commencer. Fais-moi venir cette enfant, que je fasse connaissance avec elle.

La petite fille ne tarda pas à venir. Elle avait une physionomie si douce, et elle fit tant d'amitiés à Thomas, qu'il se regardait déjà comme son père.

Il la prit avec lui sur son cheval et ils arrivèrent au moulin.

Sa femme lui demanda à qui était cet enfant.

Il est à toi, Madeleine, répondit-il.

Il se mit alors à lui raconter comme la veille il avait vu la petite fille, comme il avait appris la misère et l'abandon où elle était, comme il en avait eu pitié, et comme il l'avait prise avec lui pour la mêler parmi ses propres enfans.

Pendant tout ce récit, la petite fille s'était attachée à ses habits, et ne cessait de pleurer.

Madeleine, qui avait un aussi bon cœur que Thomas, s'approcha doucement, et essuyant ses yeux, prit l'enfant sur son sein, et tâcha de la consoler par ces paroles: Puisque mon mari t'a promis d'être ton père, je veux être ta mère aussi, moi. Allons, mon enfant, ne pleure donc pas davantage.

THOMAS. — Mais, ma femme, il y en a encore deux autres; il y a le frère et la sœur de cette petite fille, qui sont aussi dignes de notre compassion.

MADELEINE. — Ah! mon cher Thomas! je vois ce que tu penses. Eh bien, il faut les aller chercher.

Le lendemain Thomas mit le cheval à sa carriole, et alla chercher les deux autres orphelins.

Va, lui dit sa femme en l'embrassant à son départ, va, mon ami ; le bon Dieu qui nous envoie ces enfans, ne manquera pas de nous envoyer aussi du pain pour les nourrir.

Cependant M. de Floris, seigneur de la terre où étaient nés les petits malheureux, avait appris leur aventure. Le vilain homme! il fit aussitôt courir son régisseur dans le village. Celui-ci ayant trouvé Thomas au moment où il faisait entrer la jeune fille et le petit garçon dans sa carriole, il arrêta le cheval par la bride, en criant à Thomas: tu n'emmèneras point ces enfans ; leur père est mort redevable de cinquante écus au seigneur, il faut qu'ils restent ici pour lui répondre de la dette.

Gardez-les donc, lui dit Thomas indigné, mais jusqu'à demain seulement. S'il ne tient qu'à cinquante écus pour les avoir, je vais retourner chez moi et je vous apporte la somme. Les pauvres petits! je ne les aime que davantage pour ce qu'ils me coûtent.

Il s'en alla, revint, apporta les cinquante écus, paya la dette; et cette fois on lui laissa prendre les enfans: ils étaient bien à lui.

Il vous tarde de savoir ce qu'ils sont devenus dans la suite ; heureusement je puis vous en donner des nouvelles, en vous rapportant l'entretien qu'un voyageur eut avec Thomas quelques années après.

Toute la petite famille dansait un soir devant la porte du moulin ; Thomas était au milieu de la ronde ; le voyageur vint à passer, et s'arrêta pour être témoin de la fête.

Est-ce que tous ces enfans vous appartiennent, dit-il au meûnier?

Oui, monsieur, lui répondit celui-ci. J'en ai dix bien vivans, sept que le ciel m'a donnés pour rien, et trois que j'ai achetés.

Achetés! reprit le voyageur avec surprise.

Vraiment oui, monsieur, et à beaux deniers comptans.

Il lui raconta toute l'histoire ; et lorsqu'il l'eut achevée, il ajouta : Graces à Dieu, ma femme ni moi, nous ne nous en sommes jamais repentis. C'est le meilleur marché que j'aie fait de ma vie.

LE VOYAGEUR. — Mais comment faites-vous pour subvenir à tout cet entretien ?

THOMAS. — Cela paraît d'abord inquiétant, parce qu'il semble que l'on a besoin pour soi de tout ce que l'on gagne. On ne croirait jamais pouvoir y suffire avant de l'avoir essayé. Je dois peut-être ma bonne conduite à cet embarras. Mais avec une vie sobre et laborieuse, il reste toujours quelque chose à donner aux malheureux.

LE VOYAGEUR. — Et vos enfans ne sont pas jaloux de ces étrangers?

THOMAS. — Des étrangers? Il n'y en a pas ici. Tout cela, pêle-mêle, est de la famille. C'est à qui s'aimera le plus tendrement. Je vous donne à deviner ceux que j'ai fait naître; je m'y trompe quelquefois moi-même.

LE VOYAGEUR, — Mais je ne vois pas la jeune fille dans la troupe.

THOMAS. — Je le crois bien ; elle a d'autres affaires en tête à présent : ne faut-il pas qu'elle veille à son ménage?

LE VOYAGEUR. — Elle est donc mariée?

THOMAS — Oui, sans doute. Elle a été prise par un pêcheur qui gagne bien ses filets, je vous en réponds. Elle est fort à son aise. Il est vrai que je l'ai pourvue assez richement pour cela.

LE VOYAGEUR. — Comment donc! est-ce que vous lui avez donné une dot?

THOMAS. — Il le faut bien, quand on

marie sa fille. Allez voir s'il manque quelque chose à son trousseau.

LE VOYAGEUR. — Mais enfin ce n'était pas votre sang.

THOMAS. — Que dites-vous? Je lui dois une joie qu'aucun des miens n'est encore en âge de me donner. Elle a déjà une petite fille qui m'appelle son grand-papa. Cela me parait si drôle!

Thomas apprit ensuite au voyageur toute la satisfaction qu'il recevait des deux autres orphelins.

La petite fille, dit-il, est déja devenue assez grande pour aider Madeleine dans les soins du ménage. Pour le petit garçon, il n'a pas son pareil à conduire habilement un troupeau. Si vous saviez combien ils me sont attachés, et combien je les aime!

Son cœur s'était attendri dans ce récit, et de douces larmes coulèrent de ses yeux. Il les essuya tout à coup, et s'écria avec un malin sourire: Ah! monsieur de Floris, vous pouviez avoir toute cette joie, et vous me l'avez cédée pour cinquante écus! Vous voilà bien attrapé.



L'ORGUEIL PUNI.

Roger, fils d'un honnête laboureur, avait montré de bonne heure le goût le plus vif pour le métier des armes. On le voyait sans cesse espadonner avec sa faucille ; et il s'était fait l'ami de tous les chasseurs de la contrée pour avoir occasion de manier leurs fusils.

A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans les recrues qu'on levait près de son village. Comme son père l'avait fait instruire dès son enfance, et qu'il savait parfaitement écrire et chiffrer, il se rendit si utile à ses supérieurs, que dès la seconde année de son service il fut fait caporal, puis sergent.

La guerre fut bientôt déclarée, et il obtint une lieutenance peu après l'ouverture de la campagne. Il se comporta fort bien dans toutes les occasions. On avait soin de le choisir pour les entreprises les plus hasardeuses, et il s'en tirait avec autant d'intelligence que de courage. On remarquait, à sa louange, que jamais un soldat n'avait plié sous son commandement.

Le général, qui l'avait distingué dans plusieurs rencontres, venait de lui donner une compagnie, pour exciter l'émulation des soldats par l'exemple de sa fortune. Une action éclatante qu'il fit dans une b

taille où tous les anciens capitaines furent emportés, le fit monter tout à coup au grade de major.

Son nom avait été mis souvent avec honneur dans les nouvelles publiques ; et toutes les fois que le curé de son village l'y rencontrait, il courait chez ses frères pour leur en faire le récit. On imagine aisément combien ceux-ci étaient fiers de lui tenir de si près. Ils n'en parlaient qu'avec des larmes de joie. Leur tendresse semblait les associer à sa gloire; et ils ne songeaient qu'à l'heureux moment où ils pourraient serrer dans leurs bras un frère qui faisait tant d'honneur à la famille.

Cependant au milieu de toutes ses bonnes qualités, Roger avait un vice odieux. Il était dominé par un orgueil insupportable. Il n'y avait personne au monde, qui, à l'en croire, fût aussi prudent et aussi brave que lui : il parlait de ses propres actions, comme un flatteur aurait parlé de celles d'un prince, en sa présence. Il s'en attribuait plus de gloire qu'il ne devait naturellement lui en revenir; et il ne paraissait pas remarquer les autres officiers, lorsqu'ils se comportaient aussi bien que lui-même.

A la fin de la guerre, son régiment se mit en marche vers une ville de garnison. Il devait passer à une petite distance de son village. A peine ses frères en eurent-ils appris la nouvelle, qu'ils accoururent sur le chemin, accompagnés de tous leurs amis. Ils le joignirent au moment où il allait commander quelques évolutions à ses soldats.

O mon cher Roger, lui dit l'aîné, si notre père vivait encore, quelle joie ce serait pour ses vieux ans ! Ah ! j'ai bien soupiré après ce jour! Dieu soit loué de ce que je puis enfin te revoir ! En disant ces mots, il ouvrit tendrement les bras pour se jeter à son cou et l'embrasser.

Le major, indigné de ce qu'un homme qui n'avait pas de plumet au chapeau, osât le nommer son frère, repoussa d'un air dédaigneux ses caresses. Je vous trouve bien insolent, lui dit-il, de prendre ces familiarités. — Eh, quoi ! s'écria le plus jeune, est-ce que tu ne me reconnais pas non plus? Regarde-moi bien, je suis Matthieu. Tu m'aimais tant autrefois! c'est toi qui m'apprenais à travailler à la terre, quand j'étais tout petit.

Le major écumait de dépit et de rage. Il les menaça de les faire arrêter comme des imposteurs, s'ils ne se retiraient tout de suite hors de sa présence.

Les deux tendres frères, qui s'étaient promis tant de joie de cette entrevue, s'en retournèrent accablés de tristesse. Ils gémissaient de ce que Roger ne voulait plus les reconnaître, eux qui trouvaient tant de plaisir à l'aimer.

Les soldats qui furent témoins de cette scène scandaleuse, n'osaient faire éclater leurs murmures; mais ils se disaient à l'oreille : Il faut avoir un mauvais cœur pour rougir de ces honnêtes parens. Est-ce que notre major a honte d'avoir été ce que nous sommes? Il devrait bien plus s'honorer d'avoir fait son chemin à force de mérite, que d'être né d'une grande maison.

Roger n'avait pas l'ame assez élevée pour penser avec tant de noblesse. Au lieu de se souvenir qu'il avait été autrefois dans la classe des soldats, il croyait par ses dédains, le leur faire oublier à eux-mêmes. Il les traitait avec le dernier mépris; mais il paraissait à leurs yeux bien plus méprisable. Son élévation qui leur avait donné autrefois tant d'orgueil, ne faisait plus que les humilier. Ils n'obéissaient à ses ordres qu'avec répugnance; et chacun souhaitait qu'il fût éloigné du régiment.

Un jour qu'il en faisait la revue devant l'inspecteur-général, celui-ci lui ayant fait quelques observations sur sa man-

œuvre, Roger poussa l'audace jusqu'à lui répondre dans les termes les plus insolens. Ses hauteurs avaient déjà révolté plus d'une fois les officiers-généraux. Cette nouvelle atteinte à la subordination militaire fut poursuivie avec une extrême sévérité. Les propos injurieux auxquels il s'emporta devant le conseil de guerre achevèrent sa ruine. Il fut condamné à se démettre de son emploi, et renvoyé honteusement du corps, sans aucune retraite.

Dans l'accablement où le jetait sa disgrace, réduit au choix de périr de misère ou de subsister du travail de ses mains, il se vit dans la nécessité de retourner au village qui l'avait vu naître.

C'est alors que les paysans lui rendirent bien ses mépris. Comme il ne rechercha l'amitié de personne, croyant peu convenable à un homme de son importance de fréquenter des laboureurs, personne aussi ne rechercha son amitié; et il se vit privé du plus grand bien de la vie, le seul qui fût capable d'adoucir les regrets de son infortune.

Il ne lui restait plus d'autre ressource que dans ses frères, qu'il avait si durement offensés. Vous craignez peut-être qu'ils ne le méconnaissent à leur tour. Il méritait sans doute d'en être abandonné. Heureusement pour lui, ceux-ci avaient dans leurs ames la véritable élévation qui manquait à la sienne. Ils ne voulurent prendre d'autre vengeance que celle de leurs bienfaits. Roger avait depuis longtemps reçu la portion qui lui revenait de l'héritage paternel. Ses frères eurent la générosité de lui céder chacun quelques morceaux de leurs terres. Il fut réduit à les cultiver à la sueur de son front, pour en recueillir sa subsistance. Chaque jour, en s'occupant de ces travaux qu'il avait tant dédaignés, il songeait à la haute fortune qui l'attendait, s'il avait su conserver de la modestie. Combien il souffrait de se voir à la charge de ceux qu'il aurait pu lui-même enrichir! Maudit orgueil, s'écriait-il, dans quelle bassesse tu m'as précipité!

Ce triste sentiment remplit sa vie d'amertume; et il mourut bientôt dévoré de regrets, pour servir à éclairer un jour ceux que cette aveugle passion aurait peut-être égarés sans la terreur de son exemple.



LE LIT DE MORT.

Deschamps, pauvre maçon de village, venait de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie et l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avaient réduit à la plus affreuse misère. Il voyait autour de lui ses enfans deminus et sans pain ; et sa mère Suzanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumière, était dans les faiblesses et les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venait de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mère l'appela et lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? je ne puis reprendre de chaleur.

DESCHAMPS. — Attendez, ma mère, je vais vous couvrir de mes habits.

SUZANNE. — Non, mon fils, je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore du bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge !

DESCHAMPS. — Ma mère, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvais, de

mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut! Vous souffrez de la faim et du froid, et je ne puis vous secourir.

SUZANNE. — Ne te chagrine pas, mon fils : mes douleurs, grace au ciel, ne sont pas si vives. Elles vont bientôt finir ; et ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

DESCHAMPS. — O ma mère ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités ; et moi, il faut que dans votre vieillesse je vous voie pâtir de ma misère ! cela me déchire le cœur.

SUZANNE. — Je sais que ce n'est pas ta faute ; et puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre. Notre père qui est dans le ciel y pourvoit. Je te remercie, mon fils ; ton amour me fortifie à ma dernière heure.

DESCHAMPS. — Eh quoi ! ma mère, n'avez-vous donc pas l'espérance de vous rétablir ?

SUZANNE. — Non, je le sens, je n'en reviendrai jamais.

DESCHAMPS. — Oh ! que me dites-vous !

SUZANNE. — Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

DESCHAMPS, *avec des sanglots.* — Hélas ! mon Dieu !

SUZANNE. — Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils. Tu étais la joie de mes jeunes années, et maintenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends grace à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupières. Alors je monterai vers mon créateur ; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi ; et il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi, mon cher fils, je penserai à toi de là-haut.

DESCHAMPS. — Oh ! toujours, toujours.

SUZANNE. — Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

DESCHAMPS. — Qu'est-ce donc, ma mère ?

SUZANNE. — Je vais te le dire, Deschamps, il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

DESCHAMPS. — Soulagez-vous, ma mère ; parlez.

SUZANNE. — Je vis hier Alexis qui se cachait derrière mon lit, et qui tirait de sa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ses frères et à ses sœurs qui les mangèrent aussi en cachette. Deschamps, ces pommes n'étaient pas à nous ; autrement Alexis les eût jetées sur la table, et il aurait appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en aurait aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venait se jeter dans mes bras quand on lui avait donné quelque chose, en me disant de si bon cœur : Tiens, mange-s-en, grand' mère. O mon fils ! si cet enfant devait être un voleur ! Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il ? Amène-le-moi, je veux lui parler.

DESCHAMPS. — Malheureux que je suis !

(*Il court chercher Alexis, et le porte sur le lit de Suzanne. Suzanne se soulève avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, et appuie sa tête faible et défaillante sur l'épaule de son petit-fils.*)

ALEXIS. — Grand'mère, que veux-tu ? Tu ne m'appelles pas pour mourir ?

SUZANNE. — Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS. — Non, pas encore, grand'-mère, ne meurs pas que je ne sois grand.

(*Suzanne retombe sur son lit. Deschamps et Alexis se regardent, fondent en larmes, et prennent chacun une main de Suzanne.*)

SUZANNE, *se ranimant un peu.* — Je me sens mieux à présent que je suis étendue.

ALEXIS. — Tu ne mourras donc plus ?

SUZANNE. — Console-toi, mon petit ami, je n'ai pas de peine à mourir. C'est

pour aller vers un tendre père, qui m'attend là-haut dans le ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

ALEXIS. — Eh bien! prends-moi donc avec toi, grand'mère, pour y aller.

SUZANNE. — Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore long-temps : tu deviendras un honnête homme, et lorsqu'un jour ton père sera tremblant de vieillesse, tu seras sa consolation et son secours. N'est-ce pas, Alexis? Tu veux lui être toujours bien obéissant? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu?

ALEXIS. — Oui, sûrement, grand'-mère, je le ferai.

SUZANNE. — Prends-y garde. Le Dieu du ciel et de la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas?

ALEXIS. — Oui, je le crois, tu me l'as appris.

SUZANNE. — Comment donc, croyais-tu hier te cacher de lui, en venant derrière mon lit, manger des pommes que tu avais dérobées?

ALEXIS. — Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'-mère; pardonne-moi, mon Dieu!

SUZANNE. — Il est donc vrai que tu avais volé ces pommes?

ALEXIS, *en sanglotant*. — Ou-ou-oui.

SUZANNE. — Et à qui les avais-tu prises?

ALEXIS. — Au-au voisin Lé-lé-o-nard.

SUZANNE. Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, et que tu le supplies de te pardonner.

ALEXIS. — Oh! je t'en prie, grand'-mère, que je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

SUZANNE. — Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y serais forcé par le besoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ses secours, offre-lui tes peines, et il te soulagera.

ALEXIS. — Oh! sûrement, sûrement, grand'mère, je ne volerai plus rien, je te le promets. J'aimerais mieux mourir de faim que de voler.

SUZANNE. — Que le Seigneur t'entende et te bénisse! J'espère de sa bonté qu'il te préservera toujours de mal faire.

(*Elle le presse contre son cœur, et laisse tomber sur lui quelques larmes.*)

Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de suite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris, que je prierai Dieu pour lui et pour sa famille, afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas! ils ne sont guère plus à leur aise que nous; et si la pauvre Geneviève ne passait les jours et les nuits à travailler, ils ne pourraient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

DESCHAMPS. — De tout mon cœur, ma mère, soyez en paix là-dessus.

Comme il disait ces mots, on entendit frapper à la porte. C'était l'intendant de M. de Rosay, leur voisin. Deschamps alla lui parler, et revint bientôt d'un air joyeux vers sa mère.

Qu'est-ce donc? lui dit-elle.

DESCHAMPS. — Ah! ma mère, que j'aurai de plaisir à vous l'apprendre! je m'en réjouis pour vous bien plus que pour moi. C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux dans cette morte saison.

SUZANNE. — Me dis-tu vrai, mon fils, ou ne veux-tu que me consoler?

DESCHAMPS. — Non, ma mère, je vous le proteste, c'est la vérité pure. Le bon M. de Rosay, qui n'était pas venu ici depuis trois ans, vient d'arriver. Il a su la misère qui régnait dans le pays; il veut nous occuper pour nous faire gagner notre vie. Il va faire rebâtir une aile de son château; et il entend que j'y travaille. J'aurai trente sous par jour.

SUZANNE, *avec joie.* — Est-il possible?

DESCHAMPS. — Oui, sûrement, et il y a du travail pour plus de six mois. Je commencerai lundi.

SUZANNE. — Eh bien! je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du ciel s'en rapproche de l'autre?

DESCHAMPS. — Oui, ma mère, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

SUZANNE. — Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prît Alexis par la main, et en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta grand'mère, lui dit-il : s'il lui prenait quelque faiblesse, envoie-moi chercher par Babet : je serai chez le charpentier.

Léonard était à son travail. Geneviève, sa femme, se trouvait alors toute seule à la maison. Elle aperçut, du premier coup d'œil, que le père et l'enfant avaient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin? dit-elle à Deschamps; pourquoi pleurez-vous? pourquoi pleures-tu, Alexis?

DESCHAMPS. — Ah! Geneviève, je suis bien malheureux; cet enfant qui mourait de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mère s'en est aperçue..... Geneviève, elle est sur son lit de mort, et elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

GENEVIÈVE. — C'est une bagatelle, voisin, n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens!

ALEXIS. — Oh! je te le promets. Pardonne-moi, Geneviève, je ne prendrai plus rien.

GENEVIÈVE. — Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus; tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver, et tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

DESCHAMPS. — Dieu merci, voisine, j'espère qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

GENEVIÈVE. — Je viens de l'entendre dire des gens de M. de Rosay, et j'en ai eu bien de la joie.

DESCHAMPS. — Je ne m'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mère. Elle aura du moins cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

GENEVIÈVE. — Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire, il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais puisque la pauvre Suzanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier

des quartiers de pommes et de poires, séchés au soleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, et sortit en silence avec Deschamps.

Ils arrivèrent bientôt auprès de la malade. Geneviève lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Suzanne s'en aperçut, et lui dit :

Tu pleures, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Oui, je suis affligée de te voir souffrir.

SUZANNE. — Ah! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie; c'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

GENEVIÈVE. — Que veux-tu? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

SUZANNE. — Mais s'il en prenait l'habitude quand il sera plus âgé?

GENEVIÈVE. — Non, j'en réponds pour lui, il sera un honnête garçon. Brave Suzanne, tu mérites bien de recevoir cette récompense du ciel pour ta droiture, et pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose? ne crains pas de le dire; tout ce que nous possédons est à ton service.

ALEXIS. — Oh! oui, grand'mère! vois ce qu'elle m'a donné; mange-s-en un peu, tiens.

SUZANNE. — Non, mon ami, je ne saurais; je sens mes forces qui s'affaiblissent, ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils; voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps, saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de sa mère, saisit ses mains, lève les yeux au ciel, et ne peut prononcer une parole, étouffé par ses larmes et ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Suzanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps, un peu revenu à lui-même, baissa la tête en disant : Bénis-moi donc, ma mère, je ne demande qu'à te suivre, quand mes enfans n'auront plus besoin de moi.

Suzanne rouvrit ses yeux mourans et prononça ces paroles :

Exauce ma prière, Père céleste, et accorde ta grace à mon cher enfant, le seul que tu m'as laissé et que j'aime de toute mon ame. Deschamps, que le Seigneur soit toujours avec toi, et qu'il confirme dans le ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parens.

Écoute-moi maintenant, mon fils, et observe ce que je vais te dire. Élève tes enfans dans l'honneur et accoutume-les à une vie laborieuse, afin que s'ils sont pauvres ils ne perdent pas courage, et ne se laissent jamais aller au déréglement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, et à demeurer tendrement unis, pour trouver des consolations et des ressources dans les maux de la vie.

(*Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, et dit ensuite :*)

Mon fils, apporte-moi mon *Imitation de Jésus*, et ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir. Bon. (*Elle les prend et les serre dans ses mains.*) Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre.... A présent fais-moi venir tes enfans.

Deschamps alla les prendre autour de la table, où ils étaient assis et pleuraient. Il les fit mettre à genoux autour du lit de leur grand'mère. Suzanne se souleva un peu pour les regarder, et leur dit :

Mes chers enfans, il m'est bien douloureux de vous laisser ainsi pauvres et sans mère. Pensez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce

livre; mais il a fait ma consolation et il fera la vôtre. Quand vous saurez lire, lisez-en un peu tous les soirs devant votre père. Vous y apprendrez à être patiens, honnêtes et religieux.

Deschamps, ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton père en l'épousant. Tu le feras passer tour à tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Geneviève, oserai-je te demander encore une grace, après avoir pardonné la faute d'Alexis? Quand je ne serai plus, donne quelques soins à ses pauvres enfans.... Ils sont si délaissés.... Je te recommande surtout ma pauvre petite Louison.... C'est la dernière.... Où est-elle?.... mes yeux se ferment .... Je ne la vois plus.

(*Elle soulève languissamment son bras.*)

Conduisez ma main...... Que je la touche...... O mes enfans!....

(*Elle meurt.*)

Après un moment de silence, Deschamps la croyant assoupie, dit aux enfans: Relevez-vous et ne faites pas de bruit: elle dort. Si elle pouvait se rétablir! Mais Geneviève vit bien qu'elle était morte, et le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation, et celle de toute la petite famille! comme ils pleuraient! comme ils joignaient leurs mains, en les frappant l'une contre l'autre!

Geneviève les consola de son mieux, et elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Suzanne, que sa profonde tristesse l'avait empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfans, profitèrent des mêmes instructions, et devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis surtout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.

LE PROCÈS ENTRE FRÈRES.

Le fermier Basile, en mourant, avait laissé deux fils, dont l'un se nommait Étienne et l'autre Nicolas. Sa mort les mettait en possession d'un héritage assez considérable pour leur procurer une aisance honnête. Il manquait si peu de choses à leur bonheur! Ah! pourquoi ne pas vivre dans cette bonne intelligence que la nature a voulu faire régner entre des frères, puisqu'elle les forma du même sang!

Parmi les biens qui leur étaient échus en partage, il y avait un fort beau jardin. Leur père avait passé sa vie à le planter d'arbres choisis. Comme il rendait tous les ans une quantité de fruits, dont le débit était accrédité par leur renommée, chacun des deux voulait l'avoir dans son lot, et aucun ne le voulait céder à l'autre.

Cette obstination réciproque jeta dans leurs cœurs les premières semences de haine. Ils ne se parlaient plus que pour se tenir des discours injurieux. Tu es un méchant homme, disait Étienne à Nicolas, et tu ne mérites pas de posséder une si bonne terre. Nicolas, outré d'indignation, lui répondait: Que veux-tu dire, paresseux que tu es? n'as-tu pas toujours causé des chagrins à mon père par ton ivrognerie? Que deviendraient ces arbres dans

tes mains fainéantes? ils ne rapporteraient plus que des feuilles en moins de trois ans.

Le curé du village fut informé de leur querelle. Il courut les trouver et leur dit : Que faites-vous, mes amis? Pourquoi cesser de bien vivre ensemble? Faut-il que ce jardin, au lieu de vous unir, vous divise? Que ne le faites-vous valoir en société, pour en partager les fruits?

Ce n'est pas comme je l'entends, répondit Étienne; je veux l'avoir à moi tout seul. Je veux l'avoir à moi tout seul, répéta Nicolas.

Eh bien! reprit le curé, que le plus raisonnable de vous deux le cède à l'autre, sauf à reprendre sa valeur sur les autres terres que vous avez à partager.

A la bonne heure, s'écrièrent-ils à la fois, que mon frère me l'abandonne. J'y ai plus de droit, dit l'aîné. Et pourquoi donc, répliqua le plus jeune? — Oh! tu me le céderas, je l'ai mis dans ma tête. — Tu n'as qu'à l'en ôter. Je te céderais plutôt l'air que je respire.

Puisque vous êtes si opiniâtres, leur dit le curé, et que vous ne pouvez vous arranger ensemble, voulez-vous que le sort en décide?

Je ne veux pas le risquer, dit Étienne. Ni moi non plus, dit Nicolas.

Enfin le curé leur proposa de vendre le jardin, et d'en partager le prix; mais cette proposition fut également rejetée des deux côtés.

Je vois bien, leur dit le digne pasteur, que rien ne peut vaincre votre obstination. Vous sentirez bientôt combien la haine fait éprouver de maux à des cœurs que la nature avait formés pour se chérir.

Les deux frères ne se mirent pas en peine de la prophétie. Chacun d'eux alla choisir l'homme de loi qu'il crut le plus fertile en expédiens pour donner un bon tour à ses prétentions. Ainsi s'établit un procès, dont le jugement semblait facile, mais qui dura pendant deux années entières, par les chicanes fourrées de nos plaideurs. Si l'un faisait une estimation du jardin, l'autre ne manquait pas de la contredire. C'était chaque mois une nouvelle descente de juges, et de nouveaux rapports d'experts. La culture, comme on peut le croire, était bien négligée dans cet intervalle : c'était assez que l'un voulût planter un pommier, pour que l'autre voulût avoir des noisettes. La discorde qui régnait dans leurs esprits faisait aller aussi leurs bras tout de travers. Les beaux arbres leur rendaient à peine la moitié du produit ordinaire; et ce peu encore, au lieu de reposer dans leur bourse, ne faisait qu'y passer à la hâte pour aller s'engouffrer dans celle des sergens.

Ils avaient tous les deux une belle femme et des enfans nombreux, qui auraient pu faire leur bonheur, si leur ame avait été plus tranquille.

Leurs femmes venaient quelquefois les embrasser et leur disaient : Mon cher homme, pourquoi es-tu si chagrin? Nous avons tout ce que notre cœur peut désirer. Vois donc. Tu as de la santé. Je me porte bien aussi. Notre petite famille se conduit à ravir. Pour nos terres, elles sont bonnes; et tu sais qu'il ne tient qu'à toi de te voir bientôt riche par ton travail. Pourquoi ne veux-tu pas être heureux? Chacun murmurait entre ses dents et répondait : Comment puis-je être heureux, tant que j'aurai un si indigne frère? Il me fera mourir par sa méchanceté.

Lorsqu'au retour du travail ils voyaient leurs enfans accourir vers eux pour se jeter dans leurs bras, ils leur criaient de loin : Que me voulez-vous? Laissez-moi tranquille. Je ne puis pas me réjouir, je suis trop en colère. Et si les pauvres enfans cherchaient à les adoucir par d'innocentes caresses, ils les repoussaient du-

rement, et leur donnaient quelquefois des coups terribles.

A table, rien ne pouvait flatter leur goût, parce qu'ils avaient le cœur plein de fiel; et la nuit, il leur était impossible de dormir, parce que leur esprit ne songeait qu'aux moyens de se nuire l'un à l'autre.

Vous croyez peut-être que je vous ai dit tout le mal? Oh certes, non. C'était entre eux à qui raconterait de plus vilaines choses sur le compte de son frère. Nicolas se trouvait-il avec d'autres paysans, il cherchait à leur persuader qu'Étienne était un méchant homme, qui ne travaillait à le ruiner que pour faire des procès à tout le village. Et comme Étienne, de son côté, ne manquait pas de tenir les mêmes propos sur Nicolas, on finit bientôt par les croire tous deux. Chacun les fuyait comme de malhonnêtes gens; et il n'était pas un de leurs voisins qui n'eût voulu les envoyer à l'autre bout de la terre pour s'en débarrasser.

Après deux ans entiers de troubles et de querelles, la justice enfin décida que le jardin serait vendu, et que l'argent resterait entre ses mains pour acquitter les frais du procès.

Je vous laisse à penser quelle fut la confusion de nos plaideurs en entendant cette sentence. Ils se regardaient la bouche béante, sans pouvoir exprimer d'un seul mot leur étonnement.

Ah! dit enfin Nicolas, nous l'avons bien mérité. Il ne dépendait que de nous d'éviter ce malheur. Nous aurions encore notre jardin et notre argent. Au lieu de tous les chagrins que nous nous sommes causés l'un à l'autre, nous aurions fait notre joie, celle de nos enfans et celle de nos femmes; et il nous resterait l'estime et l'amitié de nos voisins.

Voilà, dit Étienne, tout ce que nous avons perdu par notre folie. Ah! si nous étions à recommencer!

Soyons donc désormais plus sages, reprit Nicolas. Viens, mon frère, voici ma main, je ne veux plus te haïr.

Ni moi non plus, répondit Étienne, en se jetant à son cou. Ils s'embrassèrent, versèrent des pleurs, et la haine sortit de leurs ames.

Ils ne tardèrent pas à se trouver beaucoup mieux de savoir bien vivre ensemble. Mais ils eurent long-temps à ressentir la peine de leurs premières erreurs. Ils voyaient leur jardin fructifier en des mains étrangères, tandis que leurs propres terres avaient peine à se rétablir de la négligence de leurs travaux. La raillerie les suivait toujours d'un pied léger dans le village; mais la confiance et l'amitié revenaient avec une extrême lenteur. L'avidité des gens de loi avait épuisé leur bourse. Les fatigues et les chagrins avaient flétri leur santé. Ils ne trouvaient plus dans leurs enfans la gaieté naturelle de cet âge. Et leurs pauvres femmes! elles eurent beau faire, elles ne purent de sitôt les aimer avec la même tendresse qu'auparavant.

LE PROCÈS ENTRE AMIS.

Deux paysans voisins, nommés, l'un Bertrand, l'autre Marcel, vivaient depuis plusieurs années dans la plus intime amitié. Quand il manquait à l'un d'eux une futaille, des semences, des outils ou même de l'argent, l'autre se faisait un plaisir de lui prêter tout ce dont il avait besoin. S'il fallait à Marcel quelques jour-

nées d'un travail pressé pour sa culture, les bras de Bertrand étaient toujours à son service. S'il était question de quelques messages à la ville, Bertrand pouvait compter sur les pieds de Marcel. Jamais l'un ni l'autre n'avaient eu quelque bonne chose à manger, sans s'inviter réciproquement à leurs repas. On les voyait toujours marcher ensemble dans les processions du village. Enfin leur douce union était citée comme un modèle dans tous les lieux d'alentour.

Un soir qu'ils revenaient ensemble du marché, la fatigue et la soif les obligèrent d'entrer dans un cabaret qui se trouvait sur la route. Je n'ai jamais pu savoir à quel propos; mais Bertrand, que les fumées du vin avaient un peu échauffé, se permit de faire quelques plaisanteries sur Marcel, qui donnèrent à rire à ses dépens à tous ceux qui les environnaient. Indigné de se voir raillé par son ami, Marcel le quitta plein de colère, et continua tout seul son chemin.

Le calme de la nuit fit sentir à Bertrand combien il était coupable. Il ne put goûter un moment de sommeil; et, avant que le soleil fût levé, il se rendit chez Marcel, lui demanda pardon, et lui promit d'être à l'avenir plus réservé dans ses propos. Mais Marcel avait encore le cœur si aigri qu'il ne voulut pas recevoir ses excuses; et il le força impitoyablement de sortir de sa maison, apres l'avoir accablé d'outrages.

Peut-être cette inimitié n'eût pas duré long-temps, si de méchans esprits n'avaient achevé d'irriter Marcel par de faux rapports. Dès-lors tout espoir de réconciliation fut perdu pour Bertrand. Marcel prit contre lui une haine si vive, qu'il lui souhaitait autant de mal qu'il aurait voulu jadis lui faire de bien. Il était quelquefois si surchargé de travail, qu'il ne savait comment en venir à bout. Il ne lui en aurait coûté qu'un mot, et je suis sûr que Bertrand serait accouru avec plus d'empressement que jamais pour l'aider. Mais il ne pouvait prendre sur lui de vaincre sa haine obstinée, et il aimait mieux voir souffrir ses plantations, même en s'excédant de fatigue. Ses meilleurs repas n'avaient plus aucun goût pour lui, parce que son voisin lui manquait pour les égayer. Il lui survenait quelquefois des sujets de satisfaction; mais il ne jouissait plus de la joie qu'en aurait ressentie son ami. Il était seul à s'ennuyer pendant les longues soirées d'hiver, qui jadis s'écoulaient si vite dans des entretiens pleins de confiance et de cordialité. Le cœur lui battait de plaisir auparavant, d'aussi loin que la voix de Bertrand venait frapper ses oreilles; il ne l'entendait plus alors qu'il ne s'empressât aussitôt de fermer sa fenêtre pour s'empêcher de le voir.

Comme il avait conçu une haine violente contre Bertrand, il imaginait que Bertrand était animé d'une haine aussi forte contre lui; et lorsqu'il arrivait quelque dommage dans ses vignes, dans son verger ou dans son jardin, il pensait aussitôt que c'était Bertrand qui avait fait le coup, et il n'en était que plus en colère contre celui qu'il avait tant aimé.

Il arriva une nuit qu'on enfonça une fenêtre de sa maison. Il était alors dans son premier sommeil, et il ne fut point réveillé par le bruit. Mais le lendemain en se levant, dès qu'il s'aperçut du désastre, tous ses soupçons se réunirent sur son ancien ami. Il marchait comme un forcené dans sa chambre, en proférant contre lui les plus horribles imprécations et en le menaçant de toutes ses vengeances. Dans ce moment, Bertrand, par hasard vint à passer. Marcel, transporté de rage, courut à lui, le saisit au collet, et lui dit, en le secouant avec rudesse. Ah! scélérat, c'est toi qui m'as enfoncé ma fenêtre, tu vas me le payer cher!

Bertrand, que ce traitement et ces re-

proches avaient mis hors de lui-même, lui répondit par quelques paroles vives, qui enflammèrent tellement contre lui la fureur de Marcel, qu'il l'accabla d'outrages et de coups.

Cette querelle avait attiré la plupart des habitans du village. Tous étaient indignés des violences de Marcel. Quelques-uns coururent en instruire le juge, qui envoya aussitôt des archers pour l'arrêter.

Du fond de sa prison, Marcel attaqua Bertrand en justice, pour le faire condamner comme un assassin. Il disait dans son accusation que Bertrand avait enfoncé sa fenêtre pour venir l'égorger dans son lit; et qu'il n'avait sans doute été détourné de ce dessein que par quelque bruit qu'il avait entendu dans les environs. L'affaire commençait à devenir sérieuse, et l'on était prêt à s'assurer de Bertrand, lorsque heureusement on découvrit que ce n'était pas lui, mais un ivrogne, qui avait enfoncé la fenêtre de Marcel. Des habitans d'un hameau voisin, qui traversaient le village pendant la nuit, pour aller porter des fruits à la ville voisine, avaient été témoins de l'action de cet ivrogne, et l'avaient même reconduit chez lui pour le remettre entre les mains de sa femme, à qui par bonheur ils avaient raconté le dommage que son mari, dans l'ivresse, venait de causer à Marcel. Celui-ci, en apprenant cette découverte, fut au désespoir. Dans les premiers momens, il aurait donné tout au monde pour que Bertrand eût été coupable. Mais enfin revenu à lui-même, après les plus violentes agitations, Ah! s'écria-t-il, où m'a conduit ma maudite colère! Mon cher Bertrand, mon ancien ami, c'est moi qui t'ai battu, c'est moi qui t'ai poursuivi comme un assassin, c'est moi qui voulais te faire punir d'une mort infamante!

Consumé de regrets et déchiré de remords, il envoya un des enfans du geôlier chez Bertrand, pour le prier de venir le voir; et aussitôt que Bertrand fut entré dans sa prison, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon avec les prières les plus touchantes.

Bertrand, en le voyant si désolé, n'eut pas de peine à lui pardonner. Il aurait même voulu lui ouvrir dès ce moment les portes de sa prison; mais le juge, qui devait être plus sévère, ne voulut pas céder aux instances de sa générosité. Marcel fut obligé de rester encore quelques jours dans la geôle, pour servir d'exemple de la juste punition que les lois infligent à ceux qui se laissent emporter aux mouvemens aveugles de leurs passions.



LE PROCÈS ENTRE VOISINS.

LE FERMIER SIMON, TOINETTE SA FEMME.

SIMON, *en entrant.* — Non, ma tête ne reposera jamais tranquillement sur l'oreiller, jusqu'à ce que je me sois vengé de ce coquin.

TOINETTE. — Qu'as-tu, mon cher ami? je ne t'ai jamais vu si en colère.

SIMON. — Cela te surprend, parce que tu n'es qu'une femme. Je suis un homme, moi : je dois en avoir la vigueur.

TOINETTE. — Mais qu'est-ce donc enfin? est-ce que l'on t'aurait fait quelque tort?

SIMON. — Va, laisse-moi. C'est à la justice qu'il faut conter ma chance. Quand il devrait m'en coûter cent écus, j'en aurai raison, je te jure.

TOINETTE. — Je ne sais ce que tu veux dire, mon ami. Explique-toi, de grace.

SIMON. — Le coquin! me voler mon fruit en plein jour!

TOINETTE. — Avant d'accuser, il faut être bien sûr de ces choses.

SIMON. — Comme si je n'avais pas vu sa femme qui en emportait plein son tablier!

TOINETTE. — Ne pourrai-je, à la fin, savoir de qui tu as à te plaindre?

SIMON. — Faites du bien aux gens, voilà comme ils vous traitent.

TOINETTE, *avec surprise.* — Quoi! ce serait.....

SIMON. — Oui, ces deux misérables, à qui nous avons rendu tant de services.

TOINETTE. — Le pauvre voisin Thomas? la pauvre Geneviève?

SIMON. — Il te sied bien de les ménager!

TOINETTE. — Tu les aurais surpris chez nous, dérobant notre fruit?

SIMON. — Ce n'est pas ce que je dis; je parle du fruit de ces arbres qui sont là-bas dans la haie qui nous sépare. Le vent a fait tomber mes pommes dans leur jardin, et ils ont l'indignité de se les approprier.

TOINETTE. — Quoi! n'est-ce que cela?

SIMON. — Comment donc! Que te faut-il de plus?

TOINETTE. — Eh! mon ami, nous sommes riches, et ils sont si pauvres!

SIMON. — Vous verrez que parce qu'on est riche, on doit se laisser prendre son bien.

TOINETTE. — Voudrais-tu pour une bagatelle chagriner d'honnêtes gens?

SIMON. — La belle honnêteté de me voler mon fruit!

TOINETTE. — Ils n'ont pas cru faire un vol, mon ami : ils ont imaginé pouvoir sans crime ramasser le fruit qui tombait chez eux.

SIMON. — Est-ce que les arbres ne m'appartiennent pas?

TOINETTE. — Oui, sans doute.

SIMON. — Est-ce qu'il y a quelqu'un sur la terre qui puisse prétendre à ce qu'ils rapportent?

TOINETTE. — Non, certainement.

SIMON. — Eh bien donc! que viens-tu me conter?

TOINETTE, *en le caressant.* — Si tu voulais m'entendre un moment sans te mettre en colère.....

SIMON, *brusquement.* — Non, non, ce n'est pas à moi d'écouter ton bavardage; c'est aux juges d'entendre mes raisons. Ils auront bientôt l'oreille pleine de cette affaire. Il faut, en moins d'une heure, qu'un bon avocat.....

TOINETTE. — Y penses-tu, Simon?

SIMON. — Si j'y pense! Je n'ai pas autre chose dans l'esprit.

TOINETTE. — Je ne te demande qu'une grace. Laisse passer seulement la journée, demain tu verras beaucoup mieux ce que tu as à faire.

SIMON. — Tout est vu. C'est aujourd'hui séance du tribunal. Il va passer quelque homme de loi; le premier qui se présente, je le prends. *Il va regarder à la porte.* Bon! En voici un qui vient. Tu vas voir si je sais reculer dans une affaire.

TOINETTE. — Ah! mon ami, prends-y bien garde, je t'en conjure. Avant de t'engager dans un procès, consulte du moins un honnête homme.

SIMON. — Est-ce que tu crois que je ne peux être défendu que par un fripon? Je te remercie. *Il retourne à la porte, sort, et reparaît un instant après avec un avocat.*

SIMON. — Donnez-vous la peine d'entrer un moment, monsieur Dupuis, j'ai le plus grand besoin de vous consulter.

M. DUPUIS. — C'est donc une affaire bien pressée, monsieur Simon?

SIMON. — Il y a si peu de temps à perdre, qu'il faut porter tout de suite ma plainte. Voilà pourquoi je guettais au passage un homme de loi. Je suis charmé que le hasard vous ait offert le premier à mes yeux.

M. DUPUIS. — Je vous remercie de votre bonne opinion.

SIMON. — Vous voudrez bien m'excuser de n'être pas allé moi-même chez vous, comme c'est l'usage.

M. DUPUIS. — Il n'importe, si je puis vous être utile. Voyons, de quoi s'agit-il?

SIMON. — Toinette, va nous chercher

une bouteille de vin dans le petit caveau. A main droite, tu entends?

M. DUPUIS. — Non, non, cela n'est pas nécessaire. Ne bougez pas, Toinette.

SIMON, *à Toinette*. — Fais ce que je te dis. (*A M. Dupuis.*) C'est d'un vin qui vous donnera du cœur pour mon procès. Vous voudrez bien aussi manger un morceau?

M. DUPUIS. — Je vous rends mille grâces. Je n'ai pas plus de faim que de soif.

SIMON. — Est-ce que l'on refuse d'une tranche de jambon excellent?

M. DUPUIS. — Oui, c'est mon usage. Dites-moi seulement en quoi je puis vous servir.

SIMON. — C'est pour un petit procès que je veux faire.

M. DUPUIS. — Un procès? vous, monsieur Simon? Cela m'étonne de votre part. Vous avez la réputation d'un homme si paisible!

SIMON. — Aussi le suis-je, monsieur. Mais il ne faut pas pour cela qu'on vienne me manger la laine sur le dos.

M. DUPUIS. — Non, ce ne serait pas juste.

SIMON. — Oh, que j'aime à vous voir dans ces bonnes dispositions! Vous ne vous repentirez pas d'avoir pris mes intérêts. (*Il veut lui glisser un écu de six francs dans la main.*)

M. DUPUIS, *d'un air sérieux*. — Que faites-vous, s'il vous plaît? Reprenez votre argent tout de suite, ou je ne suis pas votre homme. Si vous avez une bonne affaire, vous me paierez mon travail quand il sera fini. Si votre affaire est mauvaise, vous n'aurez rien à me payer, car je ne m'en chargerai pas.

SIMON. — Ma cause est la plus juste du monde. Il m'est échu depuis trois ans en héritage cette petite terre que mon oncle avait achetée douze mille francs. Ce n'est pas la plus mauvaise du pays.

M. DUPUIS. — Oui, je la connais.

SIMON. — J'ai dans mon jardin quelques douzaines d'arbres fruitiers, dont quelques-uns s'élèvent du milieu de la haie. La haie est à moi, puisque je suis chargé de l'entretenir aux termes du contrat. Ainsi, j'ai droit de prétendre que tout ce qui est dans la haie m'appartient.

M. DUPUIS. Ah! j'entends. Vos voisins vous disputent la propriété de ces arbres?

SIMON. — Non, monsieur, ils sont plus adroits. Ils me laissent les arbres, et n'en veulent qu'aux fruits.

TOINETTE. — Tu ne t'expliques pas bien, mon ami.

SIMON. — Tais-toi jusqu'à ce que l'on te parle. Ce sont ici des affaires qui regardent les hommes. Les femmes ne doivent pas s'en mêler.

TOINETTE. — Mais si tu ne dis pas les choses comme elles sont! (*A M. Dupuis*). Nos pauvres voisins, monsieur, ne font que ramasser les pommes qui tombent dans leur jardin.

SIMON. — Crois-tu que je n'aurais pas su le dire sans toi?

M. DUPUIS. — Et ce sont là tous vos sujets de plainte?

SIMON. — C'en est bien assez, je pense. N'est-ce pas un vol qu'on me fait? Nous verrons comment Thomas se tirera de cette affaire. Je veux qu'il soit puni comme un voleur.

M. DUPUIS. — Loin d'être ce que vous dites, monsieur Simon, il faut que votre voisin soit un bien honnête homme pour se contenter du fruit qui tombe dans son jardin; car il a le droit de regarder toutes les branches qui pendent sur sa terre comme sa propriété, par conséquent de les secouer pour en avoir le fruit, et de les couper même lorsqu'elles l'embarrassent.

SIMON, *s'approchant de M. Dupuis.* — Vous ne m'avez peut-être pas bien compris, monsieur. La haie est à moi,

les arbres sont à moi. Ainsi, de toute manière, les fruits doivent aussi m'appartenir.

M. DUPUIS. — Comme vous dites, les fruits qui viennent au-dessus du sol de votre voisin sont à lui.

SIMON. — Le pied de l'arbre est sur ma terre, je dois en profiter.

M. DUPUIS. — Les branches vont sur la sienne, elles ne doivent pas lui nuire.

SIMON. — Pourquoi voulez-vous qu'il ait les fruits de l'arbre que mes soins ont fait réussir?

M. DUPUIS. — Pourquoi voulez-vous que la proximité de votre arbre empêche les siens de prospérer?

SIMON. — Nous verrons si la loi....

M. DUPUIS. — Elle est contre vous. Elle autorise votre voisin à recueillir tout ce qui est au-dessus de son terrain, et vous ne pouvez l'en empêcher par la force, s'il ne veut pas céder à votre prière.

SIMON, *en enfonçant son chapeau sur ses yeux, et en mettant ses poings sur ses côtés.* — A ma prière, monsieur! à ma prière! Oh! je vois bien que vous ne connaissez pas le gros Simon.

M. DUPUIS. — En effet, je m'aperçois que je vous ai mal connu jusqu'ici. Je vous regardais comme un homme doux et paisible : je vois maintenant que vous êtes dominé par un esprit de tracasserie et de chicane.

SIMON. — Comment, monsieur, qu'osez-vous dire?

M. DUPUIS. — Ce que la force de la vérité et votre intérêt même m'obligent de vous révéler. N'avez-vous pas de honte, monsieur Simon? Un homme comblé des dons du ciel, comme vous l'êtes, vouloir, par humeur, entreprendre un procès injuste contre ses propres voisins! Avez-vous donc oublié cette première maxime de notre religion : *La mesure dont vous vous servez pour les autres, le ciel dans sa justice s'en servira pour vous?*

SIMON, *d'un ton moqueur.* — Vous me parlez, monsieur, comme si je vous avais choisi pour directeur de ma conscience.

M. DUPUIS. — Il me suffit d'être homme pour vous dire que ce n'est pas l'être que d'entreprendre un procès, quand on a contre soi la loi, la religion et l'humanité. Je crois après ce discours que ma présence ne vous est plus nécessaire. Ainsi je me retire.

SIMON, *sans ôter son chapeau.* — Adieu, monsieur.

TOINETTE, *après un moment de silence.* — Eh bien! mon ami, tu l'as entendu?

SIMON. — Tais-toi, tu n'es qu'une femme et lui aussi. M. le Dru est bien un autre avocat que ce nigaud. C'est à lui que je vais m'adresser.

TOINETTE. — Ah! mon ami, si tu m'aimes encore, ne va pas te mettre entre les mains de ce méchant homme. Puisque tu veux avoir des conseils, va-s-en plutôt demander à M. le curé. Tu sais qu'il nous en a donné jusqu'à présent de si bons!

SIMON. — Oui, je n'aurais qu'à suivre les tiens pour me conduire. Comme si un curé s'entendait à un procès aussi bien qu'à un prône. Ce n'est pas un prône, c'est un procès qu'il me faut; et M. le Dru fera mon affaire. Je cours le trouver de ce pas.

Toinette eut beau chercher à le retenir par les plus tendres caresses, son mari la repoussa brusquement, et, après l'avoir menacée de sa colère si elle s'obstinait davantage à l'arrêter, il sortit.

Le moyen le plus sûr de rencontrer M. le Dru, était de ne pas aller le chercher dans son cabinet. Aussi Simon, qui connaissait très-bien ses allures, se mit-il à sa piste de taverne en taverne. C'est en ces lieux qu'il tenait ordinairement ses

assises. Il n'en sortait guère, surtout les jours où le marché y attirait une foule de paysans de tous les cantons d'alentour. Mêlé parmi eux, il les provoquait à boire, et lorsque dans les fumées du vin il survenait entre eux quelque petit différend, il savait bientôt en faire une querelle sérieuse, sur laquelle il y avait des plaintes à porter en justice. Tantôt il excitait les entrepreneurs à revenir sur leurs marchés, les fermiers sur leurs baux, les frères et les sœurs sur leurs partages; tantôt il animait les femmes à se séparer de leurs maris, les enfans à plaider contre leurs pères, les valets à se plaindre des vexations prétendues de leurs maîtres, et les créanciers à poursuivre impitoyablement leurs débiteurs. Il n'y avait point de famille où il n'eût essayé de faire entrer la discorde. Et lorsque tout était dans le trouble et dans la division, quel parti croyez-vous qu'il s'offrît de soutenir? le plus juste? Oh! non. La marche d'une bonne cause était trop droite pour lui. Il trouvait mieux son compte à se charger de la mauvaise, parce que, sous prétexte de la mieux défendre, il pouvait y entasser autant de chicanes qu'il le voulait, surtout si celui qui l'employait était riche et de mauvaise foi.

Il avait été souvent interdit de son état pour des traits de friponnerie; mais cela ne l'embarrassait guère, parce que lorsque ses fonctions étaient suspendues, il avait deux ou trois praticiens de la même trempe que lui qui lui prêtaient leur nom. Le sien était d'une si mauvaise odeur dans le tribunal, que les juges avaient besoin de toute leur intégrité pour n'être pas disposés à le condamner, même avant de l'avoir entendu. Il fallait qu'ils redoublassent d'attention et de recherches dans toutes les affaires où il était employé, parce que dans la plus simple ils soupçonnaient toujours de sa part quelque noir artifice.

C'est en de pareilles mains qu'alla se jeter imprudemment le malheureux Simon. On devine bien qu'au lieu de le détourner, comme M. Dupuis, d'entreprendre un procès si injuste, M. le Dru, ne fit que l'animer à l'intenter. Lorsqu'il eut examiné les titres de la succession de son oncle, il lui fit entendre que c'était peu des pommes dont il demandait la restitution à Thomas, qu'il avait encore des droits sur tout son champ, et qu'il avait trouvé dans ses papiers de quoi justifier ses prétentions et les faire réussir.

Après avoir ainsi fait naître la convoitise dans le cœur de Simon, en lui représentant que son domaine allait doubler de prix, s'il pouvait y réunir celui de son pauvre voisin, il se mit à travailler en conséquence, en falsifiant les titres, et en changeant les dates, pour avoir occasion de renfler la procédure de tout l'embonpoint que la chicane pouvait lui donner.

Le pauvre Thomas, qui se souvenait toujours des premiers bienfaits de Simon, ne voulait point plaider contre lui. Il offrait de lui céder toutes ses demandes. Mais ce n'était pas le compte de M. le Dru: il sut adroitement piquer l'amour-propre de son client, en lui disant qu'il ne lui convenait pas de paraître recevoir en don une chose qui lui appartenait à juste titre; que d'ailleurs Thomas, quand il lui plairait, pourrait revenir sur cette affaire, qu'il ne serait jamais tranquille possesseur que par un bon jugement; et enfin qu'il ne devait pas mollir dans cette rencontre, pour en imposer aux paysans de la contrée, et les empêcher de jamais oser rien entreprendre contre lui.

C'est ainsi que malgré les offres de Thomas, malgré les supplications de sa femme, malgré les représentations du curé et de tous les gens de bien, il eut le secret d'entretenir Simon dans ses idées d'usurpation et de violence jusqu'au jour où l'affaire

devait se juger. Mais que ce jour fut terrible pour lui ! L'indignation et l'horreur de tous ceux qui assistèrent à la plaidoirie, lui annoncèrent sa sentence avant qu'elle fût prononcée. Il perdit son procès tout d'une voix, et fut condamné aux dépens.

La pauvre Toinette, qui, pendant toute la nuit, avait eu les oreilles déchirées des blasphèmes et des imprécations de son mari, alla le lendemain consulter son digne pasteur pour l'engager à détourner Simon d'appeler de ce jugement, comme il se le proposait. Après avoir médité quelque temps, le curé lui fit part d'un expédient qui se présentait à son esprit, et sur lequel il fondait les plus grandes espérances. Il fut convenu qu'on en ferait usage le jour que la sentence serait signifiée à Simon.

Ce jour venu, le sergent du tribunal, qui par hasard était un honnête homme, après s'être concerté la veille avec Toinette et le curé, se rendit à la maison de Simon, où Toinette, se trouvant seule, le fit entrer.

Ah! monsieur le sergent, lui dit-elle, soutenez-moi bien, je vous prie.

LE SERGENT. — Laissez-moi faire : j'agirai comme nous en sommes convenus. Avez-vous fait venir les petits mendians?

TOINETTE. — Oui, oui, je les ai fait cacher dans la grange avec mes enfans; j'irai les chercher lorsqu'il le faudra, pour qu'ils viennent remettre à Simon la lettre de M. le curé.

LE SERGENT. — Vous pouvez donc maintenant appeler votre mari.

TOINETTE, *allant à la porte du jardin.* — Simon, Simon, voici un monsieur qui te demande.

SIMON, *du fond du jardin.* — J'y vais.

TOINETTE. — Le voici. Oh ! comme le cœur me bat !

LE SERGENT. — Monsieur Simon, voici une sentence du tribunal, que je vous apporte, avec un commandement de me payer sur l'heure cent cinq livres dix-sept sols trois deniers.

SIMON. — Pourquoi donc cela, je vous prie ?

LE SERGENT. — C'est pour les frais du procès que vous venez de perdre.

SIMON. — Que dites-vous? cent cinq livre, dix-sept sous trois deniers?

LE SERGENT. — Oui ! tout autant. Donnez-vous la peine de lire. La taxe est faite par les juges eux-mêmes.

SIMON, *après avoir parcouru le papier timbré, le jette avec fureur sur la table.* — Je veux que cent cinq livres de plomb me tombent goutte à goutte sur le cœur, si vous avez de moi cet argent.

LE SERGENT. — Laissons là, de grace, les imprécations; vous devez sentir que cela ne sert à rien.

TOINETTE, *avec un soupir.* — Oh non! certes.

SIMON, *la prenant rudement par le bras.* — Que dis-tu là, toi? Marche à ta quenouille, et n'emploie ta langue qu'à mouiller ton fil... Cent cinq livres dix-sept sous trois deniers !

LE SERGENT. Tout ce qui m'étonne, c'est que vous vous en soyez tiré encore à si bon compte : il pouvait vous en coûter votre ruine totale. Souvenez-vous du fermier Denis : il était riche comme vous : un mauvais procès l'a mis sur la paille; et vous l'avez vu mourir cet hiver en prison de misère et de désespoir, laissant après lui une femme et trois enfans sans pain. Vous n'auriez pas dû entreprendre ce procès, monsieur Simon.

SIMON. — Oui, je devais me laisser voler impunément! (*Il se frappe un rude coup sur le front.*) Mais je n'en resterai pas là, je veux en appeler; j'en appellerai à tous les tribunaux du monde, quand je devrais y manger tout mon bien.

TOINETTE, *sortant de la maison en pleurant.* — Juste ciel! daigne nous

prendre en pitié, (*A part*). Je vois qu'il est temps de frapper le grand coup.

LE SERGENT. — Écoutez, monsieur Simon. Je trouve mon profit à ce qu'il y ait beaucoup de procès devant le tribunal, car je ne vis que de cela. Mais je donnerais volontiers tout ce qui me revient dans cette affaire, pour que vous ne vous y fussiez pas embarqué. Les juges qui vous connaissent ne peuvent comprendre comment vous avez pu faire une si injuste querelle à votre voisin, et comment vous n'avez pas ensuite reçu ses propositions d'accommodement. Tout le village pense mal de vous, je vous en avertis.

SIMON. — Eh! que m'importe le village? Allons, allons, je vais faire donner l'avoine à mon cheval. Il faut que je coure à la ville chercher un avocat.

LE SERGENT. — Doucement. Rien ne presse. Vous aurez tout le temps qu'il vous faut pour cette nouvelle extravagance.

SIMON, *d'un air imposant.* — Monsieur le sergent, savez-vous que vous êtes dans ma maison?

LE SERGENT. — Vous n'y serez plus bientôt, si vous continuez. Denis, vous le savez, n'est pas mort dans la sienne.

SIMON. — Pourquoi me parlez-vous toujours de cet homme-là?

LE SERGENT. — C'est que je le vois encore dans sa prison étendu sur la paille. Jamais, s'écriait-il en mourant, jamais je ne pourrai rentrer en grace avec Dieu. Je meurs dans une prison, je meurs insolvable, je meurs en laissant mes enfans et ma femme sans pain. Vous avez aussi une femme et des enfans, monsieur Simon. Vous m'entendez?

(*Un moment de silence, pendant lequel Simon tombe dans une profonde rêverie. Il en sort à la voix de la petite Marguerite et du petit Lubin ses enfans, qui entrent avec trois autres enfans tout couverts de guenilles. Toinette les suit.*)

MARGUERITE. — Mon père, voici de petits malheureux que je vous amène.

LUBIN. — Ils vous apportent une lettre de M. le curé.

(*Les autres enfans s'avancent vers Simon et lui présentent la lettre. Simon se détourne en disant*) :

La tête me fait trop de mal. Je ne saurais à présent lire cette lettre.

LE SERGENT. — Elle est ouverte. Je vais la lire pour vous. (*Il prend la lettre et lit*) :

Mon cher Simon,

Vous avez toujours été un homme bienfaisant. Je vous recommande avec les plus vives instances les trois petits malheureux que je vous adresse. Leur père est mort, comme vous le savez, de misère et de chagrin, pour un procès injuste qu'il avait entrepris. J'ai trouvé le moyen de placer sa veuve. Mais les enfans sont trop petits pour que personne veuille les recevoir. D'ailleurs le nom de Denis est devenu si odieux, qu'ils sont repoussés partout où ils se présentent. Vous ne les repousserez point, vous que j'ai trouvé si charitable dans toutes les occasions. Vous joindrez vos secours aux miens pour soulager leurs malheurs, et les empêcher de charger la mémoire de leur père de malédictions.

Votre bon pasteur, S. AMAND.

LE SERGENT. — Eh bien! monsieur Simon, que répondrai-je pour vous à cette lettre?

SIMON, *cachant sa tête dans ses mains.* Éloignez ces enfans; qu'ils reviennent une autre fois!

MARGUERITE. — Mais, mon père, en attendant, ils vont mourir de faim.

SIMON. — Éloignez-les, vous dis-je.

LE SERGENT. — Non, non, monsieur Simon, qu'ils restent. Vous avez besoin d'eux. Ils vous nommeront les tribunaux où vous pourrez porter votre appel.

SIMON, *avec colère.* — Monsieur le sergent !

LE SERGENT. — Ils vous diront, mieux que moi, quelle est la mort d'un homme processif.

SIMON. — Encore une fois, monsieur le sergent !...

LE SERGENT. — Ils vous diront de quel œil ils regardent aujourd'hui la fosse de leur père.

SIMON. — Qu'osez-vous dire en présence de mes enfans? (*A Toinette*). Toinette emmène-les jusqu'à ce que j'aie répondu à ceux-ci.

TOINETTE. — Eh ! mon ami, pourquoi réparer les tiens des autres? Il faut bien qu'ils apprennent d'eux à mendier un jour leur pain.

SIMON, *se levant tout à coup.* — Oh ! qu'ai-je entendu ! C'en est trop, je ne puis résister à ce dernier coup; non je ne plongerai point mes enfans dans la misère. Non, ils ne me maudiront point. Mes yeux s'ouvrent sur ma folie; je veux demander pardon à mon voisin de tous les maux que je lui ai causés. Je lui ferai tant de bien, qu'il sera forcé d'oublier mon indigne conduite.

TOINETTE, *se jetant dans ses bras.* — Oh ! mon cher homme, te voilà, je te reconnais à présent. Tu es celui qui m'avait toujours rendue heureuse. Je ne sais plus si je pourrai suffire à t'aimer autant que je le veux.

LE SERGENT. — Monsieur Simon, vous sentez en ce moment ce que l'on gagne à être un homme de bien.

SIMON, *lui tendant la main.* — Si tous les gens de loi étaient aussi honnêtes que vous ! (*Tendant l'autre main à Toinette.*) Si tous les plaideurs avaient une femme comme la mienne ! (*Il les embrasse tous les deux.*) Allons, je vais compter les cent cinq livres dix-sept sous trois deniers. Quelque cher qu'ils me coûtent, jamais je n'aurai donné d'argent de si bon cœur.



RÉFLEXIONS

Sur les trois histoires précédentes.

Dans les trois histoires précédentes que vous venez de lire, mes chers amis, vous avez vu les malheurs où une obstination aveugle précipite les hommes. Avez-vous connu des gens plus insensés que ces personnages dont je vous ai peint la folie? Non, sans doute, répondez-vous; et à leur place, nous nous serions bien gardés de faire comme eux. Oui, vous le croyez, parce que vous êtes maintenant de sang-froid. Mais qui peut vous garantir que vous auriez été plus sensés? Les deux premiers étaient frères et avaient été liés ensemble dès le berceau. Les seconds étaient bons amis depuis plusieurs années; et ils trouvaient leur intérêt, autant que leur plaisir, à vivre dans cette parfaite intimité. Les derniers, enfin, étaient unis par des nœuds qui peut-être devaient leur être plus sacrés encore, puisque l'un était lié par les bienfaits et l'autre par sa reconnaissance. Combien de raisons pour les détourner de leurs querelles honteuses! Et cependant vous voyez que des raisons si puissantes n'ont pu les soutenir contre d'indignes passions. Avec quel soin devez-vous donc vous défier de vous-mêmes! Qu'il me soit permis ici de vous dénoncer trois de vos plus grands ennemis : le fol entêtement, qui ne vous laisse rien entendre de tout ce qui peut contrarier une idée que vous avez conçue, quelque extravagante qu'elle soit; la basse envie, qui vous rend jaloux de la moindre prospérité de vos égaux, et qui vous fait croire tout permis contre ceux que leur habileté ou l'économie de leurs pères ont rendus plus riches que vous; enfin, le vil intérêt, qui vous ferait tout enfreindre pour le gain le plus sordide. Ce dernier surtout est le plus dangereux, parce qu'il tend à étouffer les sentimens de justice naturelle que le Ciel a mis au fond de nos cœurs. En est-il beaucoup parmi vous qui eussent écouté ces sentimens, comme le jeune enfant dont je vais vous raconter l'histoire?



LES POULES ET LES ŒUFS.

Mathurin devait le prix de quelques journées à son voisin Lucas. L'argent étant fort rare dans le pays, et plus encore dans sa maison, il ne pouvait le payer en espèces. Cependant comme il ne pouvait pas lui retenir le fruit de son travail, il lui proposa de recevoir en paiement quatre poules qui lui restaient. Lucas accepta la proposition, parce qu'il n'avait point de poules, et que celles qu'on lui offrait valaient bien à son compte ce que son voisin pouvait lui devoir. Les poules furent donc portées dès ce jour même chez Lucas. Mais comme elles n'étaient point renfermées, le lendemain, lorsqu'elles voulurent pondre, elles revinrent chez Mathurin déposer leurs œufs dans leur ancien poulailler. Le fils de Mathurin, nommé Philippe, petit garçon âgé de sept ans au plus, était alors tout seul à la maison. Il entendit glousser ses poules chéries, et se douta de ce qu'elles venaient de faire. Il courut aussitôt au poulailler, fureta dans la paille, et trouva les œufs. Ha! ha! se dit-il à lui-même, voilà de bons œufs frais que j'aime tant! Ma mère sera bien aise de les trouver à son retour; elle les fera cuire, et nous les mangerons. Cependant, reprit-il un instant après, pouvons-nous bien retenir ces œufs au voisin Lucas? Nos pau-

vres poules lui appartiennent à présent; les œufs de ces poules doivent donc aussi lui appartenir. J'appris l'autre jour à l'école que l'on doit rendre une chose que l'on trouve, à celui à qui elle appartient, dès qu'on le connaît. Allons, allons, je n'attendrai pas que mes parens reviennent, je vais porter ces œufs à leur maître. En effet, il courut aussitôt frapper à la porte de Lucas. Tenez, voisin, lui dit-il en entrant, je vous apporte les œufs que vos poules viennent de pondre dans notre poulailler.—Et qui t'envoie ici? lui demanda Lucas.—Personne, lui répondit Philippe. — Quoi! tu m'apportes ces œufs sans que personne te l'ait ordonné? — Vraiment oui : mon père ni ma mère ne sont à la maison; je fais ce qu'ils m'auraient dit de faire, sans doute. — Et d'où vient que tu n'as pas attendu leur retour? — C'est qu'ils ne reviendront qu'à midi; et d'ici là, si vous aviez soupçonné le fait de vos poules, ne voyant pas venir les œufs, vous auriez peut-être pensé du mal de mes parens.

RÉFLEXIONS.

Que dites-vous d'un pareil trait, mes chers amis? Vous voyez, par cet exemple, que les premiers principes de droiture et de probité sont gravés dès l'enfance dans notre cœur, et que toutes les fois que nous voudrons rentrer en nous-mêmes pour le consulter, nous y trouverons les règles de notre conduite. C'est surtout lorsque nous avons un procès à entreprendre ou à soutenir, qu'il importe d'interroger notre conscience, pour savoir d'elle le parti qu'il faut prendre dans une affaire qui peut compromettre notre fortune ou notre honneur. Une contestation légère, où l'on s'engage sans réflexion, peut quelquefois entraîner dans un procès d'où l'on ne sort plus que la bourse vide d'argent, et le cœur plein de sentimens de corruption et d'injustice.

LE MÉCONTENT.

Le fermier André faisait si bien prospérer ses affaires par son industrie et son activité, que le besoin était une chose inconnue dans sa demeure. On voyait presque tous les jours à dîner, sur sa table, un plat de viande ou de poisson. Le soir on y servait tantôt de la salade et des œufs, tantôt des légumes et du laitage, et toujours du bon vin, du pain savoureux et des fruits exquis.

Ses enfans étaient sains et robustes, et comme leur mère était aussi adroite que laborieuse, on ne les trouvait jamais avec du linge malpropre ou des habits déguenillés.

Les dimanches et les fêtes, lorsque le temps était beau, toute la famille allait faire un tour de promenade dans l'un des villages voisins. On s'arrêtait sur la route pour prendre des rafraîchissemens, et ces petites parties de plaisir ne faisaient aucun tort au train du ménage.

Outre cela, le nom d'André jouissait d'une extrême considération, parce que tous ceux qui le portaient, avaient, de temps immémorial, reçu, en succession de leurs pères, des sentimens de droiture et d'honneur qui formaient la plus belle partie de leur héritage.

Voilà, me direz-vous, un homme qui devait vivre bien content de sa destinée. Eh bien! ce n'était rien moins que cela.

André, d'un caractère envieux, mécontent et jaloux, murmurait sans cesse contre la Providence divine de ce qu'elle ne l'avait pas fait naître dans un état plus relevé. Il regardait avec dépit tout ce qui était au-dessus de sa situation ; et il ne pouvait s'empêcher de porter envie à ceux qui paraissaient avoir sur lui quelque avantage, quoique cette apparence ne fût souvent que trompeuse. Il pensait toujours qu'il avait mérité autant qu'un autre d'occuper les postes les plus éminens, et qu'il était peut-être plus capable de les remplir avec honneur. Quelquefois même il soutenait que s'il avait été à la tête des finances, il aurait su combler le *déficit* sans établir de nouveaux impôts ; enfin, à l'en croire, tout allait mal, parce qu'il n'avait pas le timon du gouvernement.

Le pauvre homme! qu'il connaissait peu le train du monde et la marche des affaires!

Il connaissait bien moins encore le véritable bonheur, en imaginant que dans un autre état il aurait pu mener une vie plus heureuse. Il ne voulait pas voir que son caractère mécontent l'aurait rendu malheureux, même dans les premières places, parce que quelque riche et quelque grand que l'on soit, de quelque honneur que l'on soit revêtu, on en trouve toujours de plus riches, de plus puissans et de plus considérés.

Ce n'est pas tout. Au lieu de renfermer en lui-même ces tristes pensées qui faisaient le tourment de sa vie, il cherchait à les faire passer dans l'ame de ses enfans. Il leur parlait toujours de manière à leur faire croire que leur condition était la plus misérable de la terre. Il portait l'amertume de ses idées dans leurs jouissances, et il leur peignait comme une source de délices toutes les choses dont ils étaient privés.

Lorsqu'ils se délectaient, par exemple, à manger d'un excellent plat de légumes : Ah! leur disait-il, dans ce château là-bas, on fait bien meilleure chère. Ils ont tant qu'ils veulent du gibier, des pâtisseries et des liqueurs recherchées. L'eau nous en viendrait mille fois à la bouche, que ces bonnes choses n'y viendraient jamais, et à ces paroles, les bons légumes ne faisaient plus de plaisir aux enfans.

S'il voyait passer le fils de quelque homme riche avec de beaux habits, il appelait ses enfans pour le leur montrer. Voyez-vous, leur disait-il, avec quelle magnificence il est vêtu? Ah! mes pauvres enfans, quand je compare vos habits de bure avec ces habits de soie, quelle honte pour nous! et les enfans pensaient qu'ils avaient à rougir de leurs habits.

Dans leurs parties de promenade, venait-il à rouler à côté d'eux une voiture, il s'écriait : Oh! les beaux chevaux! le superbe équipage! voilà des gens bien heureux! Ils se font traîner tout à leur aise, tandis que nous sommes obligés d'aller à pied comme des chiens. Les enfans, qui l'instant d'auparavant marchaient d'un pied léger, ne manquaient pas aussitôt de se plaindre de la fatigue, comme s'ils en eussent été accablés.

C'est par une suite naturelle de ces folles plaintes que le noble état de cultivateur a déjà commencé à devenir presque aussi méprisable aux yeux des enfans, qu'il est odieux à leur père. Ils murmurent, comme lui, contre la Providence, de ce qu'elle ne les a pas fait naître fils de roi. Ils seront tous un jour richement pourvus, et ils vivent mécontens. Ils ne se réjouissent pas de l'aisance qui règne dans leur maison, mais ils s'affligent de celle qu'ils voient chez les autres.

André vient de tomber malade de la jaunisse. C'est la troisième fois que cette maladie l'attaque, et il finira par y succomber. Peut-être en ce moment regrettera-t-il la vie qu'il se rend aujourd'hui

si importune. Je crains que ses enfans n'aient le même sort, si, lorsque leur raison sera un peu plus avancée, ils ne cherchent pas à dompter cette humeur chagrine qui blesse également la justice et la raison.

LE DÉCOURAGEMENT.

Dans une journée brûlante d'été, où les moissonneurs, malgré leur fatigue, chantaient gaîment en liant leurs gerbes, et en mouillant les guérêts de leurs sueurs, il vint à se former tout à coup un orage sombre, dont l'horizon entier était obscurci. Les éclairs brillaient sans interruption, et l'on entendait dans l'éloignement gronder le tonnerre.

Tous ces braves gens aussitôt redoublèrent d'ardeur pour achever de rassembler leur moisson, et la mettre à l'abri de la pluie, dont ils ne se croyaient pourtant menacés qu'au bout d'une demi-heure : mais à l'instant il s'éleva un tourbillon furieux qui porta la nue orageuse au-dessus de leurs têtes. La foudre partit et alla tomber au milieu du village sur une grange qu'elle mit en feu.

Les moissonneurs, qui, du milieu de leurs champs, virent l'incendie, coururent de toutes leurs forces pour l'arrêter. Mais, avant leur arrivée, la flamme s'était déjà si renforcée, et avait été portée si loin par l'impétuosité du vent, que les secours devinrent impossibles ; et le village entier fut réduit en cendres.

Ses malheureux habitans perdirent ainsi en moins d'une heure tout ce qu'ils avaient ramassé par le travail de plusieurs années. Le peu de blé qui leur restait de l'année précédente, le foin qu'ils venaient à peine de serrer, leur linge, leurs habits, leurs meubles, leurs petites provisions, tout était enseveli sous des monceaux de décombres fumans.

Cet affreux spectacle faisait couler des larmes de tous les yeux. Les plaintes et les gémissemens remplissaient les airs. On voyait les femmes et les enfans se rouler à terre en poussant des cris de désespoir. Matthias surtout était inconsolable. Grand Dieu ! s'écriait-il en se tordant les mains, que vais-je devenir? malheureux que je suis ! J'ai perdu ma chaumière, mes hardes et mon lit. Il ne me reste pas même un sou pour acheter du pain. Je n'ai plus qu'à me jeter dans la rivière, ou à me précipiter du haut de ce rocher.

Thibaut qui l'entendit, s'approcha de lui. Pourquoi tant se lamenter, lui dit-il? J'ai perdu autant que toi. Je n'ai plus que la chemise que je porte sur le corps; mais ce corps me reste, et avec lui ma tête et mes bras. Il n'en faut pas davantage pour se tirer d'affaire. Il y a eu déjà tant de villages brûlés, sans que leurs habitans soient morts de faim. Ce qu'ils ont fait pour s'en préserver, pourquoi ne le ferions-nous pas comme eux?

Ces paroles encourageantes n'encouragèrent pas Matthias. Il continua de se désoler et de crier : Malheureux que je suis ! que vais-je devenir ? c'en est fait de moi, je suis perdu pour jamais.

Thibaut n'espérant plus rien de lui, alla trouver les autres incendiés, pour tâcher d'élever leur courage par ses discours. Mais ils étaient la plupart aussi lâches que Matthias, et ils s'écriaient comme lui : Malheureux que nous sommes ! qu'allons-nous devenir ? c'en est fait de nous, nous sommes perdus pour jamais.

Quelques-uns cependant écoutèrent les paroles de Thibaut, et consentirent à suivre ses conseils. Ils allèrent d'abord visiter les restes de leurs habitations, où ils trouvèrent encore quelques bons madriers peu endommagés, des ustensiles, des outils, et leurs marmites de fer que le feu n'avait pu fondre. Ils envoyèrent vers la municipalité de la ville voisine, pour lui demander des secours qui arrivèrent bientôt en abondance. Un homme riche de leur voisinage, nommé M. de La Haye, dont ils avaient respecté les propriétés dans les temps de troubles, s'empressa de venir à leur aide. Il leur prêta un vaste hangard, sous lequel chacun d'eux transporta les gerbes qui étaient restées sur son champ. D'autres personnes charitables se joignirent à lui pour soutenir les plus malheureux pendant les rigueurs de l'hiver suivant. Quelques-uns vendirent une partie de leurs terres, d'autres trouvèrent à emprunter, sans intérêt, de leurs voisins généreux. Chacun d'eux eut bientôt assez d'argent pour relever sa chaumière et se procurer tous les instrumens nécessaires à son travail.

Animés par ces premiers soulagemens, ils se mirent à labourer leurs terres avec plus de courage et d'ardeur qu'ils n'avaient jamais fait; et la Providence bénit tellement leurs travaux, que dans peu d'années ils eurent regagné tout ce que le feu leur avait fait perdre. Ils y gagnèrent encore de plus les trois biens les plus précieux sur la terre, savoir, l'estime de soi-même, la confiance dans les gens de bien, et un nouveau sentiment de reconnaissance et d'amour pour le Dieu de justice et de bonté.

Mais ceux qui s'étaient laissés aller lâchement au désespoir, portèrent la peine de leur indigne faiblesse. Personne ne se présenta pour les aider à rétablir leurs affaires. La plupart traînèrent le reste de leur vie dans la fainéantise et la langueur; et les autres, réduits au métier de mendians et de vagabonds, furent méprisés de tout le monde, et n'eurent que le triste pain de la charité pour ne pas mourir de faim.



JACINTHE.

Jacinthe, jardinier de Livry, était regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits surpassaient en grosseur ceux de tous ses voisins, et on leur trouvait un goût plus savoureux et plus exquis. Tous les gens riches, dans leurs festins d'apparat, se faisaient honneur de ses pêches à leur dessert. Il n'avait pas besoin d'envoyer ses melons au marché. On venait les mettre à l'enchère sur ses couches : souvent même à prix d'or on ne pouvait s'en procurer.

L'espèce de gloire qu'il trouvait dans son travail, et le gain qu'il en retirait, l'attachaient assidûment à ses cultures. Riche et laborieux comme il l'était, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épousa Colette, jeune fille des environs, dont la sagesse égalait la beauté.

La première année de leur mariage fut très-heureuse. Colette secondait son mari dans ses travaux ; et jamais les fruits de leur jardin n'avaient si bien prospéré.

Malheureusement pour Jacinthe, à côté de sa maison demeurait un autre jardinier nommé Grégoire, qui, dès le point du jour, allait s'établir dans un cabaret. pour n'en sortir que la nuit. L'humeur joviale de Grégoire avait séduit Jacinthe.

qui ne tarda pas long-temps à prendre ses goûts. Au commencement il n'allait le trouver au cabaret que pour lui parler du jardinage : bientôt dans son jardin même il ne lui parlait que du vin.

Colette gémissait de ce changement dans la conduite de son mari. Comme elle n'avait pas encore acquis assez d'expérience pour gouverner elle-même ses espaliers, elle était souvent obligée d'aller le chercher au milieu de ses verres et de ses bouteilles pour le ramener à son travail. Hélas! il aurait bien mieux valu qu'il ne s'en fût pas du tout occupé! il ne taillait plus ses arbres que la tête prise de vin. Sa serpette jouait au hasard dans les branchages. Les branches à fruit étaient coupées indistinctement, comme les branches gourmandes; et ces beaux pêchers, où, l'année précédente, il n'y avait pas un seul jet oisif, ne firent plus qu'étendre lâchement leurs bras comme de grands paresseux.

Plus Jacinthe voyait languir son jardin, plus il sentait se fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits et ses légumes avaient perdu toute leur renommée; et ne trouvant plus dans son travail de quoi satisfaire sa honteuse passion, il se défaisait peu à peu de ses meubles, de son linge et de ses habits. Enfin, un jour que sa femme était allée porter au marché quelques racines qu'elle avait cultivées elle-même, il alla vendre tous ses habits pour en boire le produit avec Grégoire.

On aurait de la peine à se figurer quelle fut la douleur de Colette à son retour. Tomber d'une douce aisance dans une affreuse misère, ce n'était pas là son plus grand supplice. Elle gémissait plus douloureusement encore sur le sort de son mari, et sur celui d'un jeune enfant de six mois qu'elle nourrissait.

Qui croirait que ce fut cet enfant qui sauva toute la famille de sa perte?

Le soir du même jour, Jacinthe rentrant chez lui en jurant, était allé s'accouder sur la table, et demandait brutalement à sa femme de quoi manger. Colette lui présenta un grand couteau, et une corbeille couverte de son tablier. Jacinthe ôte brusquement la couverture. Quelle est sa surprise de voir dans la corbeille son fils paisiblement endormi! Mange, lui dit Collette, voilà tout ce qui me reste à te donner. Tu es le père de cet enfant, tu as plus de droit à le dévorer que la faim. Jacinthe, pétrifié à ces paroles, demeure sans voix, et les yeux stupidement fixés sur son fils. Enfin sa douleur éclate par ses cris et par ses larmes. Il se lève, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, et lui promet de changer. Il tint parole. Son beau-père, qui depuis long-temps refusait de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. Jacinthe profita de ces secours; et bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais. Il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari et bon père.

Il se plaisait quelquefois, en rougissant, à raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule et l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que laborieux.

LA PARESSE.

Gervais imaginait, parce qu'il était fils unique, et que ses parens possédaient une habitation bien meublée, des terres en bon rapport, et des troupeaux nombreux, qu'il n'aurait jamais besoin de travailler.

D'où lui venait donc cette façon de penser extravagante?

De ce que dans ses premières années on l'avait gâté par mille complaisances déraisonnables, et qu'on l'avait toujours laissé maître de ses volontés.

Lorsque son père, dès la pointe du jour, allait dans les champs s'occuper du labourage, Gervais restait étendu dans son lit, et n'en sortait qu'au moment où son père rentrait pour se reposer un peu de sa fatigue.

La première pensée de Gervais, à son réveil, était de demander à sa mère ce qu'il aurait pour son déjeuner. Il se mettait ensuite à le dévorer goulument; et quoique l'on servît d'ordinaire le dîner avant que la digestion de son déjeuner fût entièrement achevée, il ne s'en remettait pas moins à manger, tant qu'il pouvait en tenir dans son estomac.

Ce n'était jamais que l'après-midi que commençait sa journée; et lorsqu'il avait travaillé nonchalamment une demi-heure, il se croyait accablé de fatigue, et allait se coucher sous un arbre pour se délasser.

Ses parens, qui n'avaient acquis leur aisance qu'à force de sueurs, connaissaient bien le prix du travail; mais un fol engouement pour leur fils unique ne leur laissait pas la force de contrarier son goût pour la paresse. Ils étaient assez insensés pour croire qu'il se corrigerait avec les années, et qu'en tout cas, les biens qu'ils devaient lui laisser le mettraient toute sa vie au-dessus du besoin.

Mais qu'arriva-t-il? Ces parens cruellement tendres moururent bientôt après, et Gervais se mit en possession de leur héritage.

Il se félicitait de ce que le temps était venu de jouir tout à son aise de la richesse où il croyait nager le reste de ses jours. Vous allez voir combien cette pensée lui coûta cher.

Comme son principe était de s'épargner la peine de faire lui-même tout ce qu'un autre pouvait faire pour lui, il abandonna le soin de ses troupeaux, de ses jardins et de ses terres à la bonne foi de ses valets; mais ceux-ci, témoins de la fainéantise de leur maître, pensèrent bientôt qu'ils n'étaient pas obligés de se donner de grandes peines pour ses affaires, puisqu'il les négligeait, lui qui s'y trouvait le plus intéressé. Ils prirent le parti de suivre son exemple, et de se livrer, comme lui, à l'inaction.

Le bétail confié à leurs soins ne tarda guère à se ressentir de cette négligence. Il n'avait plus sa nourriture aux heures accoutumées. Tantôt il regorgeait de fourrage, tantôt il n'avait pas même de litière. Les vaches commencèrent à ne plus donner tant de lait. Les moutons n'eurent plus une laine aussi belle. Les chevaux ne pouvaient plus faire autant de charrois, ni les bœufs autant de labours. Il n'y eut pas même jusqu'à la basse-cour, la garenne et le colombier, qui ne tombassent dans le plus triste dépérissement

Qu'étaient devenus dans l'intervalle ces vergers, ces jardins et ces terres dont on

admirait tant autrefois la fertilité? Hélas! à la place des grosses asperges et des melons rebondis, on ne voyait plus que des ronces et des herbes stériles. La mousse dévorait les branches des arbres, les chenilles en rongeaient les fruits. Les blés, honteux de leur maigreur, se cachaient tristement sous les coquelicots et les bluets.

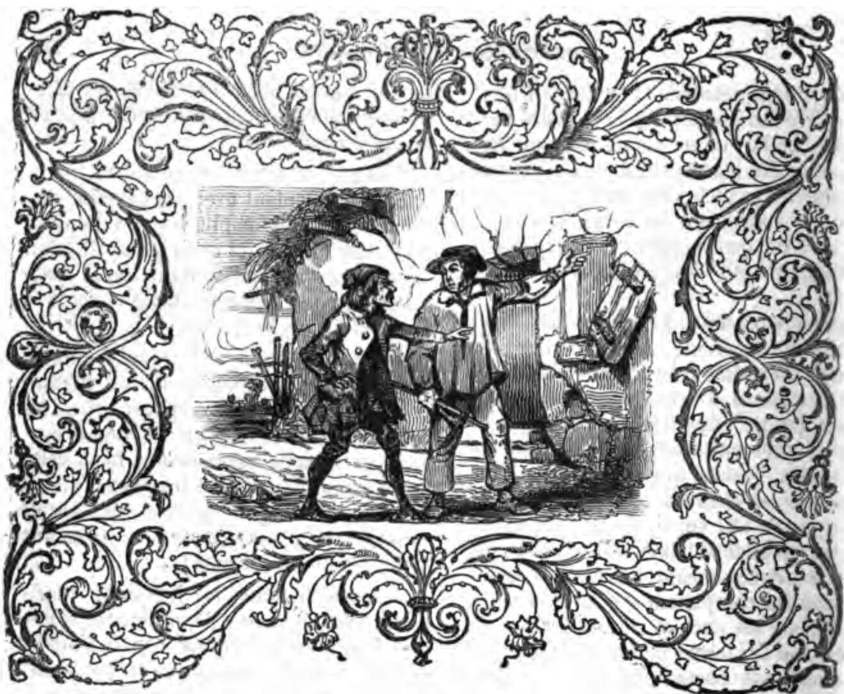
Ce n'est pas tout. Les gens attachés au service de la ferme, n'ayant plus l'œil attentif du maître pour les surveiller dans leurs fonctions et vérifier leurs comptes, s'accordèrent ensemble pour se passer l'un à l'autre toute sorte de vols et de friponneries. Tandis que Gervais avait les pieds sur les chenets, les genoux sous la table, ou la tête sur le chevet, ses valets de charrue allaient labourer avec ses bœufs les terres de ses voisins. Ses filles de basse-cour ne lui comptaient que la moitié du produit de ses œufs et de son laitage; et le boucher lui faisait payer chèrement les gigots de ses propres moutons, dont il s'était accommodé à vil prix avec le berger.

Quand la fin de l'année arriva, le bourrelier, le charron, le forgeron et le maréchal se présentèrent devant lui avec de longs mémoires dont ils voulurent être payés. A peine avait-il retiré de ses biens ce qu'il fallait pour les satisfaire, il se vit obligé d'emprunter.

L'année suivante lui rapporta moins encore. Cependant avec ses dépenses ordinaires, il avait de plus à payer l'intérêt de l'argent qu'on lui avait prêté. Il fallut donc emprunter de nouveau, avec cette différence que la somme fut plus forte et l'intérêt à plus haut prix.

D'année en année, il voyait diminuer ses revenus et croître ses dettes. Bientôt il ne fut plus en état d'en payer même les intérêts à ses créanciers : il voulut emprunter comme auparavant; mais cette fois personne ne voulut lui prêter même avec l'usure la plus énorme. Qui aurait voulu risquer son argent entre les mains d'un homme si dérangé?

Dès que le fou se fut mis dans ses affaires, il se vit bientôt dépossédé par la justice de tout ce bel héritage dont il n'aurait tenu qu'à lui de jouir jusqu'au tombeau; et il fut obligé de venir en pleurant mendier un morceau de pain à cette même porte où son père, autrefois, avait fait passer une file de chariots gémissant sous le poids d'une riche moisson.



L'AVARICE.

Le paysan Léonard était d'une lésinerie si sordide, qu'il est difficile de s'en former une idée. On ne pourrait guère lui comparer que cet avare qui, pour ménager l'encre, avait imaginé de ne pas mettre de points sur les i.

Léonard possédait, par son mariage, des terres d'une nature excellente, qui, bien entretenues, l'auraient eu bientôt comblé de richesses. Mais comme il avait du regret à rendre à ses sillons une partie du blé qu'il en avait retiré, et qu'au lieu de dix mesures de grain qu'il lui aurait fallu pour ses semailles, il croyait faire une belle économie à n'en employer que six; ses blés ne venaient jamais si drus que ceux des autres; et dans quelques endroits leurs tiges éparses étaient comme ces baliveaux qu'on laisse de loin en loin dans une forêt qui tombe sous la cognée des bûcherons.

Loin de répandre sur ses guérets le fumier que lui donnaient ses troupeaux, Léonard croyait trouver un grand profit à le vendre. Aussi ses terres maigres et desséchées avaient-elles la mine de ces pauvres infirmes, à qui des riches impitoyables refusent un morceau de pain.

L'étendue de ses possessions aurait demandé le travail assidu de quatre hommes

robustes. Léonard, à qui les gages et la nourriture de quatre valets semblaient une dépense énorme, dont il était inutile de charger sa bourse, se contentait des services d'un seul. Cependant ses bras n'en valaient que deux comme ceux d'un autre; et son pauvre serviteur qu'il nourrissait mal, n'était pas d'humeur à s'excéder pour satisfaire l'avarice de son maître; en sorte qu'on ne vit bientôt prospérer dans son domaine que les ronces et les chardons.

On juge bien que son écurie, son étable, sa bergerie et sa basse-cour, n'avaient pas moins à souffrir que ses champs. Avec quelques bottes de foin et quelques sacs d'avoine de plus, il aurait pu entretenir ses bêtes dans le meilleur état; au lieu qu'elles ne tardèrent pas longtemps à dépérir par l'abstinence cruelle qu'il leur faisait endurer. Il ne se passait presque point de semaine qu'il ne lui mourût un cheval, une vache ou des moutons: toutes ses poules avaient la pépie. Ses agneaux, ne trouvant pas de lait dans les mamelles de leur mère, expiraient presque en naissant, et ceux qui vivaient quelques jours de plus devenaient la proie des loups, qui n'avaient à craindre ni berger ni chiens pour les défendre contre leur rage.

Le principe de Léonard était de vouloir faire lui-même tout ce qui lui aurait coûté de l'argent pour le donner à faire à un autre. Croiriez-vous qu'il se mit un jour en tête de tailler et de coudre ses habits pour n'être pas obligé d'en payer la façon au tailleur? Eh bien! qu'y gagna-t-il? Ses vêtemens furent mal fagotés, et il lui fallut plus d'étoffe que ne lui en aurait demandé le moindre ouvrier tant soit peu exercé dans sa profession.

Lorsque sa bêche ou quelqu'un de ses instrumens était brisé, vous pensez peut-être qu'il en achetait un autre tout de suite avec l'argent qu'il avait en réserve? Oh! non, non. Il aimait mieux se servir encore le plus long-temps qu'il pouvait de sa moitié d'outil. Voyez cependant le beau profit! Il en faisait moins d'ouvrage avec plus de fatigue; et il retardait quelquefois des travaux très-pressés.

Comme il ne prêtait aucun de ses ustensiles à personne, personne aussi ne voulait lui prêter les siens. Avait-il un besoin indispensable d'une chose, ne fût-ce que pour un jour ou deux, il était obligé d'en faire emplète, ou, ce qui lui arrivait le plus souvent, de s'en passer; tandis que tous ses voisins à l'envi se seraient fait un plaisir de la lui prêter, s'il avait jamais voulu leur prêter quelque autre chose à son tour.

Haï et méprisé de tout le monde, il l'était encore plus de son misérable valet. C'était peu de ne lui donner que des gages modiques, il avait encore le secret de lui en retrancher toujours quelque partie pour la moindre chose qui se cassait entre ses mains. Celui-ci en revanche ne se faisait pas un scrupule de le voler toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, dans le peu de temps qu'il restait auprès de lui; car le plus long service ne durait pas plus de trois semaines. Ainsi d'un côté, Léonard se faisait piller de toutes les manières, et de l'autre il se voyait abandonné précisément dans quelque circonstance, où il aurait eu le plus grand besoin de n'être pas seul à soutenir le poids de ses travaux.

Il est aisé de concevoir que le poste vacant dans sa maison ne trouvait guère de gens empressés de s'offrir pour l'occuper. Il ne se présentait guère que de mauvais sujets, chassés des autres fermes pour fainéantise, pour ivrognerie ou pour vol. De là mille querelles dans la maison. Léonard n'était pas endurant. Il s'emportait toujours jusqu'à battre son homme; et la justice l'avait déjà condamné si souvent à de grosses amendes,

que, tout compte fait, il ne lui en eût pas coûté davantage pour avoir un nombre suffisant de bons serviteurs qu'il aurait bien payés et bien nourris, et qui, à leur tour, se seraient fait un devoir de travailler de toutes leurs forces pour ses intérêts.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je ne vous ai pas dit jusqu'à présent un seul mot de sa femme. Hélas! mes amis, c'est par une bonne raison. Il y avait déjà long-temps que la pauvre malheureuse était morte, moitié de honte des vilenies de son mari, et moitié de douleur des privations de toute espèce qu'elle avait eu à souffrir de sa part, quoiqu'elle lui eût apporté en dot tout le bien qu'il possédait.

Un des chagrins dont elle avait été le plus tourmentée à sa dernière heure, c'était la perspective du sort cruel qui attendait un fils unique qu'elle laissait en bas âge. Moi, qui aime tant les enfans, j'aurais trop à gémir de vous peindre la situation de ce petit malheureux. On lui refusait jusqu'à la nourriture qui lui était nécessaire. Vingt fois il aurait été à la veille de mourir d'inanition, sans la pitié des voisins compatissans. Vous l'auriez pris pour l'enfant du plus pauvre habitant du village, en le voyant poursuivi par la faim, courir à demi nu de porte en porte pour disputer le pain d'aumône aux plus indigens vagabonds. Il n'avait pas encore six ans, que son père le forçait à de rudes travaux, pour lui faire gagner le peu d'alimens qu'il était obligé de lui donner. Il n'entendait jamais parler que du prix de l'or, de la nécessité d'en acquérir par toutes sortes de moyens, uniquement pour le tenir renfermé. Il ne recevait d'ailleurs aucune autre instruction. Léonard se serait laissé arracher le cœur, plutôt que de tirer de sa bourse le peu d'argent qu'il lui en aurait coûté pour l'envoyer à l'école. Un jeune sauvage élevé dans la profondeur des bois n'aurait été ni plus ignorant, ni plus grossier.

Dans un débordement qui arriva sur la fin de l'automne, une digue qui défendait la prairie de Léonard fut rompue par la violence des eaux. En s'occupant tout de suite du soin de réparer le dommage, il n'était besoin que de cinq ou six hommes pour rétablir en un jour les choses dans leur premier état. Mais ces cinq ou six hommes, il aurait fallu payer leur journée, c'était précisément ce que Léonard ne voulait jamais entendre: il crut qu'il saurait bien en venir à bout tout seul. Il suspendit aussitôt la taille de sa vigne, quoiqu'il n'y eût pas un moment à perdre pour cette opération, ainsi que les vignes s'en aperçurent malheureusement l'année d'après; et il commença sa pénible entreprise. Mais comment ses forces auraient-elles pu suffire à ce travail? Tout ce qu'il faisait pendant le jour, le torrent le détruisait pendant la nuit. Enfin les eaux grossirent à tel point, que s'étant répandues sur toute la prairie, elles achevèrent de miner ce qui subsistait encore de la digue, et ne se retirèrent au bout de quelques jours, qu'après avoir emporté avec elles une partie du terrein, laissant le reste sans défense à la merci de leurs nouvelles fureurs.

Cette expérience aurait dû le rendre plus avisé pour ce qui lui arriva dès le commencement de l'hiver. Mais peut-on corriger un avare? Sa maison mal entretenue commençait depuis long-temps à menacer ruine. Le maçon ne lui demandait que dix écus pour la réparer. Dix écus! s'écria Léonard, comme s'il n'eût pas eu plus d'un sac rempli de cette monnaie. Pendant qu'il resserrait sa bourse, les crevasses s'élargissaient; et le maçon lui déclara bientôt qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de la jeter à terre pour la rebâtir.

Ces deux événemens le plongèrent dans une douleur si vive qu'il en tomba malade. La fièvre aussitôt s'empara de son corps épuisé par un travail forcé, et acheva de dissoudre son sang appauvri par une mauvaise nourriture. On voulut lui parler de remèdes; il les refusa tous pour ménager quelques sous. Son avarice se rallumait plus vivement à mesure qu'il s'éteignait. Jamais il ne put consentir à ce qu'on allumât du feu dans sa chambre, tandis que la bise entrait de tous cotés par les lézardes de sa maison. Aux douleurs de son mal, se joignait la crainte continuelle qu'on ne profitât de sa faiblesse pour venir le voler: il languit quelque temps encore dans ces tourmens affreux; et il mourut enfin du regret de la dépense qu'allait causer son enterrement.

Quelle leçon pour vous, mes chers amis! Léonard aurait pu couler de longs jours au sein de l'abondance, et jouir de la douceur de voir sa femme heureuse, et son fils élevé dans les principes d'une bonne éducation : et Léonard mourut jeune encore, après avoir fait mourir, avant lui, sa femme de chagrin, laissant un fils stupide et maladif, à qui tout l'or qu'il recueillit de son héritage ne put suffire pour redéfricher ses terres, repeupler ses étables, et reconstruire sa maison.

L'HONNEUR.

René, Basile et Julien, fils de trois riches et braves paysans, étaient à peu près du même âge, et avaient été camarades d'école. Comme il avait toujours régné entre les pères une certaine rivalité de renommée et de considération, le même sentiment s'était transmis à leurs enfans dès leurs premières années; et à mesure qu'ils croissaient en âge, chacun cherchait à se faire honorer plus que les deux autres dans le village qu'ils habitaient. La différence de leurs caractères ne leur permettait pas d'aller à ce but par le même chemin. Tous les trois s'y prirent d'une manière différente pour y parvenir. La fin de cette histoire vous fera juger quel fut celui qui connut le mieux le véritable honneur, et le meilleur moyen d'en obtenir le prix.

On n'a guère vu de garçon aussi bien bâti, et d'une figure plus agréable que René. L'élégance et la propreté régnaient dans sa parure; et comme ses affaires l'appelaient quelquefois à la ville, il n'y allait jamais sans étudier le ton et les manières des petits-maîtres, pour tâcher de les imiter. Aussi les jeunes filles se disputaient d'abord entre elles à qui l'aurait pour danseur dans les contredanses, et ensuite à qui le conduirait à l'église, pour recevoir sa foi.

Lorsqu'il se fut marié et qu'il eut établi son ménage, il employa chaque année une grande partie de ses revenus à décorer sa maison : il habilla sa femme et ses enfans de la même manière que les bourgeois les habillent dans les villes, et il n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il eût été nommé premier marguillier de la paroisse. Il crut alors pouvoir regarder du haut de sa grandeur ses anciens camarades d'école, en occupant la place d'honneur dans les cérémonies. Ce serait une injustice criante de vous laisser croire qu'il n'y figurât pas à ravir. On ne pouvait remplir son banc avec plus de dignité, ni marcher d'un pas plus majestueux dans les processions. Mais tout cela cependant

ne fait pas un marguillier parfait. Si faut-il encore tant soit peu d'écriture et de calcul. Or, c'étaient deux choses dont René, jusqu'à ce jour, ne s'était que fort légèrement occupé. Qu'arriva-t-il ? Quand la première année de son emploi fut écoulée, et qu'il fut question de rendre ses comptes, il y avait des erreurs à tous les articles ; et lui-même il ne fut pas en état de déchiffrer son barbouillage. Il fut en conséquence obligé de se démettre de ses brillantes fonctions, et de remplir de ses deniers le *déficit*. Plus il avait tiré de vanité de son titre, plus on se moqua de lui ; et on appela par dérision sa maison la *Chambre des comptes*. René vit bien alors qu'il s'était trompé dans ses idées, et qu'il avait pris un faux éclat pour le véritable honneur.

Le second des trois rivaux, Basile, avait établi toutes ses pensées sur cet ancien proverbe : C'est l'or qui fait l'homme. Il avait reçu de ses parens l'exemple d'une sage économie : il crut les surpasser en la faisant tourner en avarice. Lorsqu'il fut en âge de se marier, il chercha la fermière la plus riche du canton. Elle était veuve et assez âgée ; mais elle devait hériter de toute la fortune de ses parens. Ils moururent six mois après ses noces, et Basile se mit en possession de leurs biens. Quel sujet de vanité pour un homme qui n'estimait rien tant que la richesse ! Son avarice s'en accrut davantage, parce qu'il imaginait que plus il amasserait d'or et d'argent, plus il obtiendrait d'estime et de considération. Il y fut bien trompé. Son insolente prospérité lui donna autant d'envieux parmi les riches, que sa dureté lui fit d'ennemis parmi les pauvres. On le peignait partout comme un homme sans humanité. Sur cette double renommée, on se garda bien de le nommer électeur dans les assemblées primaires, de peur que l'amour de l'or ne lui fît vendre son suffrage à quelque ambitieux. Encore moins fut-il choisi pour aucune charge publique, tant on craignait que son avarice ne lui fît commettre quelque malversation ; en sorte que sa richesse, dont il attendait de l'honneur, ne lui valut que des humiliations et des mépris.

Julien, que je vous ai réservé pour le dernier, avait adopté dès l'enfance un principe dont je voudrais bien voir la pratique universellement suivie dans les campagnes. C'était de ne pas dédaigner les choses nouvelles, uniquement parce qu'il n'en avait jamais entendu parler, mais de les essayer prudemment lorsqu'elles paraissaient raisonnables, et lorsque cet essai ne devait pas entraîner une trop grande dépense. Il était loin d'imiter ces paysans opiniâtres qui rebutent sans examen tout ce qu'on leur propose, parce que leurs pères, disent-ils, ne l'ont point pratiqué. Mais leurs pères, pourquoi ne l'ont-ils pas pratiqué ? C'est qu'ils étaient plongés dans l'ignorance, abrutis par le découragement, et qu'ils s'obstinaient, comme eux, à ne rien faire que sur la foi de leurs devanciers. Il est bien clair que si tous les cultivateurs avaient eu cet entêtement ridicule, nous n'aurions aujourd'hui ni pommes de terre, ni prairies artificielles, et que l'on continuerait encore de mettre les terres en jachère, pour les laisser follement reposer.

Julien n'avait donc pas la bêtise de se laisser conduire en aveugle par l'ancienne routine dans la culture de ses terres et dans les dispositions de son ménage. Lorsqu'il entendait parler d'une découverte utile, ou qu'il la lisait lui-même dans quelque livre, il l'essayait d'abord en petit avec toutes les précautions nécessaires ; et dès qu'elle lui avait réussi, il ne manquait pas de l'exécuter en grand, et quelquefois en lui donnant une nouvelle perfection. Il ne rougissait pas de s'adresser à ceux qui en savaient plus que lui, pour leur demander leurs instructions et leurs

conseils. De cette manière il acquit une intelligence très-étendue, en sorte qu'il devint bientôt en état d'aider, à son tour, les autres de ses réflexions et de ses lumières.

Julien ne tarda pas à acquérir dans tout le pays une extrême considération, qu'il ne voulut jamais faire tourner qu'à l'avantage du public.

Un jour que l'extrême cherté des grains avait occasioné un mécontentement dont les malintentionnés se servirent pour exciter une émeute, Julien courut se jeter au milieu des séditieux, et par des raisons fortes, exprimées en un langage touchant, il leur fit sentir le danger de ces violences, et eut le bonheur de ramener les plus emportés à leur devoir. Dans les incendies et les inondations, il était toujours le premier à porter des secours, et il ne ménageait ni ses peines, ni sa vie. On le voyait quelquefois s'élancer tout habillé dans la rivière, soit pour sauver des malheureux près d'être engloutis sous les eaux, soit pour rattraper des bestiaux ou des effets emportés par le courant. Il n'était peut-être pas une seule famille dans le village, à laquelle il n'eût rendu les services les plus essentiels.

Quoique sa fortune fût très-bornée, il n'y avait personne qui fît tant de bien aux pauvres, par la manière prudente dont il savait distribuer ses charités, et surtout par ses encouragemens et ses consolations. Il est vrai qu'il vivait avec une extrême économie : cependant rien ne sentait la mesquinerie dans son ménage. L'ordre et la propreté semblaient y tenir lieu de la richesse, et le préservaient des embarras de la profusion. Il recevait tous les jours les bénédictions de ses vieux parens qu'il nourrissait dans leur vieillesse, et qu'il soulageait dans leurs infirmités. Sa femme, quoiqu'elle eût été fort mal élevée, avait perdu auprès de lui son entêtement, son ignorance et sa vanité ridicule. Ses enfans étaient bien obéissans et bien instruits, ses valets dociles, honnêtes et laborieux ; et tous ceux qui se piquaient de quelque goût pour l'agriculture, venaient le consulter sur le succès de ses nouvelles expériences, et en admirer l'effet dans ses troupeaux, ses terres et ses jardins.

Je vous laisse maintenant à juger, mes chers amis, lequel de nos trois rivaux, René, Basile et Julien, a le mieux réussi dans ses prétentions, et si c'est ou la parure, ou la richesse, ou plutôt la probité, les lumières, la modération et le courage, qui conduisent à la véritable gloire et au vrai bonheur.

Comme je ne doute pas qu'il ne s'en trouve beaucoup parmi vous que son exemple anime déjà d'une louable émulation, je vous recommande la lecture des deux morceaux que vous trouverez après le morceau qui va suivre, et dont Julien faisait son étude ordinaire, en avouant à ses amis qu'ils lui avaient été de la plus grande utilité pour sa conduite. Ces deux morceaux sont du célèbre Franklin, qui a tant contribué à la liberté de l'Amérique, sa patrie, et qui a mérité par-là que sa mémoire soit honorée, et ses instructions suivies par tous les peuples qui savent jouir de la liberté.

LA PARURE.

Le vieux Jérôme étant près de mourir, fit venir auprès de son lit son fils et sa fille ; et parmi d'autres sages instructions, il leur donna celles-ci sur leur habillement.

N'allez jamais chercher dans les boutiques ce qui vous siérait bien, mais seulement ce dont vous ne pouvez vous passer.

Celle qui achète pour sa parure des choses qu'elle pourrait se faire elle-même, à ses momens perdus, commet une espèce de vol envers son mari.

Il vaut mieux avoir de belles moissons sur ses terres, de bonnes vaches dans son étable, et quelques écus en réserve au fond du sac, que de porter des boucles d'or à ses oreilles et des colliers de perles autour de son cou.

Sa fille Suzanne, qui ne tarda pas à s'établir, retint à merveille cette utile leçon, et c'est maintenant une brave femme à qui tout prospère dans son ménage.

Son fils Ambroise se maria aussi deux ans après avec une fille d'un riche fermier du village voisin. Il n'y avait, ce semble, rien à reprendre dans ce choix. Colette avait un cœur aussi bon que sa figure était douce et jolie. Mais elle aimait à être élégamment vêtue; et sa petite vanité se réjouissait lorsqu'elle voyait les gens ouvrir de grands yeux pour admirer ses beaux habits. Je ne sais comment les femmes avaient introduit dans le village où elle était née la mode insensée de porter de larges rubans sur leurs bonnets, des fichus garnis de dentelle, des jupons de mousseline, et de ne chercher à se surpasser les unes les autres que par l'extravagance de leur parure. Il en était tout autrement dans le village que Colette allait maintenant habiter. Les femmes n'y avaient rien porté jusqu'alors, dans leurs vêtemens, qui ne fût fait de la laine ou du lin qu'elles avaient filé. Mais lorsqu'elles virent paraître Colette dans tout l'éclat de sa magnificence, elles trouvèrent bientôt le secret de persuader à leurs pères et à leurs maris qu'ils ne devaient pas les laisser humilier par la femme d'Ambroise, puisqu'ils étaient aussi riches que lui. De là naquit aussitôt la plus sotte jalousie entre toutes ces folles.

Colette ne trouva plus ses habits assez beaux pour elle, lorsqu'elle vit les autres en porter de pareils. Elle crut devoir en acheter de plus brillans; ce qui fut bientôt imité par ses rivales. On ne s'en tint pas seulement aux habits, on porta la recherche jusque dans les ameublemens et même dans les ustensiles du ménage. Les cuillers d'étain et la vaisselle de poterie furent méprisées. On ne pouvait plus manger qu'avec des couverts d'argent et sur de belle faïence. Ce n'est pas tout. Comment des femmes habillées comme des reines auraient-elles souffert à leurs côtés des maris vêtus d'étoffes grossières? Cette bigarrure était trop humiliante pour leur vanité. Il fallut donc que les hommes eussent des habits de drap fin, des boutons d'acier et des manchettes jusqu'au bout des doigts.

Comme leur village était assez près de Paris, et que leurs affaires les y appelaient fréquemment, ils cherchèrent par vanité à faire connaissance avec les gens de la ville; et ils mettaient tout par écuelles lorsque ceux-ci venaient les voir. C'était à qui leur donnerait les vins les plus exquis, le gibier le plus friand, et à qui couvrirait sa table du linge le plus fin. Lorsque les repas étaient trop prolongés pour que leurs convives pussent se retirer avant la nuit, ils furent d'abord obligés de leur donner leurs propres lits et d'aller coucher dans la grange. Pour remédier à cet inconvénient, ils crurent n'avoir rien de mieux à faire que d'ajouter une nouvelle pièce à leur logement avec de beaux meubles et des croisées à grands carreaux. Ils appelaient cela *se faire honneur de son bien*. Les pauvres dupes!

Ils poussèrent cet *honneur* si loin, que lorsque l'un d'eux transportait ses denrées à Paris pour les vendre, la plus grande partie de l'argent qu'il en recevait restait

chez le marchand d'étoffes, l'orfévre et le tapissier. Et puis, au moment de payer les impôts, l'argent ne se trouvait plus pour y satisfaire ; il n'y avait jamais un louis d'or en réserve pour les maladies, pour les réparations de la ferme et pour d'autres besoins imprévus.

Heureusement pour eux, avant leur ruine totale, ils eurent occasion de remarquer à quoi tout cet étalage de faste devait naturellement aboutir. Mais malheureusement pour Ambroise, ce fut lui qui devait, à ses frais, leur donner cette triste leçon.

A peine eut-il brillé cinq ou six ans par sa dépense, qu'il fut chargé de dettes par-dessus les oreilles, dépossédé de ses biens, et contraint de déguerpir avec sa femme et ses enfans déguenillés, pour aller mendier une retraite chez son beau-père.

Quelques-uns de ceux qui avaient cherché à l'imiter de plus près, se virent réduits à une situation presque aussi fâcheuse.

Ces malheurs firent ouvrir les yeux à leurs voisins. Ceux-ci pensèrent qu'il valait mieux profiter du triste exemple des autres que de s'instruire à leurs propres dépens. Les plus sensés résolurent de tenir entre eux une assemblée, pour y rechercher les moyens d'engager leurs femmes et leurs filles à renoncer à tout cet attirail de parure, et à se contenter d'aller simplement et modestement vêtues comme autrefois leurs mères. Ils convinrent ensemble de les obliger de porter à la friperie tous leurs ridicules affiquets, et de chercher au fond de leurs armoires leurs tabliers de mignonnette, leurs bonnets de batiste et leurs brassières de serge ou d'étamine, pour aller le dimanche d'après à l'église dans leur ancien habillement.

Cette résolution paraissait extrêmement sage; mais comme les femmes n'avaient point été appelées au conseil, il en arriva tout autrement que les maris n'avaient résolu.

Lorsque chacun d'eux, au sortir de l'assemblée, voulut persuader à sa femme de se défaire dès le lendemain de toutes ses pretintailles, il s'éleva dans le village un vacarme, tel que de mémoire d'homme on n'en avait encore entendu de pareil. L'une dit en face à son mari qu'il n'avait rien à voir à sa manière de se vêtir, et qu'elle n'était pas d'humeur de s'assujétir à un bizarre caprice. Une autre eut recours aux prières et aux larmes, et se plaignit de ce qu'on ne l'aimait plus. Les autres coururent implorer le secours de leurs parens pour les défendre de ce qu'elles appelaient des vexations. Elles s'assemblèrent aussi en un coin du village, et tinrent conseil sur la manière dont elles devaient s'y prendre pour faire avorter un projet si affligeant pour leur vanité. On n'entendit le soir que des plaintes dans tous les ménages; et dans ceux où les maris étaient tant soit peu violens, on en vint à de rudes coups. Le désordre devint enfin si général, que les pauvres maris, étourdis de tant de criailleries, aimèrent mieux renoncer à leur entreprise que de l'acheter de la perte de leur repos. Nous avons fait notre devoir, disaient-ils; si nos femmes et nos filles veulent nous réduire à la mendicité, elles en souffriront plus que nous.

Moi qui suis, comme je vous l'ai déjà dit, l'ennemi déclaré de toute violence, je pense que les hommes avaient tort de vouloir détruire tout d'un coup une mauvaise habitude que leurs femmes n'avaient prise que peu à peu; mais aussi je pense qu'ils avaient plus de tort encore d'abandonner leur sage dessein, et de désespérer de sa réussite parce qu'ils s'y étaient mal pris, et que les choses n'avaient pas d'abord été au gré de leurs désirs.

Par bonheur il y avait dans le village

un tisserand, qui s'y était retiré après avoir acquis de l'expérience en courant long-temps le pays. Cet homme vit fort bien qu'il n'aurait bientôt plus d'ouvrage, si les femmes continuaient de prendre des étoffes étrangères pour leurs habits. Il eut des conférences particulières avec quelques-uns des habitans les plus sensés, et il leur proposa un autre moyen pour dégoûter leurs femmes et leurs filles de leur passion extravagante pour la parure. Les parens devaient se concerter avec ceux de leurs fils qui étaient près de se marier, et leur représenter qu'ils ne seraient jamais en état de s'établir et de soutenir leur ménage si leurs femmes devaient leur coûter tant d'argent.

La sagesse de ce projet fut extrêmement goûtée de tous les gens raisonnables. Après avoir reçu l'instruction de leurs pères, tous les jeunes garçons qui avaient des pensées de mariage se réunirent un jour, et se protestèrent mutuellement qu'aucun d'eux ne prendrait une femme qui porterait sur son corps un brin de laine ou de fil qui ne serait pas sorti de sa quenouille; qu'ils iraient plutôt chercher leurs épouses en d'autres villages où le luxe ne se serait pas introduit, et qu'ils iraient même s'y établir s'il le fallait; que personne ne donnerait à sa femme plus de cinquante francs par an pour son entretien; et qu'au lieu de colliers, de boucles d'oreilles, de chaînes d'argent et de bijoux d'or, ils recevraient pour trousseau de leurs belles-mères une bonne vache ou des moutons. Tel fut le sage arrêté qui fut pris d'une voix unanime par tous les jeunes gens.

Comme il y en avait quelques-uns parmi eux qui avaient déjà fait des propositions de mariage, ils firent confidence à leurs prétendues de ce qui s'était passé dans leur assemblée, et les prièrent, avec les plus douces instances, de vouloir bien se conformer à cette décision. Ils leur firent sentir que, par ce moyen, ils pourraient se marier plus tôt, et qu'ils auraient moins d'embarras à tenir leur ménage, s'ils faisaient des économies dans leur établissement. Toutes celles qui avaient un peu de sens commun, ou beaucoup d'amour, consentirent sans peine à ces sacrifices, et firent part de leur résolution à leurs connaissances et à leurs amies. Elles virent toutes qu'il n'y avait pas à badiner, et qu'il valait mieux cesser d'être de vaines poupées, que de rester tristement filles toute leur vie. Chacune d'elles se détacha peu à peu, tantôt d'un chiffon de gaze, tantôt d'une garniture de rubans. Avant que six mois se fussent écoulés, on vit toutes les jeunes filles habillées de toile blanche, ou de toile teinte de belles couleurs sur de jolis dessins; car le tisserand se connaissait en teinture, et savait travailler sur les meilleurs modèles. Les femmes, à l'exemple des filles, rougirent aussi de leurs pompons et les abandonnèrent l'un après l'autre. Mais comme elles n'avaient pas perdu le sentiment d'une louable émulation, elles cherchèrent toujours à se surpasser mutuellement par la bonne qualité de leurs étoffes, et par l'arrangement de leur ménage. De là il s'ensuivit naturellement un goût universel d'ordre et de propreté. Il devint si fort à la mode dans toutes les maisons, que c'était un charme de les parcourir. Lorsque les femmes et les filles du village allaient au marché de la ville, on était ébloui de la blancheur de leur linge; et la foule était toujours autour de leurs corbeilles, tant la propreté de la marchandise attire les acheteurs; en sorte que leur beurre valait constamment un ou deux sous par livre de plus que celui des autres cantons. Tout l'argent qu'elles laissaient autrefois entre les mains des marchands, pour leurs rubans, leurs linons ou leurs mousselines, elles le rapportaient

aujourd'hui entre les mains de leurs maris, qui savaient l'employer à de bonnes entreprises. Leur table en était plus abondamment servie, leurs enfans mieux nourris et mieux élevés, leurs terres mieux cultivées: on ne saisissait plus leurs meubles pour le paiement des impôts; et la tirelire bien garnie savait faire face à tous les embarras. L'habile tisserand à qui l'on était redevable d'un changement si heureux en reçut le prix. Au lieu d'un seul métier, qui n'allait pas même toujours, il fut obligé d'en établir quatre, qui avaient encore peine à suffire à toutes les demandes; et les femmes, en ne se filant que des habits de laine, se filèrent une heureuse vie, tissue de jours pleins de repos, d'honneur, et de plaisirs.

DE L'EXACTITUDE A PAYER SES DETTES,

ET DU SECRET DE S'ENRICHIR.

Vous connaissez tous l'ancien proverbe qui dit: Un bon payeur est seigneur de la bourse des autres. Il n'en est point de plus vrai, mes chers amis. Celui qui est connu pour payer avec exactitude au temps convenu, peut jouir librement au besoin de tout l'argent que ses amis ont en réserve; cette ressource est souvent très-utile. C'est pourquoi, ne gardez jamais l'argent que l'on vous a prêté une heure au-delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur que ce retard ne vous ferme pour jamais la bourse de votre ami.

On doit apporter une attention scrupuleuse aux plus petites circonstances qui peuvent affecter le crédit. Le bruit de votre marteau qui frappe l'oreille de votre créancier à cinq heures du matin ou à neuf heures du soir, le rend patient et facile six mois de plus. Mais s'il vous voit jouer ou baguenauder dans un jour ouvrable, s'il entend votre voix retentir dans un cabaret, lorsque vous devriez être au travail, il ne manquera pas de vous envoyer demander son argent le lendemain. Votre habit est-il plus beau que celui qu'il se contente de porter; votre femme a-t-elle quelque ajustement qui manque à la sienne; se fait-il dans votre maison une dépense interdite dans son ménage: tout cela blesse son orgueil, et il devient dur et pressant pour vous humilier. Les créanciers sont une espèce de gens qui ont la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, et la mémoire plus fidèle que personne au monde.

Les créanciers honnêtes, avec lesquels chacun, s'il était possible, voudrait, comme de raison, avoir à traiter, ressentent de la peine lorsqu'ils sont obligés de vous demander leur argent. Épargnez-leur cette peine, et ils vous en sauront gré. Aussitôt qu'il vous sera rentré quelques fonds, courez les partager entre eux, à proportion de ce que vous devez à chacun. N'ayez pas de honte de payer une petite somme, parce que vous en devez une plus grande. En quelque quantité qu'il vienne, l'argent est toujours bien reçu; et votre créancier aimerait mieux avoir la peine de recevoir une dette de dix écus en dix paiemens successifs que vous lui feriez de vous-même, que d'aller dix fois inutilement vous demander la somme entière, avant de la recevoir enfin en un seul paiement. Chacun de vos à-compte témoigne que

vous vous souvenez sans cesse de ce que vous devez. Vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme; et tout cela tourne à l'avantage de votre crédit.

Tant que vous aurez une seule dette, gardez-vous de regarder comme votre bien tout ce que vous possédez et de vivre en conséquence. C'est une erreur dans laquelle la plupart des gens qui ont du crédit manquent rarement de tomber. En commençant à vous établir, tenez un compte exact de vos dépenses et de vos revenus. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, tel sera le bon effet de cette sage pratique, que vous découvrirez, à votre grande surprise, combien les menues dépenses forment en total une forte somme, et qu'en voyant ce que vous auriez pu économiser par le passé, vous en apercevrez mieux ce que vous pourrez économiser à l'avenir, sans porter toutefois la lésine dans votre ménage, o sans vous défendre des avances néces saires pour tirer un meilleur parti d vos entreprises.

Il ne tient qu'à vous de rendre le chemi qui conduit à la richesse aussi uni qu celui qui conduit au marché. Tout dé pend de la juste intelligence de ces deu mots, *application et économie*. La scienc entière de la fortune consiste à ne dis siper ni le temps ni l'argent, et à fair le meilleur usage possible de l'un et d l'autre. Celui qui gagne tout ce qu'i peut, et qui ménage tout ce qu'il gagne, déduction faite de la part des pauvres, e des dépenses nécessaires, celui-là ne peut manquer de s'enrichir, à moins que cet Être suprême qui gouverne le monde, et qui regarde avec plaisir les honnêtes efforts de l'industrie, n'en ait autremen décidé par quelque vue secrète de s divine providence.

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD.

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savans écrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaisir. Car, quoique je puisse dire, sans vanité, que depuis un quart de siècle, je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les auteurs d'almanachs, il ne m'est guère arrivé de voir que les écrivains, mes confrères dans le même genre, daignassent m'honorer de quelques éloges, ou qu'aucun autre auteur fît la moindre mention de moi; de sorte que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissemens m'aurait totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge de mon mérite était le peuple, puisqu'il achetait mon almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter quelqu'un de mes adages par celui-ci ou celui-là, en ajoutant toujours à la fin: *Comme dit le bonhomme Richard.* Cela m'a fait quelque plaisir, et m'a prouvé que, non-seulement on faisait cas de mes leçons, mais qu'on avait encore quelque respect pour mon autorité; et j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeler mes maximes et à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave.

Jugez d'après cela combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde assemblé pour une vente qu'on y faisait. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causait sur la dureté des temps; et quelqu'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, et assez bien mis, lui dit : Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci? N'êtes-vous pas d'avis que la pesanteur des impositions finira par détruire ce pays-ci de fond en comble? Car, comment faire pour les payer? Quel parti voudriez-vous qu'on prît là-dessus? Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir, et répliqua : Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots : *Car, pour l'homme bien avisé, il ne faut que peu de paroles. Ce n'est pas la quantité de mots qui remplit le boisseau*, comme dit le bonhomme Richard. Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant : Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impositions sont très-lourdes; cependant, si nous n'avions à payer que celles que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreuses : par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois, et notre inconsidération quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature, qu'il n'est pas possible aux commissaires de diminuer leur poids, ni de nous en délivrer; cependant il y a quelque chose à espérer pour nous, si nous voulons suivre un bon conseil : car, comme dit le bonhomme Richard dans son Almanach de 1733, ***Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai.***

S'il y avait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou a ne rien faire, ou dans les dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie. *L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours claire.* Mais si vous aimez la vie, *ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite.* Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner! Nous oublions que *le renard qui dort ne prend point de poules*, et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans le cercueil. *Si le temps est le plus précieux des biens, la perte du temps*, comme dit le bonhomme Richard, *doit être aussi la plus grande des prodigalités; puisque*, comme il le dit encore, *le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appelons assez de temps, se trouve toujours trop court.* Courage donc, et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus, avec moins de peine. *L'oisiveté rend tout difficile; l'industrie rend tout aisé. Celui qui se lève tard, s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint tout d'un coup. Poussez vos affaires, et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Se coucher de*

bonne heure, et se lever matin, sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement.

Que signifient les espérances et les vœux que nous formons pour des temps plus heureux? Nous rendrons le temps bon en sortant de nous-mêmes. *L'industrie,* comme dit le bonhomme Richard, *n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit sur l'espérance, court risque de mourir de faim. Il n'y a pas de profit sans peine.* Il faut me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terres; si j'en ai, elles sont fortement imposées, et comme le bonhomme Richard l'observe avec raison: *Un métier vaut un fonds de terre; une profession est un emploi qui réunit toujours pour vous l'honneur et le profit.* Mais il faut travailler à son métier et soutenir sa réputation; autrement, ni le fonds, ni le magasin, ne nous aideront pas à payer les impôts. *Quiconque est industrieux*, dit le bonhomme Richard, *n'a point à craindre la disette. La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer*. Elle est également respectée des commissaires et des huissiers; *car l'industrie paie les dettes, et le désespoir les augmente.* Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parens vous fassent leur légataire. *La vigilance*, comme dit le bonhomme Richard, *est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien à l'industrie*. Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui fait dire au bonhomme Richard : *Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain*. Et encore : *Avez-vous quelque chose à faire pour demain? faites-la aujourd'hui*. Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous appelât paresseux? Mais vous êtes votre propre maître. *Rougissez donc d'avoir à vous reprocher la paresse.* Vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie, pour votre Créateur : levez-vous donc dès le point du jour; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : *Voilà un lâche qui sommeille.* Point de remises, mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, *qu'un chat en mitaines ne prend point de souris.* Vous direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles. *L'eau qui tombe constamment goutte à goutte, parvient à consumer la pierre. Avec du travail et de la patience une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.*

Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire : *Est-ce qu'il ne faut pas prendre quelques instans de loisir?* Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : *Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute.* Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. *La vie tranquille, et la vie oisive, sont deux choses fort différentes.* Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? vous avez tort. Car, comme dit le bonhomme Richard : *La paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds.* L'industrie, au

contraire, amène toujours l'agrément, l'abondance et la considération. Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. *Depuis que j'ai un troupeau et une vache, chacun me donne le bonjour,* comme le dit très-bien le bonhomme Richard.

Mais indépendamment de l'industrie, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop se confier aux autres. Car, comme dit très-bien le bonhomme Richard, *je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables.* Trois déménagemens font le même tort qu'un incendie. Il vaut autant jeter l'arbre au feu, que le changer de place. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même. Si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise sa charrue, ou qu'il la tire lui-même. L'œil d'un maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les journaliers est la même chose que livrer sa bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens. *Dans les affaires du monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant pas.* Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables. Car, comme dit le bonhomme Richard : *Le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu.* Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, comment ferez-vous? Servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. *Faute d'un clou,* dit-il, *le fer d'un cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint, le tue; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou de sa monture.*

C'en est assez, mes amis, sur l'industrie et sur l'attention que nous devons donner à nos propres affaires; mais après cela nous devons avoir encore la tempérance, si nous voulons assurer le succès de notre industrie. Si un homme ne sait pas épargner en même temps qu'il gagne, il mourra sans un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. *Plus la cuisine est grasse,* dit le bonhomme Richard, *plus le testament est maigre.* Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch, la hache et le marteau. *Si vous voulez être riche,* dit-il dans un autre almanach, *n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage.* Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons. *Le vin, les femmes, le jeu et la mauvaise foi, diminuent la fortune, et multiplient les besoins.* Il en coûte plus cher pour maintenir un vice, que pour élever deux enfans. Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, de fois à autre, quelques délicatesses pour la table, quelques recherches de plus dans les habits, et quelques amusemens

de temps en temps, ne peuvent pas être d'une grande importance; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard: *Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup*. Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand vaisseau. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins et les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela des biens; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que ces objets se vendront bon marché, c'est-à-dire moins qu'ils n'ont coûté; mais s'ils ne vous sont pas réellement nécessaires, ils seront toujours beaucoup trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard: *Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire*. Fais toujours réflexion avant de profiter d'un bon marché. Le bonhomme pense avec raison que souvent un bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit. Je me souviens qu'il dit ailleurs: *J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie*, dit-il encore, *d'employer son argent à acheter un repentir*. C'est cependant ce qu'on fait tous les jours dans les ventes, faute d'avoir lu l'almanach. *L'homme sage s'instruit par les malheurs d'autrui*. Les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur: *Felix quem faciunt aliena pericula cautum*. Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. *Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours*, comme dit le bonhomme Richard, *refroidissent la cuisine*. Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des commodités. L'on n'est tenté de les avoir qu'à cause de l'éclat de leur apparence. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. *Pour une personne réellement pauvre, il y a cent indigens*. Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se maintenir par l'industrie et la tempérance. C'est ce qui prouve *qu'un manant sur ses pieds*, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, *est plus grand qu'un gentilhomme à genoux*. Peut-être ceux qui se plaignent le plus avaient-ils hérité d'une fortune honnête; mais, sans connaître les moyens par lesquels elle avait été acquise, ils se sont dit: *Il est jour, et il ne fera jamais nuit*. Une si petite dépense sur une fortune comme la mienne, ne mérite pas qu'on y fasse attention. Mais dans le fond, *les enfans et les fous*, comme le dit très-bien le bonhomme Richard, *imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir*. Mais à force de toujours prendre à la huche, sans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond; et alors: *Quand le puits est sec, on connaît la valeur de l'eau*. Mais c'est ce qu'ils auraient su d'abord, s'ils avaient voulu le consulter. Êtes-vous curieux, mes amis, de connaître ce que vaut l'argent? allez, et essayez d'en emprunter à quelqu'un; celui qui veut faire un emprunt doit s'attendre à une mortification. Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question. Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais d'abord, nous prévient

prudemment que l'orgueil de la parure est un travers funeste. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. Si vous avez acheté une jolie chose, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'assortiment soit complet. *Il est plus aisé de réprimer la première fantaisie, que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.* Il est aussi fou au pauvre de vouloir être le singe du riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale du bœuf. Les gros vaisseaux peuvent risquer davantage; mais il ne faut pas que les petits bateaux s'éloignent jamais du rivage. Les folies de cette espèce sont bientôt punies; *la gloire qui dîne de l'orgueil, fait son souper du mépris. La gloire déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, soupe avec la honte.* Que revient-il au reste de cette vanité de paraître, pour laquelle on se donne tant de peines, et l'on s'expose à de si grands chagrins? Cela ne peut ni nous conserver la santé, ni nous guérir de nos maladies. Au contraire, sans augmenter le mérite personnel, cela fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes. Qu'est-ce qu'un papillon? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit maître. Comme dit encore le bonhomme Richard : *Quelle folie n'est-ce pas que de s'endetter pour de telles superfluités!* Dans cette vente-ci, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelqu'un d'entre nous à s'y trouver, parce que n'ayant point d'argent comptant à dépenser, nous trouverons ici la facilité de satisfaire notre fantaisie sans rien débourser. Mais pensez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez? Vous donnez des droits à un autre homme sur votre liberté. Si vous ne payez pas au temps fixé, vous serez honteux de voir votre créancier, vous serez dans l'appréhension en lui parlant, vous vous abaisserez à des excuses pitoyablement motivées; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous viendrez enfin à vous déshonorer par les menteries les plus évidentes et les plus méprisables; car *la première faute est de s'endetter, la seconde est de mentir.* Le faiseur de dettes a toujours le mensonge en croupe. Un Français devenu libre ne devrait jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, de le regarder en face. La pauvreté n'est que trop capable d'anéantir le courage et toutes les vertus de l'homme. *Il est difficile*, dit le bonhomme Richard, *qu'un sac vide puisse se tenir debout.* Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendrait, par un édit, de vous habiller comme les autres personnes, sous peine de prison ou de servitude? Ne diriez-vous pas que vous êtes libres, que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous semble, qu'un tel édit serait un attentat formel contre vos priviléges, et qu'un tel gouvernement serait tyrannique? Et cependant vous vous soumettez vous-mêmes à cette tyrannie, quand vous vous endettez par la fantaisie de paraître. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant pour toute votre vie dans une prison, si vous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, vous ne songiez peut-être guère au paiement; mais *les créanciers ont meilleure mémoire que les débiteurs, ils sont la secte du monde la plus superstitieuse; il n'y a point d'observateurs plus exacts que eux de toutes les époques du calendrier.* Le temps roule autour de vous, sans que vous y fassiez attention, et l'on vient for-

mer la demande, avant que vous ayez formé le moindre préparatif pour y satisfaire. Si vous songez, au contraire, à votre dette, le terme qui paraissait d'abord si long, vous semblera extrêmement court, lorsqu'il s'approchera. Il semble que le temps ait des ailes aux talons, comme il en a aux épaules. *Le carême est bien court,* dit le bonhomme Richard, *pour ceux qui doivent payer à Pâques.* L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves, l'un du prêteur, l'autre du créancier; ayez horreur de cette chaîne, conservez votre liberté et votre indépendance; soyez industrieux et libres; soyez modestes et libres. Mais peut-être pensez-vous en ce moment être dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire quelque fantaisie sans risquer de vous faire tort. Mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez: *Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.* Le gain est incertain et passager; mais la dépense sera toujours continuelle et certaine. *Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'en tenir une chaude,* comme dit le bonhomme Richard; ainsi *allez plutôt vous coucher sans souper, que de vous lever avec des dettes.* Gagnez ce qu'il vous est possible, et sachez ménager ce que vous avez gagné. C'est le véritable secret de changer votre plomb en or. Il est bien sûr que, quand vous posséderez cette pierre philosophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps, et de la difficulté à payer les impôts. Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre industrie, à votre vigilance et à votre économie. Ce sont d'excellentes choses à la vérité, mais elles vous seront tout-à-fait inutiles, si vous n'avez, avant tout, les bénédictions du ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne soyez point insensibles aux besoins de ceux a qui elles sont refusées; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, et qu'ensuite il redevint heureux.

Je n'en dirai pas davantage. L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire, encore n'apprennent-ils pas grand'chose: car, *on peut donner un avis, mais non pas la bonne conduite.* Ressouvenez-vous donc que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil, ne peut pas non plus être secouru d'une manière utile; car, comme dit le bonhomme Richard *si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.*

Le vieux Abraham finit ainsi sa harangue. Le peuple écoutait son discours; on approuva ses maximes; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire, précisément comme il arrive aux sermons ordinaires: car, la vente ayant commencé, chacun acheta, de la manière la plus extravagante, nonobstant toutes les remontrances du sermoneur, et les craintes qu'avait l'assemblée de ne pas pouvoir payer les taxes. Les fréquentes mentions qu'il avait faites du bonhomme Richard, lequel, par parenthèse, est votre serviteur, auraient été ennuyeuses pour tout autre: mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je fusse bien sûr que, de toute la philosophie qu'on m'attribuait, il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartînt, et que je n'eusse recueilli en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, je résolus de me corriger moi-même, d'après la répétition que j'en entendis faire: quoique je me fusse arrêté dans la résolution d'acheter un habit neuf, je me déterminai ensuite à faire durer le vieux. Lecteur, si vous pouvez imiter ma retenue, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD SAUNDERS.



LE SERVICE INTÉRESSÉ.

MATTHIEU. — Bonjour, voisin Simon! J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument?

SIMON. — Je ne demanderais pas mieux, voisin Matthieu; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de blé au moulin tout à l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

MATTHIEU. — Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étaient trop basses.

SIMON. — Est-il vrai? voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme serait d'une belle humeur si j'y manquais!

MATTHIEU. — Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout frais de bonne mouture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

SIMON. — Oh! votre farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque!

MATTHIEU. — Quand elle le serait cent fois plus! C'est du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON. — Eh! vraiment l'était-il aussi

dans mon magasin. C'est de l'excellent blé tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATTHIEU. — N'en soyez pas inquiet; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON. — L'avoine est bien chère, voisin!

MATTHIEU. — Il est vrai, mais qu'importe? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON. — Nous allons avoir du brouillard; les chemins seront glissans. Si vous alliez vous tordre le cou!

MATTHIEU. — Il n'y a pas de danger; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

SIMON. — C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATTHIEU. — Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

SIMON. — Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATTHIEU. — Eh bien! j'emprunterai celle de René.

SIMON. — Bon! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATTHIEU. — Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis. Il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

SIMON. — Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en trouver dix écus, quand je voudrais la vendre.

MATTHIEU. — Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

SIMON. — Cela peut être; mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATTHIEU. — Eh bien! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici?

SIMON. — Oui-dà! un maréchal de village pour ma jument! Je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi au monde pour la bien chausser.

MATTHIEU. — Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

SIMON, *apercevant au loin son valet, il l'appelle.* — François! François!

FRANÇOIS, *en s'avançant.* — Que voulez-vous, maître?

SIMON. — Tiens, voilà le voisin Matthieu qui voudrait emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de ma main... (*Il lui fait signe de l'œil.*) Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez là, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crûment, eh bien! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*) Eh bien! François, la plaie, comment va-t-elle?

FRANÇOIS. — Comment elle va, maître? Vous disiez de la largeur de votre main! c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

SIMON. — Ah! mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette ma-

nière. J'aurais donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur, pour l'aller trouver sur-le-champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous ; car je pensais à vous employer pour l'exploitation. Mais....

SIMON. — Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

MATTHIEU. — Oui, peut-être davantage: cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON. — Vous m'offensez ; ma jument est toute à votre service. Hé! François, François, va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument; que le voisin Matthieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATTHIEU. — Mais comment ferez-vous pour la farine?

SIMON. — Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATTHIEU. — Et votre selle qui est en lambeaux ?

SIMON. — C'est de la vieille que je parlais. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

MATTHIEU. — Je ferai donc ferrer la jument à la ville?

SIMON. — Vraiment! j'avais oublié que le voisin l'avait ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATTHIEU. — Mais si la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François?

SIMON. — Oh! je connais le drôle; il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATTHIEU. — Il faudrait donc qu'il la pansât un peu ; car depuis quinze jours....

SIMON — La panser? je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine!

MATTHIEU. — Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait refusé la paille?

SIMON. — C'est qu'elle s'était rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage, et de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

ORAISON FUNÈBRE D'UN PAYSAN.

Ce ne sont pas ces grands surchargés d'honneurs et de titres ; ce ne sont pas ces riches, qui, fiers de leur opulence, ont insolemment abusé de la situation des hommes honnêtes et pauvres qu'ils ont lâchement fait servir au monstrueux accroissement de leur fortune ; ce ne sont point ces ingrats heureux, qui, éblouis par leurs propres succès, ont impunément offensé, méconnu, violé les droits

de l'amitié; ce ne sont point ces êtres importuns, incommodes, tyrans, qui laissent à leur mort le plus grand vide dans la société, et les regrets les plus cuisans a effacer. Ce sont ces ames paisibles, tendres, douces, honnêtes; ces hommes officieux qui savent obliger, sans faire valoir leurs services, qui savent aimer, sans avilir le plus noble des sentimens par la plus lâche des passions, l'intérêt; ce sont ces hommes utiles par qui les autres existent et qu'on foule, qui méritent, à leur mort, les regrets de tous les cœurs sensibles : et tel fut celui qui fixait l'attention publique dans un village où je me trouvais par hasard il y a quelques jours. Je fus fort étonné de voir les habitans de ce village, les yeux baignés de larmes, l'air triste et consterné, entrer silencieusement dans l'église. Ce spectacle me frappa, je les suivis. Je vis, au milieu d'un temple lugubre, le cadavre d'un vieillard habillé en paysan, dont les cheveux blancs et l'air encore respectable annonçaient la candeur. Quand tous les assistans furent placés, le ministre du lieu monta en chaire, et prononça cette courte oraison funèbre que je gravai dans ma mémoire.

« Mes chers concitoyens, l'homme que vous voyez n'était rien moins que riche, et cependant il a été pendant près de quatre-vingt-dix années le bienfaiteur de ses semblables. Il était fils d'un laboureur, et dans sa plus tendre jeunesse ses faibles mains s'essayèrent à conduire la charrue. Ses jambes n'eurent pas plus tôt acquis la force nécessaire, qu'on le vit suivre son père dans les sillons qu'il traçait. Aussitôt que son corps eut pris son développement, et qu'il put se flatter d'être assez instruit, il se chargea du travail de son père, afin que celui-ci se reposât. Depuis ce jour, le soleil l'a toujours trouvé dans les champs ou dans les jardins occupé à labourer, ou à semer, ou à planter, ou à voir recueillir aux autres la récompense de son industrie. Il a défriché pour les autres plus de deux mille arpens d'un terrain inculte et ingrat, qui paraissait voué à la stérilité, qui rapporte maintenant, et qui, après lui, continuera de rapporter dorénavant, parce qu'il l'a mis en valeur. C'est lui qui a planté la vigne qu'on voit avec tant de surprise dans ce canton; c'est lui qui a planté ces arbres fruitiers qui ornent et enrichissent ce village. Ce ne fut point par avarice qu'il fut infatigable; je vous l'ai dit, ce n'était pas pour lui qu'il semait et qu'il labourait; c'était par amour pour le travail, et pour obliger les hommes, même ceux qui le désobligeaient, qu'il ne cessa de travailler. Il avait deux principes dont il ne se départit jamais; le premier, que l'homme est fait pour travailler; le second, que Dieu bénit le travail de l'homme, ne fût-ce que par l'intérieure satisfaction de l'homme voué au travail. Il se maria vers la fin du printemps de son âge. Il eut une femme qu'il aima plus que lui-même, des enfans qu'il chérit autant que son épouse. Son sort ni sa situation gênée ne l'inquiétaient point; c'était le sort de sa femme et de vingt enfans. Il les éleva au travail et à la vertu, et eut soin, à mesure qu'ils sortaient de l'adolescence, de les marier à des femmes honnêtes et laborieuses; et c'était lui qui, la joie peinte sur le front, les conduisait au pied des autels. Tous ses petits-fils ont été élevés sur les genoux de leur grand-père, et vous savez, mes chers auditeurs, qu'il n'en est aucun d'eux qui ne donne les plus belles espérances. Les jours de réjouissance, il était le premier à faire annoncer le moment des divertissemens, et sa voix, ses gestes, ses regards respiraient, inspiraient la gaieté. Vous vous souvenez tous de sa candeur, du bon sens et du jugement qui caractérisaient ses propos. Il aimait l'ordre par un sentiment

ntérieur. Il ne refusait ses services à personne. Il s'affectait des calamités publiques, des malheurs particuliers. Il aimait sa patrie, et son cœur ne cessait de faire des souhaits pour sa prospérité. Il haïssait les méchans, et vivait avec eux, comme s'ils eussent été gens de bien. Ils le trompaient, il ne l'ignorait pas, et leur laissait l'avilissante satisfaction de croire qu'il ne s'apercevait pas qu'on abusait indignement de sa bonne foi. Ils le trompaient encore, il gardait le silence et restait, en apparence, aussi paisible qu'il le pouvait. Ce fut ainsi que, déçu dans ses espérances, il parvint à la vieillesse. Ses jambes tremblaient sous le poids de son corps, et il gravissait les montagnes pour conduire ses petits-fils et leur donner des instructions, d'après sa longue expérience. Sa mémoire le servait fidèlement, et il se rappelait à propos les observations utiles qu'il avait eu occasion de faire pendant le cours de sa longue vie. Il était l'arbitre des gens de bien. Sa probité ne fut jamais suspectée, même par ceux qu'il condamnait. La veille de sa mort il rassembla sa nombreuse postérité, et dit : Mes enfans, je vais me réunir à celui qui est la source de tous bien ; je l'ai perpétuellement adoré ; je meurs sans chagrin et sans regret. Que mon enterrement ne vous occupe point. Ne vous détournez point de travaux plus pressans ; continuez les opérations de la journée, et portez-moi en terre après le coucher du soleil.

« Mes chers auditeurs, mes amis, mes enfans, dit le pasteur, en terminant cette oraison funèbre, avant que de confier à la terre les cheveux blancs, qui ont été si long-temps l'objet de votre juste vénération, considérez la dureté de ses mains, considérez les marques honorables de son travail. » Alors le ministre, descendant de la chaire, souleva une des mains du cadavre ; et cette main, d'un volume considérable, semblait invulnérable à la pointe des ronces, ou au tranchant du caillou. Il la baisa respectueusement, et toute l'assemblée en fit autant. Des enfans le portèrent en terre étendu sur trois bottes de paille, et l'on plaça sur sa tombe un plantoir, une bêche et un soc.



L'HONNÊTE FERMIER.

PERSONNAGES.

M. DE VERVILLE.
THIBAUT, son fermier.
MARGUERITE, femme de Thibaut.
VALENTIN, cru leur fils.
GEORGE, JEANNETTE, LOUISON, leurs enfans.
LE BAILLI du village.
ROBERT, GERVAIS, PELAGE, voisins de Thibaut.

La scène se passe dans la maison de ferme de Thibaut.

SCENE PREMIÈRE.

MARGUERITE.

MARGUERITE, *debout devant la table, coupe deux morceaux de pain, et y étend du beurre.* — Après avoir travaillé pendant la plus belle moitié de notre vie, tomber dans la pauvreté! A quoi nous sert de n'avoir pas un seul instant ménagé nos peines, pour élever nos enfans avec honneur? Encore, s'ils étaient tous en état de gagner leur pain! mes chers enfans, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure : en perdant notre pauvre

bétail, nous avons tout perdu. Ce qui nous reste est bien loin de pouvoir suffire à payer monseigneur. Qu'allons-nous devenir? Si mon digne mari ne soutenait mon courage, je serais bientôt réduite à mourir de chagrin. Mais le brave Thibaut, oh, quel homme! comme il paraît tranquille à travers nos malheurs! Si je n'étais sûre qu'il me cache, par amitié, la moitié de ses peines, de peur de m'affliger, il faudrait le croire insensible. « Pourquoi pleurer, Marguerite? me dit-il quand je n'ai plus la force de retenir mes larmes. Nous avons perdu notre bétail; eh bien! qui sait ce que le ciel fera pour nous? il n'abandonne jamais les honnêtes gens dans leurs afflictions. Je compte sur lui! » Hélas! sans être riche, il n'a jamais abandonné lui-même les malheureux. Combien de familles dans le village il a sauvées de la misère par ses conseils et par ses secours! Non, il n'est pas de meilleur homme sur la terre. Je possède encore ce qui manque à beaucoup de femmes dans la richesse, un bon mari, et des enfans qui nous aiment, qui se conduisent de manière à remplir notre cœur de joie. Lorsque je pense à toutes ces bénédictions de la Providence, je sens qu'elle veille sur nous; et mon chagrin m'en devient cent fois plus léger. Allons, un peu de courage, Marguerite. N'as-tu pas conservé ce qui pourrait te consoler de tous les malheurs? (*Elle se retourne, avance de quelques pas vers la porte de la cabane, et appelle*): Jeannette! Jeannette!

SCÈNE II.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *en entrant.* — Me voici, ma mère, que me veux-tu?

MARGUERITE. — Tiens, ma fille, voilà ton déjeuner.

JEANNETTE. — Oh, ma mère! il y en a trop de la moitié; je ne pourrai jamais manger tout cela.

MARGUERITE. — Regarde-s-y donc, ce n'est que ta ration ordinaire. J'espère que tu n'es pas malade?

JEANNETTE. — Non, mais je sens que je n'aurai plus autant de faim qu'auparavant.

MARGUERITE. — Que viens-tu me conter? Depuis quand fais-tu la petite bouche? Allons, mange ton déjeuner comme une grande fille. Veux-tu prendre ce pain?

JEANNETTE, *prenant le pain, et le rompant en deux avec les doigts.* — J'en aurai trop, je t'assure. C'est bien assez d'en manger la moitié. (*Elle présente l'autre moitié à sa mère.*) Tiens, garde ceci pour Louison.

MARGUERITE. — Est-ce qu'elle t'a donné le soin de régler son appétit?

JEANNETTE. — C'est tout ce qu'il lui faut. Elle ne t'en demandera pas davantage.

MARGUERITE. — Il me paraît que tu connais à merveille ta sœur! Va, Louison mangera bien son morceau tout entier comme toi. En voici un que j'ai apprêté pour elle.

JEANNETTE. — Non, non, elle le gardera pour ce soir; et alors elle m'en donnera la moitié à son tour. Laisse-nous faire. Nous nous sommes arrangées ensemble.

MARGUERITE. — Que signifie ce bel arrangement? Je suis curieuse de l'apprendre.

JEANNETTE. — Pourquoi me le demander? c'est un secret entre nous deux. Je t'en prie, ma mère, fais semblant de ne pas t'en apercevoir.

MARGUERITE. — Comment donc? Je veux absolument que tu me dises ce qu'il y a là-dessous.

JEANNETTE. — Eh bien! puisque tu me l'ordonnes, je vais te le raconter. Hier au soir nous entendîmes mon père qui te

disait : Maintenant que nos pauvres bêtes sont mortes, il faut nous arranger à la volonté du ciel, et tâcher de faire tourner cette disgrace à notre avantage. Nous devons être plus diligens, plus industrieux, et ménager autant que nous pourrons, afin de soutenir notre famille. Tu lui répondis, en l'embrassant, que tu serais la première à lui en donner l'exemple. Je fis signe à ma sœur de sortir. Nous nous embrassâmes comme vous ; et tout ce que vous voulez faire pour nous, nous convînmes aussi de le faire pour vous de notre côté.

MARGUERITE. — Mes chers enfans, vous prenez trop de part à nos peines. Elles ne sont pas faites pour votre âge. Ne craignez rien ; le ciel prendra soin de nous. O ma fille ! tu me fais sentir combien il est heureux d'être mère. (*Elle l'embrasse.*) Quel bien sur la terre vaudrait pour moi la tendresse que tu montres à tes parens? Console-toi. Je vous avais conservé ce dernier reste de beurre ; et tu peux encore aujourd'hui manger ton pain tout entier. Il faut qu'il te donne des forces afin que tu puisses nous en gagner quand tu seras plus grande. Ne seras-tu pas bien aise alors de travailler pour tes parens ?

JEANNETTE. — Ah, si je le serai ! Heureusement nous pouvons commencer déjà. Nos mains sont petites, mais nous en travaillerons plus long-temps dans la journée ; et tout ce que nous viendrons à bout de gagner, nous le donnerons à mon père pour acheter du bétail. Nous élèverons aussi des poules ; nous vendrons nos œufs ; et cet argent, ma mère, tout cet argent, nous te t'apporterons avec joie. (*Voyant les yeux de Marguerite pleins de larmes.*) Oh ! ne pleure donc pas, je te prie ; cela m'ôterait le courage.

MARGUERITE. — Va ! si je pleure, c'est de la joie que tu me donnes. Mais il est temps que tu déjeunes. Il y a bien des choses à ranger dans la maison ; et je veux que ton père trouve tout en ordre lorsqu'il reviendra.

JEANNETTE. — Est-ce qu'il est aux champs avec mes frères ?

MARGUERITE. — Non, il est allé faire un tour à la ville. Il avait besoin de parler à monseigneur.

JEANNETTE. — Ah ! tant mieux. Mon père est toujours gai, lorsqu'il revient de chez lui. C'est un bien excellent homme, n'est-ce pas, que ce M. de Verville?

MARGUERITE. — Oui ! ma fille. Jusqu'à présent il a eu des bontés pour nous. Dieu veuille qu'il nous les continue, lorsque nous en avons le plus grand besoin. Depuis les pertes que nous avons faites, nous ne sommes plus en état de le payer ; et souvent les personnes qui nous ont montré le plus d'attachement, quand nous avons été exacts à les satisfaire, ne nous regardent que d'un plus mauvais œil, lorsqu'elles se voient en danger de perdre quelque chose de notre part.

JEANNETTE. — Monseigneur ne sera pas de ces personnes-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Je l'espère aussi, mon enfant ; autrement nous serions bien à plaindre !

JEANNETTE. — Qu'il me tarde que mon père soit rentré, pour avoir de bonnes nouvelles ! Doit-il revenir ce matin?

MARGUERITE. — Il s'est mis en route au lever du soleil ; et je l'attends à chaque minute.

JEANNETTE, *posant son pain sur la table.* — En ce cas, avant de déjeuner, je vais tirer du vin, et le mettre rafraîchir. Il ne sera pas fâché d'en boire une goutte à son retour.

MARGUERITE. — Mange d'abord ton pain ; je me chargerai de ce soin, moi.

JEANNETTE. — Tu me demandais tout à l'heure si je ne travaillerais pas volontiers pour mes parens ; et maintenant tu ne veux pas que je travaille.

MARGUERITE. — A la bonne heure. Je

serais fâchée de te dérober ce plaisir. Aussi bien, je vois qu'il t'en reviendra des caresses de ton père.

JEANNETTE. — Ah! je ne sais qui de nous deux est le plus content, lorsque je les mérite. Je vais tâcher d'en gagner. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE.

MARGUERITE. — Chers enfans, le ciel m'en est témoin, c'est pour vous surtout que l'indigence me paraissait affreuse; et c'est vous qui me donnez les premières consolations! Que je dois bien plus vous aimer, lorsque vous êtes le seul bien qui me reste! Sans le malheur, je n'aurais pas connu toute votre tendresse. Peut-être m'aiderez-vous à vaincre mon chagrin, à force de combattre pour vous le cacher. Non, je ne troublerai point de mes plaintes la charmante gaieté de votre âge. (*Elle court vers le berceau, en tire l'enfant, le serre entre ses bras, et le regarde avec attendrissement.*) C'est à toi seul que je viendrai dire mes peines, toi qui ne sens rien encore des maux de tes parens. Je puis verser des larmes en ta présence, sans craindre de t'affliger. Heureux enfant! je pleure sur ton sort, et tu me réponds d'un sourire! (*Elle l'embrasse avec transport.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *arrivant au moment où Marguerite tient l'enfant dans ses bras.*) — Ma mère, donne-le-moi à mon tour que je le caresse. (*Elle le prend et l'embrasse.*) N'est-ce pas, mon ami; quand tu seras fort comme moi, tu travailleras aussi pour tes parens? Oh! tu verras comme je vais prendre soin de ta petite personne, pour que tu deviennes plus tôt grand et robuste. Tiens, nous sommes occupées, il faut que tu ailles dormir un peu. (*Elle le remet dans son berceau, tandis que Marguerite les regarde l'un et l'autre d'un œil où la tendresse et la joie percent à travers quelques larm s. Jeannette revient vers Marguerite, et lui dit :*) Ma mère, je viens de mettre le vin rafraîchir, prête-moi la clef de l'armoire pour avoir du linge et une camisole pour mon père. (*Elle prend la clef et ouvre l'armoire.*) Il fait si chaud! Je crois le voir venir trempé de sueur, et mourant de fatigue.

MARGUERITE. — Ah! s'il a fait quelque chose de bon pour sa famille, il arrivera tout délassé.

JEANNETTE, *refermant l'armoire, et posant du linge blanc sur une chaise.* — Je le connais. C'est qu'il voudra tout de suite s'en aller aux champs. Il n'y a jamais un moment de perdu avec lui.

MARGUERITE. — C'est une bonne leçon pour nous. Toi, par exemple, tu ferais bien de manger ton pain, pour aller à l'école quand tu auras embrassé ton père.

JEANNETTE. — A l'école? Oh! je n'y vais plus à présent.

MARGUERITE. — Qu'oses-tu dire, Jeannette? Est-ce que tu ne veux plus apprendre à lire et à écrire? Va, mon enfant, à quelque nécessité que nous soyons réduits, j'espère que notre travail nous mettra toujours en état de te faire instruire. Je me retrancherais plutôt la moitié de mes besoins.

JEANNETTE. — Il n'y aura plus rien à dépenser pour cela. Est-ce que mon frère Valentin ne lit pas aussi couramment que le magister au pupitre? C'est lui qui sera notre maître, à Louison et à moi. Il nous le disait ce matin : mes sœurs, vous savez que je me repose une demi-heure après le dîner, avant de retourner au travail? Eh bien, si vous voulez, pendant ce temps, je vous commencerai une leçon; et le soir, à mon retour, je vous l'achèverai. Vous

n'aurez qu'à vous bien appliquer, bientôt vous en saurez autant que la plus forte écolière du village. Nous devons commencer aujourd'hui, et tu verras.

MARGUERITE. — Comment, cette pensée est déjà venue à Valentin?

JEANNETTE. — Oui, ma mère, de lui-même. Je ne m'avisais pas d'y songer. C'est moi, disait-il, qui ai le plus coûté à nos parens, parce que je suis le plus âgé. S'ils avaient moins dépensé pour moi, ils auraient encore cet argent, et ils pourraient le dépenser pour mes sœurs. Ainsi donc, il faut que je vous rende, autant que je pourrai, l'instruction que j'ai reçue, et qu'ils ne sont plus en état de payer pour vous.

MARGUERITE. — Hélas! pouvions-nous penser, en lui donnant des maîtres, que vous n'auriez pas un jour le nécessaire? Il nous en a coûté un peu, il est vrai, pour le faire instruire; mais j'en suis aujourd'hui bien contente. Cet argent n'a pas été mal employé. Valentin est reconnaissant, et il cherche de son mieux à nous en donner des preuves.

SCÈNE V.

MARGUERITTE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *en sautant*. — Le voici! le voici!

MARGUERITE. — Qui veux-tu dire, Louison?

LOUISON. — C'est mon père; il vient d'arriver.

SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *courant vers Thibaut, les bras ouverts*. — Ah, mon ami!

JEANNETTE, *lui baisant la main* — O mon père!

LOUISON. — Que je suis joyeuse de te voir de retour!

THIBAUT. — Bonjour, ma femme; bonjour, mes chers enfans.

MARGUERITE. — Tu dois être bien fatigué de ta course!

THIBAUT. — Non, je me sens tout dispos. Mais toi, ma pauvre Marguerite, tu as l'air un peu triste. Tes yeux sont rouges; tu as pleuré, je le vois.

MARGUERITE. — Il est vrai, mon ami, mais n'en sois pas en peine; c'est du plaisir d'avoir de si braves enfans. Si tu savais combien ils m'ont donné ce matin de satisfaction à ton sujet!

THIBAUT. — Tu me fais bien plaisir de me dire ces douces paroles! Il n'y a pas de plus grand bonheur, lorsqu'on fait son devoir, que de le voir faire à ceux qui nous appartiennent. Je suis allé à la ville le cœur plein de votre idée : maintenant que je rentre à la maison, je vois que ma femme et mes enfans se sont occupés de moi. C'est bien consolant.

MARGUERITE. — Veux-tu prendre quelque chose? veux-tu changer d'habits? Jeannette a pourvu à tous ces besoins.

THIBAUT. — Non, je te remercie, il n'est pas nécessaire. Cette seule pensée me rafraîchit et me délasse. (*Il baise au front Jeannette.*)

MARGUERITE. — Tu as vu monseigneur? Et bien! comment l'as-tu trouvé?

THIBAUT. — Comme je m'y attendais. Il a un cœur bon et sensible. C'est un homme, Marguerite, un homme dans toute la force du mot.

MARGUERITE. — Est-il vai? A-t-il été touché de notre malheur? Conte-moi cela.

THIBAUT. — Aussitôt qu'on lui a dit que j'étais arrivé, sans me faire attendre un moment, il est venu me recevoir, et m'a fait entrer dans la plus belle salle de son hôtel.

JEANNETTE. — Dans la plus belle salle?

THIBAUT. — Oui, Jeannette. Il était à

prendre du café avec sa femme. On a fait porter d'un jambon pour moi sur la même table; et madame a bien voulu m'en couper une tranche.

LOUISON. — Madame; elle-même?

THIBAUT. — Vraiment oui, de ses propres mains, et d'une façon bien aimable encore.

MARGUERITE. — Oh! la chère dame!

THIBAUT. — On n'a point voulu me laisser parler d'affaires que je n'eusse achevé de déjeuner.

MARGUERITE. — Voyez, comme c'est charmant! Et ensuite?

THIBAUT. — Eh bien! mon cher Thibaut, quelles nouvelles? m'a dit monseigneur. De bien mauvaises, lui ai-je répondu. En huit jours, j'ai perdu tout mon bétail par une maladie, qui est venue à la suite de cette horrible sécheresse. Me voilà ruiné. Je viens vous en avertir, pour que vous soyez libre de donner votre ferme à un autre. Je viens aussi vous offrir tout ce qui me reste dans le monde. Il est bien affligeant pour moi de n'avoir pas assez pour vous satisfaire. Mais je vous promets en honnête homme de travailler nuit et jour, afin de parvenir à vous payer en entier. Le pain va me paraître amer, tant que je ne vous aurai pas satisfait jusqu'au dernier sou.

MARGUERITE. — Oh! certainement, nous le ferons avec joie. Qu'a dit monseigneur?

THIBAUT. — Je savais déjà tes pertes, mon pauvre Thibaut, et j'en suis bien affligé. Que je te plains aussi! a dit madame avec sa douce voix. Ah! c'est de tout mon cœur!

MARGUERITE. — Le digne couple! Ils sont aussi bons l'un que l'autre.

THIBAUT. — Je ne viens pas, leur ai-je dit, pour vous porter à la compassion envers moi. Je n'en ai pas besoin, je suis en état de travailler. Ce qui me tourmente, c'est de ne pouvoir m'acquitter envers vous. J'avoue que je suis aussi bien triste pour ma femme et pour ma jeune famille; moi qui aurais donné tout mon sang pour qu'elles ne connussent jamais le besoin! Vous êtes riches, vous autres, et vous n'avez pas d'enfans. Vous ne savez pas ce que c'est que de voir souffrir ceux à qui l'on a donné la vie. Ah! si vous aviez des enfans tels que les miens! si vous les aimiez de toute votre ame! si vous en étiez aimé comme je le suis!... En disant ces mots, la douleur m'a fait cacher le visage entre les mains. Quand j'ai relevé ma tête, j'ai vu monseigneur qui ne me voyait plus. Il était tourné vers sa femme. Ils se regardaient l'un l'autre avec tendresse, et les yeux pleins de larmes. Ce n'était pas seulement de pitié : j'ai bien compris qu'il y avait là-dessous quelque chose qui les touchait en personne.

MARGUERITE. — Et tu ne leur en as pas demandé la cause?

THIBAUT. — Je n'en ai pas eu le courage. Dès que j'ai voulu continuer à leur parler de mes enfans, monseigneur a changé de propos. Je me suis aperçu qu'ils avaient quelque affliction secrète. Je ne savais comment me tirer assez vite de ce sujet, je me suis rabattu à leur parler de mes blés, en comptant ce qui pourrait leur en revenir.

MARGUERITE. — Et monseigneur ne s'est pas mis en colère, lorsque tu lui as fait entendre que tu ne pouvais pas le payer?

THIBAUT. — Non, du tout, au contraire. Écoute, Thibaut, m'a dit ce brave homme, il ne faut pas te désespérer. Retourne vers ta femme. Je vais faire mettre bientôt mes chevaux, et je me rendrai chez toi. Là, nous nous accorderons ensemble. Je t'ai regardé toujours comme un homme de bien, et je prendrai tous les arrangemens que tu voudras.

MARGUERITE. — Est-il possible! Voyons, combien pouvons-nous lui devoir?

THIBAUT. — Dix-huit cents écus.

MARGUERITE. — Juste ciel ! comme nous sommes loin de ce compte !

THIBAUT. — Il est vrai. Mais si nous avions sauvé notre bétail, si nos foins avaient rendu cette année, nous aurions de quoi payer cette somme et une autre fois au-delà.

MARGUERITE. — Ah ! mon ami, qu'allons-nous devenir ?

THIBAUT. — Ne perdons pas courage, ma femme. Nos mains valent de l'or. Tant que nous aurons de la force et de la santé, notre dette peut se payer avec le temps. C'est toute ma consolation. Je mourrais bien vite d'étouffement de cœur, si je croyais qu'en mettant un écu au bout l'un de l'autre, je ne parviendrais pas à la fin à me libérer. As-tu rassemblé tout l'argent que nous avons chez nous ?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, je l'ai compté, et je l'ai mis dans le sac. (*Elle va tirer d'un coffre un sac de cuir.*) Il n'y a pas tout-à-fait cent écus ronds.

THIBAUT. — Ils y étaient pourtant, je crois ?

MARGUERITE. — Il est vrai. C'est que j'en ai tiré douze francs pour faire aller tant bien que mal notre ménage pendant quelques jours.

THIBAUT, *la regardant fixement.* — Mais, ma chère femme, pouvons-nous tenir notre ménage avec l'argent d'un autre ? Bonté divine ! ne souffre pas que de pareilles pensées nous viennent jamais dans l'esprit. Mets ces douze francs avec le reste, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, *avec un soupir.* — Oui, tu as raison, les voilà. (*Elle met les douze francs dans le sac, et va l'enfermer dans le coffre.*)

THIBAUT. — C'est bien. Nous n'avons plus qu'à rassembler nos hardes et nos meubles, pour les abandonner à monseigneur. Nous ne garderons que les habits que nous avons sur le corps. De cette manière, nous pourrons nous présenter le cœur net devant lui. Voilà le seul parti que nous ayons à prendre pour n'être pas malheureux. (*On frappe doucement.*)

JEANNETTE, *allant à la porte.* — Il me semble que l'on vient de frapper. Oui, je vois quelqu'un. (*Elle revient, et dit à voix basse* :) C'est M. le bailli.

THIBAUT. — M. le bailli ! Que me veut-il ? Nous n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

MARGUERITE. — Je me sens frissonner par tout mon corps. Nous sommes perdus, mon ami ; la justice se met dans nos affaires ! Je connais le bailli. Il faut qu'il y ait du malheur, puisqu'il s'en mêle.

THIBAUT. — Tranquillise-toi, ma femme, nous n'avons rien à craindre. Emmène tes enfans, et laisse-moi seul avec lui.

MARGUERITE. — Que me dis-tu ? je ne veux pas te quitter.

THIBAUT. — Non, laisse-nous. Si méchant qu'il soit, il ne m'effraie pas. Tu m'affligerais de rester. Sors, je t'en prie.

MARGUERITE. — Puisque tu le veux, il faut t'obéir. (*Elle se retire, en prenant Jeannette et Louison par la main. Le bailli les rencontre à son passage, et les salue. Les petites filles, saisies de frayeur, se pressent contre leur mère, et sortent avec elle.*)

SCÈNE VII.

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI. — Thibaut, ne t'ai-je pas vu passer tout à l'heure sur le chemin de la ville ?

THIBAUT. — Cela peut être, monsieur le bailli ; j'en reviens effectivement. Je suis allé rendre compte à monseigneur de mauvais état de mes affaires.

LE BAILLI. — Comment ! sans me consulter ! Vous êtes-vous arrangés ensemble ?

THIBAUT. — Non, pas encore.

LE BAILLI. — Ah! tant mieux. Je suis venu t'offrir mes services pour te défendre contre lui.

THIBAUT. — Contre lui! N'est-ce pas monseigneur qui vous a fait obtenir la place que vous avez?

LE BAILLI. — J'en conviens. Aussi je ne veux pas agir ouvertement. Mon dessein est de te soutenir en secret. Je te donnerai un homme de loi de la ville, qui te ferait gagner, quand tu devrais perdre. Tu m'entends? ce qu'on appelle un grand coquin. Il te servira bien; c'est mon ami.

THIBAUT. — Un grand coquin, votre ami! Voyez la sympathie! Je l'aurais deviné.

LE BAILLI. — On ne prend pas ces choses au pied de la lettre. Je veux dire, un homme qui saura te tirer d'embarras. La circonstance t'est favorable. Lorsque l'année se trouve extraordinairement mauvaise, les juges accordent des dédommagemens aux fermiers contre leurs seigneurs.

THIBAUT. — Et donnent-ils aux seigneurs des reprises contre leurs fermiers, quand l'année se trouve extraordinairement bonne?

LE BAILLI. — Non.

THIBAUT. — En ce cas, je n'irai point solliciter vos juges. Si j'avais gagné deux mille écus sur ma ferme, monseigneur n'aurait eu rien à réclamer contre moi. Quand j'y perds deux mille écus, je ne dois rien avoir à réclamer contre lui.

LE BAILLI. — Tu méprises donc la justice, quand elle vient à ton secours?

THIBAUT. — Je ne méprise point la justice; mais j'estime encore plus ma conscience. Si j'ai fait un marché qui ne soit pas contre la loi, la loi n'a rien à y voir. Elle aurait beau me décharger de mon engagement, l'honneur me condamnerait à le remplir.

LE BAILLI. — Ton honneur ni ta conscience ne souffrent en rien dans cette affaire. Ce n'est pas ta faute si tu as essuyé une si grosse perte.

THIBAUT. — Qu'en savez-vous? Peut-être ai-je eu tort d'acheter à la fois tant de bétail. Je n'avais qu'à en acheter seulement la moitié, je n'aurais pas tant perdu; et il me serait resté de l'argent pour payer mon fermage.

LE BAILLI. — Ta faute ou non, elle est commise. Et sais-tu bien à quoi tu t'exposes en te livrant à la discrétion de M. de Verville? Il peut te faire emprisonner.

THIBAUT. — S'il a ce droit sur moi pourquoi voudrais-je le lui faire perdre? S'il veut me traiter avec humanité, pourquoi lui en dérober le plaisir?

LE BAILLI. — Quand il ne te poursuivrait pas avec rigueur, il est mortel; et ses héritiers ne seront pas si traitables. Au lieu qu'en recourant à la justice, tu peux te mettre à l'abri de tout, au moyen d'une quittance finale qu'elle te fera donner.

THIBAUT. — Quoi! la justice irait faire accroire à monseigneur qu'il est payé, avant qu'il ait reçu jusqu'au dernier sou?

LE BAILLI. — Non! mais après avoir pris connaissance de tes affaires, elle lui témoignera que tu es dans l'impuissance de le payer.

THIBAUT. — Je n'ai pas besoin d'elle pour cela. Je le ferai bien voir aussi clairement à monseigneur. Il sait les malheurs qui m'ont réduit à l'état fâcheux où je me trouve. Il ne peut pas maintenant prétendre plus que je ne possède.

LE BAILLI. — Sans doute: mais il faut toujours se mettre en règle. D'abord l'homme de loi que je te donnerai te dressera une requête pour me demander un rapport de justice. Alors je ferai avec les experts une estimation de tes blés,

puis un inventaire de tes meubles; et ensuite nous procéderons.

THIBAUT. — Et cela se fait-il pour rien?

LE BAILLI. — Ce ne serait pas juste. Il y a les droits de ma place. Mais ce n'est pas toi qui les paie. Ils seront prélevés avant tout sur ce qui reviendrait de tes deniers à M. de Verville.

THIBAUT. — C'est donc autant de moins qu'il en recevrait?

LE BAILLI. — Que t'importe?

THIBAUT. — Comment! monsieur le bailli, que m'importe? Je n'irai pas vous laisser palper une partie de mon argent, vous à qui je ne dois rien, pour en frustrer monseigneur, à qui j'ai tant d'obligation des bontés qu'il a toujours eues pour moi.

LE BAILLI. — Tu n'en serais pas moins quitte envers lui. Il serait obligé de se contenter, pour sa créance entière, de l'abandon de tes effets: encore t'en ferais-je conserver une partie; et ce que tu pourrais gagner ensuite, serait pour toi.

THIBAUT. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Tout ce qui me reste aujourd'hui, je veux le céder à monseigneur; et tout ce que je pourrai ménager ensuite chaque jour, après avoir nourri ma famille, je le ramasserai pour m'acquitter peu à peu envers lui.

LE BAILLI. — Y penses-tu, de vouloir t'épuiser de travail, sans en tirer de profit? Veux-tu passer ta vie entière à labourer pour les autres?

THIBAUT, *avec sensibilité.* — Ah! vous ne savez pas le plaisir que l'on ressent à se trouver content de soi-même! Avec quelles larmes de joie je lui apporterai de temps en temps le fruit de mes sueurs! Quel bonheur je goûterai de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance, de lui montrer qu'il ne s'est pas trompé sur mon compte en me croyant un honnête homme, et qu'en perdant toute ma petite fortune, je n'ai rien perdu de ma probité!

LE BAILLI. — Je vois, mon pauvre Thibaut, que tu n'entends rien aux affaires.

THIBAUT. — C'est-à-dire que je ne veux pas vous aider à faire les vôtres. Croyez-vous que je sois la dupe de votre avarice? Vous ne cherchez qu'à m'embarquer dans un procès pour en tirer du profit. Que n'alliez-vous offrir contre moi vos services à monseigneur? Vous saviez qu'il avait trop de bonté pour vouloir achever ma ruine, en me poursuivant avec rigueur; et vous avez cru que moi, j'aurais assez d'ingratitude pour chercher à lui soustraire ce que je lui dois si justement? Non, monsieur le bailli; oubliez, si vous voulez, ses services, moi je veux m'en souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Je n'ai pas eu besoin de vous jusqu'ici, je saurai toujours m'en passer. Allez chercher d'autres pratiques à ces coquins, dont vous faites vos amis.

LE BAILLI. — Quoi! tu oses m'injurier! Sais-tu que je puis tôt ou tard te faire sentir ma vengeance?

THIBAUT. — C'est moi qui vous ferais trembler de la mienne, si j'allais découvrir vos sourdes manœuvres à monseigneur.

LE BAILLI. — Ah! mon cher Thibaut, je t'en conjure....

THIBAUT. — Sortez, lâche que vous êtes. Je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos conseils. (*Le bailli se retire avec confusion.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT.

THIBAUT. — Les voilà, ces gens qui devraient faire fleurir la paix dans les campagnes! Ils ne cherchent qu'à y porter le trouble et la division. Ce sont eux qui sont

la ruine du paysan, en le précipitant dans les procès. Au lieu d'entretenir la bonne intelligence entre le pauvre et le riche, ils ne travaillent qu'à les aigrir l'un contre l'autre. Eh! quel est le seigneur qui n'aurait pas du plaisir à traiter humainement son fermier, s'il savait que celui-ci le regarde comme son père? O monsieur de Verville! soyez le mien! Je vous abandonne avec confiance bien plus que ma propre destinée, c'est le sort de ma femme et de mes enfans.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Non, te dis-je, Marguerite, nous n'avons rien à craindre du bailli. Je t'assure qu'il a une plus grande peur de moi dans ce moment, qu'il ne m'en fera jamais.

MARGUERITE. — A la bonne heure. Je sais que tu ne voudrais pas me tromper, quand ce serait pour me rendre plus tranquille.

THIBAUT. — Rassure-toi donc. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Je croyais que Gervais avait perdu comme moi tout son bétail. Mais en donnant un coup d'œil à notre jardin, j'ai vu à travers la haie quatre belles vaches qui paissent là-bas dans sa prairie.

MARGUERITE. — Eh bien! mon ami?

THIBAUT. — C'est qu'il y a un accord entre nous, par lequel il me revient deux de ces bêtes.

MARGUERITE. — Et comment donc?

THIBAUT. — Je vais te le dire. Lorsque la maladie commençait à se répandre sur nos bestiaux, je vis Gervais fort triste. Comme j'étais alors plus fortuné que lui, je lui promis de ne pas le laisser dans la peine. Il me remercia d'une manière si touchante de ma bonne volonté, que je voulus sur-le-champ lui en donner une preuve. Quoique mon troupeau fût plus nombreux que le sien, nous convînmes que nous mettrions ensemble toutes nos bêtes qui réchapperaient de la maladie, et que nous partagerions par égale moitié. J'étais alors bien loin de penser que cet arrangement ne dût pas tourner à son avantage. Aujourd'hui même je ne voudrais pas en profiter, s'il ne regardait que nous seuls. Mais je n'en suis plus le maître. Je me vois obligé de rassembler tout ce que j'ai au monde pour l'abandonner à monseigneur. Je me croirais coupable d'un vol, si je ne réclamais à son profit jusqu'à la moindre chose qui doit me revenir.

MARGUERITE. — Et as-tu vu Gervais depuis nos pertes?

THIBAUT. — Non; mais tout à l'heure je lui ai dépêché notre fils George par la petite porte du jardin. Tiens, le voici déjà de retour.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, GEORGE.

THIBAUT. — Hé bien! mon fils, que dit Gervais?

GEORGE. — Qu'il ne sait de quoi je parle, ni ce que vous avez à demander de ses vaches.

THIBAUT, *d'un air surpris*. — Il faut sans doute que tu aies fait ton message de travers.

GEORGE. — Non, non, mon père. Je lui ai dit fort clairement la chose comme

vous me l'aviez commandé. Il a si bien compris mes paroles, qu'il les a rapportées au bailli, qui venait le voir. Au reste, il va venir vous parler lui-même.

THIBAUT. — Bon, bon, les choses s'arrangeront entre nous au premier mot. Gervais sait aussi bien que moi ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

MARGUERITE. — As-tu quelque assurance par écrit de sa promesse ?

THIBAUT. — Je n'en ai pas besoin, ma femme. Peut-il y avoir d'assurance mieux écrite que notre parole même? Quand celle-ci ne tient pas, la probité ne tient plus.

MARGUERITE. — Tu t'imagines que tout le monde pense comme toi. Ah! mon ami, dès qu'il s'agit d'intérêt....

THIBAUT. — Que dis-tu? Jamais je ne croirai ces vilenies de mon voisin. Je l'ai toujours regardé comme un brave homme. Mais le voici, tu verras comme tout va s'expliquer. (*A George.*) Je n'ai plus besoin de toi, mon fils; tu peux retourner à l'ouvrage.

Oui, mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

THIBAUT. — Tu as bien fait, Gervais, de venir toi-même. Je parie que George aura brouillé toute sa commission.

GERVAIS. — Je le croirais ; car je n'ai rien compris à ce qu'il voulait me faire entendre. Il m'a dit que tu envoyais chercher mes vaches.

THIBAUT. — Non, je lui avais ordonné de te demander les miennes.

GERVAIS — Tes vaches ?

THIBAUT. Oui, oui, de celles que j'ai vues dans ta prairie. N'en as-tu pas sauvé quatre?

GERVAIS. — Sans doute. Mais sont-elles à toi?

THIBAUT. — Deux de celles-là m'appartiennent. Ne nous sommes-nous pas donné parole de partager en bons amis ce qui nous resterait ?

GERVAIS, *d'un air embarrassé.* — Mais, Thibaut....

THIBAUT. — Point de détour. Dis nettement si cela n'a pas été convenu entre nous.

GERVAIS. — Je ne puis en disconvenir, mon voisin ; mais on dit bien des choses qui ne peuvent pas ensuite se pratiquer. Considère un peu ma situation. D'un si beau troupeau que j'avais, ne sauver que quatre têtes, et t'en donner deux !

THIBAUT. — Je suis plus à plaindre, moi qui suis forcé de te les demander. Quand nous avons fait notre accord, pour lequel de nous devait-il être le plus avantageux ? N'avais-je pas un plus grand nombre de vaches que toi ? N'était-ce pas un moyen plus honnête que j'employais pour te secourir ? Ne le regardais-tu pas toi-même comme un bienfait de ma part? Ose le désavouer?

GERVAIS. — Tant s'en faut, mon voisin; mais après une si grosse perte...

THIBAUT. Voilà donc à quoi tient ta probité ? Tu es un de ces honnêtes gens qu'on voit marcher d'un pied assez ferme dans le bonheur, mais qui trébuchent à tout pas dans la disgrace. Marguerite t'avait connu mieux que moi. Je vois bien qu'il ne faut le plus souvent priser la droiture que pour sa propre valeur.

GERVAIS. — Mais le bailli vient de m'assurer que la justice même ne saurait me condamner là-dessus.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien à te dire si tu consultes la chicane avant ta conscience. J'étais ton ami, et je m'en souviens encore assez pour ne pas te citer devant les juges, et te faire déclarer tout haut ta malhonnêteté. Va, je te laisse tes vaches. Je ne te les aurais jamais demandées pour moi-même. Ce n'était que pour m'acquitter envers M. de Verville. J'en

travaillerai un an de plus pour lui. Tu peux te retirer. Je te rends ta parole.

GERVAIS, *avec l'accent du désespoir.* — Ah! Thibaut, tu me portes le couteau dans le cœur. (*Il se retire à pas lents.*)

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *cachant sa tête dans ses mains.* — Il m'a trompé, lui que je croyais mon plus fidèle ami! Était-ce de sa part que je devais l'attendre?

MARGUERITE, *s'approchant de lui.* — Allons, mon cher homme! C'est mon tour de te donner un peu de courage.

THIBAUT. — Ah! Marguerite, j'en ai contre toutes les pertes de la richesse, mais non contre celles de l'amitié.

MARGUERITE. — Console-toi. Nous trouverons des amis plus sûrs. Tiens, voici le riche Robert. Il a peut-être quelque chose de bon à te proposer.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT. — Bonjour, Thibaut! Eh bien! comment cela va-t-il?

THIBAUT. — Fort mal, Robert. Tu dois certainement savoir que je suis ruiné.

ROBERT. — Oui, l'on vient de me le dire; et c'est pour cela que je suis venu te voir.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien.

ROBERT. — Comment donc? tu as encore un beau champ de blé, dont tu peux faire de plus beaux écus. Si tu veux le vendre, je suis ton homme. Je te l'achète sur pied, tel qu'il est, argent comptant. Qu'en dis-tu?

THIBAUT. — Est-ce que tu en aurais envie? Tant mieux. Monseigneur doit venir ce matin. Tu pourras t'arranger avec lui. Je n'irai pas sur ton marché.

ROBERT. — Je n'ai rien à voir avec monseigneur. C'est ton blé.

THIBAUT. — Il m'appartenait il y a quelques jours. Il n'est plus à moi maintenant.

ROBERT, *avec surprise.* — Comment! est-ce que tu le lui aurais vendu?

THIBAUT. — Non; mais depuis que j'ai vu mourir mes bestiaux, je suis hors d'état de le payer. Je lui abandonne tout ce que je possède.

ROBERT. — Es-tu fou, Thibaut? Tant qu'il ne s'est pas pourvu en justice pour se faire adjuger ton grain par forme de nantissement, il t'appartient; et tu peux en faire ce qu'il te plaira. Tu as déjà trop perdu, pour perdre encore le reste. Demande à Marguerite ce qu'elle en pense

MARGUERITE. — Je pense qu'il nous faut d'abord payer ce que nous devons, à quelque prix que se soit. Si nous n'avons plus notre bétail, monseigneur n'en a pas profité. Cette perte nous regarde, et non pas lui.

ROBERT. — Mais cela ne va pas jusqu'à se mettre sans pain. Il faut garder quelque chose pour remonter au-dessus de ses affaires.

THIBAUT, *le regardant d'un air sévère.* — Et cela aux dépens de notre bon seigneur?

ROBERT. — Il est si riche! Tout ce qui lui reviendrait de votre abandon serait pour lui moins qu'un écu pour vous.

THIBAUT. — Il pourrait s'en passer, je le crois; mais est-ce à moi de le prendre? Cela te paraît-il juste?

ROBERT. — Comme si tu ne savais pas que c'est un homme compatissant et généreux!

THIBAUT. — C'est pour cela même qu'on est obligé d'en user plus honnêtement envers lui.

MARGUERITE. — Parce qu'il traite bien les autres, vous verrez qu'il faudrait le maltraiter!

THIBAUT. — Allons, Robert, ce serait une infamie.

ROBERT. — Ne sois donc pas si fier, et sois un peu mieux avisé. Il n'y a que la manière de voir les choses. Il te ferait sans doute du bien : pour en être plus sûr, tu te le fais à toi-même. Est-ce un mal de se mettre au nombre des malheureux qu'il soulage?

THIBAUT. — Il n'aurait pas long-temps à jouir de cette douceur, si tous ses fermiers suivaient tes avis.

ROBERT. — Que tu es obstiné! Je perds mon temps avec toi. Je n'ai qu'un mot à te dire. Veux-tu me vendre ton blé, oui ou non?

THIBAUT, *avec un sourire de mépris.* — Ha! je comprends à merveille. Je devine ce qui te fait prendre tant de part à mon malheur. Écoute, tu es riche, et ce marché ne serait pour toi qu'une bagatelle. J'ai un meilleur coup à te proposer de faire ensemble.

ROBERT. — Voilà qui est raisonnable. Voyons.

THIBAUT. — Monseigneur est près d'arriver. Il porte toujours sur lui une bourse bien garnie, une montre d'or et des bijoux précieux. Veux-tu que nous allions l'attendre au coin de la forêt, pour lui enlever sa dépouille? C'est une bonne affaire celle-là!

ROBERT, *reculant deux pas en arrière.* — Y penses-tu, Thibaut?

THIBAUT. — Il est si riche! Ce qu'il perdrait de l'aventure, serait pour lui moins qu'un écu pour nous.

ROBERT. — Oui, mais le gibet!

THIBAUT. — Il n'y a donc que cela qui t'arrête? Si j'étais juge, Robert, je te ferais bien voir que ce que tu me proposes ne le mérite pas moins. Prendre à quelqu'un son argent dans sa poche, ou lui enlever les fruits de sa terre, quand on est hors d'état de le payer, je ne sais lequel de ces deux vols est le plus affreux.

ROBERT. — J'y vois une grande différence.

THIBAUT. — Cela peut être, mais donne-toi la peine d'y réfléchir, et tu penseras comme moi.

ROBERT. — Je n'ai garde vraiment. Je ferais de beaux profits avec cette manière de raisonner! Allons, Thibaut, songe un peu mieux à tes affaires. Ton seigneur t'aura de grandes obligations, quand tu te seras réduit à la misère pour lui! Tu n'y gagneras que des mépris de sa part, et de plus mauvais traitemens.

THIBAUT. — Oui! s'il avait un cœur tel que le tien, j'aurais sujet de le craindre.

ROBERT. — Mais dis-moi donc, homme intraitable, quel mal je fais, lorsque je veux empêcher ta famille de souffrir les horreurs du besoin? C'est toi qui seras coupable de ses souffrances et de sa mort. Je ne demande qu'à te donner la valeur de ton blé, si tu es raisonnable. Et avec cet argent....

THIBAUT, *lui saisissant brusquement le poignet.* — Robert, j'ai perdu en huit jours toute ma richesse, et je me vois au moment de n'avoir plus une obole. Mais avant que je songe à pourvoir aux besoins même les plus pressés de ma subsistance par quelque moyen déshonnête (*il ôte son chapeau*), je demande au ciel de me foudroyer de son tonnerre.

ROBERT, *avec un sourire moqueur.* — A la bonne heure! Que t'importent ta femme et tes enfans? laisse-les mendier leur pain. Tu auras le plaisir, sur ton fumier, de t'entendre appeler le brave Thibaut, l'honnête homme.

THIBAUT. — Et toi! l'on ne t'appellera jamais qu'un fripon. Malheureux! tu as plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre, et, dans l'avidité d'en amasser encore, tu veux dépouiller les autres, et me rendre

scélérat comme toi! (*Il le prend par les épaules*). Sors à l'instant de ma maison, ou je suis capable de t'assommer. (*Il le chasse honteusement.*)



SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Je n'ai vu de ma vie un plus effronté coquin. Il sait l'horreur que j'ai pour la moindre injustice, et il vient, du premier abord, me proposer un vol épouvantable! Il n'en aurait pas eu l'audace, lorsqu'il me savait à mon aise. L'indigence doit être bien affreuse, si elle expose à de pareils affronts! O Marguerite! ne nous laissons jamais ébranler par les tourmentes de la misère. Plus nous sommes pauvres, plus il faut nous raidir dans notre probité.

MARGUERITE. — On croirait autrement que nous n'avions de l'honneur que par la richesse.

THIBAUT. — Voilà ce qui me console des indignités que je viens de souffrir. N'écoutons plus les autres, ma femme. Nous n'avons besoin que de nous-mêmes. (*On entend du bruit à la porte*). Qui frappe? Ne pourrai-je donc avoir un seul moment de repos?

SCENE VII.

THIBAUT, MARGUERITE, PELAGE.

PELAGE. — Bonjour, mes braves gens!

THIBAUT, *s'avançant brusquement vers lui.* — Que nous veux-tu, Pelage? Viens-tu nous proposer aussi quelque noirceur?

PELAGE, *d'un ton calme.* — Moi! Thibaut? En as-tu jamais entendu de ma bouche?

THIBAUT, *se jetant dans ses bras.* — Non, non! pardonne. C'est un reste d'indignation qui m'emportait. Si tu savais ce qui m'arrive depuis une heure, tu m'excuserais de me défier de tous les humains. L'homme de la justice veut me faire commettre une iniquité; mon ami me paie d'un bienfait par de l'ingratitude, et le plus riche habitant du village marchande ma droiture pour un misérable profit!

PELAGE. — Oublie ces malheureux. S'ils ont choisi le mal pour métier, tu es bien bon de t'offenser de leur infamie! Écoute, je n'ai que deux mots. Je sais

que tu es hors d'état de payer M. de Verville. Il me serait impossible, pour le moment, de t'avancer la somme qui te manque. Mais tâche d'obtenir du temps. J'ai de quoi répondre : je serai ta caution, et tu garderas ta ferme.

MARGUERITE, *à Thibaut qui reste immobile, frappé d'une vive surprise.* — Vois, mon ami, quelle bonté! (*à Pelage*). Oh, mon cher voisin, d'où te vient pour nous une pensée si secourable?

PELAGE. — Elle est toute simple. Le brave Thibaut, me suis-je dit, a soulagé de son mieux tous ceux qu'il a vus dans la peine. Il serait bien affreux qu'il ne trouvât personne pour l'en retirer à son tour ; et je suis venu.

MARGUERITE, *à part.* — Il semble que le ciel nous l'envoie.

PELAGE. — Eh quoi! Thibaut, tu ne dis rien? (*Il lui tend la main.*)

THIBAUT, *la prenant avec vivacité, et la serrant dans les siennes.* — Ah! mon cher Pelage, ne crois pas que ce soit par indifférence. Je suis pénétré jusqu'au fond du cœur de tes offres ; mais je ne puis les accepter

PELAGE. — Pourquoi donc? Elles ne te seront pas inutiles. Dans quelque bonne disposition que M. de Verville soit à ton égard, il deviendra plus facile encore, en se voyant pleinement en sûreté par ma caution.

THIBAUT. — Mais qui me servira de caution envers toi-même?

PELAGE. — Ta probité, ton intelligence, et ton amour du travail.

THIBAUT. — Tu vois ce qu'ils m'ont valu jusqu'à présent. Il a suffi d'une mauvaise année pour me ruiner. Une seconde ne ferait qu'ajouter ta ruine à la mienne.

PELAGE. — N'importe, j'en cours les risques.

THIBAUT. — Et voilà ce que je ne veux point. C'est bien assez de souffrir avec ma famille, sans voir que mes amis souffrent aussi pour moi. Je n'aurais plus un moment de tranquillité. Un brouillard, un nuage, le moindre tourbillon de poussière jetterait l'épouvante dans mon esprit.

PELAGE, *avec instance.* — Mon cher Thibaut, si tu savais combien tu me désoles par tes refus! Je ne pourrais donc rien faire pour toi!

THIBAUT. — Tu en as fait assez en soulageant mon pauvre cœur. Il est déchiré ; mais les larmes que je vois dans tes yeux servent de baume à ses blessures. O mon bon ami! quoiqu'il soit bien triste d'être réduit à la pitié des autres, il y a toujours une grande différence d'être plaint, ou d'être maudit. Graces au ciel, tu n'auras jamais à regretter de m'avoir connu. En quelque endroit que je te rencontre, je n'aurai pas besoin d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, ou de détourner la tête, pour n'avoir pas à rougir de ta présence.

PELAGE. — Plus tu me résistes, plus je sens croître mon amitié. Et toi, cruel, tu ne veux pas me donner la tienne?

THIBAUT. — Pense-s-y donc, je t'en supplie. Je sais tes faibles moyens. Serais-je ton ami, en te plongeant dans l'embarras pour m'en soulever? Non, mon bon voisin, je ne suis coupable de la ruine de personne ; et l'on ne pourra jamais dire que je le sois devenu. Aussi long-temps que je vivrai, je veux m'endormir avec un cœur innocent. C'est alors qu'une poignée de paille vous fait un lit de roi.

PELAGE. — Je ne te presse plus. Je sens que je ne suis pas digne de finir tes peines. Le ciel, sans doute, s'en réserve l'honneur. Je ne te demande que la préférence après lui. Et mes bras et ma petite fortune, tu les trouveras toujours à ton service. Adieu. (*Il sort. Thibaut le conduit jusqu'à la porte, en lui serrant la main.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Ah! Marguerite, j'ai donc un ami! Je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne. J'allais peut-être céder à ses prières, de peur de l'affliger. Nous voilà délivrés d'une tentation si violente. Il faut empêcher qu'elle ne revienne. Allons, ma femme, il s'agit de prendre un parti vigoureux. Viens avec moi rassembler jusqu'à nos moindres effets. Que tout soit prêt avant l'arrivée de monseigneur! Il pourrait croire que nous avons un instant balancé dans notre devoir.

ACTE III.

Le rideau se relève; on voit des meubles dispersés de toutes parts, et sur une grande table un tas de hardes et de linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Courage, Marguerite! soutiens tes forces autant que tu le pourras, jusqu'à ce que notre besogne soit achevée.

MARGUERITE. — La voilà, je crois, finie.

THIBAUT. — Comment! c'est là tout ce que nous avons à donner à monseigneur? Je n'ai jamais tant désiré d'être un peu mieux dans nos petites affaires, qu'au moment de m'en dépouiller. As-tu bien regardé dans tous les coins?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, j'ai renversé chaque tiroir de l'armoire.

THIBAUT, *en prenant haleine*. — Je me sens maintenant plus léger. Il me semblait que je portais tout cela sur mon cœur, prêt à l'étouffer.

MARGUERITE. — Tu dois avoir bien de la fatigue! ne prendrais-tu pas un doigt de vin pour te rafraîchir?

THIBAUT. — Mets-en pour nous deux dans ce gobelet. (*Il va prendre sur la table un gobelet d'argent*).

MARGUERITE, *en y versant du vin*. — Qu'as-tu donc? ta main tremble!

THIBAUT. — Que veux-tu? il y a tant d'années que ce meuble était dans la famille!

MARGUERITE. — Il n'en sort pas au moins pour une mauvaise cause.

THIBAUT. — C'était l'usage que le grand père le donnât en mourant à l'aîné de ses petits-fils. Et moi je ne pourrai pas le donner au mien!

MARGUERITE. — Tu n'y auras pas de regret. Ta bénédiction n'en sera que plus pure.

THIBAUT. — Oui, j'aurai cette consolation. (*Il boit, et montrant ensuite le gobelet à Marguerite*). Vois la première lettre de ton nom que j'y avais fait entrelacer avec la mienne.

MARGUERITE. — Eh bien! mon ami, cette image ne nous fait pas de reproches. Nous avons encore été plus unis.

THIBAUT. — Et nous le serons toujours, quoique ce soit la dernière fois que nous y boirons ensemble. Tiens, le voilà, chère femme. (*Il donne le gobelet à Marguerite; et tandis qu'elle le porte à sa bouche avec un soupir*). Allons il faut maintenant arranger proprement tout ceci. Commençons par mon habit de noce. (*Il l'ôte de dessus la table, le déploie, et le considère.*) Que j'étais content,

Marguerite, lorsque je le mis pour la première fois en te menant à l'église! Combien souvent il m'a donné d'agréables souvenirs! Je n'ai jamais ouvert l'armoire sans le regarder, et je ne l'ai jamais regardé sans penser avec joie au jour de notre mariage. Il me rend maintenant joyeux d'une autre manière.

MARGUERITE. — En quoi donc, mon ami?

THIBAUT. — De l'avoir si bien conservé pour qu'il nous aide à payer un peu plus de nos dettes. Vois comme il se trouve encore en bon état? On ne fait plus de ces grandes manches et de ces larges plis. Je suis bien aise que dans le temps on n'y ait pas épargné l'étoffe. Il y aurait presque de quoi en faire deux tels qu'on les porte aujourd'hui.

MARGUERITE. — Voilà aussi le mien. Il faut les mettre l'un avec l'autre. Nous prierons monseigneur de les faire vendre à la fois. J'aurais de la peine qu'ils fussent séparés.

THIBAUT. — Ne sois donc pas si superstitieuse. Quand ils le seraient, ma femme, que nous importe? Nos cœurs en seraient-ils plus divisés pour cela?

MARGUERITE. — Non, Thibaut, je n'ai pas à le craindre. Ce n'est pas une superstition, mon ami. C'est un..... Je ne sais comment te le nommer. Mais toujours j'aimerais mieux qu'ils restassent ensemble.

THIBAUT. — Allons, tranquillise-toi. Monseigneur n'ira pas contre cette petite faiblesse. (*Il trouve sous sa main un petit paquet proprement couvert d'un linge blanc.*) Quel est ce paquet?

MARGUERITE. — C'est celui de Valentin: tu sais bien? ces hardes et ces bijoux que nous trouvâmes avec lui dans son berceau. Cela doit être encore d'un grand prix. Tiens, regarde.

THIBAUT, *voyant que Marguerite commence à défaire le paquet, lui retient le bras.* — Comment, ma femme! nous n'y avons aucun droit, et monseigneur ne peut y avoir de prétentions. Il appartiendra toujours à Valentin. Si c'était notre enfant, ce serait une autre affaire. Remets le paquet dans cette cassette. Nous en parlerons à M. de Verville.

MARGUERITE. — Pourvu qu'il se contente de nos paroles!

THIBAUT. — Je n'en suis pas en peine. Il est sensible et juste. Lorsque je lui aurai raconté l'aventure, il sera de mon avis.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *portant des hardes sur ses bras.* — Tiens, mon père, voici mes habits des dimanches, et ceux de Jeannette. Vais-je les mettre sur la table?

THIBAUT. — Oui, ma fille, auprès de ceux de tes parens.

MARGUERITE, *les larmes aux yeux.* — O mes pauvres enfans! que je suis affligée pour vous!

THIBAUT. — C'est de la joie, ma femme, et non du chagrin qu'ils nous donnent. Faut-il pleurer de leur voir de l'honneur? (*Il embrasse tendrement Louison.*) Dis-moi donc, est-ce que tu voudrais garder tes habits?

LOUISON. — Sûrement, si vous pouviez aussi garder les vôtres. Mais puisque vous êtes obligés de les donner à monseigneur, je ne veux plus des miens. Ne lui devez-vous pas tout ce que vous avez?

THIBAUT. — Tout, ma fille.

LOUISON. — J'aimerais mieux aller avec un sarrot déchiré, que si l'on disait: Voyez Louison, comme elle est pimpante! C'est de l'argent d'un autre.

THIBAUT. — Bien, ma chère enfant. Voilà comme il faut penser. Avec ces sentimens dans le cœur, jamais on n'est malheureux. On ne perd ni son estime ni son courage.

MARGUERITE. Ton père a raison, ne crains pas de manquer. Nous travaillerons jour et nuit, pour que tu aies tous tes besoins ainsi que ta sœur.

LOUISON. — Et nous aussi, nous travaillerons de notre mieux pour tâcher de vous les rendre.

THIBAUT. — En nous aidant ainsi, j'espère que nous pourrons sortir de l'état fâcheux où nous sommes. Mais quand il nous faudrait y rester, au moins nous n'aurons pas de reproches à nous faire. Aucun homme sur la terre n'osera nous mépriser, ni vous regarder de travers. On pourra vous dire après notre mort : Vos parens étaient pauvres ; mais on ne pourra pas vous dire, ils étaient de malhonnêtes gens. Vous n'aurez pas à rougir d'aller répandre des larmes sur leur sépulture. Vous n'y trouverez personne qui vous en repousse, pour la fouler avec indignation sous vos yeux.

LOUISON, *avec vivacité.* — Mon père, je vais voir si je n'ai rien oublié. Quand Jeannette aura fini, nous aurons quelque autre chose à t'apporter encore.

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Eh bien ! ma femme, encore un air abattu ? Nos enfans auraient-ils plus de courage que nous-mêmes ? Nous avons toute leur tendresse ; il ne faut pas la perdre, en leur donnant sujet de nous moins estimer. Ils savent que ce n'est pas la mauvaise conduite qui a fait notre malheur ; mais nous pourrions leur en paraître coupables, en nous y laissant accabler par un lâche désespoir. Allons, ne regardons nos peines que pour y voir la consolation que nous donnent ces chers enfans.

MARGUERITE. — Oui, mon ami, il n'en est pas de plus douce pour une mère. Aurais-je dû m'attendre à leur trouver de si bonne heure tant de force et de raison ?

THIBAUT. — Pourquoi non, Marguerite ? Va, je n'ai jamais craint qu'une aussi brave femme ne me donnât pas des enfans comme elle. Ils seront le bâton de notre vieillesse. Nous pourrons nous y appuyer avec assurance, quand le grand âge nous aura courbés.... Mais j'entends la voix de Valentin. J'ai quelque chose d'important à lui dire. Marguerite, si j'osais te prier de me laisser seul avec lui !

MARGUERITE. — Que me demandes-tu ? Tout ce qui le regarde ne me touche-t-il pas autant que toi-même ? Crois-tu qu'il me soit moins cher qu'à toi ?

THIBAUT. — C'est précisément ta tendresse pour lui que je crains en ce moment.

MARGUERITE. — Tu me fais frémir. Quel est donc ce secret ? Est-ce quelque malheur dont il soit menacé ?

THIBAUT. — Non, ma chère amie ; c'est au contraire de son bien-être qu'il s'agit.

MARGUERITE. — Et tu crains de m'avoir pour témoin ?

THIBAUT. — Eh bien ! reste, si tu le veux. Mais promets-moi, quelque chose que je puisse dire, de ne pas me démentir. Si tu l'aimes, si tu ne cherches que son bonheur, il faut que tu m'appuies dans ce que je vais lui annoncer.

MARGUERITE. — Pourquoi ne m'avoir pas d'abord confié tes desseins.

THIBAUT. — Le voici, tu vas les entendre en sa présence.

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN.

VALENTIN. — Bonjour, mon père ! je suis venu savoir si tu étais heureusement de retour.

THIBAUT. — Oui, mon fils, ainsi que tu le vois.

VALENTIN. — Et comment as-tu été reçu de monseigneur ?

THIBAUT. — Aussi bien que je le desirais. Il n'est pas de ces hommes fiers et insensibles, qui s'imaginent que les pauvres gens de la campagne ont à peine le nom d'homme. Il doit venir ici tout à l'heure pour recevoir mes comptes. Et voilà ce que je suis prêt à lui remettre pour commencer à m'acquitter envers lui.

VALENTIN. — Quoi ! tu vas te voir dépouillé dans un moment de ce que tu as eu tant de peine à gagner ?

THIBAUT. — Ce n'est pas ce qui me coûtera le plus cher aujourd'hui. Je dois essuyer une perte bien plus cruelle.

VALENTIN. — Que te reste-t-il donc à perdre encore?

THIBAUT. — Hélas ! c'est toi, Valentin, toi que j'ai tant aimé !

VALENTIN. — Moi, mon père?

MARGUERITE, *avec une vive émotion.* — Que dis-tu ?

THIBAUT. — Puisque le mot est parti de mes lèvres, oui, mon enfant, il faut nous séparer.

VALENTIN. — Et pourquoi donc me renvoies-tu de ta présence? Est-ce que je t'ai donné quelque sujet de te plaindre?

MARGUERITE. — Ah ! jamais, jamais ! A la face du ciel je lui rendrai cette justice. Tu le sais bien, Thibaut, s'il est au monde un fils plus soumis et plus tendre envers ses parens !

THIBAUT. — Je le déclare encore plus hautement que toi, Marguerite. Oui, Valentin, tu as fait pour nous cent fois plus que nous n'avions droit d'en attendre. Je t'aime avec tout l'amour d'un véritable père; mais enfin tu sais que je ne suis pas le tien. Si nous n'avions cessé d'être heureux, tu aurais toujours été notre fils, notre cher fils. Il n'est aucun de mes autres enfans qui ne te croie son frère. Je voulais qu'après notre mort, tu pusses partager avec eux le peu de bien que tu m'aidais tous les jours à leur gagner. Cette espérance qui faisait la joie de mon cœur est maintenant détruite. Nous n'avons rien davantage, pas même la perspective éloignée de nous rétablir.

VALENTIN. — Et c'est ce moment que tu choisis pour m'effacer du nombre de tes enfans?

THIBAUT. — Oui, je le dois. Les devoirs du sang les enchaînent à notre sort quel qu'il puisse être. Si nous souffrons, ils doivent souffrir avec nous. Mais toi, de quel droit voudrais-je t'accabler de ma mauvaise fortune? Non, Valentin, je te conseille en ami, et s'il le faut, je t'ordonne en père de te séparer d'un malheureux. Il est temps que tu t'occupes de tes propres affaires. Puisque je n'ai pu t'enrichir, je me réjouis du moins d'avoir assez bien instruit ta jeunesse, pour te mettre en état de prospérer.

VALENTIN. — Il ne fallait pas me parler de ces obligations, si tu veux que je t'abandonne. Il fallait que moi-même je pusse les oublier. Tu m'as sauvé la vie dans mon berceau, ta femme m'a nourri de son lait, tu m'as élevé sans attendre de récompense; et tu me commandes d'être ingrat à tant de bienfaits !

THIBAUT — Je n'ai fait que m'acquitter envers toi de ce qu'un homme doit à un autre. N'aurais-je pas été un monstre de te laisser périr ?

VALENTIN. — Et tu veux que je le sois, en te retirant aujourd'hui mes secours?

THIBAUT. — Tu me connais, Valentin; je me ferais une honte de vivre aux dépens de personne.

VALENTIN. — Ma vie, jusqu'à ce jour, a donc été bien honteuse ! Eh ! je n'ai subsisté que par toi.

THIBAUT. — Ne m'en as-tu pas assez pleinement dédommagé par ton travail?

VALENTIN. — Mes mains ont payé les tiennes; mais mon cœur n'a point encore assez payé ton amour. O mon père ! rap-

pelle-toi ces premiers temps de mon enfance, où je n'étais qu'un étranger dans ta famille. Combien de fois m'as-tu serré dans tes bras au retour d'un travail pénible, que tu prolongeais pour me nourrir! Et toi, ma mère, oublies-tu les tendres caresses que tu me prodiguais, alors même que je dévorais le pain de tes enfans? Vous seuls m'avez recueilli, quand j'étais abandonné de tout le monde; et maintenant j'irais vous abandonner! J'étais votre fils pour hériter de vos biens; et je ne le serais pas pour m'associer à votre disgrace! Ah! si vous avez pu le croire, combien vous me devez mépriser! (*Marguerite veut répondre, mais ses soupirs étouffent sa voix.*)

THIBAUT. — Te mépriser, Valentin! Ah, mon fils, je ne t'en estime que davantage pour ces sentimens. Mais, je te l'ai dit, il est temps que tu songes à toi-même.

VALENTIN. — Non, je ne songe qu'à toi. Je veux m'accabler de tes travaux, je veux me tourmenter de tes peines. Ma tête, mes bras, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je te le donne: je me dévoue à toi tout entier. Pars ou demeure, je ne te quitte plus. Tu peux me fuir, mais tu ne m'empêcheras pas de te suivre. Il faudra bien que tu m'ouvres, quand tu m'entendras gémir toute la nuit, étendu à la porte de ta chaumière!

THIBAUT. — Peut-être que je n'en aurai plus!

VALENTIN. — Eh bien! je te suivrai dans les forêts, entre les rochers, au fond des cavernes. Partout je serai sur tes pas.

MARGUERITE, *à Thibaut, en éclatant d'une voix entrecoupée de sanglots.* — Tu l'entends, mon ami!

VALENTIN, *s'élançant vers elle avec impétuosité.* — Ah! je le savais bien, ma mère, que tu ne me repousserais pas de ton sein!

THIBAUT, *fondant en larmes.* — Viens aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils! C'est moi qui te prie de ne plus nous quitter.

VALENTIN. — Jamais, jamais, mon père. Sans parens, sans amis, j'ai besoin d'aimer quelqu'un sur la terre, et je n'ai que vous seuls à qui donner mon amour. Je sens que vous me devenez mille fois plus chers encore depuis que vous avez tout perdu. Je ne vous avais donné que mes sueurs, j'ai mon sang tout prêt à couler pour vous..... Mon père, puisque je ne dois plus te quitter, serre-moi donc plus étroitement dans tes bras.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

GERVAIS, *qui est entré dans les derniers momens de la scène précédente, se précipitant vers Thibaut.* — Et moi, Thibaut, vas-tu m'en repousser?

THIBAUT, *le regardant avec indignation.* — Encore ici, malheureux! N'est-ce donc pas assez de m'avoir trahi? Pourquoi venir troubler de ta présence la joie que je goûte en ce moment?

GERVAIS. — Ne m'accable pas davantage. Je ne suis que trop cruellement tourmenté par mon repentir. Tu peux me ramener à l'honneur, ou me faire trouver le plus indigne des hommes aux yeux des autres et aux miens.

THIBAUT. — Que veux-tu donc de moi?

GERVAIS. — Que tu me rendes ton amitié. Garde-toi de penser, Thibaut, que je fusse capable d'y renoncer pour un vil intérêt; mais tu sais les pertes que je viens d'essuyer. J'étais aveuglé par la crainte de voir manquer mes enfans. C'était bien mal les servir. J'ai senti déjà que je n'allais plus tant les aimer, après avoir commis pour eux une noirceur. Délivre-moi de ma honte. Rends-moi mon amour pour mon sang, rends-moi mon ami.

THIBAUT. — Ah! Gervais! qu'il est difficile de guérir la plaie que tu m'as faite! Cependant je suis touché d'un si prompt retour; et je veux oublier ton offense.

GERVAIS. — Fais-la-moi donc oublier à moi-même, en recevant ce qui allait me rendre si coupable.

THIBAUT. — Qu'oses-tu me proposer! Moi, que je mette à prix notre réconciliation! Non, Gervais, garde ce qui t'appartient, si tu veux de mon amitié.

GERVAIS. — Je n'en veux point, si tu me refuses. N'as-tu pas assez d'avantages? Il n'est que ce moyen d'être généreux envers moi. Ne me laisse point sous les yeux un reproche continuel de mon indignité.

THIBAUT. — Si c'est ainsi, j'accepte tes offres; mais promets-moi qu'au premier retour de fortune, tu me laisseras libre de me satisfaire à mon tour.

GERVAIS. — Je n'ai plus de volonté que la tienne. Que les biens et les maux, tout soit désormais commun entre nous.

THIBAUT. — Je reprends pour toi mes premiers sentimens. (*Il lui tend la main et l'embrasse.*) Allons, Marguerite, quelque malheur qui puisse m'arriver dans la journée, j'aurai toujours un grand sujet de me consoler, puisque je conserve un fils et que je retrouve un ami.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNETTE.

JEANNETTE. (*Elle traverse en courant la chambre, et va crier à la porte de la seconde pièce.*) — Mon père! ma mère! venez donc, venez vite.

SCÈNE II.

JEANNETTE, MARGUERITE, THIBAUT.

MARGUERITE, *qui entre la première.* — Eh bien! qu'est-ce que c'est, petite fille? qu'avez-vous à crier de la sorte?

JEANNETTE. — Un beau carrosse qui vient de s'arrêter devant la ferme, avec quatre grands chevaux, des messieurs tout galonnés devant et derrière la voiture, et un autre monsieur dedans! Oh! ma mère! quelle bonne physionomie il a celui-ci! Bonjour, ma chère enfant, m'a-t-il dit avec un sourire. Où est ton père? (*A Thibaut.*) Il demande à vous parler.

THIBAUT, *avec vivacité.* — Oh! c'est monseigneur, je le parie. Je cours à sa rencontre. (*Il sort avec précipitation.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *prenant un air triste.* — Quoi! c'est donc là ce monsieur à qui tout ce que nous avons appartient, à ce que dit mon père?

MARGUERITE. — Oui! ma fille. Nous lui devons beaucoup d'argent, et comme nous n'avons pas la moitié de ce qu'il nous en faudrait pour le satisfaire, nous lui abandonnons tout ce qui nous reste.

JEANNETTE. — Et qu'est-ce qu'il en fera? Il a une trop belle voiture pour se servir de notre carriole; et il est trop bien vêtu pour porter nos habits.

MARGUERITE. — Oui, sans doute. Mais il va les faire vendre, et en recevoir l'argent. Nous ne pouvons le satisfaire que de cette façon; et cela même ne saurait y suffire.

JEANNETTE. — Croyez-vous qu'il soit assez méchant pour nous jouer ce vilain tour? Il avait l'air de me regarder avec tant d'amitié!

MARGUERITE. — Il n'y a pas de méchanceté dans tout cela, Jeannette; il n'y a que de la justice.

JEANNETTE. — C'est bien triste pourtant!... Que je regarde, pour la dernière fois, mes habits des grandes fêtes. Aurais-tu pu le croire ce printemps, ma mère, lorsque tu me donnas ce juste et ce cotillon, que je ne les porterais que deux ou trois fois? Dimanche dernier encore j'avais tant de plaisir de me voir si proprement ajustée! Et toi, ma mère, aussi, tu en étais si joyeuse! (*Elle baise la main de sa mère, en la voyant chagrine*). Allons, ne t'afflige pas; je ne regrette plus mes beaux habits: nous avions su travailler pour avoir ceux-là, nous saurons bien travailler de plus belle pour en avoir d'autres.... Mais voici monseigneur qui vient; je vais chercher ma sœur dans le jardin.

SCÈNE IV.

MARGUERITE sur le devant de la scène, dans le fond M. DE VERVILLE, qui entre avec THIBAUT, et JEANNETTE qui va sortir.

(*Jeannette, près de la porte, se trouve*

en face de M. de Verville. Elle lui fait une petite révérence, en se rangeant de côté, puis elle continue sa marche.)

M. DE VERVILLE. — Hé bien! ou vas-tu, mon enfant? Est-ce que tu as peur de moi?

JEANNETTE, *se retournant à demi.* — Oh! non, monseigneur. On n'a plus de peur, dès qu'on vous a vu. Attendez-moi seulement; je vais revenir.

SCÈNE V.

MARGUERITE, sur le devant de la scène, **M. DE VERVILLE** et **THIBAUT** dans le fond.

M. DE VERVILLE, *à Thibaut.* — Elle a une mine bien éveillée, cette petite fille.

THIBAUT. — Mais, oui. Et sa sœur donc! Elles sont toutes les deux d'une espiéglerie charmante.

M. DE VERVILLE, *en s'avançant aperçoit Marguerite qui s'approche de lui et le salue.* — Ah, bonjour, Marguerite; comment cela va-t-il?

MARGUERITE. — Comme le temps, monseigneur, qui ne va pas au mieux. Et vous?

M. DE VERVILLE. — A merveille, Dieu merci. J'ai mille choses à te dire de la part de ma femme. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne vînt avec moi.

THIBAUT. — Elle n'aurait pas si mal fait. L'air des champs vaut mieux que votre air de la ville, qui sent le renfermé. (*Voyant que M. de Verville tient son chapeau à la main.*) Mais, monseigneur, pourquoi ces complimens? Mettez donc votre chapeau. Vous êtes chez votre fermier comme chez vous.

M. DE VERVILLE, *lui montrant avec un sourire son chapeau de soie à mettre sous le bras.* — Tu vois qu'il n'irait pas sur ma tête. Ce n'est pas l'usage à la ville de nous couvrir.

THIBAUT. — Oh! tout le monde se couvre ici. Vous permettez bien, monseigneur? (*Il met son chapeau sur la tête.*) On a bien raison de dire : Autre mode à la ville, autre mode aux champs. (*A part.*) C'est drôle pourtant des chapeaux qui ne couvrent pas.

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, CHAMPAGNE et **PICARD.**

CHAMPAGNE, *qui porte avec Picard, par les deux anses, une grande corbeille couverte.* — Monsieur, où voulez-vous que nous mettions ceci?

M. DE VERVILLE. — Là, dans un coin. Fort bien. Picard, tu diras au cocher de mener les chevaux dans la meilleure hôtellerie, et d'y remiser la voiture.

PICARD. — Avez-vous des ordres à donner à vos gens?

M. DE VERVILLE. — Qu'ils se fassent apprêter un bon dîner. Je les régale; mais point d'excès de vin. Je ne repartirai que dans la soirée. Vous reviendrez à six heures.

PICARD. — Il suffit, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE. — Tu vois, Thibaut, que nous aurons le temps de causer ensemble. Mais d'abord je voudrais voir toute ta famille. Tes enfans, où sont-ils?

THIBAUT. — Chacun à sa besogne. Mes fils dans les champs, et mes filles au jardin. Monseigneur voudrait-il visiter ses blés?

M. DE VERVILLE. — Non, pas à présent; ce soir, quand la chaleur sera passée.

THIBAUT. — Ils sont beaux, au moins. Il y en aura pour cent pistoles comme pour un écu.

M. DE VERVILLE. — Tant mieux, tant mieux. (*Il tourne la vue de tous côtés dans l'intérieur de la chambre.*) Mais qu'est-ce donc? C'est comme si tu avais ici un encan? Pourquoi tous ces meubles et toutes ces hardes en tas?

THIBAUT. — Parce que nous savions que vous deviez venir.

M. DE VERVILLE. — Eh bien?

THIBAUT. — Je vous ai dit ce matin que nous n'étions pas en état de vous payer notre fermage. C'est pourquoi il est de notre devoir de vous abandonner tout ce que nous possédons, et que vous voyez ici rassemblé. Avec l'argent de nos meubles, de nos habits et de notre grain, nous voulons vous payer aussi loin que cela pourra s'étendre. Ce qui s'en faudra nous tâcherons de le gagner à force de travail, pour vous satisfaire jusqu'au dernier sou. J'espère que monseigneur voudra bien se contenter aujourd'hui de cet à-compte, et attendre le reste avec un peu de patience.

MARGUERITE. — Vous nous avez montré jusqu'ici tant de bonté! Et puis ce n'est pas notre faute si nous sommes tombés dans la misère.

THIBAUT. — Vous le savez comme moi, monseigneur, j'avais desséché ces marais là-bas pour en faire des prairies. Elles réussissaient à merveille. Tout ce que nous avions d'argent de reste l'année dernière, nous l'avions mis en bestiaux pour les élever, les engraisser et les vendre. Trente têtes de gros bétail nous faisaient une petite fortune, qui pouvait nous mettre en état de vous payer au terme. Il ne fallait qu'en mener une partie au marché. La sécheresse est venue. Nos prés n'avaient guère plus d'herbe que ma main. J'ai nourri mes bêtes de la paille de mon lit, du chaume qui couvre ma cabane, et quelquefois de mon pain. Quand j'ai voulu m'en défaire, je n'ai trouvé personne qui les voulût acheter, faute d'avoir de quoi les faire vivre. La mortalité s'est mise dans mon étable; tout a péri. Il ne m'est resté que mes dettes; mais je ne dois qu'à vous, monseigneur. Allez visiter nos champs, vous y verrez si j'ai négligé leur culture. Vous verrez si mon travail, celui de ma femme et de mes enfans, ne peut pas me mettre un jour en état de m'acquitter. Je ne puis cependant vous en donner d'autre gage que ma parole; mais si j'ai toujours été jusqu'ici exact à vous satisfaire, j'ose croire que vous y comptez un peu.

M. DE VERVILLE. — Oui, mes amis, je vous connais. Comment ne me contenterais-je pas de la promesse d'aussi braves gens que vous l'êtes?

THIBAUT. — Je vous remercie, monseigneur. Ces douces paroles me réjouissent encore plus que votre bonté. Il est si rare qu'un créancier dise à celui qui le fait perdre, qu'il est un honnête homme!

M. DE VERVILLE. — Il est si rare aussi, mon cher Thibaut, qu'un créancier, trouvant son débiteur dans l'impuissance de le satisfaire, puisse rendre un juste témoignage à sa probité!

SCÈNE VIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE portant des deux mains une cage à poulets, et **LOUISON** tenant d'une main des œufs dans une corbeille, et relevant de l'autre les coins de son tablier, où sont quelques poignées de petite monnaie.

Jeannette pose la cage aux pieds de M. de Verville, Louison y met aussi sa corbeille; puis elle prend le chapeau de M. de Verville, et y jette à pleines mains l'argent qu'elle a dans son tablier, et le lui présente.

LOUISON. — Tenez, monseigneur, voilà tout ce que nous possédons. Nos

poulets, nos œufs et notre argent. Nous n'en avons pas davantage. N'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE. — Non, en vérité, vous pouvez nous en croire. Nous n'avons pas autre chose.



THIBAUT, *jetant les yeux sur le chapeau, par-dessus l'épaule de M. de Verville.* — Tant d'argent! Et comment vous est-il venu?

LOUISON. — Des poulets de ma sœur, de mes œufs et de mes bouquets, que ma mère a vendus pour nous à la ville.

JEANNETTE. — C'étaient nos premières épargnes pour commencer à nous entretenir. Mais nous les donnons bien volontiers pour toi.

LOUISON. — Oh, oui! c'est de tout notre cœur.

THIBAUT, *avec transport.* — Je les reçois de même. Jamais argent ne m'a fait tant de plaisir! Allons, monseigneur, autant de remboursé. (*Aux enfans.*) Que je me réjouis, mes chères filles, de vous voir penser comme vos parens!

M. DE VERVILLE. — Eh quoi! c'est de vous-mêmes que vous faites cela?

JEANNETTE. — Puisque mon père n'est pas en état de vous satisfaire tout seul, il faut bien l'aider de tout notre pouvoir.

M. DE VERVILLE. — Ah! Thibaut, que tu es heureux dans ton malheur! La tendresse de tes enfans te dédommage mille fois de tes pertes. (*A Jeannette et à Louison.*) Non, mes chères amies, je ne vous dépouillerai pas de votre première richesse. Reprenez tout ce que vous m'avez offert de si bonne grace. Je n'ai de comptes à régler qu'avec votre père.

THIBAUT. — Laissez-les faire : elles n'y ont pas de regret.

M. DE VERVILLE. — Et toi, n'en as-tu point de leur voir perdre leur petite fortune?

THIBAUT. — Comment donc, monseigneur! rien de si naturel et de si doux que de recevoir des secours de ses enfans. Je serais aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderais serait à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte. (*Aux enfans.*) Vous voulez bien toujours payer pour nous, n'est-ce pas?

JEANNETTE, *en lui serrant les mains.* — Ah, mon père!

LOUISON. — Je voudrais que nous en

eussions cent fois davantage. Nous donnerions tout avec le même plaisir.

THIBAUT. — Vous les entendez, monseigneur?

M. DE VERVILLE. — Et moi, je ne le recevrais point, fût-il mille fois plus considérable. (*A Louison.*) Tiens, ma chère petite, reprends ton trésor, je t'en prie. (*Il veut renverser l'argent qui remplit son chapeau dans le tablier de Louison: elle refuse de le recevoir. Enfin, après bien des instances de M. de Verville, elle fait semblant d'y céder, et prend le chapeau, mais elle va le poser sur la table, à côté des autres effets, et lui dit en s'éloignant:*) Vous le trouverez là avec tout le reste.

M. DE VERVILLE, *se retournant vers elle.* — Que fais-tu donc? attends, attends.

LOUISON. — Je ne veux seulement pas vous écouter. Viens, Jeannette. (*Elles sortent l'une et l'autre en sautant.*)

SCÈNE IX.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *poussant la cage et la corbeille sous la table.* — Je vous disais bien que c'étaient de petites espiègles. On ne les attrape pas comme on veut.

M. DE VERVILLE. — Mais quoi! Thibaut, est-ce que tu prétends les laisser payer pour toi?

THIBAUT. — Pourquoi non? c'est si simple.

M. DE VERVILLE. — Il me paraît que tu ne connais guère les usages de la ville.

THIBAUT. — Il me suffit de connaître que ce que je fais est bien. A la ville ou aux champs, que m'importe? Justice et devoir sont pour moi la même chose. Est-ce que cela ne se pratique pas ainsi chez vous?

M. DE VERVILLE. — C'est précisément le contraire dans la plupart des occasions.

THIBAUT. — Que me dites-vous, monseigneur?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon ami; cela va te surprendre, mais il n'est que trop vrai. Lorsque par de folles dépenses de vanité, ou par des entreprises avides et ruineuses, on s'est mis hors d'état de payer ses dettes, on cherche à transporter sur la tête des enfans les biens avec lesquels on avait surpris la confiance de ses créanciers. Et lorsque ceux-ci se présentent, alors les parens n'ont plus rien; et tout ce qu'ils paraissaient posséder se trouve entre les mains des enfans, qui le gardent.

THIBAUT, *avec indignation.* — Quelle épouvantable friponnerie!

MARGUERITE. — C'est trop affreux!

THIBAUT. — Et les lois ne disent rien à ces manœuvres?

M. DE VERVILLE. — A force d'artifices, on sait bien les rendre muettes.

THIBAUT. — Vos lois sont aussi corrompues que ceux qui leur ferment la bouche, si elles ne parlent pas. Écoutez, monseigneur, je n'entends rien à la procédure; mais je dirais en face à cette justice, qui se laisse brider, qu'elle n'a plus rien à faire sur la terre, et qu'elle s'en aille aux enfers, ou du moins les méchans sont punis. Si j'étais la dupe des pères, j'irais chez les enfans, et je leur demanderais de quel droit ils s'emparent des biens qui devaient me payer? S'ils me disaient: Nous les avons reçus de nos parens; je leur répondrais: Vos parens n'ont pu vous les donner; ces biens sont à moi. Je leur ferais vendre, sans pitié, jusqu'à leur lit, pour me rembourser.

M. DE VERVILLE. — Les affaires ne se conduisent pas ainsi.

THIBAUT. — Je les ferais bien marcher

à ma guise. Ces pères et ces enfans ne sont qu'une bande de voleurs.

M. DE VERVILLE. — Les premiers sont les plus coupables.

THIBAUT. — Non, monseigneur; sauf votre respect, les seconds le sont encore plus. Les uns sont des fripons, mais les autres des monstres. Lorsqu'un étranger nous a tirés d'embarras, ne sommes-nous pas obligés, tant qu'il nous reste une goutte de sang honnête dans les veines, de le secourir à notre tour, s'il a besoin de nous? Et les enfans qui doivent tout à leurs pères! qui leur ont coûté tant d'inquiétudes, tant de dépenses et de travaux! Je ne puis y penser sans frémir. Si j'avais vu mon père hors d'état de payer ce qu'il devait, il ne m'eût pas laissé une obole, que j'aurais cru devoir remplir tous ses engagemens. J'aurais pris pour héritage le devoir d'acquitter sa mémoire, et de conserver la probité de son nom. Quand je n'aurais eu que du pain jusqu'à la mort; quand il m'aurait fallu travailler jusqu'à ce que le sang me sortît des ongles et des cheveux, j'aurais payé toutes ses dettes; et à la dernière, je serais allé sur sa sépulture, et je lui aurais dit: Tu ne dois plus rien, mon père, tu peux dormir.

M. DE VERVILLE. — Brave Thibaut!

THIBAUT. — Oui, monseigneur, je l'aurais fait. Juste ciel! peut-on donner le nom d'enfans à ces créatures dénaturées, qui, plutôt que de se priver de quelques douceurs dans la vie, consentent lâchement à ce que leurs pères soient traités comme des fripons? Je n'aurais pas besoin d'être un des malheureux créanciers pour les maudire eux-mêmes, ces monstres d'enfans.

SCÈNE X.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *du seuil de la porte.* — Mon père, les vaches de Gervais qui sont arrivées, faut-il les faire entrer?

THIBAUT. — Y penses-tu? Je vais les voir. Permettez, monseigneur; cela vous regarde. Elles sont encore à vous. Je vous dirai tantôt comme elles me sont venues. (*En s'en allant.*) Graces au ciel, les biens nous pleuvent aujourd'hui de tous les côtés. (*Il sort avec Louison, qui n'a pas osé s'avancer, de crainte que M. de Verville ne la pressât encore de reprendre son argent.*)

SCÈNE XI.

M. DE VERVILLE, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE. — Ton mari m'étonne, Marguerite. Je savais bien que c'était un homme plein d'honneur et de droiture; mais lui trouver des sentimens si élevés dans la profondeur même de l'infortune, je t'avoue que je ne m'y serais jamais attendu.

MARGUERITE. — Je l'ai toujours vu comme vous le voyez, monseigneur. Il ne cherche d'abord dans les affaires que le parti de la justice; et quand il l'a trouvé, il le prend, pour le soutenir envers et contre tous, à commencer par lui-même. Au reste, il n'est que ce qu'il doit être.

M. DE VERVILLE. — Il est vrai. Mais quoi! dans la position où il se trouve réduit, ne pas balancer un instant!

MARGUERITE. — Oh! vous ne le connaissez pas. Il nous verrait tous sans pain, plutôt que d'avoir le moindre reproche à se faire; et il n'en serait pas plus étonné. Jamais son courage ne l'abandonne. Il se joue de la fortune encore plus qu'elle ne se joue de lui.

M. DE VERVILLE. — Tu dois donc bien l'aimer, Marguerite!

MARGUERITE. — Ah! monseigneur, si je l'aime! Eh! que serais-je devenue sans ses consolations? Je me crois toujours à

mon aise, en lui voyant un air si serein. Je ne puis me persuader qu'il me manque jamais quelque chose, tant que le ciel voudra me le conserver. Il est tout pour moi sur la terre.

SCÈNE XII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Allons, monseigneur, réjouissez-vous. Les deux plus belles têtes de vaches qu'on puisse voir dans tout le pays! Oh! laissez-moi faire. J'irai demain, j'irai moi-même au marché. Dix bonnes pistoles de chacune. Pas un sou de moins, quand ce serait pour un prince. Vous pouvez tabler là-dessus. Encore deux cents francs à rabattre de mon compte. Nous allons le régler, s'il vous plaît. Les dettes me pèsent comme une montagne. Il me tarde d'en être débarrassé.

M. DE VERVILLE. — Je ne demande pas mieux, mon ami.

THIBAUT. — Vous savez ce qu'il me reste à vous payer du prix de ma ferme?

M. DE VERVILLE, *le regardant d'un œil fixe.* — Oui! mais avant tout, dis-moi, Thibaut, est-ce bien sérieusement que tu me proposes de prendre tes meubles, tes habits, ton blé, tes vaches, tout ce que tu possèdes?

THIBAUT. — Je parle toujours sérieusement, monseigneur, quand il s'agit d'affaires.

M. DE VERVILLE. — As-tu fait mûrement tes réflexions? Songe qu'il y va de tout ton bien.

THIBAUT. — Mon bien? Il n'est plus à moi, il est à vous. Écoutez donc, monseigneur. Vous êtes riche, et je ne le suis pas. Vous sentez à merveille que je n'irais pas faire envers vous le généreux aux dépens de ma famille. Je ne vous remets que ce qui vous appartient. Soyez tranquille: je ne vous l'offrirais pas, si je croyais pouvoir le garder en conscience. Vraiment oui! il me siérait bien de vous faire des cadeaux! Vous vous moqueriez de moi. Il n'y a qu'un mot en tout ceci. Je ne puis vous payer ma dette en argent comptant: je vous paie avec tout ce que j'ai, sans préjudice de ce que je vous devrai encore; et je vous le paierai, oh, oui! je vous le paierai. Vous serez en ligne d'abord après les premières nécessités de la vie.

M. DE VERVILLE, *d'un air froid.* — A la bonne heure; mais il serait affreux de te dépouiller entièrement. Choisis parmi tous ces effets ceux que tu aimes le mieux. Je me flatte que tu ne refuseras pas un petit présent d'amitié de ma part.

THIBAUT. — Quand vous me parlez ainsi, j'aurais mauvaise grace de ne pas profiter de vos bontés. (*Il s'approche de la table, et prend une bêche et un râteau.*) Tenez, voici ce que je retiens, les instrumens de mon métier. Avec ces outils et du courage, on trouve toujours à se tirer d'embarras.

M. DE VERVILLE. — Quoi! tu ne prends rien de plus?

THIBAUT. — Non, monseigneur, c'en est assez. Que le ciel seulement me seconde, je ne désespère pas de nourrir avec honneur ma femme et mes enfans, et de ramasser encore peu à peu de quoi vous satisfaire.

M. DE VERVILLE. — Fort bien! A toi maintenant, Marguerite. Je ne veux pas faire de jaloux. Il faut que tu prennes quelque chose comme ton mari. Choisis ce que tu voudras.

MARGUERITE. — Moi aussi, monseigneur? Vous avez trop de bonté.

M. DE VERVILLE. — Point de complimens. Allons, que choisis-tu?

MARGUERITE. — Puisque vous voulez me donner quelque chose de votre bien (*Elle court vers le fond de la chambre, et soulevant le rideau*), je vous le de-

mande en grace, accordez-moi le berceau de mon nourrisson.

M. DE VERVILLE, *avec surprise.* — Comment! est-ce qu'il était compris dans ce que tu me cèdes? Quoi! tu aurais privé ton enfant de son berceau?

MARGUERITE, *en se rapprochant.* — Ne l'aurait-il pas toujours retrouvé dans mes bras?

M. DE VERVILLE. — Et tu crois que je l'aurais accepté?

THIBAUT. — Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, les enfans doivent payer pour leurs pères. Quand les uns souffrent, de quel droit les autres se refuseraient-ils à souffrir? Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour mes enfans; mais il n'est rien aussi que je n'en attende à mon tour. Mon sang est à eux, comme leur sang est à moi.

M. DE VERVILLE, *à part.* — Quel homme! comme il est inébranlable dans ses principes! (*Haut.*) Oh bien! mes amis, ce que vous avez retenu, je vous l'abandonne. Me cédez-vous maintenant ce qui reste, vos meubles, vos habits, vos grains, et votre nouveau bétail? Me le transportez-vous en toute propriété?

THIBAUT, *d'un ton ferme.* — Oui, monseigneur.

MARGUERITE. — Et sans aucun regret.

THIBAUT. — Ah! plutôt avec une grande joie.

MARGUERITE, *tirant la bourse de sa poche, et l'offrant à M. de Verville.* — Recevez aussi tout l'argent que nous possédons. (*M. de Verville la prend et la jette sur la table.*)

THIBAUT. — Vous ne comptez pas? Il y a cent écus.

M. DE VERVILLE. — Je t'en crois bien sur ta parole. Ainsi, vous me rendez maître absolu de tout, et vous consentez à ce que j'en fasse tel usage qu'il me plaira, sans que vous puissiez, en aucune manière, vous y opposer?

THIBAUT. — Puisque c'est à présent votre bien, nous n'y avons pas plus de droit qu'à votre ferme. Il serait beau vraiment que nous nous donnassions les airs de vous contrarier!

M. DE VERVILLE. — Songe bien à quoi tu t'engages! Mon dessein n'est pas de te contraindre à cet arrangement; mais s'il est une fois terminé.....

THIBAUT. — Oh! ne craignez pas de me voir revenir contre ma parole. Non, monseigneur, nous sommes déjà trop sensibles à votre grace, puisque vous daignez nous accorder du temps! Disposez de tout ceci comme vous le jugerez à propos. Nous nous contenterons de prier le ciel que tout prospère entre vos mains.

M. DE VERVILLE. — Voilà qui est dit. En ce cas, je reconnais, à mon tour, que je n'ai plus rien à prétendre, étant pleinement satisfait, moyennant les effets que vous m'avez remis, de tout ce que vous pouviez me devoir.

THIBAUT, *avec vivacité.* — Mais non, monseigneur, vous auriez trop à perdre. Cela n'en vaut pas seulement la moitié. Comment donc, ces guenilles quinze cents écus!

M. DE VERVILLE. — Mais s'il me plaît à moi de les prendre sur ce taux, n'en suis-je pas le maître?

THIBAUT. — Je n'ai rien à vous dire. Cependant il serait mieux de les faire estimer, pour savoir au juste.....

M. DE VERVILLE. — Va, mon ami, elles ont à mes yeux une valeur que personne au monde ne saurait apprécier. C'est le fruit du travail et de l'économie d'une honnête famille. Quand je songe aux sueurs qu'elles vous ont coûtées, je leur trouve un prix bien capable de me satisfaire. Vous voilà quittes envers moi, mes enfans.

THIBAUT, *ôtant son chapeau, et baisant avec transport le pan de l'habit de M. de Verville.* — Quoi, monseigneur!...

(*Il se retourne, saute au cou de Marguerite, et l'embrasse.*) Le ciel soit loué, ma femme, nous n'avons plus de dettes !

MARGUERITE. — Bonté divine ! comment reconnaître tant de générosité !

THIBAUT, *lui serrant la main.* — Avec notre cœur, Marguerite ; et nous sommes en fonds pour y répondre. (*Il s'avance vers M. de Verville.*) Si vous vouliez maintenant me dire où nous porterons tout ceci, et quand il vous plaira recevoir les clefs de la ferme.

M. DE VERVILLE. — Je vais te l'apprendre, pourvu que tu te gardes de m'interrompre. (*Il leur prend la main à l'un et à l'autre, et leur dit avec un mouvement de joie :* Mes amis, je suis riche, et mes parens m'ont instruit dès l'enfance à faire du bien aux honnêtes gens ; mais jamais je n'en ai goûté si vivement la douceur qu'aujourd'hui. Mon brave Thibaut (*il lui serre la main*), ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration. Tout ce que tu viens de me donner pour t'acquitter envers moi de ta dette, je te le donne à mon tour, pour m'acquitter d'un devoir que m'imposent ton malheur et ta probité.

MARGUERITE, *levant les yeux au ciel.* — Quoi ! je n'aurais plus à craindre la misère pour mes enfans ! O notre digne et bon seigneur ! (*Elle baise sa main avec vivacité.*)

THIBAUT, *stupéfait.* — Je n'ose en croire ce que je viens d'entendre. Non, monseigneur, il n'est pas possible. Et quand ces paroles vous seraient échappées dans un premier mouvement de bonté, moi, j'aurais l'indignité de m'en prévaloir ! Non, non, je ne souffrirai pas.....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.* — Doucement, Thibaut. Tu viens de convenir tout à l'heure que j'étais maître absolu de ton bien, parfaitement libre d'en disposer à ma fantaisie ; et maintenant tu voudrais me priver de mes droits?

THIBAUT, *se jetant à ses genoux, qu'il embrasse.* — Ah ! monseigneur, vous m'avez attrapé ; mais le moyen de m'en plaindre ! Quoi ! je recevrais du prince le pain qu'il me donnerait pour mes enfans, et je ne le recevrais pas de vous, qui êtes bien plus pour moi, vous, mon ange tutélaire ! Oui, je me rendrai digne de vos dons, en les recevant comme vous me les offrez, avec une ame pleine de sentiment et de joie. Mais donnez-moi donc aussi des paroles pour vous remercier. (*En versant un torrent de larmes.*) Je crains de ne pas vous paraître assez reconnaissant de vos graces.

M. DE VERVILLE, *en le relevant.* — Rassure-toi, Thibaut ; je vois ce qui se passe au fond de ton cœur, peut-être encore mieux que toi-même, et j'en suis satisfait. Marguerite, appelle tes enfans. Je sais avec quelle tendresse ils vous aiment ; je veux qu'ils voient aussi que je sais vous aimer.

MARGUERITE, *s'élançant vers la porte.* — Jeannette, Louison, venez, accourez de toutes vos jambes. M'entendez-vous?

JEANNETTE et LOUISON, *du dehors.* — Nous voici, nous voici, ma mère.

SCÈNE XIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE. — Tenez, mes chères filles, regardez bien. Tout ce que vous voyez là, vous savez que nous l'avions donné à monseigneur? Eh bien ! monseigneur nous l'a rendu. Il ne veut ni de notre argent, ni de notre blé, ni de nos vaches. Il nous donne quittance pour rien de notre dette entière.

LOUISON, *allant chercher le chapeau, et le présentant à M. de Verville.* — Vous ne voulez donc pas de notre argent non plus?

M. DE VERVILLE. — Non, mes chères

amies! L'ardeur que vous avez montrée à secourir vos parens, m'a appris combien vous méritez les uns et les autres qu'on vous soulage dans vos peines. Reprenez donc ce que vous m'avez donné pour eux; mais faites-en l'usage que vous avait d'abord inspiré votre tendresse. Par exemple, Louison, puisque ton père a perdu son troupeau, ne serais-tu pas bien aise d'employer tes épargnes à lui en acheter un autre?

LOUISON, *d'un air triste*. — Hélas! il s'en faut que j'aie assez pour cela.

M. DE VERVILLE. — Mais si tu en avais assez, serais-tu bien contente de lui faire ce présent?

LOUISON. — Ah! monseigneur, comme je serais joyeuse!

M. DE VERVILLE. — Je suis curieux de voir la mine que tu aurais, ainsi que Jeannette. Thibaut, comme tu t'y connais un peu mieux que tes filles, je te charge d'aller demain pour elles au marché, et de leur acheter à chacune six jeunes vaches, les plus belles que tu pourras découvrir. Tu en trouveras l'argent tout prêt chez moi. C'est un petit cadeau que je fais à tes enfans, pour qu'ils aient le plaisir de te le faire à leur tour.

MARGUERITE. — Eh! monseigneur, ne vous lasserez-vous point de nous accabler de vos bienfaits? Remerciez-le donc avec moi, mes enfans. (*Marguerite, Jeannette et Louison tombent aux genoux de monsieur de Verville, les embrassent, et baisent ses mains, en pleurant de joie, tandis que Thibaut immobile et muet, le considère dans une profonde surprise.*)

M. DE VERVILLE, *détournant la tête pour cacher ses larmes*. — Relève-toi donc, Marguerite; relevez-vous, mes chères amies.

THIBAUT. — Monseigneur, je savais bien que vous étiez un homme, un digne homme, mais je ne vous connaissais pas encore; et je ne sais plus comment vous traiter. (*A Marguerite.*) O ma bonne femme! si nous pouvions rassembler dans un mot, en un seul mot, tout ce que nous dit notre cœur. (*Se tournant avec vivacité vers M. de Verville.*) Monseigneur, je prierai jour et nuit le ciel, non pas pour vous, car une de vos actions vaut mille de mes prières; mais pour qu'il paraisse de temps en temps sur la terre des hommes tels que vous l'êtes, afin d'empêcher les malheureux de se désespérer. (*Il va prendre Jeannette et Louison, et les mène devant une fenêtre.*)

Mes enfans, voyez-vous cette colline du haut de laquelle on aperçoit la ville où demeure notre bienfaiteur? Nous y montons tous les dimanches en allant à l'église. Eh bien! nous n'y monterons plus sans chercher des yeux le quartier qu'il habite, sans y envoyer sur lui nos bénédictions, sans prier le ciel pour lui, pour sa femme, pour tout ce qui le touche, avant d'aller prier pour nous-mêmes. Vous en souviendrez-vous?

JEANNETTE. — Ah! mon père, si jamais je l'oublie!....

LOUISON. — Nous commencerons en partant de la maison.

THIBAUT. — Oh! monseigneur, chaque jour, chaque minute, aux champs, dans notre cabane, partout où nous serons, nous vous donnerons nos premières pensées. Nous ne sentirons pas un seul instant la vie, sans songer que c'est par vous que nous en jouissons, sans être prêts à l'offrir à Dieu pour la moindre de vos prospérités. Vous pourrez, quand il vous plaira, nous demander notre sang. Il est à vous. Ah! que ne puis-je, en ce moment, verser tout le mien dans vos veines, pour vous donner une double vie!

M. DE VERVILLE. — Sois heureux, Thibaut, fais le bonheur de ta femme, élève toujours tes enfans à penser comme toi. Je viendrai quelquefois jouir de ce spectacle; et je suis sûr de m'en porter

mieux. Mais voici nos affaires terminées; sais-tu bien que je vais te demander à dîner?

THIBAUT, *lui tendant joyeusement la main.* — Ah! tant mieux, tant mieux, nouvelle fête!

MARGUERITE, *d'un air plein d'embarras et de confusion.* — Mais, mon cher homme, que présenterons-nous à monseigneur?

THIBAUT, *d'un air libre.* — Le peu que nous avons, ma femme. Je le connais. Un morceau de pain sec lui fera plus de plaisir que s'il avait trouvé chez nous un grand rôti sans l'attendre.

MARGUERITE. — Mais, cependant....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.* — Ne sois pas inquiète, Marguerite. (*En lui montrant la corbeille que Champagne et Picard ont apportée.*) Tu trouveras là-dedans de quoi nous régaler. Mais allons tous ensemble faire un tour de jardin. Nous avons besoin, les uns autant que les autres, de prendre un peu l'air pour nous remettre. (*Il sort, en prenant Jeannette et Louison par la main. Thibaut et Marguerite le suivent en levant les yeux au ciel, et baisant les pans de son habit.*)

ACTE V.

Le rideau se lève. On voit au milieu de la chambre une grande table fort proprement dressée, avec une nappe blanche et quelques couverts; à côté, sur le devant de la scène, est la corbeille que les gens de M. de Verville ont apportée. Marguerite vient de l'ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *tirant de la corbeille une grosse pièce de viande froide, et la portant sur la table, tandis que les enfans debout, dans une contenance joyeuse, autour de la corbeille, la parcourent d'un œil avide, en passant la langue sur les lèvres.* — Voilà ce qui s'appelle un morceau de prince! On voit bien que monseigneur n'y a rien épargné.

LOUISON, *à Jeannette.* — Tiens donc, ma sœur, regarde. C'est comme une galette bossue. Cela sera bon, je crois.

JEANNETTE, *à Marguerite, tandis qu'elle porte le pâté sur la table.* — Sais-tu ce qu'il y a dedans, ma mère?

MARGUERITE. — Non, ma fille. Les gens de la ville ont tant de choses que l'on ne connaît pas à la campagne!

LOUISON. — Ce doit être un brave homme, ce monseigneur, de nous rendre tout notre bien, de nous donner des vaches, et de nous apporter encore des friandises! Jeannette, il faudra faire couver nos œufs, et lui porter les poulets.

JEANNETTE. — Ah, qu'il me tarde! Je voudrais qu'ils fussent déjà gros et gras. Je ne sais ce que je ferais pour lui, tant je l'aime!

LOUISON. — Je vais lui cueillir un joli bouquet de mes plus belles fleurs.

MARGUERITE. — C'est bien. Et toi, Jeannette, il faut t'occuper un peu du ménage. Va couper proprement du pain, et tu nous l'apporteras. Je veux que monseigneur voie que tu t'entends un peu à conduire une maison.

JEANNETTE. — Oui, ma mère. (*Elle sort avec Louison.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE.

MARGUERITE *ferme la corbeille, la pousse dans un coin, et revient vers la table.* — Voyons, rien ne manque, je crois. Les serviettes, les couverts. — Avançons à présent des siéges. (*Elle met des chaises autour de la table.*) Voilà qui est tout prêt. Monseigneur peut à présent venir quand il lui plaira.

SCÈNE III.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *jetant un regard étonné sur la table, et frappant dans ses deux mains.* — Comment donc, monseigneur! y pensez-vous? Est-ce que vous nous prenez pour des rois? Une pièce de viande superbe, et encore (*en montrant le pâté*) de si belles choses! Je ne sais pas ce que c'est; mais cela me paraît bien appétissant.

M. DE VERVILLE. — C'est un pâté que madame de Verville vous envoie.

MARGUERITE. — Est-il possible qu'elle ait songé à nous?

THIBAUT. — Oh! oui, je le crois. Elle m'a si bien traité ce matin! Je parierais qu'après ma femme, c'est la meilleure qu'il y ait au monde. Allons, Marguerite, vienne le mois de janvier, et nous prendrons notre revanche. Vous la voyez, monseigneur? Je vous défie de trouver sa pareille pour s'escrimer sur un rouet. (*En lui frappant sur l'épaule.*) Je veux que cet hiver, dans nos veillées, elle file pour vous et pour madame une si belle pièce de toile, que vous n'aurez jamais eu de si beau linge dans toute votre vie, je vous en réponds.

MARGUERITE. — Oh! quel plaisir! je n'y perdrai pas un moment

M. DE VERVILLE. — Je vous remercie, mes amis; mais cela n'est pas nécessaire. Marguerite a bien assez de ses enfans pour s'occuper; et ce serait...

THIBAUT, *l'interrompant.* — N'en parlons plus. Nous vous avons tantôt laissé faire à votre fantaisie, il faut bien qu'une fois vous nous laissiez faire à la nôtre. Voudriez-vous nous empêcher d'être reconnaissans? Ce serait nous ravir toute la joie de notre vie, et vous êtes trop bon pour cela. Allons, à table. (*Il prend un siége et s'assied.*) Voilà votre place, monseigneur. Viens t'asseoir aussi, Marguerite.

M. DE VERVILLE, *en s'asseyant.* — Est-ce que tu n'attends pas tes enfans? Il faut qu'ils prennent place avec nous. Je veux avoir la satisfaction de manger avec la plus brave famille que je connaisse.

THIBAUT. — Nous ne serons pas en reste, monseigneur, et nous pourrons aussi dire que nous avons eu à notre table l'homme de la terre le plus compatissant et le plus généreux; ce qui vaut mieux encore que de manger avec des rois qui ne le seraient pas. (*A Marguerite.*) Est-ce que Valentin n'est pas encore revenu des champs?

MARGUERITE. — Non, mon ami, ni George non plus.

THIBAUT. — Et nos filles, à quoi s'amusent-elles, au lieu de venir?

MARGUERITE. — Tu vas voir que ce n'est pas à baguenauder. Tiens, voici d'abord Jeannette.

SCENE IV.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE.

Jeannette porte un plateau de bois couvert de morceaux de pain en tas.

THIBAUT. — Ah! du pain! c'est bon. Viens ici, mon enfant. (*Il prend avec les doigts deux morceaux de pain, et en jette un à M. de Verville, un autre à Marguerite.*) Prenez, monseigneur.

Quoique ce ne soit que du pain de fermier, il a bon goût, pourtant. Vous en avez de plus léger à la ville ; mais celui-ci vaut mieux pour nous fortifier dans nos travaux. Par bonheur il est encore tout frais. Mais quoi, Marguerite ! tu as oublié quelque chose d'essentiel. (*Il sourit en lui pressant la main.*) Ce n'est pas ta faute, ma chère femme. Dans un jour comme celui-ci, la joie nous saisit tellement le cœur, qu'on ne s'avise pas de songer à tout.

MARGUERITE, *parcourant des yeux la table.* — Quelque chose d'oublié? Qu'est-ce donc?

THIBAUT. — Du vin, notre ménagère. Est-ce que nous ferions faire un repas sec à monseigneur? cela serait joli !

MARGUERITE. — Où avais-je donc la tête? Je l'ai mis au frais.

JEANNETTE — Je vais le chercher, moi. (*Elle sort.*)

THIBAUT. — Cours vite. Monseigneur, il gratte un peu le gosier, mais il est franc.

MARGUERITE. — Que veux-tu dire? Est-ce que monseigneur n'en a pas apporté?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon ami. Je t'avoue que je le crois un peu meilleur que le tien.

THIBAUT. — Vous avez aussi apporté du vin? Comment, monseigneur, n'était-ce pas déjà assez? cela passe par-dessus la mesure. Porter encore du vin pour nous!

M. DE VERVILLE. — Oh ! ce n'est pas pour vous seulement. Je prétends bien en boire ma part. Ce jour est pour nous tous un jour de plaisir; et le bon vin s'accorde à merveille avec la joie.

THIBAUT. — Il est vrai, j'en avais toujours autrefois d'excellent en réserve du vivant de mon père. Lorsqu'il m'arrivait de faire quelques bonnes affaires à la ville, ma première pensée était d'aller acheter une demi-douzaine de bouteilles du meilleur qui pût se trouver. Le prix ne me faisait rien. Je me gardais bien de le boire; je le donnais à ma femme pour les jours où mon père venait nous rendre visite; et alors je le régalais comme il faut. T'en souviens-tu, Marguerite, comme le bon vieillard était joyeux? Mes enfans, nous disait-il, ce vin me fortifie et me réjouit; mais votre amour, qui vous fait ôter les choses de la bouche pour moi, me fortifie et me réjouit bien davantage. Il en était quelquefois si touché, que les larmes lui coulaient des joues dans son verre. Je ne puis vous dire combien le vin me paraissait bon, lorsque mon père le buvait à mon côté. (*Jeannette rentre, portant deux bouteilles.*)

M. DE VERVILLE. — J'espère que tu ne trouveras pas celui-ci mauvais non plus.

THIBAUT. — Ah, monseigneur ! il suffirait de votre bonté qui nous le donne, pour nous le faire trouver excellent.

SCÈNE V.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *portant un bouquet énorme de roses, de chèvrefeuille et de jasmin, s'avance vers M. de Verville, lui fait une révérence, et lui dit:* — Monseigneur voudrait-il me permettre de le mettre à sa boutonnière?

M. DE VERVILLE. — Grand merci, ma chère Louison (*Il l'embrasse*) : mais il est aussi gros que toi. Je parie que tu n'en auras pas laissé pour tous tes parens. Allons, je vais partager. Je n'ai rien à moi seul aujourd'hui. Tiens, Marguerite; tiens, Thibaut; tiens, Jeannette; tiens, Louison. (*Il leur distribue des fleurs.*)

THIBAUT. — Ce sera donc comme un jour de noces, chacun son bouquet?

JEANNETTE. — On prendrait monseigneur pour la mariée. Il donne le repas et les fleurs.

THIBAUT. — Fort bien ! voilà ma Jeannette en pointe de gaîté.

M. DE VERVILLE. — Cette petite saillie lui vaudra un trousseau pour le jour de son mariage.

THIBAUT. — Oui-dà, monseigneur ! il n'y aurait qu'à vous laisser faire, et rester les bras croisés. Son trousseau, il faut qu'elle le gagne elle-même.

LOUISON. — Et si j'ai plus tôt gagné le mien ?

THIBAUT. — Voyez-moi cette petite fille ! il vous sied bien d'avoir de ces choses en tête ! Allons, allons, il ne faut songer qu'à dîner. De la joie, de la joie !

M. DE VERVILLE. — Je veux attendre que tes garçons soient de retour. Je ne dînerai point que je n'aie tout mon troupeau rassemblé autour de moi.

MARGUERITE. — Quel dommage, monseigneur, que vous n'ayez pas d'enfans ! Vous paraissez tant les aimer !

M. DE VERVILLE. — Ah ! Marguerite, quelle plaie tu rouvres dans mon cœur ! le ciel m'avait donné un fils...

MARGUERITE. — Un fils unique? et il est mort ? c'est bien cruel !

M. DE VERVILLE. — S'il est mort, je l'ignore ; mais il n'en est pas moins perdu pour moi.

THIBAUT. — C'est qu'il est peut-être dans une terre étrangère, et que vous ne recevez pas de ses nouvelles. (*Voyant des larmes prêtes à couler des yeux de M. de Verville, il prend sa main et la serre.*) Ne vous affligez pas, mon bon seigneur, je vous en prie. S'il vit encore, vous le reverrez sûrement. Quoi ! vous soulageriez les peines des malheureux, et vous seriez malheureux vous-même ! Non, non, le ciel est trop juste. Voyez comme il me traite pour n'avoir fait que mon devoir ; et vous qui allez si loin par-delà, il vous abandonnerait ! Cela n'est pas possible. Allons, égayez-vous un peu. Gardons-nous de rien perdre de ce grand jour de plaisir.

M. DE VERVILLE (*essuyant ses yeux*). — Oui, mon cher Thibaut, je me reprocherais d'empoisonner ta joie.

THIBAUT. — Vous me le devez : ce serait gâter votre ouvrage. Pourquoi mes fils sont-ils si lents à rentrer aujourd'hui? (*Il se lève de table et va regarder par la fenêtre.*) Je vais voir s'ils viennent. Bon! je vois George qui s'avance. (*Il lui fait signe de la main de se hâter.*)

MARGUERITE. — Quoi ! George tout seul? Est-ce qu'il n'amène pas Valentin ? Il doit savoir que c'est l'heure du dîner. Mille pardons, monseigneur, de vous faire attendre.

M. DE VERVILLE. — Nous aurons le temps, Marguerite ; je ne m'ennuie pas dans une si douce compagnie. Une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne me dérange point. Les jours sont longs ; et pourvu que j'arrive à la ville avant la nuit, ma femme ne sera pas inquiète.

MARGUERITE. — Voici George, toujours.

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON, GEORGE.

(*George ôte son chapeau et s'incline en voyant M. de Verville.*)

THIBAUT, *courant le prendre par la main.* — Viens, mon fils, regarde ce digne homme. Après le ciel et tes parens, c'est à lui que tu dois avoir pour la vie les plus grandes obligations. Considère-le bien. C'est notre bon seigneur, à qui nous devions donner tout ce que nous possédons sur la terre, et qui nous l'a rendu.

MARGUERITE. — Et qui donne de plus à tes sœurs un joli troupeau. Aussi longtemps que tu vivras, mon fils, il faut que tu le bénisses chaque jour dans ton cœur. Nous t'en donnerons l'exemple pendant notre vie ; tu le suivras après notre mort, n'est-ce pas ? Me le promets-tu ?

GEORGE. — Comment pourrais-je y manquer, puisqu'il a tant de bonté pour nous? Mais mon père disait hier que nous allions quitter la ferme : est-ce que nous y restons ?

THIBAUT. — Oui, mon enfant, toujours, toujours. J'espère bien y voir naître mes arrière-petits-fils.

GEORGE, *dans un transport de joie, courant vers Marguerite.* — O ma mère! c'est pour vous que j'en suis le plus joyeux. Je puis maintenant vous le dire. Toute cette nuit vous m'avez fait pleurer de chagrin.

M. DE VERVILLE. — Et pourquoi donc, mon ami?

GEORGE, *prenant M. de Verville par la main, et le conduisant vers la fenêtre.* Venez, monseigneur, je vais vous l'apprendre. Voyez-vous là-bas près de la haie, ce vieux pommier presque sans feuilles? Ma mère disait ce printemps, qu'elle était bien chagrine de ce que la gelée l'avait si fort maltraité, parce qu'elle n'avait mangé de si bonnes pommes de sa vie, et que l'arbre était en danger de périr. Le lendemain, avant qu'elle se fût levée, j'allai, avec mon frère, choisir sur ce pommier les bourgeons les plus vigoureux, pour les enter sur d'autres arbres qui sont dans le verger, afin que celui-ci venant à se perdre, ma mère eût toujours de ces bonnes pommes. Si nous avions quitté la ferme, c'était bien triste; un autre y serait venu, qui, avec le temps, aurait mangé le fruit de nos entes.

M. DE VERVILLE. — Rien n'était plus facile que de les enlever en partant. Personne n'aurait profité de ton travail.

GEORGE. — Pourquoi l'aurais-je fait? je n'y trouvais aucun profit. Et quand j'y en aurais trouvé, je sais trop bien qu'on ne doit pas chercher à faire son avantage au préjudice de ses semblables. Au contraire, j'aurais désiré qu'ils eussent cueilli de bon fruit sur nos arbres.

M. DE VERVILLE. — Mais tu disais tout à l'heure que c'était bien triste qu'un autre eût mangé le fruit de vos entes?

GEORGE. — Sûrement, c'était triste pour moi que ma mère en fût privée; car quoique je souhaite de bonnes pommes aux autres, je les souhaite bien plus à ma mère.

M. DE VERVILLE, *lui serrant la main.* — Tu es un brave garçon. (*Voyant que Marguerite meurt d'envie d'embrasser son fils, mais qu'elle se contient par respect.*) Tiens, Marguerite, je te le livre. (*Pendant qu'elle l'embrasse.*) Mon cher Thibaut, je suis de plus en plus émerveillé de tes enfans. C'est entre vous un combat à qui s'aimera davantage.

THIBAUT. — Eh! monseigneur, il n'est dans les familles que de vivre de bonne amitié. Quand je possédais mon père et ma mère, je rêvais aussi le jour et la nuit comment je pourrais leur faire le plus de plaisir. Je les aurais portés sur mes bras pendant leur vieillesse. J'en suis richement payé. Je vois par expérience que tout ce que vous faites pour vos parens, vos enfans le font pour vous.

MARGUERITE, *à George.* — Mais où est donc Valentin? d'où vient qu'il n'est pas avec toi?

GEORGE. — Il ne viendra pas dîner.

THIBAUT. — Et pourquoi donc?

GEORGE. — C'est qu'il s'est mis dans la tête de finir son défrichement avant la nuit. Je l'ai pressé de me suivre en lui promettant de l'aider de toutes mes forces cet après-midi. Il n'a pas voulu m'entendre. J'ai du pain de reste, m'a-t-il dit, en me montrant la moitié de son déjeuner. Je ferai mon dîner avec cela.

THIBAUT, *avec émotion.* — Le brave enfant! parce que je ne suis pas allé aux champs ce matin, il se charge de ma besogne. Il nous a vu la tête prête à se courber sous la misère, et il veut nous la redresser par son économie et par son

travail. George, va le retrouver, je t'en prie. Dis-lui que nous lui commandons de venir, et que nous ne mangerons pas qu'il ne soit à table. (*En se tournant vers M. de Verville.*) Ah! monseigneur, si vous le connaissiez, vous l'aimeriez comme nous de tout votre cœur.

JEANNETTE. — Mon père, veux-tu que j'aille le chercher avec ma sœur et George?

LOUISON. — Je me charge de le faire bientôt venir, moi.

THIBAUT. — A la bonne heure; mais ne vous amusez pas en chemin.

LOUISON. — Va! ne crains rien, nous reviendrons en courant.

SCÈNE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE. — Je ne puis te peindre, Thibaut, toutes les émotions que j'éprouve en ce jour. Je vois que les enfans sont la plus douce faveur du ciel.

THIBAUT. — Lorsqu'ils sont comme les nôtres, c'est alors une bénédiction; et les parens possèdent en eux une richesse qu'on ne peut apprécier. O monseigneur! vous ne sauriez croire combien les peines de la vie deviennent plus légères lorsque nos enfans nous aident à les supporter. (*En frappant sur l'épaule de M. de Verville.*) Prenez seulement bon courage. En quelque lieu que soit votre fils, je crois fermement qu'il rendra vos vieux jours les plus joyeux de votre vie.

M. DE VERVILLE. — Ah! s'il vivait encore, s'il était d'un aussi excellent naturel que les tiens! Mais de quelle vaine espérance vais-je me flatter? Non! je n'ai plus de fils pour me soutenir un jour dans mon dernier âge. Heureux Thibaut! tu peux vieillir, tu goûteras la douceur de te voir revivre dans les cinq enfans auxquels tu as donné le jour.

THIBAUT. — Cinq! dites-vous, monseigneur? Non, s'il vous plaît, quatre seulement (*il compte sur ses doigts*): ce petit marmot qui repose là derrière le rideau, Louison, George et Jeannette. Voilà tous ceux qui sont à moi.

M. DE VERVILLE. — Et celui qui est aux champs?

THIBAUT. — Il n'est pas notre fils, quoique je l'aime autant que s'il l'était, et que j'aie fait pour lui tout ce qu'on peut faire pour les siens. Il en est bien digne aussi, ce brave garçon! il nous chérit comme s'il nous devait la naissance; et il travaille pour le ménage, comme s'il était l'aîné de ma petite famille.

M. DE VERVILLE. — Et quelle est donc la sienne?

THIBAUT. — Nous le savons aussi peu que lui : nous l'avons sauvé de la mort dans son berceau. Ma femme l'a nourri de son lait, et il a toujours vécu avec nous. Au reste, il ne doit pas être d'une naissance commune. Il avait à son cou un hochet garni d'or et de pierreries; et son linge était de la plus grande beauté.

M. DE VERVILLE. — Vous l'avez sauvé de la mort; vous ignorez sa famille; et il n'est pas d'une naissance commune! Ah! mon cher Thibaut, hâte-toi de m'apprendre comment il est tombé entre vos mains.

MARGUERITE. — C'est une bien cruelle histoire!

THIBAUT. — Nous demeurions alors en Normandie. Je faisais valoir une petite ferme sur le bord d'une rivière. La situation était fort bonne; et la terre rendait bien, quoiqu'il n'y eût pas grand merci à dire à ceux qui l'avaient tenue avant nous.

M. DE VERVILLE. — Passe, je t'en conjure, sur toutes ces circonstances, et raconte-moi seulement ce qui regarde Valentin. Il n'est que cela dont je sois curieux.

THIBAUT. — Eh bien! monseigneur,

pour en venir là tout de suite, vous saurez qu'une nuit nous fûmes réveillés par les eaux, qui étaient entrées de tous côtés dans notre maison. Nous eûmes à peine le temps de monter sur le toit pour y attendre du secours. Le matin on vint nous chercher dans un bateau. Tout le pays était inondé. On voyait la rivière couverte de débris de maisons et de meubles, emportés par la violence du courant. J'étais occupé à consoler ma femme qui se lamentait de la perte de notre cabane, et plus encore de celle de son fils, que les ondes avaient étouffé avant notre réveil. Tout à coup j'aperçois un berceau ballotté par les vagues qui l'entraînaient, et qui menaçaient à chaque instant de l'engloutir. Je ne pus tenir à cette vue. Je quittai mes habits, et sans regarder au péril, je me jetai dans la rivière en nageant de toutes mes forces vers le berceau. Je fus plusieurs fois repoussé, j'étais épuisé de fatigue; mais les cris de l'enfant que j'entendais en m'approchant de lui, me donnaient du courage et de la vigueur. Enfin, après bien des dangers, je parvins à l'atteindre, et je le conduisis assez loin de là sur le bord. Ma femme m'avait suivi en se traînant plus morte que vive le long du rivage. Je lui présentai la petite créature qui ne cessa de crier que lorsqu'elle se fut attachée à son sein. La pauvre Marguerite crut retrouver dans cet enfant celui qu'elle venait de perdre. Nous fîmes alors toutes les recherches possibles pour découvrir les parens, mais sans pouvoir y parvenir. Nous n'en avons pas été plus affligés : nous avons continué de le regarder comme notre fils. Je lui ai raconté cent fois son aventure : il n'y a que mes autres enfans à qui je l'aie cachée, pour leur laisser le plaisir de le croire leur frère, et qu'il n'y eût pas de jalousie dans la maison. Je l'ai fait instruire comme les autres. Il laboure aussi bien que moi-même, il parle comme un beau livre, et il sait lire et écrire peut-être mieux que notre magister.

M. DE VERVILLE. — Et combien y a-t-il de cet événement?

THIBAUT. — A peu près quinze ans et quelques mois, autant qu'il m'en souvienne. Attendez donc, je puis vous le dire à la minute, car j'en fis dresser dans le temps un écrit par le juge du lieu, signé du curé, et attesté par tous les paysans témoins de l'aventure. En quittant le pays, je n'ai pas oublié de l'emporter avec moi : va le chercher, Marguerite.

MARGUERITE. — Il est ici dans cette cassette avec les hardes et le hochet que Valentin avait alors. Nous les avons soigneusement conservés; et nous les avons mis à part ce matin, parce que si vous aviez fait vendre nos effets, il n'était pas juste que ceux de ce pauvre garçon y fussent confondus.

M. DE VERVILLE, *se levant.* — Ah! Marguerite, ne me fais pas languir, je brûle de les voir.

THIBAUT. — Aveins-les donc, ma femme.

MARGUERITE, *courant chercher le paquet dans la cassette, le donne à Thibaut.* — Tiens, mon ami.

THIBAUT, *en l'ouvrant.* — Voyez-vous, monseigneur?

M. DE VERVILLE *examine le hochet, puis la marque du linge, et après avoir lu l'écrit, il s'écrie :* — C'est lui! c'est lui! O grand Dieu! tu me rends donc mon fils!

THIBAUT, *dans une profonde surprise.* — Que dites-vous? notre Valentin votre fils! O mon cher et bon seigneur! je sens tout votre corps qui frémit. (*Il lui prend la main et le soutient.*) Ma femme, vite, un siége, il va tomber à la renverse!

MARGUERITE, *courant de tous côtés.* — Je ne sais ce que je fais. Je suis toute hors de moi. Et notre pauvre garçon,

qu'il va être étonné! (*Elle apporte enfin un siége. Thibaut fait asseoir M. de Verville, et lui tient toujours la main.*)

M. DE VERVILLE — O jour de bénédiction! retrouver mon fils! Quelle sera la joie de ma femme! C'est d'aujourd'hui que nous allons commencer à vivre. Mon cher Thibaut, mène-moi de grace vers lui. Il faut que je le voie, que je le presse contre mon cœur.

THIBAUT. — Non, non, monseigneur, s'il vous plaît : mon cher Valentin en mourrait de saisissement. Il va revenir tout à l'heure. Passez dans cette chambre jusqu'à ce que je l'aie prévenu. Il sera un peu mieux préparé, et vous un peu plus calme.

MARGUERITE, *regardant par la fenêtre.* — Le voici qui revient avec sa bêche sur l'épaule. Voyez-le marcher!

M. DE VERVILLE, *courant vers la fenêtre.* — Il vient! il vient! comme le cœur me bat! je veux courir à lui.

THIBAUT, *l'arrêtant.* — Non, monseigneur, cela ne serait bon pour l'un ni pour l'autre; et cette fois-ci vous en passerez à ma fantaisie. (*Il entraîne dans la pièce voisine M. de Verville qui le suit à regret, en tenant toujours ses yeux tournés vers la fenêtre.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, seule.

MARGUERITE. — Je serai peut-être bien à plaindre de cette aventure. Voilà que Valentin devient tout à coup un grand seigneur. Qui sait s'il nous aimera davantage, s'il ne rougira pas de nous regarder? (*En laissant tomber quelques larmes.*) Oh! si cela m'arrivait, je ne m'en consolerais de ma vie. Je l'ai élevé avec trop de soin! je l'aime avec trop de tendresse! c'est comme s'il était un de mes propres enfans.

SCÈNE IX.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *à M. de Verville qu'il laisse dans l'autre pièce.* — Restez, restez. Je viendrai vous avertir quand il faudra. (*Voyant Marguerite baignée de larmes.*) — Eh bien! ma chère femme, qu'as-tu donc à pleurer?

MARGUERITE. — Ah! mon ami, c'est de plaisir et de tristesse tout ensemble que je pleure.

THIBAUT. — Comment as-tu donc l'habileté d'arranger cela?

MARGUERITE. — Je suis joyeuse de ce que Valentin retrouve ses parens, et de ce que ses parens le retrouvent. Mais nous allons le perdre, nous autres : voilà ce qui m'afflige. Et s'il allait nous oublier!

THIBAUT. — Quelle vilaine pensée t'est venue dans l'esprit! Nous oublier, ma femme! aussi peu que nous pourrons l'oublier nous-mêmes. Tu ne le connais pas encore assez bien, à ce que je vois.

SCÈNE X.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

VALENTIN, *avec vivacité.* — O mon père! ô ma mère! que je suis transporté de joie! (*Il pose sa bêche, court à eux, et les embrasse.*) Jeannette et Louison viennent de me raconter ce que monseigneur a fait pour nous. Où est ce bon seigneur? que je lui baise les mains, que je le remercie de tant de bontés.

SCÈNE XI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

M. DE VERVILLE, *ouvrant impétueusement la porte, et courant se jeter au cou de Valentin.* — Me voici, mon fils,

me voici ! Oui, tu es à moi, tu es mon sang, mon amour et ma vie !

THIBAUT. — Ne sois pas effrayé, Valentin, c'est la vérité. Monseigneur est ton père. (*Valentin, dans une profonde surprise, regarde tour à tour d'un œil étonné, M. de Verville, Thibaut et Marguerite. Il voudrait parler, et sa langue reste muette.*)

MARGUERITE. — Oui, mon cher enfant, tout vient de se découvrir. Il y a quinze ans que monseigneur pleure ta perte. C'est à nous de la pleurer aujourd'hui.

VALENTIN, *d'une voix étouffée.* — Moi, votre fils, vous, mon père! (*Il se dégage de tous les bras qui l'entourent, se précipite aux genoux de M. de Verville, les embrasse, et couvre ses mains de baisers. M. de Verville jette ses bras autour du cou de son fils, et laisse tomber sa tête sur la sienne. Ils demeurent un moment dans cette attitude, muets et baignés de pleurs.*)

M. DE VERVILLE, *relevant un peu sa tête.* — Dieu tout-puissant ! quelles graces puis-je te rendre pour ta bonté !

VALENTIN.—J'avais demandé mille fois au ciel de me faire connaître ceux à qui je suis redevable de la vie; et c'est de vous que je l'ai reçue, vous qui venez de la rendre, par vos bienfaits, à ceux qui me l'ont conservée ! Que de raisons pour vous chérir, et pour chercher à mériter votre tendresse par mon obéissance et par mon amour !

M. DE VERVILLE. — Mon cœur me fait déjà sentir combien tu en es digne. Oui, mon fils, mon unique fils, ce cœur a toujours été plein de toi. Mais ta mère, quels vont être ses transports en te voyant !

VALENTIN. — Ah ! je vous en conjure, conduisez-moi vers elle. Qu'il me tarde d'être à ses genoux, et de la serrer dans mes bras !

M. DE VERVILLE. — Viens, mon ami, je me reproche tous les instans que je fais perdre à son bonheur. Courons, volons.

THIBAUT, *les arrêtant, et les prenant l'un et l'autre par la main.* — Y pensez-vous? porter la mort, à force de joie, dans le cœur de cette bonne dame ! Non, non, il n'en sera pas ainsi. Il faut commencer par boire un verre de vin pour nous fortifier le corps et l'esprit, autrement nous ferions tout de travers. Je me charge ensuite d'aller à la ville pour amener les choses de loin à madame, et la préparer à voir son enfant. Ah ! mon cher Valentin, que tu seras bien aise de la connaître !

VALENTIN. — Je vais donc la voir aujourd'hui, après avoir craint si longtemps de ne la voir jamais ! Je ne puis dire la tendresse que je sens d'avance pour elle.

MARGUERITE. — Et moi, Valentin, m'aimeras-tu toujours ?

VALENTIN. — Ah ! si je t'aimerai ! je t'appellerai toujours aussi ma mère comme elle. Si elle m'a donné la vie, n'est-ce pas toi qui l'as soutenue de ton lait, après que mon second père me l'eût sauvée? Que serais-je devenu sans vous deux? Vous m'avez fait plus de bien qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de le reconnaître.

M. DE VERVILLE. — Que dis-tu, mon fils? Ah ! quand il devrait m'en coûter la moitié de ma fortune, je veux que ces braves gens...

THIBAUT, *l'interrompant avec vivacité.* — Et moi, je ne veux pas que vous disiez un mot de plus là-dessus. Votre amitié, celle de madame et de Valentin seront notre plus grande récompense. Je vous défie, avec toute votre richesse, de nous en donner une qui vaille pour nous celle-là. Mais, qu'attendons-nous pour nous mettre à table? Venez, monseigneur. Valentin, ici, à côté de ton père. Oui, je te comprends, va, Marguerite sera près de toi. La bonne créature, elle t'aime si tendrement ! (*Voyant que Marguerite s'essuie les yeux avec son tablier.*) Al-

lons, ma femme, point de folie; pourquoi ces larmes? nous ne sommes point perdus les uns pour les autres. S'il était devenu un vaurien, c'est alors que nous l'aurions perdu, et qu'il aurait fallu le pleurer.

VALENTIN, *regardant d'un air attendri M. de Verville.* — Vous le voyez, mon père, si je dois les chérir? (*Il prend la main de Marguerite, qui ne peut retenir plus long-temps ses pleurs, et se cache le visage, pendant que Valentin lui fait mille caresses.*)

THIBAUT. — Eh bien! finirez-vous? Ils sont aussi fous l'un que l'autre. Or çà, Marguerite, pour te distraire un peu, fais placer tes enfans, et porte-nous des verres. (*Pendant que Marguerite s'occupe de ces soins, il se tourne vers M. de Verville, et lui dit* : Quand je vous disais tout à l'heure, monseigneur, que la vertu ne restait jamais sans récompense! Vous le voyez pourtant. A peine venez-vous de faire une bonne action, que vous en voilà tout de suite payé. Vous nous donnez des biens qui n'étaient plus à nous, et nous vous donnons un fils que vous croyiez perdu. (*Il se lève; et s'adressant à George, à Jeannette et à Louison, qui, pendant toute la scène, ont gardé le silence, en tenant les yeux constamment fixés, tantôt sur M. de Verville tantôt sur Valentin.*) Et vous, mes enfans, apprenez à ne jamais désespérer du ciel, ni de vous-mêmes. Lorsqu'une inondation m'emporta, il y a quinze ans, ma cabane, la Providence me donnait au même instant de quoi m'acquitter un jour envers le bienfaiteur qu'elle devait m'envoyer. Aujourd'hui que la sécheresse semblait m'avoir ruiné sans ressource, elle rétablit au contraire ma petite fortune. Dieu se sert de tout pour récompenser ceux qui font leur devoir. C'est à deux fléaux des plus terribles que nous devons notre bonheur. Que cette leçon vous serve pour toute la vie! Lorsqu'un homme fait le bien, croyez-moi, que les malheurs le poursuivent, qu'il tonne sur sa tête, que tout s'écroule autour de lui, tant qu'il n'a rien à se reprocher, il reste ferme comme un roc, (*en frappant du poing sur la table*) ou s'il tombe un moment, il se relève plus vigoureux.... Un coup de vin, monseigneur. (*Il saisit la bouteille, et remplit les verres à la ronde.*) C'est pour boire tous ensemble à votre santé.

MARGUERITE. — Oh! avec quel plaisir!

THIBAUT. — Valentin, toi seul, tu peux lui dire de bouche : Mon père; mais nous le disons tous de cœur comme toi : A votre santé, monseigneur!

TOUS A LA FOIS. — A votre santé, monseigneur!

VALENTIN. — A votre santé, mon tendre et respectable père!

M. DE VERVILLE, *les larmes aux yeux.* — Je te remercie, mon cher fils. Je vous remercie tous, mes enfans. Que le nom de père est un doux nom! (*Il boit.*) Jamais vin ne m'a paru si exquis.

THIBAUT, *d'un air gai.* — Ni à moi non plus. Aussi je recommence. C'est pour toi, maintenant, Valentin. Ecoute, quoique tu sois devenu un grand personnage, je ne veux pas que personne t'appelle jamais autrement dans ma cabane. En te nommant ainsi, nous sentirons mieux que tu habites encore au fond de nos cœurs.

VALENTIN. — Et moi, en quelque lieu que ce soit, je t'appellerai toujours mon père. (*Thibaut lui prend la main et la serre. On boit à la santé de Valentin.*

THIBAUT. — Ah çà! monseigneur, je vous ai raconté comment nous avions trouvé votre fils. C'est votre tour de nous dire comment vous l'aviez perdu.

M. DE VERVILLE. — Très-volontiers, mon ami, puisque ce récit ne doit plus me coûter de tristesse. Il y avait un an que j'étais marié, lorsque la guerre s'étant rallumée, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour les Indes Orien-

tales. Ma femme, malgré mes instances, voulut me suivre dans une si longue et si dangereuse navigation, après avoir donné le jour à ce cher fils, le seul que nous ayons conservé. J'avais un oncle, prieur d'une abbaye auprès d'Evreux. L'enfant fut confié à une nourrice du voisinage, pour qu'il fût à portée de veiller lui, et de nous en donner des nouvelles. Je n'en reçus aucune pendant les trois premières années. Inquiet de ce silence, je m'adressai à des amis que j'avais à Paris. Le plus zélé se rendit sur les lieux, d'où il m'écrivit que peu de temps après mon départ une inondation subite avait ravagé la contrée; que mon oncle était péri dans le désastre, victime de son intrépidité; que la maison de la nourrice avait été emportée la nuit par les eaux, et que mon fils avait perdu la vie avec elle. Ces nouvelles affreuses m'accablèrent de douleur; et ma femme en fut sur le point de descendre au tombeau. A mon retour en France, je n'osai faire des recherches qui me semblaient si superflues, dans la crainte que leur mauvais succès ne réveillât des regrets amers, que le temps avait un peu adoucis.

THIBAUT. — Quoi! monseigneur, depuis six ans que je suis votre fermier, j'aurais pu finir votre tristesse! Je ne me console point de vous avoir laissé si longtemps souffrir. Je vous ai si souvent parlé de mon bonheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de vos peines?

M. DE VERVILLE. — Devais-je imaginer que toi seul pouvais les finir? Et puis, je te l'avoue, je cherchais à bannir de mon esprit de cruelles pensées. Je craignais surtout de les rappeler en présence de ma femme. Ce matin même, lorsque je voulais nous parler de tes enfans, ne te souviens-tu pas avec quelle adresse j'ai détourné la conversation sur d'autres objets?

VALENTIN, *se jetant dans les bras de M. de Verville.* — O mon père! combien je vais vous aimer pour vous faire oublier tant de larmes!

M. DE VERVILLE, *l'embrassant.* — N'en parlons plus, mon fils, puisque leur source est épuisée.

THIBAUT. — Ne vous y fiez pas, monseigneur. Il vous en fera répandre toute votre vie; mais ce ne seront plus que des larmes de plaisir. Vous êtes loin de le connaître encore. Quand vous aurez vu toutes ses bonnes qualités, il vous en deviendra mille fois plus précieux. Comme j'aime à vous voir si dignes l'un de l'autre!

M. DE VERVILLE, *avec attendrissement.* — C'est à vos instructions, mes braves amis, que j'en suis redevable. C'est près de vous qu'il a pris le goût de l'honneur et de la vertu. J'ai le bonheur de le trouver tel que j'aurais désiré de le former moi-même. Ah! de quel prix pourrai-je vous satisfaire?

THIBAUT. — Nous satisfaire? Oh! c'est déjà fait dès long-temps, et Valentin lui-même y a pourvu. Nuit et jour il a travaillé de son mieux pour notre avantage. Croyez-vous que sans ses soins nos champs auraient si bien prospéré?

M. DE VERVILLE. — Vous perdrez donc beaucoup en perdant ses secours?

MARGUERITE. — Hélas! c'est la satisfaction de l'avoir près de nous que nous aurons le plus à regretter.

VALENTIN. — Non, mon père! je dois vous le dire, parce qu'ils vous le cacheraient peut-être, de peur d'exciter encore la générosité de votre cœur. Je leur devais bien tous mes efforts pour les soins qu'ils avaient pris de mon enfance, et je n'avais aucun mérite à travailler pour eux. Mais quelque laborieux qu'ils puissent être, mes bras leur étaient nécessaires. S'ils perdent mon assistance, c'est à moi de les en dédommager. Il n'en est qu'un moyen. Par bonheur il dépend de la première grace que j'ai à vous de-

mander, et que vous ne me refuserez point dans ce moment de joie, n'est-il pas vrai, mon père?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon fils! parle, demande. Il n'est rien que tu n'aies le droit d'obtenir.

VALENTIN. — Eh bien! je vous en supplie, donnez-leur pour moi ces champs, puisque je ne pourrai plus les cultiver pour eux.

THIBAUT, *avec feu.* — Que dis-tu, Valentin?

M. DE VERVILLE. — Ce qu'il dit! Ah! ce qui porte la joie dans le fond de mon cœur, en me prouvant combien le sien est capable de reconnaissance. Oui! mon fils, je suis sûr maintenant de posséder bientôt ta tendresse, puisque je te vois si sensible à celle que ces braves gens avaient pour toi. Thibaut, reçois cette ferme des mains de notre fils. Je ne veux point lui ravir le plaisir de te la donner. J'y joindrai seulement pour ma femme et pour moi la métairie de Gervais, qui t'appartient aussi dès ce moment.

THIBAUT.—Arrêtez, monseigneur! arrêtez. Je vous demande grace. Ne nous accablez pas davantage. Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous? Voulez-vous nous rendre ingrats malgré nous-mêmes?

M. DE VERVILLE.—Ne commence donc pas à l'être, en m'ôtant la joie de reconnaître le don que tu me fais. Un fils ne vaut-il pas mille fois les biens que je t'abandonne? Parle, donnerais-tu le tien à ce prix?

THIBAUT. — Vous avez toujours le secret de me confondre; ainsi je vous laisse faire comme il vous plaira. Ce serait un crime à nous de batailler contre votre bonté. (*Il se tourne vers Marguerite.*) Ma chère femme, nous étions ce matin hors d'état de payer la moitié de nos dettes, et voilà que maintenant nous regorgeons de richesses! O mes enfans! je puis donc mourir sans être inquiet sur votre sort! Et toi, Valentin, quand je te perds, je te vois pourvu d'un père tel que tu le mérites! Je crains que ma pauvre tête ne se dérange de tant de joie.

M. DE VERVILLE.—Tiens, Thibaut, il faut boire un coup pour la raffermir.

THIBAUT. — Voilà un conseil admirable, dont je veux profiter. (*Après avoir rempli les verres à la ronde, il se lève, ôte son chapeau, et le fait tourner autour de sa tête.*) Allons, ma femme; allons, mes enfans. (*Voyant que George, Louison et Jeannette n'osent toucher à leur verre.*) Allons, vous dis-je, c'est un verre de reconnaissance. Il faut le vider jusqu'au fond. Oui, Marguerite! tu as beau leur faire des signes, il faut qu'ils en passent par-là.

MARGUERITE.—Mais, mon ami! je crains....

THIBAUT, *l'interrompant.* — Tant mieux, ma femme! je veux qu'il leur en reste une petite pointe dans la tête, pour qu'ils se souviennent à jamais de ce grand jour. Laissons-les boire largement à la santé de notre bienfaiteur. Lorsqu'ils penseront dans la suite à tout ce qu'il a fait pour eux, ils lui rendront, pour chaque goutte de vin, mille fois plus de larmes de reconnaissance et de tendresse. Pardonnez, monseigneur, ils ne sont pas encore d'un âge à comprendre tout l'excès de vos bienfaits; mais laissez-les grandir. Aussi long-temps qu'ils jouiront de la vie, vous serez béni par eux et par leurs enfans.

VALENTIN. — Oui! j'ose en répondre pour eux, je connais leur bon cœur! O mes chères petites sœurs, et toi, mon frère, jamais je n'oublierai l'amitié que vous avez eue pour moi. (*Il les embrasse.*) Mon père, vous me permettrez de ménager chaque jour sur mes plaisirs pour leur donner de quoi se faire un établissement.

M. DE VERVILLE. — Doucement, je te ie, ne va pas sur mes droits. Je viens ut à l'heure de m'engager pour le ousseau de Jeannette.

VALENTIN. — Eh bien! je me réserve eorge et Louison. Tu le veux, n'est-ce is, ma mère Marguerite? (*Elle lui rre la main, et ne répond que par ses rmes.*) Tu le veux aussi, mon père hibaut?

THIBAUT. — Comment pourrais-je te efuser ce qui paraît te faire tant de plair? Oui, je l'accepte pour toi autant que our moi-même. J'y mets pourtant une ondition que je vais proposer à monseineur.

M. DE VERVILLE. — Voyons, de quoi agit-il?

THIBAUT. — Vous m'avez dit souvent ue vous et madame, vous désireriez avoir ne petite maison de plaisance dans cette ontrée, pour y passer la belle saison. Le hamp voisin est à vendre. Vous pouvez acheter pour y bâtir un petit pavillon à otre fantaisie. De cette manière, nous ous aurons près de nous pendant la oitié de l'année. Je parierais que Valenn prendrait de la mélancolie, s'il lui llait toujours être emprisonné dans la ille.

M. DE VERVILLE. — Qu'en dis-tu, mon ls?

VALENTIN. — J'en serais charmé, je voue; je ne respire que l'air des champs.

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.* — la bonne heure. Tu vois, Thibaut, que me rends plutôt à ta prière que tu ne s fait à la mienne.

THIBAUT. — C'est qu'il y a de la diffénce. Mais je n'ai pas tout dit. Ce terin est assez grand pour y planter un li jardin. Vous me regardez, monseieur? Oh! vous ne savez pas encore ut ce que Thibaut peut faire. J'étais rdinier autrefois, et je n'ai pas oublié on métier. Je me charge de vous arranger votre parterre si joliment, qu'on vienne le voir de tout le pays comme une merveille.

GEORGE. — Je prendrai pour ma part de creuser les canaux et les fossés, de faire les terrasses, et de planter les arbres de vos allées.

MARGUERITE. — Et moi, je veux, avec mes filles, relever les plates-bandes, et les garnir de fleurs.

JEANNETTE. — Nous y porterons les plus belles de notre jardin.

LOUISON, *en sautant.* — Oh, quand serons-nous à l'ouvrage!

M. DE VERVILLE. — Y pensez-vous, mes amis? Il faudra donc que j'aille labourer vos champs, tandis que vous vous occuperez de mon parterre?

THIBAUT. — Ne pensais-je pas que vous auriez encore la malice de me contrarier? Écoutez, monseigneur, nous en serons plus expéditifs à notre ouvrage. Et puis, le meilleur temps pour travailler à votre jardin, c'est justement la saison où il n'y a presque rien à faire dans les champs. Quoique Valentin soit maintenant un seigneur, j'espère qu'il voudra bien nous aider. Ses mains sont accoutumées à manier la bêche, et travailler pour vous sera son plus grand plaisir. Laissez-nous faire. Chacun s'emploiera de bon cœur à sa besogne; et tout sera fini avant que vous ayez eu le temps d'y songer. Mais voici le brave Gervais. Que nous veut-il? (*Il se lève, court à lui, et le prend par la main.*)

SCÈNE XII.

M. DE VERVILLE, VALENTIN, THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

GERVAIS. — Je venais voir, Thibaut, si tu es content de tes vaches.

THIBAUT. — Ah, mon cher voisin! je le suis bien davantage de ce que nous

pouvons rester bons amis. Ton retour achève la joie de ma journée. Viens t'asseoir avec nous. Je veux te mettre en présence du meilleur homme qu'il y ait sur la terre.

GERVAIS, *en s'avançant.* — Que vois-je? monseigneur!

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.* — Non, Gervais, je ne suis plus pour toi que M. de Verville. Ton seigneur actuel, le voilà. (*En montrant Thibaut.*)

GERVAIS. — Comment donc, Thibaut?

THIBAUT. — Oui, mon ami, je le suis. Mais nous n'en serons pas moins familiers que ci-devant, si riche que je sois devenu.

GERVAIS. — Je ne comprends rien à ce discours.

THIBAUT. — Je le crois, il en embarrasserait bien d'autres. On ne trouve pas deux fois en sa vie un homme aussi généreux que monseigneur. Tant il y a que je suis maintenant, par sa grace, le maître de cette ferme et de ta métairie.

M. DE VERVILLE. — Il est vrai, je viens de les lui céder en toute propriété.

GERVAIS. — Eh bien! Thibaut, je te félicite de tout mon cœur de cette bonne fortune, et je n'en suis point jaloux. J'espère que tu seras toujours pour moi un aussi bon seigneur que M. de Verville l'a été.

THIBAUT. — Ah! mon ami, que je me trouve heureux de pouvoir reconnaître la droiture que tu m'as témoignée ce matin! Vois ce que tu aurais gagné à suivre les conseils d'un méchant homme! Pour deux misérables vaches que tu aurais conservées, tu aurais perdu un bon ami. Ma petite fortune t'aurait fait crever d'envie et de dépit. En me voyant devenir le maître de ta métairie, tu aurais toujours eu la crainte que je ne te misse dehors, pour me venger. Cette pensée aurait rempli ta vie d'amertume. Au lieu de cela, tu trouves un cœur à toi et à toute épreuve. Mon plus grand plaisir sera de t'obliger. Je puis commencer dès ce moment. Je te rends les deux vaches que tu m'as envoyées, et je te tiens quitte pour deux ans de ton fermage. (*Gervais, dans sa profonde surprise, ne peut prononcer une seule parole, et le regarde avec des yeux fixes, et la bouche béante.*)

M. DE VERVILLE. — Thibaut, je croyais que rien ne pouvait ajouter à la douceur que je goûtais de te faire du bien; mais l'usage que tu en fais me pénètre encore d'une joie mille fois plus douce. (*Il lui prend la main et la serre.*)

THIBAUT. — Eh! monseigneur, il serait bien mal à moi de profiter de vos graces, sans profiter aussi de votre exemple. C'est vous qui m'avez mis en passe d'obliger mon voisin, et je vous remercie de ce nouveau plaisir.

GERVAIS, *revenant à lui, et se jetant au cou de Thibaut.* — Ah! mon ami, comment pourrais-je me rendre digne de toi! Rien ne me fait tant de peine que d'être hors d'état de te montrer ma reconnaissance.

THIBAUT. — Que dis-tu, Gervais? Dieu me préserve de rendre jamais quelque service pour avoir du retour! Faire le bien est une chose merveilleuse, qui porte en elle-même son meilleur prix.

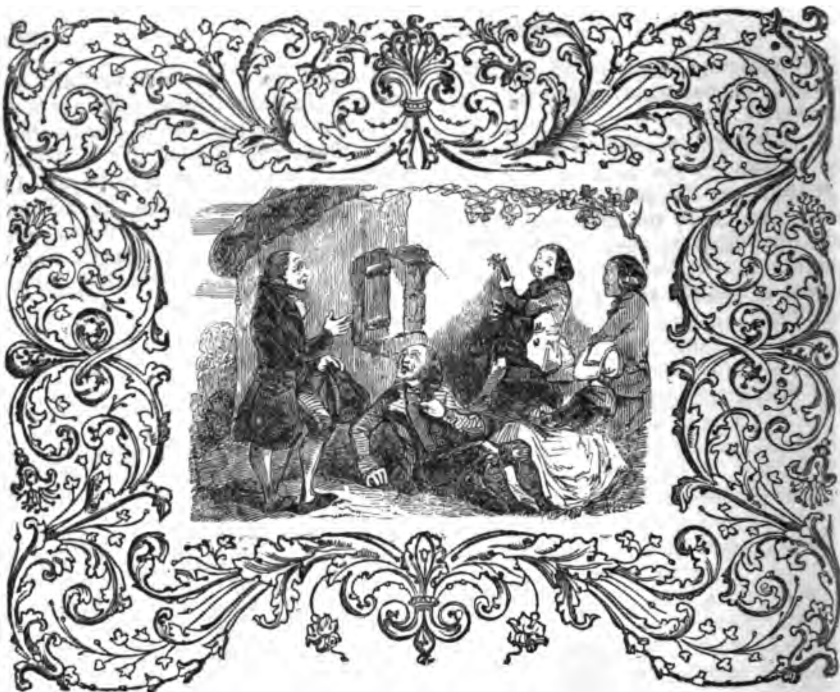
GERVAIS. — Le ciel te bénira dans ta femme, dans tes enfans, dans toutes tes entreprises; et moi, je ne penserai jamais à toi que les yeux pleins de douces larmes. Je désire déjà ton bonheur plus que le mien. Je ne suis jaloux que d'une chose, c'est de l'honneur que M. de Verville t'a fait de manger avec toi. Écoute, j'ai un agneau gras que je voulais vendre. Je veux maintenant qu'il serve à renouveler notre amitié. Il faudrait que monseigneur, ainsi que toi, Thibaut, avec Marguerite et tes enfans, vous vinssiez tous en manger demain.

THIBAUT. — Cela me paraît fort bien arrangé, monseigneur. Que vous en semble ?

M. DE VERVILLE. — Je ne refuse rien aujourd'hui.

THIBAUT. — Ni moi, certes. Mais, voisin, je retiens un couvert de plus. Oui, monseigneur, pour madame. Elle manquerait à la fête. Il faut qu'elle s'y trouve ; et je défie alors tous les rois et toutes les reines ensemble de faire un repas plus joyeux. C'est une journée bien étonnante, Gervais ! Nous sommes obligés, Marguerite et moi, d'aller en ce moment à la ville ; mais demain nous te raconterons des merveilles qui te raviront de surprise, et qui te feront mieux voir encore que la vertu qui demeure ferme au milieu du malheur, reçoit toujours sa récompense.





LE LUTH DE LA MONTAGNE.

Du sommet le plus éleve de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B.... je contemplais le paysage immense offert de tous côtés à mes regards. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il fallait songer à la retraite. Déjà le soleil caché derrière le sommet de la montagne opposée ne frappait de ses rayons d'or que les nuages flottans sur la cime chevelue des arbres qui la couronnent. Je descendais lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon, dont mes regards ne pouvaient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençait à étendre ses ombres transparentes, qui se rembrunissaient par degrés, jusqu'à ce que la reine des nuits vînt de nouveau tout éclairer des traits argentés de sa lumière. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étaient dissipés. Rien n'interceptait mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourais d'une vaste pensée ces espaces infinis. L'air était frais, sans que le moindre zéphyr l'agitât de son souffle. Toute la nature était plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine. Étendu sur la mousse, j'aurais peut-être attendu dans une agréable rêverie le re-

tour du soleil, lorsque les sons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix ravissante, vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouait de mes sens enivrés, et j'éprouvais le plaisir de me croire transporté par un songe dans un séjour d'enchantement. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne, m'écriai-je, en me levant incertain encore! Je tournai les yeux du côté d'où partait la voix, et j'aperçus à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai, le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paysan tenant un luth qu'il touchait avec la plus grande légèreté! Une femme assise à sa droite le regardait d'un œil plein de tendresse. A leurs pieds, sur le gazon, étaient de jeunes garçons et de jeunes filles, des femmes et des vieillards, tous dans une attitude d'admiration et de recueillement. A mon approche, tout le monde se leva, et vint se ranger en cercle autour de moi. Je dis en peu de mots ce qui m'avait attiré dans ces lieux, et comment je m'y trouvais si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avais été frappé de son exécution facile sur le luth, et du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, et de l'aisance avec laquelle il s'exprimait. — Vous n'êtes pas né dans un hameau? lui dis-je avec surprise. — Je vous demande pardon, me répondit-il en souriant. Je suis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, monsieur; je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, et je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, et reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussitôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire; et il la chantait avec une expression si tendre et si naïve, que dès les premiers couplets, les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du poète rustique, capable de produire de si vives impressions sur des ames peu cultivées. J'aimais à voir comme les beautés franches et naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu; et au dernier, qui était le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs et des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se retira en essuyant ses yeux. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avais pas remarqué, le jeune paysan, la femme assise auprès de lui, George, dont j'avais retenu le nom, et moi.

— Mon cher monsieur, me dit ce vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paraît, content de nos plaisirs de la soirée? Je suis bien aise que vous ayez pris si vite de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. — Non, non, mon père, interrompit George, qui revenait en courant. Je viens de m'arranger deux bottes de paille dans la grange. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que monsieur voudra bien coucher. Il me fallut céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin et la jeune paysanne, son épouse. Je leur demandai si, par complaisance pour moi, ils ne voudraient pas encore passer un quart d'heure à nous entretenir au clair de la lune. — Très-volontiers, monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observais son

mari. — De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyait le désir de sa femme.

— Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter? — Depuis six mois, répondit-elle, et il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. — Vous avez donc voyagé, lui dis-je avec un mouvement de surprise? — Oui, monsieur; j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe. — Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événemens de votre vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. — Oh! oui, mon ami, lui dit naïvement Louise. Ce monsieur paraît le mériter si bien! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances, et fit le récit suivant:

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussitôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père était un des habitans les plus aisés du hameau; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la misère; et il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune: il me donna ses brebis à garder. Je ne recevais de lui qu'un traitement fort doux; ses enfans me regardaient comme de leur famille: cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvais de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avais pris naissance, la vie solitaire que je menais sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeaient mon cœur, et ma gaieté naturelle se changeait insensiblement dans une profonde tristesse. Je passais des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenais dans les miennes, pour essuyer quelques larmes, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étais assis au plus haut de la montagne, et je chantais tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutait. Il avait attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il était bien éloigné du grand chemin. Oh! oui, mon cher monsieur, lui répondis-je; il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici. — Ne pourrais-tu pas m'y conduire? — Je le voudrais; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parens n'auraient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit? — Ah! mes pauvres parens, ils sont bien loin! — Et où donc? — Ils ont vécu honnêtement sur la terre, ils sont heureux dans le ciel.

Le son de ma voix avait frappé cet homme; ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions, auxquelles j'eus le bonheur de répondre d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposais à retourner au pâturage, je vis George qui prenait la conduite de mon troupeau; et l'on m'annonça que l'étranger m'emmenait avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, et de Louise que je commençais à aimer, tout enfant qu'elle était. Ma si-

tuation n'était pas heureuse, et toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères. Je ne pouvais prévoir que c'était le moment où le bonheur de ma vie allait se décider. Oui, c'est à toi surtout que j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur de ma jeunesse! tu sais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, et avec quels transports de reconnaissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommait Lafont, et touchait l'orgue d'une paroisse de la ville prochaine. On jugerait mal de ses talens par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournaient de leur route pour venir l'entendre; mais il recevait froidement leurs éloges, et n'en était que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avait reçu de son père, le plus habile médecin du pays, une éducation qui l'aurait mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avait conçue pour la musique. Il s'était marié à la fille de l'organiste dont il occupait la place, et n'avait point eu d'enfans. Sa femme qu'il avait perdue depuis plusieurs années, vivait toujours au fond de son cœur. Cette image et ses livres étaient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'était emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïssait point, et il faisait beaucoup de bien en secret. Il était âgé de 45 ans, lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire et à écrire; il prit plaisir ensuite à cultiver ma voix, et à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bornait pas ses leçons à la musique; il me donnait à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs poètes dont il faisait ses délices. Il s'étudiait à former à la fois mon cœur, mon esprit et mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu, sans attendre de prix pour ses soins, que de celui qui sait le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avais pu bannir de mon esprit ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlais quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour, c'était le premier de mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie, il se leva de bonne heure, et me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne où je l'avais vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étais chargé devant le ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien dans le fond de ton cœur tu soupires après ta cabane. Je n'ai eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-la; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth: je t'ai appris à le toucher; tu as de la voix: voyage. Partout où tu te feras entendre sans autres prétentions que celles d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent; mais sois économe et sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, et rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battait à ce discours; il s'enflait de joie et d'espérance. M. Lafont me prit dans ses bras, et me serra contre son sein en pleurant. C'étaient les premières larmes que je lui avais vu répandre; elles me firent une impression singulière. Il me fit aussitôt retourner sur nos pas, et me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain, au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres instructions, et deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne et l'Italie, vêtu en paysan de la montagne, et les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutait beaucoup à l'effet de ma musique, surtout dans les capitales. Il est peu de seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Partout j'étais bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnait des concerts pour m'entendre, et dans les villages, on faisait, je crois, tout exprès des noces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étais séduit un instant; mais lorsque je pensais à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissaient aussitôt, et il n'en restait plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étais saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se présentait à mes regards. J'y cherchais des yeux ce hameau. Il me semblait y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayais d'exprimer mes sentimens; et voici des couplets qu'ils m'ont inspirés.

Humble cabane de mon père
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais;
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le ciel m'eût fixé mon bonheur?

J'y vivrai donc libre et tranquille
Après tant de pas incertains!
Et Louise, en ce doux asile,
Viendrait partager mes destins!

O mon luth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts!
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si désirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussitôt; au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrais des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas! je ne devais pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnaissance : il n'était plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe, et j'y fis vœu que mon premier enfant porterait son nom, si j'avais le bonheur de devenir père! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me connaître. Bientôt mon luth et le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son père me donna sa main. J'achetai de lui la cabane et le champ de mon père pour deux cents écus, avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George, son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon père, toute mon ambition est d'être comme lui un bon mari, un bon père et un bon paysan.

Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche, et je le reprends quelquefois pour me délasser, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce matin, ma famille et mes bons voisins.

Valentin s'était arrêté à ces mots, et je croyais l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit se tournait insensiblement sur lui aussitôt qu'il l'avait achevé. Sa physionomie ouverte et animée, le contraste de ses habits et de ses discours, son attachement pour la cabane de son père et la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages et son talent, tout en faisant à mes yeux une espèce d'être enchanté, supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassemens, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane, où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il voulait bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venaient se renouveler, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avais été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venais d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille; Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avait tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitans du hameau. Les graces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment, et qui les attachent plus étroitement aux autres. Il me semble que je passerais une vie heureuse auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée? C'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois apercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage sur cette montagne pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentimens de paix et de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour et leur société.

FIN DE LA BIBLIOTHÉQUE DES VILLAGES.



LECTURES POUR LES ENFANS,

OU

RECUEIL DE CONTES, D'ANECDOTES ET DE TRAITS DE VERTU, CHOISIS DES MEILLEURS AUTEURS.

JEANNOT ET COLIN.

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami.

Jeannot et Colin apprenaient à lire chez le magister du même village. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets, et *Colin* devait le jour à un brave laboureur. Ces deux jeunes enfans s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble les

petites familiarités dont on se ressouvient toujours avec agrément, quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon, de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment, *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de *la Jeannotière*. C'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise, en tendant la main à *Colin*, avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Il faut savoir que M. *Jeannot* le père, à force d'intrigues, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les entreprises. Bientôt on ne l'appela que M. de *la Jeannotière*. Il y avait même déjà six mois qu'il avait acheté un marquisat, lorsqu'il retira de l'école M. le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. *Colin* en fut malade de douleur.

M. de *la Jeannotière* voulait donner une éducation brillante à son fils; mais madame la marquise ne voulut pas qu'il apprît le latin, parce qu'on ne jouait la comédie et l'opéra qu'en français. Elle empêcha aussi qu'on ne lui apprît la géographie, parce que, disait-elle, les postillons sauraient bien trouver, sans qu'il s'en embarrassât, le chemin de ses terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune marquis apprendrait à danser.

On imagine bien, qu'éloigné de toutes les études qui doivent occuper un jeune homme, il fut bientôt conduit, par l'oisiveté, dans le libertinage. Il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de *la Jeannotière*, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Tout était déjà prêt pour les noces, et le jeune marquis, aux genoux de sa belle veuve, recevait déjà les complimens de leurs amis communs, lorsqu'un valet de chambre de sa mère arriva tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il! Des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame. Tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins, allez vite. Il y court, il arrive à la maison. Son père était déjà emprisonné. Tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes. Il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune et celui de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec sa mère, il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas. Cette jeune veuve m'aime éperdument. Elle est plus généreuse encore que riche. Je réponds d'elle. Je vais

la chercher, et je vous l'amène. Il retourne donc chez sa maîtresse. Quoi! c'est vous, lui dit-elle monsieur de *la Jeannotière?* Que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien. J'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chez ceux qu'il avait vu venir le plus familièrement dans la maison de son père. Ils le reçurent tous avec une politesse étudiée, et en ne lui donnant que de vagues espérances. Il apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, avec des rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu. C'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh! mon Dieu, s'écria-t-il! je crois que c'est là *Jeannot!* A ce nom le marquis lève les yeux: la voiture s'arrête. C'est *Jeannot* lui-même, c'est *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin*. La honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, lui dit *Colin*; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot*, confus et attendri, lui conta, en sanglotant, une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit *Colin*. Embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Il vont tous trois à pied suivis du bagage. — Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays. Je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits. Nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile. Je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et *Colin*, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours! Quelle instruction! La bonté d'ame de *Colin* développa, dans le cœur de *Jeannot*, le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin*, et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires et je me charge des siennes. Il vint effectivement à bout de le tirer des mains de ses créanciers. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin*, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannote* la mère, et *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

MÉNALQUE.

Le moyen de couler une vie toujours heureuse.

Ménalque était bien vieux. Déjà les ans avaient penché sa tête ombragée de cheveux argentés, et il avait besoin d'un bâton pour rassurer ses pas chancelans. Ménalque avait travaillé, il avait fait le bien; et, tranquille et serein, il attendait désormais le sommeil du tombeau. La bénédiction du ciel était répandue sur ses enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux et de riches pâturages. Aussi, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, et à lui rendre les soins qu'il avait eus de leur jeunesse.

Mais l'amusement le plus cher à ce bon vieillard, c'était lorsque les enfans de ses enfans venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différens, et lui-même faisait leurs jouets. Sans cesse ils accouraient en criant: Oh! fais-nous ceci, et puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu, ils se précipitaient à son cou; il sautaient de joie, et le vieillard souriait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flûtes et des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis et les chèvres au pâturage, et ceux qui les ramènent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantaient, les plus grands les accompagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre, ou sur le seuil de la porte, tous la bouche entre ouverte et les yeux attachés sur ses lèvres.

Un soir il était monté dans sa barque avec un de ses petits-fils, et, côtoyant la mer, il était allé poser des filets dans les roseaux qui bordent de toutes parts le rivage de plusieurs petites îles. Déjà le soleil, sur son déclin, commençait à se plonger dans la mer, et l'onde et le ciel paraissaient tout en feu.

Que tout ce qui nous environne est beau! s'écria le jeune enfant, instruit par Ménalque à remarquer les beautés de la nature. Que tout ce qui nous environne est beau! O mon père! que j'ai de plaisir en ce moment!

Tu as du plaisir, lui dit Ménalque? eh bien! tu en auras toujours, si tu conserves l'innocence de ton cœur. O mon cher fils! bientôt je te quitterai! bientôt j'abandonnerai cette belle contrée, pour recevoir dans des régions encore plus belles, la récompense de la probité! Ah! demeure toujours fidèle à la vertu, pleure avec l'affligé, et donne de ton pain à l'indigent. Contribue, autant qu'il est en ton pouvoir, au bien-être de tes semblables: sois laborieux, élève ton esprit vers le maître de la nature, à qui les vents et les mers obéissent, qui gouverne tout pour le bien de l'univers. Choisis plutôt la mort que de consentir au crime. C'est en pensant ainsi, ô mon fils! que j'ai vu mes cheveux blanchir au milieu de la joie. Et quoique j'aie déjà vu quatre-vingts fois fleurir le bocage qui entoure notre cabane, cependant mes années nombreuses se sont écoulées comme un jour serein du printemps, au milieu des plaisirs les plus doux. J'ai essuyé, il est vrai, quelques malheurs. Lorsque ta mère expira, mes yeux versèrent un torrent de larmes;

on crut long-temps que je descendrais avec elle dans son tombeau. Souvent aussi l'orage m'a surpris au milieu de la mer, dans ma barque légère. Je voyais le vent de la tempête plongeant ses ailes dans les ondes, les secouer ensuite dans les airs, et me couvrir d'un effroyable déluge, tandis que les vagues entre ouvertes semblaient prêtes à m'engloutir. Mais bientôt la fureur des vents s'apaisait, l'onde calmée me montrait de nouveau l'image du ciel, et le calme et la joie rentraient dans mon cœur. Maintenant le tombeau m'attend, je ne le crains point. Le soir de ma vie sera aussi beau que l'ont été le matin et le midi. O mon fils! sois bon, sois vertueux, et tu seras heureux comme moi, et la nature aura sans cesse des charmes pour toi.

Le jeune homme se pencha sur le sein de Ménalque, en lui disant: Non, non, mon père, tu ne mourras pas si tôt; le ciel te conservera encore pour ma consolation. Et bien des larmes coulèrent de ses yeux. Pendant ce temps leurs filets se trouvèrent tendus. La nuit sortant peu à peu du sein de la mer, ils voguèrent doucement vers leur cabane.

Philète mourut bientôt: son fils vertueux le pleura long-temps, et jamais cette soirée ne lui sortit de l'esprit. Un saint tressaillement le saisissait quand l'image de son père se présentait à son ame. Il suivit toujours les instructions du respectable vieillard. Le ciel répandit ses bénédictions sur ses travaux. Il vécut long-temps, et sa vie ne lui parut aussi qu'un long printemps.

MYRTIL ET DAPHNÉ.

Les soins prévenans des enfans pour leurs pères.

MYRTIL. — Déja, ma sœur, si matin! A peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, et déjà tu cours dans la rosée! Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, et pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs?

DAPHNÉ. — Te voilà, mon cher frère! bonjour. D'où viens-tu pendant l'humidité du matin? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour? Pour moi je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses; et pendant que notre père et notre mère dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant ces doux parfums, et se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

MYRTIL. —Pour moi, ma sœur, écoute: tu sais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre père tournait les yeux vers le coteau sur lequel il se repose souvent, il disait: Oh! quel plaisir s'il y avait là un berceau qui pût nous recevoir sous son ombre! Je l'entendis, et je fis comme si je ne l'avais pas entendu. Mais long-temps avant le lever du soleil, je suis venu ici, j'y ai construit un berceau, et j'ai attaché à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage est achevé. Ne me décèle pas, jusqu'à ce que lui-même l'ait aperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

DAPHNÉ. — O mon frère! comme il sera surpris agréablement, quand il apercevra de loin le berceau! Je m'en vais à l'instant. Je vais me glisser légèrement

auprès du lit de mes parens, et répandre ces fleurs autour d'eux.

MYRTIL. — Lorsqu'ils se réveilleront au milieu de ces doux parfums, ils se regarderont avec un sourire tendre, et diront : C'est Daphné qui a fait ceci! Où est-elle cette enfant? Avant que nous fussions éveillés, elle était occupée de nos plaisirs.

DAPHNÉ. — Eh vraiment! quand notre père de sa fenêtre verra le berceau! Me trompé-je, dira-t-il alors? voilà un berceau sur le haut de la colline. Sûrement c'est mon fils qui l'a construit. Qu'il soit béni mon fils! Le repos de la nuit ne l'a pas empêché de songer à réjouir notre vieillesse. Alors, mon frère, le jour entier sera pour nous un jour de délices; car celui qui commence la journée par une bonne action est assuré de trouver du plaisir dans tout ce qu'il aura à faire.

LE BESOIN D'AIMER ET D'ÊTRE AIMÉ.

Le visir Azamet avait plu, dans sa jeunesse, au sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières dignités de l'empire. Dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus; mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince, et même du peuple.

Privé de ses biens, et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Korasan. Là, il vivait seul dans une petite cabane qu'il avait construite, et il cultivait un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avait deux ans qu'il vivait dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avaient pas peu contribué à la perte du visir. Le Sage, qui n'avait point oublié son ami dans sa disgrace, partit pour le Korasan.

Usbeck n'était plus qu'à un parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencontra. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; le Sage versait des larmes, le visage d'Azamet était riant, son front était serein, et la joie était dans ses yeux. Béni soit l'Éternel qui donne de la force aux malheureux, dit Usbeck! Celui qui possédait une belle maison dans les riches plaines de Ghilem est content d'habiter une cabane dans les rochers du Korasan. O Azamet, ta vertu t'a suivi dans ces déserts; elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les turquoises de Nishapour, et les soies de Mezendran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux mêmes qui n'ont point d'amis. Quelle solitude n'est pas un tombeau?

Ils approchaient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'était pas rentré depuis le matin. Ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venait en bondissant à leur rencontre. Quand il fut auprès du visir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine, deux belles génisses, qui passèrent et repassèrent devant Azamet. Elles semblaient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres, suivies de leurs petits chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoignèrent, par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnaient en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger, cou-

vert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêlaient, ils bondissaient et léchaient les mains d'Azamet, qui leur rendait leurs caresses en souriant. En même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et sur ses épaules. Il entrait dans le petit verger qui environnait sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut et fit un cri de joie, et à ce cri, plusieurs poules, en coquetant, vinrent augmenter son cortége.

Mais les démonstrations de joie et d'amour de tous ces animaux n'égalaient point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendaient Azamet à sa porte. Ils ne venaient point au-devant de lui, et semblaient vouloir lui montrer qu'ils gardaient fidèlement sa demeure, qu'il leur avait confiée; mais au moment qu'il entra, ils l'accablèrent des caresses les plus vives. Ils rampaient autour de lui, ils se jetaient à ses pieds, ils les léchaient. A la moindre caresse que leur faisait leur maître, ils s'élançaient, ils faisaient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force. L'excès du plaisir leur donnait de la folie : ils revenaient bien vite tout hors d'haleine s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck souriait à ce spectacle. Eh bien! lui dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles. J'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins. Je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnaissance. Tu vois qu'enfermé dans les rochers du Korasan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau. Je vis encore, ô mon cher Usbeck! je vis encore, j'aime, et je suis aimé.

LES CRIMES PUNIS L'UN PAR L'AUTRE.

Trois hommes voyageaient ensemble, ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent. Ils continuèrent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avaient portés étaient consommés, ils convinrent qu'un d'eux irait en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargerait de cette commission; il partit.

Il se disait en chemin : Me voilà riche; mais je le serais bien davantage, si j'avais été seul quand le trésor s'est présenté! Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses : ne pourrais-je pas les reprendre? Cela me serait facile; je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter. A mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville; mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disaient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous! nous avons été obligés de partager le trésor avec lui : sa part aurait augmenté les nôtres, et nous serions véritablement riches. Il va revenir, nous avons de bons poignards.

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés. Ses compagnons l'assassinèrent; ils mangèrent, ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

ALIBÉE.

Cha-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes. Tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art et non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant. Il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avait grand faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée; mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent et de farouche: sa voix était douce et insinuante, propre à toucher. Son visage n'avait rien de grossier; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres. Il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était il roi; car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès

le moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu si agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O beaux jours! disait-il à lui-même, jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure et sans périls, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis. Il leur souhaita, pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Cha-Abbas. Son fils Chaph-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux, et pleins d'artifices, trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi. Il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire. Chaph-Sephi était, tout ensemble, jeune et prince : il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi, son grand-père, avait accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avait fait, autrefois, ôter de ce cimeterre tous les beaux diamans: et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir, lui-même, toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait : tout était propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi, en colère,

s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui pas ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva, en ce lieu, que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi! les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens qui ne manqueront jamais; les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus m'abuser et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avais, quand le roi votre père vint, par ses graces, me rendre malheureux.

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte, et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

L'HOMME BIENFAISANT, MÊME APRÈS SA MORT.

Nous allions à Delphes, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous apercevions la colline sur laquelle le temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers, vers la voûte azurée des cieux. Plus loin, nos yeux se perdaient sur la plaine immense des mers. Il était midi; le sable brûlait nos pieds, et à chaque pas que nous faisions, il s'élevait une poussière enflammée, qui nous brûlait les yeux et se collait sur nos lèvres desséchées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous aperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques

arbres hauts et touffus. Leur ombrage était aussi sombre que la nuit. Saisis d'un frémissement religieux, nous entrâmes dans le bocage, où l'on respirait la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offrait à la fois tout ce qui pouvait récréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon arrosé par une source de l'eau la plus fraîche. Des branches chargées de poires et de pommes dorées s'inclinaient vers le bassin, et les troncs des arbres étaient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille et du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant, du pied d'un tombeau entouré de chèvrefeuille, de saules et de lierre rampant. O Dieux! m'écriai-je, quel charme on respire en ce lieu! Mon cœur bénit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, me dit Lycas, voici quelques caractères que j'aperçois entre ces rameaux de chèvrefeuille, sur le bord du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, et lut ces mots :

« Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entière ne fut qu'une chaîne de bienfaits. Voulant encore faire du bien long-temps après sa mort, il conduisit cette source en ce lieu, et il y planta ces arbres. »

Que ta cendre soit bénie, homme généreux! que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi, soient bénis à jamais! En disant ces mots, je vis de loin, sous les arbres, quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune et belle, qui venait à la fontaine avec un vase de terre sous son bras. Je vous salue, nous dit-elle d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, et vous êtes accablés sans doute du long chemin que vous avez fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriez-vous besoin de quelques rafraîchissemens que vous n'ayez pas trouvés ici? Nous te remercions, lui répondis-je, nous te remercions, femme aimable et bienfaisante. Que pourrions-nous désirer encore? L'eau de cette fontaine est si pure! ces fruits si délicieux! ces ombrages si frais! nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici. Sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur. Tu parais être de cette contrée, tu l'as connu sans doute? Ah! dis-nous, tandis que nous reposons à la fraîcheur de l'ombre, dis-nous quel fut cet homme vertueux?

Alors elle s'assit, posa son vase de terre à son côté, et s'appuyant dessus, elle reprit avec un sourire gracieux.

Amyntas était le nom de cet homme de bien. Honorer les dieux, être utile aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée, il n'est pas un berger qui ne révère sa mémoire, avec la reconnaissance la plus tendre. Il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie, quelques traits de sa droiture ou de sa bonté. Dans ses derniers jours, il venait souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin. D'un air affable et doux, il saluait les passans, et offrait des rafraîchissemens au voyageur fatigué. Eh quoi! dit-il un jour, si je plantais ici quelques arbres fruitiers; si, sous leur ombrage, je conduisais une source fraîche et limpide. L'eau et l'ombre sont loin de ces lieux; je soulagerais encore long-temps après moi, et l'homme fatigué, et celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté. De ses mains débiles il conduisit ici la source la plus pure, et à l'entour il planta ces arbres fertiles, dont les fruits mûrissent en différentes saisons. Il n'a pu voir ces arbres dans toute leur vigueur, étendre au loin leurs branches touffues, et l'extrémité de leurs rameaux cédant au

poids des fruits mûrs, se courber jusque sur le gazon fleuri; mais il leur a vu prendre leurs premiers accroissemens; il s'est promené sous leur ombre naissante. Lorsque les dieux, pour se hâter sans doute de récompenser sa bienfaisance, ont rappelé son ame dans leur sein, nous avons enseveli sa dépouille mortelle dans ces lieux, afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage, bénissent sa cendre.

A ce récit, pénétrés de respect, nous bénîmes la cendre de l'homme de bien, et nous dîmes à la bergère : Cette source nous a paru bien douce, la fraîcheur de cette ombre nous a récréés; mais bien plus encore le récit que tu viens de nous faire. Que les dieux bénissent tous les instans de ta vie! » Et pleins d'un sentiment religieux, nous portâmes nos pas au temple d'Apollon.



LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE.

Perrin avait reçu le jour en Bretagne, dans un village auprès de Vitré. Né pauvre, et ayant perdu son père et sa mère avant de pouvoir en bégayer les noms, il dut sa subsistance à la charité publique. Il apprit à lire et à écrire. Son éducation ne s'étendit pas plus loin. A l'âge de quinze ans il servit dans une petite ferme, où on lui confia le soin des troupeaux. Lucette, jeune paysanne du voisinage, fut, dans le même temps, chargée de ceux de son père. Elle les conduisait dans des pâturages où elle voyait souvent Perrin, qui lui rendait tous les petits services qu'on peut rendre à son âge et dans sa situation. L'habitude de se voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs soins officieux les attachèrent l'un à l'autre. Perrin se proposa de demander Lucette en mariage à son père. Lucette y consentit, mais elle ne voulut pas être présente à cette visite. Elle devait aller le lendemain à la ville; elle pria Perrin de choisir cet instant, et de venir le soir au-devant d'elle, pour lui apprendre comment il aurait été reçu.

Le jeune homme, au temps marqué, vola chez le père de Lucette, et lui déclara, avec franchise, qu'il aimait sa fille, et qu'il voudrait bien l'épouser. Tu aimes ma fille, interrompit brus-

quement le vieillard! Tu voudrais l'épouser! y songes-tu, Perrin? comment feras-tu? as-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, et du bien pour la nourrir? Tu sers, tu n'as rien; Lucette n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien et au sien. Perrin, ce n'est pas ainsi qu'on se met en ménage. — J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on l'aime; et que ne ferai-je point quand il s'agira de soutenir Lucette! Jusqu'à présent j'ai gagné cinq écus tous les ans, j'en ai amassé vingt : ils feront les frais de la noce; j'en travaillerai davantage; mes épargnes augmenteront; je pourrai prendre une petite ferme. Les plus riches habitans de notre village ont commencé comme moi; pourquoi ne réussirais-je pas comme eux? — Eh bien! tu es jeune, tu peux attendre encore; deviens riche, et ma fille est à toi; mais jusqu'à ce moment, ne m'en parle pas. »

Perrin ne put obtenir d'autre réponse; il courut chercher Lucette; il la rencontra bientôt; il était triste. Elle lut sur son visage la nouvelle qu'il venait lui annoncer. Mon père t'a donc refusé? — Ah! Lucette, que je suis malheureux d'être né si pauvre! Mais je n'ai pas perdu toute espérance. Ma situation peut changer. Ton mari n'aurait rien épargné pour te procurer de l'aisance; ferai-je moins pour devenir ton mari? Va! nous serons unis un jour. Conserve-moi toujours ton cœur; souviens-toi que tu me l'as donné. »

En parlant ainsi, ils étaient toujours sur la route de Vitré. La nuit qui s'avançait les pressait de regagner leurs maisons; ils allaient fort vite. Perrin fait un faux pas, et tombe. En se relevant, ses mains cherchent ce qui a causé sa chute; c'était un sac assez pesant. Il le ramasse Curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûlaient encore des racines auxquelles les laboureurs avaient mis le feu pendant le jour. A la clarté qu'elles répandent, il ouvre le sac, et y trouve de l'or. Que vois-je, s'écria Lucette! Ah! Perrin, tu es devenu riche! — Quoi! Lucette, je pourrais te posséder! Le ciel, favorable à nos désirs, m'aurait-il envoyé de quoi satisfaire ton père, et nous rendre heureux? Cette idée verse la joie dans leurs âmes : ils contemplent avidement leur trésor; puis après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur-le-champ le montrer au vieillard. Ils étaient près de sa maison, lorsque Perrin s'arrête. Nous n'attendons notre bonheur que de cet or, est-il à Lucette; mais est-il à nous? Sans doute il appartient à quelque voyageur; la foire de Vitré vient de finir. Un marchand, en retournant chez lui, l'a vraisemblablement perdu : dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux. — Ah! Perrin, ta réflexion est terrible! Le malheureux gémit sans doute. Pouvons-nous jouir de son bien? Le hasard nous l'a fait trouver; mais le retenir est un vol. — Tu me fais frémir....... Nous allions le porter à ton père, il nous aurait rendus heureux; mais peut-on l'être du malheur d'autrui? Allons voir M. le recteur (c'est le nom que les Bretons donnent à leurs curés), il a toujours eu mille bontés pour moi; il m'a placé dans la ferme où je sers. Je ne dois rien faire sans le consulter. »

Le recteur était chez lui. Perrin lui remit le sac qu'il avait trouvé, et avoua qu'il l'avait regardé d'abord comme un présent du ciel. Il ne cacha point son amitié pour Lucette, et l'obstacle que sa pauvreté mettait à leur union. Le pasteur l'écoute avec bonté. Il les regarde l'un et l'autre. Leur procédé l'attendrit. Il voit toute l'ardeur de leur tendresse, et admire la probité qui lui est encore

supérieure. Il applaudit à leur action. « Perrin, conserve toujours les mêmes sentimens. Le ciel te bénira ; nous retrouverons le maître de cet or ; il récompensera ta probité. J'y joindrai quelques-unes de mes épargnes ; tu posséderas Lucette. Je me charge d'obtenir l'aveu de son père. Vous méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres ; tu l'es, je croirai suivre l'ordre du ciel en te le rendant ; il en a déjà disposé en ta faveur. »

Les deux jeunes gens se retirèrent satisfaits d'avoir fait leur devoir, et remplis des douces espérances qu'on leur donnait. Le recteur fit crier dans sa paroisse le sac qu'on avait perdu ; il le fit afficher ensuite à Vitré, et dans tous les villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent ; mais aucun n'indiqua la somme, ni l'espèce de monnaie, ni le sac qui la contenait.

Pendant ce temps, le recteur n'oublia pas qu'il avait promis à Perrin de s'occuper de son bonheur. Il lui fit avoir une petite ferme, la monta de bestiaux et des instrumens nécessaires au labourage ; et deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs vœux, remercièrent avec ardeur le ciel et le recteur ; Perrin était laborieux. Lucette s'occupait de son ménage ; ils étaient exacts à payer le propriétaire de leur ferme ; ils vivaient médiocrement du surplus, et se trouvaient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé pendant deux ans. Le recteur ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage ; il le porta au couple vertueux qu'il avait uni. Mes enfans, leur dit-il, jouissez du bienfait de la Providence, et n'en abusez pas. Ces douze mille francs sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage. Si par hasard vous en découvriez le maître, vous devriez sans doute les lui rendre. Faites-en un emploi, qui, les changeant seulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin suivit ce conseil : il se proposa d'acquérir la ferme qu'il tenait à bail : elle était à vendre. On l'estimait un peu plus de douze mille francs ; mais en payant comptant, on pouvait espérer de l'avoir à ce prix. Cet argent, qu'il ne regardait que comme un dépôt, ne pouvait être mieux placé ; et si le maître se retrouvait un jour, il n'aurait pas à se plaindre.

Le recteur approuva ce projet. L'acquisition fut bientôt faite. Le fermier, devenu propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrain. Ses champs, mieux cultivés, devinrent plus fertiles. Il vécut dans cette douce aisance qu'il avait eu l'ambition de procurer à Lucette. Deux enfans bénirent successivement leur union. Ils prenaient plaisir à se voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, Perrin trouvait sa femme qui venait au-devant de lui, et lui présentait ses enfans. Il les embrassait l'un et l'autre, les quittait pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenait encore à eux pour les accabler tour à tour de caresses. L'un essuyait la sueur dont son front était couvert, l'autre essayait de le soulager du poids du hoyau qu'il portait. Perrin souriait de ses faibles efforts, le caressait de nouveau, et rendait graces au ciel qui lui avait donné une épouse tendre et des enfans qui lui ressemblaient.

Quelques années après, le vieux recteur mourut. Perrin et Lucette le pleurèrent. Ils songeaient avec attendrissement à ce qu'ils lui devaient. Cet événement les fit réfléchir sur eux-mêmes, Nous mourrons aussi, disaient-ils, notre ferme restera à nos enfans. Si celui à qui elle appartient revenait, il en serait privé pour toujours ; nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvaient

soutenir cette idée. Leur délicatesse leur fit écrire une déclaration qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau recteur, et qu'ils firent signer par les plus notables habitans du village. Cette précaution qu'ils jugeaient nécessaire pour assurer une restitution à laquelle ils croyaient leurs enfans obligés, les tranquillisa.

Il y avait douze ans qu'ils étaient établis. Perrin, après un travail pénible, revenait un jour dîner avec son épouse; il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui. Il courut porter du secours. Il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles. Il pria les voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étaient point blessés. Ce lieu-ci m'est funeste, s'écria l'un d'eux! je ne puis y passer sans éprouver des malheurs. J'y ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable. Je revenais de la foire de Vitré, j'emportais douze mille francs en or, que j'ai perdus. — Comment! lui dit Perrin, qui l'écoutait avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les retrouver? — Cela ne me fut pas possible; je me rendais à Lorient, où je devais m'embarquer pour les Indes. Le temps pressait; le vaisseau, prêt à mettre à la voile, ne m'aurait point attendu; je ne pus faire des perquisitions sans doute inutiles, qui, en retardant mon départ, m'auraient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avais faite.

Ce discours fait tressaillir Perrin. Il s'empresse davantage auprès du voyageur. Il le conjure d'accepter l'asyle qu'il lui offre. Sa maison était la plus prochaine et la plus propre habitation du lieu. On cède à ses instances. Il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre bientôt sa femme, qui, selon son usage, venait au-devant de lui. Il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses hôtes. En attendant le repas, il leur présente des rafraîchissemens, et fait retomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint. Il ne doute plus que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution. Il va chercher le nouveau recteur, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre, l'invite à partager le dîner de ses hôtes et à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, et ne cesse d'admirer la joie que ce bon paysan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne. Les voyageurs satisfaits ne savent comment reconnaître l'accueil que leur fait Perrin. Il admirent son petit ménage, son bon cœur, sa franchise, l'air ouvert de Lucette, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. Perrin, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs et de leur produit. Tout cela vous appartient, dit-il ensuite au premier voyageur. L'or que vous avez perdu est tombé entre mes mains. Voyant qu'il n'était point réclamé, j'en ai acheté cette ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle est à vous. Si j'étais mort avant de vous trouver, M. le recteur a un écrit qui constate votre propriété.

L'étranger, surpris, lit l'écrit qu'il lui remet. Il regarde Perrin, Lucette et ses enfans. Où suis-je, s'écrie-t-il enfin, et que viens-je d'entendre? quel procédé! quelle vertu! quelle noblesse! et dans quel état les trouvé-je! Avez-vous quelque autre bien que cette ferme, ajouta-t-il? — Non; mais si vous ne la vendez point, vous aurez besoin d'un fermier, et j'espère que vous me donnerez la préférence. — Votre probité mérite une autre récompense. Il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée. Depuis ce temps, Dieu a béni mon commerce, il s'est étendu, il a prospéré; je

ne me suis pas ressenti long-temps de ma perte; cette restitution aujourd'hui ne me rendrait pas plus riche. Vous méritez cette petite fortune. La Providence vous en a fait présent, ce serait l'offenser que de vous l'ôter. Conservez-la, elle vous appartient; et, s'il le faut, je vous la donne. Vous pouviez la garder, je ne la réclamais point. Quel homme eût agi comme vous!

Il déchira aussitôt l'écrit qu'il tenait dans ses mains. Une si belle action, ajouta-t-il, ne doit point être ignorée. Il n'est pas besoin d'un nouvel acte pour assurer ma cession, votre propriété et celle de vos enfans; je le ferai cependant écrire pour perpétuer le souvenir de vos sentimens et de votre honnêteté.

Perrin et Lucette tombèrent aux pieds du voyageur; il les releva et les embrassa. Un notaire qui fut mandé, écrivit cet acte, le plus beau qu'il eût rédigé de sa vie. Perrin versait des larmes de tendresse et de joie. Mes enfans, s'écriait-il, baisez la main de votre bienfaiteur. Lucette, ce bien est à nous; et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords.

LE BON FILS.

Monsieur de *** allant joindre son régiment, il y a dix à douze ans, s'occupa, pendant sa route, à faire quelques recrues dont il avait besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville, où il demeura une semaine. L'avant-veille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante. Il avait un air de candeur et d'honnêteté qui prévenait pour lui. M. de *** ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, et qui ne la vend pas sans regrets. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. Ah! monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. Il ne vient que de la crainte d'être refusé. Vus ne voudrez peut-être pas de moi, et mon malheur serait affreux. Il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il serait enchanté de le satisfaire, et lui demanda vite quelles étaient ses conditions. Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme; elles vous dégoûteront peut-être: je suis jeune, vous voyez ma taille, j'ai de la force, je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve me force de me mettre à un prix que vous trouverez sans doute exorbitant. Je ne puis rien en diminuer. Croyez que sans des raisons trop pressantes je ne vendrais point mon service: mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse; je ne puis vous suivre à moins de cinq cents livres, et vous me percez le cœur si vous me refusez. Cinq cents livres, reprit l'officier! la somme est considérable, je l'avoue; mais vous me convenez, je vous crois de la bonne volonté, je ne marchanderai point avec vous, je

vais vous compter votre argent. Signez, et tenez-vous prêt à partir après-demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de ***. Il signa gaîment son engagement, et reçut les cinq cents livres avec autant de reconnaissance que s'il les avait eues en pur don. Il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. M. de *** crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme. Curieux de s'éclaircir, il le suivit sans affectation. Il le vit voler à la prison de la ville, frapper avec une vivacité singulière à la porte, et se précipiter dedans aussitôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit dire au geôlier : Voilà la somme pour laquelle mon père a été arrêté, je la dépose entre vos mains; conduisez-moi vers lui, que j'aie le plaisir de briser ses fers. L'officier s'arrête un moment pour lui laisser le temps d'arriver seul auprès de son père, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard, qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance. Consolez-vous, dit-il au vieillard; je ne vous enlèverai point votre fils. Je veux partager le mérite de son action. Il est libre ainsi que vous, et je ne regrette point une somme dont il a fait un si noble usage. Voilà son engagement, et je le lui remets. Le père et le fils tombent à ses pieds; le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre; son père n'a plus besoin de lui; il ne pourrait que lui être à charge. L'officier ne peut le refuser. Le jeune homme a servi le temps ordinaire. Il a toujours épargné sur sa paie quelques petits secours qu'il a fait passer à son père, et lorsqu'il a eu le droit de demander son congé, il en a profité pour aller servir ce vieillard qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.

LES TROGLODITES.

Histoire d'un peuple malheureux par le crime, et heureux par la vertu.

Il y avait en Arabie un petit peuple appelé Troglodite. Il descendait de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point; mais ils étaient si méchans et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils

n'obéiraient plus à personne ; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On était dans le mois où l'on ensemence les terres. Chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me serait inutile ; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses ; et d'autres qui, dans un terrein bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étaient dans des lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles. Ainsi, les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse. Les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avait une femme fort belle. Son voisin en devint amoureux, et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la république subsistait, avait eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, et à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de ne plus m'importuner de vos querelles. Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre.

Le ravisseur, qui était le plus fort, jura qu'il mourrait plutôt que de rendre cette femme ; et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin, et de la dureté du juge, s'en retournait désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenait de la fontaine. Il n'avait plus de femme, celle-là lui plut ; et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'était la femme de celui qu'il avait voulu prendre pour juge, et qui avait été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, et occupèrent son champ. Ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper ; et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long. Deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite, presque tout nu, vit de la laine qui était à vendre. Il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de

blé; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, et payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous! reprit l'acheteur, vous avez besoin de blé? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le blé est extrêmement cher, et que la famine règne presque partout; mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes; vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues. Je croirais offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère. » L'épidémie fut si violente, qu'il n'y eut que deux familles qui échappèrent au malheur de la nation.

Il était resté dans ces deux familles deux hommes bien singuliers. Ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice, ils aimaient la vertu. Autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié. C'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun. Ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître; et dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille. La terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste. Ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages. Le nombre augmenta, l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébraient par leurs danses, et par les ac-

cords d'une musique champêtre. On faisait ensuite des festins où la joie ne régnait pas moins que la frugalité. C'était dans ces assemblées que parlait la nature naïve ; c'était là qu'on apprenait à donner le cœur et à le recevoir ; c'était là que les tendres mères se plaisaient à prévoir de loin pour leurs filles une union douce et fidèle.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux: ce n'étaient pas les richesses et une onéreuse abondance. De pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodites; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étaient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venaient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne demandaient d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient; et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité. Ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas. Ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité était étrangère. Ils se faisaient des présens, où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardait comme une seule famille. Les troupeaux étaient presque toujours confondus. La seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Un d'eux disait un jour: Mon père doit demain labourer son champ; je me lèverai deux heures avant lui, et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disait en lui-même: Il me semble que ma sœur a du goût pour ce jeune Troglodite; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avaient enlevé son troupeau. J'en suis fâché, dit-il, car il y avait une génisse toute blanche que je voulais offrir aux dieux.

On entendait dire à un autre: Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien: Il y a un champ qui touche à celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil. Il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille!

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avaient pillé sa maison, et avaient tout emporté. S'ils n'étaient pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie. Les peuples voisins s'assemblèrent ; et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non. Nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venéz au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste; et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur. L'un voulait mourir pour son père, et un autre pour sa femme et ses enfans; celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodite. La place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; et, cédant à la vertu des Troglodites, ils les laissèrent dès-lors jouir en paix de leur bonheur.

HEUREUX LE PÈRE D'UN SI BON FILS.

Myrtil ayant ramené des champs son troupeau, était allé, un soir, se promener dans la prairie voisine. Le calme profond des campagnes éclairées par la douce lumière de la lune, le souffle d'un vent frais, et les tendres accens du rossignol, le retinrent long-temps plongé dans une rêverie délicieuse. Il revint enfin vers sa cabane; et comme il passait sous un berceau de pampres verts qui en décoraient l'entrée, il trouva son père qui sommeillait paisiblement au clair de la lune. Le vieillard était couché sur le gazon, tenant sa tête blanchissante appuyée sur une de ses mains. Myrtil s'arrêta devant lui, les bras croisés contre sa poitrine. Sa vue restait constamment attachée sur son père. Seulement il regardait de temps en temps le ciel à travers le feuillage, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

O mon père, dit-il ! toi que j'honore le plus après les dieux, comme tu reposes doucement ! Que le sommeil du juste est tranquille ! Tu as sans doute porté tes pas chancelans hors de ta cabane pour célébrer le soir par de saints cantiques, et le sommeil t'aura surpris après ta prière. Tu auras aussi prié pour moi. Ah ! que je suis heureux ! Les dieux t'écoutent d'une oreille favorable ; car, autrement, pourquoi notre cabane serait-

elle ombragee par des arbres courbés sous le poids de leurs fruits? Pourquoi la bénédiction du ciel serait-elle sur nos troupeaux et sur les productions de nos champs? Lorsque, satisfait de mes faibles soins pour le repos de ta vieillesse, tu verses des larmes de joie; lorsque, tournant tes regards vers le ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un air content, de quels doux sentimens je suis pénétré! Encore aujourd'hui, quittant mes bras pour aller te ranimer à la chaleur du soleil : Mon fils, disais-tu, que le ciel, pour te récompenser, te fasse vivre à jamais heureux dans ces campagnes chéries! Mes regards affaiblis n'ont pas encore long-temps à les parcourir. Bientôt je les quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses...... Ah, mon père! Ah, mon meilleur ami! je vais donc bientôt te perdre.... Il se tut un moment, et regarda le bon vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Mais non, reprit-il, ta vieillesse est encore robuste. Les dieux te laisseront encore sur la terre pour faire le bien, pour m'apprendre à le faire, quand tu ne seras plus. Il dit, et craignant pour son père les vents frais du soir et la rosée humide, il lui baise le front pour l'éveiller doucement, et le conduit dans sa cabane pour lui procurer un sommeil plus commode.



LA SAIGNÉE.

PERSONNAGES.

M. DORMEL.
Madame DORMEL.
DORMEL l'aîné, fils, âgé de 20 ans.
SOPHIE, fille de M. DORMEL, âgée de 18 ans.
DORMEL le cadet, âgé de 6 ans.
Le comte de SAINT-BON.
Un laquais du comte, personnage muet.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Dormel.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL le cadet.

Madame Dormel file au grand rouet sur le devant du théâtre. Son fils est à côté d'elle, et carde du coton. La lassitude le force d'interrompre son travail, qu'il reprend ensuite avec vivacité. Sa mère jette sur lui par intervalles des regards de pitié. Sophie tricotte auprès de la couchette où est son plus jeune frère. Elle est placée vis-à-vis de la porte qu'elle regarde aussi de temps en temps d'un air inquiet et rêveur.

(*Il est environ trois heures après midi.*)

SOPHIE, *lève un peu la tapisserie qui couvre la couchette.* (*A part.*) — Être à jeun depuis hier sept heures, et dormir d'un sommeil si tranquille! Qu'il est heureux!

Mme DORMEL. — Dort-il, Sophie?

SOPHIE. — Oui, ma mère.

Mme DORMEL. — Puisse-t-il dormir encore long-temps, le pauvre malheureux! Que je crains son réveil! Où est allé votre père?

SOPHIE. — Il a dit qu'il allait demander quelque à-compte sur les dessus de porte qu'il a entrepris.

Mme DORMEL. — Quoi! il n'est pas de retour, depuis neuf heures qu'il est parti! Que deviendrons-nous si sa course est inutile?

SOPHIE. — Cela n'est pas à craindre. Qui est-ce qui pourrait être insensible à notre infortune?

Mme DORMEL. — Ah! ma pauvre Sophie, que tu connais peu les hommes! Qu'est-ce sur la terre qu'un artisan malheureux, qu'un homme du petit peuple?

SOPHIE. — Mais enfin, c'est son bien qu'il va demander, c'est le prix de son travail.

Mme DORMEL. — Cela est vrai, ma fille; mais ses travaux ne sont pas entièrement finis, et il faut qu'ils le soient pour qu'il puisse en exiger le paiement.

SOPHIE. — L'ouvrage est au moins bien avancé, et celui à qui il a affaire est si riche!

Mme DORMEL. — Si riche! Eh! les plus riches sont les plus impitoyables. L'homme pour lequel il travaille est un homme de rien, que j'ai vu dans la dernière indigence. Il était alors notre égal, et l'ami de votre père. Il a voulu l'associer à son commerce........ mais, dieux! quel commerce! Combien la pauvreté, tout affreuse qu'elle est, lui est préférable! Votre père a refusé; pouvait-il faire autrement? Il est resté pauvre, l'autre a fait fortune; mais son cœur s'est endurci. Votre père a perdu son ami, il en a éte méconnu. C'est par une grace singulière qu'il veut bien, depuis quelque temps, lui donner de l'emploi, acheter au prix le plus modique le fruit de ses sueurs et de ses veilles.

SOPHIE. — Cela est-il possible? Être riche, et sans pitié pour les pauvres, encore après avoir éprouvé toutes les horreurs du besoin! Pour moi, je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de le comprendre.

Mme DORMEL. — Tant mieux, ma fille! Toutes tes pensées sont honnêtes et généreuses. Puisses-tu ne jamais changer! (*Il se fait un instant de silence, après lequel on entend sonner trois heures.*)

LE PETIT DORMEL, *interrompant son ouvrage.* — Maman, voilà trois heures qui sonnent; est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui?

Mme DORMEL, *sévèrement.* — Dormel, qu'est-ce que cela veut dire? Votre père et votre frère sont sortis; est-ce que vous voudriez dîner sans eux?

LE PETIT DORMEL. — Oh! non, maman : mais ils ont peut-être dîné; nous ne savons pas où ils sont allés; enfin.....

Mme DORMEL. — Eh bien! dans cette incertitude, dîneriez-vous tranquillement?

LE PETIT DORMEL. — Oh! non, maman.... Mais c'est qu'il est bien tard, et il se pourrait bien que....

Mme DORMEL. — Taisez-vous. Ils sont à jeun aussi bien que vous. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que j'attends, moi? Votre sœur en fait autant, et votre petit frère .... N'êtes-vous pas plus en état de supporter le besoin que lui? Il ne se plaint pas cependant.

LE PETIT DORMEL. — Oui, maman;... mais c'est que.... j'ai bien faim! (*Il dit*

ces dernières paroles en pleurant de toutes ses forces.)

Mme DORMEL, *en allant à lui les larmes aux yeux.* — Mon enfant! mon cher enfant! tranquillise-toi… allons… quelques efforts. Ton père va rentrer. Il nous apportera de quoi dîner; crois que je souffre autant que toi de ta peine.

LE PETIT DORMEL, *l'embrasse en essuyant ses larmes.* — Oh! non, maman, ne souffrez pas, je vous en prie; car je souffrirais bien davantage, moi : tenez, je ne pleure plus, voilà qui est fini. Est-ce que je ne peux pas me passer de dîner aussi bien que vous? Que je me veux de mal d'avoir pleuré! Mais c'est malgré moi.... Je m'en vais travailler si fort, qu'il faudra bien que j'oublie que j'ai faim. (*Il se remet à son ouvrage, et travaille avec plus d'ardeur.*)

Mme DORMEL, *reprenant son ouvrage.* Mon malheur est-il assez grand! Ah, ciel! comment le supporter?

SOPHIE. — Mon père ne vient point. S'il lui était arrivé quelque malheur!

Mme DORMEL. — Je devine celui qui lui est arrivé. On l'aura refusé, et il ne peut se déterminer à paraître ici les mains vides.... Mais c'est votre frère, c'est Dormel qui me surprend. A quelle heure est-il sorti?

SOPHIE. — Dès la pointe du jour.

Mme DORMEL. — Qui l'aurait cru? Lui en qui j'avais toujours reconnu des sentimens si dignes de son éducation, nous abandonner en de pareilles circonstances, lorsque nous avons le plus besoin de son secours! Je ne m'y serais jamais attendue.

SOPHIE. — Que cela ne vous attriste pas, ma mère; c'est sûrement pour un bon dessein qu'il est sorti. Je connais l'excellence de son cœur; je sais combien il est pénétré de notre triste situation. Il est allé y chercher du remède et seconder les efforts de mon père.

Mme DORMEL. — Que fera-t-il sans appui, sans secours, sans connaissances?

SOPHIE. — Nos besoins le rendront industrieux. Il paraissait au désespoir.

Mme DORMEL. — Que dis-tu? Ah, Sophie! ah, ma chère fille! s'il allait se déshonorer! c'est ce coup-là qui me serait mortel. On supporte tous les maux..... mais l'infamie....

SOPHIE. — Ne craignez rien, je connais mon frère.

Mme DORMEL. — Ton père n'aura pu réussir. Il va revenir accablé de douleur, de fatigue et de faim.

SOPHIE. — Je souffre plus pour lui que pour moi.

Mme DORMEL. — Mes chers enfans, l'état de votre père me perce l'ame. Il faut avoir recours au dernier des moyens, à celui qui déchire un cœur sensible; il faut que Dormel me prête ici son secours.

LE PETIT DORMEL. — Moi, maman? commandez, je suis prêt à tout faire.

Mme DORMEL. — C'est bien, mon fils, embrassez-moi..... Dormel, mon cher fils.... dure nécessité! à quoi me réduis-tu?.... Il faut que tu ailles implorer l'assistance des hommes; que tu leur arraches, par tes instances et par tes larmes, quelque légère portion de leur superflu. Tu trouveras des méchans qui ne croient pas qu'il soit possible d'être pauvre et estimable, qui repoussent impitoyablement les malheureux; mais peut-être aussi rencontreras-tu quelque homme vraiment digne de ce nom, qui voudra bien jeter sur nous un regard de commisération, et nous retirer, au moins pour un temps, de l'état affreux où nous sommes.

LE PETIT DORMEL, *après l'avoir écoutée avec la plus grande attention.* — Maman, n'est-ce pas ce qu'on appelle demander l'aumône?

Mme DORMEL. — Ah, ciel! (*Haut.*) Oui, mon fils.

LE PETIT DORMEL. — Cela me fera bien de la peine de demander l'aumône. Faudra-t-il demander à tout le monde?

Mme DORMEL. — Oui, mon fils, à tout le monde, à tous ceux que tu verras en état de t'assister.

LE PETIT DORMEL. — C'est qu'il y en a qui sont si durs et si rebutans, qui traitent si mal les pauvres! Je voudrais bien ne leur point demander à ceux-là.

Mme DORMEL. — Que veux-tu, mon fils? il n'est pas possible de les distinguer. Demande avec instance, les cœurs ne s'émeuvent guère à la première secousse, sans te rendre cependant importun. Sois humble sans avoir l'air bas et rampant.

LE PETIT DORMEL, *tristement*. — Allons donc, embrassez-moi, maman.

Mme DORMEL, *l'embrassant*. — Va, mon fils; si la vie de ton père et celle de tes frères et sœurs n'y étaient pas attachées, je n'exigerais pas un pareil sacrifice. (*Le petit Dormel sort en pleurant.*)

SCENE II.

MADAME DORMEL, SOPHIE.

SOPHIE, *le regardant sortir, les larmes aux yeux*. — Le pauvre enfant! Non, il n'est personne que sa figure ne touche, que ses larmes n'attendrissent. Cette humiliation lui coûte beaucoup.

SCÈNE III.

Mad. DORMEL et SOPHIE restent long-temps en silence. M. DORMEL.

M. DORMEL *entre d'un air sombre, il est pâle et défait. Ses habits annoncent la plus grande misère.* — Ah, ma femme! Ah, ma fille! il nous faut mourir. (*Il s'assied et regarde de tous côtés d'un air égaré.*) Où est donc mon cadet? Dormel est-il de retour?

MAD. DORMEL. — Mon cher mari, j'en avais un secret pressentiment. Tu n'as rien obtenu?

M. DORMEL, *avec fureur*. — Tout accès à la pitié est fermé dans le cœur des hommes.... Un misérable que j'ai bien voulu honorer de mon amitié dans des temps plus heureux.... J'étais à mon aise alors, il était pauvre et homme de bien.... En changeant de mœurs, il a fait fortune.... Que la terre l'engloutisse! Le scélérat! il me vole lâchement le fruit de mes travaux, il nous porte à tous le coup de la mort.

Mme DORMEL. — Comment! il ne veut pas vous payer?

M. DORMEL. — Le monstre! il invoque à son secours la lettre de la loi pour m'assassiner..... Achevez votre ouvrage, je vous paierai; jusque-là je ne dois rien: voilà son unique réponse. En vain lui ai-je représenté l'excès de ma misère, qu'il ne m'était pas possible de travailler sans me nourrir, que je me contenterais de la moitié du prix de l'ouvrage; que je regarderais ce secours, s'il le jugeait à propos, comme un don; il a été sourd à toutes mes prières. Je ne dois rien, m'a-t-il reparti durement, et je n'ai point d'aumône à vous faire... J'insistais. Qu'on me débarrasse de cet importun, a-t-il dit à ses gens; et sur-le-champ on me porte dans la rue à demi-mort d'épuisement et d'indignation.

Mme DORMEL. — Remettez-vous, mon cher ami; n'aigrissez point nos maux en vous appesantissant sur les vôtres. J'ai envoyé votre cadet par la ville; peut-être sera-t-il assez heureux pour nous trouver quelque secours.

M. DORMEL. — N'espère rien, ma chère. Ah! des hommes! des hommes! Non, il n'en est plus, il n'est que des bêtes féroces. Ton état a-t-il pu me permettre d'oublier ce moyen? Il est vrai que je l'ai rejeté long-temps. La honte, te l'avouerai-je, l'amour-propre, l'orgueil....., ces différentes passions ont long-temps combattu dans mon cœur; ma tendresse pour

toi, pour ces chers enfans, l'a enfin emporté. Je me suis adressé au premier passant. Je l'aborde les larmes aux yeux, la physionomie renversée : j'ai une femme et quatre enfans qui sont dans le besoin le plus pressant, lui ai-je dit d'une voix basse et d'un ton mal articulé. Travaillez, me répond brusquement cet homme, vous le pouvez encore; il n'est point de métier qui ne soit plus honnête que celui que vous faites. En même temps il tire de sa poche une bourse des mieux fournies, y cherche la plus petite des monnaies et me la met dans la main. J'étais immobile de dépit. Je voulais parler, mais ma langue était glacée, et il était déjà bien loin, lorsque j'en ai recouvré l'usage.

SOPHIE. — Un homme riche insulter la misère, et ne la pas secourir! A qui donc s'adresser?

M. DORMEL. — A personne, ma fille. Quand on est aussi malheureux que nous le sommes, il faut savoir mourir... Mais Dormel m'étonne; il n'a pas accoutumé de s'absenter si long-temps, ni de sortir si matin.

Mme DORMEL. — C'est ce que je disais à l'instant. Je ne puis croire qu'il ait eu dessein de nous abandonner.

M. DORMEL. — Je ne le crois pas non plus. Mais devait-il sortir dans une circonstance aussi fâcheuse, lorsque son secours nous est si nécessaire? Ne sait-il pas que la plus légère interruption de son travail nous fait un tort irréparable? Non, il ne s'excusera jamais.

SOPHIE. — J'entends quelqu'un; c'est sûrement lui. (*Elle va à la porte.*)

M. DORMEL. — Qu'il ne paraisse pas devant mes yeux!



SCÈNE IV.

M. DORMEL, MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL l'aîné.

Il a l'air faible et abattu, ses bras sont entourés de linges, il porte deux pains et une bouteille de vin.

DORMEL l'aîné, *jetant les pains sur la table, et mettant la bouteille à terre.* — Tenez, mangez; ils me coûtent bien cher! Je n'en puis plus. (*Il se laisse aller sur un vieux coffre.*)

M. DORMEL. — Qu'est-ce à dire? Serait-ce le fruit d'un crime? Ah, malheureux!

DORMEL l'aîné. — Mangez, vous dis-je; je suis digne de vous!

M. DORMEL. — Mais encore, que signifie l'état où vous voilà?

Mme DORMEL. — Des bandages, des linges, du sang! Vous seriez-vous battu?

SOPHIE. — Ah, ma mère! il s'est fait saigner. Tenez, voilà une ligature défaite. Le sang coule de son bras.

DORMEL fils. — Mon père!... ma mère! ma sœur! c'était pour vous donner du pain.

M. et Mme DORMEL, *ensemble*. — Ah, mon fils!

SOPHIE. — Ah, mon frère! (*Ils s'approchent de Dormel et l'embrassent étroitement. Sophie resserre la ligature.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

M. et MADAME DORMEL, SOPHIE, DORMEL l'aîné, le comte DE SAINT-BON, DORMEL le cadet, un domestique du comte portant quelques provisions.

LE COMTE DE SAINT-BON. — Où sont-ils, ces pauvres malheureux? Comment ont-ils pu se cacher si long-temps à mes yeux?

DORMEL le cadet. — Les voilà, monsieur... c'est mon père... c'est ma mère... Ils meurent de faim.

Mme DORMEL, *au comte*. — Hélas! monsieur, que votre générosité est touchante! Nous en sentons tout le prix : mais comment en pourrions-nous jouir, tandis que ce cher enfant, le mortel le plus respectable... est près d'expirer?... Ah! si vous saviez.

LE PETIT DORMEL. — Mon cher frère, comme vous voilà! (*Il court à son frère.*)

LE COMTE, *à Dormel l'aîné*. — Comment! vous aurait-on maltraité?

DORMEL *fils, d'une voix faible et interrompue*. — Non, monsieur : je n'ai pu supporter l'état où se trouve réduite ma malheureuse famille. Je suis sorti ce matin, le désespoir dans l'ame, déterminé à leur trouver du secours, ou à mourir. Je rencontre un de mes amis, aussi pauvre, aussi malheureux que moi. Mon air désespéré l'effraie. — Où vas-tu, me dit-il, que t'est-il arrivé? — Ah, mon cher! ils n'ont pas mangé depuis hier au soir... mon père... ma mère! Je ne sais où je vais.... où je suis... ils vont mourir... — Tiens, mon ami, me dit cet homme vertueux, en me donnant une pièce de deux sols; voilà tout ce que je possède. Si tu voulais gagner de l'argent, je sais un moyen. — Ah! dis-je, je ferai tout; il est honnête sans doute? — Eh bien! me dit ce généreux ami, il y a un particulier qui demeure auprès de l'école de chirurgie; il apprend à saigner, et il donne de l'argent à ceux qui... J'entends, ai-je interrompu. Je le quitte à l'instant, je vole chez ce particulier. Il me saigne et me donne de l'argent. Je vais chez un autre, on m'en fait autant. Je viens avec ces pains, et je me meurs. Heureux si ma mort retarde de quelques instans celle des infortunés à qui je dois le jour!

LE COMTE. — Ah! mon ami, vous êtes un prodige de vertu! Mais vous avez un frère qui se montre votre digne émule... Ce petit malheureux (*en montrant le petit Dormel*) est tombé en défaillance à ma porte; je l'ai fait transporter chez moi. Quelques gouttes de liqueur lui ont fait reprendre ses sens. Il meurt d'inanition, dit un médecin qui était alors à la maison, et sur-le-champ je lui fais présenter quelque nourriture. Il la refuse constamment. — C'est mon père.... c'est ma mère qu'il faut secourir. Pourrais-je manger tandis qu'ils meurent de faim!

M. DORMEL, *attendri*. — Ah! mes enfans, vous méritiez un meilleur sort!

LE COMTE. — Que leur sort ne vous inquiète plus, j'en fais actuellement mon affaire. Je bénirai chaque jour l'heureux instant où j'ai pu secourir des malheureux aussi peu faits pour l'être. Votre fils n'est heureusement qu'affaibli. A son âge, fort

comme il le paraît, il se tirera aisément d'affaire. (*Il jette une bourse sur la table.*) Voilà pour aider à sa guérison et à votre subsistance pendant quelques jours. Dans peu vous aurez de mes nouvelles. Je vais de ce pas... (*retenant M. Dormel et sa famille qui veulent se jeter à ses pieds.*) Point de remercîmens, mes chers enfans; ce que je fais m'est bien doux. J'en ai déjà reçu la récompense au fond de mon cœur. (*A M. et madame Dormel.*) Je ne puis me lasser d'admirer l'effet de l'éducation et des bons exemples que vous avez donnés à vos enfans. Ils me donnent une haute idée de vos sentimens; car, dit le proverbe, *bon sang ne peut jamais mentir*.

LA MAUVAISE MÈRE ET LE BON FILS.

Dans l'une de nos provinces maritimes, il y avait un intendant qui s'était rendu recommandable par son désintéressement et par son intégrité. Cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre, et presque insolvable. Il avait laissé une fille que personne n'épousait, parce qu'elle avait beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien, disait le bonhomme Corée! (c'était le nom du négociant). Il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, et mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bonhomme pour la mémoire du père s'étendait jusque sur sa fille. Il la consultait comme son oracle, et si quelquefois il lui arrivait d'avoir un avis différent du sien, elle n'avait qu'à proférer ces paroles imposantes : Feu M. de Carandon, mon père.... Corée n'attendait pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avait tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfans. Son héritage, suivant ses dernières dispositions, fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui semblerait. De ces deux enfans, l'aîné faisait ses délices; non qu'il fût plus beau, ou plus heureusement né que le cadet, mais il était plus hardi et plus impérieux, par conséquent d'un caractère plus ressemblant au sien. Elle avait enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut était l'enfant de rebut; sa mère ne daignait presque pas le voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu'en tremblant. Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une ame du peuple. Pour l'aîné, qu'on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il était possible, c'était la gentillesse même : son indocilite s'appelait hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissait de voir qu'il ne cédait jamais quand il avait raison : or, il faut savoir qu'il n'avait jamais tort. On ne cessait de dire qu'il sentait son bien, et qu'il avait l'honneur de ressembler à madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Étang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée); cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce. Les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueillit le fruit: de manière qu'au bout de quelques an-

nées, Jacquaut savait tout ce qu'on avait enseigné à M. de l'Étang, qui, en revanche, ne savait rien.

Toutes les personnes qui voulaient faire leur cour à madame, s'apercevant de son faible, lui faisaient croire que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisans, ou plus maladroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disaient pas précisément que M. de l'Étang fût un sot, mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée; elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avait dix ans, de l'Étang en avait près de quinze, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. L'aîné s'occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençait à s'inquiéter. Jacquaut s'en aperçut; et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte. L'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avait accoutumé à ne paraître que lorsqu'il était appelé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte; il entre sans bruit et à pas tremblans; il s'approche du lit de sa mère. — Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle? — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils rendirent bientôt à celui-ci tout son ascendant; et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison. Son prétexte fut que de l'Étang, naturellement vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude; et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui était le plus humble, ou le plus caressant avec eux, pouvait fort bien décourager celui dont le caractère plus haut et moins flexible exigeait plus de ménagemens. Elle voulut donc que de l'Étang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A seize ans, de l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc., comme il les avait pris; il commença ses exercices, qu'il fit à peu près comme ses études; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquant avait fini ses humanités, et sa mère était ennuyée des éloges qu'on lui donnait. Vous voilà grand, lui dit-elle un jour, il faut prendre un parti. Vous croyez peut-être que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde; je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'était pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes; vous faire tonsurer, ou casser la tête; accepter, en un mot, un petit collet, ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit qu'il y avait des partis moins violens à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune

Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mère se croyant trop heureuse d'en être débarrassé, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant, lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étaient les premières caresses qu'il avait reçues de ses parens. Son cœur sensible en fut pénétré. Cependant il n'osa leur demander de leur écrire; mais il avait un camarade de collége dont il était tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe. On lui obtint des dispenses d'études, et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne fallait plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière, mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d'y consentir, en se reservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours à sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Étang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Bientôt il n'y eut pas d'excès dans lesquels il ne se plongeât. Sa fortune diminuait tous les jours par ses dépenses énormes. Cependant comme il croyait humiliant pour lui de déchoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste : en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il était ruiné.

Il en était aux expédiens, lorsque madame sa mère, qui n'avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il était au desespoir; mais que, loin de lui pouvoir envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déjà l'alarme s'était répandue parmi les créanciers, et c'était à qui se saisirait le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disait cette mère désolée; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé!

Cependant, qu'était devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un Français de bonnes mœurs et de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Iles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante. Le commerce, qui était en vigueur, commençait déjà à l'enrichir, lorsque son camarade de collége, qui, jusque-là, ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mère! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir! Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disait-il à lui-même, lorsqu'il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de vendre tout ce qu'il possédait, et le sacrifice ne coûta rien à son cœur. Il s'embarqua, et avec lui toute sa fortune. Le trajet fut heureux. Au bout de six semaines, il arriva sur les côtes de France, et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, et dans un état plus affreux pour elle que la mort même. Elle était dénuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique, qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation l'avait portée à défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitable qui la visitaient quelquefois.

Corée demande à la voir, on le refuse. Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir madame. — Hélas! et quel est cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si émues, qu'elle faillit à expirer. Ah! mon fils, dit-elle, d'une voix éteinte, et en levant sur lui sa mourante paupière! ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère! Votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit, entouré de lambeaux, et dont l'image soulèverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre! O ma mère! s'écria-t-il, en se précipitant sur ce lit de douleurs...... Ses sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondait le sein de sa mère expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir.... Il l'interrompit. Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme; vivez. La fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature. C'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez, j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant! si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice; c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle se couvrit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah! madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère! Je viens à travers les mers la chercher et la secourir. Dans ce moment le prêtre et le médecin arrivèrent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le ciel m'a laissées; sans leur charité, je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurais plus de mère. Achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la moi. Le médecin vit prudemment que cette situation était trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal, sa consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement; mais, par bonheur, sans laisser d'enfans. On déroba la connaissance de cette mort à une mère sensible, et trop faible pour soutenir, sans expirer, un

nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur se rouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l'avait méritée par tout ce que la nature a de plus sensible et la vertu de plus touchant. Il avait laissé en Amérique une jeune veuve nommée Lucelle, dont il était tendrement aimé, et à laquelle il se disposait à s'unir. Il confia à madame Corée les désirs de son ame. C'était de pouvoir réunir dans ses bras son épouse et sa mère. Celle-ci saisit avec joie le projet de passer avec lui en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs, était pour elle un séjour odieux; et l'instant où elle s'embarqua lui rendit une nouvelle vie. Le ciel qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçu la mère de son amant comme elle aurait reçu sa mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins qui sont le partage de la vertu.



LE COURAGE DE L'AMITIÉ.

Deux matelots, l'un espagnol et l'autre français, étaient dans les fers à Alger. Le premier s'appelait Antonio; Roger était le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux; Antonio et Roger en éprouvèrent toutes les douceurs. Ils se communiquaient leurs peines et leurs regrets. Ils parlaient ensemble de leur famille, de leur patrie, de la joie qu'ils ressentiraient, si jamais ils étaient libres. Ils pleuraient enfin dans le sein l'un de l'autre, et cet adoucissement leur suffisait pour porter leurs chaînes avec plus de courage, et pour soutenir les fatigues auxquelles ils étaient condamnés.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne. L'Espagnol un jour s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, et jette un long regard sur la mer. Mon ami, dit-il à Roger, avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau. Que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme et mes enfans qui me tendent les bras du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort. Antonio était absorbé

dans cette image accablante. Chaque fois qu'il revenait à la montagne, sa vue mélancolique s'attachait sur cet espace immense qui le séparait de son pays, il formait les mêmes regrets.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade. — J'aperçois un vaisseau, mon ami; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi? Il n'abordera point ici, parce qu'on évite les parages barbaresques; mais demain, si tu veux, Roger, nos maux finiront, nous serons libres. — Nous serons libres? — Oui, demain, ce navire passera à deux lieues environ du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude? Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher. Cette amitié, qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie. Je ne te demande qu'une seule grace, mon ami, va trouver mon père.... Si le chagrin de ma perte et la vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui.... — Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger! Eh, que prétends-tu faire? Me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissais dans les fers? — Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. — Je sais t'aimer, repart l'Espagnol en fondant en larmes et en serrant, avec chaleur, Roger contre sa poitrine, mes jours sont les tiens. Nous nous sauverons tous deux. Va, l'amitié me prêtera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser. Je ne saurais m'exposer à faire périr mon ami. L'idée seule m'inspire de l'horreur. Cette ceinture m'échapperait, ou je t'entraînerais avec moi. Je serais la cause de ta perte. — Eh bien! Roger, nous mourrons ensemble! Mais pourquoi former ces craintes? Je te l'ai dit, l'amitié soutiendra mon courage. Je t'aime trop pour qu'elle ne produise pas des miracles. Cesse de combattre mon dessein. Je l'ai résolu. Je m'aperçois que les monstres qui nous gardent nous épient. Il y a de nos compagnons même qui seraient assez lâches pour nous trahir. Adieu. J'entends la cloche qui nous rappelle. Il faut nous séparer. Adieu, mon cher Roger, à demain.

Ils sont renfermés dans leur bagne. Antonio était rempli de son projet. Il se voyait déjà franchissant la Méditerranée, libre et dans le sein de ses compatriotes. Il était dans les bras de sa femme et de ses enfans. Roger se présentait un tableau bien différent. Son ami, victime de sa générosité, emporté avec lui au fond de la mer, périssant enfin, quand peut être, en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver, et être rendu à une famille qui, selon les apparences, gémissait et souffrait de son esclavage. Non, se disait dans son cœur l'infortuné Français : je ne céderai point aux sollicitations d'Antonio; je ne lui causerai pas la mort pour prix de cette amitié si généreuse qu'il m'a vouée. Il sera libre. Mon malheureux père apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours. Hélas! je devais être l'appui de sa vieillesse, le consoler! Je lui étais nécessaire. Peut-être en ce moment expire-t-il dans l'indigence, en désirant de voir et d'embrasser son fils.... Allons, qu'Antonio soit heureux, je mourrai avec moins de douleur!

On ne vint point le lendemain, à l'heure ordinaire, tirer les esclaves de la prison. L'Espagnol était dévoré d'impatience, et Roger ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de ce contre-temps. Enfin, on les rend à leurs travaux. Ils ne pouvaient se parler. Leur maître, ce jour-là, les avait accompagnés Antonio se contentait

de regarder Roger, et de soupirer. Quelquefois il lui montrait des yeux la mer, et ne pouvait, à cet aspect, contenir des mouvemens qui étaient toujours prêts à lui échapper. Le soir arrive. Ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon, viens. — Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie. Adieu.... adieu.... Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. Sauve-toi, je t'en conjure. Ne perds pas de temps, et souviens-toi toujours de notre tendre amitié. Je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis, à l'égard de mon père. Il doit être bien vieux, bien à plaindre, va le consoler. S'il avait besoin de quelque secours..... mon ami....

A ces mots, Roger tomba dans les bras d'Antonio, en versant un torrent de pleurs. Son ame était déchirée. — Tu pleures, Roger! Ce n'est pas des larmes qu'il faut, c'est du courage; ne résiste plus. Si tu diffères encore d'une minute, nous sommes perdus. Peut-être ne retrouverons-nous jamais l'occasion. Choisis : ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le Français se jette aux genoux de l'Espagnol, veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher, et s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger qui semble se refuser aux efforts de son ami, et craindre de l'entraîner dans sa chute.

Les personnes qui étaient dans le vaisseau restaient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvaient distinguer. Elles croyaient qu'un monstre marin s'approchait du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité. On aperçoit une chaloupe s'empresser de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avait pris pour quelque poisson monstrueux. C'étaient les soldats préposés à la garde des esclaves, qui brûlaient de reprendre Antonio et Roger. Celui-ci les voit venir, et en même temps il jette les yeux sur son ami, qui commençait à s'affaiblir. Il fait un effort, et se détache d'Antonio, en lui disant : On nous poursuit, sauve-toi, et laisse-moi périr; je retarde ta course. A peine a-t-il dit ces mots, qu'il tombait déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol. Il s'élance vers le Français, le reprend au moment qu'il périssait, et tous deux disparaissent.

La chaloupe incertaine de quel côté poursuivre sa route, s'était arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire allait reconnaître ce qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir. Les flots recommencent à s'agiter. On distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenait l'autre embrassé, s'efforçait de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est près de laisser échapper Roger. Il entend qu'on lui crie de cette barque; il serre son ami, fait de nouveaux efforts, et saisit, d'une main défaillante, un des bords de la barque. Il est prêt à retomber, on les retient tous deux. Les forces d'Antonio étaient épuisées. Il n'a que le temps de s'écrier : Qu'on porte du secours à mon ami, je me meurs; et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui était évanoui, rouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus aucun signe de vie. Il s'élance sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris : Mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui suis ton assassin! Mon cher Antonio, tu ne m'entends plus! c'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la vie?

Ah ! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheureuse, je ne puis plus la supporter, j'ai perdu mon ami.

Roger veut se poignarder. On lui arrache une épée dont il s'était saisi. Il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure, aux gens de la barque.

Il retombait toujours sur le corps d'Antonio. Qu'on ne m'empêche point de mourir ! Oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutait-il, en couvrant le corps pâle de ses baisers et de ses larmes… Ayez pitié de moi ; au nom de Dieu, laissez-moi mourir !

Le ciel, qui sans doute est touché des larmes des hommes, lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie ; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux Espagnol. Enfin, il lève un œil mourant ; ses premiers regards cherchent à se fixer sur le Français. A peine l'a-t-il aperçu, qu'il s'écrie : J'ai pu sauver mon cher Roger !

La barque revient au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur tous les cœurs ! Ils excitent un intérêt puissant. Tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger, arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa expirer d'un excès de joie ; et il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol, à qui l'on avait offert un poste très-avantageux, pour un homme de son état, aima mieux aller rejoindre sa femme et ses enfans ; mais l'absence ne diminua rien de son amitié. Il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de naïveté et de sentiment. On pourra les rendre un jour publiques pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

LE FILS INGRAT.

Lettre d'un père sur l'ingratitude de son fils.

Je suis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne, où l'on a livré ma vieillesse à la discrétion d'un domestique sans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui m'oublierait toujours, si je n'étais importun, et dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelque attention à mes besoins ; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrais lui faire, et que je lui fais si peu, qu'il abuse de l'oubli cruel où m'a laissé son maître. Hélas ! ce qui m'afflige le plus, et qui fait toute l'amertume de mes peines, c'est que le maître dont je parle, vous le dirai-je, monsieur ? c'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche ; mais quelque bon cœur que vous ayez, vous n'en sauriez comprendre toute la misère, il faut être à ma place, il faut être père pour en sentir toute l'étendue.

C'est sans doute un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde, ou de se voir à la merci de l'humanité des étrangers, des gens qui ne sont ni vos amis, ni vos parens ; de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse véritablement à vous, et qui vous soulage et vous aide à supporter ce reste de vie languissante, où vous ne pouvez plus

ien pour vous, et où vous êtes à charge
ı vous-même. Dans de pareilles extré-
nités, un homme est fort à plaindre;
nfin, il souffre beaucoup, et puis il meurt.
h bien! monsieur, soyez-en persuadé,
'infortune de cet homme-là n'est rien
uprès de la mienne, s'il n'a point d'en-
ans, si Dieu ne l'a pas fait le père d'un
ls qui l'abandonne. Non, ce n'est rien
ue d'être délaissé des autres hommes,
e n'avoir à se plaindre que de leur peu
e compassion: il n'est pas étonnant qu'ils
oient durs, impitoyables; vous ne leur
tes rien. Ce sont des indifférens, des
connus que vous pressez d'être généreux;
s ne veulent pas l'être pour vous, ils le
ont peut-être pour d'autres; et si vous
e souffriez pas, vous n'en exigeriez rien.
Mais, monsieur, vous imaginez-vous
ien ce que c'est qu'un fils? Savez-vous
mment on le regarde, ce qu'on en attend,
qu'il vous est? est-il pour vous un
mme comme un autre? Ah! c'est ici où
s expressions me manquent; c'est ici
mon cœur est saisi, où je souffre ce
i n'est point douleur, ce qui n'est point
sespoir, mais quelque chose de plus
uel que tout cela. Oui, l'on vit encore;
reste encore du courage et des forces,
iand on sent de la douleur et du dés-
poir: et moi, monsieur, je ne vis plus,
ne tiens plus à la vie que par un sen-
nent de tristesse qui me pénètre, qui
nfond et qui glace mon ame, qui ne me
sse ni crainte, ni espérance, qui m'a-
antit. Les hommes d'aujourd'hui me
jettent et m'abandonnent; et ce n'est
core là qu'être rejeté et abandonné des
mmes: mais mon fils me rejette et
abandonne comme eux, et c'est être
eté et abandonné de la nature entière.
itait mon unique appui, ma ressource;
is une ressource qu'il me semble que
n ne pouvait m'ôter, qui était à moi,
i ne dépendait ni de la faveur, ni de
umanité des hommes. Que mon fils
fût généreux ou non, la nature, les pré-
jugés mêmes, l'éducation qu'on donne à ses enfans, la tendresse qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de respecter leur père, tout me garantissait l'amour de mon fils pour moi; tout m'assurait que cet amour était mon bien; tout dans son cœur devait m'excepter des autres hommes; eût-il été sans honneur pour eux, tout me liait à lui; fût-il né l'homme du monde le plus haïssable, aurais-je pu le haïr, en aurais-je moins senti que j'étais son père? Nos enfans, pour nous éprouver sensibles, ont-ils besoin de le mériter, d'être bons et aimables? Hélas! que font sur nous leurs vices, qu'affliger notre amour sans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'est mon amour qui s'élève, vous n'avez pu me l'ôter; c'est lui qui se plaint de vous. Il ne m'est dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne souffre que parce que c'est vous qui me maltraitez, votre cœur ne me connaît plus, et ma tendresse subsiste encore: Je n'ai pu cesser d'être votre père: comment avez-vous fait pour cesser d'être mon fils? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'y est donc désuni d'avec moi; je n'y vois plus qu'un désert; j'y suis seul, ignoré de tout l'univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon secours, et qui m'ignore, comme tout le reste des hommes.

Cependant, monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils? De six enfans que j'avais, il me resta seul. Je n'étais pas riche, mais je l'aimais tendrement; et dans l'éducation que je lui donnai, mon économie et l'industrie de mon amour, me tinrent lieu de richesses : il répondit à mes soins. Je l'envoyai à Paris y suivre le barreau; je m'ôtais presque le nécessaire pour l'y soutenir. Il y fit effectivement des pro-

grès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connaissaient; et comme il était assez bien fait, qu'on le voyait laborieux, une dame riche, dont il faisait les affaires, en eut si bonne opinion qu'elle lui offrit sa fille, pourvu qu'en se mariant il eût du moins un bien médiocre. Ce bien médiocre était entre mes mains; il consistait en deux petites terres qui venaient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, et dont le revenu avait servi à l'avancer et à me faire vivre.

Il m'écrivit la proposition de la dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on lui offrait, il me dit que sa fortune était entre mes mains. Hélas! elle ne pouvait être plus sûre. Je partis pour Paris, et je convins tout d'un coup de lui donner la moitié de ce que j'avais, et de lui assurer l'autre.

Son mariage se fit quelque temps après: il quitta le barreau pour des emplois qui paraissaient meilleurs. Sa femme mourut en mettant un enfant au monde; je perdis beaucoup; elle m'aimait, et sa mémoire me sera toujours chère.

Quatre ou cinq mois après sa mort, mon fils, pour certains desseins, eut besoin d'une somme considérable d'argent; il en emprunta, mais il lui en manquait encore. J'étais alors content de lui: je suis né simple et plein de franchise: je le croyais plus amoureux de mon repos que moi-même; et en vendant ce qui me restait pour achever sa somme, je voyais seulement que c'était un bien qui changerait de nature, sans changer de maître.

Je le vendis donc, suivant son envie, et cela sans prendre aucune précaution pour moi; la chose se fit entre nous deux seulement; l'argent en fut employé suivant ses vues; elles réussirent au-delà même de ses espérances. Le voilà puissant, après quoi il voulut jouir sans travailler davantage: sa maison prit une autre face; il se jeta dans les plus grands airs; des amis plus considérables succédèrent à ceux qu'il avait eus d'abord; il se défit insensiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois; et commença enfin à rougir de moi.

Je m'en aperçus; mais d'abord je crus me tromper. En ce temps-là je tombai malade; et je vis qu'il me négligeait dans le cours de ma maladie. Ses domestiques, à son exemple, me négligèrent aussi; cela me chagrina sérieusement. Je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'était pas entré depuis quatre jours: il y vint; je me plaignis à lui du peu de soin qu'on avait de moi. — C'est que vous êtes un peu difficile, mon père, me répondit-il. — Voilà la première fois que vous me le dites, lui repartis-je, et votre réponse m'étonne. — Ce n'était pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites à tout le monde, me dit-il là-dessus; on a soin de vous tout autant qu'on le peut; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela? Tâchez de vous remettre: quand votre santé sera meilleure, je vous conseille d'aller demeurer à la campagne; vous y serez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaisie; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas; et nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il sortit après ce discours, pendant qu'un valet qui l'avait entendu, tournait la tête pour rire et se moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avait frappé: l'action de ce valet me perça le cœur. Je vis ce que j'allais devenir; je compris que je n'étais plus qu'un étranger dans la maison de mon fils, et qu'enfin lui et moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit: je me levai ensuite; mes forces revinrent un peu; je m'habillai du mieux que je pus. On allait dîner, j'en-

tendis sonner et j'appelai quelqu'un pour m'aider à descendre : on me répondit; mais personne ne vint. J'essayai donc de descendre, en me soutenant avec ma canne, et j'étais déjà à la moitié de l'escalier, quand mon fils parut à la porte de son appartement.

Que faites-vous là, me dit-il d'un ton rude? Quelle fantaisie vous prend? J'ai du monde; êtes-vous en état de paraître? Avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous? Ramenez mon père, ajouta-t-il, en s'adressant à un valet de chambre, et puis il rentra; pour moi, je restai immobile, et les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit semblant de m'aider à remonter, en me disant que j'étais encore vert pour mon âge. Je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique, qui faisait sa charge en m'insultant. La douleur me rendait muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sait plus où il est; je me trouvai mal, et je demandai du vin : on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après, avec un potage froid, dont je ne goûtai pas non plus qu'au reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer. Mes soupirs à tout moment se confondaient avec mes pleurs : Où irai-je? disais-je : je n'ai plus rien qui soit à moi; je me suis dépouillé de tout.

Cependant je résolus, en me couchant, de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvais plus y respirer. Je me proposai d'aller trouver un de mes amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir, de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce dessein, je me levai le lendemain plus tôt qu'à mon ordinaire, et je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils; car il entra dans ma chambre au moment où j'allais sortir. Où allez-vous, mon père me dit-il? — Chercher quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grace. Vous savez que je n'en ai plus; ma tendresse pour vous m'a tout ôté. — Quel raisonnement! me répondit-il : que les gens de votre âge ont de caprices! Vous voilà donc bien scandalisé de ce que je vous ai dit hier au matin? — Mon fils repartis-je, je suis assez consterné; laissez-moi aller sans me répondre : vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que vous prononcez sont autant de coups de poignard pour moi : vous n'en connaissez pas la force, elles me tuent. — Finissons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité : vous avez tort, mon père; il est mille choses que vous auriez pu vous dire à vous-même : vous êtes dans un âge avancé, vous avez presque toujours vécu dans une petite ville de province, et vos idées, vos manières de faire, vos usages sont différens de ce qui se passe dans le monde; vous auriez dû vous dégoûter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici : mais vous ne sentez point cela, et je le sens, moi. Le bel agrément pour votre fils, que de vous voir converser avec des gens d'un certain rang, polis et délicats, que vous faites rire, et à qui votre simplicité donne la comédie! Voilà pourtant ce que c'est : pensez-vous que cela me soit fort avantageux? Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai? Eh bien! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le savent pas? C'est cependant ce qui saute aux yeux, dès qu'on vous voit; et, malgré cela, vous avez toujours la manie de vouloir vous montrer : ainsi ne nous querellons point, mon père; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes : je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma campagne; vous y serez le maître et dans votre centre : de temps en temps

j'irai vous voir, et rien ne vous manquera. Adieu! je vous quitte; vous allez partir, et moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi : il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur, que celui de père, que sa bouche prononçait, et que son cœur ne sentait pas; il se retira sans être touché, ni de l'abattement où il me laissait, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux. Ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, et je fus mis presque sans sentiment dans une chaise qui me conduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu, comme il me l'avait promis; enfin, où je vis dans une privation entière de toute consolation, et souvent même de toutes les choses nécessaires à la vie.



COURAGE ET BIENFAISANCE D'UN PAYSAN.

La grandeur d'ame ne suppose pas nécessairement une haute naissance. Les sentimens généreux se trouvent souvent dans les classes les plus basses des citoyens. Un paysan de la Fionie vient d'en fournir un exemple qui mérite d'être connu. Le feu avait pris au village qu'il habite. Il courut porter des secours aux lieux où ils étaient nécessaires. Tous ses soins furent vains. L'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir qu'il avait gagné sa maison. Il demanda si celle de son voisin était endommagée. On lui dit qu'elle brûlait, mais qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait conserver ses meubles. J'ai des choses plus précieuses à sauver, répliqua-t-il sur-le-champ. Mon malheureux voisin est malade et hors d'état de s'aider lui-même. Sa perte est inévitable s'il n'est pas secouru, et je suis sûr qu'il compte sur moi. Aussitôt il vole à la maison de cet infortuné; et, sans songer à la sienne qui faisait toute sa fortune, il se précipite à travers les flammes qui gagnaient déjà le lit du malade. Il voit une poutre embrasée, prête à s'écrouler sur lui, il tente d'aller jusque-là. Il espère que sa promptitude lui fera éviter ce danger, qui sans doute eût arrêté tout autre. Il s'élance

auprès de son voisin, le charge sur ses épaules, et le conpuit heureusement en lieu de sûreté.

La chambre économique de Copenhague, touchée de cet acte d'humanité peu commun, a envoyé à ce paysan un gobelet d'argent rempli d'écus danois. La pomme du couvercle est surmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendent deux petits médaillons, sur lesquels cette action est gravée en peu de mots. Plusieurs particuliers de cette capitale lui ont fait aussi des présens pour l'indemniser de la perte de sa maison et de ses effets. Leur bienfaisance mérite des éloges. Récompenser la vertu, c'est encourager les hommes à la pratiquer.

LE VIEUX SAUVAGE.

On trouve partout de bonnes gens, même parmi les sauvages.

Un jour que je revenais de la promenade avec les gens de ma maison, nous entendîmes à l'entrée d'un bois une voix plaintive. Nous allâmes du côté de la voix, et nous trouvâmes couché sous un arbre un Sauvage déjà sur le retour, qui était épuisé de fatigue et de besoin. Ce vieillard paraissait n'attendre là que la fin de ses jours. D'abord il ne voulut pas nous répondre, quoique je lui parlasse dans sa langue, que j'avais apprise dans le cours de mes expéditions. Enfin, il nous dit d'un ton plaintif : Hélas! je me suis levé avec l'aurore, dans l'espérance de me rendre à mon habitation; je me suis égaré; il se fait tard, les forces me manquent, et je suis contraint de rester ici. Sans doute que je serai la proie des serpens, ou des bêtes féroces, ou de mes ennemis. Ma pauvre femme! mes pauvres enfans! Il se désolait. Je le priai de nous accompagner. — Mais, dit-il, tu ne me connais pas. — Je n'ai pas besoin de te connaître, lui répondis-je; viens. Nous l'emmenâmes dans ma hutte. Après qu'il eut pris de quoi réparer ses forces, je lui fis préparer un gîte près de mon lit. Une toile des Indes, tendue en forme de rideau, était la seule cloison qui nous séparât. Il se coucha. Au milieu de la nuit, un bruit me réveille. Je crus l'entendre se lever. La peur me saisit. J'écoutai, et je connus bientôt quelle injustice ma frayeur lui avait faite. Jamais je n'oublierai ce trait. Le Sauvage était à genoux en prières, et il s'exprimait à peu près en ces termes : O Dieu! je te remercie d'avoir fait luire ton soleil sur ma route; je te remercie de ce qu'aucun serpent ne m'a piqué, de ce qu'aucune bête féroce n'a fondu sur moi, et de ce que mes ennemis ne m'ont pas rencontré. Je te remercie de ce que ce bon étranger s'est présenté et m'a conduit dans sa hutte. O Dieu! quand cet étranger, ou ses enfans, ou ses amis voyageront, fais luire ton soleil sur leur route, garantis-les des serpens, des bêtes féroces et de leurs ennemis; et si quelqu'un d'eux s'égare en chemin, fais qu'il se présente un homme aussi bon qui le mène dans sa hutte. Telle fut sa prière. Voici celle que je fis : Donne-moi, ô mon Dieu! une petite place dans ton paradis à côté de ce Sauvage.

LA DETTE DE L'HUMANITÉ.

Un jeune peintre arrivé à Modène, et manquant de tout, pria un gagne-petit de lui trouver un gîte à peu de frais, ou pour l'amour de Dieu. L'artisan, qui était garçon, lui offrit la moitié du sien. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger ; son hôte ne se décourage point, il le défraie et le console. Le peintre tombe malade ; l'autre se lève plus matin et se couche plus tard, pour gagner davantage, et fournit en conséquence aux besoins du malade, qui avait écrit à sa famille. L'artisan le veilla pendant tout le temps de sa maladie qui fut assez longue, et fournit à toutes les dépenses nécessaires. Quelques jours après la guérison, l'étranger reçut de ses parens une somme d'argent assez considérable, et courut chez l'artisan pour le payer. *Non, monsieur,* lui répondit son généreux bienfaiteur. *C'est une dette que vous avez contractée envers le premier honnête homme que vous trouverez dans l'infortune. Je devais ce bienfait à un autre ; je viens de m'acquitter. N'oubliez pas d'en faire autant dès que l'occasion s'en présentera.*

L'AMI FIDÈLE.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivait dans un réduit obscur, victime de l'infortune, et si indigent, qu'il ne subsistait que des aumônes de la paroisse. On lui remettait chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture. Il en fit demander davantage. Le curé lui écrit pour l'engager à passer chez lui : il vient. Le curé s informe s'il vit seul. *Et avec qui, monsieur,* répondit-il, *voudriez-vous que je vécusse? Je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a abandonné, tout le monde! — Mais, monsieur,* continua le curé, *si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire?* L'autre paraît déconcerté. Il avoue avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas poursuivre. Il lui fait observer qu'il n'est que le distributeur du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. *Eh! monsieur,* s'écrie en pleurant l'infortuné, *si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera?* Le pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui donne, en disant : *Prenez, monsieur, ceci m'appartient.*



LA BERGÈRE BIENFAISANTE,

Imité d'une Idylle de Gessner, intitulée MÉNALQUE ET ALEXIS.

PERSONNAGES.

BABET, jeune bergère de dix ou douze ans.
FANCHETTE, sœur de Babet, âgée de six ou sept ans.
LA MÈRE de Babet et de Fanchette, paysanne encore jeune.
UN VIEILLARD de campagne, mal vêtu.

La scène est dans un bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET.

BABET, *courant avec inquiétude.* — Robine! Robine! — où es-tu, Robine?... Ah! si j'ai perdu Robine!.... de toutes mes brebis c'est celle que maman aime le mieux... Robine!.... ma petite sœur joue avec elle.... Fanchette lui donne du pain... Elle connaît Fanchette tout comme moi.. - Robine! Robine! (*Avec effroi.*) Mais j'entends du bruit : si c'était un loup?.... (*Elle fait quelques pas pour fuir, et revient, puis regarde à travers les branches;*

ensuite elle dit d'un air plus tranquille :) — Oh ! non, n'ayons pas peur, c'est un homme. (*Avec un air de défiance.*) Mais je ne le connais pas ; il n'est pas de notre hameau : si c'était un méchant homme !... Je ne veux pas me montrer..... Comme il est triste !.... il a bien de la peine à marcher.

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, sans voir Babet; BABET, toujours à part.

LE VIEILLARD. — C'est le pain de mes enfans que ce fagot. Il devrait me paraître fort léger, et je ne saurais le porter. (*Il jette à terre son fagot.*)

BABET. — Il aime les enfans, il ne me fera pas de mal.

LE VIEILLARD. — Ah ! vieillesse ! vieillesse ! tu pèses plus que lui sur mes épaules. — L'amitié me donne du courage. A quoi sert le courage ? Les ans m'ôtent la force.... Pauvres enfans ! vous trouvez que je tarde trop long-temps, vous pleurez, mais vous ne m'accusez pas, j'en suis sûr.... Vous savez.... j'ai bien fait de ne pas vous croire, j'ai bien fait. — Si je l'avais emporté, le reste du pain, je n'aurais pas faim à présent. — Mais vous ?

BABET. — Il a faim, j'ai bien faim aussi.

LE VIEILLARD. — Hélas ! peut-être l'auront-ils mangé trop tôt. (*Il regarde le soleil.*) Il y a bien six heures que je suis parti : oui, il y a au moins six heures que je les ai quittés. S'ils l'ont mangé tout de suite, ils sont à présent comme ces petits oiseaux que j'ai vus tantôt dans leur nid. — Ils m'ont fait grande pitié, ces petits oiseaux. — Quelqu'un aura-t-il pitié de mes petits à moi ?

BABET. — Oh ! moi j'en aurais pitié, si je les voyais.

LE VIEILLARD. — Si je laissais là mon fagot, je marcherais plus vite, j'arriverais, au moins je les tirerais d'inquiétude. — Malheureux vieillard, comme tu te trompes ! Sais-tu ta route ? te voilà perdu dans le plus épais du bois ; pas un sentier.

BABET. — Si j'osais l'aborder, je lui dirais bien par où il faut prendre.

LE VIEILLARD. — Le soleil baisse ; j'ai vu ici autour des bestiaux ; on viendra les chercher avant la nuit ; j'entendrai les cornemuses des bergers, ils me remettront dans mon chemin, restons. — Mais la faim ! la faim ! ce n'est pas la mienne qui me tourmente le plus... Si je pouvais dormir ! (*Il se couche sur son fagot et s'endort.*)

BABET. — Il dort déjà. — Oh ! non, il n'est qu'assoupi : c'est la fatigue... Vraiment si fait, il dort. Mais il a faim, le pauvre homme ! Au moins il faut le laisser dormir; peut-être.....

SCÈNE III.

LA MÈRE et FANCHETTE, de loin, sans se montrer ; BABET.

LA MÈRE, *à haute voix*. — Babet ! Babet !

FANCHETTE, *à haute voix aussi*. — Ma sœur ! ma sœur !

LA MÈRE. — Où es-tu, ma fille ? où es-tu, Babet ?

BABET, *allant vers la voix*. — Ici, maman.

LA MÈRE. — Par où ?

BABET. — Par ici. (*La mère paraît, tenant Fanchette par la main. Elle porte une terrine à anse et une cuiller dedans. Fanchette porte un petit panier où sont du pain et des pommes.*)

LA MÈRE. — A la fin te voilà : j'ai eu de la peine à te trouver ; comme tu as chaud ! ah ! vous avez couru, ma fille !

BABET. — Maman, je cherche Robine ; Robine est perdue.

FANCHETTE. — Non, ma sœur, elle est à la maison.

BABET. — Comment! à la maison!

LA MÈRE. — Oui! à la maison; elle est revenue toute seule.

BABET. — J'étais bien inquiète, toujours. (*A Fanchette.*) Oui! tu lui donnes toujours du pain, c'est pour cela qu'elle me quitte.

LA MÈRE. — Elle avait faim, tu dois avoir faim aussi, toi. Tiens, voilà ton dîner que je t'apporte: repose-toi, mon enfant. Et toi, Fanchette, voilà ton ouvrage, travaille. (*On s'assied sur l'herbe: Babet emporte son dîner et va le porter sans faire de bruit auprès du vieillard qui dort toujours.*)

FANCHETTE, *en montrant son ouvrage.* — Maman, voilà qui ne va pas bien.

LA MÈRE, *en prenant l'ouvrage.* — Voyons. (*Babet revient guetter à travers les branches, prend de petits morceaux de terre et tâche de les jeter sur les mains du vieillard.*)

BABET, *après avoir attrapé la main du vieillard.* — Il croira que ce sont des feuilles qui seront tombées. (*Le vieillard fait le mouvement d'une personne qui s'éveille: Babet marque de la joie.*)

LA MÈRE, *à Fanchette.*—Cela ira bien à présent; continue: mais ta petite folle de sœur, où est-elle encore allée? Pourquoi ne pas dîner auprès de nous? Regarde, Fanchette, si tu la vois. (*Fanchette cherche, aperçoit sa sœur et revient.*)

BABET, *avec dépit.* — Il regarde de l'autre côté.

FANCHETTE, *revenant à sa mère.* — Maman, elle est là tout près. La voyez-vous? elle guette à travers les branches.

LA MÈRE, *à Fanchette.* — Je ne m'étonne plus qu'elle oublie son dîner; c'est quelque nid qu'elle aura découvert.

FANCHETTE, *avec transport.* — Un nid! c'est bon, maman, voyons aussi.

LA MÈRE. — Puisqu'elle n'a pas voulu nous le dire, il faut l'attraper: ne fais pas de bruit; passons de l'autre côté. (*La mère et Fanchette passent par derrière la scène.*)

SCÈNE IV.

LE VIEILLARD et BABET.

LE VIEILLARD. — Je n'ai pas dormi long-temps.

BABET. — Tant mieux.

LE VIEILLARD. — Je suis bien étonné d'avoir pu dormir: me voilà un peu reposé; mais je n'ai pas moins faim. (*Apercevant le dîner.*) Ah! bon Dieu! est-ce que je dors encore? Est-ce que je rêve?... Celui qui nourrit les petits des oiseaux n'abandonne pas les hommes.

BABET. — J'ai lu cela dans un gros livre.

LE VIEILLARD. — Un ange est venu de sa part.

BABET. — Le pauvre homme!

LE VIEILLARD. — Il a sans doute envoyé aussi un de ses anges à mes enfans. — Ils ont leur innocence: c'est par eux qu'il aura commencé. (*Il prend la terrine.*) Dieu de bonté, si mon cœur est digne de toi, accepte son hommage. (*Il mange.*)

BABET. — Comme il mange de bon appétit!

LA MÈRE, *arrive, regarde et s'écrie:* — Ah! ma fille! ma fille!

FANCHETTE. — Quoi donc, maman?

LA MÈRE *soulève Fanchette, et lui montre le vieillard à travers les branches.* — Vois-tu, Fanchette, vois-tu?

FANCHETTE. — Il mange le dîner de ma sœur.

LA MÈRE. — Tais-toi, ne fais pas de bruit; baise-moi, ma petite, tu ressembleras à ta sœur. Promets que tu lui ressembleras.

FANCHETTE. — Oui, maman! et à vous.

LA MÈRE. — Allons l'embrasser. (*Elle repasse du côté de Babet.*)

BABET. — Il pourra bien porter son fagot après cela.

LE VIEILLARD *pose à terre la terrine.* — Le pain et les pommes... oh! non! je ne les mangerai pas : mes enfans les mangeront. (*Il les met dans ses poches.*)

BABET. — Si j'avais encore ici celles qui sont chez nous!

LE VIEILLARD. — Mais la terrine, la corbeille, la cuiller, à qui dois-je les rendre? On ne me les a pas données... Je n'ai qu'à les laisser là; ceux qui les ont apportées viendront les reprendre.

LA MÈRE, *à Babet, avec transport.* — Ah! Babet! que ta mère est heureuse! embrasse-moi. (*La mère et les deux enfans se tiennent embrassés.*)

LE VIEILLARD. — Mais ma route! ma route! qui me l'indiquera? Comment sortir de ce bois? Pourrai-je recharger mon fagot? (*Il essaie et ne peut.*)

LA MÈRE, *après avoir regardé.* — Allons le trouver : allons lui aider. (*Elle fait quelques pas.*) Oh! non, faisons plutôt comme si nous passions par là.

BABET. — Maman, ne dites pas que c'est moi...

LA MÈRE. — Non, ma fille. Mais toi, Fanchette, songe à te taire. (*Elles passent devant le vieillard.*)

LE VIEILLARD, *en s'avançant.* — Ma chère dame, écoutez, écoutez.

LA MÈRE, *approchant.* — Que voulez-vous, mon ami?

LE VIEILLARD. — Écoutez : j'ai perdu ma route, indiquez-moi....

LA MÈRE. — Où voulez-vous aller?

LE VIEILLARD. — vous me tirerez d'un grand embarras.

LA MÈRE. — Mais dites-moi où vous demeurez; comment s'appelle votre village?

LE VIEILLARD. — Vraiment oui! j'ai bien de l'âge.

LA MÈRE. — Je ne vous parle pas de votre âge. (*Aux enfans.*) Le pauvre homme est sourd. (*Au vieillard, et plus haut.*) Je vous demande le nom de votre village.

LE VIEILLARD. — Je demeure tout à côté de Vanvres; vous ne connaissez peut-être pas Vanvres; mais indiquez-moi le chemin pour aller à Clamart; quand je serai à Clamart, je trouverai facilement.

LA MÈRE. — Vous n'en êtes pas bien loin; mais le chemin est difficile.

BABET, *à sa mère.* — Maman, je le conduirai. (*Passant du côté du vieillard, et plus haut.*) Je vous conduirai, bonhomme.

LE VIEILLARD. — Je vous serai bien obligé, ma petite : mais écoutez, dites-moi, n'avez-vous vu personne passer par ici?

BABET. — Personne.

LE VIEILLARD. — Pourriez-vous me dire qui est-ce qui m'a apporté à dîner?

BABET. — A dîner?

LE VIEILLARD. — Oui! à dîner, pendant que je dormais : voilà encore la corbeille, la terrine : avez-vous vu qui est venu?

BABET. — Je n'ai vu personne.

LE VIEILLARD. — Il est pourtant venu quelqu'un; je voudrais savoir qui c'est.

BABET. — Et pourquoi?

LE VIEILLARD. — Pour le bénir, pour lui souhaiter....

BABET. — Bénissez tout le monde, bon papa; celui-là aura sa part.

LA MÈRE, *à Fanchette, qui tient la corbeille et la terrine.* — Laissez cela, petite fille.

FANCHETTE. — Maman, c'est pour les remporter chez nous.

LE VIEILLARD, *en souriant.* — Je m'en doutais déjà, mes enfans... Quand vous

me l'auriez caché, vous ne l'auriez pas caché à celui qui voit tout; c'est à lui de vous récompenser; il vous récompensera. J'ai fait ce matin une action moins bonne que la vôtre; il s'est servi de vous pour m'en payer.

BABET. — Et qu'avez-vous donc fait?

LE VIEILLARD. — En coupant mon fagot, j'ai vu que j'étais tout auprès d'un petit nid. La mère, je crois que c'est une fauvette, voltigeait autour de moi en gémissant; elle n'osait approcher de ses petits. Ils étaient là tous les cinq à ouvrir le bec, en remuant leur petite tête : j'ai songé à mes enfans.

LA MÈRE. — Est-ce qu'ils sont encore petits, vos enfans?

LE VIEILLARD. — Mes enfans à moi, ils sont morts : je vous parle des orphelins qu'ils ont laissés : c'est à eux que j'ai pensé! et je me suis dit à moi-même : Je peux aller plus loin faire mon fagot. Je me suis enfoncé dans le fond du bois, et j'ai perdu la route. Je serais mort de besoin si vous n'aviez eu la bonté... oh! cette bonté ne sera pas perdue; elle est écrite là : (*En montrant son cœur.*) elle est écrite encore ailleurs; le bien qu'on a fait se trouve toujours; vous êtes encore trop jeunes pour savoir cela; mais vous verrez par la suite. Tenez, nous avions dans nos cantons une enfant; elle n'était pas plus âgée que vous, qu'elle était déjà si bonne, si bonne! le mal des autres lui faisait bien de la peine : quand elle pouvait les soulager, elle était si contente! Eh bien! elle a prospéré, on la bénit (1) tous les jours dans le pays. Je ne veux pas vous promettre que vous lui ressemblerez tout-à-fait; mais pour le bonheur de votre mère et pour le vôtre, je souhaite que vous en approchiez un jour. Voudriez-vous m'aider à charger mon fagot?

LA MÈRE. — De bon cœur.

BABET. — Maman, que j'aide aussi!

FANCHETTE. — Et moi donc?

LE VIEILLARD. — Bien obligé. (*A Babet.*) Vous avez promis de me mettre dans mon chemin?

BABET. — Oui! oui! ne craignez rien, je vous conduirai.

LA MÈRE. — En revenant ne t'amuse pas; je vais te faire à dîner, tu dois avoir faim.

BABET. — Ah! maman! mon dîner d'aujourd'hui m'a fait tant de bien!... Par-ici, bon papa, par-ici.

(1) Allusion au caractère d'une jeune princesse, pour qui ce petit drame a été fait, et en présence de laquelle il a été représenté. Elle avait fourni la première idée de cette pastorale, en donnant aux enfans qui l'ont jouée, l'Idylle de Gessner, *Ménalque et Alexis*, et en en recommandant la lecture.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Dans l'embrasement du Vesuve, Pline le jeune était à Misène avec sa famille. Tous les habitans cherchaient leur salut dans la fuite; mais, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, Pline est prêt à tout entreprendre pour sauver les jours d'une mère qui lui est plus chère que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où sa perte est assurée. Elle lui représente que son grand âge et ses infirmités ne lui permettent pas de le suivre, et que le moindre retardement les expose à périr tous deux. Ses prières sont inutiles, et Pline aime mieux mourir avec sa mère que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîne malgré elle,

et la force de se prêter à son empressement. Elle cède à la tendresse de son fils en se reprochant de retarder sa fuite. Déjà la cendre tombe sur eux. Les vapeurs et la fumée dont l'air est obscurci font du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'ont pour guider leurs pas tremblans que la lueur des flammes qui les environnent. On n'entend que des gémissemens et des cris que l'obscurité rend encore plus effrayans. Mais cet horrible spectacle ne saurait ébranler la constance de Pline, ni l'obliger de pourvoir à sa sûreté tant que sa mère est en danger. Il la console, il la soutient, il la porte entre ses bras; sa tendresse excite son courage et le rend capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable: il conserva à Pline une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenait d'elle, et à sa mère un fils si digne d'être aimé, et de servir de modèle à tous les enfans.

L'AMITIÉ FRATERNELLE.

Le fils d'un riche négociant de Londres s'était livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son père, dont il méprisa les sages avis. Le vieillard, près de finir sa carrière, fait un acte par lequel il déshérite son jeune fils, et meurt. Dorval, instruit de la mort de son père, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même, et pleure ses égaremens passés. Il apprend bientôt qu'il est déshérité. Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son père. Il la respecte jusque dans l'acte le plus désavantageux à ses intérêts. Il dit seulement ces mots: Je l'ai mérité. Cette modération parvint aux oreilles de Jenneval, son frère, qui, charmé de voir le changement de mœurs de Dorval, va le trouver, l'embrasse et lui adresse ces paroles à jamais mémorables: « Mon frère, par un testament que voici, notre père commun m'a institué son légataire universel; mais il n'a voulu exclure que l'homme que vous étiez alors, et non celui que vous êtes aujourd'hui; je vous rends la part qui vous est due. »



LES REVENANS.

PERSONNAGES.

M. DELMAS, père.
L'aîné DELMAS, âgé de 9 ans.
Le cadet DELMAS, âgé de 7 ans.
Une gouvernante.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les deux frères DELMAS, LA GOUVERNANTE.

L'AÎNÉ DELMAS, *tenant une clef.* — Ma bonne, mon papa vient de me donner la clef de l'armoire qui est dans le cabinet de la chambre de maman, pour que je prenne mon habit d'été et celui de mon frère pour demain; parce que c'est la Pentecôte : tenez, ma bonne, la voilà; voulez-vous bien aller les prendre tous deux?

LA GOUVERNANTE. — Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre maman, parce qu'elle y est morte? mais il y a maintenant plus de six semaines, et je sais que votre papa veut que vous y alliez vous même : ainsi, obéissez-lui, monsieur, allez chercher votre habit

et celui de votre frère. Eh bien ! irez-vous?

L'AINÉ. — Oh ! ma bonne, je n'ose pas y aller tout seul... (*Au cadet.*) Mon frère, veux-tu venir avec moi?

LE CADET. — Non, mon frère, à moins que ma bonne ne vienne avec nous deux.

LA GOUVERNANTE. — Messieurs, il faut que vous vous enhardissiez, votre papa le veut. N'avez-vous pas peur que votre chère mère, qui vous aimait tant, revienne de l'autre monde pour vous faire du mal? Allez, quand on est mort, on est bien mort.

L'AINÉ. — C'est vrai, ma bonne, je vous crois bien ; mais je n'ose pas : je n'irai pas absolument tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon habit d'été.

LE CADET. — Oh ! moi, je veux avoir le mien ; et, puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, et je vais le chercher ; donne-moi la clef.

L'AINÉ. — Tiens, la voilà, mon frère ; en même temps apporte le mien, je t'en prie.

LE CADET. — Oh ! pour ça non, mon papa veut que tu l'ailles chercher toi-même ; et tu iras si tu veux l'avoir. Tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre ; tiens, j'y vais tout seul ; ainsi..... c'est l'armoire qui est dans le fond du petit cabinet, n'est-ce pas?

LA GOUVERNANTE. — Oui, à droite. (*Le cadet passe dans la chambre avec une lumière.*)

SCÈNE II.

LA GOUVERNANTE, le petit DELMAS l'aîné.

LA GOUVERNANTE. — Je serais bien honteux à votre place de voir mon frère cadet avoir plus de courage que moi !

L'AINÉ DELMAS. — Oh bien, ma bonne, tant mieux pour lui ; mais c'est bien vilain à lui s'il n'apporte point mon habit avec le sien.

LA GOUVERNANTE. — S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé ; car je le lui ferai remporter, pour que vous obéissiez à votre papa, et que vous l'alliez chercher vous-même.

L'AINÉ. — Eh bien ! ma bonne, je dirai que vous êtes aussi méchante que mon frère.

LA GOUVERNANTE. — Et moi je dirai que vous êtes un poltron et un petit nigaud ; tenez, voilà votre frère qui est plus brave que vous.

SCÈNE III.

Les acteurs précédens, le cadet DELMAS.

LA GOUVERNANTE. — Eh bien ! avez-vous vu quelque chose, mon ami?

LE CADET. — Rien du tout, ma bonne, et mon frère a tort d'avoir peur.

L'AINÉ. — Tu n'as donc apporté que ton habit?

LE CADET. — Non, vraiment ! je te l'avais promis ; tiens, voilà la clef, va chercher le tien si tu veux.

L'AINÉ. — Oh ! pour ça, non ! je m'en passerai plutôt.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, M. DELMAS père.

M. DELMAS. — Eh bien ! voilà donc les deux habits d'été qu'on a tirés de l'armoire si redoutable. Est-ce Delmas qui les a été chercher? (*Il examine l'habit.*) Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela?

LE CADET. — C'est le mien, mon papa, que j'ai été chercher moi-même tout seul ; mon frère n'ose pas entrer dans la chambre de maman, et aller tout seul jusqu'à l'armoire.

M. DELMAS, *à l'aîné.* — Mais de quoi as-tu donc peur dans cet appartement, quand tu vois que ton frère en vient tout seul, sans avoir rien vu ni entendu?

L'AINÉ. — Oh! dame, mon papa, j'ai peur... Saint-Jean, que vous avez renvoyé parce qu'il me faisait des peurs terribles, m'a raconté tant d'histoires de morts qui reviennent, que je ne peux pas être le maître de n'avoir pas peur.

M. DELMAS. — Il faut pourtant bien que je te guérisse de cette faiblesse-là, et je veux en venir à bout en te parlant raison : mettez-vous là tous deux; et vous, la bonne, allez faire vos affaires.

LA GOUVERNANTE. — Je m'en vais, monsieur; mais je crois que toutes les belles raisons que vous allez employer ne vaudront pas une bonne correction.

M. DELMAS. — Non, la bonne, pour cette fois-ci, permettez-moi de n'être pas de votre avis.

LA GOUVERNANTE. — Vous êtes le maître. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M. DELMAS, ses deux enfans, tous assis.

M. DELMAS, *à l'aîné.* — Oh! çà, mon fils, écoute-moi bien.

L'AINÉ. — Oui, mon papa.

M. DELMAS. — Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta mère, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morte: te paraît-il raisonnable que les morts reviennent tourmenter les vivans? Si cela était, nous ne pourrions vivre tranquilles dans ce monde-ci, ni jour, ni nuit; car, si un seul avait la faculté d'y revenir, tous les autres l'auraient aussi; et il y a tant d'hommes qui sont morts depuis que ce monde existe, que nous ne saurions où nous fourrer si les morts revenaient. D'abord, entends-tu ce raisonnement-là?

L'AINÉ. — Oui, mon papa.

LE CADET. — Aussi, c'est ce que je lui dis; mais il ne veut pas me croire.

L'AINÉ. — J'entends bien cela; mais cependant il y a tant d'histoires que des gens raisonnables racontent de morts qui sont revenus... qui ont paru la nuit tout en blanc..... qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en voulaient, et puis qui ont disparu; dame! il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

M. DELMAS. — Je vais te dire tout ce qu'il y a de vrai dans toutes les histoires de revenans qu'on a pu raconter. Dans chaque histoire il y a de vrai un événement naturel, qui n'a rien de surprenant quand on va jusqu'à en approfondir la cause, mais qui laisse des sentimens de crainte, quand on attribue cet événement à une cause qui n'est pas la véritable, et qu'on croit merveilleuse, miraculeuse même, lorsqu'on est prévenu, et qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge, à peu près, le lendemain de la mort de mon grand-père, la nuit que j'étais seul couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très-brusquement, et puis les refermer de même, et cela à plusieurs fois...

L'AINÉ. — Ah, mon Dieu! mon papa; eh bien! vous eûtes bien peur sûrement?

M. DELMAS. — Oui, sans doute; j'appelai même, je criai; mon père vint avec de la lumière, et il vit lui-même les rideaux faire le même manége.

L'AINÉ. — Eh bien?

M. DELMAS. — Mon père, qui n'était point un enfant, et qui voulait m'éclairer l'esprit sur ma crainte mal fondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet événement, qui paraissait extraordinaire. Il monta lui-même à l'échelle, et trouva sur l'impériale du lit un gros rat qui s'était pris la patte dans un des anneaux du rideau, et qui, allant et venant pour se débarrasser, faisait jouer le rideau en l'ouvrant et le fermant très-fort.

L'AINÉ. — Bon, un gros rat!

M. DELMAS. — Oui, un gros rat, qu'il prit et qu'il me montra; car malgré ce qu'il m'en disait, je ne voulais pas le

croire. Eh bien! si on n'avait pas été à la cause de cette aventure, et qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurais cru que c'était mon grand-père qui revenait, comme on dit, pour me demander des prières.

L'AINÉ. — Sûrement.

M. DELMAS. — Oh! tu vois bien que j'avais tort d'avoir peur, et cette découverte m'a guéri depuis, pour toujours, de croire aux revenans; sois certain qu'il en est de tout ce qu'on raconte sur cela comme de cette histoire.

LE CADET. — Eh! mon papa, contez-lui aussi celle des papiers du jeune clerc de procureur qui se culbutaient tous dans sa chambre pendant la nuit, et sautaient les uns sur les autres. Oh! elle est bien drôle celle-là; vous me l'avez racontée à moi tout seul, et elle m'a guéri de la peur, moi.

M. DELMAS. — Ah! oui encore : eh bien! raconte-la lui, puisque tu t'en souviens.

LE CADET. — Qui? moi? Dame, mon papa! je ne sais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. DELMAS. — Allons, raconte comme tu pourras.

LE CADET. — Écoute bien, mon frère, et tu vas voir s'il faut avoir peur des choses qui nous effraient d'abord. Il y avait une fois un jeune clerc de procureur...

M. DELMAS. — *Il y avait une fois*... allons donc, tu commences ton récit comme le conte d'une vieille bonne femme. Commence par dire : *un jeune clerc de procureur*; et sois intelligible dans ton récit : pour cela ne te presse point.

LE CADET. — Non, mon papa. Un jeune clerc de procureur travaillait dans sa chambre à ses momens de récréation à des procès pour son profit, et pour avoir de l'argent pour se divertir les fêtes et dimanches.

M. DELMAS. — Voilà bien des fois *pour*... *pour*... Il faut éviter tout cela quand on raconte.

LE CADET. — Oui, mon papa. Un de ses camarades qui voulut changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'était pas si jolie, s'avisa, pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. DELMAS. — Fort bien. Mais, d'abord, raconte le fait, en le présentant du côté qui peut surprendre; après cela, tu en développeras les causes naturelles : voilà comme ta petite histoire intéressera et fera plaisir.

LE CADET. — Oui, mon papa. Le père du jeune clerc, qui travaillait dans sa chambre, venait de mourir il y avait deux jours. Ce jeune homme, qui était rempli de l'idée de la mort de son père, et qui avait toujours craint les revenans, s'imagina aisément que son père lui revenait, quand, pendant deux nuits de suite, il entendit tous ses papiers se remuer, se culbuter les uns sur les autres, et se promener dans sa chambre; il avait beau les remettre en ordre le jour, pareil tracas recommençait la nuit.

L'AINÉ. — Oh! comme j'aurais eu peur! Eh bien! a-t-il découvert d'où cela venait?

LE CADET. — Ecoute donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour le mieux attraper, lui promettait que si, après avoir changé, il lui en arrivait autant dans la sienne, il serait toujours le maître de reprendre la sienne...

M. DELMAS, *la sienne, la sienne*. — Cela forme ce qu'on appelle une amphibologie; il faut mettre un autre mot distinctif, comme la première; ou bien encore, celle qu'il avait d'abord.

LE CADET. — Oui, j'entends : il serait toujours le maître de reprendre la première. Le jeune clerc dont le père était mort chercha un beau matin à découvrir

s'il n'y avait pas quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers imaginée par la malice de son camarade, pour avoir sa chambre. Après avoir bien examiné, il s'aperçut qu'il y avait des fils attachés à certains papiers qui étaient sous beaucoup d'autres, dont les bouts passaient par les petits trous de la cloison de sa chambre qui la séparait de celle de son camarade. Ce camarade, qui arrangeait tout cela en passant par une planche qu'il ôtait de la cloison...

M. DELMAS. *En passant par une planche.*—On ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué en ôtant la planche...

LE CADET. —Oui, mon papa. Ce camarade tirait ces fils à une certaine heure de la nuit, et causait ainsi à l'autre une frayeur terrible.

L'AINÉ. — Voyez la malice! Je n'aurais jamais deviné cela. Eh bien! après il n'eut plus peur sans doute?

LE CADET. — Non sûrement; mais il fit bien peur à son tour au malin camarade; car une nuit que de sa chambre ce dernier faisait jouer ses fils en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui de son côté assez brusquement pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui voulait attraper l'autre le croyait bien endormi, et eut peur à son tour que ce ne fût l'esprit du père qui était mort qui tirât ces fils. Il les laissa là, et n'osa plus en tirer aucun. Le lendemain ils s'expliquèrent; la mèche fut ainsi découverte : il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien, mon frère, qu'il ne faut jamais croire aux revenans, et que ce sont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. DELMAS. — Allons! tu ne t'es pas trop mal tiré de ton histoire.

L'AINÉ. — Eh bien! tenez, mon papa, voilà qui est fini : cette histoire-là me rassure, et je n'ai plus peur, plus du tout; donnez-moi la clef de l'armoire, et je m'en vais chercher mon habit tout seul.

M. DELMAS. — Soit, mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux?

L'AINÉ. — Non! vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon frère; mais, quelque chose qu'il m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS. — Allons! prends cette lumière et va hardiment, tu verras qu'il ne t'arrivera rien; je te le garantis. (*L'aîné prend un flambeau, et entre dans la chambre voisine.*)

SCÈNE VI.

M. DELMAS, son fils cadet.

M. DELMAS. Ton histoire l'a rassuré; j'en suis charmé, car il est honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des revenans.

LE CADET. — Oh! pour moi, je n'en aurai plus de peur de ma vie; mais je crois qu'à mon frère actuellement le cœur lui bat bien fort. (*On entend, dans la chambre voisine, l'aîné qui appelle à lui en criant.*)

L'AINÉ. — Ah, mon Dieu! mon papa! mon frère! mon papa!

SCÈNE VII.

M. DELMAS, ses deux fils.

(*L'aîné revient dans le salon tout effrayé, sa chandelle éteinte, et s'essuyant le visage.*)

M. DELMAS. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? qu'est-ce qu'il t'est arrivé?

L'AINÉ. — Ah! mon papa! vous le croirez si vous voulez; mais cela est bien vrai, et je l'ai bien senti.

M. DELMAS. — Eh bien! qu'est-ce que tu as senti?

L'AINÉ. — J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où est l'armoire, on m'a

donné un grand coup tout au milieu du visage, et on a éteint ma lumière.

M. DELMAS. — Et quel coup peut-on t'avoir donné? cela n'est pas croyable.

L'AINÉ. — Je ne sais pas si cela est croyable; mais cela est vrai, toujours. Ah, mon Dieu! j'en tremble encore; et tenez, voyez ma chandelle éteinte, et la mèche tout écrasée; vous voyez bien que je ne mens pas.

M. DELMAS. — Il y a quelque chose là-dessous: allons, je veux voir d'où cela peut venir. Sûrement j'en découvrirai la cause naturelle. Rallumez ce flambeau... Restez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui peut en être.

(*Il entre dans la chambre.*)

SCÈNE VIII.

Les deux petits DELMAS.

LE CADET. — On t'a donné un coup dans le visage, et on a éteint ta chandelle? Cela est singulier. Est-ce que l'esprit de maman t'en voudrait? et lui as-tu fait quelque chose?

L'AINÉ. — Oui! mon frère! je me rappelle qu'elle voulait que j'étudiasse un matin mes Évangiles, et je ne l'ai pas voulu; je l'ai impatientée bien fort; c'est peut-être cela qui a mis son esprit en colère contre moi.

LE CADET. — Oh! dame! mon frère, cela pourrait bien être; pourquoi ne l'as-tu pas dit? moi je ne l'ai pas chagrinée du tout; voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

L'AINÉ. — Tu vois que j'avais bien raison de ne vouloir pas aller tout seul dans ce cabinet; oh! si j'y rentre jamais...

SCENE IX.

M. DELMAS, ses deux fils.

LE CADET. — Allez! mon papa! nous savons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. DELMAS. — Je viens aussi de m'en apercevoir. Eh bien! qu'est-ce que vous savez?

LE CADET. — Mon frère vient de m'avouer qu'il a bien fort impatienté maman, et sans doute que pour l'en punir...

M. DELMAS. — Bon! quoi! tu retombes encore dans ces misères-là, toi, que je croyais plus raisonnable que ton frère! Écoute-moi. (*A l'aîné.*) Je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui t'a fait tant de peur. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur. La porte, en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, et, quand on la pousse jusqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau passe par-dessus cette porte (*Au cadet.*), et c'est ainsi qu'il est tombé précisément à la hauteur du visage de ton frère. (*A l'aîné.*) Voilà comme il a éteint ta chandelle, et t'a donné un coup dans le visage. (*Au cadet.*) Il ne t'en a pas fait de même à toi, parce que tu n'as pas ouvert la porte autant que ton frère, et que le rideau est resté sur la porte. Mais ce n'est pas assez de vous le dire; pour vous guérir de vos idées, je veux vous le montrer: de façon que vous ne puissiez plus en douter: venez tous deux avec moi.

L'AINÉ. — Le maudit rideau! je n'aurais jamais imaginé cela. Allons donc voir... et cela me guérira pour toujours.

ÉDUCATION SINGULIÈRE D'UN MOINEAU.

Quoique l'homme, dit l'illustre M. de Buffon, ait moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée et qu'ils sont moins susceptibles de sentimens d'attachement et d'obéissance, on ne peut douter cependant qu'il ne puisse les apprivoiser et leur faire contracter une certaine affection pour lui. S'il fallait constater le fait par l'érudition, les oies gardiens du Capitole, les pigeons messagers de la ville de Tyr, le beau moineau de Lesbie, sans oublier le perroquet de Corinne, viendraient à notre secours. Un fait beaucoup moins brillant, mais plus intéressant par ses différentes circonstances, fera peut-être plaisir au lecteur et intéressera le philosophe.

Il y a quatre années environ, qu'un soldat invalide, du nombre de ceux qui ne peuvent se promener que sur une espèce de carriole d'une mécanique fort simple, ayant eu par hasard un franc-moineau qui sortait du nid, après avoir captivé la docilité de son jeune élève par une nourriture abondante et par des caresses sans nombre, se résolut enfin de lui rendre ce bien si précieux, la liberté. Il lui avait toutefois attaché un grelot au cou, comme par pur amusement. L'oiseau ne se fit pas prier pour s'envoler; mais soit besoin, soit habitude, soit encore l'effroi que son grelot causait à ses semblables, il revint le soir se percher sur l'épaule de son éducateur, et rentra avec lui dans les infirmeries pour aller se gîter dans sa cage, suivant sa coutume. Depuis cette époque il n'a cessé de sortir et de rentrer avec des circonstances frappantes. Cet invalide est souvent accablé de douleurs cruelles; alors l'oiseau ne sort pas, et ne quitte plus le lit de son maître que les jours que ce dernier est en état d'aller prendre l'air. Il est vraiment, pendant tout ce temps, le garde-malade le plus officieux et le plus compatissant; il exprime ses plaintes par un cri tout particulier; il ne sait de quel côté caresser son maître pour l'apaiser; et sitôt qu'il le voit assoupi, il vole sur le devant du lit, et s'y tient comme pour avertir de ne pas troubler le sommeil de son malade. Il semble même que ces différens soins l'occupent au point d'oublier sa propre subsistance. Quelques caresses que lui fassent les autres invalides, quoiqu'il soit accoutumé à les distinguer partout, même au loin, comme à Issi ou à Vaugirard, par leur habit bleu, jamais il ne se laisse prendre; mais aussi jamais il ne se trompe : il reconnaît toujours son maître. Quand il se trouve en campagne par le mauvais temps, ou que le froid le chasse, il ne peut rentrer avec la même facilité, parce que la porte de l'infirmerie est fermée; que fait-il? Il guette le premier habit bleu qui revient, se met sur son épaule et rentre avec lui; il emploie souvent le même expédient pour sortir. Dans les jours d'été, s'il est poursuivi par quelques autres oiseaux, ce qui lui arrive assez souvent, le bonnet de son maître est son refuge, et l'on dirait qu'il brave dans ce retranchement toutes les insultes. Ce n'est cependant pas qu'il manque de courage, il s'en faut; le bruit de son grelot lui attire jusqu'à six ennemis à la fois, et il n'a recours à la fuite qu'après avoir tiré parti de ses forces et surtout du bruit qu'il fait avec son grelot,

auquel il est tellement habitué, qu'il a l'air honteux et poltron dès qu'on le lui ôte. On s'aperçut de ce sentiment pour la première fois lorsqu'un particulier, l'ayant pris dans un piége, lui coupa une partie des plumes de la queue et des ailes, et lui enleva son grelot. L'animal, après deux jours d'absence, parvint à s'esquiver des mains du ravisseur; mais il revint triste et confus, et sa douleur, qui dura plus de huit jours, allait jusqu'à lui faire perdre l'appétit, qu'il ne recouvra, ainsi que sa gaîté, que quand son maître lui eut remis un nouveau grelot. Un autre ennemi plus formidable pour lui, c'est le chat qui rôde dans les salles. Lorsque, rentré pour se coucher, il ne trouve pas son maître au lit, ne croyez pas qu'il soit assez bête pour se fourrer dans sa cage : qui est-ce qui en fermerait la porte? et comment serait-il à l'abri de la griffe? Il va de lit en lit jusqu'à ce qu'il y rencontre quelqu'un éveillé; et pour se mettre plus sûrement sous sa protection, il se glisse par préférence dans le gousset de sa culotte, ou dans le havresac, et il s'y tapit de manière à n'être vu de personne. Quelque régulier qu'il soit à ne pas découcher, il lui arrive parfois de s'attarder; lorsqu'il trouve la porte fermée, il avertit qu'il est dehors en venant becqueter les carreaux de la croisée. Comme il est assez matinal, les malades n'ont pas besoin de mettre le nez à l'air pour savoir le temps qu'il fera dans la journée : le moineau les en prévient en revenant bientôt au lit du maître et ne sortant plus de la salle. Il semblerait qu'il prévoit, ce qui arrive à tous les changemens de temps, que son maître va ressentir de nouvelles douleurs : en sorte que c'est un chagrin de plus pour son maître de voir que son oiseau ne va pas en campagne.

La confiance que lui donne l'usage dans lequel il est de se battre avec avantage seul contre plusieurs, a développé chez lui la plus belle des qualités morales, celle de la générosité. Un autre franc-moineau, qui n'était nullement de sa connaissance, fut attaqué dans la cour des infirmeries par plusieurs autres moineaux. Il était terrassé et presque assassiné de coups de becs, lorsque Philippe (c'était le nom sous lequel est connu notre oiseau) vint à tire-d'aile. Indigné de la lâcheté, il se jette dans la mêlée, écarte les assassins, et ne quitte le pauvre animal qu'il vengeait qu'après s'être bien assuré, non-seulement qu'il n'avait plus d'ennemis, mais encore qu'il pouvait regagner son nid.

On croirait qu'aucune femelle ne se hasarderait à choisir un mari aussi bruyant; cependant notre moineau a trouvé une compagne toutes les fois qu'il en a eu besoin, et on a remarqué qu'il se partageait également entre elle et son maître. Loin que son grelot effarouche sa femelle, on dirait que notre fanfaron se plaît à l'agiter au milieu de ses caresses, pour insulter à ses rivaux. Assidu dans la journée près de sa famille à naître, pourvoyeur infatigable à la nourriture de la mère et des petits, ne les abandonnant enfin qu'après les avoir mis en état de se passer de ses soins, il n'en revient pas moins exactement au lit de son maître. Si quelquefois on l'a vu s'écarter de cette règle, il n'a jamais manqué de revenir le lendemain matin, comme pour rendre compte de sa conduite. Enfin, à sa manière de se comporter à l'hôtel des Invalides, avec son ménage et son maître, on serait presque tenté de croire que, de tous les habitans de cette célèbre maison, il n'a imité que ceux qui, connaissant la rigueur des ordonnances, allient leur exécution à la sainteté de leurs engagemens.

Philippe cependant n'est pas sans défaut. L'amour-propre perdit Vert-Vert, la jalousie paraît être le vice dominant de

notre oiseau, et il la développe avec toutes les nuances dont elle est susceptible. Il crut un jour avoir des sujets de plainte contre sa famille : l'arracher du nid, la terrasser, la maltraiter de toute façon, furent l'affaire d'un instant; mais bientôt, rentrant en lui-même, il reconnaît sa faute, il voit avec attendrissement sa femelle, la caresse, la console et la reconduit après ce petit manége auprès de leurs chers nourrissons. Etait-ce caprice? était-ce jalousie? Il n'en est pas de même de l'aversion qu'il a conçue pour une autre espèce que la sienne : comme aucune ressemblance, aucune liaison intime, ne les unissent, sa haine est sans retour. Son maître est attaché à un jeune serin qu'un accident singulier a rendu sédentaire. Il n'a qu'une patte, l'autre lui ayant été coupée à la suite d'une fracture. Cet état invalide n'a pas touché de compassion notre fier moineau, quoique lui-même, privé d'un œil, doive savoir plus qu'un autre combien les infirmes méritent qu'on soit touché de leur sort. Le maître est obligé de les tenir éloignés, et de prendre, lorsqu'il caresse ou soigne son serin, des précautions infinies pour dérober ses attentions au moineau, qui, sur cet article, n'entend pas de partage. Si, malgré ces prétentions, notre jaloux s'aperçoit de quelque chose, sa fureur s'exhale par des gestes d'impatience; il s'échappe, il croit punir son maître en étant quelque temps sans revenir. On dit qu'un seigneur du voisinage, possesseur d'un jardin, pour en éviter le dégât, ayant conjuré la mort de tous les moineaux, n'a pas plus tôt appris que la singulière existence du nôtre faisait la consolation unique d'un ancien militaire accablé d'infirmités, qu'il a mieux aimé faire grace à toute la race que de permettre qu'il courût le risque d'être enveloppé dans la proscription.

Tant de bonnes qualités extraordinaires sont le fruit de l'oisiveté dans laquelle vit malheureusement et malgré lui un brave soldat privé de mouvement par la moitié inférieure de son corps. Le besoin de s'occuper, de se distraire, de s'amuser, d'être aimé, de tenir enfin à quelque créature par la bienfaisance, a développé chez lui l'industrie et la patience auxquelles il doit cette singulière éducation. C'est ainsi qu'un prisonnier à la Bastille avait accoutumé, dit-on, les araignées de son voisinage à descendre autour de lui à un certain son de son luth, et à se retirer à son commandement; ainsi l'on a vu d'autres prisonniers surmonter leur horreur naturelle pour les souris, et habituer celles-ci à dompter, en échange, leur goût farouche pour la solitude : ainsi Santeul avait élevé un de ses serins à ne siffler jamais à plus haute voix que lorsqu'il était le plus en verve. Sans doute la certitude de voir tous ses besoins satisfaits, l'habitude qu'on nomme si souvent instinct, peut-être un mouvement de reconnaissance que nous refusons aux autres animaux, parce qu'il nous arrive si souvent d'y manquer, ont-ils déterminé la docilité de l'oiseau, et développé chez lui des qualités dont il ne se doutait pas.

Si quelques lecteurs mécréans s'imaginent qu'on a exagéré, on les invite à s'informer aux officiers de santé, aux sœurs de la charité, à toutes les personnes enfin qui, par état ou par nécessité, fréquentent les infirmeries de l'hôtel des Invalides : ils apprendront que notre récit, quoique hors de vraisemblance en apparence, est néanmoins encore au-dessous de la vérité.

QU'IL EST BEAU DE FAIRE DES HEUREUX !

Le duc de Montmorenci, fils du connétable de France du même nom, était, sans contredit, l'homme le mieux fait du royaume; ses traits étaient parfaitement beaux et réguliers; la douceur et la majesté étaient peintes sur son visage et dans toute sa personne : jamais on n'aperçut dans ses yeux ou sur ses traits le plus léger nuage de colère et d'impatience. Enfin, sa prestance et son air étaient tels, que le célèbre duc d'Ossone, vice-roi de Naples, lui rendant visite, demeura longtemps sans lui parler. Montmorenci, surpris de son silence, et encore plus de l'extrême attention avec laquelle il le regardait, ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur, vous remarquez peut-être quelque défaut en ma personne? — Monsieur, répondit d'Ossone, je trouve que la nature s'est méprise; car, croyant faire de vous un grand roi, elle n'a fait qu'un duc, mais avec toutes les qualités nécessaires à un monarque.

La beauté de l'ame l'emportait encore chez Montmorenci sur la beauté du corps : il semble qu'il faisait consister toute sa gloire à faire des heureux; il ne laissait presque point passer un jour sans faire du bien. En voici quelques exemples.

Il s'entretenait, dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnaient soutenait, avec raison, que l'homme, dans les conditions les plus bornées, était souvent plus heureux que les grands de la terre. « Voilà qui résoudra la question », répondit le duc, en apercevant quatre cultivateurs qui dînaient à l'ombre d'un buisson. Il marcha vers eux; et leur adressant la parole : « Mes amis, leur dit-il, êtes-vous heureux? Trois de ces paysans lui répondirent que, bornant leur félicité à quelques arpens de terre qu'ils avaient reçus de leurs pères, ils ne désiraient rien de plus. Le quatrième avoua qu'il ne manquait à ses désirs que la possession d'un champ qui avait appartenu à sa famille, et qui était passé dans des mains étrangères. « Mais, si tu l'avais, continua le duc, serais-tu heureux? — Autant, monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. — Combien vaut-il? — Deux mille francs. — Qu'on les lui donne, s'écria Montmorenci, et qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux. »

Ce généreux duc, après la mort de son père, joignit sa maison à la sienne, qui devint la plus nombreuse et la plus brillante du royaume. Il n'avait jamais moins de trente pages et de cinquante gentilshommes, tous entretenus avec la plus grande magnificence. On peut aisément se persuader que le nombre des officiers et des domestiques devait être à proportion très-considérable. La duchesse, son épouse, quoiqu'elle eût l'ame grande et généreuse, crut devoir lui faire des représentations à ce sujet. Le duc entrant, ou feignant d'entrer dans ses raisons, fit avec elle la revue de sa maison; mais elle ne lui nommait pas plus tôt un officier ou un domestique inutile, que Montmorenci prenait sa défense : celui-ci était nécessaire à ses gentilshommes; celui-là avait été reçu à la recommandation de ses amis; enfin, d'un si grand nombre, il ne s'en trouva que deux qu'il sembla abandonner à son épouse; mais peu après il lui demanda si elle croyait que ces deux

officiers seraient à charge à sa maison : « Ne sont-ils pas assez malheureux, ajoutait-il, de n'être bons à rien, sans leur donner le chagrin de les renvoyer? »

Ce seigneur généreux et bienfaisant répondait à ceux qui lui représentaient que ses largesses convenaient plus à un roi qu'à un grand seigneur : « Qu'il n'avait reçu tant de biens du ciel que pour en faire part aux autres, et qu'il n'aurait souhaité d'être empereur que pour être le bienfaiteur de l'humanité. »

LE BONHEUR DANS LA MÉDIOCRITÉ.

Un de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. « Je n'ai pas de fortune, me dit-il, et j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misère et de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque je serai inconnu. Que sais-je encore? Vous m'avez dit souvent que je n'étais pas sans talens et sans connaissances; si vous vouliez me recommander à votre ami le gouverneur de Gulistan, et qu'il voulût m'employer dans les affaires du roi, la fortune se lasserait peut-être de me persécuter; peut-être que je parviendrais aux dignités.— Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi. Il y a chez les rois deux sortes de places : celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers. Il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup. »

Mon ami me répondit que dans l'état où il était il ne voulait pas faire ces réflexions; que l'espérance était sa seule consolation, et qu'il voulait s'y livrer; qu'au reste sa probité ferait toujours sa sûreté. « Hélas! lui dis-je, vous me rappelez l'histoire de certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces, et s'enfuir vers son terrier; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment?— Aucun, dit le renard, Dieu merci! et ma conscience ne me reproche rien; mais je viens d'entendre les officiers du roi dire qu'ils avaient besoin d'un dromadaire. — Eh! qu'as-tu de commun avec un dromadaire? — Mon Dieu! dit le renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis. Si quelqu'un s'avisait de me montrer aux officiers du roi, en disant, voilà un dromadaire, je serais pris et enchaîné, sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous. Je connais votre intégrité; mais les hommes faux vous cacheront les piéges qu'ils sèmeront sous vos pas. Le méchant fera entendre sa voix flétrissante. Le prince sera prévenu. Et qui trouverez-vous qui prenne votre défense? Soyez modéré. La mer est le chemin des richesses; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conseils; mais je vous dois aussi mes services, et je vais vous donner une lettre pour le gouverneur de Gulistan.

Le lendemain, mon ami partit avec ma lettre. Le gouverneur lui donna d'abord un petit emploi. On lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse; on ne tarda pas à l'avancer. On fut également content de lui dans des postes plus

élevés; et enfin il fut mandé à la cour. Le roi prit pour lui de l'estime et du goût. Il en fit son favori. On le montrait au doigt, en disant : Voilà l'ami de notre maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès, et je partageais sa joie. Dieu soit loué ! disais-je ; je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur.

Peu de temps après, j'allai faire le pélerinage de la Mecque. A mon retour, je rencontrai dans un vallon sauvage, mais fort agréable, un homme en habit de paysan, qui sortait d'une cabane, et venait à moi en chantant et en riant. Il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, et me dit : « Les courtisans que vous m'aviez peints ont été mes ennemis du jour que le roi m'approcha de sa personne. Ils m'ont accusé de complots contre l'état et d'innovations dangereuses. Le roi a négligé de connaître la vérité. Mes amis, ceux que j'avais obligés, ont gardé le silence, et quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jeté dans une affreuse prison, où j'ai gémi long-temps. J'en suis sorti, et on m'a exilé, après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre, mais content. Je connais les hommes et la fortune. J'ai une cabane; et le petit champ que je cultive suffit aux besoins de ma famille et aux miens. »

LE RESPECT DES LOIS.

Il arriva un jour qu'un des domestiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, roi d'Angleterre, fut accusé au banc du roi, et saisi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince, qui l'aimait particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, et n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siége de la justice ; et, se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre sur-le-champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, et leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord-chef de justice, nommé William Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, et qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes lois du royaume : Ou du moins, lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la loi, adressez-vous au roi votre père, et demandez-lui grace pour le coupable. C'est le seul moyen de satisfaire votre inclination sans donner atteinte aux lois, et sans blesser la justice. »

Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différait un moment à les suivre, il allait employer la violence. Le lord-chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, éleva la voix avec beaucoup de fermeté et de présence d'esprit, et lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devait à l'autorité, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la cour, dont il troublait les exercices par des procédés si violens. C'était attiser le feu et souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible ; et montant au comble, elle le porta à s'approcher furieusement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais sir William, se rendant maître de tous les siens, soutint merveilleusement

la majesté du siége sur lequel il représentait le roi : « Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre souverain seigneur et de votre père. Vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, et de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent quelque jour être vos sujets. Et pour réparer la désobéissance et le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même, en ce moment, dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père vous fasse déclarer sa volonté. »

La gravité du juge, et la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que, remettant aussitôt son épée à ceux qui l'accompagnaient, il fit une profonde révérence au lord-chef de justice, et sans répliquer un seul mot, il se rendit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent tout de suite faire ce rapport au roi, et ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvaient le prévenir contre sir William. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances. Ensuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux et les mains au ciel, il s'écria dans une espèce de transport :

« O Dieu! quelle reconnaissance ne dois-je pas à ta bonté! tu m'as donc fait présent d'un juge qui ne craint pas d'exercer la justice, et d'un fils qui non-seulement sait obéir, mais qui a la force de sacrifier sa colère à l'obéissance! »

Ce trait fait également l'éloge de trois personnes : du roi, de son fils et de sir William.

POINT D'AMITIÉ SANS LA VERTU.

Un riche particulier de Londres, se trouvant à l'extrémité de sa vie après l'avoir passée dans les plaisirs, se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de son bien par un testament. Il n'avait point de parens assez proches, ni assez mal avec la fortune, pour se croire obligé de penser à eux; et celui qui le portait ainsi à régler ses affaires, se flattait, par cette raison, d'avoir beaucoup de part à son héritage. C'était un homme avec lequel il avait vécu constamment, et qui avait passé pour son meilleur ami, parce qu'il avait partagé avec lui tous ses plaisirs. Le testament s'achève, et la distribution des biens se fait à diverses personnes avec lesquelles on n'avait jamais soupçonné le testateur d'avoir la moindre liaison. Son ami, chagrin de se voir oublié, n'eut pas honte de lui représenter que ce n'était pas là le prix qu'il devait attendre de son attachement. Il reçut cette réponse : De quoi vous plaignez-vous? vous êtes si étranger pour moi, que j'ai peine à vous reconnaître. Les raisons qui ont pu former notre connaissance et notre amitié sont absolument disparues. C'était la chaleur de mon sang, le goût de la débauche, l'emportement du plaisir; il ne m'en reste plus rien. J'ai nommé pour mes héritiers ceux à qui je suis lié dans ce moment par la disposition de mon cœur, qui me fait du moins goûter leurs vertus; et je regarde comme mes amis ceux à qui je voudrais ressembler.



OBIDAH ET L'ERMITE.

La vie de l'homme est le voyage d'un jour.

Obidah, fils d'Abensina, entreprit un voyage, et se tourna du côté de l'Indostan. Il jouissait d'une santé ferme et vigoureuse; il était animé par le désir et l'espérance; il ne s'arrêtait que de temps en temps pour écouter le ramage des oiseaux, pour respirer un air doux et frais, et se désaltérer au bord d'un ruisseau; quelquefois il contemplait les chênes, ces monarques des montagnes; d'autres fois il respirait l'agréable odeur de la primevère, fille aînée du printemps; tous ses sens étaient agréablement flattés; tous soucis étaient bannis de son cœur.

Il continua sa route jusqu'au moment où le soleil fut au midi; et la chaleur qui augmentait à chaque instant affaiblissant ses forces, il regarda autour de lui, afin de découvrir un chemin qu'il pût suivre sans être incommodé par l'ardeur du jour. Il aperçut à sa droite un bocage, dont l'ombre ondoyante semblait l'inviter à tourner ses pas de ce côté-là. Il y entra; la fraîcheur et la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put résister. Cependant il n'oublia pas qu'il avait entrepris un voyage; mais apercevant un petit sentier bordé de fleurs, qui parais-

sait dans la même direction que le grand chemin, il prit la résolution de le suivre, d'allier ainsi le plaisir avec la peine, et de se procurer les avantages de la diligence, sans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque temps, et avec une ardeur qui ne se ralentissait point, excepté lorsqu'il était arrêté par le chant des oiseaux que a chaleur attirait dans l'ombre, ou lorsqu'il s'amusait à cueillir des fleurs qui étaient d'un côté du sentier, et des fruits que les branches des arbres lui offraient de l'autre. Enfin, le petit sentier commençant à s'écarter de la grande route, et à se perdre parmi les arbres et les buissons, qui étaient rafraîchis par des fontaines et des cascades, Obidah s'arrêta un instant; il examina s'il ne risquait pas de s'écarter trop de la grande route; mais se rappelant que la chaleur était encore très-ardente, il résolut de continuer par le petit sentier, pensant qu'il ne ferait pas un long détour, et que bientôt il retrouverait le grand chemin. Il redoubla le pas, afin de regagner ce que les détours lui avaient fait perdre. L'espèce d'inquiétude où il était, le portait à s'arrêter à chaque objet qui s'offrait à sa vue, et à goûter tous les différens plaisirs qui se présentaient à lui, et qui servaient à le distraire. Il faisait parler les échos; il montait sur les arbres, d'où il pouvait découvrir de belles perspectives; il s'arrêtait devant les cascades; il se plaisait à former un cours aux ruisseaux qui coulaient entre les arbres: il battit ainsi un long espace de terrain, en faisant mille tours et détours. Les heures s'écoulaient dans ces amusemens, sans qu'il s'en aperçût. Il s'arrêta enfin; le jour était sur son déclin : il s'éleva tout à coup une tempête. Le danger où il se trouvait lui fit sentir *que l'homme s'éloigne souvent du bonheur, lorsqu'il ne consulte que son bonheur actuel*. Il se repentit d'être entré dans le bocage, et d'avoir quitté la grande route. L'air s'obscurcit de plus en plus, et un coup de tonnerre le tira de sa méditation.

Il résolut de faire tout son possible pour sortir du lieu où il était, et pour retrouver le grand chemin. S'étant prosterné devant l'auteur de la nature, et ayant imploré son secours, il avança d'abord avec confiance, tenant son épée à la main pour écarter les bêtes du désert, effrayées par l'orage. Il entendait à droite et à gauche les hurlemens plaintifs de la rage et de la terreur; il était au milieu de l'horreur des ténèbres et de la solitude; les vents impétueux mugissaient dans la forêt, et les torrens roulaient avec un bruit affreux; il marchait d'un pas tremblant dans l'obscurité : il se sentit enfin accablé de fatigue, et il était sur le point de céder à son malheureux destin, lorsqu'il aperçut une lumière. Il s'avance du côté où elle paraissait, et il découvre la retraite d'un ermite. Un bon vieillard le reçut avec empressement, et lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé: Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici, lui dit l'ermite? Il y a près de trente ans que je suis dans cette retraite, et personne n'y était encore venu. Obidah lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé.

Mon fils, lui dit l'ermite, n'oubliez jamais le danger que vous avez couru aujourd'hui par votre imprudence. Souvenez-vous que *la vie de l'homme est le voyage d'un jour*. Au matin de la jeunesse nous nous levons pleins de vigueur, nous sommes animés au travail par l'espérance, et nous marchons d'un pas ferme dans le sentier de la sagesse. Peu de temps après, notre zèle se ralentit, nous cherchons à faciliter nos devoirs, et à parvenir à notre but par des sentiers agréables. L'horreur que nous avions d'abord pour le crime s'affaiblit, et nous nous hasardons à nous approcher de ce que nous avions résolu

d'éloigner sans cesse de nous. Le cœur s'amollit par degrés, et nous cessons d'être sur nos gardes; nous portons nos regards sur les jardins du plaisir; ce n'est pas sans scrupule que nous en approchons, nous y entrons, mais en tremblant, et toujours dans l'espérance d'y passer sans perdre de vue le sentier de la vertu, que nous laissons pour un instant à notre droite, et dans lequel nous nous proposons de rentrer; mais une tentation succède à une autre, une facilité prépare la voie à une seconde; bientôt nous ne goûtons plus le bonheur attaché à l'innocence, et nous soulageons notre inquiétude par les plaisirs auxquels nous nous livrons. Nous perdons insensiblement le souvenir de nos premières résolutions, et nous oublions ce qui convient à des êtres raisonnables. Nous nous jetons dans le tumulte des affaires, nous donnons tête baissée dans les plaisirs des sens; nous promenons d'objets en objets notre inconstance, jusqu'à ce que les ténèbres de l'âge avancé nous surprennent, et que le malaise, l'inquiétude et l'angoisse s'emparent de nous. Alors la réflexion nous rapelle à nous-mêmes, nous tournons les yeux sur notre vie passée: ce spectacle nous cause de l'horreur, du trouble et des remords; nous regrettons, quelquefois en vain, d'avoir quitté les sentiers de la sagesse. Heureux ceux, mon fils, qui apprendront de ton exemple à ne jamais désespérer, et qui se souviendront que, quoique le jour soit fini, et que les forces leur manquent, ils doivent faire un dernier effort; que la réforme des mœurs n'est pas impossible; que l'on peut revenir de ses égaremens, et que celui qui implore le secours du Ciel, peut triompher des difficultés qui paraissent insurmontables. Allez, mon fils, prendre du repos. Mettez-vous sous la protection de celui qui soutient tout. Demain recommencez votre route, et l'expérience vous rendra sage à l'avenir.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Omar, l'ermite de la montagne d'Aubukabis, qui s'élève à l'orient de La Mecque, et qui domine sur toute la ville, trouva un jour, au lever du soleil, un homme seul et pensif, assis à quelques pas de sa cellule. Il le regarda long-temps avec attention, et s'aperçut que ses yeux étaient sombres et hagards, son corps faible et décharné. Cet homme semblait aussi fixer attentivement le bon ermite. Tout à coup, comme s'il fût sorti d'un songe profond, la rougeur couvrit son visage, et il se prosterna vers la terre. Fils de l'affliction, lui dit Omar, qui es-tu? et quel est le sujet de ta peine? Mon nom, répliqua l'étranger, est Hassan. Je suis né dans cette ville. L'ange de l'adversité a étendu sa main sur moi, et il n'est pas en ton pouvoir de me délivrer du mal qui fait naître ta généreuse compassion. Ta délivrance, reprit Omar, n'appartient sans doute qu'à celui de qui nous devons recevoir avec humilité le bien et le mal. Cependant, ne me cache pas la source de ton infortune; car si je ne puis rejeter loin de toi le fardeau qui t'accable, je puis au moins t'aider à le supporter. Hassan fixa la vue sur la terre, et demeura quelque temps en silence. Poussant enfin un profond soupir, il leva les yeux vers Omar, et satisfit ainsi sa demande.

Il y a environ six ans que notre puissant seigneur, le calife Almalick, dont la mémoire soit à jamais bénie, vint, pour la première fois, adorer Dieu en secret dans son temple de la sainte cité. Après qu'il eut satisfait à ses premières dévotions, il resta quelques jours dans la ville, occupé à relever le faible et à réprimer l'oppresseur. La veuve respirait sous sa défense. L'enfance et la vieillesse marchaient appuyées sur sa généreuse bonté. Moi, qui ne craignais de malheur que la maladie, et qui n'attendais de bien que le prix de mon travail journalier, je chantais en faisant mon ouvrage, lorsque Almalick entra dans ma demeure. Il tourna de tous côtés ses regards avec un sourire de satisfaction, s'apercevant que tout était simple, mais propre, et que j'étais content dans le sein de mon travail. Comme ses vêtemens étaient ceux d'un pélerin, je me hâtai de le recevoir avec les égards et les soins d'une tendre hospitalité, et ma gaieté était plutôt augmentée que gênée par sa présence. Après qu'il eut pris quelque léger rafraîchissement, il me fit plusieurs questions, et quoique par mes réponses je m'efforçasse de l'exciter à la joie, je m'apercevais qu'il devenait pensif, et qu'il me considérait avec une attention profonde. Je soupçonnais qu'il pouvait m'avoir vu autrefois, et qu'il cherchait à me reconnaître : c'est pourquoi je lui demandai son pays et son nom. Hassan, me dit-il, j'ai fait naître ta curiosité, et elle sera satisfaite. Celui qui te parle maintenant est Almalick, l'ami du juste, dont la demeure est le trône de Médine, et dont la mission est d'en haut. Ces paroles me frappèrent d'étonnement, quoique j'eusse quelque doute de leur vérité. Mais Almalick dépouillant son manteau, découvrit à mes yeux les ornemens de l'empire, et mit l'anneau royal à son doigt. Alors je me jetai à ses genoux, et j'allais me prosterner devant lui; il me retint. Hassan, me dit-il, arrête, tu es plus grand que moi, car j'ai tiré de toi les leçons de la sagesse. Je répondis : Ne te moque pas de ton serviteur, qui n'est qu'un ver en ta présence. La vie et la mort sont dans tes mains. Le bonheur et le malheur sont les enfans de ta volonté. Hassan, répliqua-t-il, je ne puis disposer de la vie et du bonheur, qu'en m'abstenant de les arracher à ceux qui les possèdent; et toi, tu possèdes la félicité que je ne puis ni donner ni obtenir. Mon pouvoir sur les autres remplit mon sein de sollicitudes. Je puis réprimer la fraude et la violence, satisfaire les désirs dévorans de l'avarice et de l'ambition; mais pour ce qui est de la vertu, je suis impuissant. Si je pouvais la récompenser, je la récompenserais en toi. Tu vis content, sans ambition et sans avarice : t'élever, ce serait détruire la simplicité de ta vie, et altérer un bonheur que je n'ai le pouvoir ni d'accroître ni de maintenir. Il se leva et me recommandant le secret, il partit.

Aussitôt que je fus revenu de la confusion et de l'étonnement où m'avait plongé le calife, je commençai à regretter que ma conduite eût rendu vaine sa générosité, et j'accusai ma gaieté d'être cause de ce que j'allais rester dans la pauvreté et dans le travail. Je réfléchis alors à l'obscurité de mon état, où m'avait laissé languir une indifférence blâmable pour les richesses. Je négligeai mon travail, parce que j'en méprisai le salaire. Je passais le jour dans l'inaction, formant des projets chimériques pour recouvrer le bien que j'avais perdu; et la nuit, au lieu de me plonger dans le sommeil doux et rafraîchissant, dont je ne sortais qu'avec des forces nouvelles, et une nouvelle gaieté, je ne rêvais qu'à de riches habits, à un équipage fastueux, à des jardins et à des palais; et je ne m'éveillais que pour regretter ces illusions,

qui s'étaient évanouies. Ma santé enfin s'altéra par l'inquiétude de mon esprit; je vendis tous mes meubles pour subsister, ne me réservant qu'un matelas, sur lequel je demeurais souvent couché pendant tout l'intervalle d'une nuit à l'autre.

Dans la première lune de l'année suivante, le calife revint à La Mecque avec le même secret, et pour le même dessein. Il voulait voir encore cet homme qu'il avait vu ne tirer son bonheur que de lui-même; mais il ne me trouva plus charmant, par des chansons, la fatigue de mon travail, plein de vigueur et de contentement. Il me trouva au contraire pâle, défait, assis sur la terre, et buvant de l'opium pour substituer les fantômes d'une imagination égarée aux réalités de la grandeur. Il était entré avec l'air d'une joyeuse impatience; mais à peine eut-il jeté les yeux sur moi, qu'elle fut changée en surprise et en compassion. J'avais autrefois désiré une nouvelle occasion de parler au calife; cependant je fus confondu à sa présence; et me jetant à ses pieds, je mis mes mains sur ma tête, sans pouvoir proférer une seule parole. Hassan, me dit-il, que peux-tu avoir perdu, toi dont la richesse était le travail de tes mains? Qui peut t'avoir rendu triste, lorsque la source de ta joie était dans ton cœur? Quel malheur t'est-il arrivé? Parle, et si je puis te soulager, tu vas redevenir heureux. Je fus encouragé par ces mots à lui répondre, et je le fis ainsi : Que mon maître pardonne la hardiesse de son esclave, qui aimerait mieux devenir muet pour toujours que de lui déguiser la vérité. Je suis devenu malheureux par la perte de ce qui n'a jamais été en ma possession : tu as élevé en moi des désirs que je ne suis pas digne de te voir satisfaire. Mais pourquoi as-tu pensé que celui qui était heureux dans l'obscurité et dans l'indigence, ne serait pas plus heureux dans l'opulence et dans les honneurs? Lorsque j'eus fini ce discours, Almalick resta quelques momens en suspens, et je continuai de me prosterner devant lui. Hassan, me dit-il, je m'aperçois, non avec indignation, mais avec regret, que je me suis mépris sur ton caractère. Je vois maintenant que l'ambition et l'avarice n'étaient qu'assoupies dans ton cœur, parce que leurs objets étaient trop éloignés pour les réveiller. Je ne puis te revêtir d'autorité, parce que je ne veux pas soumettre mon peuple à l'oppression, et que je ne voudrais pas être forcé de te punir pour des crimes que je t'aurais mis à portée de commettre. Mais puisque je t'ai enlevé ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de te rendre, je satisferai du moins en partie les désirs que j'ai éveillés en toi, de crainte que ton cœur ne m'accuse d'injustice, et que tu continues de vivre toujours insupportable à toi-même.

Lève-toi donc, et me suis. Je me levai de la terre où j'étais à genoux, comme si j'avais eu les ailes d'un aigle. Je baisai les bords de son manteau dans une extase de reconnaissance et de joie; et quand je fus sorti de ma demeure, le cœur me battait comme si je fusse sorti de la caverne d'un lion. Je suivis Almalick dans le caravansérail où il logeait; et lorsqu'il eut acquitté son vœu, je volai sur ses pas à Médine, où il me donna un appartement dans son sérail. J'étais servi par ses propres esclaves, et je recevais chaque semaine de son trésor une somme qui excédait mes plus ambitieuses espérances. Mais je sentis bientôt que les viandes qu'on présentait sur ma table n'étaient pas aussi savoureuses que celles que je mangeais assaisonnées par le seul appétit; que le sommeil n'était pas aussi doux que celui auquel j'étais invité par la lassitude, et que le temps ne coulait pas avec autant de charmes pour moi que lorsque mon travail attendait sa récompense. Je me rappelais avec regret mes anciennes jouissances; et tandis que je

soupirais au milieu de ces superfluités qui ne pouvaient rassasier mes désirs, elles me furent tout à coup arrachées. Almalick, au milieu de la gloire de son règne, et dans la plus grande vigueur de son âge, mourut subitement dans son bain.

Son fils Albubekir, qui le remplaça sur le trône, était animé contre moi par ceux qui me regardaient tout à la fois avec envie et avec mépris. Il supprima soudain ma pension, et ordonna qu'on me chassât honteusement de son palais. Ce commandement fut exécuté avec une telle rigueur, que deux heures après la mort de mon ancien maître, je me trouvai dans les rues de Médine, exposé à la faim et à la dérision, au sortir de la mollesse et de la vanité. Omar, Omar, garde-toi de me reprocher mes murmures, si l'expérience ne t'a pas fait connaître l'humiliation de la disgrace. Pourquoi cette leçon a-t-elle été réservée pour moi dans le livre de la Providence? J'ai fui de Médine à La Mecque, et je ne peux fuir de moi-même. Combien sont différens les trois états par lesquels j'ai passé! et toutefois leur souvenir est également plein d'amertume. Hassan ayant ainsi fini son histoire, joignit ses deux mains ensemble; et levant les yeux vers le ciel, il laissa échapper un torrent de larmes.

Omar attendit que cet accès de douleur fût calmé; et le prenant par la main, il lui dit : Mon fils, ne livre point ton ame a l'affliction; il te reste encore plus de moyens de félicité, qu'il n'a été au pouvoir d'Almalick de t'en donner, et qu'Albubekir n'a pu t'en faire perdre. Le saint prophète m'inspire les paroles que je vais te révéler.

Tu as goûté autrefois le bonheur au sein de la pauvreté et du travail; tu peux l'y retrouver encore. Vois si tu as été heureux parmi les délices du palais d'Almalick! Tu ne l'aurais pas été davantage par la possession de son empire. Crois-moi, mets ta confiance en celui qui seul peut satisfaire les désirs de ta raison. Fixe ton espoir sur cet héritage auprès duquel le monde entier n'est qu'une goutte de la mer, ou l'un des grains de sable répandus sur ses bords. Retourne, mon fils, retourne à ton travail; ta nourriture sera encore savoureuse, et ton sommeil gracieux. Ton contentement aura une stabilité qui ne dépendra point du caprice des hommes, et ta vie sera un encens pur devant le trône de l'Éternel.

Hassan, dans l'esprit duquel l'ange de l'instruction imprimait le conseil d'Omar, se hâta d'aller se prosterner dans le temple du prophète. La sérénité de la paix rayonna sur son ame, comme le doux éclat du matin sur le sommet de la montagne d'Aubukabis. Il retourna avec gaieté à son travail, et ses derniers jours furent encore plus heureux que les premiers.

LES DEUX LIARDS.

Un cœur vertueux ne saurait être insensible à la vue d'une bonne action.

Une dame de qualité, dont la mort a causé de justes regrets, se trouva un jour dans une église de Poitiers, peu éloignée d'un soldat qui, placé devant elle, priait d'une voix assez haute. Il l'édifiait; mais cette manière de prier dérangeait la sienne : elle se lève, et va le toucher doucement à l'épaule, pour l'avertir de prier

plus bas. Cet homme, imaginant qu'un pauvre lui demande l'aumône, fait, sans tourner la tête ni cesser sa prière, un geste qui annonce qu'il ne veut, ou ne



peut rien donner. La dame reconnaît sa méprise, et répète néanmoins le même mouvement. Le soldat, voulant faire retirer le prétendu pauvre, tire deux liards de sa poche; et, les yeux toujours fixés à terre, sans changer d'attitude, il tend la main en arrière, pour qu'il prenne son aumône et le laisse tranquille. La dame la prend, et retourne à sa place, qu'elle quitte un moment après, afin de n'être point distraite par le soldat qui continue de prier à sa manière. Enfin, elle revint chez elle, et se mit à table avec un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y avait plusieurs officiers du régiment de ce soldat. Elle leur raconta son aventure, et parut désirer de revoir celui qui lui avait fait l'aumône. On le cherche; on le découvre; il arrive : c'était un vieux caporal, bon sujet, et très-pieux. La dame le reconnaît, et lui demande s'il se souvient d'avoir fait l'aumône de deux liards dans telle église, le jour même. Oui, madame, répond-il. — Eh bien! c'est à moi que vous l'avez faite, et voilà deux louis, que je vous donne pour vos deux liards. — Je vous supplie, madame, d'excuser ma méprise. Quant aux deux louis, je n'en ai pas besoin : le roi me nourrit, m'habille, me loge, et je travaille; je vis content avec ma solde et les petits profits de mon travail. Ayez la bonté de faire cette charité à ceux à qui elle peut être nécessaire. — Mon ami, vous ne m'avez point offensée; vous m'avez édifiée et je vous admire; ce n'est point une aumône que je veux vous faire; je sais qu'un soldat n'en a pas besoin, et n'en reçoit point; je veux seulement vous donner une marque de ma satisfaction, et de mon estime pour votre façon de penser. Prenez, je vous prie, mes deux louis, et distribuez-les vous-même; puisque vous aimez les pauvres, je veux que vous ayez le plaisir de leur faire du bien. Cette scène attendrit tous les assistans.

LE BON ROI.

Louis XII, roi de France, parvenu au trône par le chemin de l'adversité, y fit régner avec lui les vertus d'un bon roi. C'était un prince religieux, magnanime, économe, d'un accès facile, ami de la justice et de la vérité, plein de tendresse pour son peuple, et n'ayant point de plus forte passion que de le rendre heureux. Louis ne craignait rien tant que de fouler ses sujets; aussi aucun roi ne fut plus tendrement aimé. Ses yeux paternels ne pouvaient se lever, qu'ils ne rencontrassent un ami. Ses voyages étaient des triomphes : on s'empressait de se trouver sur son passage; les chemins étaient jonchés de fleurs, l'air retentissait de cris d'allégresse, de murmures flatteurs, de vœux que l'on faisait pour la conservation de ses jours. Les gens de la campagne accouraient de dix et de vingt lieues à la ronde, l'entouraient, le pressaient, faisaient toucher des linges à sa personne, à ses habits, à son cheval, et les remportaient chez eux comme les plus précieuses reliques. Ils ne l'appelaient point autrement que le *père du peuple*, titre préférable à tous ceux que l'héroïsme donne.

Voici un trait de sa bienfaisance et de ses sentimens paternels.

Un homme de la cour demandait à Louis la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'était déclare ouvertement contre ce prince, avant son avénement au trône. « Je n'étais pas son roi, répondit-il, lorsqu'il m'a offensé. En le devenant, je suis devenu son père. Je dois lui pardonner et le défendre. »

LE TAILLEUR ET LE TISSERAND.

Un tailleur de Londres, nommé Swith, très-pauvre et sans autre ressource qu'un ami aussi pauvre que lui, appelé Thoms, et tisserand de sa profession, partit pour les Indes Orientales, dans l'espérance d'y améliorer son sort. Il y fit fortune, et épousa une fille riche, qui avait une sœur aussi opulente; l'une et l'autre voulurent suivre Swith dans sa patrie, lorsqu'il se crut à l'abri de tout événement. Arrivé à Londres, il n'eut pas de peine à se rappeler sa première misère. Cette idée lui retrace l'image de Thoms. Il vole chez son ami, dont il n'est pas reconnu, et s'informe de lui-même s'il est à son aise, s'il a une maison, s'il est marié. Toutes ses réponses furent négatives; et à chacune, Swith fit paraître une joie si vive, que le tisserand crut avoir affaire à un insensé, ou à un homme opulent, qui insultait à sa misère. Dans peu d'heures il fut détrompé, un carrosse s'arrête à sa porte; on lui dit d'y monter : il y monte. On arrive dans une belle maison. Thoms y reconnaît Swith, qui avait repris ses anciens habits, et qui lui dit : Mon ami, quand nous n'avions rien, nous nous consolions; le premier de nous qui avait un schelling, le partageait avec l'autre; cette maison est à toi, avec tout ce qu'elle con-

tient : voilà la sœur de ma femme ; elle veut un honnête homme ; elle est riche ; je lui ai parlé de toi ; elle consent à te donner sa main. Je t'appelais autrefois mon frère, tu l'es actuellement. Oublions tout, excepté l'amitié qui nous lie, et qui ne finira qu'avec nous.

VARIÉTÉS.

Un étranger ayant vendu à une impératrice romaine de fausses pierreries, elle en demanda à son époux une justice éclatante. L'empereur, plein de clémence et de bonté, mais ne pouvant la calmer, condamna, pour la satisfaire, le joaillier à être exposé dans l'arêne. L'impératrice s'y rendit avec toute sa cour, pour jouir de sa vengeance. Au lieu d'une bête féroce, il ne sortit contre le malheureux qui s'attendait à périr qu'un agneau qui vint le caresser. L'impératrice, outrée de se voir jouer, s'en plaignit amèrement à l'empereur : « Madame, répondit-il, j'ai puni le criminel suivant la loi du talion ; il vous a trompée, il a été trompé à son tour. »

M. D.... d'un mérite rare par ses vertus et ses talens militaires, était petit, mal fait, et d'une figure peu avantageuse. Ayant été nommé gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des députés pour renouveler leur alliance avec les Français. Arrivés à Québec, ils furent introduits chez le gouverneur. Le chef de l'ambassade avait préparé un discours, dans lequel il employait tout ce que sa langue avait de plus riche et de plus pomdeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, et de la bonne mine du général : qualités que ces sauvages estiment de préférence. Surpris de voir tout autre chose que ce qu'il avait imaginé, il sentit que sa harangue ne cadrait point au personnage. Sans se déconcerter, il s'en tira par cette apostrophe un peu agreste à la vérité, mais qui n'est pas sans énergie : « Il faut que tu aies une grande ame, lui dit-il, puisque le grand roi des Français t'envoie ici avec un si petit corps ! »

Spencer, fameux poète anglais, s'introduisit un jour dans la maison du lord Sidney, dont il n'était point connu, tenant à la main une copie d'un de ses poèmes. On porte la copie au lord. Il la prend, la lit, et, frappé de la beauté des vers, ce seigneur fait paraître le transport le plus vif à la découverte d'un génie si neuf et si rare. Il lit passionnément quelques stances, et se tournant vers son intendant : Donnez, lui dit-il, 50 liv. sterling à l'auteur de ces vers. — Il poursuit la lecture ; et, plus frappé encore d'une nouvelle stance, s'écrie : Doublez la somme. — L'intendant étonné, différait d'exécuter l'ordre de son maître. Sidney continue de lire ; la libéralité s'accroît avec son admiration : « Je donne, dit-il, 200 liv. ; et poussant son intendant par l'épaule : Vite, vite, et sur-le-champ ; car si je lis davantage, je serai tenté de donner tout mon bien.

Un grand seigneur ignorant, voyant un jour Descartes qui faisait bonne chère, lui dit : Eh quoi ! les philosophes usent-ils de ces friandises ? — Et pourquoi non ? lui répondit-il. Vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans ?

Le prince d'Orange s'étant mis en marche pour une entreprise secrète, un

colonel, trop curieux, osa lui faire des questions. Mais, lui dit le prince, si vous connaissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne? Non, assurément, reprit le colonel. — Le Ciel, répliqua le prince d'Orange, m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret. »

L'HABIT SANS GALONS.

PERSONNAGES.

M. DESVERTUS père.
DESVERTUS, fils, âgé de dix ans.
JACQUES, frotteur.
JACQUOT, son fils, âgé de quinze ans.

La scène est dans un salon de la maison de M. Desvertus.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUES.

M. DESVERTUS, *mettant des papiers sur la cheminée.* — Ah! te voilà, mon pauvre Jacques? Est-ce que tu n'es plus malade?

JACQUES. — Pardonnez-moi, mon cher monsieur, la fièvre ne me quitte pas; mais je sors de mon grabat pour venir vous remercier de vos bonnes charités. Sans vous, notre boulanger m'allait refuser du pain, et à ma pauvre famille; la bonté que vous avez eue de payer tout ce que nous lui devions...

M. DESVERTUS. — Ce n'est rien, mon cher Jacques... Et ta femme?

JACQUES. — Elle est toujours malade, monsieur, et j'ai bien peur qu'elle n'en revienne pas.

M. DESVERTUS. — A-t-elle les secours nécessaires à son état?

JACQUES. — Oui, monsieur, à peu près.

M. DESVERTUS. — Allons, j'y penserai.

JACQUES. — Ah! monsieur, vous n'en avez déjà que trop fait; sans vous, elle, oi et mes cinq enfans, nous serions déjà péris de misère. Le pain est si cher, moi toujours malade, et mon fils est si jeune, que le pauvre enfant, malgré la bonne envie qu'il a de bien faire, les forces lui manquent; il ne peut pas satisfaire toutes mes pratiques; j'en ai déjà perdu les trois quarts.

M. DESVERTUS. — Allons, j'y aurai attention, ne te chagrine pas; dès aujourd'hui....

JACQUES. — Ce n'est pas, monsieur, pour cela que je viens, mais pour vous remercier de toutes vos bontés, et savoir si Jacquot vous contente, et a bien soin de frotter ici comme il faut.

M. DESVERTUS. — Oui, oui, on en est content : va, tiens-toi tranquille, et ne songe qu'à te guérir.

JACQUES. — Mon fils va venir tout à l'heure frotter ici : je lui ai bien recommandé encore ce matin de faire sa besogne de son mieux. Adieu, mon charitable monsieur, je vais me remettre dans mon lit; car actuellement je tremble la fièvre.

M. DESVERTUS. — Va, mon enfant, et ne t'inquiète pas plus qu'il ne faut; le bon Dieu aide les malheureux, quand ils sont honnêtes gens comme toi. (*Jacques sort.*)

SCÈNE II.

M. DESVERTUS, SON FILS.

M. DESVERTUS. — Eh bien! mon fils, vous venez de voir et d'entendre un exemple assez frappant du malheur. Qu'en dites-vous?

DESVERTUS fils. — Le pauvre Jacques! il m'a fait bien de la peine!

M. DESVERTUS. — Tant mieux, mon fils; c'est une preuve que vous avez l'ame compatissante; conservez ce sentiment-là pour secourir les pauvres, aussitôt que vous serez en âge de le faire.

DESVERTUS fils. — Mais, mon papa, ne puis-je pas déjà faire quelque chose pour eux?

M. DESVERTUS. — Oui, sur l'argent de vos menus plaisirs.

DESVERTUS fils. — Ah! c'est bon. Mais dites-moi un peu, il y a tant de gens si riches, si riches qu'ils paraissent ne savoir que faire de leur argent; comment souffrent-ils qu'il y ait tant de pauvres?

M. DESVERTUS. — Mon cher ami, c'est qu'ils ont le cœur dur, et que le malheur des autres ne les touche point.

DESVERTUS fils. — Oh bien, ce sont de vilaines gens, n'est-il pas vrai? car s'ils pensaient tous comme vous, je gage qu'il n'y aurait plus de pauvres.

M. DESVERTUS. — Tu as raison, mon ami; mais les hommes qui sont frères, et qui devraient vivre comme tels, ne pensent pas seulement qu'ils soient de la même espèce, quand la disproportion de la fortune fait de l'un à l'autre une différence un peu considérable.

DESVERTUS fils. — En ce cas-là, on est bien malheureux d'être homme quand on est pauvre; car il y a plus d'égalité entre les animaux.

M. DESVERTUS. — C'est qu'ils vivent plus dans l'ordre de la nature; et, par leur propre existence, ont moins de faciliés d'oublier ou de mépriser les lois de cette bonne maîtresse.

DESVERTUS fils. — Allons, mon papa, voilà qui est fini; si je désire jamais d'être riche, si je le deviens, ce sera pour être bon et utile aux autres hommes qui ne sont pas moins hommes que moi. Vous verrez, vous verrez!

M. DESVERTUS. — Voilà le moyen, mon cher ami, d'imiter la Divinité autant qu'il est en vous, et vous me rendez d'avance le plus heureux père du monde à penser ainsi. Oh ça! comme je suis bien content de vous, que vous remplissez tous vos devoirs avec exactitude, je vais vous faire faire un habit neuf, où je ferai mettre un joli galon d'argent, pour qu'il soit plus honnête.

DESVERTUS fils. — Oh, mon papa! vous êtes bien bon, et je vous remercie; mais je pense à une chose, mon petit papa.

M. DESVERTUS. — A quoi?

DESVERTUS fils. — Vous ne portez jamais de galons sur vos habits, vous; et moi, je ne m'en soucie pas beaucoup; si vous vouliez, mon papa, au lieu d'acheter ce galon, me donner l'argent qu'il doit coûter.

M. DESVERTUS. — Pourquoi faire? est-ce que vous n'avez plus rien des deux louis de vos étrennes?

DESVERTUS fils. — Non, mon papa.

M. DESVERTUS. — Qu'en avez-vous fait?

DESVERTUS fils. — J'en ai fait.... j'en ai fait.... Oh! je ne saurais vous le dire à présent.

M. DES VERTUS. — Et pourquoi?

DESVERTUS fils. — Parce que... Ah! mon papa, n'ayez pas peur, j'en ai fait un bon usage; mais, je vous en prie, puisque vous le voulez savoir, ne me le demandez que demain.

M. DESVERTUS. — Allons, soit, à demain; et si, comme vous le dites, vous en avez fait un bon usage, je vous remettrai l'argent de votre galon. Je veux

que vous ayez toujours de l'argent, en le sachant employer à propos.

DESVERTUS fils. — Vous serez content, mon papa. (*A part.*) J'ai encore mes deux louis; mais je sais bien maintenant ce que j'en ferai. (*Haut.*) Ah! voilà Jacquot qui vient pour frotter.

M. DESVERTUS. — Allons, Jacquot, courage, mon ami; je viens de rendre bon témoignage de toi à ton pauvre père: travaille, mon enfant, et Dieu ne t'abandonnera pas. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DESVERTUS fils, JACQUOT.

JACQUOT, *à M. Desvertus qui sort.* — Ah, monsieur! j'ai bonne envie. (*Il se met à frotter.*) (*A Desvertus fils.*) Monsieur, ne restez pas dans la poussière.

DESVERTUS fils. — Oh! je n'en ai pas peur. Eh bien! mon pauvre Jacquot, ta mère est donc malade?

JACQUOT. — Oui, mon cher monsieur, elle est bien malade.

DESVERTUS fils. — Bien mal? Et tu as donc cinq petits frères à la maison? Je veux dire quatre; je me trompe.

JACQUOT. — Il y en a cinq; et moi c'est six. Mon père ne nous compte que cinq, parce que je suis en état de gagner ma vie, moi.

DESVERTUS fils. — Oui, mais tu ne peux pas la gagner pour ton père, pour ta mère, et pour cinq petits frères?

JACQUOT. — Enfin, monsieur, je fais ce que je peux; dame! le bon Dieu fera le reste.

DESVERTUS fils. — Tu as raison. Eh bien! prends que je sois le bon Dieu. Tiens, mets ces deux louis-là dans ta poche, pour les donner à ta mère.

JACQUOT. — Oh, monsieur! ... deux louis!... Oh, mon cher monsieur! je ne les prendrai pas.

DESVERTUS fils. — Prends-les, et ne t'inquiète de rien : ce sont les deux louis de mes étrennes; et mon papa m'a dit qu'il voulait que j'en fisse tout ce qu'il me plairait... Eh bien! prends donc.

JACQUOT. — Non, monsieur, vous êtes un jeune... Monsieur,... et je ne dois pas... Mon père et ma mère me gronderaient.

DESVERTUS fils. — Tu leur diras que je te les ai donnés pour eux.

JACQUOT. — Cela est vrai; mais monsieur votre père le saurait... Enfin, je ne peux pas les prendre sans lui en parler.

DESVERTUS fils. — J'entends. Ah! tu me traites comme un petit garçon, je le vois bien; mais je suis bien aise de te dire que mon papa ne me traite pas de même, et que je peux te donner ces deux louis-là, comme je pourrais les jeter par la fenêtre; ainsi, vois comme j'en suis maître, et fais la différence... Si tu ne les prends pas, je vais les y jeter; ils feront du bien à quelque pauvre qui les ramassera.

JACQUOT. — Oh bien, monsieur, je les prends; mais...

DESVERTUS fils. — Mais tu le diras à mon papa, n'est-ce pas?

JACQUOT. — Sûrement!

DESVERTUS fils. — Si tu le dis, si tu le dis, je t'assure que je n'aurai plus tant d'amitié pour toi; tu verras.

SCÈNE IV.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUOT, toujours frottant.

M. DESVERTUS. — Mon fils, votre maître à écrire vous attend; allez donc.

DESVERTUS fils. — J'y vais, mon papa. (*Il fait à Jacquot le signe du silence, et sort.*)

SCENE V.

M. DESVERTUS, JACQUOT.

M. DESVERTUS, *va à la cheminée.* — Ah! voilà des papiers que j'ai oubliés là, et que je cherchais partout.

JACQUOT, *en tremblant.* — Monsieur, voulez-vous bien que je vous remette… ces deux louis-là… que monsieur votre fils vient de me forcer de prendre… quoique je n'en aie pas voulu?…

M. DESVERTUS. — Mon fils t'a forcé de prendre ces deux louis! et par quelle raison?

JACQUOT. — Parce que ma mère est malade, et mon père aussi, et que nous sommes six enfans; car il m'a demandé tout cela.

M. DESVERTUS. — Eh bien! mon enfant, s'il te les a donnés après toutes ces questions-là, les raisons de mon fils sont bonnes, et je suis bien aise qu'il fasse un aussi bon emploi de son argent: garde ces deux louis, et donne-les à ton père ou à ta mère. Va, je suis charmé de ce que tu me dis là, plus que les deux louis ne valent.

JACQUOT. — Ah, monsieur! vous le voulez? au moins vous direz à mon père que c'est vous qui avez voulu que je les prenne.

M. DESVERTUS. — Oui, mon enfant; va, sois tranquille.

JACQUOT. — Que ma mère vous donnera de bénédictions, et à monsieur votre fils!

M. DESVERTUS. — Écoute: si mon fils, d'un moment à l'autre, te donnait encore de l'argent, prends-le toujours, je te l'ordonne.

JACQUOT. — Mais, monsieur, il m'a défendu de vous le dire, ou bien qu'il m'en voudrait, et qu'il n'aurait plus de bonne amitié pour moi du tout.

M. DESVERTUS. — Tant mieux; je suis encore enchanté qu'il t'ait dit cela: c'est une preuve qu'il ne met point d'orgueil dans sa bonne action: en ce cas, je te défends de lui dire que tu m'en as parlé; entends-tu?

JACQUOT. — Oui, monsieur.

M. DESVERTUS. — S'il te donne encore, prends toujours, je le veux; et pour ne te pas brouiller avec lui, je paraîtrai ne rien savoir.

JACQUOT. — Oui, monsieur. (*Il se remet à frotter.*)

M. DESVERTUS, *à part, en arrangeant ses papiers devant la cheminée.* — Mon fils m'acquitte, par la seule bonté de son ame, de ce que je voulais faire aujourd'hui pour ces pauvres gens. Quel plaisir pour un père! et que je serais content si l'idée de ne point vouloir de galons sur son habit venait…

SCÈNE VI.

M. DESVERTUS, SON FILS, JACQUOT, frottant toujours pendant la scène.

DESVERTUS fils. — Mon papa, voilà le tailleur.

M. DESVERTUS. — Qu'il attende un moment; et vous, mon fils, venez ici. Dites-moi: vous me remettez à demain pour apprendre l'emploi que vous avez fait de votre argent, n'est-il pas vrai?

DESVERTUS fils. — Oui, mon papa, puisque vous le voulez absolument savoir.

M. DESVERTUS. — Et moi je vous avais aussi remis à demain pour vous donner l'argent du galon dont vous ne voulez pas sur votre habit.

DESVERTUS fils. — Vous me l'avez promis comme ça.

M. DESVERTUS. — Oh bien, moi, j'ai plus de confiance en vous: tenez, voilà vingt écus, à quoi se monte le galon que je voulais vous faire acheter. Je ne vous regarde plus comme un enfant. Vous me direz, quand vous voudrez, l'usage

que vous en ferez, comme de vos deux louis; je ne vous gêne plus là-dessus.

DESVERTUS fils. — Ah, mon papa! si j'en avais fait un mauvais usage, je vous l'aurais déjà dit. Vous êtes si bon, que vous m'auriez pardonné!

M. DESVERTUS. — Allons, voilà qui est entendu. (*Il se remet à ses papiers tout debout.*)

DESVERTUS fils *approche de Jacquot et lui glisse les vingt écus, qu'il a de la peine à lui faire prendre, mais qu'il*



prend à la fin. — (*Bas à Jacquot.*) Prends donc.... Mais prends donc. (*A son père.*) Eh bien, mon papa, descendrai-je dire au tailleur que vous allez venir, ou voulez-vous qu'il monte ici?

M. DESVERTUS. — Non, laissons finir Jacquot. (*Desvertus fils se met à regarder par la fenêtre ouverte.*)

JACQUOT *donne un dernier coup de brosse aux meubles.* — Monsieur, j'ai tout fini. (*Bas à M. Desvertus.*) Voilà ce qu'il vient encore de me donner.

M. DESVERTUS, *à Jacquot.* — Vingt écus?

JACQUOT. — Oui, monsieur.

M. DESVERTUS, *bas à Jacquot.* — C'est mon compte; tant mieux : donne-les à ton père de la part de mon fils, et dis que c'est avec ma permission. (*Haut.*) Allons, mon cher ami, voilà qui est bien. Va-t'en, et travaille pour ton père et ta mère, ils ont travaillé pour toi.

JACQUOT. — Ah, monsieur! je ne m'épargne pas.... et si les forces voulaient fournir.... Enfin, le bon Dieu par-dessus tout. Vous voyez bien qu'il ne nous abandonne pas. (*Il sort.*)

M. DESVERTUS. — Oui! Adieu, mon enfant.

SCÈNE VII.

M. DESVERTUS, SON FILS.

M. DESVERTUS. — Eh bien, mon fils! je ne peux donc absolument savoir que demain l'emploi que vous avez fait de vos deux louis, malgré la curiosité que j'en ai?

DESVERTUS fils. — Non, mon papa, je vous en prie.... Si vous vouliez cependant le savoir maintenant....

M. DESVERTUS. — Si je le voulais, je vous y forcerais à l'instant, sans employer mon autorité.

DESVERTUS fils. — Et comment, mon papa?

M DESVERTUS. — Comment? où sont les vingt écus que je viens de vous donner tout à l'heure?

DESVERTUS fils. — Ils sont.... ils sont avec mes deux louis.... Eh bien! mon papa, c'est vrai.... Vous avez vu que je les ai donnés à Jacquot, ou il vous l'a dit.... Ah! mon papa, vous pensez trop bien, pour ne pas trouver bon l'emploi que je viens de faire de tout cet argent. Je soutiens une famille dans la misère. Un habit galonné peut-il jamais me donner autant de plaisir que j'en ai?

M. DESVERTUS. — Tu as raison, mon cher fils! continue à penser de même, et je t'aimerai toujours.

LES FLATTEURS CONFONDUS.

Alonsor, prince doué de tous les sentimens qui caractérisent la vertu, considérant la statue équestre d'un de ses ancêtres, et voyant sur le piédestal de cette statue, des figures en bronze qui représentaient un chat, une tourterelle, et un oiseau portant une couronne dans une cage d'or, entourée d'une inscription en anciens caractères, assembla son conseil pour lui en demander l'explication. A peine a-t-il entendu prononcer quelques mots, qu'il s'aperçoit qu'on le trompe par les allusions les plus flatteuses et les plus recherchées. Il impose silence, et fait appeler un philosophe célèbre pour le consulter sur ce sujet. Ce philosophe, retiré depuis long-temps dans sa cellule, vivait loin du tumulte de la cour et des villes. Ses principales occupations étaient l'étude de la musique, des astres et des fleurs. Il chantait des hymnes à la gloire de l'Etre suprême: il l'admirait dans la contemplation de ce globe lumineux dont il mesurait l'étendue; il le servait en portant au pied de ses autels des bouquets ornés d'œillets, de tulipes et d'immortelles. Au milieu de la félicité dont il jouit, on le trouble; il reçoit les ordres du souverain et vient en rendre compte. Seigneur, dit-il, voici l'explication que je crois trouver dans ces caractères anciens. Le chat est l'emblème des courtisans souples et dangereux qui entouraient l'empereur; la tourterelle, l'image de la fidélité de son peuple; l'oiseau couronné dans la cage d'or, celle de l'esclavage du prince au milieu des richesses et de la royauté... A peine eut-il prononcé, que les courtisans s'attendaient à une punition exemplaire; mais le roi qui aimait la vérité, et qui était naturellement bon, pardonna à ceux qui l'avaient trompé, et récompensa le philosophe, qui employa les bienfaits du roi à soulager les indigens et les malheureux.

MAXIMES.

L'ame du paresseux ressemble à une terre qu'on ne cultive pas: elle ne produit que des ronces et des chardons.

On demandait à Thalès un moyen sûr de régler sa conduite. « Ne faites jamais ce que vous blâmez dans les autres, » répondit ce grand philosophe.

L'HEUREUSE ACQUISITION.

Le cardinal d'Amboise avait fait bâtir un magnifique château à la campagne. Comme cette superbe maison était trop resserrée, et enveloppée de tous côtés par des possessions étrangères, un gentilhomme du cardinal crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée, qui enclavait le plus le château. Le seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda par quel motif il voulait vendre sa terre. Monseigneur, répondit le gentilhomme, c'est par le plaisir de vous accommoder d'un bien qui est si fort à votre bienséance. Gardez votre terre, répliqua le cardinal; c'est l'héritage de vos pères, le premier titre d'un nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendans. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodités de mon château. Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis très-attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plu de me faire observer, me la rend infiniment plus précieuse. Mais j'ai une fille : un gentilhomme du voisinage voudrait l'épouser : le nom, la fortune, le caractère, tout me convient; mais il demande une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrais faire le bonheur de ma fille, et placer avantageusement le restant de la somme pour moi. Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le cardinal; mais n'y aurait-il pas quelque moyen pour marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis, la somme dont vous avez besoin, sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés, économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en apercevoir? Ah! monseigneur, s'écria le gentilhomme, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés? — Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le cardinal en lui tendant la main; mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens de vous expliquer. » Le gentilhomme tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

LA VRAIE GÉNÉROSITÉ.

Le calife Almansor allait périr sous les coups d'une troupe de rebelles, qui l'avaient surpris, lorsqu'un Arabe, appelé Maan, qui jusque-là s'était tenu caché pour éviter le ressentiment du calife, parce qu'il avait été l'un des principaux chefs du parti ennemi, voyant le prince en si grand danger, sort de sa retraite avec

quelques valets, tombe sur les factieux, et les charge avec tant de vigueur, qu'il les met en fuite, et arrache le monarque à une mort qui paraissait inévitable. Cette générosité de Maan était si peu commune, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Elle lui valut les bonnes grâces du calife, qui, pour première marque de faveur, le pria de lui raconter ses aventures.

» Prince, répondit Maan, ma vie, depuis l'élévation de votre famille, fut celle d'un fugitif qui, voyant sans cesse levé sur sa tête le glaive de la vengeance, s'enferma dans l'obscurité, pour éviter ses coups.. Je restai long-temps caché dans la maison d'un de mes amis à Basrah. Mais ne me croyant point en sûreté dans cette ville, j'en sortis sur le soir, et je pris, à la faveur d'un déguisement, le chemin des déserts. J'avais évité toutes les gardes, et je me croyais hors du danger d'être reconnu, lorsque tout à coup un homme d'assez mauvaise mine saisit la bride de mon chameau, et me demanda si je n'étais pas celui que le calife faisait chercher partout, et dont la découverte devait faire la fortune de celui qui le dénoncerait? — Non, répondis-je. — Quoi! vous n'êtes pas Maan? — Je fus déconcerté. Je pris un de mes joyaux, et le lui présentant: Recevez, lui dis-je, cette faible récompense du service que vous me rendrez, en favorisant ma fuite par votre silence : si les temps deviennent plus heureux pour moi, ma fortune sera la vôtre. Cet homme considérant le prix de ce joyau, me dit : J'ai une demande à vous faire; je vous prie de me répondre avec sincérité. Ne vous est-il jamais arrivé de donner en une seule fois tout votre bien? car je sais que vous passez pour un homme très-libéral. — Non. — N'en avez-vous jamais donné la moitié? — Non. Enfin, descendant par degrés, au tiers, au quart, et jusqu'à la dixième partie, la honte me fit dire que je pourrais bien en avoir donné la dixième. Hé bien! reprit-il, afin que vous sachiez qu'il y a des personnes encore plus libérales que vous, moi, qui ne suis qu'un simple fantassin, qui ne tire que deux écus par mois de solde; je vous donne ce joyau, dont le prix passe plus de mille pièces d'or. En achevant ces mots, il me jette le joyau, et disparaît. Surpris de cet acte héroïque, je vole après lui, et le supplie de revenir sur ses pas. Non, m'écriai-je, j'aime mille fois mieux être découvert et perdre la tête, que d'être vaincu par un procédé aussi généreux. Ame magnanime! ou je vais vous suivre, ou vous recevrez le tribut de ma reconnaissance. A ces mots, il revient à moi, se jette à mon cou, et me dit : Vous voudriez donc me faire passer pour un voleur de grands chemins? Non, je ne recevrai point votre présent, car je ne pourrais pas en toute ma vie vous rendre la pareille. Après cela, nous nous séparâmes. »

Almansor fut si charmé de ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce soldat généreux, pour couronner sa vertu. Mais toutes les perquisitions furent inutiles; et cette action sublime fut publiée dans toutes les provinc. musulmanes, sans que celui qui l'avait faite, daignât se montrer.

COSROES ET MITRANE.

Le préjugé de la naissance est un grand obstacle à la bonne éducation.

Cosroès, roi de Perse, avait un ministre, dont il était content, et dont il se croyait aimé. Un jour ce ministre vint lui demander à se retirer. Cosroès lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter? J'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance. Mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres et les miens; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrane, c'était le nom du ministre, répondit : O roi! je t'ai servi avec zèle, et tu m'en as trop récompensé; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse-les moi remplir. J'ai un fils; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi. Je te permets de te retirer, dit Cosroès, mais à une condition. Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connaître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connais la corruption de la cour; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire : prends mon fils, et va l'instruire avec le tien, dans la retraite, au sein de la vertu.

Mitrane partit avec les deux enfans, et après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de Cosroès, qui fut charmé de revoir son fils; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Il s'en plaignit à Mitrane, qui lui répondit : O roi! mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un et l'autre. Mes soins ont été partagés également entre eux : mais mon fils savait qu'il aurait besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes auraient besoin de lui.

L'AMOUR FILIAL MIS A L'ÉPREUVE.

Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : c'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur. C'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. Le juge les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone. Dieu soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher. Il dit ensuite la même chose au cadet : Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre

à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit le juge, et vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

LETTRE DE J.-J. ROUSSEAU

A un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez. Je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner, serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'ame; condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir. La vie laborieuse que Dieu vous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens et la Providence. Voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parens; c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris; surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez point, que les plus indignes manéges y font plus de fripons-gueux, que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour; je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.



LE DUEL, CONTE MORAL.

Melcour fut privé de ceux à qui il devait le jour, dans un âge où il ne pouvait sentir toute l'étendue de cette perte. Un de ses oncles le retira chez lui, le fit élever avec son fils, et prit le plus grand soin de leur éducation. Florainville et Melcour, unis par les liens du sang, le furent bientôt par ceux de l'amitié, que l'habitude de vivre ensemble augmenta de plus en plus. Leur naissance les appelait au service. Dès qu'ils eurent l'âge requis pour y entrer, on leur obtint de l'emploi dans le même régiment. Florainville avait toujours fui l'étude. La dissipation qu'entraîne l'état militaire en temps de guerre principalement (et nous y étions alors), ne contribua qu'à l'en éloigner davantage. Pour Melcour, il joignait à beaucoup d'esprit l'envie de le cultiver. Ses occupations avaient été sagement dirigées. Un caractère honnête, doux, sensible et complaisant, et des réflexions profondes, lui firent abhorrer, sur toutes choses, la criminelle pratique du duel, trop en vogue dans le temps qu'il commença à servir.

La différence des goûts diminua peu à peu l'amitié qui était entre ces deux jeunes gens. L'amour du plaisir aveugla Florainville. Il se dérangea. Ses dettes s'accumulèrent. Melcour le plaignit, l'aida de sa

bourse, et chercha à le retirer du précipice où il allait se plonger. Il lui représenta combien sa conduite l'avilirait aux yeux des gens sensés. Ceux même, lui disait-il, qui applaudissent à présent à vos faiblesses, seront les premiers à vous accabler des railleries les plus piquantes, dès qu'ils vous verront sans ressource. Ils se disent vos meilleurs amis; vous les croyez... Ils vous ont éloigné de moi; ils m'ont peint à vos yeux sous les traits les plus défavorables; et s'ils ne sont point parvenus à éteindre l'amitié que vous m'avez jurée, au moins l'ont-ils affaiblie... Les méchans savent combien ma tendresse pour vous est sincère. Ils sont instruits des soins que j'ai pris jusqu'ici de vous éclairer sur leurs perfides desseins, et ils veulent m'en punir. O mon ami! s'ils parvenaient à m'enlever votre cœur, leurs succès ne seraient que trop complets. Mais je ne vous parle pas ici pour moi seul, mon cher Florainville. Au nom des sentimens qui unirent notre enfance, ne plongez pas le poignard dans le sein du meilleur des pères. S'il était temoin des excès auxquels vous vous abandonnez, il en mourrait de douleur.

Tous ces discours accablèrent Florainville; il promit de changer; mais ses perfides compagnons de débauche lui présentèrent le crime sous des dehors si séduisans, qu'il fut trop faible pour résister. Melcour, sachant qu'après avoir perdu au jeu des sommes considérables, il était allé dissiper son chagrin dans un lieu infâme, osa l'y aller trouver, et lui rappela avec force ses devoirs, et les promesses qu'il avait faites de les remplir.

Florainville ne se connaissait plus; il se porta contre son cousin à des excès inexcusables. Il tira son épée. Melcour refusant de se battre, ce furieux lui tint les propos les plus insultans. Dans sa rage, il l'eût frappé, si quelque reste de raison ne l'eût arrêté. Son cousin, toujours aussi tranquille, ne se laissa pas émouvoir; malgré tout ce qui rendait Florainville indigne de partager sa tendresse, il ne vit en lui qu'un parent dont il était l'ami.

Celui-ci ébranlé par cette égalité d'ame, revient à lui-même; il a honte de ses emportemens; il en demande mille excuses. Sa grace était dans le cœur de Melcour. Il ne la sollicite pas long-temps. Mille tendres embrassemens furent le gage de leur réconciliation.

Un officier d'un autre régiment avait assisté à leur dispute: il avait été témoin du peu de retenue de Florainville; et le flegme de son cousin lui avait paru l'effet de son peu de courage. Il ne manqua pas d'en faire des plaisanteries très-fortes; elles furent entendues de quelques-uns des camarades de Melcour. Dans la carrière de l'honneur, le moindre soupçon paraît injurieux. On fit les recherches les plus exactes, et l'on découvrit ceux qui avaient donné lieu aux propos de toute la garnison. On leur fait dire que le corps a été insulté en leurs personnes, et que c'est à eux à le venger. Ils n'ont pas même le choix des moyens. Si ce qu'on raconte de leur dispute est vrai, ils doivent se battre, ou égorger celui qui a eu l'audace d'en imposer avec autant de malignité. Qu'on se peigne la situation de Melcour! Ses principes lui défendent le duel; et, s'il cède aux cruelles volontés de son corps, il se trouve réduit à l'affreuse nécessité de plonger son épée dans le sein de son semblable, de son parent, de son ami. Il a beau représenter les motifs qui l'ont guidé, on ne lui répond qu'en désignant l'endroit où il doit se rendre, et les armes qu'il doit apporter. Rien n'égale son désespoir. Il se retire chez lui. Florainville, qui vient le chercher, le trouve les coudes appuyés sur une table, son visage couvert de ses mains; ses larmes coulent en abondance; il n'interrompt ses sanglots que pour

répéter le nom de Florainville. A ce spectacle, celui-ci ne se possédant plus se précipite aux genoux de son ami. Sa vue retrace à Melcour toute l'horreur de son état; il le repousse... Quoi! dans un moment je dois te poignarder, et tu t'offres à mes yeux!... Il tombe dans les bras de son cousin; ses pleurs coulent avec plus de force. O Florainville! dit-il d'une voix étouffée; si ma main t'arrache la vie, je ne te survivrai pas. Que dirai-je à ton père? Hélas! il n'a donc pris tant de soins de mes premières années, que pour me voir teint du sang de son fils... O! malheureux vieillard! quel que soit le succès de cet horrible combat, il sera pour ton cœur paternel une source de larmes.

Dans le moment, quelques officiers forcent la porte: ils viennent pour avertir Melcour qu'il ne peut se faire attendre plus long-temps; que c'est donner lieu de soupçonner sa valeur. Quel affreux moment! Ces deux amis se tiennent étroitement embrassés. Ils ne répondent que par des sanglots.

Cependant Florainville, chez qui le cruel honneur parle encore plus haut que l'amitié, rompt le premier ce douloureux silence. Il se lève, tend les bras à Melcour qu'il n'ose regarder. Alors celui-ci: Quoi! tu veux, barbare, que j'aille... Non, cruel, non: que vos vains préjugés me déshonorent; j'y consens. Je ne serai pas homicide... Vous voulez ma mort: eh bien! venez vous-même m'arracher une vie que je déteste. Il se lève, se promène à grands pas: M'armer contre lui! s'écrie-t-il. Florainvile, je te verrai expirer de ma main!... et ton père... il me redemandera son fils... — Où est mon fils! où est mon fils! et je serai couvert de son sang!... — Quel crime avait-il commis pour que ton bras... — Aucun, aucun, ô mon second père!... La vengeance ne m'a point égaré... C'est en nous embrassant que nous avons tourné nos épées l'un contre l'autre... Un barbare préjugé m'a aveuglé: il est tombé sous mes coups, victime d'un faux honneur... Non... non, ô Florainville! A ces mots, il se jette sur son cousin, le serre étroitement contre son sein. — Je ne serai point ton assassin, non... et vous, retournez vers ceux qui vous ont envoyés: dites-leur que Melcour préfère un prétendu déshonneur à un crime... au plus affreux des crimes... Son sort est décidé par cette réponse. Ses camarades viennent lui annoncer, avec tous les témoignages d'un sincère regret, qu'il ne peut plus être membre du corps, puisqu'il a refusé de se battre. Qu'on se peigne Florainville, écoutant cet arrêt. C'est lui qui a plongé Melcour dans cet abîme de maux. Le déshonneur de son cousin est l'ouvrage de ses dérèglemens. Tout ne fait qu'augmenter son désespoir: on en craignait les suites; on l'arrache malgré lui à cette scène de douleur.

Melcour, resté seul, ne balance pas long-temps sur le parti qu'il doit prendre, il ne retournera pas dans sa province pour essuyer des mépris qu'il n'a pas mérités. En attendant que sa malheureuse aventure y soit oubliée, ou présentée sous son véritable point de vue, il va chercher à perfectionner, par des voyages, les connaissances qu'il possède. Dans la nuit même, il fait tout préparer pour son départ, et écrit une lettre à son cousin, dans laquelle il indique les moyens de lui faire passer ses revenus, dont son âge lui permet de disposer. Il instruit Florainville de ses projets de voyages.

« Quant à vous, ajoute-t-il, apprenez notre sort à mon oncle; qu'il sache qu'on a voulu me forcer à vous égorger, qu'il en frémisse! et si ces barbares, dont un faux honneur est le seul guide, me croient indigne de servir ma patrie, qu'au moins votre père applaudisse aux efforts con-

rageux que j'ai faits pour nous épargner un crime... Quelle leçon!... vous en profiterez, ô mon cher Florainville! Déjà votre aveuglement a cessé... aimez-moi, aimez-moi toujours! et si vous m'avez rendu votre cœur, gardez-vous de me croire malheureux. »

Dès la pointe du jour, il part, accompagné d'un seul domestique. Il avait fait trois ou quatre lieues; il aperçoit à quelque distance du chemin, un parti ennemi sur le point de mettre en déroute un corps moins considérable des nôtres. Il ne peut voir des Français prêts à être vaincus, sans brûler de les secourir: la grandeur du danger disparaît à ses yeux; et, n'écoutant que la gloire, ce même Melcour, de la valeur duquel ses camarades ont osé douter, vole sur le champ de bataille, fait des prodiges, enlève un drapeau aux ennemis, et les Français sont vainqueurs.

L'officier-général qui commandait ce détachement, enchanté de la bravoure du jeune inconnu, le prie avec instance de lui dire son nom. Je me ferai connaître dans un instant, monsieur, lui répondit-il; mais, permettez que je vous demande quelle est votre destination actuelle. — Je vais prendre le commandement de la garnison voisine (c'était celle d'où Melcour venait de sortir.) Eh bien! j'aurai l'honneur de vous accompagner, et c'est là que je veux recevoir les éloges que votre bonté daigne me prodiguer.

Ils arrivent. Monsieur, lui dit Melcour, la seule grace que je vous demande, c'est de convoquer chez vous les officiers du régiment de *** (celui qu'il a quitté). Ils se rassemblent. Melcour paraît. Reconnaissez, messieurs, leur dit-il, la victime infortunée d'un faux honneur qui vous rend injustes et cruels, et auquel cependant vous sacrifiez presque tous. Parce que j'ai refusé de tremper mes mains dans le sang d'un parent dont je suis l'aîné, et qui effaça la faute la plus légère par les larmes du plus sincère repentir; parce que j'ai écouté la voix de l'humanité et de la religion, parce que j'ai respecté les lois de l'Etat, vous m'avez jugé indigne de porter les armes pour ma patrie. Les préjugés vous ont aveuglés: vous n'avez pas craint de m'accuser de lâcheté; je me suis vengé de cette accusation injurieuse, et ce drapeau que j'ai enlevé aux ennemis de mon roi, rend un témoignage assez glorieux de ma valeur. Tous ses camarades l'entourent, l'embrassent, et réparent, par les éloges qu'ils lui prodiguent, et par les excuses qu'ils lui font, le soupçon odieux qu'ils avaient osé former contre lui.

Le général étonné, attendri de la grandeur d'ame que vient de déployer Melcour, le presse de reprendre son rang, en attendant qu'il puisse rendre compte au ministre d'une aussi belle action. Melcour cède à ses instances, unies à celles des officiers de son corps. Acceptez, lui dit l'officier-général, l'emploi dont on voulait vous priver hier, comme un aveu tacite de l'injustice du préjugé qui vous condamnait; et puisse votre exemple, monsieur, le déraciner entièrement! Puis, se tournant vers les officiers qui l'entouraient: Ce vertueux jeune homme vous apprend à ne pas accuser de lâcheté celui qui, fidèle aux lois du véritable honneur et de la patrie, refuse d'être un vil meurtrier. Revenez, messieurs, de la funeste erreur qui vous fait voir l'homme vraiment courageux dans celui qui ne craint pas d'égorger son semblable pour laver une injure. Reconnaissez-le plutôt dans celui dont l'ame est assez grande pour renoncer au plaisir de la vengeance, remettez désormais à un jour de bataille à vider vos querelles particulières. Que vos triomphes sur les ennemis de l'état soient le supplice de celui qui vous aura offensé; ou si l'insulte que vous avez

reçue l'exige, que les lois impriment à votre adversaire une tache ineffaçable; livrez-le à l'opprobre public : mais que tous vos éloges soient réservés à Melcour, et à ceux qui auront la magnanimité de suivre l'exemple qu'il nous a donné en ce jour.

Pendant toute cette scène, qu'on se peigne les transports de Florainville; qu'on se le représente tenant son cousin étroitement serré contre sa poitrine, l'arrosant des larmes délicieuses de la joie. C'est dans cet heureux moment qu'il abjure ses fatales erreurs; et, fidèle cette fois aux promesses qu'il a faites, il n'est pas besoin de dire qu'il mérita, ainsi que son vertueux ami, d'être élevé aux premiers grades du service militaire.

LA NÉCESSITÉ DES BONS PRINCIPES.

Au commencement de ce siecle, lady Sheldon, femme du chevalier Philippe Sheldon, avait vu, dans le comté de Middlesex, la fortune de son mari et la sienne presque dévorée par l'amour qu'avait son mari pour les plaisirs de la table et de la chasse, et par les complaisances déraisonnables qu'elle avait eues pour seconder sa dissipation.

Née d'un caractère insouciant et facile, qui l'avait conduite à sa ruine, elle ne mesura la profondeur de l'abîme où elle s'était laissée entraîner, que lorsqu'elle vit revenir d'Oxford un fils qui y avait été élevé, et dont la présence ranima, ou plutôt fit naître dans son ame, un sentiment maternel qu'elle n'avait point encore éprouvé.

D'une figure aimable, d'un cœur droit et d'un esprit éclairé, le jeune Sheldon, en versant des larmes de tendresse sur le sein de sa mère qu'il n'avait point vue depuis dix ans, la pénétra du sentiment le plus vif de repentir et de douleur, lorsqu'elle entrevit le peu de secours dont lui serait son père et elle-même.

Les suites de l'intempérance avaient accablé de goutte le chevalier Sheldon, qui accélérait chaque jour l'imbécillité dont il était menacé, par l'usage immodéré des boissons les plus fortes.

Le jeune Sheldon s'aperçut bientôt du désordre des affaires de son père, et conçut le projet de passer dans les colonies, pour aller chercher de quoi soutenir des parens pour lesquels il avait un respect et un attachement sans bornes.

Il fit part à sa mère de ce dessein, qui la déchira. Elle avait pu se priver longtemps d'un bien dont elle ne connaissait pas le prix; mais depuis qu'elle avait vu son fils, et que son mérite l'avait frappée, elle ne pouvait plus s'en séparer; et elle mit à son embarquement des obstacles si tendres, que Sheldon ne partit point.

Dans ces circonstances, un parent du chevalier Sheldon mourut à Londres sans enfans, et laissa une fortune assez considérable, à laquelle Sheldon le fils était appelé; mais le testament était attaqué : c'était un procès qu'il fallait soutenir; et Sheldon le père était hors d'état de sortir de sa maison.

Il n'y avait que lady Sheldon ou son fils, qui pussent aller solliciter une décision favorable à Londres, parce que l'un des deux devait nécessairement rester près du goutteux chevalier, qu'on ne pouvait

quitter un seul jour. Si c'était le jeune homme qu'on chargeât de cette pousuite, on exposait peut-être sa sagesse et ses mœurs, dans une capitale qui passait pour en être le tombeau. C'était la crainte honnête de milady, qui pensait encore en bonne mère de province; et ce fut le motif qui la fit solliciter vivement auprès de son mari la procuration dont elle avait besoin pour se charger de cette affaire. Elle trouvait d'ailleurs un plaisir infini à aller s'occuper pour un fils dont elle avait trop long-temps négligé les intérêts.

Dès qu'elle eut fait les arrangemens nécessaires pour laisser à son mari quelqu'un qui pût la suppléer pour les soins dont il avait besoin, elle partit, et laissa le jeune et raisonnable Sheldon auprès d'un père dont il tâchait chaque jour de modérer les habitudes vicieuses qui menaçaient sa vie.

Arrivée à Londres, où le trop fameux Collins, né comme elle dans le comté de Middlesex, était alors, ce fut une des premières connaissances qu'elle fit dans cette ville, sans en prévoir les conséquences. La réputation d'un des écrivains les plus dangereux de ce siècle, loin d'empêcher qu'il n'eût de très-grandes liaisons à la ville et même à la cour, semblait les favoriser et les augmenter chaque jour. Milady Sheldon, qui, d'abord, n'était occupée que des moyens de balancer le crédit de ses parties adverses, crut ne pas pouvoir contracter une société plus utile que celle du juge-de-paix du comté d'Essex.

Il la servit en effet avec chaleur contre les gens qui lui disputaient mal-à-propos les biens du parent de son mari; mais, comme ils s'étaient particulièrement attachés l'un à l'autre, à la faveur du voisinage, leur intimité devint bientôt funeste à milady, qui suça insensiblement le poison de l'incrédulité que professait ouvertement son ami, tant par ses écrits, que par ses discours aussi peu ménagés.

Étonnée de toutes les nouveautés dont il frappait chaque jour sa faiblesse et sa confiance naturelle, elle fut d'abord la plus docile de ses élèves, et fit des progrès si rapides dans la commode science du doute, qu'elle devint en peu de temps l'objet de la vénération et de la flatterie de son maître, et de celle des Toland et des Tindal, que Collins avait présentés à milady, comme ses aides-de-camp dans les combats qu'il livrait à toutes les vérités reçues.

Le procès de la succession n'en était pas plus négligé, et prenait même une assez bonne tournure, lorsqu'elle apprit par son fils que le chevalier Sheldon venait tout à coup de mourir d'une goutte remontée, et dans les meilleurs sentimens possibles. Cette dernière circonstance de la lettre du jeune Sheldon, lui fit lever les épaules; et cette force qu'on avait fait passer dans son esprit, lui fit soutenir avec courage une nouvelle qui l'eût attendrie quelques mois auparavant.

Son premier soin fut alors d'appeler son fils auprès d'elle, pour étendre, disait-elle, ses connaissances, pour surmonter de petits préjugés, que la province et le collége avaient dû laisser dans son esprit, et pour lui faire partager les leçons de ses maîtres.

Sheldon, en effet, arriva bientôt à Londres : mais quel fut son étonnement et sa douleur, lorsqu'il vit sa mère transformée en catéchiste enthousiaste de l'incrédulité! Tout ce que son séjour avait produit d'heureux pour le dénoûment du procès, ne put le consoler de la perte qu'avait faite lady Sheldon, des premiers principes de son éducation, les seuls qui scient faits pour le bonheur même de cette vie.

Il dissimula cependant; il écouta patiemment les Tindal et les Collins, sans avoir l'air de se laisser entraîner vers eux, mais sans leur dévoiler l'effroi in-

térieur que lui causaient la hardiesse et la témérité de leurs réflexions sur les objets les plus respectables.

Lady Sheldon s'étonnait et s'impatientait même quelquefois de la lenteur avec laquelle son fils se portait vers l'abus moderne de la philosophie, qu'on honorait du nom de vérité; et celui-ci, déjà sans doute rempli du projet qu'on lui verra mettre à exécution dans la suite, eut l'air de se rendre à la fin, et de vouloir être aussi digne que sa mère des éloges du fameux triumvirat.

L'affaire de l'hérédité fut enfin portée à l'audience, et perdue de la part des contradicteurs de Sheldon, qui obtint aussitôt de sa mère de la précéder dans sa terre, où il allait l'attendre. L'exécution de l'arrêt et l'envoi en possession furent donc encore confiés à milady, qui ne perdit point de temps pour se rejoindre à un fils qu'elle adorait, et dont elle allait dépendre, puisque toute la fortune de sa maison était sur la tête de Sheldon.

La connaissance qu'elle avait de la tendresse de ce fils, ne lui laissait aucun doute sur les procédés qu'elle en attendait, et elle se regardait comme la plus heureuse des mères.

Elle avait fait part à Sheldon du jour et de l'heure de son arrivée, et elle ne fut pas médiocrement surprise de n'avoir vu personne venir au-devant d'elle, et d'avoir pénétré jusques dans les cours du château, sans avoir rencontré qui que ce soit. Sheldon serait-il absent ou malade, se disait-elle en frémissant?

Elle entre dans le salon, et y aperçoit son fils mollement étendu sur une bergère, un livre à la main. Il se lève, vient à elle et l'embrasse, mais sans tendresse, sans cette effusion d'un cœur qui sait aimer..... Sheldon! mon cher Sheldon! lui dit milady, que signifie la réception que vous me faites?

— Eh quoi! auriez-vous à vous plaindre, madame?... Je suis très-aise, mais fort aise, en vérité, de vous voir. Vous êtes peut-être fatiguée: je vais vous mener à votre appartement.

— Me le montrer? et ne le sais-je pas, n'ai-je pas toujours le mien? — On a été dans la dure nécessité de faire ici quelques petits changemens; vous voudrez bien, madame, vous prêter aux différences qu'on y a mises.

Il donne en même temps la main à sa mère, et la conduit à un des coins du château, où l'appartement le plus obscur et le moins commode est destiné pour elle. Déjà ses gens y ont porté ses malles, et à peine y est-elle entrée, que Sheldon lui fait une humble révérence, et se retire plus en fat qu'en fils tendre, dans la crainte, dit-il, de l'importuner dans ces premiers momens.

L'étonnement de milady était si grand, qu'elle s'était assise sans pouvoir proférer une seule parole, et qu'elle avait vu Sheldon la quitter sans pouvoir le rappeler. L'heure du souper arrive: on lui fait demander si elle descendra, et milady indignée, repousse hors de chez elle le valet qui lui fait cette question; elle s'enferme, on n'insiste point, et elle passe, dans l'agitation et le trouble, la plus cruelle des nuits.

Le lendemain son fils ne paraît pas; il envoie cavalièrement demander de ses nouvelles. Milady n'y tient point; elle descend chez Sheldon; et les larmes aux yeux, se précipite dans ses bras qu'il retire.

Sheldon, d'un sang-froid insoutenable, lui demande ce qu'elle a: Ce que j'ai, lui dit-elle? ô mon fils! vous m'en faites la question? est-ce bien vous que j'aimais, et dont je me croyais aimée, qui me traitez ainsi? vous osez chasser votre mère de son appartement! — Ah! ce n'est que cela? il est destiné, madame. — Et à qui, s'il vous plaît? — A ma femme.

— A votre femme? Quoi! vous vous mariez? — Incessamment. — Et je n'en suis pas instruite; et je n'ai pas présidé au choix de votre épouse? — Chacun ici pour soi, ma mère : vous n'y pensez pas.... vous la verrez; on vous la montrera.... Je ne prétends pas vous la cacher; mais vous auriez peut-être désapprouvé mon choix, et je prétends bien m'écarter de ces petites règles de convenances, de ces entraves sociales qui ne retiennent que des sots.

Il appelle alors un domestique, et donne ordre qu'on fasse descendre Léonora. Quelle est cette Léonora, dit lady Sheldon? C'est ma future, répond son fils, et en même temps on voit entrer une petite personne d'une assez jolie figure, mais sans noblesse, sans maintien, sans décence, ridiculement surchargée de toute l'exagération des modes. Sheldon la lui présente, et milady se retire avec effroi. — Mais quelle folie, madame, et à qui en avez-vous? C'est la plus aimable cantatrice de Londres que j'ai amenée ici avec moi. — Pour l'épouser, Sheldon? Oui, madame! interrompt Léonora, pour m'épouser en nœuds légitimes. Je ne suis pas venue me claquemurer dans un château de l'autre siècle pour autre chose. J'ai bien en bonne forme la promesse par écrit de votre fils, et j'espère, maman, que vous voudrez bien signer au contrat. Une fille de spectacle, s'écria milady! Puisse cette main se sécher avant de la voir participer à l'infamie de mon fils!

A ces mots, Léonora veut prendre la parole; mais elle se trouble; elle tombe sur un siége et s'évanouit. Sheldon appelle du secours, et on entraîne la petite personne dans un autre appartement.

Écoutez-moi! mon fils, dit alors milady, la bouche palpitante, le cœur gros et l'œil en courroux : non! non! je ne consentirai jamais à ce que vous attendez de moi. Une fille sans naissance, et sans mœurs apparemment. — Mais, madame, vous m'étonnez. Vous voilà tout à travers les petites formules bourgeoises dont je vous ai cru revenue. Qu'est-ce que de la la naissance pour des gens qui pensent comme nous? Et des mœurs, est-ce qu'on en parle encore? Eh! fi donc! A peine avez-vous quitté vos maîtres et les miens, et déjà vous retombez dans vos vieilles façons d'envisager les choses. Oh! je ne suis pas de cette inconséquence-là. Graces à vos soins, j'ai vu avec évidence que tout aboutissait ici-bas à l'intérêt personnel, à notre satisfaction individuelle, et j'ai pour toujours abjuré les pusillanimités qui nous retiennent dans des craintes que rien n'a le droit de nous inspirer. Je puis disposer de moi quand et comme il me conviendra, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'aie pas acquis des lumières en pure perte, et que ma nouvelle sagesse tourne à mon profit. Si cela ne vous convenait point (ce qui m'étonnerait fort), alors il y a un parti à prendre. La liberté. C'est la devise d'un Anglais. Une petite pension, qu'il faudra bien vous faire, peut vous mettre dans le cas de vivre où vous voudrez. — Arrête! ingrat! interrompit milady, tu m'épouvantes. Qu'est devenue cette ame douce et bonne que je te connaissais? — Premièrement, il n'y a point d'ingrats, ma mère, parce que tout ce qu'on a eu l'air de faire pour les autres, c'est pour soi-même qu'on l'a fait; que nous sommes le véritable et l'unique centre de nos actions, et qu'à la place de ce mot de bienfaisance, follement imaginé, il faut écrire partout : amour-propre, intérêt. Ce sont les élémens de ce que nous avons appris vous et moi. D'ailleurs je suppose avec vous que je sois dans l'erreur, que ma conduite soit condamnable; si je suis un agent nécessaire, votre courroux est injuste et inutile. Or, qui le sait mieux que

vous, ma mère? Ne nous a-t-on pas prouvé que nous sommes invinciblement déterminés à chaque instant, par les circonstances où nous nous trouvons, et par les causes qui nous meuvent, à faire précisément telle action, et à ne pouvoir en faire une autre? Rappelez-vous, ma mère, le mot victorieux de notre mentor, de notre oracle de Londres : « Il était aussi impossible que Jules César ne mourût pas dans le sénat, qu'il est impossible que deux et demi fassent six. » Point de réponse à cela, convenez-en.

Ah! mon fils, ah! Sheldon! s'écria sa mère, je vous ai donc perdu; j'ai donc étouffé toutes vos vertus, en vous forçant d'écouter le monstre qui m'abusait! Quelle lumière vous jetez dans mon ame! Mais, Sheldon, ce n'est point mon intérêt que je vois ici, daignez m'en croire, c'est le vôtre. Votre ancien caractère était si doux! vous étiez si digne de l'estime des honnêtes gens! et vous allez les effrayer désormais, n'en doutez point. On vous fuira, vous que je voyais recherché par tout le monde. Ah! de grace, revenez à vous-même; je le sens trop; de faux principes feraient des monstres de nous. Soyons ce que nous étions, mon fils, avant le funeste voyage de Londres. Aidez-moi à me pardonner le petit orgueil dont on avait rempli mon esprit, et la part funeste que j'ai malheureusement à votre changement. Ah! Sheldon, n'épousez point Léonora, ne vous avilissez point, ne punissez que moi. Je le sens, je l'ai mérité; mais vous, vous croyez-vous encore digne de votre propre respect?

A ces mots, Sheldon court à sa mère, un torrent de larmes coule de ses yeux; il la tient serrée dans ses bras; il la couvre de cent baisers. Oh! ma mère, s'écrie-t-il, à travers les sanglots qui coupent sa voix, je vous ai donc sauvée de la contagion! Il n'a fallu que mettre en action une partie des principes séducteurs que vous adoptiez dans les livres, ou dans les conversations de vos maîtres, pour exciter votre horreur. Oh! ma respectable et tendre mère, pardonnez à votre fils le ton d'insolence qu'il s'est vu forcé de prendre avec vous pour opérer cette crise qu'il espérait. Ah! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour m'y résoudre, ce que j'ai souffert pour ne me pas démentir : vingt fois j'ai été tenté de me jeter à vos pieds, comme je m'y précipite actuellement, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé ma grace. — Ta grace, vertueux Sheldon! et n'est-ce pas à moi que tu es obligé de la faire? Lève-toi, lève-toi, fils estimable d'une indiscrète mère, qui n'aura plus de guide que ton cœur. Mais, dis-moi, Sheldon, quelle est donc cette Léonora? — La nouvelle femme-de-chambre de votre amie lady Seners, qui a joué son rôle et son évanouissement à merveille, et à qui vous pardonnerez comme à moi. — Oh! je t'en réponds. Ce qui m'étonne actuellement, c'est que je ne l'aie pas deviné d'abord. — Je le craignais un peu, et ne le souhaitais pas. — Tu as raison. Il a fallu que j'y fusse trompée, et qu'une nuit entière passée à réfléchir et sur toi et sur moi-même, me préparât au repentir et à la honte du faux bel esprit, dont j'avais laissé remplir ma tête.

Alors Sheldon fit un signal, dont il était convenu, et Léonora reparut avec lady Seners, sa maîtresse, mais dans l'habillement convenable à son état, et dans la posture de quelqu'un qui demande grace. Lady Sheldon enchantée, l'embrassa, ainsi que son amie, et ne fut plus que la meilleure et la plus honnête mère du comté, dont elle aurait été, sans le courage de son fils, la plus ridicule et la plus dangereuse.

LETTRE D'UNE JEUNE DEMOISELLE

A son amie, sur un trait de vertu de son amant.

Ce fut hier, ma chère amie, un jour de triomphe pour mon amant. Je lui avais rendu justice en le regardant comme incapable d'une perfidie. Il arriva hier au matin, pendant que nous étions à déjeuner; et il arriva fort à propos : car, comme je paraissais un peu triste, tout le monde me faisait la guerre de ma mélancolie. L'arrivée de mon amant fit cesser ces plaisanteries, qui commençaient à m'ennuyer. Quand on eut déjeuné, l'aimable jeune homme nous pria, mon père et moi, de lui accorder, sans témoins, un moment d'entretien. Nous passâmes dans une salle, dont mon père ferma la porte sur nous, en mettant la clef en dedans. Après que nous eûmes pris nos siéges, Rivers lui adressant la parole: Je suis venu, monsieur, dit-il, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer, et pour vous déclarer, en vous avouant ingénûment ma situation, que je ne me crois pas digne du bonheur de posséder votre fille. Cette déclaration a de quoi vous surprendre; mais puisque je ne puis l'épouser avec honneur, je dois être assez honnête homme pour n'y plus prétendre. Mon père jeta sur Rivers un regard d'indignation qui lui fit baisser les yeux: Jeune homme, lui dit-il d'un ton de dignité, je vous ai cru un cœur honnête, m'en auriez-vous imposé? M'auriez-vous laissé ignorer quelque circonstance relative à votre famille, à votre personne, à votre fortune? Je vous demande là-dessus une explication nette et précise : vous n'avez rien oublié pour vous faire aimer de ma fille; au reste, si vous ne pouvez l'épouser avec honneur, ce n'est pas vous qu'elle aimait; mais vous n'auriez jamais dû pousser les choses à la dernière extrémité. Ma fille, après une pareille bassesse, ne doit vous regarder qu'avec horreur, qu'avec le dernier mépris.

Rivers ne parut que faiblement touché de ces reproches : ses joues se couvrirent d'une modeste rougeur, non de cette rougeur qui porte les livrées du crime, mais de celle qui sied si bien à l'innocence outragée. Voyant que mon père, par son silence, attendait sa réponse : Je suis fâché, monsieur, lui dit-il d'un ton ferme et assuré, que vous ayez une si mauvaise opinion de moi. Si j'étais un perfide et un ingrat, comme il vous plaît de le supposer, j'avoue que je mériterais encore de plus cruels reproches : faites-moi la grace de m'écouter, monsieur; je suis malheureux, mais je ne suis point coupable : j'ai des droits à votre pitié, et je ne mérite point votre colère. Oui, monsieur, j'ai renoncé à votre fille, plutôt que de voir mon père exposé aux horreurs d'une prison. Quoi! mon père privé de la vue consolante des hommes, plongé dans une obscure prison, y respirerait un air infecté, y traînerait dans la pauvreté une vie languissante et malheureuse! tandis que moi, son fils, je jouirais... O monsieur! c'en est trop, la nature m'aurait puni de ma barbarie, aurait empoisonné mes plaisirs, toutes les douceurs de l'amour. Fils ingrat, j'aurais nagé dans l'abondance, mais cette abondance aurait été une malédiction. J'ai sacrifié ma fortune à la liberté de mon père.

Il est vrai que j'aurais pu vous le cacher. Je n'en ai pas eu la pensée. Henriette, après notre mariage, aurait eu assez de générosité pour me le pardonner, pour m'en garder le secret; mais je suis incapable de la tromper. Je suis incapable d'abuser de votre bonne foi. J'avais hier cinq mille livres sterlings; je n'en ai plus que deux aujourd'hui. Est-ce à un malheureux comme moi d'oser encore prétendre à la main de l'aimable Henriette, d'une fille unique, d'une riche héritière? Ma fortune n'était déjà que trop inégale à la sienne. Vous aviez eu la générosité de passer sur cet article; j'aurais été doublement coupable, si je vous avais caché l'espèce de néant où je me trouve réduit. Vous ne devez plus me regarder comme votre fils; et moi, je ne dois plus regarder votre aimable Henriette comme destinée à être la chère compagne de ma vie; j'ai fait mon devoir en m'immolant pour mon père; cette pensée m'aidera peut-être à supporter sa perte. O ciel! y survivrai-je? Je ne la verrai plus! au moins mes prières, mes vœux les plus chers, seront toujours pour elle. Enseignez-lui, s'il est possible, à m'oublier: je bénis mes malheurs, si ma chère Henriette est heureuse. » O madame! je voudrais que vous eussiez entendu de quel ton il prononça ces dernières paroles; vous en auriez été, oui, vous en auriez été extrêmement touchée. Il pleura; et j'imagine que jamais larmes ne coulèrent avec plus de grace sur les joues d'un homme: mon père ne put retenir les siennes; jugez si j'en versai moi-même! Mais il faut que j'entre dans quelques particularités par rapport à mon père. Quand Rivers commença son apologie, son visage enflammé de colère parut s'adoucir, et reprit insensiblement sa première sérénité. Bientôt il parut s'attendrir; les généreux sentimens de mon amant le frappèrent d'admiration. Il écoutait avec l'intérêt le plus vif chaque mot qui sortait de sa bouche. Ses sanglots, qui lui coupaient souvent la parole, le son tremblant de sa voix, la moindre altération sur son visage, rien ne parut échapper à son attention. Je fis cette remarque avec un plaisir secret. Je me réjouissais de son humanité, de cette pitié généreuse pour les malheurs honorables de mon amant, plus cher en ce moment que jamais. Cette scène aurait fait plus d'impression sur un spectateur indifférent, que les endroits les plus touchans d'une pièce de théâtre; un cœur de marbre en aurait été ému; l'homme le plus insensible aurait versé des larmes.

Pardon! respectable jeune homme, s'écria mon père, en regardant mon amant d'un air riant et plein d'amitié; pour avoir été trop précipité dans mon jugement, j'ai été injuste : je ne devais que vous plaindre. Mais comment avez-vous le secret de m'attendrir ainsi? Je vous assure que depuis dix-huit ans que j'ai perdu ma chère Elmire, la mère de Henriette, je n'ai pas répandu la moitié tant de larmes. Mais voudriez-vous, mon ami, me faire le plaisir de m'instruire des particularités d'une histoire qui m'affecte singulièrement?

O monsieur! répondit mon amant, vous avez droit de tout exiger de moi. Je vais vous obéir, non par un motif d'intérêt, il ne me reste plus aucune espérance, et je ne voudrais pas entraîner votre fille dans ma ruine; mais le respect et la reconnaissance que je vous dois, le désir de paraître toujours digne de votre estime, tout m'engage à vous faire un récit fidèle de ce qui s'est passé entre mon père et moi. Il y a deux jours, comme je me disposais à rendre une visite à votre aimable fille, mon père, qui ce jour-là était sorti de grand matin, m'envoya un exprès avec un billet de sa main, par lequel il me mandait qu'un de ses principaux créanciers l'avait fait ar-

rêter. Que faire ? que de voler dans l'instant au secours de mon père. Je le trouvai dans la maison d'un de nos fermiers, n'ayant d'autre compagnie que celle des officiers qui l'avaient arrêté. Ils se retirèrent à la porte, et me laissèrent la liberté de me livrer à ma douleur, et de lui donner les consolations dont je n'avais que trop besoin moi-même. O Rivers ! me dit-il en me voyant entrer, vous voyez votre père prisonnier : voilà tout ce qu'il put me dire avant que je me fusse jeté dans ses bras. Je ne pus d'abord lui parler. Nous nous assîmes tous les deux sur un banc, près d'une table : alors, me regardant d'un air extrêmement abattu, il me fit un détail circonstancié de l'état de ses affaires. Ce détail m'effraya : mais je vis que je pouvais le sauver, et cette pensée calma un peu mon désespoir. Il ne s'offrait à mon imagination qu'un moyen de lui rendre la liberté; mais quand je vins à songer au sacrifice qu'il me fallait faire, mon ame en frissonna d'horreur. Ah ! monsieur, qu'il est impossible de déraciner de son cœur une passion comme la mienne ! Vous, madame, continua-t-il, en m'adressant la parole, vous me parûtes plus charmante que jamais. Mille idées agréables et funestes se succédèrent dans mon esprit, et me causèrent dans tous mes sens une agitation violente et tumultueuse. Je n'étais plus à moi : il semblait que ma raison m'eût abandonné. O Dieu ! que ne sentais-je pas alors ? je croyais voir couler ses larmes, entendre les reproches de ma chère Henriette ; mais la manière dont mon père conclut l'histoire de la situation malheureuse de ses affaires, fixa mes irrésolutions. Ses regards, sa contenance, ses paroles, plaidèrent si fortement dans mon cœur la cause de la nature, qu'elle l'emporta à la fin. Il m'était impossible de résister à ses mouvemens. O mon fils ! me dit-il, vous voyez que je n'ai aucune espérance; non, je n'ai pas la moindre lueur d'espérance de recouvrer ma liberté. Ici me serrant la main et me regardant de l'air le plus tendre : C'est là, dit-il, une pensée bien affligeante. Les horreurs d'une prison ont quelque chose qui me révolte, qui m'épouvante; elles ébranlent mon courage, et font un lâche de moi. Mais je n'ai de reproche à faire à personne; c'est à moi seul que je dois imputer mon malheur... Être enseveli vivant ! être privé pour jamais de cet air pur et salubre que les plus misérables esclaves respirent en liberté !... Mon cher fils, ne me regardez pas si tendrement, continua-t-il, en me serrant une seconde fois la main, ne viendrez-vous pas me voir ?... Je ne pus en entendre davantage; ces dernières paroles me percèrent l'ame. Cessez, lui dis-je, de déchirer le cœur de votre fils par ces horribles pensées; vous n'irez pas en prison; non, vous n'irez pas... Que voulez-vous dire ? me répondit-il; je n'ai point d'amis pour m'assister. Eh ! que suis-je donc ? m'écriai-je : vous n'irez pas, si, au prix de ma fortune ou de ma vie, je puis vous en empêcher. — Je n'y consentirai jamais... Je ne puis vous voir si malheureux. Ne m'en parlez pas davantage, me répliqua-t-il; je ne puis entendre une pareille proposition. Vous ne vous ruinerez pas pour moi : je ne veux point acheter ma liberté aux dépens de votre bonheur; songez à ce que vous me proposez; songez à l'aimable Henriette : ce nom vous rappellera à vous-même; consultez votre cœur, et vous trouverez que c'est elle, et non pas moi, qui doit faire votre bonheur. Laissez-moi à des malheurs que j'ai attirés sur ma tête : la mort y mettra bientôt fin. Déplorable situation où la mort, si effrayante pour la nature, est l'unique consolation qui me reste ! Que dis-je, une consolation ? En serait-elle une pour moi ? Non, il y a quelque

chose après la mort de plus à craindre que la mort même : heureux l'homme vertueux à qui ce monstre se présente sous la figure d'un ange, avec le sourire d'une beauté immortelle! Mais elle s'offre à moi sous un air hideux et menaçant, qui porte la terreur dans mon ame. Mais vous, mon fils, quand vous serez heureux, souvenez-vous de moi; venez me visiter de temps en temps dans ma prison, dans mon tombeau. O mon père! mon cher père, vous ne voulez donc pas m'écouter! Quoi! je n'aurai pas la liberté de disposer d'un bien qui est à moi? Je sais tout ce que je perds, en perdant l'aimable Henriette; je ne dois plus compter sur notre mariage; mais, n'importe, j'ai fait mon choix; la seule idée de vous voir en prison me fait frissonner. Eh! n'êtes-vous pas mon père? Croyez-vous mon cœur insensible au cri de la nature? Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance, à ma tendresse, vous, mon père, à qui j'ai des obligations sans nombre? Songez à la douleur de ma mère, quand elle apprendra la nouvelle de votre malheur. Si mes prières ne peuvent ébranler votre résolution, que son désespoir vous touche! Il me semble aussi voir couler les larmes de ma sœur: ô mon père! croyez qu'il n'est point de plus grand malheur pour votre femme et vos enfans, que celui de vous voir malheureux. Grand Dieu! s'écria mon père, inspire-moi ce que je dois faire: dans mes intervalles lucides, jamais je ne me jugeai si coupable. O Rivers! je ne puis songer sans rougir à tous les traitemens indignes que vous avez eu à essuyer de ma part. Votre bonté, cette bonté que je mérite si peu, me fait paraître un monstre à mes propres yeux. Mon ame est déchirée de remords. Votre mère aussi, combien ne l'ai-je pas rendue malheureuse! Que je suis différent d'un père qui ne mérite que les bénédictions de sa famille! Ma conduite n'a été qu'une violation continuelle de mes obligations les plus sacrées: j'ai été la ruine de tous ceux qui m'aimaient, de ma femme, de mes enfans, de vous, mon cher fils: funeste effet du vice! mais que je suis bien puni de ma folie et de ma rage!

Ici il s'arrêta, pour essuyer quelques larmes que lui arrachait le souvenir d'une scène si attendrissante.

Quels sentimens d'admiration fit naître dans mon ame cette généreuse contestation entre le père et le fils! Mon père y trouva aussi quelque chose d'héroïque; et, s'empressant de profiter de ce moment de silence de Rivers, pour le tirer de peine: Généreux jeune homme, lui dit-il, rien n'est plus noble que ce que vous avez fait : vous êtes plus mon fils que jamais; je me fais un honneur de m'allier à une personne de votre mérite. Que ces larmes vous honorent! cette adoption du malheur d'autrui, cet excès d'humanité, est la marque infaillible d'une belle ame. Voilà une action qui répand sur vous un lustre que ne feraient pas l'orgueil des richesses, la pompe des titres, le faux éclat de l'ambition secondée par la fortune.

Mon cœur applaudissait en secret à de si justes louanges : Rivers ne savait s'il en devait croire ses oreilles. La surprise, la reconnaissance, une joie modeste, dissipèrent bientôt les sombres nuages du désespoir répandus sur ses paupières : il regarda mon père, il me regarda moi-même : les mêmes passions étaient peintes sur nos visages. Mais, tournant une seconde fois les yeux sur mon père : Ma surprise est extrême, monsieur, lui dit-il. Je ne puis comprendre cet excès de bonté : seriez-vous réellement résolu de donner votre fille à un homme sans fortune? Avez-vous oublié que je dois être le soutien d'une famille qui vous est étrangère?.... que.... N'exagérez point tant,

lui dit mon père, la disproportion de votre fortune; cette dernière preuve de la bonté de votre ame vous rend infiniment plus cher à mes yeux. Plus je vous connais, plus j'admire vos vertus; et afin de ne vous le céder que le moins qu'il m'est possible en générosité, je vous promets de songer à votre bonheur et à celui de toutes les personnes qui vous sont chères : mais continuez, je vous prie; car il me tarde d'apprendre le dénoûment de cette histoire intéressante.

O monsieur! s'écria l'aimable jeune homme, enseignez-moi ce que je dois faire pour répondre à vos bontés : je voudrais être reconnaissant, et je ne puis vous exprimer ma reconnaissance. Mon cœur est si rempli de ce sentiment, qu'en voulant le peindre, je l'affaiblirais. O ma chère, mon aimable Henriette! s'écria-t-il, en s'élançant dans mes bras : il osa me donner un baiser. Mon père, qu'il regarda en rougissant, ne fit que rire d'un transport si naturel.

Enfin il se rassit et nous acheva l'histoire des malheurs de son père : il parvint à lui faire accepter sa proposition : on envoya chercher les créanciers; on leur offrit une composition raisonnable qui fut souscrite avec empressement. En sorte que le même jour que son père avait été arrêté, il eut la satisfaction de le voir libre. Il paraît, ajouta Rivers, que ce malheur et les marques de tendresse qu'il a reçues, de toute sa famille en cette occasion lui ont fait faire de sérieuses réflexions sur lui-même, qui pourraient influer sur sa conduite. Ici Rivers finit sa narration : mon père l'embrassa, et nous assura qu'il ferait consister son bonheur à s'occuper du nôtre.

C'est ici que finit le commerce épistolaire de ces deux vertueuses amies. Pour ne laisser rien à désirer à nos lecteurs, nous ajouterons que, peu de jours après, Rivers vit ses vœux remplis en recevant la main de Henriette. On cite ce couple charmant comme un exemple des douceurs de l'union conjugale. Le père de milady leur a acheté une des plus belles terres du comté; c'est là que vivent nos jeunes époux. Leurs pères, heureux du bonheur de leurs enfans, partagent leurs plaisirs, et semblent les augmenter par l'air de satisfaction qu'on voit briller sur leurs visages. Ames honnêtes, s'il est des plaisirs purs et sans mélange sur la terre, ce n'est qu'à vous qu'il est donné de les goûter! C'en est un bien plus doux pour Rivers de voir son père rappelé à lui-même par ses malheurs, et redevenu ce qu'il n'aurait jamais cessé d'être, si la débauche ne l'avait abruti, un homme d'une société aimable. Il s'est formé entre les deux pères une liaison intime, fondée sur une estime réciproque. Celui de Henriette, non content de faire le bonheur de ses enfans, avait adopté en quelque sorte la famille de Rivers; sa générosité y avait fait renaître l'aisance; il en avait rétabli les affaires délabrées, quand, par des événemens inespérés, une riche succession a presque établi entre les deux familles une égalité de fortune. Le ciel a mis le comble à tant de faveurs, en donnant à nos jeunes époux un fils, nouveau gage de leur tendresse, objet de leurs plus douces espérances. Le jour de sa naissance fut un jour de fête pour toute la famille et pour leurs vassaux, qui se flattent de voir renaître dans ce fils les vertus bienfaisantes de son aimable mère, l'affabilité et l'humanité de leur seigneur.

LE SECOURS GÉNÉREUX.

Monsieur Richardson, capitaine d'un vaisseau marchand anglais, ayant été assailli, près de Dantzick, par une furieuse tempête, lutta toute la nuit contre la violence des flots. Quoique ses voiles se trouvassent déchirées et ses cordages rompus, il manœuvra avec tant d'intelligence et d'activité, qu'il entra dans le port de cette ville à la fin du jour. A peine fut-il arrivé, qu'il alla prier le capitaine d'un vaisseau qui était a l'ancre, de porter du secours à seize personnes qu'il avait vues dans le plus grand danger, sur le tillac d'un vaisseau appartenant à des Dantzikois. Celui-ci ayant répondu qu'il ne voulait pas s'exposer à périr lui-même, l'Anglais lui dit : Eh bien! puisque le danger vous effraie, quelque fatigué que je sois, je vais le braver. Je vous demande seulement vos gens, parce que les miens sont excédés de travaux et de veilles. Refusé sur cet article, il se borna à demander une chaloupe qui était plus grande que la sienne : mais elle lui fut également refusée. Indigné de tant de refus, M. Richarson sort du vaisseau, regagne le sien, et dit à ses matelots : Anglais, je trouve içi des ames lâches et inhumaines; prouvons-leur que les nôtres ne le sont pas, et volons au secours de ces malheureux que vous avez vus à la mer. Tout l'équipage ayant répondu par acclamation, la chaloupe fut mise en mer, et les Anglais affrontant la fureur des vagues, furent assez heureux pour sauver la vie aux seize personnes du vaisseau naufragé; ce qu'ils ne purent faire qu'en trois voyages, parce que leur chaloupe était trop petite. Il n'y eut qu'une femme qui mourut le lendemain des suites de l'effroi dont elle avait été saisie, en se voyant près d'être ensevelie sous les eaux. Le roi de Pologne, informé de cette action vertueuse, a chargé son commissaire général, résidant à Dantzick, de remettre de sa part au libérateur de seize de ses sujets, une médaille d'or représentant d'un côté l'effigie de sa majesté, et sur le revers une couronne de laurier et de myrte. Cette médaille a été remise à M. Richardson, en présence des magistrats de Dantzick, de la plupart des Anglais qui y sont domiciliés, et de plusieurs étrangers qui se sont tous empressés de lui donner les éloges qu'il mérite.



LE JEUNE HOMME VERTUEUX.

Il était presque nuit quand M. Wills, sortant de chez un ami pour revenir dans sa maison, se rendait par la porte de Buckingham à Chelsea. A peine eut-il fait quelques pas dans une allée obscure, qu'il aperçut une fille, dont la démarche et les vêtemens ne lui parurent pas annoncer une de ces malheureuses victimes du libertinage, qui viennent ordinairement dans cet endroit. Il la suivit de près. Elle paraissait être dans une extrême indigence; cependant, quoique simplement vêtue, son ajustement était propre, sans être recherché. Son chapeau était rabattu sur ses yeux. La tête penchée sur son sein, elle paraissait être dans le plus grand accablement. Ni le bruit que faisait Wills en marchant derrière elle, ni ceux qui passaient et repassaient, rien ne pouvait l'émouvoir; elle était entièrement absorbée dans ses réflexions. Wills la suivit long-temps, s'efforçant en vain de deviner le motif de cette conduite; sa tristesse le toucha, et sa démarche fit naître sa curiosité.

Mais il ne savait comment l'aborder, et il n'avait encore pris aucune résolution : cette fille cependant était au bout de la promenade. Les yeux fixés sur l'étang de Rosamond, elle portait ses pas de ce

côté ; il était temps que Wills se déterminât ; il allait bientôt perdre l'occasion de la connaître. « Où allez-vous, madame? lui dit-il d'une voix basse et tremblante : elle s'arrêta, le regarda, mais sans répondre. Où allez-vous, madame? répéta-t-il. — Je vais mourir sur le sein de mon malheureux père : il ne sait pas, hélas ! pourquoi je l'ai quitté. J'ai vu le jour pour la dernière fois : je vais expirer dans ses... » Elle ne put achever : le désespoir étouffait sa voix ; elle allait y succomber, si des torrens de pleurs ne l'avaient enfin soulagée. Wills fut étourdi de cette réponse inattendue. — « Vous convient-il à cet âge, madame, de penser à mourir? votre carrière peut être encore longue et heureuse : quel événement assez funeste vous inspire une si cruelle résolution? — Le besoin, la détresse, tout ce que la misère a de plus affreux se réunit pour empoisonner mes jours à peine commencés ; il est temps, il est bien temps qu'ils finissent. »

« S'il ne manque à votre repos que l'argent nécessaire à soulager vos besoins, je puis vous le rendre, madame : confiez-moi votre situation, je l'adoucirai ; daignez, en attendant, accepter ces deux guinées, c'est tout ce que j'ai sur moi. — Quel prix mettez-vous à votre générosité? dit-elle d'un ton ferme. — Le plaisir pur de faire une bonne action, et de vous sauver des extrémités du désespoir. — C'est trop, oui, c'est trop, monsieur. J'ai vu les hommes si méchans, que j'ai peine à vous croire. On dit cependant qu'il y a encore de ces mortels bienfaisans, pour qui la vertu n'est point un effort. Ah ! monsieur, seriez-vous un de ces êtres célestes ! aurais-je bien le bonheur !... » Ici ses genoux se plièrent sous elle ; elle se soutenait à peine. Un siége, heureusement se trouva près de là, elle s'y laissa tomber en pleurant. Wills s'assit à son côté. — Je n'ai point d'autre motif, je vous le proteste, mademoiselle, que le plaisir de remplir les devoirs sacrés de l'humanité : mais vos discours, vos manières, le lieu où vous êtes, tout m'étonne. Pardon ! si j'ose vous demander le sujet de vos larmes : ce n'est point une curiosité indiscrète, c'est le désir de vous servir qui m'enhardit à vous faire cette question. — A tout ce que j'entends, je n'en puis douter, monsieur : écoutez-moi. Oh ! quelle carrière je vais ouvrir à votre humanité !.. Mais, dit-elle en se levant brusquement, j'oublie que mon pauvre père expire de besoin en ce moment. — Juste ciel ! et où est-il? — Dans une affreuse prison.... Gardez-vous de croire que le crime l'y ait conduit... en est-ce un, d'avoir trop estimé son honneur et celui de sa malheureuse fille? — Allons donc, allons le voir, je veux vous y accompagner. — Hélas ! monsieur, ce spectacle est trop cruel, vous ne le supporterez jamais : moi-même, accoutumée à toutes les horreurs de la misère, je ne puis m'empêcher de le redouter. » Ils traversèrent ensemble la grande allée. Convaincue de l'honnêteté du jeune homme, cette fille ne fit aucune difficulté d'accepter son bras « Mais, reprit Wills, puisque je ne puis voir votre père ce soir, permettez au moins que je vous rende à l'un et à l'autre ma visite demain matin. Où est-il? comment l'appelle-t-on? — Il se nomme Belton ; il est renfermé dans la prison de Marshalsea, dans le faubourg de Southwark. — Je ne connais point cet endroit, mais je le trouverai facilement, et soyez sûre que demain matin je m'y rendrai. — Ah ! monsieur, depuis bien long-temps nous n'éprouvons plus les douceurs de l'amitié ; nous n'avons plus d'amis ; notre disgrace les a fait disparaître. Nous devons votre visite, je le sens, à votre humanité ; mais cet endroit est trop affreux... — Quelque horreur qu'il inspire, je n'en serai point effrayé, si je puis secourir le mérite et la

vertu malheureuse. — Rien en vérité de plus noble que ces sentimens : l'exemple de mon père vous convaincra, monsieur, qu'un vain étalage de bienfaisance n'est pas toujours la preuve qu'on en sait pratiquer les sublimes préceptes. »

Lorsqu'ils eurent gagné la rue, Wills fit approcher une voiture, y plaça Sophie, et paya au cocher sa course. En prenant congé de cette aimable et vertueuse fille, il l'assura de nouveau qu'il lui tiendrait parole.

Le lendemain, inquiet des suites de son aventure, il sortit dès le matin ; mais la crainte d'incommoder M. Belton, par une visite faite à contre-temps, le détourna d'entrer de si bonne heure dans la prison. Il se serait plutôt permis de manquer à un grand que d'offenser la délicatesse d'un malheureux, en qui la misère nourrit une sensibilité toujours prête à s'alarmer. La compassion lui était si naturelle, il la témoignait d'une manière si noble, que jamais l'indigent près de lui ne fut humilié ; en le soulageant, il paraissait moins accorder que recevoir une grace.

Wills vit donc enfin arriver l'heure qu'il attendait avec tant d'impatience. Il entra dans la prison. O vous ! qui n'avez jamais peut-être jeté vos regards sur ce séjour d'horreur, de larmes et de misères, si le tableau que j'en vais tracer peut faire retentir dans vos cœurs le cri touchant de l'humanité outragée dans ces sombres demeures, j'aurai reçu le prix de mes peines, je serai satisfait. Connaissez, s'il est possible toutefois qu'ici l'imagination atteigne la réalité, connaissez ce qu'endurent d'opprobre et de douleurs, vos frères, vos compatriotes, des hommes en un mot, le plus souvent pour n'avoir pas eu le pouvoir d'acquitter la somme énorme de quarante schellings. Puissent vos yeux n'être jamais témoins de ce spectacle affreux ! Puissiez-vous n'en jamais partager l'aspect révoltant avec les victimes infortunées que l'avarice y sacrifie, à moins qu'à l'exemple de Wills, vous n'y soyez appelés par l'humanité et la bienfaisance.

A l'une des extrémités de la grande rue, vous trouvez une cour sale et dégoûtante. Le fond présente une porte large et sombre, que traverse diamétralement une énorme barre de fer surmontée d'un monstrueux cadenas. Le haut du mur est défendu par un *cheval de frise*, dont les pointes hérissées forment une barrière insurmontable aux malheureux assez téméraires pour tenter de recouvrer leur liberté. Près de là, en montant trois degrés, une porte étroite, également renforcée de chaînes et de triples serrures, sert d'entrée à la prison. Du seuil de cette porte, vous passez dans une tanière obscure et puante, qui est le gîte d'une espèce d'animal à figure humaine, qu'on nomme guichetier. Le bruit horrible des chaînes, le roulement affreux des gonds et des verrous, tout porte dans l'ame l'effroi, le frissonnement et la terreur ; mais quand enfin vous descendez dans l'intérieur de la prison, quel spectacle ! grand Dieu ! peut-on le supporter ? Des repaires à peine éclairés renferment des hommes à qui l'on paraît avoir voulu ôter jusqu'au droit de respirer l'air. Cet élément si nécessaire, dont on n'oserait pas disputer l'usage aux plus vils animaux, ici les hommes n'en jouissent qu'à prix d'argent ; c'est en raison de la somme que vous payez, que l'air est plus ou moins introduit dans le lieu sombre et puant que vous habitez. La masse énorme des murs, qui s'élèvent jusqu'aux nues, semble toujours prête à engloutir sous ses débris les malheureuses victimes qu'ils renferment. Un espace étroit, placé dans le centre de ce bâtiment, et environné de fortes palissades, est le seul endroit où il soit permis aux prisonniers de prendre, pendant quelques instans, un faible exercice. Ce lieu où l'on voit une foule de

spectres errans, pâles, livides, et qui manquent des premières nécessités de la vie, ce lieu réunit, sous un point de vue révoltant, tout ce qui peut déchirer l'ame la plus féroce et lui arracher des larmes. Ainsi sacrifiés à la haine, à la vengeance, à la cruauté et à l'avarice, nos concitoyens expirent dans les cachots à la requête d'un créancier puissant, qui, dans sa barbare opulence, n'a pas daigné souffrir le moindre délai, ou supporter la plus faible perte. Ainsi les tristes jouets des événemens et de la misère sont confondus avec les scélérats, justement dévoués à la vengeance publique. O vous! qui abusez du pouvoir de la loi, vous à qui du moins la nature et l'humanité devraient parler plus haut qu'elle, ne mettrez-vous jamais quelque distinction entre le malheur et le crime!

Wills, en contemplant cette scène d'horreur, se sentit tellement agité et saisi, qu'il oublia, dans une espèce d'anéantissement, et le lieu où il était, et ce qui l'y avait amené. Ses regards stupides et égarés erraient de tous côtés; son ame affaissée sous le poids de la douleur, avait perdu toute son activité. Il s'efforça de recueillir ses sens pour demander la chambre de M. Belton. Sophie qui l'attendait, ouvrit au premier bruit. Il entra dans un cabinet fort étroit, que les soins de cette aimable fille entretenaient dans une grande propreté; mais il était absolument nu; on n'y voyait pour meubles que deux chaises, une petite table et un lit sans rideaux, dans lequel reposait un vieillard dont le visage portait encore les sillons que les larmes y avaient tracés. A ce spectacle, Wills abîmé s'assit en silence sur la chaise que Sophie lui présenta. Elle alla se placer près du lit de son père. — « Voilà, lui dit-elle, le gentilhomme qui m'a secourue hier, celui à qui vous devez la vie... Oui! la vie, ajouta-t-elle en s'adressant à Wills; nous n'avions pas mangé depuis deux jours: tout ce que j'ai pu faire hier, a été de lui procurer un peu de lait, qui l'a soutenu jusqu'à présent. » Wills à ces mots se contenta de gémir, car sa langue était liée. Il n'avait jamais été témoin d'une si déplorable misère, et ne concevait pas qu'une créature humaine en pût supporter le fardeau. « Je ne sais, monsieur, dit le vieillard d'une voix faible, je ne sais à quel motif attribuer l'honneur de votre visite, si l'humanité vous a conduit dans ce lieu de desolation, des sentimens si nobles ont droit à mes éloges: votre récompense est en vous-même; le prix de la vertu c'est de se trouver vertueux: mais si vous êtes venu insulter à ma misère, si vos bienfaits empoisonnés sont le prix de la séduction de cette malheureuse fille, qui n'a de bien que son innocence, retirez-vous, abandonnez-nous à notre malheureuse destinée: nous savons supporter la mort. La foule des mortels la craint; le malheureux la brave; c'est le terme de la douleur. »

Wills, bien éloigné de craindre qu'on pût le soupçonner de tant de bassesse, eut bientôt recouvré la parole. Il se justifia avec beaucoup de chaleur. « Excusez, monsieur, lui répondit le vieillard rassuré: excusez; je vous ai tenu un langage dur; j'ai tant souffert, hélas! de la méchanceté des hommes! Vous m'êtes inconnu; votre âge, les attraits de ma fille, à peine éteints dans la douleur et dans les larmes.... Que vous dirai-je, enfin! ses vertus qui sont si chères à son malheureux père... Oui, ses maux que j'ai plus sentis que les miens, ses maux ont creusé ma tombe; mais je crains moins la mort que l'état affreux où je la laisserai quand mon ame s'envolera dans le sein de son auteur. »

Sophie fondait en larmes; le vieillard en était inondé: Wills ne fut pas maître

de retenir les siennes. « Monsieur, dit-il, j'ai été vivement touché du désespoir de votre fille; je ne suis venu que pour vous offrir mes services : apprenez-moi donc ce que je puis faire; je n'épargnerai rien, je vous le jure. — Je vous crois sincère; mais, sincère ou non, n'importe, vous ne pouvez plus me faire aucun mal; c'en est fait, je suis parvenu à ce comble de malheur, où l'on peut braver la cruauté et l'ingratitude des hommes; je vais m'efforcer cependant de recueillir mes esprits pour vous détailler mes malheurs, et vous tracer la route qui m'a conduit dans cette honteuse demeure. Puisse mon histoire, monsieur, instruire votre jeunesse, et vous apprendre à quelles extrémités peut porter la passion, quand on n'écoute plus la raison et l'équité! Que cette faible condescendance vous prouve au moins combien je suis reconnaissant de la noblesse de vos procédés envers ma malheureuse et chère fille... Hier elle était sortie sans m'en prévenir.... » L'infortune est sacrée pour moi, » interrompt Wills. « Ce n'est point un mérite, c'est un devoir de la respecter: mais vous êtes faible, le récit de vos maux ne peut que vous altérer; dans l'état où vous êtes, vous avez besoin de rafraîchissement : oserais-je vous prier de permettre que je dîne avec vous? il faut précisément que je sorte, je saisirai cet instant pour vous faire préparer des alimens doux et nourrissans. — Je serai honoré de votre compagnie; mais souffrez que Sophie, qui connaît mieux les chemins, se charge de ce soin. — Si miss daignait m'indiquer les endroits, j'aurais l'honneur de l'y accompagner. »

Sur cela ils sortirent ensemble, et entrèrent dans une auberge voisine, où Wills fit préparer un bouillon et d'autres choses propres à un estomac affaibli. Avant d'entrer dans cette maison, il mit cinq guinées dans la main de Sophie. « — Vous pouvez avoir quelques petits besoins; de grace, point de refus, point de remercîmens. J'attendrai ici que notre dîner soit prêt : vous, cependant, retournez à votre père, vous lui êtes utile. »

Elle lui obéit, et se pourvut en chemin d'un habillement complet pour son père, afin qu'il parût décemment aux yeux de son nouvel hôte. Celui-ci à son retour trouva le vieillard levé et prêt à le recevoir : dans cet état, il paraissait, et à ses manières et à sa physionomie, qu'il n'avait pas toujours essuyé des jours aussi orageux. A l'abord de Wills, il voulut se lever malgré sa faiblesse; son bienfaiteur le prévint en s'asseyant auprès de lui. Ils s'entretinrent pendant quelque temps de choses indifférentes. M. Belton s'en tira en homme qui connaissait le monde; Wills le remarqua. Il eut aussi le loisir d'examiner plus attentivement l'aimable Sophie, et trouva que cette beauté, dont son père avait fait l'éloge, répandait encore quelque éclat sur ses traits, quelque altérés qu'ils fussent par le chagrin. M. Belton se trouvant mieux après le repas, et persuadé que ce jeune homme attendait avec impatience le récit de ses infortunes, commença son histoire.



HISTOIRE DE M. BELTON.

Mon père fut un habile médecin, que ses talens et son expérience auraient dû conduire à la fortune, s'il eût été connu; mais, moins heureux qu'estimable, il vécut dans l'obscurité. Quelque ordre, quelque frugalité qu'il mît dans sa maison, la plus sage économie ne put augmenter ses revenus. Tout ce qu'il put faire pour mon éducation, fut de m'envoyer dans une école. Dans sa jeunesse il avait eu des liaisons au collége avec milord Cotswold. Quoiqu'il l'eût perdu de vue depuis longtemps, il résolut, pour contribuer à mon avancement, de lui rendre une visite, et de lui demander sa protection. Dès qu'il se fit connaître, milord l'embrassa tendrement, et lui témoigna le zèle le plus empressé à l'obliger. En conséquence, mon père me présenta à son protecteur. Milord satisfait de mes réponses, lui proposa de me placer auprès de son fils qui était beaucoup plus jeune que moi : Ce sera une occasion pour lui, dit-il, de s'instruire avec plus de facilité, et j'aurai soin de sa fortune. Mon père reçut cette proposition avec reconnaissance, et peu de jours après, je fus admis dans la maison de milord.

La personne et les manières du jeune lord me plurent infiniment; nous ne tar-

dâmes pas à lier amitié; et tant que nous vécûmes ensemble, animés l'un et l'autre par une noble émulation, nous nous faisions un plaisir de remplir nos devoirs. Nous fûmes enfin séparés; il alla à l'Université; et de là, il commença ses voyages. Son père me plaça alors sous la direction de son intendant. « Je ne prétends pas faire de vous un procureur, me dit milord; je veux que vous soyez en état de remplacer mon homme d'affaires après sa mort. Vous n'avez qu'à vous mettre au fait de la régie et de l'économie de mes biens; je compte sur vos soins et sur votre fidélité, parce que je suis persuadé de votre attachement pour moi. » Je l'assurai que je répondrais à ses espérances.

Peu de temps après, mon père mourut, ne me laissant pour héritage que sa bénédiction; ainsi je demeurais entièrement dépendant de la famille de milord. Mon exactitude et les éloges que faisait de moi celui sous lequel je travaillais, augmentaient chaque jour la bonne volonté de mon protecteur: en un mot, l'intendant étant mort, on me donna sa place. Milord eut tout lieu de s'applaudir de mon intelligence et de mon intégrité.

Dans cette même année, le jeune lord revint de ses voyages: son amitié ne parut point altérée; il se félicita de me voir, par mon emploi, irrévocablement attaché à sa personne. Il honora de sa présence la cérémonie de mon mariage, et fit de riches présens à mon épouse. Il venait souvent me voir; il m'accablait sans cesse de nouvelles preuves de son affection; hélas! je la croyais sincère. Ce jeune seigneur devint, à dix-huit ans, par la mort de son père, comte de Cotswold. Notre petite Sophie n'avait alors que deux ans. Confirmé dans mon emploi, je vis s'ouvrir pour moi la plus flatteuse perspective d'un bonheur dont je n'ai pas joui. Quinze ans s'écoulèrent dans cette parfaite union; rien ne troublait notre félicité. De quatre enfans que nous avions eus, la mort en avait enlevé trois. Sophie était restée seule: ses charmes et ses perfections remplissaient nos cœurs de la joie la plus pure. Milord Cotswold avait épousé une demoiselle très-riche, avec laquelle il ne pouvait vivre heureux. Il passait souvent des semaines entières dans notre maison; il avait coutume de dire que le faste et la représentation le fatiguaient, et qu'il préférait l'humble toit où nous coulions sans ambition des jours sereins, à la pompe de son palais. Bientôt il peignit à ma femme et à ma fille le déplorable état où le réduisait un mariage inconsidéré; il trouvait une espèce de plaisir à les attendrir sur ses peines; il était flatté des efforts qu'elles faisaient pour le consoler; il se plaisait donc à réitérer ses plaintes. Voici l'époque de mes malheurs.

Un de mes amis, que je croyais honnête, eut besoin de secours pour prévenir sa ruine. Je ne soupçonnais point ses perfides desseins; je me rendis sa caution pour quatre cents livres: bientôt je m'en repentis: il déclara une banqueroute, et quitta le royaume. Il fallut payer la somme pour laquelle je m'étais engagé: en vérité je ne la possédais point: je n'étais point homme à m'enrichir aux dépens de milord. La personne à qui cet argent était dû fit valoir ses droits: j'étais dans un embarras inexprimable, toute ma fortune ne montait pas à deux cents livres.

Au milieu du chagrin et du désordre où nous plongeait cet événement, milord Cotswold vint nous rendre visite: il fut alarmé du trouble que laissaient paraître malgré elles ma femme et ma fille; il en voulut savoir la cause; on ne put s'empêcher de l'en informer: « Bon! n'est-ce que cela? dit-il, c'est une bagatelle. » Il se fit apporter du papier et de l'encre, et donna une assignation sur son banquier pour le surplus de la somme. J'étais absent lorsque cela se passa. En rentrant je

fus surpris de la joie avec laquelle on m'accueillit ; j'en demandai la raison ; on me répondit en me montrant le billet de milord. « Cette générosité, dis-je à ma femme, ne m'étonne point ; efforçons-nous de regagner cette somme par notre économie ; mais où est notre bienfaiteur ? que je lui fasse mes remercîmens. — C'est précisément pour les éviter qu'il est sorti. — J'aurai l'honneur de le voir tôt ou tard. » Il vint, et je le remerciai comme l'exigeait le service qu'il m'avait rendu. J'offris mon billet. « Non, Belton, me dit-il ; laissez m'en seulement une note. » Je fis néanmoins une reconnaissance de la somme payable à sa volonté. « Cela est bien, dit milord ; au reste, si vous veniez à mourir, je ne répèterais certainement pas cette modique somme, et pendant votre vie vous êtes en sûreté. »

Les visites de milord devinrent plus fréquentes. Plusieurs présens de valeur qu'il fit à Sophie alarmèrent la prudence de sa mère ; elle commença à s'apercevoir que ses assiduités étaient moins l'effet de son amitié pour le père que de sa passion pour la fille. Elle me communiqua ses soupçons : je l'examinai donc de plus près, et ses yeux m'apprirent, trop tard, hélas ! pour mon repos, le secret de son cœur. Il lançait sur l'innocente Sophie des regards brûlans : un coup d'œil de cet enfant, un mot, un mouvement, rien ne lui échappait. Il déplora avec tant d'art la rigueur de son sort qui l'attachait à une femme qu'il ne pouvait aimer, il peignit son malheur sous des traits si forts et si touchans, qu'il arrachait des larmes à mon épouse et à ma Sophie. Il espérait, en ouvrant son cœur à la pitié, y donner entrée à l'amour. Tant qu'il ne fit point d'autres tentatives, on n'avait rien à lui objecter. Cependant les charmes de cette chère enfant s'épanouissaient ; c'était l'éclat et la douceur d'une rose naissante. La passion de milord était à son comble ; elle se manifestait dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Nous défendîmes à Sophie d'accepter aucun de ses présens. Dès le lendemain, il lui offrit une occasion d'exécuter nos ordres. Elle refusa un esclavage ; c'était un cœur entouré d'une chaîne de diamans. — Quoi ! miss Belton, refuserez-vous cette bagatelle ? — Bagatelle ! milord, point du tout ; cela est d'un trop grand prix pour qu'il me soit permis d'en faire usage : ces ornemens ne sont point faits pour moi : je demanderai cependant la permission de les accepter. — Vous êtes faite pour honorer le plus haut rang : plût au ciel que vous fussiez lady Cotswold ! je ne traînerais pas une vie déplorable, vous la rendriez heureuse. Je vous en supplie, ma chère Sophie, ne refusez pas un don que je vous ai destiné. »

Ma femme, présente à cette conversation, prit la parole. Elle représenta à milord qu'il n'avait déjà que trop épuisé sa générosité sur sa fille ; que des présens de cette nature, trop multipliés, nuiraient infailliblement à sa réputation.

« Si elle sort, ajouta-t-elle, de la simplicité qu'exige sa condition, ce sera une source de propos injurieux : on élèvera, avec quelque sorte de raison, des doutes sur sa vertu ; c'est le bien le plus précieux pour elle, il ne doit point être altéré. Ne m'exposez pas, milord, je vous en conjure, par une affection dont les effets seraient funestes, à rougir des discours insultans qu'on tiendrait sur une fille qui m'est si chère. — Ah ! vos refus déchirent mon cœur ; je mets tout mon bonheur à la voir embellie de mes dons : l'éclat de ses yeux surpasse celui du diamant.... — De grace, milord, respectez son âge : ces éloges sont indécens. — Son éloge est dans mon cœur. Je ne puis le taire ; je l'adore : l'amour dévore la source de mon sang ; je suis consumé. Ce secret est renfermé dans mon sein depuis deux

ans. A quels maux, hélas! ne suis-je pas en proie! j'aime sans espoir; et je suis enchaîné à une femme que je hais. »

Il se renverse sur sa chaise avec un cri douloureux; la tête penchée dans ses mains, il reste immobile, et presque sans sentiment. Sophie saisit cet instant pour se retirer. Mon épouse reste auprès de lui. Il revient un instant après, de cette espèce d'anéantissement: il regarde autour de lui comme un homme égaré; il demande où est Sophie? — Dans sa chambre, milord. — Je ne la verrai donc plus! elle ne m'aimera jamais! le désespoir, je le sens, m'ôtera la raison. Oh! madame Belton, (en se jetant aux genoux de ma femme et prenant sa main,) oh! madame Belton, ayez quelque pitié de moi! — Levez-vous, milord! au nom de Dieu! levez-vous! reprenez vos sens. Que puis-je faire? qu'exigez-vous? — Eh! le sais-je? le trouble égare mes esprits. »

Il sortit à ces mots, et ce fut le dernier effort de sa raison sur sa malheureuse passion. J'étais absent lors de cette scène. J'appris toutes ces circonstances à mon retour; et je prévis tous les malheurs qui nous menaçaient.

Il revint à l'ordinaire. Réfléchissant aux droits multipliés qu'il avait sur ma reconnaissance; considérant d'ailleurs, qu'il serait toujours temps de le faire rentrer dans de justes bornes, je feignis d'ignorer ce qui s'était passé. Sophie se conduisit comme de coutume; nous espérions que le temps et la réflexion le guériraient enfin: nous nous trompions. La liberté de voir ma fille, loin d'éteindre sa passion, lui donna de nouvelles forces. Il me dit un jour qu'il voulait m'entretenir tête-à-tête; nous montâmes dans sa voiture, et nous nous rendîmes à une auberge voisine. Il ne fut question de rien pendant le dîner; mais ayant pris du courage dans les fréquentes libations d'un excellent vin, il osa me parler de sa coupable passion. — « Je l'adore, me dit-il; ma vie dépend de vous, cher Belton! consentez qu'un mariage secret l'attache à ma fortune. Exigez toutes les sûretés qui dépendent de moi. Si la mort m'arrachait de ses bras avant que lady Cotswold mourût, je lui laisserais de mes biens tout ce dont je pourrais disposer: si je lui survis, Sophie est à l'instant déclarée mon épouse légitime. »

A ce discours, mon sang se glaça dans mes veines. « Oh! milord, m'écriai-je, oublierez-vous, tyrannisé par une malheureuse passion, oublierez-vous l'honneur, la raison? méconnaîtrez-vous les devoirs les plus saints? Quelle odieuse proposition osez-vous faire? Et à qui? au père le plus tendre, pour qui sa fille est le bien le plus précieux. — Considérez, dit-il en m'interrompant, que sa fortune passera vos plus hautes espérances. — A quel prix, milord? son innocence, sa réputation flétrie, regardée comme le vil objet d'un commerce adultère, l'opprobre retombera sur moi; père infâme et détesté, je passerai pour avoir indignement prostitué l'honneur de ma fille et le mien: le voilà, dira-t-on, si toutefois j'ose encore me montrer, et je serai anéanti par le regard de l'honnête homme.. Et c'est vous, milord, qui aurez voulu ma honte, c'est vous qui aurez condamné à cette ignominie un père infortuné »!

Il serait impossible de rapporter ici toute notre conversation; pleurs, imprécations, prières, promesses, menaces, milord employa tout. Convaincu enfin qu'il ne pourrait me séduire, il se réduisit à demander la permission de voir Sophie comme à l'ordinaire. « Cela n'est pas possible, milord, après l'indigne confidence que vous m'avez faite. Je vous dois tout, reprenez vos bienfaits; vous pouvez détruire votre ouvrage, je ne m'en plaindrai pas; mais mon honneur est mon bien, ma probité est à moi; je ne

souffrirai jamais qu'on altère l'un, ni qu'on soupçonne l'autre. Je vois en vous mon protecteur ; en cette qualité, ma maison vous est ouverte ; mais trouvez bon que j'éloigne ma fille ; sa vue ne peut que vous être funeste, puisqu'elle vous fait oublier, et ce que vous vous devez à vous-même, et ce que vous devez aux autres. — Votre perte, Belton, s'écria-t-il, la rage dans le cœur et la fureur dans les yeux, oui, votre perte m'en répondra. — Ma vie n'est rien, si son honneur en dépend. Oui, je l'éloignerai ; elle trouvera des protecteurs, milord, qui connaîtront ce qu'on doit à l'innocence et à la vertu. »

Je le quittai. Comme nous ne demeurions qu'à une petite distance de Londres, je priai ma femme, à qui je rendis notre conversation, d'envoyer Sophie chez une amie jusqu'à ce que l'orage fût dissipé. J'attendis impatiemment l'effet que ferait l'absence de ma fille sur l'esprit de milord. Il vint le lendemain, et, m'abordant avec un visage abattu : « Quoi ! Belton, vous avez donc eu la cruauté de m'ôter jusqu'au plaisir de voir l'objet de mon amour ? — Je suis père, milord, j'en ai rempli les devoirs. — Tu veux ma perte, barbare ! je me vengerai de tant d'outrages. »

Persuadé que les représentations seraient vaines, il ne me restait plus qu'à braver l'orage. « Avant de partir, milord, ma fille m'a chargé de vous rendre ces bijoux, par lesquels vous vouliez séduire sa vertu, et dont son innocence devait être le prix.

— Cela est faux ; non, l'enfer n'inventa jamais de si odieuses noirceurs ; c'est toi qui l'as contrainte à cette nouvelle insulte : qu'ils soient brisés à l'instant ; et puissé-je en faire autant de toi !... Mais, non, elle les a portés, ils sont d'un prix infini, je les garderai. » Il les examina pendant quelques momens. « Quant à vous, monsieur, vous n'avez plus d'emploi ; j'ai quelqu'un qui vous remplace aujourd'hui. » — Il suffit, milord ; puisse-t-on vous servir aussi fidèlement que moi »!

Il sortit sans répondre.

Je scellai les papiers qui me concernaient ; je mis ordre à ceux qui avaient rapport aux affaires de milord ; et je vins à Londres auprès de ma fille : ses larmes coulèrent au récit de mon malheur qu'elle s'imputait. Le lendemain, mon épouse accablée vint m'apprendre que celui qui me remplaçait, avait saisi ma maison, mes effets ; que rien en un mot n'était échappé à notre désastre. Ce dernier revers m'affecta d'autant plus, qu'il me convainquit que ma ruine était résolue. Je devais, à la vérité, à milord plusieurs années d'arrérages pour la somme qu'il m'avait prêtée ; mais la petite maison que j'habitais était un don, et je ne le croyais pas assez lâche pour la reprendre. Dans cette déplorable situation, je ne savais où jeter les yeux pour soutenir ma malheureuse famille. Je sortais un soir dans le dessein d'y réfléchir ; je n'étais encore qu'à dix ou douze pas de la maison : un homme m'aborda, et me frappant sur l'épaule : « — Monsieur, dit-il, ne vous nommez-vous pas Belton ? — Oui, monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ? — J'ai un ordre contre vous, à la requête de noble lord Cotswold, pour deux cents livres et les intérêts ; il faut me suivre. »

Arrivé à sa maison, j'informai ma femme par un billet, de ce dernier événement. Je n'entreprendrai point de vous peindre, dans l'épuisement affreux où je suis actuellement, toutes les agitations que j'éprouvais alors : il vous suffira d'apprendre que milord Cotswold me tient depuis trois ans enchaîné dans cette horrible demeure ; il y en a deux que ma femme a succombé à la douleur ; elle est morte. Hélas ! elle est heureuse : rien ne

peut désormais altérer son bonheur, tandis que nos jours s'écoulent dans l'amertume et dans les pleurs.

Lorsque milord jugea que la misère devait avoir abattu mon ame, je reçus la visite d'un agent de ses infâmes plaisirs. Aux premiers mots, je devinai le motif qui l'amenait; je le reçus de manière que je doute qu'il ose reparaître. Nous avons en vain sollicité nos amis; le malheur est une épreuve à laquelle l'amitié résiste rarement. Hélas! monsieur, je ne serais plus, si votre ame n'eût été ouverte aux doux sentimens de l'humanité. J'ignore quel heureux hasard vous a présenté ma fille, et par quel motif elle m'avait abandonné. — Ah! mon père, n'y pensez pas; je voudrais me le cacher à moi-même, quoique je doive à mon désespoir le bonheur de connaître monsieur. Oh! pouvais-je vous voir expirer dévoré par la faim?... — Consolez-vous, mademoiselle, reprit Wills, vous devez vous promettre désormais des jours plus sereins. Dites-moi, monsieur, où demeure milord Cotswold? — Dans la rue de..... — Ne lui avez-vous jamais fait de propositions depuis votre emprisonnement? — Aucune; la seule qu'il voudrait accepter, je suis incapable de la faire. — Savez-vous, mon cher monsieur, si son cœur n'est pas changé? La passion peut être éteinte; je le verrai demain; j'espère qu'il vous accordera la liberté sur votre parole. — Gardez-vous, monsieur, de vous trop avancer; je n'accepterai jamais ce qui répugnera à l'honneur et à l'équité. »

Wills l'assura qu'il connaissait comme lui les lois de l'honneur, et qu'elles lui étaient chères. M. Belton consentit donc qu'il vît milord, et qu'il parlât en sa faveur.

Toutes ces choses réglées, Sophie prépara le thé, pendant que Wills s'informait de la police des prisons.

« Celle-ci, lui dit Belton, est habitée par d'honnêtes malheureux dignes de compassion, et par des scélérats que le crime y a conduits. Quelque vertueux qu'on soit en y entrant, il est difficile d'échapper à la contagion; la nécessité de fréquenter des hommes corrompus et souillés de crimes, tels qu'ils sont ici pour la plupart, entraîne communément le danger de l'exemple. C'est ici que se réunissent, comme en un foyer, les ressorts secrets des scélératesses et des forfaits épars dans la ville et dans la province. L'homme flétri par la misère, avili dans les fers, séparé de la société, dont l'estime ne peut plus lui être utile, secoue bientôt le joug de la décence; sa réputation ne lui paraît plus mériter des sacrifices qui seraient infructueux; persuadé qu'il n'a rien à craindre de pis que ce qu'il éprouve, il se livre à l'appât du brigandage, d'autant plus dangereux qu'il peut s'y livrer impunément. Il en est même d'assez vils pour abuser de la détresse des compagnons de leur misère. Une prison est en un mot l'école de la friponnerie. Dans les horreurs d'une nécessité urgente, on croit pouvoir se permettre des actions dont la seule idee ferait frémir dans des circonstances moins cruelles. »

« Quelle source de remords, dit Wills, pour l'auteur de tant de cruautés! Je ne veux pas vous fatiguer davantage, monsieur Belton: je vous reverrai demain matin, et j'espère qu'une heureuse révolution vous fera bientôt oublier les maux dont le sort vous accable dans cet odieux séjour. — Ah! monsieur Wills, c'est trop de confiance: puissiez-vous ne pas éprouver vous-même des désagrémens de la part de mon persécuteur! — J'en veux courir les risques, répliqua Wills; et il sortit. »

Jusqu'au moment où Wills pouvait se faire annoncer chez milord Cotswold, il s'occupa à réfléchir sur la manière dont il lui parlerait. Devait-il s'efforcer d'ex-

citer sa compassion par des images vives et pathétiques? Préférera-t-il la voie du raisonnement pour le convaincre de l'injustice de ses persécutions? Il demeure indécis, et laisse aux circonstances le soin de déterminer le ton qu'il prendra.

Il arrive à l'hôtel de milord; le portier lui ayant dit qu'il était visible, il se fit annoncer : on l'introduisit dans l'appartement, sous le titre d'inconnu. Milord était heureusement seul; il le reçut avec politesse, et l'invita à profiter du déjeuner qu'on venait de servir. Wills s'excusa: après quoi, interrogé sur le motif de sa visite: « Je viens, milord, implorer votre charité en faveur d'un vieillard courbé sous le faix des ans et de l'infortune; prêt à y succomber, il sollicite, avec confiance, votre compassion. — Vous me présentez-là, monsieur, une singulière requête: je n'ai point le plaisir de vous connaître, encore moins peut-être celui dont vous me peignez la misère: qui m'assurera qu'il mérite qu'on s'intéresse à son sort? — Moi, milord. Il ne doit point être confondu avec ces vils mendians, dont la foule assiége votre passage dans les rues, et qui feignent le plus souvent des peines imaginaires; ses malheurs sont réels. — Mais, monsieur, de grace, son nom? lui suis-je connu? — Oui! sans doute, milord; on le nomme Belton. — Belton! s'écria-t-il en reculant; et qu'avez-vous à me dire de sa part, monsieur? — Que le cœur se refuse au récit des maux dont il est accablé; qu'ils révoltent l'humanité, et qu'il y aurait même de la barbarie à les retracer. Il traîne des jours détestés dans un lieu dégoûtant et terrible, même pour le désespoir. Épuisé par le besoin, dévoré par la maladie, son corps offre à peine encore quelques traces effrayantes de l'humanité prête à s'éteindre. Sa fille, hélas! sa fille trop chérie, partage tous les maux de son père expirant: ce n'est plus un objet de désir, c'est la victime de l'indigence et du malheur; pâle, décharnée, le tombeau s'ouvre pour elle, la misère l'y précipite; déjà sa mère y a succombé. Oh! milord, votre cœur est-il inaccessible à la compassion? C'est en leur nom que je vous implore; si le ressentiment vous anime encore contre ce père infortuné, venez contempler vos victimes, vous ne résisterez point à ce spectacle affreux... Soyez juste enfin, milord! qu'une action généreuse lui fasse perdre jusqu'au souvenir des maux dont vous fûtes la cause; et puissiez-vous aussi les oublier vous-même, milord! puisse cette réparation nécessaire vous dérober aux remords qui doivent vous déchirer! — Mais! qui êtes-vous, monsieur? de quel droit osez-vous me donner de pareilles leçons? — Un homme. Ce titre suffit, je pense, pour autoriser ma démarche; l'humanité m'en faisait un devoir, la compassion m'y invitait. Ces sentimens ne sont qu'assoupis dans votre ame, milord; ils ne peuvent être éteints; non, il n'est point de cœur assez barbare pour résister aux horreurs dont je viens d'être témoin.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua le lord en grimaçant, et prenant une prise de tabac; vous vous trompez; j'ai le cœur dur, je vous le proteste; mais êtes-vous informé que ce vieux misérable me doit deux cents livres! ajoutez les intérêts de quatre années, et les frais de son emprisonnement. Monsieur pense-t-il que je doive faire le sacrifice de cette somme, d'un argent que j'ai fourni bien comptant? — N'en doutez pas, milord! je croirais être le plus vil des hommes si je balançais un moment. La vie d'un malheureux peut-elle entrer en parallèle avec un si faible sacrifice? S'il succombe, que deviendra sa fille infortunée! Elle le suivra, oui, elle ne pourra jamais lui survivre. — Non! non! elle n'en mourra pas; elle sera tout au plus dans l'heureuse con-

rainte de revenir à moi. — Point du tout, milord; si elle eût été assez lâche pour s'y soumettre, elle se serait épargné trois ans de misère, et la dette serait acquittée. — Elle l'aurait pu sans doute; mais il n'est plus temps. Je soupçonne même que vous venez ici m'éprouver, et me faire des propositions de sa part; mais assurez-la qu'elles ne sont plus de saison. — Quoi! milord! de quel infâme emploi osez-vous soupçonner un homme qui vous est inconnu? Vous parais-je fait pour marchander ici l'honneur et l'innocence de cette fille infortunée? — Je n'en suis pas sûr, l'ami; mais cela est tout au moins vraisemblable. Au reste, si la demoiselle se livrait sans répugnance, si le cœur entrait pour quelque chose dans le marché, je ne sais pas jusqu'à quel point je serais tenté. La friponne a été jolie; mais très-folie.

— Cette raillerie insolente, milord, est un outrage auquel je ne suis point accoutumé. Votre maison est heureusement pour vous un asile que je respecte; car votre rang, que vous déshonorez, ne vous assurerait pas l'impunité. — Ah! ah! vous êtes son bréteur, son champion; je ne soupçonnais pas qu'elle eût déjà fait dans le métier des progrès aussi rapides. — Un jour peut-être vous apprendrez qui je suis, milord, dit Wills en se levant; sachez du moins que, plus que vous, j'estime l'honneur, et que je n'ai point à rougir des crimes, des bassesses, dont, je suis fâché de le dire, vous paraissez vous faire un jeu. Au reste, milord, je n'oublierai point les circonstances de cette scène; et je pourrai un jour saisir le lieu et le temps de vous répondre de manière, qu'à votre tour, vous connaîtrez la supériorité d'un brave homme, qui repousse l'insulte, sur un lâche qui la fait. » Ce fut ainsi qu'il prit congé. Milord le vit partir avec plaisir : sa visite était importune; ses reproches étaient embarrassans. La liberté choquante de ses propos avait déconcerté sa grandeur.

Wills ne s'était réellement point attendu à cette réception; il en était confondu. Ce qui redoublait encore son chagrin, c'était la cruelle nécessité d'affliger, par le récit des nouvelles insultes de milord Cotswold, le cœur du trop malheureux Belton. Il était déjà à la porte de la prison, incertain encore du parti qu'il prendrait; enfin, convaincu qu'il faudrait tôt ou tard leur apprendre le résultat de son entretien, et, qu'après tout, l'incertitude ajouterait à leurs tourmens, il entra. Le père et la fille l'attendaient avec impatience, également partagés entre la crainte et l'espérance. Wills portait, malgré lui, sur son visage l'empreinte du chagrin et de l'indignation. Après les premiers complimens, Belton s'empressa de lui demander s'il avait vu le lord. « Je lis dans vos yeux que vous lui avez parlé, et qu'il vous a mal reçu. — Hélas! vous ne devinez que trop juste; il est inexorable. — Ah! je l'ai prévu; son cœur est inaccessible à la pitié. Il ne me reste plus qu'à supporter mon malheur avec fermeté; j'apprends depuis long-temps à souffrir; c'est une leçon bien dure, monsieur Wills. Accordez, de grace, à la curiosité d'un vieillard le récit de ce qui s'est passé. Wills lui fit en abrégé le tableau de la scène, en omettant toutefois les particularités les plus aggravantes. Belton gardait le silence; Sophie fondait en pleurs. « Oh ciel! s'écria-t-elle, partagée entre l'honneur et mon père, faut-il payer de ma honte sa liberté! — Plutôt ma mort! elle n'est pas éloignée, répliqua ce malheureux père. Je laisserai au ciel le soin de protéger ta vertu, et de récompenser votre bienveillance, monsieur. »

Wills n'épargna rien pour leur rendre l'espérance; il les assura de nouveau que de meilleurs jours leur étaient réservés.

L'espérance est une menteuse qui flatte

et séduit les malheureux; c'est une coquette dont ils éprouvent chaque jour les perfidies, et qui n'en captive pas moins leur confiance. Ainsi, Belton et sa fille, contre qui la raison et les probabilités semblaient se réunir, ne pouvaient se refuser au plaisir d'envisager un avenir plus heureux, tel que le promettait leur consolateur. Combien on se plaît dans la compagnie d'un homme qui flatte avec complaisance nos désirs et nos projets! Wills, résolu de concourir lui-même à la révolution qu'il annonçait, appuyait fortement sur ses promesses, et préparait ainsi l'ame de Belton à un événement, dont la nouvelle trop subite ne pouvait qu'être dangereuse. Quelque impossible que parût la chose, elle ne laissa pas d'adoucir pour un moment leur chagrin; ils pressèrent Wills de partager le frugal repas que Sophie venait d'apprêter; il y consentit. Comme il prenait congé après dîner: « Eh bien! monsieur, dit Belton, aurons-nous le bonheur de vous revoir? Ce lieu, je l'avoue, n'a rien que d'effrayant; mais vous pourrez vous y accoutumer. — Je ne crois pas que vous l'habitiez encore long-temps. »

Sorti de la prison, Wills entra dans le premier café: il demanda les papiers publics; il parcourut la liste de ceux qui faisaient annoncer qu'ils prêtaient de l'argent à médiocre intérêt. Il en choisit trois ou quatre. Le premier à qui il se présenta agréa ses sûretés, mais il exigeait d'énormes intérêts; il en vit d'autres, et ce fut la même chose. « Ces fripons, dit-il, fournissent aux malheureux des ressources ruineuses, et vivent de leurs dépouilles. Qu'il est dur d'être contraint de s'adresser à eux! » Il en rencontra un qui, sous un air de candeur et d'honnêteté, cachait une ame pour le moins aussi avide que celle de ses autres confrères. Wills demanda quatre cents livres; on les lui compta sur l'hypothèque de ses biens; mais les droits de courtage, la prime et les autres frais acquittés, il reçut un peu plus de trois cent cinquante livres.

Muni de cet argent, il vole chez le procureur chargé du billet de Belton; il lui demande s'il ne sert pas le lord Cotswold dans cette affaire. « Oui, monsieur. — Avez-vous le billet de son débiteur? — Oui. — Je vous en apporte le montant: votre décharge, s'il vous plaît; il faut qu'il soit libre aujourd'hui. — Savez-vous, répliqua le digne suppôt de Thémis, que la somme principale se monte à deux cents livres? qu'il y a cinq ans d'arrérages, ce qui fait cinquante livres? ajoutez vingt livres pour les frais... somme totale, deux cent soixante et dix livres. — Votre décharge, monsieur, je paie. — Dites-moi, monsieur, êtes-vous parent de M. Belton? — Non!... et d'ailleurs que vous importe? — Oui, certes, cela m'intéresse. Milord sera charmé de connaître la personne qui acquitte le billet. Il prétend que M. Belton n'a ni amis ni parens; qu'il a été élevé par charité dans la maison de son père; que par conséquent il doit croupir en prison. — Cela fait en vérité l'éloge de son cœur; mais il n'aura point la satisfaction de me connaître: M. Belton ignore lui-même ce qui se passe. — Tout de bon! cela est admirable! Peut-être sa fille... — Halte-là, monsieur, gardez-vous de vous oublier en parlant de cette jeune personne. Allons, dépêchons, écrivons votre décharge: principal, frais, intérêts, je paie tout. Si vous refusez... — Non, non, monsieur, ce n'est pas mon intention. — Il faut de plus une quittance de la main de milord, et dans les formes requises. — Il n'est pas nécessaire. — Je veux l'avoir; vous me donnerez aussi un reçu de cet argent, et ce reçu, permettez-moi de le faire tel que je l'exigerai. — Bien, monsieur, vous l'aurez. »

Wills n'eut pas plutôt reçu la décharge qu'il vola à la prison. Il avait préparé

Sophie et son père à cette visite par un billet qu'il leur avait écrit le matin ; il les invitait à dîner avec lui dans une auberge dont il leur donnait le nom. C'était un mystère pour eux ; persuadés que Wills ne pouvait les tromper, ils s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, sans prévoir néanmoins ce que ce pouvait être. Wills remit la décharge au geôlier, paya ses droits, et courut à l'endroit où il était impatiemment attendu. « — Eh bien ! monsieur Belton, avez-vous reçu mon billet ? — Oui, monsieur ; mais, qu'en dois-je croire ? — Rien n'est plus vrai, vous êtes libre. J'y avais trop d'intérêt pour ne pas en hâter le moment. Allons, une voiture nous attend à la porte, nous irons prendre ensemble un bon dîner. — Je n'hésite point à vous croire ; vous ne voudriez pas me donner une fausse joie. Je vous suis. » Sophie allait après eux, gardant un profond silence. Quand enfin elle eut vu son père hors du seuil de cette funeste maison, dont la mort seule lui paraissait devoir le délivrer, des pleurs de joie inondèrent ses joues ; elle était transportée. Wills les fit monter dans la voiture, qui les conduisit à quelque distance de la ville, dans une auberge où ils étaient attendus. Pendant quelque temps on garda, de part et d'autre, un profond silence, suite naturelle de l'étonnement. Le bon vieillard s'écria enfin : « J'ai peine, hélas ! à en croire mes sens ; ceci renferme un mystère que M. Wills seul peut éclaircir. — Je ne vous satisferai qu'après dîner. — A la bonne heure ; mais ce temps paraîtra bien long à mon impatience. »

Le dîner fini, Wills saisit l'instant de rendre à M. Belton son billet, et le convainquit ainsi qu'il était réellement libre. On tenterait en vain d'exprimer l'excès de leur joie. Le vieillard était dans les bras de son bienfaiteur, et l'accablait de remercîmens ; Sophie exprimait sa reconnaissance par ses pleurs et son silence. Si la modestie le lui eût permis, avec quel plaisir elle aurait prodigué à l'honnête Wills les caresses et les embrassemens dont elle était témoin ! Elle ne pouvait se refuser aux tendres sentimens que méritait à tant de titres leur généreux libérateur. Si jamais, en effet, Wills parut aimable, ce fut sans doute dans ce moment glorieux pour lui, où, semblable aux puissances célestes, il rendait le repos aux affligés, la santé aux malades, et la liberté aux prisonniers. Il ne s'opposa point d'abord aux tendres épanchemens de leur cœur, il y aurait eu trop d'affectation dans ce procédé ; mais craignant l'effet de cette émotion si elle était prolongée, il fit tomber adroitement la conversation sur un autre sujet.

Il les conduisit le soir dans un petit logement propre et commode qu'il leur avait fait préparer ; après leur avoir promis de revenir le lendemain, il les laissa dans l'étonnement d'une révolution aussi agréable qu'imprévue, et dont ils sentaient trop le prix, pour n'être pas justement pénétrés de toute l'étendue de leurs obligations.

Wills, comme il l'avait promis, leur apporta la quittance de lord Cotswold. La pudeur et le plaisir colorèrent les joues de Sophie : Wills rendait justice à ses charmes, mais la tranquillité de son cœur n'en fut point altérée. Belton le regardait comme son fils. Ils consultèrent ensemble sur les moyens qu'il prendrait pour subvenir à sa subsistance et à celle de sa fille. Divers projets proposés parurent impraticables : au reste, il avait le temps d'y réfléchir ; le loyer de l'appartement qu'il occupait était payé pour un mois. Il résolut enfin d'écrire à un de ses parens qui jouissait d'une fortune considérable dans une province éloignée de l'Angleterre, et de lui offrir ses services en qualité d'intendant.

Wills approuvant ce projet, remit au

vieillard un billet de trente livres pour ses besoins, jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse. Il les quitta très-satisfait, après leur avoir néanmoins recommandé expressément le secret sur ce qui s'était passé.

TRAIT DE JUSTICE.

L'empereur se promenant seul dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne tout éplorée, qui portait un paquet sous son bras. — Qu'avez-vous, lui dit-il affectueusement? que portez-vous? où allez-vous? ne pourrais-je calmer votre douleur? — Je porte des hardes de ma malheureuse mère, répondit la jeune personne au prince qui lui était inconnu. Je vais les vendre. C'est, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, notre dernière ressource. Ah! si mon père, qui a versé tant de fois son sang pour la patrie, vivait encore, ou s'il avait obtenu les récompenses dues à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état. — Si l'empereur, lui répondit le monarque attendri, avait connu vos malheurs, il les aurait adoucis. Vous auriez dû lui présenter un mémoire, et employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins. — Je l'ai fait, répliqua-t-elle, mais inutilement. Le seigneur à qui je m'étais adressée m'a dit qu'il n'avait jamais pu rien obtenir. — On vous a déguisé la vérité, ajouta le prince, en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui faisait; je puis vous assurer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situation, et qu'il aime trop la justice pour laisser périr la veuve et la fille d'un officier qui l'a bien servi. Faites un mémoire; apportez-le-moi demain au château, en tel endroit et à telle heure; si tout ce que vous dites est vrai, je vous ferai parler à l'empereur, et vous en obtiendrez justice. La jeune personne, en essuyant ses pleurs, prodiguait des remercîmens à l'inconnu, lorsqu'il ajouta: — Il ne faut cependant pas vendre les hardes de votre mère. Combien comptiez-vous en avoir? — Six ducats, dit-elle. — Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins. A ces mots, la jeune fille vole chez elle, remet à sa mère les douze ducats avec les hardes, lui fait part des espérances qu'un seigneur inconnu vient de lui donner. Elle le dépeint, et des parens qui l'écoutaient reconnaissent l'empereur dans tout ce qu'elle en dit. Désespérée d'avoir parlé si librement, elle ne peut se résoudre à aller le lendemain au château. Ses parens l'y entraînent. Elle arrive tremblante, voit son souverain dans son bienfaiteur, et s'évanouit. Cependant le prince, qui lui avait demandé la veille le nom de son père et celui du régiment dans lequel il avait servi, avait pris des informations, et avait trouvé que tout ce qu'elle lui en avait dit était vrai. Lorsqu'elle eut repris ses sens, l'empereur la fit entrer avec ses parens dans son cabinet, et lui dit, de la manière la plus obligeante: — Voilà, mademoiselle, pour madame votre mère, le brevet d'une pension égale aux appointemens qu'avait monsieur votre père, dont la moitié sera reversible sur vous, si vous avez le malheur de la perdre. Je suis fâché de n'avoir pas appris plus tôt votre situation, j'aurais adouci votre sort. Depuis cette époque, ce prince fixa un jour par semaine, où tout le monde était admis à son audience.



LES AVANTAGES DE LA MÉDIOCRITÉ.

Je suis né dans les Gaules, d'une famille assez médiocre, et de parens qui, pour tout héritage, ne me laissèrent que des exemples de vertu à suivre. Mon père, par sa conduite, était parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, et qui avaient déjà rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très-infirme, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avait acquis; il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de campagne d'un très-modique rapport, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec sa petite famille, composée de ma mère, de ma sœur qui avait dix-sept ans, de moi qui en avais près de seize, et qui sortais de mes classes.

Ma mère, qui avait une extrême tendresse pour ses enfans, et qui les voyait pauvres, soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon père. Toute vertueuse qu'elle était, son esprit parut entièrement succomber sous le coup qui venait de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la grande économie qu'il fallait y garder pour vivre, le retranchement

total de mille petites délicatesses qu'elle nous avait laissé prendre, et dont elle nous voyait privés ; le chagrin de voir ses enfans devenus ses domestiques, et changés, pour ainsi dire, en valets de campagne ; enfin, je ne sais quelle tristesse muette et honteuse qu'elle voyait en nous, que la misère peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, et qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée : tout cela jetait ma mère dans une affliction dont elle n'était pas la maîtresse. Elle ne pouvait nous regarder sans pleurer ; mon père, qui l'aimait, et à qui nous étions chers, s'enfuyait quelquefois à ses pleurs, et quelquefois ne pouvait, à son tour, s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenais sur le soir de cueillir quelques fruits dans un petit verger que nous avions, je surpris mon père et ma mère qui se parlaient auprès de notre maison, et je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvrait. J'entendis que ma mère soupirait, et que mon père s'efforçait de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disait-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée ; je ne vous ai rien dit ; il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers : les mouvemens naturels doivent avoir leur cours ; mais on se retrouve après cela, on revient à soi-même, on s'apaise, et vous ne vous apaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point ; vous m'accablez, vous me faites mourir, et vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez : j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'espérais leur laisser. D'ailleurs je suis infirme ; suivant toute apparence, vous me survivrez, vous serez a plaindre, et vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envisage tout ce que je vous dis là ? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'intéresser à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eu le temps de me devenir chère ? Mes chagrins, tels qu'ils sont, ne me suffisent-ils pas ? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume ? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée ; ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toujours eu de la religion ; j'espérais que vous me consoleriez, que nous nous consolerions l'un l'autre : mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble et de désolation. Il m'a ôté mes biens, ma santé ; et vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'est là le seul bien qui pouvait me rester, la seule paix que mon cœur pouvait goûter ; votre vertu me la promettait ; mais tout m'est refusé. Il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, et que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis, après ces mots, qu'un mélange confus de soupirs qui me glacèrent le cœur ; ensuite ils recommencèrent à se parler, mais très-bas, et comme en se promenant ; ce qui me fit perdre ce qu'ils disaient. J'allais donc me retirer, quand mon père, haussant un peu plus la voix, m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfans, dit-il ; mon fils a des sentimens d'honneur, et sa sœur est née vertueuse : ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions. Depuis le malheur qui nous est arrivé, j'ai découvert en eux un caractère qui me charme. Ils vous ont vu pleurer pour le peu de fortune que nous leur laisserons ; ils m'en ont vu affligé

moi-même. Vos pleurs et mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnaissance: leur cœur y a répondu ; et notre affliction pour eux a réchauffé leur tendresse pour nous: je l'ai remarqué dans mille petites choses; et je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit ces attendrissemens où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des leçons: jamais leur cœur n'y sera plus docile. Ils sont infortunés et attendris; il n'y a point de situation plus amie de la vertu que celle où ils se trouvent.

Mon père et ma mère, après s'être encore entretenus quelque temps, rentrèrent dans la maison; je m'y retirais moi-même, quand je rencontrai ma sœur qui venait d'un autre côté; comme elle me vit fort triste, elle me demanda ce que j'avais. Hélas! ma sœur, lui répondis-je, la larme à l'œil, si vous saviez la conversation que je viens d'entendre, entre mon père et ma mère, sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi; je n'étais pas loin d'eux, ils ne me voyaient point: ma mère est toujours au désespoir de nous voir ruinés ; elle nous aime trop, nous serons la cause de sa mort: mon père n'oublie rien pour la consoler, et je sens bien qu'il aurait besoin de consolation lui-même: vous savez qu'il n'a point de santé: ma mère, depuis quelque temps, est toujours malade: nous les perdrons peut-être tous deux, ma sœur; ils ne peuvent pas y résister; et où en serions-nous après? Que ferions-nous au monde s'ils n'y étaient plus? De quel côté nous tourner? Qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? Est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? Aussi, ma sœur, je vous l'avoue, j'aimerais mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le serions.

Nous n'y sommes pas encore, me répondit-elle avec amitié (car nous étions très-tendrement unis); ne vous mettez point des choses si funeste dans l'esprit: surtout, mon frère, n'allez point pleurer devant eux; prenez-y garde, vous les chagrineriez encore davantage: tâchons au contraire de leur paraître gais; peut-être que cela diminuera l'affliction où ils sont: puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon père, qui, au bruit que nous faisions, s'était arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité, et entendit aisément tout ce que nous disions; son cœur n'y put tenir, il vint à nous, pénétré de tendresse. Ah! mes enfans, que vous êtes aimables! nous dit-il en nous serrant entre ses bras, et que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquiétude que vous m'avez donnée jusqu'ici! Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main; allons dire à votre mère ce que je sais de vous; venez lui payer ses larmes: je la connais, quel bonheur pour elle! quelle récompense de sa douleur, quelle mère eut jamais plus de graces à rendre au ciel!

Mon père continuait toujours à nous parler; quand il entra avec nous dans une salle où était ma mère qui lisait. Quittez votre lecture, lui dit-il; je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi. Embrassez vos enfans; jamais père ni mère n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse: ne les plaignez plus, réjouissez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, et il ne leur est point arrivé de vrai malheur: rien ne leur manque, ma chère femme; ils ont de la vertu, je viens d'en être convaincu, je les écoutais sans qu'ils le sussent. Votre fille disait tout à l'heure à son frère qui pleurait, que puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'a-

doucir nos inquiétudes : que dites-vous de ces sentimens-là ? Y a-t-il des richesses qui les vaillent ? Nos enfans resteront-ils si malheureux ? Serez-vous encore affligée ? Le pourrez-vous ? N'obtiendront-ils rien ? Pour moi je me suis déjà acquitté envers eux ; mon cœur est en paix ; je suis content, et j'ose leur répondre que vous le serez aussi ; pour de la tristesse, il n'en est plus question : je crois que vous, ni moi, n'en saurions plus avoir après cela ; mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes, nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement, d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mère, à ce discours, versa des torrens de larmes ; mais ce fut des larmes de joie. Oui, s'écria-t-elle en nous faisant des caresses, auxquelles mon père joignait encore les siennes ; oui, mon mari, vous avez eu raison de répondre pour moi, je suis contente.

Je ne savais où j'étais, pendant que ma mère nous parlait ainsi ; le ravissement où je la voyais, ses caresses, celles de mon père avaient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer ; je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais senti de mouvement dont mon ame ait été aussi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune. Nous passâmes six mois dans toute la paix et toute la gaieté que peut donner un état où l'on ne désire plus rien. Je me promenais souvent avec mon père, et de tout ce qui s'offrait à nos yeux, il en prenait occasion de m'instruire. Je ne sais comment il faisait en m'instruisant : mais je regardais nos entretiens comme des heures de récréation pour moi ; je craignais de les voir finir : il avait l'art de les rendre intéressans ; j'aimais à sentir ce qu'il disait. Ma jeunesse et ma vivacité, qui pouvaient me dégoûter de ce qui était sérieux et raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuaient, avec lui, qu'à me rendre plus attentif à tous les discours : j'en valais mieux entre ses mains d'être jeune et vif, parce que j'en avais plus d'ardeur pour le plaisir, et que ce plaisir, il avait su faire en sorte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions, comme de coutume, nous vîmes passer un seigneur extrêmement âgé, qui se promenait comme nous assez près de son château ; il avait l'air triste, abattu, et rêvait profondément. D'où vient donc que ce seigneur est ici, dis-je, en le voyant ? il me semble ne l'avoir jamais vu à la campagne. — C'est qu'il a eu ordre de se retirer de la cour, me dit mon père. — Et pourquoi cela ? — Oh ! pourquoi ? pour n'avoir pas eu l'adresse de se maintenir dans la faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue supérieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu ; car, ordinairement, voilà les crimes de ces fameux disgraciés. — Mais, mon père.... vous m'étonnez : les moyens de se maintenir en faveur me paraissent bien étranges ; c'est donc un coupe-gorge que la cour des princes ? Eh ! comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur ? — Je n'en sais rien : tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent. — Sur ce pied-là, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal. Mais ne pourrait-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres ? Il n'y aurait qu'à ne se point faire des ennemis. — Cela ne servirait de rien, car dans ce pays-là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit, êtes-vous en place, vous voilà brouillé sans rémission avec je ne sais combien de gens à qui pourtant

vous rendez service. — Eh ! quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige? — On lui veut du mal de ce qu'il est en état d'obliger, de ce qu'on a besoin d'être son ami; au lieu qu'on voudrait que ce fût lui qui eût besoin d'être le nôtre. — Eh! de quelle manière faut-il donc se comporter avec des gens si méchans? — Hélas! mon fils, me répondit-il, il faut être méchant soi-même; encore est-il bien difficile de l'être avec succès: car il s'agit d'avoir une méchanceté habile, qui perde finement vos ennemis, sans qu'ils voient comment vous vous y prenez: souvent même est-il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'aperçoivent pas de votre dessein. Sais-tu bien qu'à la cour, c'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain que cette méchanceté-là? On dit de celui qui y parvient, voilà un habile homme, voilà un homme de tête; il a culbuté ses ennemis; il a su écarter tout ce qui lui faisait ombrage; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. — Mais, mon père, parmi des personnes comme nous, quelqu'un qui ressemblerait à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'est un fourbe, un perfide, un homme sans conscience et sans honneur, un homme qui ne vaut rien. — Bon, me dit mon père, en riant: tu fais là une plaisante comparaison. Eh! qu'est-ce que c'est que des gens comme nous? Il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire! Ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous emploierions pour avancer nos affaires, pour ruiner celles de nos semblables! Oh! mon fils! ce n'est pas là l'esprit du monde; tu vois les choses comme elles sont, toi, tu as les yeux trop sains; mais si un peu d'extravagance humaine s'emparait malheureusement de ton cerveau, égarait ta raison, et mitigeait tes principes de vertu, tu penserais bien d'une autre manière.

Tandis que mon père me parlait ainsi, je jetais de temps en temps les yeux sur le vieux seigneur qui se promenait encore assez près de nous, et je le voyais toujours enseveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paraît que tu t'intéresses au chagrin de celui que tu regardes? me dit mon père. Il est vrai, lui dis-je; il me semble qu'il souffre. Je le connais, reprit mon père; il a l'ame d'un honnête homme; il est né obligeant; l'on a toujours dit du bien de lui: je suis persuadé qu'il n'est tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par laquelle on vient à bout de se défendre de ses ennemis, et de les surprendre. Sur ce pied-là, répondis-je, il se consolera bientôt de sa chute; un honnête homme ne saurait long-temps regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas! mon enfant, reprit-il, je suis sûr que ce seigneur ne le regrette que trop cet état où il n'est plus. Son cœur n'y a pas fait naufrage; il y est resté bon et généreux; mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivait; ce mouvement que tant de monde se donnait pour aller à lui; il regrette ces flatteurs dont il se moquait, mais qui regardaient comme un bonheur de se le rendre favorable; il ne voit plus ces airs timides et rampans qui divertissaient sa vanité; il ne fait plus la destinée de personne; ses amis n'ont plus tant d'intérêt à le ménager; il soupire après cette place qu'il tenait dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il aimait à inspirer, quoiqu'il se plût à le dissiper par des procédés obligeans; enfin après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut vivre, et qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

La nuit qui s'approchait pendant que

nous nous entretenions, mon père et moi, nous fit reprendre le chemin de la maison.

En nous retirant, nous rencontrâmes un laboureur qui revenait de son travail, et qui chantait de toute sa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon père! Il y a de bonnes raisons pour cela, me répondit-il; c'est que la terre avait besoin de pluie, et qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton sérieux dont mon père me tint ce discours. Le courtisan disgracié, qui se promenait tout à l'heure, a vu pleuvoir aussi, repris-je, mais son esprit n'en a pas reçu de soulagement. Tu me fais là une belle comparaison, me dit-il, d'un laboureur à un courtisan! Le temps qu'il fait, est excellent pour la terre: Eh bien! le courtisan, quel avantage en peut-il espérer? Que ses greniers en seront plus pleins de biens; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre: cela est vrai; mais sa vanité, de quoi vivra-t-elle? Ses besoins sont pour le moins aussi pressans que s'ils étaient raisonnables; et la pluie, ni le soleil, ne peuvent rien pour eux; au lieu qu'ils peuvent pour les besoins de ce laboureur, qui ne veut que vivre, et qui voit que son champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainsi tu comprends qu'il a raison d'être gai, puisqu'il est presque sûr d'avoir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu pas heureux d'être si borné dans ses désirs? Qu'en dis-tu? Que les hommes soient bons ou méchans, qu'ils se trahissent à la cour ou à la ville, qu'un ministre superbe les rebute ou les favorise, qu'ils courent après de grands emplois, qu'ils les manquent ou qu'ils les perdent, tout cela n'est point de la connaissance du laboureur; c'est un état de trouble et de misère que sa condition lui épargne. Il pleut à propos, cela lui suffit; le bonhomme se couche content, se lève de même, reprend son travail avec plaisir, et meurt enfin aussi tranquillement qu'il a vécu; car une vie passée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle est douce pendant qu'on en jouit, et qu'on ne s'y trouve point attaché quand on la quitte.

Nous arrivâmes à la maison en nous entretenant ainsi: nous trouvâmes ma mère un peu indisposée. Le lendemain, son indisposition augmenta, la fièvre la prit, et, quelques jours après, elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort, et l'affliction où tomba mon père, qui ne put se consoler; elle mourut en lui serrant la main, pendant que nous fondions en larmes au pied du lit, ma sœur et moi.

Ce ne fut que pleurs et que gémissemens dans notre maison pendant un mois: aussi fîmes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle et mon père! Que de tendresse elle avait pour ses enfans! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée comme une personne qui avait de l'autorité sur moi: je ne lui ai jamais obéi parce qu'elle était la maîtresse, et que je dépendais d'elle; c'était l'amour que j'avais pour elle qui me soumettait toujours au sien. Quand elle me disait quelque chose, je connaissais sensiblement que c'était pour mon bien; je voyais que c'était son cœur qui me parlait; elle savait pénétrer le mien de cette vérité-là; elle s'y prenait pour cela d'une manière qui était proportionnée à mon intelligence, et que son amour pour moi m'enseignait sans doute; car je la comprenais parfaitement, tout jeune que j'étais, et je recevais la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnait; de sorte que mon cœur était reconnaissant aussitôt qu'instruit, et que le plaisir que j'avais en lui obéissant m'affectionnait bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'observais pas exactement ce qu'elle souhaitait de moi, je ne la voyais point irritée; je n'essuyais au-

:un emportement, aucun reproche dur et menaçant; point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament, qui entrent le moitié dans les corrections ordinaires, et qui les rendent pernicieuses, par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mère ne tombait pas dans ces fautes-là, et ne me donnait pas de nouveaux défauts en me reprenant de ceux que j'avais; je ne lui voyais pas même un air sévère; je ne la trouvais pas d'un accès moins aisé; elle était seulement plus triste; elle me disait doucement que je l'affligeais, et me caressait même en me montrant son affliction; c'était là mon châtiment, aussi je n'y tenais pas. Un jeune homme, né avec un cœur un peu sensible, ne saurait résister à de pareilles manières. Je pleurais de tout mon cœur; je lui promettais, en l'embrassant, de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, et je tenais parole; je me serais même fait un scrupule de la tromper, quand je l'aurais pu: ce mélange de bonté et de plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignait, quand je faisais mal, me suivait partout; c'était une scène que je ne pouvais me résoudre à voir recommencer; son cœur, que je ne perdais jamais de vue, tenait le mien en respect; je n'aurais pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étais dit intérieurement qu'elle ne devait pas l'être; je me serais reproché son erreur.

La mort me la ravit dans le temps où j'avais le plus besoin d'elle. J'entrais dans un âge sujet à des égaremens que je ne connaissais pas encore, et où ce tendre égard que j'avais pour elle m'aurait été plus profitable que jamais.

Mon père ne put survivre long-temps à sa perte: sa santé, qui était déjà très-mauvaise, s'altéra encore davantage; plusieurs infirmités l'attaquèrent à la fois, il n'agissait plus, et bientôt il fut réduit à garder le lit: il ne vécut qu'un an dans ce triste état, et il mourut entre mes bras, pendant que ma sœur était absente pour affaires domestiques.

Mon fils, me dit-il un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mère, vous allez me perdre, et je vous vois au désespoir; mais vous n'y serez pas toujours, le temps console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y; au défaut de biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrais vous donner, et c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de père et de mère.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une faiblesse qui lui ôta la parole; il prononça encore quelque chose de mal articulé, et où je compris qu'il demandait sa fille; après quoi ses yeux se fixèrent sur moi, et ne cessèrent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne saurais peindre l'état où je me trouvai alors; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mère; il me semblait que je venais de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne savais où j'étais, je restai dans un accablement qui me rendait stupide; ma sœur était déjà de retour, m'avait parlé, avait poussé des cris, que je n'étais pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! nous n'avions point de parens dans la province; des amis, nous n'en connaissions point: qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune?

Dans un si grand abandon, je ne savais que devenir; il me semblait que nous ne tenions plus à rien, et j'étais presque dans le désespoir. Ma sœur eut plus de fermeté que moi, sa raison rappela la mienne; et ses sages conseils me décidèrent à passer ma vie avec elle. Nous

donnons tous les jours des larmes à la mort de nos respectables parens. Ils ne nous ont point laissé de fortune; mais ils nous ont appris à la mépriser, et cela vaut mieux. Le souvenir de leurs vertus nous donne la force de cultiver le champ qu'ils nous ont laissé; notre modération règle nos besoins, et ils sont satisfaits par notre sage économie. Nous jouissons de la douceur et des charmes de l'amitié, et nous vivons heureux, parce que nous avons appris de bonne heure à savoir l'être.

LA RECONNAISSANCE RÉCOMPENSÉE.

Louis XIV, qui avait fait déjà bombarder Alger, chargea le marquis du Quesne de le bombarder une seconde fois, pour le punir de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étaient ces corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les abîmait, les porta à attacher à la bouche de leurs canons, des esclaves français, dont les membres furent portés jusque sur les vaisseaux. Un capitaine-algérien, qui avait été pris dans ses courses et très-bien traité par les Français, tout le temps qu'il avait été leur prisonnier, reconnut un jour, parmi ceux qui allaient subir le sort affreux que la rage avait inventé, un officier nommé Choiseul, dont il avait éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse avec instance pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile. Alors voyant qu'on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché, il se jette sur lui à corps perdu, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire : puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, sous les yeux duquel la scène se passait, en fut si frappé, tout barbare qu'il était, qu'il accorda, avec le plus grand empressement, ce qu'il avait refusé avec tant de férocité.



LA JUSTICE ET LA CLÉMENCE DE DIEU.

La petite Marianne de Vaucel pria un soir son père de lui expliquer un passage de l'écriture, qu'on lui avait fait apprendre à l'école. C'était celui-ci :

« Moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui visite l'iniquité du père dans les enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandemens. »

Qu'est-ce donc qu'une génération, je vous prie, dit Marianne, après avoir répété ce passage ?

Regarde la chaîne de ma montre, lui répondit son père.

MARIANNE. — Eh bien ! mon papa ?

M. DE VAUCEL. — Vois-tu le petit chaînon qui tient à l'anneau ? c'est le premier. Celui qui tient à celui-là est le second ; et les autres qui viennent après en descendant, sont le troisième, le quatrième, le cinquième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Comprends-tu cela ?

MARIANNE. — Ce n'est pas difficile.

M. DE VAUCEL. — Sois bien attentive. Un homme descend d'un autre homme,

comme un chaînon de cette chaîne descend d'un autre chaînon. Le premier qui vient d'un homme, quel qu'il soit, forme sa première génération; celui qui vient de celui-ci forme la seconde, et ainsi de suite.

MARIANNE. — Voilà qui est clair. Mon frère aîné Cyprien forme votre première génération, Auguste la seconde, et moi la troisième.

M. DE VAUCEL. — Je vois que je ne me suis pas encore assez clairement exprimé. Je vais te donner un exemple ; tu comprendras peut-être un peu mieux. Noé fut père de Sem, Sem fut père d'Arphaxad, Arphaxad fut père de Salem. Dis-moi maintenant quelles étaient, par rapport à Noé, la première, la seconde et la troisième génération?

MARIANNE. — Sem était la première, Arphaxad la seconde, et Salem la troisième.

M. DE VAUCEL. — A merveille. Nous disions que Dieu visite l'iniquité des pères dans leurs descendans. Noé était devenu pécheur; Dieu visita ses péchés dans Sem, Arphaxad, Salem, et dans les enfans de Salem.

MARIANNE. — Vous dites *visiter*, mon papa? Dieu visite donc les hommes?

M. DE VAUCEL. — Sans contredit. Je t'ai souvent visitée dans tes divertissemens ou dans tes travaux. Ma visite a-t-elle été toujours agréable pour toi?

MARIANNE. — Oh! pas toujours.

M. DE VAUCEL. — Pourquoi donc?

MARIANNE. — Quand j'étais paresseuse, ou que je boudais mes frères, vous me faisiez des reproches.

M. DE VAUCEL. — Est-ce que je n'ai jamais eu que des reproches à te faire?

MARIANNE. — Pardonnez-moi, mon papa. Lorsque j'étais bien douce ou bien appliquée, vous me faisiez des caresses. J'ai même reçu quelquefois de vous de très jolis cadeaux.

M. DE VAUCEL. — C'est de la même manière que Dieu visite les hommes. Lorsqu'ils sont méchans, il les punit; lorsqu'ils sont bons, il les récompense.

MARIANNE. — Dieu est donc toujours auprès de nous pour nous visiter ainsi?

M. DE VAUCEL. — Toujours, ma fille; mais comme nous ne pouvons pas le voir, il a des signes frappans pour faire éclater sa présence. Ses récompenses, ou ses punitions, nous avertissent qu'il est à nos côtés.

MARIANNE. — Mais, mon papa, vous m'avez toujours dit que Dieu ne fait d'injustice à personne. Comment arrive-t-il donc qu'il punisse les pauvres enfans, parce que leurs pères ont été méchans?

M. DE VAUCEL. — C'est que les enfans des méchans sont la plupart aussi méchans que leurs pères.

MARIANNE. — Et d'où cela vient-il?

M. DE VAUCEL. — C'est qu'ils ne voient et n'entendent rien que de mal de la part de leurs pères.

MARIANNE. — Notre voisin M. Dupare est un méchant homme; cependant il envoie ses enfans à l'école et à l'église. Il me semble qu'il ne tient qu'à eux d'être bons et religieux.

M. DE VAUCEL. — Et moi aussi je t'envoie à l'école et à l'église. D'où vient donc que tu étais quelquefois méchante, lorsque tu venais de jouer avec ces enfans, avant que je t'eusse défendu de les voir?

MARIANNE. — Je ne le sais pas moi-même. Quand j'arrivais auprès d'eux, j'étais d'abord toute saisie, en les entendant jurer et se disputer, et en les voyant même quelquefois se battre. Peu à peu cependant je m'y accoutumais, et j'aurais peu-être pris leurs vilaines manières, malgré vos bonnes leçons, si j'avais continué de les voir.

M. DE VAUCEL. — Voilà précisément ce qui arrive aux enfans des méchans. Ils s'accoutument peu à peu au mal qu'ils

voient et qu'ils entendent sans cesse dans leur maison. M. Duparc revient ivre presque tous les jours, et bat sa femme sans le moindre sujet. Ses enfans en sont témoins. Il est bien vrai qu'on leur a dit souvent à l'église et à l'école, que Dieu punit ceux qui s'abandonnent à l'ivrognerie et à la colère. Ils voient pourtant leur père s'y abandonner; et ils se disent à eux-mêmes: Il faut que ces vices ne soient pas si grands qu'on nous le dit; autrement notre père se garderait bien d'y tomber. — Je crains qu'ils ne deviennent bientôt aussi méchans que lui; et alors, si Dieu les en punit, commettra-t-il une injustice?

MARIANNE. — Je ne puis le croire.

M. DE VAUCEL. — Je vais te rapporter un exemple frappant à ce sujet. As-tu remarqué Pierre, ce pauvre bossu, qui vient mendier toutes les semaines à notre porte?

MARIANNE. — Oh! oui, je le connais bien. Je lui ai donné quelquefois du pain de mon déjeuner. Ah! mon papa, le vilain homme! Il est pâle comme la mort, et il a une barbe aussi longue que le poil de nos décrotoires.

M. DE VAUCEL. — Tu peux voir, par cet homme, comment Dieu visite dans les enfans les crimes de leurs pères jusqu'à la troisième génération. Son bisaïeul s'appelait M. de Quincy. On évaluait ses biens à deux millions; et son emploi de receveur-général lui rapportait encore par an plus de cinquante mille livres. Jouissant d'une fortune aussi considérable, il aurait dû n'en être que plus reconnaissant envers Dieu, et n'en mener qu'une vie plus exemplaire. Ma chère Marianne, quel bien cet homme aurait pu faire avec ses richesses! Combien d'honnêtes familles il aurait pu soutenir! Combien de pauvres orphelins il aurait pu faire élever! Quelles bonnes instructions il aurait pu procurer à ses propres enfans! Il ne fit rien de tout cela. Il aimait mieux donner des fêtes et des repas somptueux à des gens aussi méprisables que lui. O ma fille! si tu avais entendu leurs entretiens! tu aurais frémi d'épouvante. Tu les aurais pris pour les propos de la populace la plus crapuleuse. Sans respect pour l'innocence de ses enfans, leur père osait les tenir jusqu'en leur présence. Il ne leur demandait jamais: Qu'avez-vous fait de bien aujourd'hui? Qu'avez-vous appris d'utile? Il était si souvent chargé de vin, ou abîmé dans le jeu, que ses enfans pouvaient faire tout ce qui leur venait dans la fantaisie. Dès leur premier âge, ils couraient dans les rues avec tous les petits vagabonds. Lorsqu'ils furent plus grands, on ne les trouvait que dans les cabarets, les billards, les académies de jeu, ou d'autres mauvais lieux fréquentés par les libertins. L'aîné des garçons, nommé Charles, avait été envoyé à Paris pour y faire ses exercices; mais il ne lui était seulement pas venu l'idée de s'instruire. Au lieu d'acheter de bons ouvrages, il employait son argent à boire des liqueurs ou à jouer. Il se disait: Qu'as-tu besoin de te rompre la tête sur des livres? tu as un père riche qui te laissera plus d'or que n'en possèdent tous les savans.

Un jour qu'il était en partie de débauche avec une troupe de joueurs et de gens infâmes, un messager vint lui apprendre la mort subite de son père. Quels sentimens imagines-tu, ma fille, qu'il fit éclater à cette triste nouvelle?

MARIANNE. — Il dut être bien affligé. Je me représente quelle serait ma douleur si l'on venait me dire: Marianne, ton papa est mort.

M. DE VAUCEL. — Le monstre ne fut point affligé; au contraire, il remplit de vin son verre et celui de tous ses camarades, et leur dit (je frémis de le répéter): A la santé de la fortune. Maintenant je

peux vivre à mon aise. J'ai de l'or par-dessus la tête.

MARIANNE. — O mon papa ! est-il possible qu'on puisse être si méchant ?

M. DE VAUCEL. — Tu le vois, lorsqu'on a le malheur de naître de parens qui vous apprennent à le devenir. Il passa le reste du jour et une partie de la nuit à table. Le lendemain il rassembla tous ses effets, et se mit en route pour aller prendre possession des biens de son père. Mais les choses ne tournèrent pas comme il l'avait imaginé. Quand il arriva dans la maison paternelle, tout était saisi.

MARIANNE. — Saisi ? Que veut dire cela, mon papa ?

M. DE VAUCEL. — M. de Quincy avait eu entre les mains l'argent du roi. Comme on soupçonna qu'il pouvait ne lui avoir pas été bien fidèle, aussitôt après sa mort, on ferma sa caisse et tous ses appartemens, afin qu'on ne détournât rien de ses effets, et que le roi pût être payé, s'il manquait quelque chose des sommes que M. de Quincy avait touchées pour lui.

MARIANNE. — Et y manquait-il quelque chose en effet ?

M. DE VAUCEL. — Le vide de sa caisse était immense. D'ailleurs, il vint aussi de tous les côtés des gens à qui il devait, et qui firent des saisies particulières sur ses biens.

MARIANNE. — Qui étaient donc ces gens-là ?

M. DE VAUCEL. — Des marchands de vin, de bijoux et d'étoffes, des selliers, des tailleurs, des charrons, de toute espèce d'ouvriers et de fournisseurs : car il avait toujours pris à crédit, sans penser jamais à ce qu'il serait obligé de payer. Le peu qu'il avait laissé d'argent fut bientôt dévoré par les gens de justice. Son hôtel, ses terres, ses meubles, son argenterie, tout fut vendu ; et cette vente ne produisit pas la moitié de l'argent qu'il aurait fallu pour acquitter ses dettes.

MARIANNE. — Et Charles, que devint-il alors ?

M. DE VAUCEL. — Il commença dès ce moment à être bien à plaindre. Son père lui avait donné une mauvaise éducation : aussi n'avait-il rien appris, et il ne savait comment faire pour vivre. Accoutumé à une vie de débauche, il voulait toujours manger de bons morceaux, comme à l'ordinaire. Il fut donc obligé de vendre sa montre, ses beaux habits, ses dentelles ; et il dépensa tout cela si vite, que peu de jours après il fut réduit à s'en aller mendiant de porte en porte. Par bonheur, le roi eut pitié de lui ; et on lui donna une place de six cents francs au bureau d'entrée des vins. Cet emploi lui fit faire connaissance avec la fille d'un cabaretier, fort décriée pour ses mœurs. Il n'aurait jamais épousé une fille si vicieuse, s'il n'avait eu le cœur encore plus bas et plus corrompu. Tous les jours ils se causaient l'un à l'autre de nouveaux chagrins par le désordre de leur conduite. Tandis qu'il s'enivrait avec les marchands de vin, dont il favorisait les friponneries, elle courait toutes les tavernes du canton. Lorsqu'ils revenaient tous les deux au logis, elle le querellait, il l'injuriait à son tour ; il la battait, elle le déchirait. N'était-ce pas un homme bien malheureux ?

MARIANNE. — Oh ! mon papa !

M. DE VAUCEL. — Et pourquoi était-il si malheureux ?

MARIANNE. — Parce qu'il avait eu un méchant père.

M. DE VAUCEL. — N'avait-il pas mérité les malheurs qu'il éprouvait ?

MARIANNE. — Sûrement, puisqu'il était si vicieux lui-même.

M. DE VAUCEL. — Tu vois par là comment Dieu a visité l'iniquité de M. de Quincy dans sa première génération, sans que Charles eût raison de se plaindre d'en être l'innocente victime.

MARIANNE. — Et Charles eut-il aussi les enfans ?

M. DE VAUCEL. — Hélas ! oui, il en eut rois. Il serait trop long de te raconter ce qui arriva à chacun d'eux en particulier. e me contenterai de te dire quelque chose lu cadet, qu'on appelait Étienne.

Tu croiras aisément que Charles, après voir reçu de si mauvais principes, s'embarrassait bien peu de l'éducation de son ils. Tandis que les autres enfans étudiaient à l'école, Étienne se faufilait parmi es soldats dont les casernes n'étaient pas oin de sa demeure. Là, il n'entendait que des juremens et des horreurs. Il avait léjà quinze ans, qu'il ne savait ni lire, ni écrire. Il ne connaissait Dieu pas plus qu'un jeune sauvage perdu dans les forêts.

Son père entreprit cependant un jour le lui reprocher sa mauvaise conduite. Qu'avez-vous à me dire sur ce chapitre? ui répondit-il ; vous ne vous conduisez pas mieux que moi. Charles s'emporta contre son insolence, prit un bâton et le rappa sans pitié. Mais Étienne, au lieu le profiter de cette correction, s'échappa urieux, et alla se louer, en qualité de garçon d'auberge, à Saint-Denis.

Ce changement de vie aurait pu lui levenir utile. Non-seulement il avait de bons gages de l'aubergiste ; mais encore l ne se passait guère de jour qu'il ne reçût quelque chose des voyageurs qui venaient dans la maison. S'il avait ménagé es petits profits avec économie, et qu'il eût pris une conduite réglée, il aurait pu vec le temps se former un établissement vantageux ; mais la dépravation de son me lui fit rejeter ces moyens. Aussitôt que les voyageurs et l'aubergiste étaient u lit, il sortait de la maison, et s'en llait dans les corps-de-garde, où il passait la nuit à jouer. S'il lui restait quelque rgent, il l'employait le lendemain à 'enivrer d'eau-de-vie. Par ces excès, insi que par d'autres débauches, Étienne vieillit de bonne heure, et devint presque impotent.

Le maître de poste du voisinage avait une fille si imbécile, qu'il avait grande envie de s'en débarrasser. Il la proposait en mariage à tout le monde ; mais personne ne voulait se charger d'un pareil fardeau. Enfin il fit un jour venir Étienne, et lui offrit cent louis, s'il la voulait épouser. Celui-ci accepta la proposition, à la vue de la somme qu'on étalait à ses yeux. Mais il ne l'eût pas plutôt dépensée, qu'il partit, ne laissant à sa femme qu'un malheureux enfant, ce même Pierre dont je t'ai d'abord parlé.

Il se soutint pendant quelques mois, en mendiant sur les grandes routes. Ce genre de vie le mit bientôt en liaison avec tout ce qu'il y avait de plus scélérat dans le pays. Il ne tarda guère à se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il allait dérober la nuit dans les villages. Cependant cette abominable profession ne lui réussit pas long-temps. Il fut pris avec trois de ses camarades dans un vol de nuit. On le conduisit à Paris, et il fut livré au dernier supplice. Dieu visita l'iniquité de M. de Quincy dans sa seconde génération. Étienne, à ton avis, n'avait-il pas mérité cette fin cruelle?

MARIANNE. — Il était encore plus scélérat que ses parens !

M. DE VAUCEL. — Ainsi Dieu ne fait pas d'injustice en recherchant les crimes des pères dans leurs enfans.

MARIANNE. — Mais comment Pierre fut-il réduit à cet état déplorable où il est aujourd'hui ?

M. DE VAUCEL. — Je vais te le dire. De pères débauchés naissent ordinairement des enfans contrefaits. Pierre vint au monde avec des jambes nouées et un corps tout tortu. Il avait de plus hérité toute l'imbécillité de sa mère, de sorte qu'à l'âge de six ans, à peine pouvait-il bégayer quelques paroles. Il ne se trouva

personne qui daignât prendre soin de lui : ses infirmités et son imbécillité ne firent que s'accroître, et il devint bientôt cet homme stupide, malsain et hideux que tu vois aujourd'hui. Dieu visita l'iniquité de M. de Quincy dans sa troisième génération.

MARIANNE. — Ah ! mon papa, cela est affreux !

M. DE VAUCEL. — Mais est-il moins affreux de violer les commandemens d'un aussi bon père que Dieu ? Apprends, ma chère Marianne, apprends à le craindre et à l'aimer. Plus tu verras faire le mal autour de toi, plus il faut que tu songes à t'en préserver. Tu serais mille fois plus coupable qu'un autre, après avoir reçu de si bonne heure toutes les instructions dont tu peux avoir besoin.

MARIANNE. — Oh ! ne craignez pas, je suis bien résolue d'en profiter ; mais dites-moi, je vous prie, n'est-il pas possible que les enfans des méchans deviennent meilleurs que leurs pères ?

M. DE VAUCEL. — Oui sans doute, lorsqu'ils ne se forment pas sur les mauvais exemples qu'ils en reçoivent, mais sur les avis de leur conscience et de leur raison, aidés des sages conseils qu'ils peuvent recueillir de tous les gens de bien. Nous en avons un exemple dans la Bible. Achaz était un très-méchant roi, et il eut un fils pieux, nommé Ézéchias.

MARIANNE. — Alors, mon papa, serait-il juste que Dieu punît des enfans pieux pour l'impiété de leurs pères ?

M. DE VAUCEL. — C'est aussi ce que Dieu ne fait jamais. Il le dit lui-même dans l'Écriture ; et l'un de nos plus grands poètes a renfermé ses paroles dans ces deux beaux vers :

Je ne recherche point, aveugle en ma colère,
Sur le fils qui me craint l'impiété du père.

Est-ce que Ézéchias a été puni ?

MARIANNE. — Non, cela est vrai. J'ai lu même que lorsque les Assyriens l'assiégèrent dans Jérusalem, Dieu le fit délivrer par un ange, et que lorsqu'il fut attaqué d'une maladie cruelle, Dieu lui rendit la santé.

M. DE VAUCEL. — Tu vois donc que Dieu ne fait d'injustice à personne.

Marianne voulait poursuivre cet entretien ; mais comme la nuit était venue, la suite en fut remise au jour suivant.

Le lendemain, dans la matinée, lorsque Marianne eut rendu ses premiers devoirs à son père, il lui dit : Eh bien ! ma fille, te souviens-tu de ce qui faisait hier au soir le sujet de notre entretien ?

MARIANNE. — Je crois me le rappeler, mon papa.

M. DE VAUCEL. — Voyons un peu.

MARIANNE. — C'est que Dieu punit les méchans jusque dans leurs fils et leurs petits-fils, parce que ceux-ci sont ordinairement aussi méchans que leurs pères.

M. DE VAUCEL. — En effet, tu l'as fort bien retenu.

MARIANNE. — Mais il reste encore quelque chose à m'expliquer, mon papa.

« Je fais miséricorde en mille généra-
» tions à ceux qui m'aiment et qui gar-
» dent mes commandemens. »

Que faut-il entendre par-là, je vous prie ?

M. DE VAUCEL. — Écoute. Le petit Dumoulin demeure dans notre maison ; je le fais habiller ; je paie un précepteur qui l'instruit. Quel motif m'engage à toutes ces dépenses pour un étranger ?

MARIANNE. — Vous m'avez dit que son grand-père avait été gouverneur de votre papa, qu'il lui avait donné d'excellentes instructions, et que vous croyez de votre devoir de les rendre à son petit-fils.

M. DE VAUCEL. — Il est vrai ; mais si cet enfant était un mauvais sujet, serais-je porté envers lui d'une si bonne volonté ?

MARIANNE. — Non sûrement.

M. DE VAUCEL. — Tant qu'il continuera au contraire de se bien conduire, crois-tu que je lui retire mes secours?

MARIANNE. — Oh, que non! je vous connais. Vous n'en serez que plus généreux envers lui.

M. DE VAUCEL. — Dieu en agit de même envers les enfans des gens de bien. Il les comble de ses graces, parce qu'ils ont eu d'honnêtes parens. S'ils tournent vers le mal, il les châtie; mais en mémoire de la droiture de leurs pères, il est toujours prêt à leur pardonner.

MARIANNE. — Vous me donnâtes hier, mon papa, un exemple d'enfans punis par une suite de la méchanceté de leurs parens. Voudriez-vous aujourd'hui m'en donner un d'enfans récompensés pour la piété de leurs pères?

M. DE VAUCEL. — Très-volontiers, ma fille. Tu connais madame Dupuis?

MARIANNE. — Oui, mon papa. Je l'ai vue quelquefois chez ma cousine.

M. DE VAUCEL. — Eh bien! c'est la fille d'un simple maître d'école fort pauvre, mais très-honnête et très-religieux. Je ne te citerai qu'un seul trait de sa probité. Pendant la dernière guerre, un soldat fut logé quelques jours chez lui. Lorsque l'ordre de partir arriva, le vieux guerrier, qui se connaissait en braves gens, lui dit: Monsieur, je puis encore faire cent quartiers, avant de trouver logement chez un si honnête homme. Voici, continua-t-il, en lui remettant une bourse de cuir où il y avait deux cents écus, voici toute ma petite fortune que j'ai acquise au prix de mon sang. Gardez-la-moi. Si j'échappe aux dangers que je vais courir, je viendrai la reprendre de vos mains. Si je meurs, j'ai un frère que cette somme rendrait fort heureux. Voici son adresse; vous la lui ferez tenir. — Voulez-vous une reconnaissance de ce dépôt? lui dit son hôte. — Non, non, répondit le soldat. La parole d'un honnête homme vaut mieux que tous les écrits. Il l'embrassa, lui dit adieu, et sauta sur son cheval, pour aller se mettre en ligne dans la marche du régiment.

Six mois après, le bruit se répandit que le régiment avait été fort maltraité dans une escarmouche. Le maître d'école écrivit au major, et il reçut un certificat de mort du pauvre soldat. Dans le même temps, ses enfans étaient au lit, attaqués d'une maladie très-dangereuse. Ils soupiraient après des rafraîchissemens, et leur père n'était pas en état de leur en donner. Il pleurait auprès d'eux, et n'avait que des consolations fort tristes à leur offrir pour tout secours. Mon cher ami, lui dit sa femme, tu as dans ta cassette les deux cents écus du soldat, ne pourrais-tu pas en prendre quelques-uns pour soutenir ta famille? Personne au monde n'en saura rien, puisque tu n'as pas donné un seul mot d'écrit. — Que dis-tu, ma femme! lui répondit-il: je suis déjà d'un âge assez avancé; mais jusqu'ici je n'ai fait tort à personne, et je ne commencerai pas de ce jour. Elle se mit à pleurer de la manière la plus pitoyable, en lui disant, à travers ses sanglots: As-tu donc un cœur de pierre, pour être sans pitié envers tes pauvres enfans? — Dieu est aussi leur père, répliqua-t-il; il les sauvera si c'est sa volonté. En cherchant à les secourir par un crime, je ne ferais qu'irriter contre moi le maître de leur vie et de la mienne. Il s'arracha des bras de sa femme en achevant ces mots; il courut à son cabinet; il écrivit au frère du soldat, et lui fit tenir sur-le-champ les deux cents écus. Ils arrivèrent fort à propos. L'héritier de cette somme avait un fils qui annonçait les plus grandes dispositions pour l'étude. Elle servit à l'envoyer à l'université.

Dans cet intervalle, le maître d'école passait la nuit et le jour auprès du lit de ses enfans. Il eut la joie de les voir enfin

guérir ; mais il ne s'en trouvait pas moins embarrassé pour fournir à leur éducation. Il s'habillait légèrement, ne se nourrissait qu'à demi ; et tout ce qu'il pouvait se dérober à lui-même, il l'employait pour sa famille.

Cet honnête homme perdit bientôt sa femme, et mourut lui-même quelque temps après, ne laissant après lui que ses livres et six enfans. Sa sœur était venue le soigner dans sa maladie. Hélas ! s'écriait-elle, en le voyant mourir, que deviendront ces pauvres orphelins ? Il entendit ces paroles, se releva sur son lit, et dit à sa sœur : Ne t'inquiète pas, ma chère amie, je leur laisse une grande fortune ; ils ont ma bénédiction ; et il mourut.

Ces enfans, ma chère Marianne, instruits par les leçons et les bons exemples de leur père, ont tous prospéré ; mais je veux te raconter particulièrement ce qui est arrivé à madame Dupuis.

Après la perte de ses parens, elle fut accueillie dans la maison de sa marraine. Accoutumée dès l'enfance, à une nourriture sobre et à une parure modeste, il lui fallait bien peu de chose pour son entretien ; et elle le gagnait largement par son travail à l'aiguille. Elle était toujours gaie, d'une santé robuste, et d'un commerce très-agréable dans la société. Je l'ai vue souvent chez madame de Valmont ; et quoique cette dame emploie des sommes pour sa toilette, la jeune orpheline me paraissait toujours plus belle dans la simplicité de ses habits. Tous ceux qui la voyaient se disaient en eux-mêmes : La bénédiction de son père se manifeste bien évidemment sur elle.

Elle entrait à peine dans sa dix-huitième année, que sa modestie, ses graces et son esprit avaient attiré l'attention de plusieurs jeunes gens qui cherchaient à s'établir : mais c'étaient la plupart des libertins. Ni leur rang ni leur fortune ne furent capables de l'éblouir. Elle avait trop de sagesse pour s'unir par des nœuds qui doivent durer autant que la vie, à un homme de mauvaise conduite. Ainsi la vertu qu'elle avait héritée de son père la préserva d'un mariage malheureux.

Enfin M. Dupuis, qui demeurait dans le voisinage, la remarqua. C'était précisément le fils du pauvre homme à qui l'honnête maître d'école avait fidèlement envoyé la petite fortune du soldat son frère. Il avait si bien profité de ses études, que tout le monde s'était intéressé en sa faveur. On lui avait d'abord donné un petit emploi pour éprouver son zèle et sa capacité. L'un et l'autre avaient si bien surpassé toutes les espérances qu'on s'en était formées, qu'il venait de s'élever en peu de temps à un poste assez considérable. Admis chez madame de Valmont, il eut l'occasion et le loisir de connaître tout le mérite de la jeune orpheline ; et il souhaitait secrètement de la voir son épouse. Mais quels furent ses transports, lorsqu'il découvrit qu'elle était fille du fidèle dépositaire à la probité duquel il était redevable de son bonheur ! La fille d'un si honnête homme, se disait-il en lui-même, doit être la meilleure des épouses. Il lui fit part de ses sentimens ; elle en reçut l'aveu avec autant de modestie que de reconnaissance, et devint bientôt l'heureuse femme qu'elle est aujourd'hui.

Tu vois par cet exemple comment Dieu se plaît à récompenser les enfans du bien qu'ont fait leurs pères. Si le maître d'école avait retenu la somme qui lui avait été confiée par le soldat, le père de M. Dupuis n'aurait pu envoyer son fils à l'université ; celui-ci par conséquent n'aurait eu ni considération, ni emploi, ni fortune, et n'aurait pu faire le bonheur de la fille du maître d'école.

MARIANNE. — Toutes les filles d'honnêtes gens se marient donc à des hommes qui les rendent heureuses ?

M. DE VAUCEL. — Je t'avouerai que cela n'arrive pas toujours.

MARIANNE. — Elles obtiennent donc d'ailleurs tout ce qu'elles désirent?

M. DE VAUCEL. — Non pas toujours encore. Dieu envoie souvent aux enfans des gens pieux des épreuves fâcheuses. Ne saurais-tu m'en rapporter aucun exemple tiré de la bible?

MARIANNE. — Pardonnez-moi, mon papa. Je me souviens de l'histoire de Joseph. C'était le fils d'un saint patriarche; cependant il fut vendu et mis en prison.

M. DE VAUCEL. — Il est vrai.

MARIANNE. — Ainsi donc ces pauvres enfans sont traités comme s'ils étaient nés de méchans parens?

M. DE VAUCEL. — Non pas tout-à-fait, car s'ils ont été élevés dans la prière et dans la résignation, ils y trouvent un grand adoucissement à leurs souffrances. Une suite de jours heureux aurait pu les enorgueillir ou les corrompre; au lieu que s'ils conservent le courage et la piété dans le malheur, ils obtiennent toujours à la fin une récompense, comme tu peux le voir dans l'histoire de ce même Joseph.

Marianne se retira fort touchée de cet entretien; et depuis ce jour elle ne cessait de rendre graces à Dieu de lui avoir donné un père dont la piété pouvait obtenir du ciel pour elle-même tant de secours dans ses peines, ou des jouissances si pures du bonheur que l'on goûte au sein de la vertu.



LA RÉSIGNATION.

Après avoir passé joyeusement la soirée avec sa famille, M. de Romé s'était couché fort satisfait, et il goûtait depuis quelques heures les douceurs d'un paisible sommeil, lorsqu'il fut tout à coup réveillé par un bruit sourd qu'il entendait autour de lui. Il ne pouvait d'abord comprendre d'où cela pouvait provenir. Enfin lorsqu'il eut bien ouvert les yeux, il vit sa maison tout en feu, et les flammes qui pénétraient déjà dans sa chambre par les fenêtres. Il se jeta précipitamment hors de son lit, réveilla son épouse, prit dans ses bras sa petite Eugénie, son fils Amédée par la main, et s'échappa devant les tourbillons de flammes et de fumée qui le poursuivaient. Il ne put sauver rien de plus. Ses habits, ses meubles, son argent, tout fut consumé. A peine venait-il de passer le seuil de la porte, que les planchers et la charpente s'écroulèrent avec un fracas épouvantable.

Ce pauvre homme, sa femme et ses enfans se trouvaient ainsi demi-nus au milieu d'une foule de peuple qui accourait de tous les côtés pour éteindre l'incendie. On entendait craquer leurs dents, et leurs genoux se heurter l'un contre l'autre, de froid et de frayeur. Dans l premier saisissement, M. de Romé n

savait quel parti prendre. Enfin il se rappela qu'il avait un cousin à l'autre extrémité de la ville, et il se hâta d'aller lui demander un refuge pour sa famille et pour lui-même.

Ils en furent accueillis de la manière la plus prévenante. Aussitôt que la maîtresse de la maison les vit dans un état si déplorable, elle courut chercher des vêtemens qu'elle leur présenta. Elle fit allumer un grand feu pour les pauvres enfans à demi transis, et leur fit prendre, avec beaucoup de peine, quelques gouttes d'une liqueur propre à ranimer leurs forces.

Le lendemain M. de Romé se leva fort tard, parce que l'agitation de la nuit précédente l'avait empêché, jusqu'au point du jour, de prendre le moindre repos. Il courut aussitôt au lit de ses enfans. Ils étaient déjà réveillés, et ils pleuraient. Ce spectacle lui serra tristement le cœur. Il les embrassait sans pouvoir proférer une seule parole. Enfin, ayant rassemblé toutes ses forces pour surmonter son trouble, il leur dit : Mes chers enfans, pourquoi pleurez-vous?

EUGÉNIE. — Ah, mon papa! mes robes, mes joujoux, tout est brûlé!

M. DE ROMÉ. — Ne vous reste-t-il donc rien?

AMÉDÉE. — Rien, rien au monde!

M. DE ROMÉ. — Regardez-moi, mes enfans, et dites ensuite si rien ne vous est resté.

EUGÉNIE. — Ah! mon frère, il nous reste notre papa et notre maman.

M. DE ROMÉ. — Il vous reste donc beaucoup encore. Nous ne vous abandonnerons jamais. Nous partagerons avec vous jusqu'à notre dernier morceau de pain. Combien vous avez risqué de nous perdre! Qui peut vous avoir sauvé de ce malheur?

EUGÉNIE. — Il n'y a que Dieu, mon papa.

M. DE ROMÉ. — Tu as raison. Ce Dieu qui veille sur les petits oiseaux, a pris aussi mes enfans sous sa garde. Ainsi donc pourquoi pleurez-vous, puisque Dieu s'est déclaré votre protecteur? N'est-ce pas lui qui m'avait fait présent de mes biens et de ma maison?

AMÉDÉE. — Il est vrai. Mais pourquoi vous les a-t-il enlevés?

M. DE ROMÉ. — Ce n'est pas à moi de lui demander compte de ses desseins. Il a fait connaître sa volonté, je dois m'y soumettre en silence.

EUGÉNIE. — Sa volonté, mon papa? Dieu peut donc vouloir quelque chose de méchant?

M. DE ROMÉ. — Non, ma fille, il ne le peut pas. Ainsi, puisqu'il m'ôte les biens qu'il m'avait donnés, il faut que cette perte entre dans la sagesse de sa providence, et puisse nous être utile.

AMÉDÉE. — Vous m'avez permis, mon papa, de vous dire ma pensée dans toutes les occasions. Je ne puis croire que l'incendie de notre maison puisse nous être utile en quelque chose. Si cela était, vous ne seriez pas si triste vous-même.

M. DE ROMÉ. — Ne te souviens-tu pas que je brisai une fois ton tambour? Pensais-tu alors que cela fût bon à quelque chose pour toi?

AMÉDÉE. — Non pas dans le premier moment; mais je compris ensuite que c'était pour mon bien, parce que ce tambour me rendait importun à tout le monde, et m'exposait souvent à vous désobéir.

M. DE ROMÉ. — Pourquoi ne le compris-tu pas tout de suite?

AMÉDÉE. — C'est que j'étais un enfant.

M. DE ROMÉ. — Eh bien! mon ami, les hommes ne sont que des enfans devant Dieu. Je suis triste d'avoir perdu mes biens, parce que je ne sais pas encore à quoi ce malheur peut être bon pour moi. Mais un jour je comprendrai sûrement qu'il n'est arrivé que pour mon avantage.

EUGÉNIE. — Ah! si je le croyais, je m'en serais bientôt consolée.

M. DE ROMÉ. — Vous pouvez le croire, mes enfans. Mais voyons, consultons-nous. Dans la situation où je me trouve, ne sachant plus comment vous nourrir, que dois-je faire?

AMÉDÉE. — Il faut s'adresser à notre cousine, et la prier de nous garder dans sa maison.

M. DE ROMÉ. — Mais, puis-je lui demander qu'elle vous nourrisse et qu'elle vous entretienne?

EUGÉNIE. — Pourquoi non? n'est-elle pas notre cousine? Et n'en auriez-vous pas fait autant à sa place?

M. DE ROMÉ. — Il est vrai; mais elle a elle-même trois enfans; et elle n'est pas à beaucoup près si riche que je l'étais encore hier au soir.

AMÉDÉE. — Je ne sais donc plus à qui nous pouvons nous adresser.

M. DE ROMÉ. — As-tu déjà oublié qui m'avait donné ma maison?

AMÉDÉE. — C'est Dieu.

EUGÉNIE. — Ah! mon papa, je vois bien que c'est à lui seul qu'il faut avoir recours.

M. DE ROMÉ. — C'est aussi ce que je veux faire. Je le prierai à chaque instant dans mon cœur, et je lui dirai : Dieu de bonté! tu nourris les petits des oiseaux, donne-moi aussi le moyen de nourrir les petits que tu m'as donnés.

EUGÉNIE, *l'embrassant*. — Oh! que vous êtes bon, mon papa!

AMÉDÉE. — Est-ce que vous n'avez pas toujours prié Dieu de cette manière?

M. DE ROMÉ. — Toujours, mon ami, comme tu viens me prier, tous les matins, de te donner à déjeuner. Mais te souviens-tu de ce qui t'arriva l'année dernière, lorsque tu sortis de si bonne heure avec mon domestique pour aller voir passer un régiment à une lieue d'ici? La foule vous sépara; la neige te surprit; tu perdis ta route; et tu revins fort tard à la maison, tout transi de froid et mourant de faim. Il me semble que tu me demandas alors ton déjeuner d'un autre ton qu'à l'ordinaire.

AMÉDÉE. — Il est vrai, je me le rappelle. Je vous le demandai avec beaucoup plus d'instances. C'est que je sentais un besoin qui me dévorait.

M. DE ROMÉ. — Et moi aussi; quand je considérerai le besoin où nous nous trouvons, j'en prierai Dieu avec plus de zèle et de ferveur. Qui vaut le mieux pour nous, sa grace, ou les biens que j'ai perdus?

EUGÉNIE. — Il n'y a pas à balancer, mon papa.

M. DE ROMÉ. — Tu as raison; car tous les biens du monde ne peuvent rendre ma vie heureuse, ni me consoler et me tranquilliser à la mort, au lieu que la grace de Dieu peut opérer tout cela. Si, par la perte de mes biens, le Seigneur n'avait voulu que m'attacher plus étroitement à lui, et me pénétrer avec plus de force de la crainte et de l'amour que je lui dois, cette perte ne tournerait-elle pas à mon avantage?

AMÉDÉE. — Je vous avouerai, mon papa, que je ne puis encore le comprendre.

M. DE ROMÉ. — Tu le comprendras mieux dans la suite de cet entretien. As-tu oublié les reproches que je t'ai faits quelquefois, lorsque tu laissais croître de mauvaises herbes dans le petit jardin que je t'avais donné à cultiver?

AMÉDÉE. — O mon papa! de quoi me parlez-vous! Mon pauvre jardin, le voilà maintenant tout bouleversé! il n'est plus couvert que de pierres et de charbons.

M. DE ROMÉ. — J'espère que nous parviendrons encore à le rétablir. Mais, dis-moi sincèrement, pourquoi négligeais-tu si souvent la culture de ton jardin?

AMÉDÉE. — Je pensais que je n'avais

pas besoin de m'exercer au travail, puisque vous étiez riche.

M. DE ROMÉ. — En cela tu pensais assez légèrement. Le travail nous donne de la force, de l'appétit et de la santé ; il nous garantit de l'ennui, et rend notre sommeil plus doux et plus profond. C'est pour jouir de ses bienfaits, que tous les jours, au moins pendant deux heures, je travaillais, soit dans mon jardin, soit sur mon tour, quoique je fusse riche. Si tu avais renoncé à ton travail, tu serais devenu faible, tu aurais perdu l'appétit et la gaieté, tu n'aurais eu qu'un sommeil lourd et pénible. Avec toute la richesse que tu me supposais, aurais-tu été heureux?

AMÉDÉE. — Hélas! non, sûrement. A quoi sert l'argent, si l'on n'a pas de santé pour en jouir? A quoi sert un bon lit, si l'on n'a pas de sommeil?

M. DE ROMÉ. — A présent que tu me vois pauvre, ne reprendras-tu pas le travail avec plus d'ardeur?

AMÉDÉE. — Oui, sans doute; j'y serai bientôt endurci.

M. DE ROMÉ. — Et tu en seras plus frais et plus sain. Tu vois maintenant comme la perte même de nos biens peut nous être utile.

AMÉDÉE. — Je commence à le mieux comprendre.

Un domestique vint leur dire en ce moment que le déjeuner était servi. Ils passèrent dans le salon, et lorsque la malheureuse famille eut recouvré des forces dans ce repas, M. de Romé pria sa cousine de lui permettre d'aller faire une petite promenade dans le jardin avec ses enfans. Après quelques tours d'allées, Amédée et Eugénie parurent reprendre un peu de gaieté. C'était au commencement de l'automne. Les arbres courbaient sous le poids de leurs fruits. On voyait ici les pêches d'un rouge foncé; là, des pommes d'api du plus beau vermillon; plus loin, des noisettes rembrunies, sortant de leurs vertes enveloppes. Le long d'une muraille exposée au midi s'étendait une treille de muscat, dont les grappes dorées attiraient les regards des enfans, et leur faisaient venir l'eau à la bouche. M. de Romé les voyant en des dispositions si favorables, leur dit :

O mes amis, le beau jardin! quels fruits délicieux je vois pendre à ces arbres et à ces treilles! savez-vous qui les a cultivés?

EUGÉNIE. — C'est notre cousin lui-même. Je l'ai vu souvent à l'ouvrage dans ses heures de délassement. J'étais un jour auprès de lui, lorsqu'il faisait jouer sa serpette. Vois-tu, me dit-il, ma chère Eugénie, c'est là qu'il viendra de beaux raisins. Si tu viens me voir cet automne, je t'en donnerai tant que tu voudras.

M. DE ROMÉ. — Oui, mes enfans, c'est votre cousin qui tient ce jardin dans le bon état où vous le voyez. Vous sentez par-là quel est le fruit du travail. Si votre cousin avait été paresseux, les treilles n'auraient pas porté de muscats, les arbres auraient été rongés par la mousse et par les chenilles; dans ces carrés, où vous voyez de si belles laitues, il ne serait venu que des herbes sauvages. Pour moi, vous le savez, je travaillai sans relâche toute l'année dernière dans mon jardin; cependant il ne vint que peu de fruits, et les raisins n'acquirent pas leur parfaite maturité. D'où cela venait-il?

AMÉDÉE. — Vous nous dîtes alors, mon papa, que c'était à cause des fortes gelées du printemps, et des pluies continuelles de l'été.

M. DE ROMÉ. — Et qui envoie sur la terre les pluies et les gelées?

EUGÉNIE. — C'est Dieu.

M. DE ROMÉ. — Si le dernier printemps avait été aussi froid, et l'été aussi humide, aurions-nous vu une si grande abondance?

AMÉDÉE. — Non, certainement.

M. DE ROMÉ. — Et cette douce abondance, à qui la devons-nous?

EUGÉNIE. — A celui qui nous avait envoyé la stérilité.

M. DE ROMÉ. — Vous voyez donc ce que Dieu fait par sa puissance. Il nous a refusé des fruits l'année dernière, et il nous les donne cette année avec largesse. Il m'a aussi dépouillé de mes biens : ne peut-il pas me les rendre comme il me les a ravis?

AMÉDÉE. — Rien ne doit être si aisé au maître de la terre.

M. DE ROMÉ. — Je me repose dans cette douce confiance. N'avez-vous rien lu dans la Bible d'un homme qui avait perdu tous ses biens, et qui, par la bénédiction du Seigneur, en reçut dans la suite plus qu'il n'en avait perdu?

AMÉDÉE. — Il me semble que c'est Job.

M. DE ROMÉ. — Oui, c'est ainsi qu'il s'appelait. Mais pourquoi Dieu lui fit-il la grace de le rendre plus riche qu'il ne l'avait jamais été?

AMÉDÉE. — C'est qu'il avait eu de la patience et de la piété.

M. DE ROMÉ. — Soyons donc aussi pieux et patiens. Prions avec ferveur, travaillons avec courage; et non-seulement Dieu nous soutiendra dans nos peines, mais encore il en fera bientôt couler pour nous une source de joie.

AMÉDÉE. — Oh! si je pouvais le croire, comme j'aurais peu de regret de tout ce que nous avons perdu!

EUGÉNIE. — Et moi donc! Mais, mon papa, pourquoi pensez-vous que Dieu fera de si bonnes choses en notre faveur?

M. DE ROMÉ. — Parce que je me fonde sur ses promesses, et qu'il dit lui-même dans l'Écriture : Envoyez tous vos soucis vers le Seigneur; car il songe pour vous.

La confiance religieuse de M. de Romé ne fut point trompée. Il vit la promesse de Dieu s'accomplir d'abord sur ses enfans. Eugénie et Amédée reçurent l'instruction la plus utile du malheur qu'ils avaient éprouvé. Ils se livrèrent avec une ardeur incroyable à l'étude; et ils employaient tout le temps de leurs plaisirs à soulager leurs parens dans les travaux de la maison. Leurs prières furent aussi plus ferventes qu'à l'ordinaire; car ils voyaient qu'ils n'avaient plus rien à espérer que de la faveur du ciel. Ils eurent encore deux ans à passer dans la peine; mais leur constance ne se démentit jamais dans cette longue épreuve. Après avoir rassemblé tous les débris de sa fortune, M. de Romé se retira dans un petit appartement à l'extrémité d'un faubourg. La médiocrité de ses revenus aurait à peine suffi à un autre pour faire subsister sa famille; mais, par sa tempérance et son économie, il sut encore trouver de quoi pourvoir à l'éducation de ses enfans. Les hommes avaient oublié ses services, et aucun ne songeait à s'intéresser pour lui; la Providence s'était réservé tout le soin de sa destinée. Elle venait de placer dans le ministère un citoyen vertueux, mieux instruit que personne des talens et de la droiture de M. de Romé. Le premier usage qu'il fit de la confiance du prince fut de lui présenter cet homme respectable pour un emploi distingué qui venait de vaquer dans son trésor. Instruits à l'école du malheur, M. de Romé ni ses enfans ne perdirent le fruit de ses leçons dans l'ivresse de la prospérité; et leurs jours coulèrent heureux dans l'oubli de l'indifférence des hommes, et le souvenir tendre et constant des bienfaits de Dieu.



LA PRIÈRE.

Le Jeune Théophile avait reçu de son père, le jour de sa fête, un petit livre orné d'estampes, qui renfermait diverses instructions pour les enfans, d'après quelques passages choisis de l'Écriture.

Théophile fut si satisfait de son livre, que dès le premier jour il en lut, avec attention, une grande partie. Il fut frappé surtout de ce passage :

« Le Seigneur est auprès de ceux qui l'invoquent du fond du cœur. Il exauce les prières de ceux qui le craignent, et se plaît à les secourir. » (*Ps.* 144, *v.* 19.)

Cette lecture le rendit rêveur. La tête pensivement appuyée sur sa main, il se disait à lui-même : Moi, je vis dans la crainte de Dieu ; moi, je le prie tous les jours, et cependant il n'exauce pas mes prières. Pendant un mois tout entier que ma grand'maman a été malade, je le priais sans cesse pour elle, et cependant il me l'a enlevée. Son père étant entré dans sa chambre, le surprit dans ces pensées, ce qui donna lieu à l'entretien suivant.

M. DE BEULIÈRES. — Pourquoi donc es-tu si rêveur, mon cher Théophile ? Est-ce que tu ne serais pas satisfait de mon petit cadeau ?

THÉOPHILE. — Je vous demande par-

don, mon papa, j'en suis très-content.

M. DE BEULIÈRES. — Je te vois cependant un air bien sérieux.

THÉOPHILE. — C'est que je trouve ici un passage que je n'entends pas.

M. DE BEULIÈRES. — Voyons. Quel est-il?

THÉOPHILE. — « Le Seigneur exauce les prières de ceux qui le craignent. »

M. DE BEULIÈRES. — Qu'y a-t-il là de si difficile à comprendre?

THÉOPHILE. — C'est que je le crains aussi, moi. Cependant je ne le vois point exaucer mes prières.

M. DE BEULIÈRES. — Cela m'étonne. Je ne demande rien à Dieu que je ne l'obtienne. Qu'est-ce donc que tu lui as demandé, et qu'il t'a refusé?

THÉOPHILE. — De ne pas laisser mourir ma grand'maman.

M. DE BEULIÈRES. — Comment l'as-tu prié?

THÉOPHILE. — Voici mon petit livre de prières: eh bien! je l'ai récité deux fois d'un bout à l'autre.

M. DE BEULIÈRES. — Y a-t-il dans ce livre quelque prière pour une grand'maman malade?

THÉOPHILE. — Non, mon papa.

M. DE BEULIÈRES. — Si tu avais envie d'aller à la promenade, viendrais-tu, pour m'en demander la permission, me réciter les beaux complimens que tu m'as faits à la nouvelle année, ou le jour de ma fête?

THÉOPHILE, *souriant*. — Oh, que nenni!

M. DE BEULIÈRES. — Et pourquoi pas?

THÉOPHILE. — C'est qu'il n'y a pas là de permission pour aller se promener.

M. DE BEULIÈRES. — Et pourquoi donc, lorsque tu voulais prier pour la maladie de ta grand'maman, as-tu récité deux fois tout de suite un livre de prières où il n'y a pas un seul mot de grand'maman, ni de guérison?

THÉOPHILE, *après un moment de réflexion*. — Je vois à présent que je m'y suis mal pris. J'aurais dû me faire faire exprès, par mon précepteur, une prière de grand'maman, et je l'aurais récitée tant de fois, tant de fois....

M. DE BEULIÈRES. — Mais si tu voulais aller à la promenade, comme je te le disais tout à l'heure, qui est-ce qui te ferait une prière pour m'en demander la permission?

THÉOPHILE. — Personne.

M. DE BEULIÈRES. — Et quand personne ne te compose ta prière, comment fais-tu pour me demander quelque chose?

THÉOPHILE. — Je parle comme les paroles me viennent, de cœur, et tout de suite. Je sais que vous êtes bon, et que vous me pardonnerez si je n'arrange pas bien mes mots.

M. DE BEULIÈRES. — Voyons, pour aller te promener, ce que tu me dirais de toi-même?

THÉOPHILE. — Je vous dirais: Mon papa, voyez le beau temps qu'il fait aujourd'hui. Voudriez-vous bien me permettre d'aller faire un petit tour de promenade? Je n'irai pas plus loin, et je ne resterai pas plus long-temps que vous me l'aurez permis.

M. DE BEULIÈRES. — Et penses-tu que je fisse difficulté de t'accorder ce que tu me demanderais?

THÉOPHILE. — Non, mon papa, si vous n'aviez pas quelque raison particulière pour me retenir à la maison.

M. DE BEULIÈRES. — Tu ne crois donc pas que Dieu t'aime autant que moi?

THÉOPHILE. — Il m'aime encore bien davantage. Je me souviendrai toujours de ce que vous m'avez dit fort souvent, que tout le bien que vous me faites, vient de lui, et qu'il prendrait soin de moi, si j'avais le malheur de vous perdre.

M. DE BEULIÈRES. — Oui, mon fils, tes yeux, ta bouche, tous tes membres.

c'est lui qui te les a donnés. Il doit t'aimer bien tendrement pour t'avoir ainsi comblé de ses dons. Pourquoi donc n'oses-tu lui adresser de toi-même des prières?

THÉOPHILE. — C'est que Dieu est le seigneur le plus grand, le plus puissant.

M. DE BEULIÈRES. — Sans doute. Mais si le roi était ton père, est-ce que tu n'oserais pas t'entretenir avec lui comme tu t'entretiens avec moi?

THÉOPHILE. — Oh! je crois que je l'oserais.

M. DE BEULIÈRES. — Eh bien! Dieu n'est-il pas ton père aussi? Ne récites-tu pas tous les jours la prière qu'il nous a enseignée lui-même, et dans laquelle il veut que nous l'appelions notre père?

THÉOPHILE. — Oh! désormais je lui parlerai avec confiance, comme j'ai coutume de vous parler.

M. DE BEULIÈRES. — Rien ne lui plaît comme l'entretien des enfans. Si ta grand' maman vivait encore, quelle prière lui adresserais-tu pour elle? Voyons.

THÉOPHILE. — Je lui dirais : Mon Dieu, faites que ma grand'maman ne meure pas. Elle m'aime tant! C'est elle qui m'a appris à lire, et qui m'explique toutes mes belles estampes. Elle me punit quand je suis paresseux ou méchant; mais aussi elle me récompense lorsque j'ai été attentif à mes leçons, ou que je me suis bien comporté envers les autres. Ah! ne la laissez pas mourir, je vous prie.

M. DE BEULIÈRES. — Je suis sûr, mon fils, que cette prière aurait été fort agréable à Dieu.

THÉOPHILE. — Si je l'avais prié comme cela, n'est-ce pas que ma grand'maman ne serait pas morte?

M. DE BEULIÈRES. — Avant que je te réponde, répète-moi encore ce passage qui t'avait rendu si rêveur.

THÉOPHILE. — « Dieu exauce les prières de ceux qui le craignent. »

M. DE BEULIÈRES. — Quels sont ceux que Dieu exauce, dis-tu?

THÉOPHILE. — Ceux qui le craignent.

M. DE BEULIÈRES. — Tu le crains donc, toi?

THÉOPHILE. — Oh! oui; je tremble quand il fait du tonnerre; et quand j'entends siffler l'ouragan, je ne sais où me cacher.

M. DE BEULIÈRES. — Germain, ce domestique que j'ai renvoyé, était précisément comme toi. Est-ce qu'il craignait Dieu, ce garçon-là?

THÉOPHILE. — Je n'en crois rien.

M. DE BEULIÈRES. — Pourquoi donc?

THÉOPHILE. — C'est qu'il jurait à faire peur, et qu'il n'obéissait ni à maman ni à vous.

M. DE BEULIÈRES. — Et pour vivre dans la crainte de Dieu, ne faut-il qu'avoir peur de l'ouragan et du tonnerre?

THÉOPHILE. — Je vois à présent que ce n'est point encore assez....

M. DE BEULIÈRES. — Que faut-il donc de plus?

THÉOPHILE. — Il faut lui obéir.

M. DE BEULIÈRES. — Et toi, lui obéis-tu?

THÉOPHILE. — Ah! vraiment, pas to jours.

M. DE BEULIÈRES. — Si tu voulais donc commencer bien sincèrement à vivre dans la crainte de Dieu, que te faudrait-il?

THÉOPHILE. — Savoir lui obéir.

M. DE BEULIÈRES. — Est-il rien de plus facile que d'obéir à Dieu?

THÉOPHILE. — Oh! cela ne doit pas être si aisé! Tous les jours je lui promets de le faire, et il se trouve toujours que je lui ai désobéi. C'est comme à vous, mon papa.

M. DE BEULIÈRES. — Hier encore ton précepteur te reprochait de n'avoir pas bien répété la leçon qu'il t'avait expliquée.

THÉOPHILE. — C'est que mon cousin était venu me troubler.

M. DE BEULIÈRES. — Avant-hier tu t'échappas du logis, sans ma permission.

THÉOPHILE. — C'était pour aller joindre mon cousin.

M. DE BEULIÈRES. — Il ne manquera pas sûrement de revenir aujourd'hui pour le tenter encore. Comment feras-tu s'il veut t'engager à manquer à tes devoirs?

THÉOPHILE. — Je prierai Dieu de ne pas permettre que je lui désobéisse.

M. DE BEULIÈRES. — Et comment le prieras-tu?

THÉOPHILE. — Mon Dieu, donnez-moi le désir d'être sage, et ne permettez pas que mon cousin me fasse faire le mal.

M. DE BEULIÈRES. — Mais n'y a-t-il que ton cousin qui t'ait jamais engagé à mal faire?

THÉOPHILE. — Oh! pardonnez-moi. Le petit Léon m'a mené quelquefois dans son jardin, pour l'aider à voler des pommes, et puis Germain qui m'apprenait à jurer pour se faire rire.

M. DE BEULIÈRES. — Ainsi je vois qu'il te faut encore ajouter quelque chose à ta prière.

THÉOPHILE. — Oui, mon papa! je dois dire: Mon Dieu, ne permettez pas que personne m'engage à faire le mal.

M. DE BEULIÈRES. — Il y a six semaines que tu étais malade. Tu priais alors le médecin de te rendre la santé. T'en souviens-tu? Qu'est-ce qu'il te répondit?

THÉOPHILE. — Oui, je le ferai volontiers, mon petit ami; mais il faut avaler tout de suite cette médecine. N'allez pas surtout vous découvrir. Tenez-vous chaudement, et soyez bien tranquille, de peur que la fièvre ne vous reprenne.

M. DE BEULIÈRES. — Si tu n'avais pas voulu faire ce qu'il demandait, aurais-tu recouvré la santé?

THÉOPHILE. — Oh! non sûrement.

M. DE BEULIÈRES. — Dieu nous a prescrit de même ce qu'il faut faire pour lui obéir. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit à ce sujet?

THÉOPHILE. — Je ne l'ai pas oublié. Il faut toujours s'occuper de lui, songer au plaisir qu'il y a de faire le bien, et à ce qu'il en coûte de faire le mal.

M. DE BEULIÈRES. — Ton cousin n'aurait qu'à venir actuellement pour t'exciter à faire une mauvaise action.

THÉOPHILE. — Ah! mon papa! je penserais aux reproches que je mériterais de votre part pour l'avoir écouté.

M. DE BEULIÈRES. — Fort bien, mon ami: mais si tu priais Dieu de te rendre obéissant, et que tu ne voulusses rien faire de ce qu'il faut pour l'être, crois-tu que ta seule prière pût produire un grand effet?

THÉOPHILE. — Non! je ne le crois pas.

M. DE BEULIÈRES. — Ainsi tu vois, mon fils, pourquoi Dieu exauce si rarement les prières des hommes. Car, ou elles ne consistent que dans le récit précipité de quelques formules, qui conviennent aussi peu aux circonstances que ton livre d'oraison à la maladie de ta grand' maman; ou bien ils n'ont aucune véritable crainte de Dieu; ou, enfin, ils ne font rien de ce qu'il serait nécessaire de pratiquer pour obtenir ce qu'ils demandent.

On vint dans ce moment annoncer à M. de Beulières qu'un étranger voulait lui parler. Il interrompit l'entretien, et promit à son fils de le reprendre le jour suivant.

Théophile était fort satisfait de voir tous ses doutes si bien éclaircis. Plein de reconnaissance et de joie, il se jette à genoux, et fait cette prière: Mon Dieu comme je me réjouis de ce que je te su cher, plus cher encore qu'à mon papa! Ah! si j'étais parfaitement bon! si je t'obéissais en toutes choses! Donne-moi le désir et la force de me préserver de tous ceux qui voudraient m'engager à devenir

méchant. Oui! mon Dieu, je veux faire ce qui est en mon pouvoir pour que tu m'accordes la grace de me soumettre à tes volontés.

A peine eut-il fini sa prière, qu'il se trouva beaucoup plus gai, et plus porté vers le bien, qu'il ne l'était auparavant. Il se mit promptement à étudier la leçon qu'il devait réciter le lendemain; et comme il s'en occupait avec plaisir, il remarqua qu'il l'apprenait avec une extrême facilité.

Pendant qu'il était livré tout entier à l'étude, arrive son cousin Deshayes, qui ne manque pas de lui proposer, selon sa coutume, quelques nouvelles polissonneries. Théophile trouva d'abord l'idée assez drôle : cependant il lui vint aussitôt dans l'esprit qu'il ne serait pas bien de laisser là son ouvrage pour aller jouer. Mon cher cousin, lui dit-il, je suis fâché de ne pouvoir te suivre; mais, dans ce moment ce que tu me demandes est impossible. Tiens, dès que j'aurai fini mon devoir, je suis à toi.

Ne vous pressez pas, monsieur, lui répondit Deshayes d'un ton ironique. Vous pouvez rester toute la journée cloué sur vos livres.

Eh bien! mon cher cousin, j'y resterai toute la journée, s'il le faut. Je te prie seulement de ne pas m'interrompre, et de me laisser tranquillement apprendre ma leçon.

M. Deshayes ne s'attendait pas à cette fermeté. Il tire sur lui la porte de toutes ses forces, et se retire honteux et chagrin. Théophile, au contraire, s'applaudit d'avoir résisté à des instances si séduisantes et à son propre penchant. Il sut fort bien s'amuser tout seul le reste du jour; et il se mit au lit, en rendant graces à Dieu de ce qu'il l'avait exaucé d'une manière si évidente.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, et courut trouver son père dans le jardin. Mon cher papa, lui dit-il, je sais à présent que Dieu exauce les prières de ceux qui le craignent. Il m'a donné le désir de faire le bien, et la force d'éviter le mal. J'ai trouvé du plaisir à apprendre mes leçons. Deshayes est venu me tourmenter, quand je faisais mes devoirs, pour aller jouer avec lui, et moi j'ai été assez ferme pour le renvoyer.

M. de Beulières, attendri, l'embrassa. Courage, mon enfant, lui dit-il. Continue, mon cher Théophile. Sois toujours aussi fidèle à ta promesse, et Dieu te bénira de plus en plus. Tu verras un jour que ceux qui le craignent sincèrement ne l'ont jamais prié en vain.

THÉOPHILE. — Ainsi donc, si je l'avais prié de cette manière pour ma grand'maman, je n'aurais pas eu le malheur de la voir mourir.

M. DE BEULIÈRES. — Je répondrai à ta question, après que tu auras satisfait à celle que j'ai à te faire.

THÉOPHILE. — Avec plaisir, mon papa, si j'en suis capable.

M. DE BEULIÈRES. — Lorsque tu m'as demandé l'éclaircissement de quelques difficultés, ou l'explication d'une règle de la grammaire, t'ai-je refusé quelquefois?

THÉOPHILE. — Non, mon papa, jamais.

M. DE BEULIÈRES. — Et pourquoi ne t'ai-je jamais refusé?

THÉOPHILE. — C'est que, par amitié pour moi, vous désirez que je m'instruise davantage.

M. DE BEULIÈRES. — Mais, lorsque tu m'as demandé certaines friandises, des habits de telle étoffe, ou de telle couleur, as-tu toujours été aussi heureux?

THÉOPHILE. — Oh! vraiment non.

M. DE BEULIÈRES. — Et pourquoi non?

THÉOPHILE. — Vous me répondiez que vous saviez fort bien ce qui pouvait me convenir. J'en étais d'abord affligé; mais je voyais ensuite que vous aviez eu raison. Aussi, dès que vous me refusez quelque

chose, j'imagine aussitôt qu'elle n'est pas bonne pour moi.

M. DE BEULIÈRES. — Et n'aurais-tu pas la même confiance envers Dieu?

THÉOPHILE. — Oh! pardonnez-moi, mon papa. Il doit savoir encore mieux que vous ce qui me convient.

M. DE BEULIÈRES. — Ainsi donc, pour lui demander une grace, comment faut-il lui adresser ta prière? Supposons qu'aujourd'hui tu voulusses prier pour ta grand' maman, que lui dirais-tu?

THÉOPHILE. — Seigneur, mon Dieu, si vous croyez que ce soit mon avantage, ne laissez pas mourir ma grand'maman.

M. DE BEULIÈRES. — Mais tu ne dois pas prier, uniquement pour toi. Tu dois aussi prier pour ta grand'maman.

THÉOPHILE. — Cela est vrai.

M. DE BEULIÈRES. — Et si elle traînait une vie accablée d'infirmités, si la mort devait terminer ses souffrances, pourrais-tu demander à Dieu que, pour l'amour de toi, il rendît ta grand'maman malheureuse?

THÉOPHILE. — Non, certes.

M. DE BEULIÈRES. — Ainsi, tu vois qu'il faut encore ajouter quelque chose à ta prière.

THÉOPHILE. — Oui, je dois dire: Mon Dieu, si c'est mon avantage, et celui de ma grand'maman, laissez-la vivre encore, je vous en supplie.

M. DE BEULIÈRES. — Si tu l'avais prié de cette manière, et que cependant ta grand'maman fût morte, que penserais-tu de lui?

THÉOPHILE. — Qu'il aurait vu, par sa sagesse, qu'une plus longue vie n'était utile à elle, ni à moi.

M. DE BEULIÈRES. — Pourrais-tu te plaindre avec justice de ce qu'il n'aurait pas exaucé ta prière?

THÉOPHILE. — Non, sans doute, puisque je ne l'aurais prié de laisser vivre ma grand'maman qu'autant que ce serait son avantage et le mien.

M. DE BEULIÈRES. — Ainsi, tu vois, mon ami, que Dieu exauce toujours les prières de ceux qui le craignent. Car, ou ils ne lui demandent que la force de faire le bien, parce que Dieu veut qu'ils soient bons; ou s'ils lui demandent quelque autre grace, c'est toujours sous la condition qu'il la juge nécessaire à leur bonheur. Ils savent que c'est un père tendre, qui les aime, et qui leur donne, de son gré, tout ce qui peut leur être utile. Si quelquefois leurs vœux ne sont point exaucés, ils s'en consolent, et se disent à eux-mêmes : C'est que Dieu a vu que cela ne nous serait pas avantageux.

Théophile ne tarda pas à profiter de cette instruction. Le matin, dès qu'il se réveillait, il priait Dieu de lui inspirer le désir de faire le bien; et lorsqu'il se trouvait près de manquer à ses devoirs, il le priait de l'aider à se vaincre soi-même.

Il s'était accoutumé de bonne heure à penser à Dieu, et à se mettre en sa présence. Il se peignait sans cesse les douceurs attachées à une bonne action, et les chagrins que traînent à leur suite la paresse, l'orgueil, le mensonge et le libertinage. Enfin, il devint si honnête, si sage et si vertueux, que tous les pères le proposaient pour modèle à leurs enfans.

Au bout de quelques années son père tomba malade. Tous les jours il invoquait le Seigneur pour sa guérison. Le cœur gros de soupirs, et les yeux remplis de larmes, il lui disait : Dieu tout-puissant, que ta volonté soit faite; mais si la vie de mon papa nous doit être utile à l'un et à l'autre, daigne prolonger ses jours, même aux dépens des miens.

Son père mourut. Ah! qu'il en fut affligé! Cependant il s'écriait avec quelque consolation, dans l'excès même de sa douleur : Le Dieu de bonté ne m'aurait pas

enlevé mon père, sans quelque vue secrète de sa providence. Sans doute il a voulu le récompenser de ses vertus; et il ne m'a privé de ses tendres secours que pour me montrer que c'est lui seul qui est mon véritable père.

Théophile avouait souvent à ses amis que, par le moyen de la prière, il s'était épargné bien des chagrins, et qu'il avait su adoucir ses infortunes. Il allait un jour de chaque semaine sur le tombeau de son père; et l'arrosant de ses larmes, il s'écriait : O le meilleur de tous les pères! toi qui sus m'apprendre à prier, que Dieu t'en récompense dans son sein paternel!

LES SŒURS DE LAIT.

PERSONNAGES.

Madame DE PREVAL.
JULIE, LÉONOR, ses filles.
MARGUERITE, leur nourrice.
MARIETTE, sœur de lait de Julie.
JEANNETON, sœur de lait de Léonor.

La scène est dans l'appartement des enfans de madame de Preval.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, seule.

LÉONOR, *en entrant.* — Bon! me voilà seule: on imaginera que je suis montée pour étudier ma leçon, et personne ne viendra me troubler. Il faut que je passe en revue toute ma toilette. Je ne connais pas de plus grande joie que de visiter mes bonnets et mes rubans, et de les bien assortir. (*Elle ouvre quelques tiroirs, et s'apprête à en tirer des chiffons, lorsqu'elle entend du bruit. Elle prête l'oreille.*)

N'entends-je pas la voix de maman sur l'escalier? J'ai failli être surprise. (*Elle referme précipitamment ses tiroirs, court à son clavecin, et commence sa sonate par le milieu, sans faire semblant de voir sa mère qui vient d'entrer.*

SCÈNE II.

Madame **DE PREVAL**, **LÉONOR**.

Mme DE PREVAL. — Eh bien! Léonor, où donc est ta sœur?

LÉONOR. — Dans le jardin, maman.

Mme DE PREVAL. — Quoi! toujours au jardin! Qu'y fait-elle?

LÉONOR. — Elle est occupée sans doute à courir après des papillons.

Mme DE PREVAL. — La belle occupation à son âge! C'est une petite fille bien dissipée. Il n'entre jamais une idée sérieuse dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle devienne raisonnable; et c'est l'aînée pourtant!

LÉONOR. — Je pense que je ferai bien de ne pas prendre exemple sur elle. Mais moi, maman... (*Elle baise la main de sa mère d'un air flatteur.*) Êtes-vous contente de moi?

Mme DE PREVAL. — Oui, ma fille. Quoique la plus jeune, tu es la plus posée et la plus réfléchie; et j'espère que tu deviendras de jour en jour plus digne de ma tendresse.

LÉONOR. — Oh oui, maman! je vous le promets.

Mme DE PREVAL. — Que faisais-tu ici renfermée toute seule dans ta chambre?

LÉONOR. — Je répétais ma leçon de clavecin. Mon maître ne doit pas venir d'aujourd'hui; mais je n'ai point voulu laisser passer l'heure marquée pour cet exercice.

Mme DE PREVAL. — Tu m'enchantes, ma chère fille! Écoute. Je suis obligée de sortir pour une heure. Lorsque ta sœur reviendra, ne manque pas de lui dire combien je suis mécontente de sa légèreté.

LÉONOR. — Laissez-moi faire, je lui parlerai comme il convient.

Mme DE PREVAL. — Fais-lui, en mon nom, une sévère réprimande. Elle mérite cette humiliation. Si elle ne la reçoit pas bien de ta part, c'est à moi qu'elle aura affaire.

LÉONOR. — Oui! maman.

Mme DE PREVAL. — Je ne te charge qu'à regret d'une commission si fâcheuse. Je sens combien ton cœur doit souffrir.

LÉONOR. — Oh! quand c'est par amitié!

Mme DE PREVAL. — Tu la gâtes. Ne la ménage point, je te prie. Elle abuse de mes bontés!

LÉONOR. — Ah ça! maman, reviendrez-vous bien vite? Vous savez que je suis toujours triste loin de vous.

Mme DE PREVAL. — Oui! ma chère enfant, le plus tôt qu'il me sera possible. Ma plus grande joie est de te voir. C'est toi qui me consoles des chagrins que ta sœur me fait éprouver. Adieu. (*Elle embrasse Léonor, et la quitte. Léonor prend un air affligé, qu'elle dépouille par degrés, à mesure que sa mère s'éloigne.*)

SCENE III.

LÉONOR, seule.

LÉONOR, *aussitôt qu'elle voit madame de Preval au bas de l'escalier, elle court se poster devant un miroir, caresse sa coiffure, et se donne des graces.* — Je pensais bien aussi que je valais mieux que ma sœur! Je ne lui épargnerai pas les reproches que maman m'a chargée de lui faire. Elle sentira que je mérite la supériorité, quoiqu'elle soit l'aînée. Je gage qu'elle est à discourir avec le jardinier sur ses choux et sur ses laitues, ou qu'elle joue avec les enfans de Babet, et leur donne tout son argent, au lieu de l'employer à acheter de jolis rubans. Cela ne pense à rien de solide.

SCÈNE IV.

LÉONOR, JULIE.

JULIE *entre en sautant. Elle tient à la main une petite boîte de carton.* — O ma sœur! ma sœur! vois les deux jolis papillons que je viens d'attraper!

LÉONOR. — C'est quelque chose de bien merveilleux en effet!

JULIE. — Quand je te dis qu'ils sont charmans! c'est comme un rézeau d'or sur leurs ailes.

LÉONOR. — Une demoiselle de ton âge et de ta naissance ne devrait-elle pas rougir de s'occuper de semblables enfantillages?

JULIE. — Enfantillages tant qu'il te plaira; que m'importe, pourvu qu'ils m'amusent?

LÉONOR. — Tu ne crois donc pas avoir rien de mieux à faire? Tu n'as donc ni esprit, ni talens à cultiver? Que ne t'exerces-tu, comme moi, sur ton clavecin?

JULIE. — C'est qu'il m'ennuie. J'ai plus de plaisir à t'en entendre toucher.

LÉONOR. — Dis plutôt à courir dans le jardin.

JULIE. — Soit encore, si tu veux. Il faut que je te l'avoue; lorsque notre vieux maître, avec ses sourcils épais et sa mine empesée, s'assied à côté de moi, et me crie sans cesse dans l'oreille d'une voix enrouée: « Eh bien! mademoiselle, que faites-vous? Allez donc en mesure! du goût, de la légèreté! Cela ne vaut rien, recommençons. » Au lieu de penser à ce

qu'il me dit, je ne songe qu'à finir, pour courir au jardin.

LÉONOR. — Quel charme ce jardin a-t-il donc pour vous?

JULIE. — C'est que personne ne m'y contrarie. Je cueille tous les fruits qui sont à ma portée. Je fais des bouquets des plus jolies fleurs, ou je les mets dans mes cheveux : puis je vais chercher les filles de Babet, pour se rouler avec moi sur le gazon. Il n'y a pas de mal à tout cela.

LÉONOR. — Je vous le ferai défendre par maman. Aussi bien il faut que je vous dise qu'elle est fort en colère contre vous; et qu'elle m'a chargée de vous faire, en son nom, les plus vifs reproches

JULIE. — Je serais bien fâchée de faire de la peine à maman; et je voudrais pour lui plaire, avoir dès à présent autant de goût que toi pour le clavecin. Mais si je ne l'ai pas encore, il viendra; et je t'aurai bientôt rattrapée.

LÉONOR, *d'un air d'ironie.* — Oui vraiment! je le crois.

JULIE. — Tu verras, ma sœur. Mais à propos, j'ai une nouvelle bien agréable à t'apprendre.

LÉONOR. — Quelle est donc cette nouvelle?

JULIE. — Elle te fera plaisir, j'en suis sûre. Mais d'abord cherche un peu à la deviner.

LÉONOR. — Je ne veux pas me rompre la tête pour vos énigmes.

JULIE. — Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. C'est quelqu'un que nous attendions aujourd'hui.

LÉONOR. — Est-ce quelque demoiselle de nos amies?

JULIE. — Oh! c'est bien mieux! Comment! tu n'y es pas?

LÉONOR. — Si tu ne veux pas me le dire, je ne m'embarrasse guère de le savoir.

JULIE. — Eh bien! je te dirai que la bonne Marguerite est arrivée.

LÉONOR, *d'un air dédaigneux.* — Voilà donc cette grande nouvelle qui devait me faire tant de plaisir! La bonne Marguerite est arrivée.

JULIE. — Oui, elle est ici. On vient de me le dire en passant. Je la croyais avec toi.

LÉONOR. — Et tu aurais voulu que je me fusse donné la peine de le deviner? Ha, ha, ha, ha! (*Elle rit d'une manière ironique.*)

JULIE. — Il me semble qu'il n'y a pas de sujet de pousser de ces grands éclats de rire moqueurs.

LÉONOR. — Il faut bien que je sois joyeuse, puisque tu veux tant que je le sois.

JULIE. — Ce n'était pas de cette manière. Mais, dis-moi sérieusement, ma sœur, est-ce que tu n'es pas bien charmée de revoir Marguerite?

LÉONOR. — Cela ne me fait ni plaisir, ni peine. Qui est-ce qui s'embarrasse de pareilles gens?

JULIE. — C'est pourtant ta nourrice aussi bien que la mienne. C'est elle qui nous a élevées dans notre berceau. Pendant que nous avons été dans sa maison, elle nous a fait tout le bien dont elle était capable.

LÉONOR, *avec froideur.* — Oui, cela peut être.

JULIE. — Elle a aussi amené nos sœurs de lait, Mariette et Jeanneton.

LÉONOR. — Elle aurait pu leur épargner la peine du voyage.

JULIE. — En vérité, je ne te conçois pas, Léonor. Tant de froideur pour notre bonne Marguerite! Je pensais qu'après nos parens, personne au monde n'était plus digne de notre reconnaissance, par tous les services qu'elle nous a rendus.

LÉONOR. — Comme si elle n'en avait pas été bien payée!

JULIE. — Tu crois donc que l'on peut

payer avec de l'argent les soins de la tendresse?

LÉONOR, *d'un air de dépit.* — Point de reproches, mademoiselle. Savez-vous bien qu'entre nous, c'est moi seule qui ai le droit d'en faire?

JULIE. — Toi? Et qui t'a donné ce droit, s'il te plaît?

LÉONOR. — C'est maman; vous pouvez le lui demander. Elle sait que je suis plus sensée que vous, et elle m'a fait votre gouvernante.

JULIE. — La belle duègne que voilà! Tu veux donc rire, petite fille?*

LÉONOR. — Vous verrez bientôt si je ris. En attendant, vous pouvez aller trouver ces petites gens dont l'arrivée vous rend si folle.

JULIE. — J'y cours de ce pas; mais ce n'est pas à cause de ta permission, entends-tu? Adieu. Je me moque de ta gouvernance comme de Jean-de-Vert. (*Elle sort en sautant et en chantant.*)

SCÈNE V.

LÉONOR, seule.

LÉONOR. — Avez-vous jamais rien vu de si léger et de si impudent que cette petite créature? Mais laissons revenir maman, elle me le paiera. Je la ferai gronder comme elle le mérite, pour me manquer de respect. — Mais ne voilà-t-il pas sa chère Marguerite avec ses deux petites mijaurées de villageoises? Il faut qu'elle ne l'ait pas rencontrée. Voyons à nous en débarrasser promptement. (*Elle va s'asseoir dans un coin, tire son sac à ouvrage, et prend un air de froideur et de dignité.*

SCÈNE VI.

LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

MARGUERITE *court avec joie vers Léonor : ses filles la suivent avec une contenance timide et embarrassée.* — O ma chère enfant, ma chère Léonor! comme vous voilà grande et bien formée! Qui m'aurait dit que j'aurais eu tant de peine à vous reconnaître?

LÉONOR, *sans la regarder.* — Bonjour, Marguerite, bonjour.

MARGUERITE, *en lui tendant les bras.* — Bonté divine, je la mangerais, je crois, de mes yeux. Moi, qui l'ai vue si petite, si petite! pas plus haute que ça. Oh! comme les enfans vous ont bien vite rattrapé! Mais je ne puis y tenir plus longtemps. Que je vous embrasse. (*Elle se penche sur elle.*) Je pleure de joie de vous sentir contre mon cœur.

LÉONOR, *poussant un cri.* — Oh! ne me serrez pas si fort, je vous prie!

MARGUERITE. — Vous êtes devenue bien délicate! Il n'en était pas ainsi autrefois. Quand je vous étouffais de tendresse, vous vous laissiez volontiers mijoter.

LÉONOR, *sans discontinuer son travail.* — Oui, lorsqu'on est petite; mais aujourd'hui...

MARGUERITE, *prenant Jeanneton par la main, et la menant à Léonor.* — Tenez, voici ma Jeanneton. Elle était si aise de venir vous voir! N'est-ce pas? la voilà aussi bien grande et bien robuste; mais elle n'est pas sûrement aussi jolie que vous. (*A Jeanneton.*) Eh bien! Jeanneton, qu'as-tu à reculer comme une écrevisse? Viens donc à Léonor.

JEANNETON. — Je suis toute honteuse, ma mère.

LÉONOR. — Elle a raison, Marguerite; ne la tourmentez pas.

MARGUERITE. — Non, non, c'est une simplicité. Eh bien donc? est-ce que tu ne reconnais plus Léonor, ta chère sœur de lait? Vous étiez autrefois si bien ensemble. Vous sembliez n'avoir qu'une tête et un cœur à vous deux! Avance donc, ma fille.

JEANNETON *s'approche enfin pour embrasser Léonor.* — Si mamselle veut me le permettre....

LÉONOR, *se reculant d'un air de dédain.* — Non pas de si près, je vous prie; vous gâtez ma robe.

JEANNETON, *les larmes aux yeux.* — Vous le voyez, ma mère. Ce n'est pas cette Léonor qui m'aimait tant!

MARGUERITE. — Non, ma fille, c'est toujours elle; mais depuis qu'elle est sortie de chez nous, elle nous a oubliées. On l'a couverte de beaux habits, et ces beaux habits lui ont tourné la tête. Ne vois-tu pas? elle a honte de ce que nous ne sommes pas aussi nobles et aussi riches qu'elle. Il lui aurait fallu une princesse pour la nourrir.

JEANNETON. — Quel mal lui avons-nous fait pour ne plus nous aimer?

MARIETTE. — Ah! ma sœur Julie nous recevrait bien mieux, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Oui, oui, tu peux y compter! Il en sera de l'une tout comme de l'autre. Tant que ça reste petit, ça vous est d'une amitié charmante. Ça vous appelle mie Marguerite! ma chère Marguerite! Ça vous dit cent fois par jour: Oh! combien je t'aime! va, sois tranquille, toute notre vie nous penserons à toi. Tant que nous aurons quelque chose, rien au monde ne pourra te manquer: ne crains rien. Et puis, quand ça devient grand, et que ça peut voir dans un miroir que c'est mieux habillé que vous, ça vous oublie et vous méprise.

LÉONOR, *d'un ton d'amertume.* — Eh bien! Marguerite, finirez-vous bientôt votre bavardage? Si vous m'avez nourrie et soignée, c'était votre devoir, et maman n'est sûrement pas en reste avec vous.

MARGUERITE. — Oh! votre maman est une bonne dame! Je ne me plains pas



d'elle. Elle m'a fait toutes sortes de biens et d'amitiés. Elle me les continue toujours. Mais vous, que j'ai tant chérie; vous, que j'ai regardée comme mon propre enfant, me traiter avec tant de mépris! Ça me fend le cœur. (*Elle se détourne pour pleurer.*)

SCENE VII.

JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

JULIE, *courant les bras ouverts à Marguerite.* — Ah! tu étais ici, ma bonne nourrice? Il y a une heure que je

te cherche dans toute la maison. (*Elle se jette à son cou.*) Sois mille et mille fois la bien-venue !

MARGUERITE. — Que le bon Dieu vous reçoive un jour comme vous nous recevez, mademoiselle Julie !

JULIE. — Ha ! ha ! te voilà aussi, ma chère Mariette? Comme tu es ronde et potelée ! Eh bien ! comment cela va-t-il?

MARIETTE, *en s'essuyant les yeux.* — Vous nous faites honneur, mademoiselle.

JULIE. — Comme tu me parles ! On dirait que nous ne nous sommes jamais vues ! Je crois que tu pleures ! Qu'as-tu donc? Conte-moi cela.

MARIETTE. — O ma mère ! je vous l'avais bien dit !

JULIE. — Eh bien ! Marguerite, pourquoi ces larmes? Tu pleures aussi, Jeanneton? Que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Est-ce que mon papa nourricier est malade?

MARGUERITE, *en s'inclinant.* — Non, graces à Dieu, mademoiselle.

JULIE. — Je ne comprends rien à tes révérences et à tes *mademoiselle*. Est-ce que vous ne me reconnaissez plus, vous autres? Ah ! Marguerite, crois-tu que je ne me souvienne plus de ton amitié et de tes soins pour moi?

MARIETTE. — Je vous le disais bien, ma mère, que Julie aurait plus de bonté pour nous.

JULIE, *lui prenant la main.* — Oh oui ! ma grosse petite boule. Je t'aime de tout mon cœur.

MARIETTE, *lui faisant une révérence.* — Je vous remercie, Ju... mademoiselle, voulais-je dire.

JULIE. — En vérité, savez-vous bien que vous me mettriez en colère avec vos façons?

MARGUERITE. — On nous a déjà fait sentir que de pauvres gens de la campagne, comme nous, ne sont plus dignes de l'amitié des grandes demoiselles de la ville.

JULIE. — Tu rêves donc, Marguerite? Qui t'a fait sentir cela? Est-ce que je ne suis plus ta Julie comme autrefois? Pourrais-je oublier un moment que je te dois ma santé, peut-être même ma vie?

MARGUERITE. — O l'excellent petit cœur ! Hélas ! si d'autres enfans ingrats et orgueilleux, qui ne daignent plus nous reconnaître, pouvaient prendre exemple sur vous ! *Léonor, pendant toute cette scène, est restée muette, et les yeux attachés sur son ouvrage. Elle a laissé de temps en temps éclater son dépit par des mouvemens de tête, et des haussemens d'épaules. Enfin, elle se lève brusquement à ces derniers mots, et sort en disant :* Non, je ne peux plus y tenir ; c'est trop familier ! Comme ces gens-là s'oublient !

SCÈNE VIII.

JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

JULIE. — Ah ! bon ! elle s'en est allée. Nous en serons plus libres. Il y a mille ans que vous n'étiez venues, au moins. *Elle court à une commode, et en tire une boîte.*

Tiens, ma nourrice, voilà un bonnet et un mouchoir de soie, qui sont là depuis long-temps à t'attendre.

MARGUERITE. — Comment ! vous songiez donc à moi? Mais c'est trop, beaucoup trop. (*Elle s'essuie les yeux.*)

JULIE. — Prends, prends toujours. Et toi, ma chère sœur Mariette, voilà ce que je te donne, un petit cœur d'or. Tu le porteras à ton cou pour te souvenir de moi.

MARIETTE, *avec un soupir.* — Ah ! je n'en avais pas besoin pour cela. Je pense toujours à vous, et je vous aime toujours, mademoiselle

JULIE. — Encore des *demoiselles!* Je vais te reprendre ce petit cadeau, et je ne te regarde plus, si tu ne m'appelles pas ta sœur Julie.

MARIETTE. — Oh! je n'oserais jamais.

JULIE. — Et moi, je le veux. Allons, embrasse-moi. Et toi, ma pauvre Jeanneton, attends, il faut que je te cherche aussi quelque chose. Bon! voici une petite croix d'argent avec des pierres de couleur. Une autre fois, je te donnerai quelque chose de mieux.

JEANNETON. — Mais je ne suis pas votre sœur de lait, moi?

JULIE. — Qu'importe? je te le donne.

JEANNETON. — Je le prends, puisque vous me l'ordonnez, et je vous en remercie.

MARGUERITE. — Le cœur me baigne de joie! O ma chère enfant, cela me fait oublier la mauvaise réception que nous venons d'essuyer!

JULIE. — Et de qui donc, ma bonne nourrice?

MARGUERITE. — Si vous aviez vu comme votre sœur nous a traitées! La plus haute dame ne nous aurait pas reçues avec tant de fierté. Elle nous a rebutées, nous qui l'aimions tant! Non, je ne sais encore où j'en suis, et la pauvre Jeanneton n'en peut revenir.

JULIE. — Non, non, Marguerite; ma sœur n'est pas si méchante que tu le dis; et puis, si elle ne t'aime pas, moi je t'aimerai pour nous deux, et tu n'y perdras rien. Sois tranquille, Jeanneton; je veux être aussi ta sœur. Oh! comme je suis aise de vous revoir! (*Elle saute de joie autour de la chambre.*)

SCÈNE IX.

Mad. DE PREVAL, JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

Mme DE PREVAL, *d'un ton sévère, à Julie.* — Eh bien! mademoiselle, toujours à faire des cabrioles! N'avez-vous donc pas assez couru tout aujourd'hui dans le jardin? Fi! vous devriez avoir honte. Je n'ai point connu d'enfant de votre âge si dissipé. (*Elle aperçoit Marguerite, qui s'est un peu éloignée par respect.*) Hé! hé, n'est-ce pas Marguerite?

MARGUERITE, *s'avançant d'un air respectueux.* — Oui, madame, c'est moi. Vous ne trouverez pas mauvais que je sois venue voir vos filles?

Mme DE PREVAL. — Comment donc! c'est une véritable fête pour nous. Tu sais bien que je te gronde toujours de ne pas venir assez souvent. Voilà sans doute tes filles, les sœurs de lait des miennes. Comme elles sont grandes et robustes! Cela doit te faire bien du plaisir?

MARGUERITE. — Oh! oui, madame; et puis ce sont de braves enfans, sans les flatter.

Mme DE PREVAL, *les caressant.* — Avez-vous déjà vu vos sœurs? Comme Léonor sera contente! autant que moi, j'en suis sûre.

MARGUERITE, *avec un soupir.* — Vous avez eu toujours tant de bonté pour moi, madame, tant de bonté...

Mme DE PREVAL. — Qu'as-tu donc, Marguerite? Tu ne me parais pas joyeuse? Est-ce que l'on t'aurait manqué chez moi? (*Elle regarde Julie.*) C'est cette petite fille qui t'aura joué quelque tour.

JULIE. — Moi, maman! Ma bonne nourrice peut vous dire si je ne lui ai pas fait toutes sortes d'amitiés.

Mme DE PREVAL. — Je ne te crois pas d'un mauvais naturel; mais c'est que, sans y penser, tu lui auras dit quelque chose de désobligeant. Je connais ton caractère.

MARGUERITE. — Oh! ne la grondez pas, madame, je vous en prie. Nous n'avons pas à nous en plaindre; tant s'en faut! (*Elle soupire.*)

Mme DE PREVAL. — Allons, Marguerite, je veux absolument savoir ce que tu as sur le cœur. Est-ce qu'on ne t'aurait pas reçue comme je le désire? Oui, je m'en doute; c'est Julie qui t'aura fâchée: tu cherches vainement à l'excuser. (*A Julie.*) Quoi donc! mademoiselle, n'apprendrez-vous jamais de votre sœur, à être attentive et polie? Oh! Léonor? je suis bien sûre qu'elle aura été transportée de joie de votre arrivée, qu'elle aura comblé de caresses sa Jeanneton. Voyez-vous? la voici qui revient. Elle ne peut pas vous quitter.

SCÈNE X et DERNIÈRE.

Mad. DE PREVAL, JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

Mme DE PREVAL. — N'est-ce pas, ma chère fille, que tu es enchantée de revoir ta nourrice et ta sœur?

LÉONOR, *d'un air de joie affecté.* — Oui, sans doute, maman.

Mme DE PREVAL. — Ah! je le pensais bien! Ma Léonor porte un cœur délicat et sensible. (*En se tournant vers Marguerite.*) Mais qu'as-tu donc là dans ton tablier? Est-ce que ma fille t'a fait quelque cadeau? Je lui sais gré de son attention et de sa reconnaissance.

MARGUERITE. — Ne soyez pas fâchée, madame; mais ce n'est pas mademoiselle Leonor, c'est Julie qui m'a donné tout ceci, et qui a fait aussi des présens à mes filles. Voyez.

Mme DE PREVAL, *avec surprise.* — Julie! Elle ne m'en a rien dit.

JULIE. — Je ne croyais pas que cela en valût la peine, maman.

Mme DE PREVAL. — Et Léonor?

MARGUERITE. — Oh! madame! Nous ne sommes pas dignes d'approcher d'elle, et de lui parler. Elle est trop grande demoiselle pour nous. Elle n'est pas faite pour s'abaisser jusqu'à de pauvres gens comme nous le sommes.

Mme DE PREVAL, *avec indignation.* — Comment donc!

LÉONOR, *confuse.* — N'en croyez rien, maman, je vous prie.

Mme DE PREVAL. — N'en croirai-je pas ce que je vois et ce que j'entends? Otez-vous de devant mes yeux. Dupe que j'étais, de ma folle tendresse! Pauvre Julie! Que n'ai-je connu plus tôt ton bon cœur! Mais va, je te dédommagerai de mon injustice.

JULIE. — Moi, maman, vous m'avez toujours traitée avec plus de bonté que je ne mérite. Mais donnez-m'en un nouveau témoignage, en faisant grace à Léonor. (*Elle court vers sa sœur, et prend sa main qu'elle cherche à lui dérober.*)

MARGUERITE. — O l'excellente enfant! Que je suis fière de l'avoir nourrie!

JULIE. — Allons, ma chère maman, faites grace, je vous en conjure, à ma pauvre sœur. Il faut bien pardonner quelque chose à notre âge.

Mme DE PREVAL. — Je puis pardonner à votre âge l'étourderie et la légèreté, mais non l'orgueil et l'ingratitude. Sortez de ma présence, mademoiselle; vous ne méritez plus mon amour. Pourquoi craindrais-je de vous traiter durement, lorsque vous n'avez pas craint de traiter avec dureté ceux que vous deviez tant chérir? Que dois-je attendre pour moi-même de votre cœur, lorsque je le vois fermé à votre seconde mère? L'enfant qui peut cesser d'aimer sa nourrice, ne pourra jamais aimer ses parens.



LES ÉTRENNES.

PERSONNAGES.

Madame DORSIGNY.
MIMY, fille de madame Dorsigny, âgée de sept à huit ans.
CÉCILE, BABET, amies de Mimy.
UNE GOUVERNANTE.

La scène est chez madame Dorsigny. (Le théâtre représente la chambre à coucher de mademoiselle Mimy. Il y a sur le devant une petite toilette sur laquelle est un carton. L'action se passe le premier jour de l'an, sur les neuf heures du matin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY.

MIMY, *seule, se regardant avec complaisance dans le miroir, et ajustant sa coiffure.* — Voilà qui va à merveille.... Je suis bien contente de maman, et des étrennes qu'elle m'a données... Que la petite Monrose va endéver quand elle verra mon bonnet à dentelle !... Hier elle faisait tant la petite glorieuse ! à peine osait-on l'approcher : retirez-vous, mademoiselle, vous allez gâter mon bonnet; s'il était de blonde ou de gaze comme les

vôtres, je ne m'en embarrasserais pas... (*Elle lève les épaules.*) La petite bégueule! jamais je n'ai vu tant faire la renchérie, et cela est laid, laid comme le péché mortel, et d'une bêtise!... Une épingle ici ne ferait pas mal. (*Elle place une épingle sur sa tête.*) Bien... Il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maison, pour souhaiter la bonne année à maman... de beaux messieurs... je me tiendrai à côté d'elle.... ils me regarderont... (*Elle fait différentes mines devant le miroir.*) Ils me trouveront jolie... quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle sourit de différentes manières.*) Fi donc! cela ressemble à cette vieille madame Dorimont, quand elle veut faire la jolie... comme ceci... Bon... ah! quel plaisir!

SCÈNE II.

MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *qui a tout entendu, entre brusquement.* — Pour cela, non! mademoiselle; votre plaisir ne sera pas aussi complet que vous l'espérez; j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.* — Ah! ma bonne... c'est que... je... vous m'avez fait bien peur. (*Elle pleure.*)

LA GOUVERNANTE. — Il s'agit bien de cela, vraiment : j'ai entendu vos petits discours, mademoiselle; ils sont fort jolis; ils m'annoncent des inclinations que je suis très-charmée de connaître.

MIMY, *pleurant.* — Oui, allez; vous m'avez fait une peur, que je n'en puis plus; et vous savez que maman n'aime pas que l'on me fasse peur; elle sait bien que cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE. — Vous voudriez me faire prendre le change; mais vous vous trompez; c'est le fond de coquetterie et d'orgueil que je viens de découvrir en vous, qui me fait peur à moi. elle est plus vraie que la vôtre, cette peur-là, et malheureusement mieux fondée. Je suis bien fâchée de troubler votre joie, mademoiselle; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à désoler mademoiselle Monrose, et à plaire aux beaux messieurs; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là, et de mettre aujourd'hui votre coiffure la plus commune.

MIMY. — Ma bonne, je vous en prie, laissez-moi mon bonnet; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE. — Je m'y attendais bien. Non, mademoiselle, je n'ai point de composition à faire avec vous; et si j'avais à faire grace, vous vous y prendriez mal pour l'obtenir : sachez que, quand je punis, c'est que je le crois necessaire, et que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours, entendez-vous? cela est décidé; prenez votre parti de bonne grace : je reviens à l'instant, et je compte vous trouver coiffée, sinon, gare le bonnet de nuit.

MIMY. — Ma bonne, je vous en prie, pardonnez-moi, cela ne m'arrivera plus.

LA GOUVERNANTE. — Je le compte bien : c'est inutilement que vous me priez, car vous ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là; mais soyez sage, modeste, et surtout point orgueilleuse... Si je n'ai point de sujet de me plaindre de vous pendant tout le reste de la semaine, c'est dimanche les Rois... je ne vous en dis pas davantage; je vous promets que vous serez contente de moi. Allons, dépêchez-vous. Madame Durozoi est avec ses filles auprès de madame votre mère; on vous a demandée plusieurs fois. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MIMY, seule.

MIMY. — Voilà qui est fâcheux, cette

misérable porte! si j'avais eu soin de la tenir fermée!... Mais dépêchons-nous; si Cécile et Babet allaient monter, elles me verraient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun; et puis elles se douteraient de toute l'histoire : oh! que je serais désespérée... Pourvu que maman ne s'avise pas de parler devant elles de mon bonnet neuf... (*Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules.*) Allons donc. (*Elle se met en devoir d'ôter celui qui est sur sa tête.*) Mais aussi, dimanche... (*On entend du bruit.*) Ah ciel! voici du monde... (*Elle ôte promptement son bonnet.*)

SCÈNE IV.

MIMY, CÉCILE, BABET.

BABET. — Eh bien! Mimy, es-tu morte? il y a une heure que nous t'attendons.

CÉCILE, *d'un air précieux.* — Pour cela, mademoiselle, vous n'êtes pas trop honnête; il faut vous venir chercher jusque dans votre chambre.

MIMY, *embarrassée, laisse tomber son bonnet par derrière elle.* — C'est que je me coiffais, mes bonnes amies, et...

BABET. — Tu te coiffais? tu es bien longue à te coiffer! Tiens, malpropre que tu es, voilà ton bonnet à terre. (*Elle ramasse le bonnet.*) Attends donc que nous l'examinions; mais voilà du beau! comment diantre, de la dentelle? Je n'en porte point encore, moi, et si j'ai un an et demi plus que toi.

CÉCILE. — Oui, cela est assez propre et bon pour toi, Mimy; c'est plus honnête que ces petites saloperies que tu portais : ce sont sûrement tes étrennes?

BABET. — Oh ça! ma bonne amie Mimy, j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là; allons, que je t'aide à le mettre.

MIMY. — Non, c'est que... tiens... l'ouvrière a encore quelque chose à y faire.

BABET. — Tu te moques; ce bonnet-là est fini, et très-fini.

MIMY. — Mon Dieu! que tu es terrible! c'est... le ruban qui n'est pas bien choisi.

CÉCILE. — Il est vrai qu'il est des plus communs.

BABET. — Ce ruban-là? je le trouve des mieux assortis: allons, pas tant de façons; tu fais la petite mutine, je crois. (*Elle veut lui mettre le bonnet.*)

MIMY, *se défendant.* — Non, quand je te dis que je ne veux pas le mettre, et que je ne le mettrai pas.

BABET. — Oh! oh! tu le prends sur un drôle de ton! Eh bien! fais comme tu jugeras à propos.

CÉCILE. — En vérité, mademoiselle, c'est bien mal reconnaître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY. — Comme vous me désolez! Eh bien! tenez, je vous avouerai que c'est que ma bonne me l'a défendu.

BABET. — Comment dis-tu? ta bonne!

CÉCILE. — Voici une bonne histoire.

BABET. — Comment! tu es assez sotte, à ton âge, pour te laisser maîtriser par ta bonne?

MIMY. — Cela vous est bien aisé à dire : c'est que c'est une personne bien sage, bien prudente, et qui me veut beaucoup de bien, que ma bonne; du moins maman me le dit-elle à chaque instant, et elle veut que je lui obéisse comme à elle-même.

BABET. — Comme à elle-même, à une domestique? mais cela est épouvantable.

CÉCILE. — Effectivement, c'est une espèce de servante qu'une gouvernante. On peut mettre ça à la porte quand on veut : n'en avons-nous pas eu jusqu'à trois?

MIMY. — Ah! ma bonne n'est pas une gouvernante comme les autres.

BABET. — Comme les autres, ou non, c'est une domestique enfin.

CÉCILE. — Oui, tu as raison, une domestique; et ta mère t'ordonne d'obéir à une domestique? Ah ciel! pour moi, l'on m'assommerait plutôt.

MIMY. — Mais, est-ce que vous n'avez pas une gouvernante aussi, vous?

BABET. — Oui, nous en avons une; mais je voudrais bien, pour voir, qu'elle s'avisât de faire la maîtresse; comme je vous la ferais dénicher bien vite!

MIMY. — Ah! ici, il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET. — Imbécile que tu es, est-ce que tu ne sais pas comment il faut s'y prendre pour faire chasser un domestique qui déplaît?

CÉCILE. — Pour cela, tu es bien neuve.

MIMY. — Dame, j'avoue bonnement que je n'en sais pas autant que vous.

BABET. — Tu te souviens bien, ma sœur, de cette demoiselle Colette, notre première gouvernante, comme elle voulait faire la maîtresse, la sévère, nous mener à sa volonté? mademoiselle nous donnait des tâches; mademoiselle voulait nous faire apprendre des leçons; mademoiselle faisait la rapporteuse: et puis c'était toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-temps; va, j'ai su la désoler si à propos, la desservir si adroitement auprès de maman; enfin, j'ai tant fait des pieds et des mains, qu'elle a été obligée de décamper.

CÉCILE. — Elle était bien tenace, celle-là; maman avait de la confiance en elle... Nous avons eu des peines... des peines... mais à la fin nous en sommes venues à bout. Croirais-tu que nous l'avons forcée elle-même à demander son congé?

BABET. — Et toutes celles qui sont venues depuis ont changé de ton. Nous les avertissions d'avance; nous faisions nos conventions, et lorsqu'elles y manquaient, crac, à la porte.

MIMY. — Que vous êtes heureuses! je n'aurais jamais cette hardiesse-là, moi. Je sais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins. Pour peu qu'elle me touche, elle ne me donnerait qu'un petit coup sur l'épaule, je pleure, je crie de toute ma force. Maman vient, ma bonne lui raconte tout, et je suis encore grondée par-dessus le marché.

BABET. — Pauvre nigaude! il faut raconter l'histoire différemment.

MIMY. — Ah! oui! mais c'est que c'est une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne; maman le sait bien.

BABET. — Allons donc, tu es un enfant; il faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir, au contraire; parce que les domestiques ne doivent pas commander aux maîtres; sans quoi elle te mènera toujours par le nez.

CÉCILE. — Sans doute, il faut faire un peu sentir à ces gens-là ce qu'on est, et ce qu'ils nous doivent.

SCÈNE V.

CÉCILE, BABET, MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. — Mesdemoiselles Durozoi, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît?

BABET. — Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE. — Vous êtes bien incivile, pour une demoiselle de votre condition! Eh bien! apprenez, mademoiselle, que vous êtes ici chez moi; que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET, *en riant, à sa sœur.* — Qu'en dis-tu, ma sœur? Nous croyons pourtant être chez madame Dorsigny.

CÉCILE, *sur le même ton.* — Je le pensais, comme toi; mais nous nous trompons, comme tu vois. Eh! eh! eh! eh!

cela est plaisant. (*A la gouvernante.*) Je vous demande bien des pardons, madame, eh! eh! eh!

LA GOUVERNANTE. — Mais, je vais de surprise en surprise; oui, mesdemoiselles, je suis ici chez moi. Vous n'ignorez pas que je suis gouvernante de mademoiselle Mimy. Partout où je suis auprès d'elle, j'ai l'honneur de représenter madame sa mère, et ici plus particulièrement qu'ailleurs. (*Cécile et Babet continuant de rire.*) En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossières; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge...

BABET. — Grossière vous-même..... Mais, avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CÉCILE. — Oh! mon Dieu! nous n'avons pas reçu cette éducation-là, par exemple.

LA GOUVERNANTE. — Il paraît que vous en avez reçu une excellente. Mademoiselle Mimy a dû beaucoup profiter de votre conversation.

BABET. — Certainement; si elle veut nous croire, elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

LA GOUVERNANTE. — Je m'aperçois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choses. Allez, mes chères demoiselles, vous n'excitez plus en moi que la pitié. J'avais seulement à vous dire, que la visite de madame votre mère est finie, et qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CÉCILE, *d'un air moqueur.* — Vous voulez donc bien recevoir nos respects?

BABET, *à Mimy à demi-voix.* — Que je te voie tantôt ton bonnet neuf, sinon... (*A la gouvernante, d'un air sérieux affecté.*) Madame, j'ai l'honneur d'être... eh! eh! eh! eh! (*Elle sort avec sa sœur en éclatant de rire.*)

SCÈNE VI.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE. — Voilà deux méchantes pestes; si je les avais soupçonnées d'être aussi dangereuses, elles ne seraient certainement point entrées ici. Mais, que signifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous voir tantôt?

MIMY, *avec humeur.* — Ah ça! c'est mon bonnet d'étrennes : pourquoi ne voulez-vous pas que je le mette aujourd'hui?

LA GOUVERNANTE. — Pourquoi? la question est singulière, mademoiselle; vous le savez bien mieux que moi; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit suffire.

MIMY, *à demi-voix.* — Oh! vous me le défendez!... vous me le défendez!... est-ce que je suis faite pour...

LA GOUVERNANTE. — Parlez plus haut, mademoiselle; ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton.* — C'est vrai... une servante... faire la maîtresse.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque temps sans rien dire.* — Fort bien, mademoiselle; vous avez admirablement profité : si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses. Je ne sais pourtant pas si madame votre mère aimerait que vous prissiez de pareilles leçons; je l'entends, je crois; il faut lui demander son avis.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Mad. DORSIGNY, LA GOUVERNANTE, MIMY.

Mme DORSIGNY. — Pourquoi ne descendez-vous donc point, mademoiselle, depuis le temps qu'on vous appelle? Mais! qu'est-ce que c'est? vous voilà tout en désordre, décoiffée, le visage rouge, les

yeux humides... Est-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous savez bien que je n'aime pas cela.

MIMY. — Non, maman; c'est que... c'est elle qui...

Mme DORSIGNY. — Qui, elle? De qui parlez-vous, s'il vous plaît?

MIMY. — C'est de ma bonne, qui veut me mettre aujourd'hui en pénitence sans sujet.

Mme DORSIGNY. — C'est votre bonne, qu'il faut l'appeler, ou bien mademoiselle; qu'il vous arrive de prendre de semblables tons! Quant à la pénitence, vous la méritez sûrement; ainsi je prétends que vous la subissiez sans murmure.

LA GOUVERNANTE. — J'ai surpris ce matin mademoiselle se regardant dans le miroir, et tenant des discours d'une coquette consommée : j'ai pris le parti, pour rompre ce penchant, de lui défendre de mettre aujourd'hui son bonnet d'étrennes.

Mme DORSIGNY. — Vous avez fort bien fait; mais cette explication était inutile : on doit vous obéir sans examen.

LA GOUVERNANTE. — Point du tout; je suis ici sur le pied de servante; j'y dois faire les volontés de tout le monde; n'est-ce pas, mademoiselle Mimy? Ne sont-ce pas là les leçons que vous ont données les demoiselles Durosoi?

Mme DORSIGNY. — Mais voilà qui est horrible; comment, petite impertinente, vous avez tenu de pareils discours?

LA GOUVERNANTE. — Non, madame, il faut lui rendre justice; elle est trop bien née pour parler ainsi : elle s'est seulement laissé aller un instant aux mauvais propos des demoiselles Durosoi, qui sont bien les deux plus dangereuses petites personnes, et les plus mal élevées que je connaisse.

Mme DORSIGNY. — Je suis bien aise d'apprendre cela; ah bien! mademoiselle, je vous défends très-expressément de voir jamais les demoiselles Durosoi, si ce n'est en ma présence, et lorsque je serai à portée d'entendre tous vos discours, et de n'en pas perdre une seule parole.

MIMY. — Elles sont venues me chercher; maman, ce n'est pas moi, qui...

Mme DORSIGNY. — Cela suffit; je prétends que vous respectiez votre gouvernante, que vous la regardiez comme une autre moi-même, et que vous lui obéissiez sans hésiter.

MIMY. — Oui, maman.

Mme DORSIGNY. — Prenez garde à ce que vous me promettez; vous savez combien je vous aime! Eh bien, si vous manquez le moins du monde à ce que je viens de vous dire, vous perdrez sans ressource mon amitié. Allons, demandez excuse à votre bonne.

MIMY, *d'un air honteux.* — Ma bonne, je suis bien fâchée...

LA GOUVERNANTE. — Cela suffit, mademoiselle, j'oublie tout. J'espère que vous tiendrez parole à madame votre mère; car, je le disais à l'instant, vous avez un assez bon caractère : il serait bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaise compagnie des demoiselles Durosoi.

Mme DORSIGNY. — C'est à quoi je vous prie de tenir la main; j'aurai soin de mon côté qu'elles ne se voient que lorsque cela sera indispensable, mais toujours en ma présence.

LA GOUVERNANTE. — Madame, en faveur du repentir de mademoiselle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait présent?

Mme DORSIGNY. — Elle ne le mérite guère; mais vous êtes la maîtresse.

MIMY. — Maman... ma bonne... que je vous embrasse... cela ne m'arrivera plus jamais.

Mme DORSIGNY, *après avoir embrassé sa fille.* — C'est bien, ma fille; achevez de vous coiffer, dépêchez-vous. Je vous mènerai avec moi faire quelques visites;

il n'y a rien qui forme plus les enfans que cet usage; et, quelque gênant, quelque embarrassant même qu'il soit très-souvent, il sera toujours le mien. (*A sa fille.*) Souvenez-vous bien de la leçon d'aujourd'hui, et du danger que l'on court lorsqu'on fréquente de mauvaises compagnies; car dit le proverbe...

FIN DU LIVRE DE FAMILLE, ETC.

TABLE

LE LIVRE DE FAMILLE.

BIBLIOTHÉQUE DES VILLAGES.

CHOIX DE LECTURES.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.



